
Sultan Mehmed II, the Conqueror
Ex Libris
George Crews Mc Ghee
United States Ambassador
to Turkey



ALEXANDRE TIMONI.

NOUVELLES PROMENADES DANS LE BOSPHORE

OU

Méditations Bosphoriques.

OUVRAGE HISTORIQUE, ARCHÉOLOGIQUE, POLITIQUE, DESCRIPTIF ET MORAL.

Suivi d'un Appendice et d'un chapitre du Tableau Synoptique des Littératures des langues les plus remarquables tant anciennes que modernes.

Par Alexandre Timoni,

DE CONSTANTINOPLE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE D'ATHÈNES, AUTEUR DE LA CRITIQUE DES CRITIQUES, DES SATIRES PRINCIPALEMENT DIRIGÉES CONTRE LES SOPHISTES DE L'ÉCOLE VOLTAIRIENNE ETC. ETC.

Utcunque mecum vos (Musæ) eritis libens,
Insanientem navita Bosphorum
Tentabo. Horace (Liv. 3 Ode 4)

TOME I.



CHEZ LE DIRECTEUR DU CABINET LITTÉRAIRE FRANÇAIS
SITUÉ A PERA DE
Constantinople.
1844.
PARIS
CHALLAMEL ET Cie, ÉDITEURS

Qu'un Pérote ose saisir la plume dans une siècle où tant de *génies transcendans* (tant de pauvres diables échappés du collège et des petites-maisons) se sont emparés des clefs du temple de l'immortalité (du moins dans leurs rêves) ! cela est suprenant, ridicule, pitoyable.— Il y a pourtant quelque chose de plus surprenant, de plus ridicule, de plus pitoyable encore: c'est d'entendre *l'animal* d'or d'Apulée, multiplié à l'infini, burlesquement ergotant et tâchant de faire de l'esprit.

Quelques animaux *raisonnables* (qu'on nous passe cette épithète inutile et déplacée) qui ne manqueront pas de déployer tout leur esprit aux dépens de nos Méditations *Phosphoriques* (et qui sait s'il n'est pas contenu tout entier dans cette dernière épithète?) ne manqueront pas non plus de les ridiculiser de différentes manières et, entre autres, en affirmant qu'il n'y a que des mensonges, et que nous sommes un nouvel Esope. A voir notre entourage formé par ces individus, peut-être leur donnerait-ton raison sous certains rapports.Cependant nos *Contes* ou nos *Fables* cachent bien plus de vérités qu'ils ne pensent, et il est à présumer qu'Esope a un peu plus de bon sens que ses enfans.

A Monsieur André Sepsi.

MON CHER AMI,

Je vous dédié le présent ouvrage dont vous connaissez déjà quelques fragmens. Vous n'ignorez peut-être pas que j'en envoyai dans le temps aux rédacteurs d'un journal, et qu'ils furent reçus avec la plus sublime indifférence. Eh quoi ! vous souriez ? Ne faut-il pas beaucoup plus de talent, d'esprit et surtout d'érudition pour publier les nouvelles du jour, pour dire chez quel sieur les fourchettes furent en mouvement la semaine passée, que pour faire un ouvrage tel que le suivant: «Tableau Synoptique des Littératures des langues les plus remarquables tant anciennes et modernes et nommément: de l'Hébraïque, de la Rabbinique, de l'Arménienne, de la Sanscrite, de la Chinoise, de la Grecque littérale, de la Servienne, de la Gallique, de la Grecque moderne, de la Latine, de la Française, de l'Italienne, de la Polonaise, de l'Espagnole, de la Portugaise, de l'Allemande, de l'Anglaise, de la Russe, de la Moldavo-Valaque, de l'Arabe, de la Persane, de la Turque et de quelques autres dialectes de l'orient ? » N'est-il pas tout-à fait naturel que des auteurs dont les nobles écrits arriveront à la postérité par contrebande, à moins que ces papiers si légers, confiés aux suaves zéphyrs pour être transportés du temple de l'Immortalité, ne s'arrêtent en route, (1) ou plutôt ne tombent, sans doute par hasard, dans quelque enceinte dont les parfums ne sont pas ce qu'il y a deplus agréable au monde pour notre odorat (2) et qui, quoique fort étroite, serait bien plus large

(1) Il n'est guère probable en effet que les sous produits par ces tristes véhicules du bruit que font les cueillers et les fourchettes en mouvement soyent de nature à rouler au de là des limites du présent.

(2) C'est là pourtant le réceptacle, le répertoire, la bibliothèque, destinés à la plupart de ces *chef d'œuvres* aériens et je crains fort que le contenu ne vaille pas mieux que son triste contenant.

qu'il ne faut pour contenir tous les journalistes du monde, si elle faisait partie du fameux temple précité, que des auteurs dont les noms se sont furtivement glissés dans la liste des grands-hommes de notre époque et dont les yeux perçans savent si bien distinguer un esprit supérieur d'un talent de leur calibre, n'est-il pas naturel, dis-je, que des hommes d'une si haute capacité reçoivent avec le plus profond mépris l'envoi d'un pauvre diable comme moi ? Mais parlons plus sérieusement; vous avez assez d'esprit pour apprécier à leur juste valeur les pitoyables niaiseries et les misérables futilités qui figurent si souvent dans les colonnes et sous les colonnes de ces scribes folliculaires, et vous concevez par là que le malheur de n'y pas paraître (si c'en est un) n'est pas des plus accablans.

Si je dédiais mon ouvrage à quelque grand de la terre, (qui par paranthèse sont des Myrmidons devant le génie), il est plus que probable qu'il en refuserait la dédicace; ce qui prouverait qu'on peut-être fort grand et fort petit en même temps.

Vous trouverez dans mon œuvre quelques sorties contre les Pérotes; mais je me hâte de vous avertir qu'il existe ici des hommes de talent que je respecte, et qui valent peut-être beaucoup plus que tant de voyageurs qui les confondent si légérement avec les autres. Je suis charmé de pouvoir ajouter qu'il y a aussi depuis quelque temps une amélioration dans les études qu'on fait faire aux démoiselles, ou du moins à certaines demoiselles de Pera.

Je suis etc, votre affectionné ami,

ALEXANDRE TIMONI.

AVIS.

J'avertis le lecteur qu'il trouvera beaucoup de fautes d'impression dans le cours de cet ouvrage; mais la faute en est aux premiers imprimeurs de cette œuvre, qui se sont engagés à l'imprimer correctement et qui n'ont pas tenu leur engagement. D'ailleurs le lecteur voudra bien considérer que les Nouvelles Promenades dans le Bosphore sont la premiere œuvre française de quelque étendue qui a été imprimée ici. Quant à quelques innovations que je me suis permises dans le mètre de quelques uns des vers italiens que j'aurai l'occasion de rapporter, si elles ne sont pas approuvées, je les ferais disparaître dans la seconde édition de cet ouvrage, où je placerai le tableau de mes souscripteurs.

PRÉFACE.

Le Bosphore, ce détroit incomparable, est si riche en tableaux séducteurs, le moindre de ses recoins réveille tant de souvenirs, qu'un ouvrage qui roule sur ce canal ravissant doit nécessairement attirer la curiosieé du publie. Il est vrai qu'il a déjà exercé la plume de plusieurs écrivains; le Père Indjidji en cite quelques uns dans la préface de son ouvrage iutitulé: «Villegiature de' Bizantini sul Bosforo Tracio», il commence par Denys de Byzance et finit par Mr. Cômes de Carbognano. Il nous serait facile d'ajouter d'autres noms à ceux qu'on trouve dans l'œuvre précitée; mais nous nous contentons d'affirmer que, à l'exception de Denys, de P. Gylles, du Père Indjidji, de Mr. le Chevalier, de Mr. J. Hammer et peut être du Patriarche Costandius, presque tous les autres n'ont parlé de ce détroit que d'une manière très superficielle. Quelques uns d'entre eux en ont fait des descriptions générales sans dérouler devant nous le tableau de chaque village en particulier; d'autres se sont exclusivement occupés de telle partie ou de telle autre, et se sont exercés soit sur l'historique et les noms, soit sur les dimensions et l'ouverture du Bosphore. Le Père Indjidji luimême n'a prétendu faire qu'un ouvrage purement instructif et utile aux voyageurs, comme le déclare dans la préface son traducteur Italien. Notre intention a été différente; nous avons voulu rendre notre production instructive, amusante et morale. Dans le premier but, nous n'avons négligé aucune antiquité relative aux villages répandus sur les deux côtes de ce détroit célèbre. Nous avons traduit divers passages de Valérius Flaccus, d'Apollonius de Rhodes, d'Orphée ou plutôt de celui qui a écrit sous son nom, de Denys de Byzance et de Pierre Gylles. Nous avons cité à différentes reprises le Père Indjidji, le Patriarche Costandius et quelquefois d'autres écrivains modernes.

Nous avons fait plusieurs découvertes, et nous nous flattons d'avoir dit plusieurs choses qui n'ont pas encore été remarquées ou énoncées par qui que ce soit. Nous avons été plus loin, pour esquiver la monotonie, pour répandre de la variété dans notre ouvrage et pour donner en même temps une idée de la poésie orientale et sourtout de la poësie turque, nous avons trouvé le moyen de placer naturellement des traductions de différens morceaux arabes, persans et surtout turcs. Nous avons, par analogie, effleuré quelques autres littératures. Nous nous sommes permis quelques digressions que notre plan nous a rendues indispensables. Du reste, quoique cet ouvrage embrasse une grande variété de matière, il y a fort peu de digressions proprement dites, et le lecteur doit considérer qu'il a entre les mains non un Guide du Bosphore, mais des Promenades dans le Bosphore, ce qui est bien différent. Nous avons en outre recueilli diverses traditions et différens récits relatifs aux lieux que nous avons exactement visités qui ne se trouvent pas ailleurs et qui pourront intéresser le lecteur.

Dans le second but, nous nous sommes quelquefois servi d'un style fleuri; nous avons fait quelques descriptions d'où nous avons banni la prolixité. Nous n'avons pas voulu d'écrire d'une manière détaillée tous les villages du Bosphore 1o. parce que quelques uns d'entre eux si ressemblent, ce qui prêterait à notre œuvre une teinte monotone et nous ferait tomber dans des rédites. 2.o parceque nous n'aimons pas les longues et continuelles descriptions que finissent par ennuyer à la longue et qui ne sauraient utiliser le lecteur .Nous avons peint les mœurs des nations qui résident à Constantinople et nous avons esquissé, quoique en passant, celles des Curdes et des Géorgiens dont on rencontre quelques individus dans cette capitale ou dans ses environs. Enfin nous avons répandu dans notre œuvre quelques narrations orientales qui pourront servir à l'amusement du lecteur.

Dans le troisième but, nous avons souvent attaqué le phi-

losophisme moderne, qui est la honte de l'esprit humain et la doctrine la plus absurde, la plus creuse et la plus infernale qui existe. Nous avons donné l'essor à notre imagination; nous avons employé un style sublime et répandu de la variété dans les Méditations qui nous ont été inspirées par les lieux. Nous avons gardé un juste milieu entre les craintes puériles du classicisme et les excès révoltans du romantisme.

Vû la proximité des lieux, nons avons jugé à propos de mentionner Cadi-keuiu, quelques autres villages qui sont situés sur la côte de la Propontide et les îles des Princes.

Nous avons divisé cet ouvrage en trois parties dont la première contient la côte d'Europe, la seconde, celle d'Asie jusqu'à Scoutari inclusivement et la troisième, la même côte depuis Scoutari jusqu'au Pantichion et presque toutes les îles des Princes. (Voir l'Appendice qui est à la fin du second volume de cet ouvrage. Note I.)

Maintenant, nous croyons pouvoir affirmer que l'ouvrage que nous soumettons aux lumières du Public est sans modèle, comme son titre même l'indique. Nous ajouterous ici que nous en avons envoyé à Paris des fragmens qui ont été fort appréciés par les Parisiens qui les ont lus; Mr. Boisard, littérateur Français, les qualifie de *délicieux*. Il nous dit dans une lettre qu'il est heureux d'entrer en relation avec un homme a qui a transplanté avec tant de succès la poësie française sur les rives enchantées du Bosphore. etc. etc. Cette citation et d'autres qu'on verra plus bas, ce n'est pas dans le but de nous vanter que nous nous sommes permis de les faire, notre intention est moins puérile: nous avons voulu par là fermer la bouche à certains Zoïles qui, incapables de rien produire eux mêmes, s'épuisent en misérables efforts pour déprécier les productions des autres.

Voilà ce que nous avions à dire sur l'ouvrage que nous publions aujourd'hui. Mais avant de terminer notre préface, nous voulons consoler quelques ames compatissantes qui nous

ont témoigné leur vifs regrets de ce que Mr. de la Martine n'a point fait mention de nous dans son Voyage en Orient. Pour étouffer leurs soupirs, nous oserons leur représenter qu'on rencontre dans cet ouvrage une foule de noms obscurs qui apparemment embarrassaient un peu moins Monsieur La Martine. Néanmoins, pour donner, s'il est possible, la clef de cette énigme, nous les prions de se rappeler certains passages de l'ancien journal (1) de Smyrne qui nous regardent, et surtout certaine lettre fort bien écrite qui a également paru, il y a quelques années, en notre faveur dans ce même journal et dont l'auteur, homme doué de rares talens, se garde bien d'excepter Mr de La Martine dans la comparaison qu'il établit entre tous les écrivains du jour et nous. Cette lettre ayant été rapportée par nous au le commencement de notre «Défense des martyrs de Mr. de Châteaubriand contre les critiques de F.-B. Hoffmann», nous y renvoyons le lecteur, et nous nous contenterons d'en citer ici le passage suivant: « On doit être frappé d'aveuglement pour ne pas reconnaître que ce jeune poëte *est un homme plus râre que tous les écrivains de nos jours*, qui ne composent, après tout, qu'en leur langue maternelle, qui ont eu bien plus de ressources que lui pour faire leur éducation, et qui ne réussisent, pour la plupart, qu'en un seul genre. »

Pour faciliter encore d'avantage la solution de ce probleme, nous avons jugé à propos de choisir entre diverses lettres qui nous ont été adressées à l'occasion de nos ouvrages, la suivante qui contient l'opinion d'un littérateur estimable sur notre ode intitulée Napoléon Bonaparte. L'auteur, n'en est pas célèbre,

(1) Quoique nous ayons attaqué le Journalisme en général, nous n'ignorons certainement pas qu'il y a des Journaux estimables et des Gazetiers de beaucoup de mérite. Nous n'avons pas besoin d'avertir le lecteur que nous sommes loin de mépriser ces journalistes et leurs publications.

il est vrai; mais c'est le propre de l'ignorance et de la bêtise que de ne vouloir ployer le genou que devant les porteurs d'un homme retentissant. Les esprits solides prennent en considération bien moins le nom de l'écrivain, dont l'éclat peut être fugitif et éphémère, que le mérite de la pièce qu'ils ont sous les yeux. Nous rapportons cette Ode à la fin du premier volume de cet ouvrage. Quant à cette lettre, en voici l'abrégé.

« Je vous suis véritablement reconnaissant pour l'Ode *magnifique* que vous avez bien voulu me communiquer; je l'ai lue et relue est avec toujours un nouvel intérêt.... Vous me demandez mon opinion franche et sincère sur elle; la voilà: le morceau dans son ensemble est beau: *ce sont de belles et grande pensées noblement et très poëtiquement exprimées*. Après l'Ode de Byron et peut être celle de La Martine, je n'en connais pas parmi toute cette multitude qui en a été faite sur Napoléon dans tous les temps et dans toutes les langues, qui vaille la vôtre.

Plusieurs vers m'ont enchanté, tels que ceux-ci par ex.

« Des débris foudroyés d'un trône séculaire,
Architecte immortel, il façonna son aire
Qu'il mit fort audessus des rois épouvantés etc »

« Le Jourdain qui baigna l'Etre privé d'image
Et qui te vit debout devant l'Etre sans âge.»

Ce sont là des vers sublimes dignes de La Martine et que Byron lui-même n'aurait pas désavoués.

De tels vers en font passer quelques autres qui sans être précisément faibles paraissent comparativement inférieurs.

« Là, tu te vis debout comme une borne immense
Entre un siècle qui tombe et l'autre qui commence
Versant sur tous les deux ton immortalité »

C'est fort beau, et Mr de La Martine n'aurait pas mieux dit » etc. A. Sepsi,

A cette lettre si flatteuse, j'en ajouterai une autre qui m'a été également adressée par un Allemand, homme de mérite. J'en citerai ici une partie.

« Vous me permettrez, Monsieur, me dit il, de vous faire part de la satisfaction que votre *superbe Ode* sur l'Athisme m'a procurée et de quelques observations qui naissent involontairement de la lecture de vos *charmans* opuscules,

Vos odes, Monsieur, tant que j'en puis juger, offrent incontestablement les traces d'un génie poëtique Remplies de verve, de force et maintefois d'une diction séductrice, elles nous donnent la certitude d'une vocation qui dorénavant ne doit plus être douteuse pour vous. Le sublime est, comme je crois, le domaine dont votre lyre doit s'emparer avant toute chose Nourri par la lecture des auteurs classiques qui forment le fondement de toute éducation noble et libérale, vous possédez, Monsieur, ce goût sûr, fruit de l'étude des anciens, qui vous dira mieux que je ne le puis, que les études des livres ne sont que les propylées de la poësie et que c'est précisément l'étude de la vie qui donne la maturité aux auteurs considérables . . . . Hésiode et Homère ont fait de grands voyages, les auteurs tragiques des Grecs ont participé à la vie politique et militaire de leur patrie avant d'avoir fait résonner la scène de leurs accents immortels . . . .

« Nul doute aussi que votre beau talent n'a besoin que de cette dernière école pour se donner des leçons de maître à lui même et pour remplir dignement sa noble vocation. »

De Ludovic,

Si tout cela ne suffit pas pour la solution du problème en question, je la faciliterai encore davantage par la citation d'une des lettres que Mr. de La Martine m'a adressées. «J'ai lu, Monsieur, me dit-il dans ce billet, l'ode que vous m'avez envoyée avec encore plus de plaisir que vos sonnets. Si mon amour pour la poësie ne me fait pas illusion, je vous engage à persévérer dans une carrière où vous avez débuté avec tant de facilité et de bonheur. »

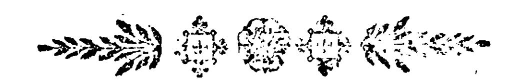
N. B. L'ode dont il est ici question n'est qu'un faible essai de mon adolescence qui est fort audessous de celles que j'ai omposées depuis. Quoiqu'*il en soit*, qu'est-ce qui empêchait

Monsieur La Martine de répéter dans son voyage en Orient ce qu'il m'a adressé dans un billet ? La simple curiosité du fait aurait dû l'engager à faire mention de nous dans ses Souvenirs d'Orient.

Pour justifier autant que possible les éloges qu'on vient de lire, nous aurions vivement désiré la publication immédiate de nos Satires dont nous avons fait paraître quelques fragmens dans le présent ouvrage, de notre ouvrage intitulé. « Ce que c'est que le Protestantisme,» de nos Odes Italiennes et Françaises, de notre Critique des Critiques et surtout de notre « Tableau synoptique des littératures des langues les plus remarquables tant anciennes que modernes, » œuvre qu'un littérateur estimable dont nous possédons le jugement par écrit qualifie d'ouvrage « du plus haut intérêt et du plus grand mérite »; mais à l'instant même où l'on inonde l'Europe d'inepties et de niaiseries littéraires, nous sommes condamné, grâce à la sottise des libraires et à l'indifférence des habitans de Constantinople,à voir toutes ces œuvres inédites.Un ouvrage du plus haut intérêt et de plus grand mérite qui ne peut pas être publié au 19.e siècle ! cela paraîtra fabuleux à la postérité.

Avant de finir, je déclare que je ne réponds pas aux critiques Si elles me paraissent judicieuses, j'en profiterai, si elles sont sottes et ridicules, j'en remercierai d'autant plus volontiers les auteurs, qu'ils me fourniront par là un nouveau canevas pour mes Satires. Si je voulais rompre le silence, les réponses ne me manqueraient certainement pas: je pourrais dire aux censeurs dont le métier est si facile et si commode » faites en antant. » Du reste, nous tournons en ridicule dans les Notes virulentes qui embélissent notre second volume les censures qu'on nous a déjà faites et celles qu'on pourrait nous faire, en sorte qu'il est impossible de se moquer de cet ouvrage sans jouer le rôle d'arlequin. Que celui qui aspire à un rôle si *brillant* prépare donc ses batteries contre nous, il peut être sûr qu'il nous amusera beaucoup. Quant aux *magnifiques*

échos du bruit causé par les fourchettes et les cuillers en mouvement, ils sont au trop dessus d'un pauvre diable qui n'a été qualifié que « d'homme plus rare que tous les écrivains de notre siècle, (piccola bagattella!) pour daigner s'occuper de lui (1)



(1) Il y a dans le cours de cet ouvrage un passage qui roule sur l'Ambassade de France. J'avertis le lecteur qu'il n'y est question que de celle qui résidait à Constantinople du temps de l'Amiral Roussin.

vastes ruines, le royaume si longtemps menacé, si longtemps remué par des mains furibondes. La foudre régicide tomba, et aussitôt on ne distingua plus à quelques pas du siège royal que des ruisseaux de sang, des pyramides d'ossemens, des amas de pierre, des fragmens de colonnes superbes et quelques misérables monstres à face humaine se partageant des dépouilles sanglantes, et, tout en se déchirant entr'eux, s'applaudissant de leurs dévastations et souriant aux pieds des ruines. Ce trône en tombant fit chanceler tout-à-coup tous les trônes de l'Univers. Enfin, tandis que je croyais que la poussière allait couvrir à jamais ce sol criminel, dont on cherchait quelque temps après l'emplacement, je vis un mortel intrépide opposer à l'éclat livide des foudres la splendeur terrassante de son glaive, ramasser des fragmens dispersés de ce trône et en former un siège pour lui, ou plutôt un nid d'aigle. Alors se dissipa, sous son souffle impétueux, la nuée homicide. Mais hélas! le scandale reste encore et les couronnes chancellent.

---

2. MÉDITATION

TOPHANE

Un jour je partis de Péra pour me rendre à Tophané, en rêvant sur les changemens qui se sont opérés depuis quelques années à Constantinople, ainsi que sur quelques passages du fameux Anvéri, dont je venais de quitter les oeuvres. Ce poëte est né à Chorasan. Outre son habileté à faire des vers, Anvéri était assez versé dans l'astronomie, il a composé plus d'un traité sur cette science. Anvéri passe pour le premier qui ait châtié la poésie Persane. Il a retranché toute impureté de ses ouvrages; ce qui lui valut de grands éloges de la part de Raschidi. On sait que Tagasché Sultan des Khuarezmiens préférait à tous les autres poëtes Persans, Anvéri et Zéhir.

Voici ce qui s'offrit à ma mémoire relativement à ce grand homme. J'arrivai en attendant à Tophané. C'est là que se trouve le Palais du Topdji-bachi, vis-à-vis d'une grande fontaine quar-

Ière. PARTIE

COTE D'EUROPE.

1. MÉDITATION

GALATA.

Un après diner je quittai la colline de Péra et je m'acheminai vers le faubourg de Galata, en faisant quelques réflexions sur la littérature turque. Bien souvent j'avais lu dans divers ouvrages que les traits caractéristiques tant de la poésie que de la prose des Osmanlis sont l'enflure et l'abus des figures ; mais des littérateurs, entre autres, Mr. Ch. Pertusier, nous insinuent avec autant de sagacité que de justesse qu'il faut bien se garder de soumettre à notre critique méticuleuse les productions de ces peuples. Du reste, si la littérature Othomane n'offrait aucun intérêt, elle ne serait pas louée par de profonds orientalistes, tels que Mr. Jones et beaucoup d'autres dont on trouvera les noms dans le cours de cette ouvrage. Quoi qu'il en soit, il serait absurde de croire que tous leurs écrits soient marqués au coin de l'exagération et d'un fol enthousiasme. Nous avons trouvé l'occasion de placer dans nos méditations Bosphoriques la traduction de divers fragmens si simples, que nous avons été obligés de les embellir, pour leur donner un certain relief. Telle est une hymne turque que nous avons imitée en vers français. Cette pièce nous a paru si simple que nous avons cru indispensable d'y jeter quelques ornemens et d'employer dans notre imitation un style beaucoup plus élevé que dans l'original. Nous allons donc, pour procurer aux orientalistes le plaisir de la comparaison, citer ce morceau, en le faisant suivre de notre imitation.

Tebriki soudi houmayoun der mekam chessar boussene ba lissani sabibani milleti Katolikiàn.

Hakk mubarek idé sudin chahinchahî djïhàn
Rahmi loutfen sayessindé oldi âlem chadiman.
Ezber inmechder douâi chevkiéten boïlé lissan.
néferàt.
Nev behari soud oloup devrindé àlem her zéman
Ghontschévech ghiulsun atschelsen sayendé chahzadéguian.
amin.
Soudini tebrikié guelmichder effendem nev behar
Ghiul yuzen guerduktsché bulbuller olouler technédar.
Guidjeler kandil, giunduzler lalezar.
néferât
Amin.
Alì ihssan padichahem hitsch sana olmaz missal.
Payéi adlindé iokder kimssédé huzn u melal.
Bou duâ oldi bendé ki effendim iek —
néferât
Amîn
Ser nighioun oloup adouler bendeler messrour olà
Niimétini bilméyenler daïma makhour olà
Adl ou tevfik ilé mulkiun nev bé nev mâmour olà
néferât
Amin.
Sourourin ilé adlà her djevanib pur ziya
Mulkini hep daïr olour chad u chehkin ser tapa.
Mouhevvir tscherh djïhan séfadé olassin daïma
néferât
Amin, amin, amin.

Imitation d'une hymne turque chantée par les enfans Arméniens Catholiques, à l'occasion de la circoncision du fils du Sultan Mahmoud.

Que celui dont le doigt meut et la terre et l'onde
Te bénisse en ce jour, ô toi qui sur le monde

Etends avec amour un sceptre bienfaiteur.
A l'ombre de ta main tout jouit, tout prospère,
Et la langue s'est fait une loi nécessaire
De chanter sans fin ta grandeur.

Le Choeur.

L'univers d'où ton bras repousse les alarmes
D'un printemps éternel a revêtu les charmes.
Qu'en beaux boutons livrés aux doux baisers des vents
Grandissent à ton ombre, ô Prince, tes enfans.

Amen.

Mais pour orner encore cette brillante fête
Surgit de ce Printemps la ravissante tête!
Le rossignol devant ton front si radieux
De sons plus doux remplit le céleste royaume;
Le jour, c'est un jardin que la tulipe embaume
Et la nuit d'innombrable feux.

Le Choeur. Amen.

O Prince sans pareil! la tristesse accablante
Et des soucis rongeurs la foule dévorante
N'osent pas, grâce à toi, friser le moindre front.
C'est pourquoi sous mes doigts ma lyre avec délice
Murmure tes hauts faits, tes splendeurs, ta justice,
Qui des siècles bravent l'affront.

Le Choeur. Amen.

Que tes fiers ennemis atteints par ton tonnerre
Cachent leurs fronts fumans sous des flots de poussière!
Que les soucis cruels les rongent à jamais!
Mais que sur tous les lieux que le croissant décore
Planent, de l'occident jusq'au nid de l'aurore,
Le bonheur, la gloire et la paix!

Le Choeur. Amen.

Sur l'espace soumis à ton sceptre équitable,
Sur ton peuple zélé, florissant, innombrable
Ainsi qu'un doux parfum ton bonheur se répend.
Qu'en son cours éternel notre terrestre sphère
Ne t'apporte que joie, ô! toi dont sur la terre
La main protectrice s'étend.

Cette simplicité que nous louons ici, se fait aussi quelquefois remarquer dans les cimetières qui peuvent, en effet, offrir un cours de poésie turque au voyageur qui sait la langue turque. Il est bien vrai que ces inscriptions sépulcrales offrent souvent des images pleines de bizarrerie: tantôt, dit un savant académicien, c'est le vent du trépas qui a soufflé dans la lanterne de la vie; tantôt c'est l'ouragan meurtrier qui a soufflé au visage de la rose; ici le marbre qui couvre la cendre d'un amiral, nous dit que le défunt a tourné son gouvernail vers l'éternité, que le vent du trépas a rompu le mât de sa barque et l'a coulée dans la mer des grâces de Dieu; plus loin, on lit sur le tombeau d'un savant ou d'un poëte, qu'un flambeau est là caché dans la terre et qu'il brillera parmi les astres du firmament, qu'un rossignol a passé un moment dans ce monde et qu'il va chanter dans les bosquets du paradis. Mais nous en avons lu bien d'autres où la simplicité est unie à l'élégance. En voici deux que nous traduirons, pour en donner une idée à nos lecteurs. Elles se trouvent dans le grand cimetière turc qui est situé à l'extrémité de la colline de Péra et qui est connu sous le nom de grands Champs des morts.

La première, qui est vis-à-vis de la caserne ; tout près de la rue, est conçue en ces termes.

«Lui seul est grand.

O passant ! fixe les yeux sur cette pierre sépulcrale. Ne reste pas indifférent à la vue de ce spectacle. Je marchais en me dandinant, mais, hélas ! que de maux fondirent sur ma tête ! J'ai été réduit en poussière, et cette pierre cache mes ossemens. Suit le nom du défunt et la date de sa mort.

La seconde est encore plus simple. La voici ;

Lui seul est éternel.

Le but de ta visite doit être une prière. Aujourd'hui c'est mon tour et demain le tien. Suit le nom du défunt.

Ce qui nous a surtout frappé dans les cimetières turcs, ce

sont les mots arabes H u'v é e l b a k i, lui seul est éternel, qu'on trouve à la tête de toutes les épitaphes. Le contraste entre la fragilité de l'homme éphémère dont la cendre fétide couve sous ces pierres, et l'immobilité du Tout-puissant, a quelque chose de bien grand et rappelle ce passage de Massillon que les circonstances rendirent sublime : «Dieu seul est grand, mes frères. — Nous voudrions bien nous étendre davantage sur cette matière, mais nous préférons, pour nous conformer au plan de cet ouvrage, revenir plus tard sur ce sujet.

Tout en faisant ces considérations, je me trouvai au sein de Galata. Ce faubourg célèbre qui s'appelait jadis Sycena faisait anciennement partie de Constantinople. Etienne de Byzance n'explique pas vis-à-vis de quelle partie de Constantinople ce faubourg est situé. C'est ce qu'on peut apprendre par l'ancienne description des régions de Constantinople, où il est dit que la sixième région s'étend depuis le Forum de Constantin jusq'au passage de Sycas. Denys de Byzance, dont on verra le nom figurer beaucoup dans cet ouvrage, nous apprend que le lieu nommé Sycodes s'étend de la corne d'or, précisement dans l'endroit qu'occupe aujourd'hui Galata. Zonaras écrit que l'Empéreur Michel, assiégé tant par mer que par terre, fut désesperé au point d'étendre une chaîne de l'Acropolis jusqu'au village situé sur le rivage opposé. P. Gilles ajoute qu'il existe encore à Galata une porte appelée Chaîne, par la raison qu'une chaîne s'étendait de l'Acropolis jusqu'à cette porte. Quant au nom de Sycas, qui désignait anciennement ce lieu, Denys de Byzance nous apprend qu'il doit son origine à la grande quantité et à la beauté des figuiers en grec Sikei, qui y croissaient anciennement. P. Gilles ne partage pas l'opinion de ceux qui croient que la dénomination de Galata provient du lait qu'on y vendait ou qu'on y travait anciennement, il s'appuie sur un passage de Jean Tzetzes pour prouver, ou du moins pour opiner que ce nom dérive des Gaulois, (en grec Galates) qui passèrent par ce lieu. Puisqu'il s'agit des différens noms de Galata, il ne faut pas oublier celui de Justiniana qui lui fut donné, selon Procope, à cause des fabriques que l'empéreur Justinien y avait élevées. Dans notre

guide du voyageur dans l'interieur de Constantinople, nous faisons mention des anciens murs de Galata, qui sont encore de bout en partie, de ses portes, de sa tour célèbre et de quelques autres curiosités qu'on y voit encore; ici nous nous contenterons d'ajouter quelques particularités à ce que nous venons de dire. On aurait tort de se figurer que le faubourg en question s'étend tout entier le long de la corne d'or. Une partie de Galata se prolonge le long du Bosphore et va expirer dans les environs de Tophané dont on verra la description dans la méditation suivante. C'est dans cette partie que s'élève la Chancellerie turque établie depuis quelques années. Différent de la colline de Péra, à laquelle Mr. de Poujoulat prodigue l'épithéte de noble et où pourtant on voit depuis longtemps le lourd Kalpak figurer agréablement ou non auprès du chapeau, Galata est depuis des siècles le centre du commerce le plus actif. C'est là que les négocians ont leurs magasins solidement bâtis en pierre. Parmi ces commerçans, il y en a dont la fortune surpasse de beaucoup l'aurea m mediocritatem d'Horace et d'autres qui passent leur vie à faire de tristes réflexions sur leur deficientem crumenam. Ces derniers, qu'un Italien désignerait volontiers avec le diminutif peu flatteur de mercantuccj, trouvent naturellement leur place parmi les proggettisti de Pignoti. Ils courent après des chimères à peu près de la même manière que quelques uns de nos génies Byzantins courent après l'esprit et arrivent, comme ces derniers, au bout de leur carrière, le front dégouttant d'une sueur inutile. Si je ne craignais pas les Romantiques de nos jours, je les comparerais les uns et les autres bien volontiers au malheureux Tantale altéré de soif devant une eau éternellement fugitive. Après cette classe, vient celle des courtiers dont la rencontre, les jours du courrier, est extrêmement dangereuse, en ce qu'ils renversent souvent, sans y prendre garde, dans leurs courses rapides, les malheureux qui se rencontrent sur leur passage. Les habitans de Galata forment entre eux des avants soupers, où il passent le temps assez agréablement; mais un homme étranger au commerce, qui s'y trouverait, risquerait d'y ouvrir la bouche bien plus souvent que le fameux Galateo ne le

permet; car ces Messieurs ne parlent presque toujours que de leurs spéculations et du différent cours des monnaies. Il y a près de la Chancellerie turque un arbre célèbre connu sur la place sous le nom d'arbre du mensonge. (*) Cette plante intéressante a plus d'un trait de ressemblance avec l'arbre de Cracovie qui, dans le jardin du palais royal, abritait sous son ombrage des clubs incessans de nouvellistes, parmi lesquels figurait le célèbre Métra, ou bien avec cet autre arbre de Cracovie, auditeur heureusement insensible du babil fécond de l'Abbé Trente mille hommes. C'est à l'ombre de ce végétal inspirateur que s'allument les imaginations les plus stériles, que les mensonges les plus déhontés trouvent du crédit, qu'une main, qui venait d'accumuler ou de soustraire, il n'y a qu'un moment, des zéro et des quatre, déchire ou rapièce, avec une noble liberté, les pourpres des rois, s'empare sans façon du rouage d'un empire et le fait mouvoir avec une étonnante dextérité, pèse dans une balance qui venait de servir pour la vente du café ou du sucre, les destinées des nations et donne le branle au monde. C'est là, qu'un pauvre diable, qui n'a pas même de chaise à soi, jette en passant un coup d'oeil sur tous les trônes, choisit celui qui a le plus d'attrait à ses yeux, fait descendre celui qui l'occupe, s'y assied à son aise, et, de là, dicte des lois, crée, ou abolit les impôts, allége ou écrase les peuples. C'est là, qu'un conquérant inoffensif, dont l'habit est taché d'encre au lieu de sang, pousse ses rapides conquêtes jusqu'aux deux bouts de la terre et ne s'arrête que lorsqu'il n'y a plus un pouce qui ne soit soumis à sa domination. C'est là, qu'un club de gobe-mouches semblable à ces Athéniens si rudement tancés par Démosthène, ne fait que se demander ce qu'il y a de nouveau sur la place. C'est là, en un mot, qu'un Esculape charitable devrait pour toute recette expédier à la hâte ses malades les plus sujets à l'hypocondrie. C'est là aussi que je dirigai mes pas au risque d'y rencontrer, entre autres, certains voyageurs qui écrivent de si belles et grandes choses sur Constantinople et ses

(*) Voire la note seconde de l'Appendice qui est à la fin de cet ouvrage.

environs, et dont les productions, souvent assaisonnées de sel attique, ont une certaine ressemblance, sinon pour le mérite, de moins par la qualité, aux immortelles inspirations de Lafontaine.

En attendant, l'astre du jour, après avoir éclairé de ses clartés mourantes les tableaux riches et variés qui m'environnaient, s'était retiré, après avoir confié le sceptre des airs à sa soeur au front pâle. Tous ces objets divers recevaient un nouvel éclat à travers le voile encore transparent qui se déployait lentement sur notre hémisphère. Je m'approchai de la rive pour jouir du spectacle le plus délicieux qui se fût jamais offert à mes regards. De longues traînées de vapeurs d'une blancheur éclatante, serpentant en forme de demi-arcs, dentelaient la moitié du ciel. Ces demi-arcs infiniment plus longs au midi, se retrécissaient vers le nord et formaient ainsi une espèce de pyramide horizontale dont la base se dessinait sur ma tête et dont le sommet aigu allait mourir sur les ondes rarement paisibles de la mer noire. L'astre de la nuit, qu'on voyait surgir à une très-légère distance de cette base mobile, en argentait les contours de ses molles clartés. Vers le couchant, on voyait quelques groupes de pâles nuages imiter en s'approchant les uns des autres des vagues qu'un souffle mourant caresse. Quelques rayons échappés du disque éclatant de Phébé revêtaient les cimes mouvantes de quelques-unes de ces ondes d'une teinte argentine. Mille globes d'or perçant çà et là ces barrières légères, que le souffle des Zéphyrs semblait caresser avec amour, ajoutaient un coup de pinceau délicieux à cette scène ravissante. Après avoir contemplé pendant longtemps la voute azurée, mon regard s'arrêta sur les vagues transparentes du Bosphore, ainsi que sur les montagnes des deux côtes aux pieds desquelles elles murmurent. Bientôt il alla s'arrêter sur le sommet sourcilleux du mont Olympe. Cette cime lointaine, sur laquelle s'épanchaient comme des torrents de feu d'un rouge pâle et décoloré les rayons fugitifs de la lune, se présentait aux regards sous un aspect moins sombre, pareille à un front morose sur lequel passent quelquefois des éclairs de joie. Les lames du canal sur lesquelles folâtraient les reflets pâlissans de ces rayons se déroulaient devant moi radieuses, argentines. La teinte suave

dont l'astre des nuits les revêtait en ce moment, faisait oublier la terreur qu'elles inspirent, lorsque les orages funébres volent sur leur tête menaçante ; on dirait un sombre abîme caché momantanement sous les plis enchanteurs d'un voile éclatant.

Bientôt lassé du spectacle de la terre, je relevai les regards au Ciel. Je contemplai avec ravissement l'azur éclatant de la céleste plaine, qui ne se réfléchit avec magnificence que dans le cristal des ondes. Enfin je me tournai par hasard vers les plages que les rayons dn céleste flambeau dorent en mourant ; mais, hélas ! un nuage dont les plis naissans avaient déjà un je ne sais quoi de terrible m'apparut dans le lointain comme une vision qui remplit l'âme d'épouvante. On dirait que l'épouvantail aérien était un amas de particules non aqueuses, mais ensanglantées. Je crus voir un sombre fantôme, un sourire formidable sur les lèvres, épaissir les couches funèbres de la nuée et en élargir les flancs mobiles, et ce fantôme était la Mort. Ah ! si un souffle bienfaiteur avait dissipé sous la voûte céleste la vapeur homicide avant qu'elle eût le temps de se dresser en colosse, que de pleurs, que de lamentations, que de scandales inouis, que d'atrocités révoltantes, que de torrens de sang il aurait épargné à la terre! A la clarté livide des éclairs, qui s'échappaient de temps en temps de cet abîme de ténèbres, je remarqai quelques misérables atômes qui se donnaient entre eux l'épithète, mielleuse de Philantropes se prosterner niaisement devant l'horrible phénomène. Déjà la nue hideuse s'avançait fiérement dans les airs et déroulait de moment en moment des dimensions immenses, déjà son ombre se dessinait sur toute l'étendue de cette partie infortunée de la terre. Dès lors, je prévis que tout l'espace occupé par cette ombre menaçante se changerait bientôt en une mer de sang où flotteraient çà et là les débris de la Monarchie et les ruines des temples. Les bruits lugubres des tonnerres indignés de leur prison flottante avait un je ne sais quoi qui ressemblait à ces voix funèbres qui chantent l'hymne de la mort sur des milliers de têtes. Enfin le gouffre en s'entr'ouvrant vomit la foudre longtemps captive, et aussitôt le trône et l'autel depuis longtemps chancellants sur leurs bases, s'écroulèrent en menaçant de couvrir à jamais sous leurs

vastes ruines, le royaume si longtemps menacé, si longtemps remué par des mains furibondes. La foudre régicide tomba, et aussitôt on ne distingua plus à quelques pas du siège royal que des ruisseaux de sang, des pyramides d'ossemens, des amas de pierre, des fragmens de colonnes superbes et quelques misérables monstres à face humaine se partageant des dépouilles sanglantes, et, tout en se déchirant entr'eux, s'applaudissant de leurs dévastations et souriant aux pieds des ruines. Ce trône en tombant fit chanceler tout-à-coup tous les trônes de l'Univers. Erfin, tandis que je croyais que la poussière allait couvrir à jamais ce sol criminel, dont on cherchait quelque temps après l'emplacement, je vis un mortel intrépide opposer à l'éclat livide des foudres la splendeur terrassante de son glaive, ramasser des fragmens dispersés de ce trône et en former un siège pour lui, ou plutôt un nid d'aigle. Alors se dissipa, sous son souffle impétueux, la nuée homicide. Mais hélas! le scandale reste encore et les couronnes chancellent.

---

2. MÉDITATION

TOPHANE

Un jour je partis de Péra pour me rendre à Tophané, en rêvant sur les changemens qui se sont opérés depuis quelques années à Constantinople, ainsi que sur quelques passages du fameux Anvéri, dont je venais de quitter les oeuvres. Ce poëte est né à Chorasan. Outre son habileté à faire des vers, Anvéri était assez versé dans l'astronomie, il a composé plus d'un traité sur cette science. Anvéri passe pour le premier qui ait châtié la poésie Persane. Il a retranché toute impureté de ses ouvrages; ce qui lui valut de grands éloges de la part de Raschidi. On sait que Tagasché Sultan des Khuarezmiens préférait à tous les autres poëtes Persans, Anvéri et Zéhir.

Voici ce qui s'offrit à ma mémoire relativement à ce grand homme. J'arrivai en attendant à Tophané. C'est là que se trouve le Palais du Topdji-bachi, vis-à-vis d'une grande fontaine quar-

rée, en marbre, ornée de quatre jets d'eau. Il y a différentes inscriptions qu'il serait trop long de rapporter. Il n'y a pas long temps qu'on a singulièrement défiguré cette fontaine, grâce à des couleurs où le mauvais goût domine. Voici ce qu'on trouve dans le voyage en Orient de Mr. Lamartine relativement à cette fontaine, ainsi qu'au faubourg de Tophané.

«Nous abordâmes au pied de la ville de Péra non loin d'une superbe caserne de bombardiers dont les terrasses recouvertes étaient encombrées d'affuts et de canons. Une admirable fontaine moresque, construite en forme de Pagode Indienne et dont le marbre ciselé et peint d'éclatantes couleurs se découpait comme de la dentelle sur un fond de soie verse ses eaux sur une petite place. La place était encombrée de ballots, de marchandises, de chevaux, de chiens sans maître et de Turcs accroupis qui fumaient à l'ombre; les bateliers des Caïques étaient assis en grand nombre sur les margelles du quai, attendant leurs maîtres ou sollicitant les passans : Nous avons longé d'abord les quais de Tophané avec sa caserne d'artillerie: la ville de Tophané s'élevant en gradins de maisons peintes comme des bouquets de fleurs, groupés autour de la mosquée de marbre, allait mourir sous les hauts cyprés du grand champ des morts de Péra. Ce rideau de bois sombre termine les collines de ce côté.»

Dans un ouvrage intitulé Neuf années à Constantinople par A. Brayer on trouve aussi une courte description de la Fontaine dont j'ai déjà fait mention, et une plus longue de la place et de l'échelle de Tophané. La place de Tophané qui sert aujourd'hui comme alors de marché aux fruits et aux légumes, s'est beaucoup retrécie par la Fabrique dont je parlerai plus bas. Quant à l'échelle, qui était selon ce docte écrivain, la mieux entretenue et la plus commode de toutes celles de Constantinople, elle n'existe plus ; elle a été, en quelque sorte, remplacée par une autre échelle située au midi de la dite fabrique, qui n'a pas tous les avantages de la première. Je remarquerai seulement que Mr. Brayer se trompe lorsqu'il dit que c'est de là que les Francs partent ordinairement pour aller aux Iles des Princes et St. Stefano, et que sa description de la maladresse avec laquelle un Européen récemment arrivé

à Constantinople s'embarque dans les Kaiks et des malheurs dont elle est la source, est un tant soit peu chargée et romanesque.

La vaste plaine où se rassemblait tant de monde, surtout les jours du Baïram a été beaucoup retrécie par une grande fabrique qu'on y a commencé au milieu de la plaine et qui est encore bien loin de son achévement. (*) Elle sera destinée à la fonte des canons. Nous avons tautôt nommé le Baïram, nous espérons qu'on nous saura bon gré d'en donner ici une idée. Les Turcs célèbrent cette fête deux fois par an. L'une tout de suite après le Ramazan et l'autre environ soixante dix jours après la première. Ces deux Baïrams différent un peu l'un de l'autre. Les Turcs se livrent à des divertissemens extraordinaires pendant la durée de cette sollennité. Ricaut dit que cette fête est souvent fatale aux Chrétiens, lorsqu'ils sont rencontrés par des Turcs ivres qui ne se font pas une affaire de les percer de plusieurs coups de H a n g i a r, sachant que toutes ses violences leur sont alors permises. Cela pouvait être vrai du temps de cette écrivain; mais maintenant que la milice turbulente des Janissaires est exterminée, les Chrétiens peuvent être aussi tranquilles pendaut le Baïràm que pendant le Ramazàn et le reste du temps de l'année, et le Turc qui oserait percer de plusieurs coups de Hangiar un Chrétien quelconque, risquerait fort luimême pour ses propres jours.

On dit qu'on voyait anciennement régner plusieurs arbres le long du rivage de cette plaine, et, qu'entre ces arbres, plusieurs canons de différentes dimensions étaient artistement disposés. Mais on ajoute que Sultan Selim III. afin de laisser un plus large espace pour l'exercice de ses nouvelles troupes, fit disparaître et les canons et les arbres. La fameuse Mosquée élevée par le célèbre Kilidgi Ali, Capitàn Pachà, Amiral du Sultan Sélim II, gît laétralement à cette place.

On lit dans l'ouvrage Arménien que j'ai cité dans ma préface, «que cette fabrique ainsi que celle de l'I m ar e t et des

(*) Depuis que ceci a été écrit cette fabrique a été terminée.

bains nommés Pachà Hamamì fut terminé l'an 1580. Tous ces sites, ainsi que les bains, y compris aussi un assez grand espace de la place, étaient anciennement couverts par la mer, qui formait ici un golfe encombré ensuite par ordre du dit Capitàn Pachà. Ce fut les esclaves Chrétiens retenus dans l'Arsenal qu'il employa à ce travail. Et, afin qu'ils s'y prêtassent volontiers et qu'ils ne demandassent pas à aller les jours de fête à l'Eglise, il fit fabriquer à Galata, sur l'angle des murs qui sont tournés vers la mosquée, une église et quelques habitations. Maintenant l'Eglise et les maisons ont été détruites par une incendie, et à peine trouve-t-on quelque vestige de l'autel.„

On ne peut pas non plus omettre la mosquée que le Sultan Mahmoud II. fit élever dans l'anceinte de la caserne. Quoique peu spacieuse, elle est un modèle de bon goût. L'Eglise de Ste. Irène, qui était autrefois un temple Payen, était jadis située dans ces parages. Denys de Byzance ne dit que quelques mots de cet endroit. Les voici : Après le lieu nommée Ostréodes vient un autre connu sous le nom de Métopon (front). Ce dernier se présente au dessous de la ville, il est en regard du Promontoire du Bosphore. Son nom provient de sa figure ; car il est uni du côté du continent en tertre, tandis que du côté de la mer il est en pente. Il n'est pas dénué d'édifices sacrés ; car c'est là qu'Apollon est honoré.» P. Gilles fait une longue description de ce lieu que j'ai jugé à propos de traduire ici en partie, 1°· parce qu'elle m'a paru intéressante, 2°· parce que dans ce siècle de lumières il y a beaucoup de lecteurs pour qui la langue latine est une langue morte dans toute la force du terme. Ecoutons le docte voyageur.

«Nous savons par ces paroles de Denys que le Métopon est un front situé devant la ville ; or, si nous en ignorons la position, nous ne pouvons pas savoir si les temples d'Amphiaraüs, de Diane Lucifère et de Vénus la paisible, ainsi que le lieu Ostreodes étaient situés dans l'intérieur de la ville de Galata, ou bien hors de Galata à une distance légère ou considérable. Or, comme aucune autre partie d'Europe n'est située devant Byzance et ne regarde directement le promontoire du Bosphore, sinon la colline qui prend naissance près de la

porte de Galata, et dont tout le front est en regard du promontoire du Bosphore, il est clair que c'est là ce que Denys appelle Métopon. Les Grecs de notre temps le nomment Acra Spantonina ou Spandonina etc.»

Il fait ensuite la description topographique de ce site. Il finit par tirer la conclusion suivante :

«Il est évident, vû tout ce qui a été dit plus haut, que le Métopon est ou tout le promontoire, ou bien celle de ses garties qui dominent la première gorge du golfe, ecc.»

C'est dans ces environs qu'existait jadis le temple de Diane Phosphore et de Minerve la paisible. Du temps de P. Gilles, ces temples étaient changés en deux Eglises dont l'une était appelée par les Francs Ste. Claire et l'autre par les Grecs Photini.

Il y a, à Tophané une longue suite d'échoppes dans lesquel'es on fabrique des lulés des pipes connu par quelques Européens sous le nom de noix. C'est une espèce de petit vase de terre rond et plus ou moins large dans son sommet qui va en se retrécissant dans sa partie inférieure et qui se termine par un petit tuyau qui fait partie du vase. Il y en a de fort simples et communs, qu'on peut se procurer pour quatre à cinq paras, il y en a de dorés avec plus ou moins de goût, avec plus ou moins de luxe. C'est l'une des parties essentielles de la pipe (tchubouk) des Osmanlis, qui est en outre composée, comme on sait, d'un tuyau en bois de cerisier, de jasmin, etc. et d'un bouquin (imamé) ordinairement d'ambre. C'est la partie la plus précieuse de la pipe, et il y a de ces imamé qui coûtent jusqu'à cinq mille Piastres turques. Entraîné par la curiosité, j'entrai dans l'une de ces boutiques pour voir la manière dont se confectionne l'un des meubles les plus indispensables des tabagies turques, et tout à fait inutiles dans celles des Persans. Ceux-ci, aussi grands fumeurs au moins que les Osmanlis, se servent d'une autre espèce de pipe que nous appelons caléan. Ce caléan est une grande bouteille de verre, remplie à moitié d'eau et terminée par un col de la grosseur d'environ trois doigts, qui sert de point de communication à un petit canal de bois ou d'argent. Ce cou est surmonté d'une

platine, qui sert à recevoir un tabac différent de celui des Turcs et nommé t e u m b é k i. Sur ce tabac on pose un ou deux charbons. Cette platine percée dans la partie inférieure reçoit une longue canne avec un imm nse tuyau de cuir, dont l'extrêmité entre dans la bouche du fumeur qui, en tirant son haleine, pousse la fumée le long du canal et la fait entrer dans l'eau de la bouteille. Cette fumée remonte du sein de l'eau jusque dans la bouche du fumeur, d'où elle s'échappe en bouffées épaisses. Cette manière de fumer est plus dangereuse pour la poitrine de ceux qui s'en servent, car elle exige une bien plus forte aspiration. Du reste, les caléans sont très usités, même parmi les Turcs et il n'y a pas de café où l'on n'en trouve quelques-uns. Pendant que je considerais les instrumens de ce laboratoire, je ne pus m'empêcher de sourire à l'aspect de la gravité et de l'impassibilité du bon (lulédgi) faiseur de noix, qui, sans faire la moindre attention au curieux, qui s'était indiscrettement glissé dans sa boutique et qui épiait toutes ces opérations, continuait paisiblement son travail en prononçant avec respect le nom d'Allah. En ce moment je vis entrer un Persan étroitement lié par les noeuds de l'amitié avec le pieux Osman (c'est le nom du Turc en question). Alors celui-ci quitta son travail et il s'engagea entre les deux sectateurs de Mohammed, une conversation assez longue que je pris plaisir d'entendre. C'est ce qui me donna lieu en sortant de cet endroit de repasser dans ma mémoire quelques principes religieux et quelques usages des Persans défendus avec chaleur par le sectateur d'Ali.

Il y a de légères différences entre les croyances religieuses des Turcs et celle des Persans, qu'ils regardent comme schismatiques, puisque ces deux nations professent à peu près le même respect pour le couran et pour le faux prophète Mohammed; cependant ces nuances sont assez importantes pour partager ces deux peuples en deux sectes, dont l'une est connue sous le nom du S u n n i s et l'autre sous celui de S c h a ï s. Cette derrière ne regarde les trois premiers successeurs de Mohammed; savoir Aboubékir, Omar et Osman; que comme des usurpateurs dignes de sa haine et de son mépris. Le personnage qu'ils ont le plus en vénération après Mohammed, est

Ali, surnommé Assad Allah el ghalib (le lion de Dieu toujours vainqueur) époux de Fatimé dont le père était Mohammed lui-même. Ali, fils d'Abou-talib doit sans doute le surnom que je viens d'expliquer à ses victoires sur Mohammed, fils d'Othman, sur Thalib et Zobéir et sur Abdullah Ibn Vahib. Après Ali, ils reconnaissent onze autres successeurs de Mohammed, dont le premier est Hocen fils aîné d'Ali et le dernier Mohammed-el-Mohadi Sahib-Zéman (Le seigneur du temps). Ils croyent que ce dernier vit encore; voilà pourquoi plusieurs personnes riches de leur nation, lui léguent, au lit de la mort, des maisons, des écuries pleines de coursiers, etc, etc. De pareilles croyances ne doivent nullement étonner quiconque feuillette les annales des nations et connait tous les écarts auxquels le pauvre esprit humain est assujéti. N'existe-t-il pas encore de nos jours des peuples croyant fermement à la métempsycose et enterrant, au risque de ruiner leurs familles, d'immenses trésors pour, en cas qu'ils reviennent un jour pauvres sur cette terre temoin de leur superstition puérile, avoir de quoi appaiser leur faim et étancher leur soif? Ne voit-on pas encore des Gaures mettre un petit chien sur la poitrine d'un moribond, appliquer la gueule de l'animal sur la bouche livide du mourant, et le faire aboyer jusqu'à deux fois, dans la persuasion que c'est ce chien qui livre l'ame qui s'envole à l'ange destiné à la recevoir? Mais à quoi bon chercher des exemples de la folie de l'homme chez les nations barbares, lorsqu'on se représente les Egyptiens, ce peuple si sage, à genou devant un porreau ou une laitue.

La plus grande solennité des Persans, c'est la fête des fils d'Ali, Hocen et Husséin. La description de cette fête serait trop longue et déplacée dans cet ouvrage: je me contenterai d'apprendre à ceux de mes lecteurs qui l'ignorent qu'environ une semaine avant le jour de cette fête, plusieurs fanatiques se noircissent le visage et le reste de leur corps et marchent presque tout nus, en tenant deux caillous, l'un dans la main droite et l'autre dans la main gauche. Ils frappent ces deux pierres l'une contre l'autre et ne cessent de crier Husséin, Hocen, Hocen, Husséin, en faisant mille grimaces. Ces cris sont poussés avec tant de force que l'écume leur sort par la bouche.

L'usage des Persans est de fiancer leurs enfans dès l'âge de neuf ou dix ans. On voit par là qui montrent beaucoup d'empressement pour le mariage, mais pas autant que les Arméniens de ces contrées, chez qui, d'après Mr. Tavernier, on en voit de mariés à l'âge de cinq ou six ans. Une coûtume étrange des Persans, dont ce célèbre voyageur fait anssi mention, c'est allumer sur les terrasses de la maison de ceux de leurs malades dont la maladie est dangeureuse, plusieurs feux pour avertir les voisins de prier Dieu pour lui.

Les Persans ont un almanac qu'ils appellent T a c u ì m, où l'on voit mainte prédiction sur les guerres, les maladies et les disettes. Ils montrent beaucoup de respect pour cet ouvrage: Ils font, en outre, un grand cas des astrologues, mais cette faiblesse leur est commune avec plusieurs autres nations anciennes et modernes. Ils possédent encore le R a m l é espèce de divination par les points combinés en pair et impair. Outre les R a m l é Ils ont encore le F a a l, qui signifie ouvrir un livre pour savoir la bonne et mauvaise fortune par les nombre pairs et impairs. Un usage des Persans qui doit paraître étrange en Europe, c'est de se transporter dès le matin dans les maisons où ils sont conviés, et d'y passer la journée à fumer, à conter des histoires, ou à prendre du café, de confitures, etc. etc. Ce n'est que le soir qu'ils préparent le dîner. On voit par là que le d o l c e n o n f a r n i e n t e a aussi ses charmes pour cette nation dont Mr. E. Barreau vante l'esprit dans ses études d'orient et d'occident.

Je pris enfin la direction du rivage et, de là, je laissai planer mer regards sur les scènes riches et variées qui se déroulaient de tous côtes devant moi. La cime bleue de Bosphore, éclatant jouet de l'aile des Zéphyrs, se dorait en ce moment des rayons enflammés du céleste flambeau, qui semblait voir avec complaisance onduler son image dans le cristal mouvant. Seulement quelque léger nuage, qui passait de temps en temps sur son disque, en faisait pâlir les reflets sur la crête superbe des vagues. D'innombrables Caïks, les uns dirigés vers la mer noire, les autres vers la corne d'or ou vers la mer de Marmara, laissaient, en se croisant seur la face de l'onde, des traces

éphémères de leur passage ; on dirait l'aile des temps frisant le gouffre vaste de l'éternité. A ma droite, je remarquai une immense forêt de mâts immobiles, et, au delà, le Sérail, qui surgit, du sein des cyprès et des platanes, qui l'environnent et qui semblent de sombres géans dont les têtes séculaires veillent à ce qu'aucune maine profane ne s'étende sur la demeure antique des Sultans. Vis à-vis de moi, en Asie, je contemplai la ville de Scoutari, immense amas de maisons rouges souvent entrecoupées de beaux arbres et dominées par une forêt lugubre de cyprès dont les sommets pyramidaux ne jettent leurs ombres que sur des pierres sépulcrales. On dirait de noirs fantômes penchés sur la tête de la ville pour lui parler du néant des choses humaines. Derrière elle, s'élançaient dans les airs les cimes de hautes montagnes, et plus loin je distinguai le mont Olympe, dont le front orgueilleux porte éternellement l'empreinte des doigts glacés des hivers. Je fixai enfin mes regards sur l'île de Proti, la première qui s'offre à ceux qui se dirigent vers les Iles connues sous le nom d'Iles des Princes. Alors je me crus transporté au sein de la mer Atlantique sur l'île découverte par Jean de Noya, et à jamais illustrée par l'attouchement d'un pied qui avait foulé vingt Couronnes et froissé cent sceptres. Là, sur ces montagnes ceintes d'immenses rochers, je crus voir encore planer l'aigle puissant dont la serre encore naissante était si large que l'univers entier lui semblait une proie étroite, et dont l'aile, quoique déchirée à la fin par cent bras réunis, jetait du sein des ondes sur les têtes des Rois une ombre formidable. Battu par la tempête, qui n'a jamais pu le courber, le front menaçant de Napoléon me parut avoir encore de quoi jeter dans l'âme de ces pâles vainqueurs la désolation et l'épouvante. Sans doute, en terrassant un pareil colosse, ils se détournèrent comme effrayés de leur oeuvre ; sans doute ils reculèrent de vingt pas pour ne pas être écrasés sous le poids de ses ruines tombantes ! Astre resplendissant assujéti à ton lever et à ton coucher à des phases éphémères, ne rougis pas de ces vaines éclipses, tout-puissant ou renversé, tu effaces toujours tout ce qu'on ose t'assimiler ! Tout me semble petit devant ta face, et au moment même de ta chute, je vois tout s'incliner comme par instinct devant toi!

Ce qui couvre, ô Napoléon ! ta poussière n'est qu'une étroite pierre, mais une pierre qui éclipse les plus magnifiques cercueils et les plus superbes mausolées ! Et cependant quelque colossal que te dessines devant mes regards, tu grandiras encore derrière le rideau mystérieux des âges jusqu'à ce que tu restes confondu avec les Dieux écroulés de l'antiquité payenne. Le mortel qui passe sur ta poussière, recule souvent lorsqu'il y réfléchit, devant elle. En proie aux terreurs de l'imagination et se figurant le héros épluchant d'une main d'aigle tremblante d'Autriche, et écrasant de l'autre l'hydre révolutionnaire, en se le représantant disposant d'un geste du sort de mille nations différentes et marchant tout couvert de sang à la conquête de l'univers, il craint que cette poussière, en se redressant tout-à-coup, ne raisaisisse le sceptre du monde qui, en tombant de ses mains, réveilla en sursaut l'un et l'autre continent ! Tel qu'un orage terrible, qui, s'élançant du sein de l'anceinte aérienne et ténébreuse qui lui sert de prison, s'exhale en tonnerres, remplit tout des traces fumantes de son passage et va souvent mourir sur quelque plage ignorée, sur quelque désert sans nom, tel il sortit de son berceau obscur, s'élança en grondant sur le théâtre du monde, dont chacun de ses pas faisait changer la face, et alla s'évanouir sur les flancs décharnés de quelques rochers éternellement battus par la vague. Cet homme si grand, si puissant, disparut comme un atôme sous le souffle de Jéhovah. Oh grandeur insaisissable de Dieu devant qui tout ce que nous pouvons nous figurer de plus colossal n'est qu'une ombre vaine, comment te mesurer, comment te peindre, lorsque toute palette pâlit, lorsque toute expression tombe, lorsque toute pensée même meurt devant toi ?

---

3. MÉDITATION

FENDEKLI

Un matin je partis de Péra pour aller faire une course à Fendekli. Arrivé à Tophané, je remarqai par hasard dans le lointain un pêcheur qui jetait sa ligne dans le canal magnifique

du Bosphore. Ce spectacle fit naître tout-à-coup dans mon esprit le souvenir d'une romance délicieuse de Goëthe, intitulée le Pêcheur. Alors je me représentai le modeste héros du petit poëme, assis sur le bord du fleuve, un soir d'été; et, tout en jetant sa ligne, contemplant l'eau claire et limpide qui vient baigner doucement ses pieds nus. Je crus voir la nymphe de ce fleuve lever soudain au dessus des flots sa tête ravissante pour l'inviter à s'y plonger. Il me sembla entendre l'immortelle habitante des vagues peindre au pêcheur ensorcelé les délices de l'onde pendant la chaleur, le plaisir que le soleil trouve á se rafraichir la nuit dans la mer, le calme de la lune , quand ses rayons se reposent et s'endorment au sein des flots. Je crus voir enfin le pêcheur attiré séduit, entraîné, s'avancer vers la nymphe et disparaître pour toujours. Alors je ne pus m'enpêcher de faire avec Mdme. la Baronne Staël les réflexions suivantes.

«Il n'est personne qui n'ait senti l'attrait indéfinissable que les vagues font éprouver, soit par le charme de la fraîcheur, soit par l'ascendant qu'un mouvement uniforme et perpétuel pourrait prendre insensiblemont sur une existence passagère et périssable. La romance de Goëthe exprime admirablement le plaisir toujours croissant qu'on trouve à considérer les ondes pures d'un fleuve : le balancement du rhythme et de l'harmonie imite celui des flots et produit sur l'immagination un effet analogue. L'âme de la nature se fait connaître à nous de toutes parts et sous mille formes diverses. La campagne fertile, comme les déserts abandonnés, la mer, les étoiles sont soumises aux mêmes lois et l'homme renferme en lui-même des sensations , des puissances occultes qui corrispondent avec le jour, avec la nuit , avec l'orage: C'est cette alliance secrette de notre être avec les merveilles de l'univers qui donne à la poésie sa véritable grandeur. Le poëte sait rétablir l'unité du monde physique avec le monde moral : son imagination forme un lien entre l'un et l'autre.»

Je continuai mon chemin , et à mon arrivée à Fendekli , j'eus la curiosité d'entrer dans un café dans l'intention d'entendre les propos qui s'y tenaient et de me perfectionner dans l'étude des mœurs et des usages des Turcs. J'y trouvai des enfans ,

des jeunes gens et des vieillards. Je remarquai une grande différence entre les cafés turcs et ceux des autres nations qui vivent à Constantinople et dans les villages qui l'avoisinent. Dans ces derniers, on entend bien souvent des cris immodérés, des chansons bachiques, des mots graveleux ; on y remarque une joie tumultueuse et bruyante. Il est rare qu'on rencontre rien de semblable dans les cafés turcs. Aussitôt qu'un Osmanli entre dans quelqu'un de ces lieux plus ou moins fréquentés, il salue gravement ceux qui l'ont précédé et va s'asseoir en croisant ses jambes ou sur un sofa, (car on en voit souvent dans les cafés Turcs) ou sur un banc. Lorsqu'il n'y a rien de tout cela dans le café où il entre, il se contente d'un tabouret. On lui apporte une pipe ou un narghilé (Pipe persane). Aussitôt il se met à fumer en attendant sa tasse de café qui ne tarde pas à paraître. On le lui apporte dans une tasse en porcelaine contenue dans une sous-tasse (Zarf) ordinairement en cuivre. Alors il le boit tranquillement et s'arête à chaque goutte pour le mieux savourer. Il prend le café sans sucre. On peut voir dans le tableau général de l'Empire Ottoman par Mr. D'Ohsson toutes les dissidences religieuses auxquelles cette fève Indienne donna occasion à son apparition à Constantinople. Mais aujourd'hui les Ottomans mêmes les plus religieux l'avalent sans le moindre scrupule. Je m'assis à côté d'un Hodjia, (précepteur turc) que je rencontrai avec plaisir dans ce lieu, et je lui fis quelques interrogations pour avoir une idée de la science du Mentor circoncis. Il me cita plusieurs passages de différens auteurs turcs, arabes et persans et toujours à propos. Peu à peu la conversation s'animant, il effleura avec assez de dextérité plusieurs questions relatives à la métaphysique (Ilmi-Kélam), à la logique (Ilmi-mantyk) à la Rhétorique et à diverses autres sciences. Il cita avec éloge le Mufti Hodja Souddedin et divers autres prosateurs, ce qui donne un démenti à ceux qui affublent les pauvres Ottomans de l'epithète disgracieuse d'ignorans. On nous dira peut-être que des exceptions ne font pas la règle, et qu'un seul savant ne saurait repousser le reproche d'ignorance qu'on fait aux Turcs. Cependant étant né dans ce pays et ayant fait une étude particulière de la

littérature Ottomane où nous nous sommes exercé nous mêmes, nous nous flattons que notre témoignage impartial doit l'emporter sur celui de quelques voyageurs qui n'ont ni les moyens, ni le temps d'acquérir les connaissances nécessaires pour emettre là-dessus un jugement éclairé. Nous nous ferons un plaisir de déclarer que nous avons connu parmi les Turcs, quelques savans qui figuraient même en Europe. Nous nous gardons toutefois de nier que la peuple ne mérite en général le reproche qu'on lui adresse et qu'il y a même parmi les hauts dignataires Turcs quelques-uns qui prendraient les lettres de leur Elifbé (Alphabet), pour des hiéroglyphes inextricables. Du reste, nous renvoyons quiquonque voudrait approfondir cette question à l'ouvrage estimable de l'abbé J. B. Toderini intitulé littérature turqne. La seule étendue de cette oeuvre qui est composée de trois gros volumes prouve assez que les Turcs ont aussi une littérature assez vaste.

Mais pour en revenir à notre Hodjà, j'observai qu'il tenait dévotement son Tespih d'ambre, (espèce de chapelet composé de 99 grains), dont il parcourait de temps en temps les grains, en prononçant à voix basse les 99 noms de Dieu, qu'on trouve dans le Couran. Les Turcs ont en général plusieurs défauts qu'on ne saurait nier ; mais ils sont contre-balancés par des vertus comme l'hospitalité, la sobriété, la charité, l'intégrité, la bonne foi, etc. Un auteur anglais les accuse de lubricité, de luxe, d'hypocrisie et d'un amour déréglé pour l'argent; mais on peut mettre en doute les deux premières accusations et donner un démenti aux deux derrières. Nous osons même dire qu'il n'existe peut-être pas de peuple moins intéressé qu'eux et que ce que l'atrabilaire Anglican prend pour de l'hypocrisie, est la manifestation des sentimens religieux qu'ils nourrissent. Et ici nous pouvons nous prévaloir de l'autorité de l'éloquent. Baratta qui leur attribua un e f f e t t o t e n a c e a l l e r e l i g i o s e c r e d e n z e de' p a d r i l o r o. Au reste, l'Anglais dont il est question ne laisse pas de leur attribuer de bonnes qualités, comme la patience à souffrir les revers de la fortune, la sobriété, la charité envers les Etrangers, etc. On peut avec plus de justice leur adresser l'invers du reproche que Me. de

Staël fait aux Allemands, c'est-à-dire d'avoir en littérature comme en polttique trop de considération pour les étrangers et pas assez de préjugés nationaux. On peut aussi leur jeter hardiment à la tête deux autres défauts dont cette femme célèbre caractérise les Allemands; savoir, la lenteur et l'inertie, cependant il faut avouer qu'ils ont fait preuve de beaucoup d'intelligence et d'activité aussitôt après la dernière réforme introduite par le Sultan Mahmoud, en apprenant avec une merveilleuse facilité tant la tactique Européenne, que notre musique, étude qui devait necessairement offrir d'immenses difficultés à des gens qui n'en avaient aucune idée. Nous avons eu l'occasion d'entendre la bande du Seraskier exécuter différens morceaux épineux avec beaucoup de précision. Nous ajouterons ici que cette bande jouait quelquefois dans des bals donnés par les Ministres résidans à Constantinople, à la grande satisfaction de tous ceux qui y assistaient.

Les Turcs ne se servent en général ni de fourchettes ni de couteaux à table; cependant dans les occasions extraordinaires il leur arrive de servir à la manière Européenne. Nous eûmes le plaisir de voir quelques jours avant le mariage de la princesse Mihrimah, la superbe table dressée à Dolma baghdjé, sous une tente magnifique, à l'occasion du diner donné à tous les Ministres. Nous ne serons que l'écho de tous les Européens qui l'ont vue, en avouant qu'une pareille fête pourrait rivaliser tant par la quantité des plats que par le luxe avec la première table d'Europe.

Une calomnie vomie contre les Turcs par quelques écrivains inconsidérés, c'est la dénomination d'impies, mais nous leur demandons hardiment qui mérite d'avantage la tache infamante de l'impiété, celui qui persuadé, quoique faussement, de la vérité de sa religion, en observe religieusement les principes, ou bien celui qui, faisant tous ses efforts pour étouffer, à force de sophismes et de chicanes, dans son coeur perverti la voix de la nature, a l'audace d'afficher pour toute croyance religieuse un mépris qui ne cesse d'émouvoir la compassion dans tout homme raisonable? Qui des deux est l'impie, l'Ottoman qui récite son n a m a z avec une dévotion, avec un recueillement

imperturbable, qui, sans égard pour les opinons du monde, quitte précipitamment, quand l'heure de la prière est arrivée, sa pipe et son café, et éléve son esprit vers le Créateur, sans faire la moindre attention aux objets qui l'environnent, ou bien celui qui, né au sein de la véritable religion, fait circuler des pages infernales où, pitoyable raisonneur, il tâche de dissoudre tous les liens qui attachent la eréature au Créateur? Ceux là certes sont impies qui, les noms mielleux de fraternité, d'humanité, de philosophie sur les lèvres, versent avec une hypocrisie raffinée, au sein de la société dont ils se déclarent les bienfaiteurs, un venin efficace qui la consume et la dévore. Une autre imputation qui a besoin d'éclaircissemens, c'est la grossiéreté. Si l'on cherche parmi les Turcs cette pretendu affabilité qui se répand en complimens mensongers, ou qui consiste en courbettes, en serremens de mains, en protestations, où il y a de tout excepté de la sincérité, les Turcs sont certes les êtres les plus grossiers de la terre; mais si la véritable politesse n'est que le synonime de la douceur, de l'honnêteté, de la complaisance, de cette courtoisie enfin qui est une douce affusion des sentimens affectueux, les Turcs sont généralement polis. Mais nous devons remarquer que s'ils sont très civils et très courtois entre eux-mêmes, il s'en faut bien qu'ils le soient au même degré envers ceux qui ne partagent pas leurs croyances religieuses. Du reste, on aurait tort d'en conclure qu'ils sont grossiers envers tout ce qui n'est pas Turc; et nous ne craignons pas d'affirmer qu'ayant eu plusieurs fois l'occasion, non seulement de visiter les personnes de marque, mais même de partager la soupe avec elles, nous avons été accueilli avec une bienveillance très marquée et une cordialité exquise. Un autre tache diffamante dont plusieurs écrivains marquent les Turcs, c'est la barbarie; mais si la barbarie est cette cruauté froide et privée qui meut le bras du citoyen contre le coeur de son citoyen, soit pour s'emparer de ses trésors, soit pour assouvir l'ignoble passion de la vengeance, les Turcs, dont on a prouvé la bonté, la bienveillance, la douceur, la compassion et la sensibilité, sont bien loin à quelques exceptions près, de mériter l'imputation de barbares qu'on leur fait si gratuitement. Mais, nous dira-t-

on, des traces de barbarie souillent les annales de l'Empire Ottoman. Nous répondrons ici avec l'avocat Baratta quelle est la nation dont l'histoire n'offre aucune page ensanglantée? D'ailleurs, si l'absence totale des duels, de ces enfans de la barbarie la plus outrée, si la compassion pour les insensés et les indigens, si une tendre sollicitude pour les infirmes sont les preuves les plus convaincantes de l'existence d'une vertu contraire à la barbarie, il faut avouer que les Turcs ne sont rien moins que barbares. Je reviendrai ailleurs sur ce sujet.

Le mot F e n d e k l i signifie un lieu planté de noisetiers, ce qui s'harmonie bien peu avec l'endroit dont il est ici question, Fendekli n'étant qu'un vaste quartier tout habité par les Turcs. Mr. J. B. Le Chevalier, dans son ouvrage intitulé voyage de la Propontide et du Pont Euxin, prétend que ce village doit son nom à la maison d'un richard Turc nommé Husséin Aghà, qui vivait du temps de Mohammed IV. Cette maison, qui était souvent honorée par la présence du Sultan sus-énoncé, était appelée F e n d e k l i. Après le terrible incendie de 1832, qui dévora en quelques heures le vaste faubourg de Pera et ensevelit sous ses cendres d'immenses richesses, quelques familles Européennes se refugièrent pendant quelque temps à Fendekli dans de belles maisons qu'elles obtinrent pour des logers très modiques. Le nom ancien de Fendekli est A j a n t i o n. Voici ce qu'on trouve chez Denys de Byzance relativement à ce lieu. «Après le Métopon vient l'Ajantion, nom qui provient d'Ajax le Télamonien, adoré par ceux de Mégare, à cause d'une certaine prophétie d'après la loi de ceux qui conduisirent la colonie.» On me dit qu'on trouva, il n'y a pas long-temps, près de Fendekli une statue ancienne, qu'un Turc vendit à un étranger, mais j'en parle ici comme d'une chose incertaine. L'ancien Ajantion fut ensuite nommé Argiropolis, ce qui signifie la ville d'argent, mais nous en ignorons le motif.

Je ne saurais passer sous silence le charmant t u r b é du Scheik Jonous effendi, bâti sous le règne du Sultan Mahmoud II. C'est le bon goût et non le luxe qui rend ce petit édifice digne de l'attention des voyageurs. Il est situé au bout de ce village, près de Caba Taschì.

Je me retirai loin du tumulte et, seul assis sur un roc, je commençai à mesurer de l'oeil le philosophisme moderne dont j'avais déjà avant ma course sondé les affreux mystères. Je lui appliquai en partie le portrait que le tragique Werner esquisse du célèbre Charles-Quint. « Cet homme gigantesque, dit-il, ne récèle point de coeur dans sa terrible poitrine. La foudre de la toute-puissance est dans sa main; mais il ne sait pas y joindre l'apothéose de l'amour. Il ressemble au jeune aigle qui tient le globe entier dans l'une de ses serres et doit le dévorer pour sa nourriture.» Mais que dis-je? Assimiler au roi des volatils, ce philosophisme, c'est ennoblir un monstre vomi par les enfers et cherchant à étendre sa serre dévastatrice sur le globe que notre pied effleure, non pour appaiser sa faim, mais pour savourer l'exécrable plaisir de ruminer des cendres, des débris, des ossemens et vider goutte à goutte tout le sang qui circule dans les veines des êtres animés et mobiles. Ce monstre gigantesque *ne récèle point de coeur dans sa terrible poitrine*. Jamais il n'a senti les délicieuses émotions de l'amour; jamais il n'a palpité au doux nom de l'amitié. La haine est son élément, *la nuit est son séjour, l'horreur est son domaine*. Son souffle aride et mortifère desséche, flettrit, infernalise toutes les ames qu'il touche. Souvent il a recours à l'hypocrisie, souvent *il se plâtre de couches épaisses de blanc*, tout en puant *le sang et la fumée des massacres et des incendies*. Quelquefois il enfonce sur sa tête horrible un bonnet doctoral, et alors ses lèvres dégoûtantes laissent tomber les plus honteuses contradictions, les sophismes les plus puérils, les plus risibles futilités, les propositions les plus sataniques. Incapable de créer lui même un système raisonnable, il ne fait qu'entasser des objections aériennes. Mais bientôt lassé de ses vains combats contre la vérité, il foule aux pieds sa plume absurde et diabolique, et, resaisissant son glaive destructeur un seul instant oisif, il s'élance de nouveau, précédé par le doute et suvi par le désespoir. Aussitôt on ne rencontre sur son passage que débris, qu'abominations, que consternation, que cendres fumantes, que ruisseaux de sang! Tout diffèrent de ce Roi qui changeait

en or tout ce qu'il touchait, on dirait que le doigt de cet Athlète des enfers a la funeste propriété de métamorphoser tout ce qu'il palpe en ruines, en poussière. Un jour il saisit la foudre de la toute-puissance, et s'en était fait du monde si un souffle de Jéhovah n'eût éteint la flamme dévorante dans ses mains étonnées et tremblantes. Comme le génie du mal, il voudrait changer le berceau des mondes en une tombe lugubre, et, se dressant tout seul sur ce sépulcre muet, savourer une joie infinie, en se disant : «C'est là mon ouvrage.»

4. MÉDITATION

CABA TASCHI

Un jour je me rendis à Caba Taschi. Arrivé dans ce beau site, qui se trouve placé entre le village de Fendekli et Dolma baghdjé, je m'assis à l'ombre d'un arbre dont la cime se balance gracieusement non loin d'une superbe fontaine que je décrirai plus bas. Ce qui m'engagea à m'y arrêter, ce fut un Meddah (conteur Turc) qui s'y trouva par hasard et qui raconta, à la sollicitation de quelques Musulmans qui l'entouraient, une histoire, que je me rappelle avoir lue dans un ouvrage Persan intitulé Envari Suheïli par le célèbre Kiachifi. Je remarquai seulement que le conteur fit quelques changemens dans cette narration intéressante, qu'il se permit en outre d'abréger. Je crois faire plaisir au lecteur en traduisant ici la moitié de cette histoire, telle qu'elle fut racontée par le Meddah, et en renvoyant l'autre moitié au commencement de la méditation suivante (Dolma baghdjé). La voici :

«On raconte que certain Roi fit à un Religieux cadeau d'un habit en drap d'or. Un voleur qui en eut le vent, excité par sa cupidité naturelle, s'insinua adroitement auprès du moine sous le prétexte de le servir, mais dans l'intention de s'approprier le riche habit. Le rusé personnage déploya en attendant beaucoup d'activité et de diligence pour apprendre les réglemens de l'ordre, jusqu'à ce que, saisissant une nuit l'instant fa-

vorable, il enleva la pièce et disparut. Le lendemain matin, le pauvre religieux s'étant aperçu de ce larcin, ainsi que de l'absence de son disciple, prit la direction de la ville, pour aller à sa recherche. Chemin faisant, il aperçut deux cerfs qui étaient occupés à se battre avec tant de violence que le sang coulait à gros bouillons de leurs blessures. Durant ce cruel combat, un renard à longue queue étant survenu, se mit à lécher le sang des deux adversaires, et, s'étant interposé entre ces fiers ennemis, en reçut tant de coups, qu'il tomba mort à leurs pieds. Le moine émerveillé retint cette leçon et continua sa course jusqu'à ce qu'il fut arrivé la nuit devant la ville, mais en ayant trouvé les ports fermées, il commença à rôder tout autour semblable à une tourterelle égarée. Pendant qu'il cherchait ainsi une entrée dans la cité et un endroit où reposer sa tête, une femme qui l'aperçut du haut de sa fenêtre, n'eut pas beaucoup de peine à reconnaître en lui un étranger et l'invita à entrer dans sa maison. Le moine charmé accepta l'invitation, entra dans ce logement, y chercha un coin et alla s'y reposer. En attendant, il est essentiel de savoir que cette femme était une personne deshonnête et avait, en outre, certaines servantes portées au mal et promptes à commettre des actions blâmables. (Vers.) «Elle leur donnait pour parure plusieurs habits de différentes couleurs, et allait chaque nuit de convive en convive.» L'une de ces filles était ornée par la nature de tant de beauté et de grâce, que les Nymphes du Paradis jetaient un coup d'oeil d'envie sur ses charmes, et que le Soleil, flambeau du monde, était jaloux de l'éclat de ses joues. Ses yeux amoureux choisissaient les coeurs des amans pour but des traits de ses paupières, et ses lèvres, qui tromphaient des ames, avaient pour un coeur en proie à l'amertume la douceur enchanteresse du sucre. (Vers.) On dirait que la lune choisit son beau visage pour demeure; le miel découlait de ses lèvres gracieuses; aux poils de sa chevelure étaient suspendus mille coeurs. Grâce à ses lèvres, le rubis était caché dans la pierre, et grâce à sa bouche, le sucre perdait le prix de sa douceur.» Elle avait pour amant un jeune garçon à la tête gentille, aux cheveux blonds, à la taille de cyprès, à la blancheur de la neige, à la langue douce, à la taille

svelte. Ce couple était uni comme le soleil avec la lune et vivait comme deux amandes dans la même coque. Animé par la jalousie, le jeune amoureux ne permettait pas que les autres participassent à la moindre de ses faveurs, et que les altérés du désert arrivassent, pleins d'ardeur, à cette source d'eau douce. (Vers.) Si je te vois une fois, l'amour me consume, et si je te vois dans la compagnie d'un autre, la jalousie me tue.» La méchante vieille était ennuyée et affligée de la conduite de cette jeune femme et désespérée à cause du grand dégoût et du faible avantage qui en résultait pour elle; mais la servante ayant perdu toute honte et tout respect, et ayant posé, par amour pour son amant, la monnaie de sa vie sur la paume de sa main, il n'y avait plus moyen de mettre un frein à sa passion. Ainsi, elle (*) résolut de tuer le pauvre jeune homme, et, ayant préparé la nuit même que le moine était logé chez elle, un souper, elle attendit le moment favorable et plongea, grâce aux coupes pleines de vin qu'elle leur versa, les deux amans dans l'océan du sommeil. Après que tous les habitans de la maison se fussent enivrés tout-à-fait avec le vin du sommeil, elle délaya une certaine portion de venin qu'elle mit dans une tube et passa l'un des bouts de ce tube dans sa bouche et l'autre dans les narines du jeune homme, et comme elle allait souffler pour qu'une partie du venin montât au cerveau du garçon, il arriva que celui-ci éternua, de manière que par l'impétuosité de l'air qui sortit de ses narines, toute la dose du poison fut repoussée vers la gorge de la vieille, qui tomba raide morte. C'est ainsi que la face de la terre fut délivrée de son corps impur. Témoin de ce triste événement, le moine fut, pendant cette nuit, en proie à mille peines, et à mille angoisses, jusqu'au moment où le Soleil éclaire et réjouit le monde par le déploiement graduel de son disque d'or. Aussitôt après son apparition, il se délivra des ténèbres de la méchanceté de ces gens là et alla à la recherche d'une autre demeure. Il arriva qu'un cordonnier, qui se glorifiait d'être l'un des disciples et des confidens du religieux, le mena chez lui et, après avoir chargé sa famille de le traiter de son mieux, et

(*) La vieille femme.

de lui apprêter un souper, il se retira et alla chez quelques amis qui l'avaient invités. La femme de cet artisan était courtisée par un jeune homme gentil, aux belles manières, à la belle tête, aux cheveux crépus. (Vers.) «Un garçon bien avisé, amoureux et beau, est la ruine de l'épouse et de l'époux.» La fabrique de leurs amours était assise sur des fondemens solides. Leur entremetteuse était la femme d'un barbier, laquelle était si rusée et si versée dans l'art de la magie, qu'elle serait capable, à force d'enchantemens, de faire que le feu participât de la nature de l'eau et de changer l'acier en cire. (Vers.) «Elle était fallacieuse et rusée; et dans l'art de tromper, le diable était son disciple.» Ses paroles étaient mielleuses; mais elle se permettait toute sorte de maléfices; sincère extérieurement, elle était intérieurement versatile. Elle avait une grande pratique du monde et particulièrement de l'amour. Aussitôt que l'épouse du cordonnier se vit débarassée de son mari, elle se livra tout entière au désir de voir son amant et en avertit l'entremetteuse en lui disant: «Apporte à mon amant la nouvelle que cette nuit le sucre sera délivré de l'importunité des mouches et la conversation de la crainte des sbires. Charmé de cet avis, notre jouvenceau courut à la maison de sa bien aimée, et, pendant qu'il attendait impatiemment qu'on lui en ouvrît la porte, le cordonnier, semblable à un malheur subit, arriva tout-à-coup et vit cet étranger devant sa maison. Comme il avait déjà avant cet événement conçu quelques soupçons sur l'existence d'une pareille intrigue et que ses doutes furent confirmés par l'aspect du jeune homme, il fut en proie à une terrible jalousie, et, étant rentré dans sa maison, il s'empara d'un bâton, et, après avoir long-temps maltraité son épouse, il l'attacha à une colonne et alla se mettre au lit». —

Caba tachì signifie pierre grosse ou rude. C'est entre Fendekli et ce village qu'il faut placer l'ancien Palinormicos, ainsi que le temple de Ptolomée Philadelphe. Dans l'intérieur de ce village, on voit la fontaine de marbre élevée par le Grand-Vésir Hékim Baschì Oghlou Alì Pachà. Cette fontaine est l'une des plus belles que je connaisse. Elle est en marbre. Sa hau-

teur est d'environ cinquante pieds, et sa largeur à peu près égale. Elle offre aux regards un beau carré, embelli des deux côtés par des enjolivemens également en marbre, surmontés de belles inscriptions en grandes lettres bleu-foncé sur un fond noir. Non loin de là, on voit celle qui a été fabriquée par ordre de Hassan Pachà Djezaïrlì. C'est aussi dans ses environs qu'était située l'ancienne A c r a et immédiatement après le rivage nommé anciennement P e n t a c o n t o r i c o n, à cause des navires aux cinquante rames qui y étaient mouillés. On raconte qu'un Scythe nommé Taurus après avoir quitté son pays natal fut poussé vers cette rive, qu'il se dirigea ensuite vers l'île de Crête, où il deshonora Pasiphaé, fille de Minos. De là, la fable de ses amours et des enfans qui naquirent de lui.

Devant Caba Taschì, s'élèvent deux rochers qui sont le Dauphin et le Charandas de la Mythologie Grecque. Nous étant proposé pour but de ne rien omettre d'essentiel de ce qui a trait à notre sujet, nous raconterons ici leur petite histoire, quoiqu'on la trouve dans divers ouvrages.

Un certain Byzantin nommé Chalcis qui pinçait de la harpe de manière à ne le céder à aucun de ses collégues, descendait chaque jour au rivage où il faisait entendre des sons si mélodieux qu'un Dauphin, charmé par ses accents, surgissait du sein de la mer pour en jouir à son aise. Un berger nommé Charandas, devenu jaloux de Chalcis ou excité par son avarice, tendit des piéges au dauphin et le tua au moment qu'il s'approchait du rivage et qu'il se dressait pour prêter, selon son ordinaire, l'oreille aux sons enchanteurs du joueur de la harpe. Chalcis, irrité de cette action, ne voulut pas céder au berger le corps de ce dauphin, auquel il érigea un tombeau; et, afin que ce fait ne fût pas enseveli dans l'oubli, il donna à cet endroit le nom de Dauphin et de Charandas.

Du temps de P. Gilles on voyait près de ces lieux les fondemens d'un autre môle dont une partie était cachée sous l'eau, et l'autre s'élevait au dessus de la mer. Il s'appellait Caridata, et ce savant penche à croire que ce nom n'est qu'une corruption de Charandas.

et, en le relevant, je crus apercevoir à la vue des montagnes qui s'offrirent à mes regards, la cime sourcilleuse du Golgotha encore plein de souvenirs terribles. Là, le spectacle le plus formidable qui ait surgi devant l'oeil de l'homme, se présenta devant moi. Je vis l'astre dont les rayons frisaient l'abîme du néant, lorsque toute vie, toute existence était concentrée en lui-même, dont le front éclaira en suite le seuil de l'Univers, éclairera ses mornes vestiges et jettera des feux qui rouleront bien au delà, je vis, dis-je, cet astre, qui prête de pâles clartés à ces flambeaux célestes au lever desquels assistèrent les âges fugitifs, se couvrir d'un sombre nuage, s'obscurcir et s'évanouir. Je vis le fleuve inépuisable dont on chercherait en vain la source et l'embouchure, ce fleuve qui répand dans sa course incessante, toute joie, tout bonheur, toute consolation, se dessécher et tarir sous un souffle exhalé du cratère des enfers. Je vis le soutien, la base, l'azyle des mondes s'affaisser et crouler, sans entraîner dans sa chute la masse qu'il soutenait. Je vis celui dans la main de qui cet univers immense est ce poids insignifiant qui ne fait nullement pencher la balance, écroulé sous le poids de quelques atômes, qui passent presque inaperçus devant lui. Je vis cet oeil devant qui tout ce qui accable le plus l'imagination de l'homme passe et se dissipe comme une fumée livide ; cet oeil qui n'a besoin que d'un instant pour mesurer tout le vaste espace, où des sons vivans révèlent l'existence de l'homme, cet oeil qui meut, arrête, pousse, enchaîne, chasse à son gré tout ce qui n'est pas impalpable sous le doigt de l'homme, cet oeil pour lequel la nuit n'a pas de voiles et contre lequel le néant lui-même ne trouve pas de nuages, je vis, dis-je, cet oeil se fermer pour quelques momens. Je vis le véritable océan dont notre océan limité veut en vain refléter l'image insaisissable, cet océan dont une seule goutte suffirait pour inonder et engloutir toute le réel éphémère, cet océan qui jette pour écume des mondes et repousse à jamais loin de sa crête sublime les ailes des temps ; je vis, dis-je, cet océan incréé, immense, inépuisable se dessecher et disparaître. Je vis cet arbre mystérieux dont le moindre rameau peut abriter des millions de sphères, qui couvre sous son ombrage tout le créé débile, dont les feuilles éternellement vertes, n'ont jamais erré

au gré des fougueux aquilons, se dessécher, crier, tomber et mourir. J'entendis ce vent impétueux qui peut entraîner dans sa course incessante des mondes, comme les vents les plus terribles, qui ne sont que son infidèle image, emportent des grains de poussière, rendre un son plaintif et mourir. Je vis enfin ce volcan inextinguible dont le cratère sublime couve sous d'éternelles et mystérieuses nuées, dont le premier mugissement n'a jamais été entendu pas même par l'éternité, ce volcan qui lance sa lave au-delà des âges et des sphères s'affaisser, s'écrouler et disparaître.

5. MÉDITATION

DOLMA BAGHDJE

Je pris un matin la direction de Dolma baghdjé. Chemin faisant, je me souvins de la continuation de l'histoire racontée par le Meddah et dont a vu la première partie dans la méditation précédente. En voici la traduction fidèle :

Témoin de ces événemens, le Moine se disait : «Cet homme impitoyable a maltraité sans raison sa femme innocente ; je devais m'interposer et empêcher désormais une action aussi mauvaise et aussi injuste.» Pendant qu'il faisait ces réflexions, il entendit la femme du barbier s'écrier : «ô cruelle amante, pourquoi fais-tu attendre si long temps ce pauvre garçon ? Viens vîte !» (Vers.) «Lorsque la fortune te sourit, ne la laisse pas échapper.» La femme du Cordonnier l'appela alors et lui dit tristement. «Un coeur qui jouit d'une parfaite tranquillité connait-il toutes les peines d'un coeur affligé ? Les oiseaux qui folâtrent dans les airs et sur les cimes des cyprès peuvent-ils pénétrer toute l'horreur du sort de leurs confrères captifs ? O femme sans pitié! écoute auparavant mes plaintes, apprends ma situation et puis adresse moi des reproches. Mon cruel mari a vu ce garçon amoureux, aussitôt il est entré chez lui enflammé de rage, a saisit un bâton, et, après m'avoir maltraitée, m'a liée à ce pilier et s'est retiré ! Si tu as

quelque pitié d'une femme maltraitée de la sorte et si tu veux te servir de l'onguent de la compassion pour calmer les plaies de son coeur, délivre moi de ces liens et permets moi de te lier au pilier à ma place ; que j'aille seulement faire mes excuses à mon amant et aussitôt je serai de retour, et, après t'avoir délivrée, je m'attacherai, comme auparavant ; si tu me fais cette grâce, je te voue une éternelle reconnaissance. Touchée de compassion, la femme du barbier se laissa fléchir par les prières de son amie. Le curé, qui entendit toute cette conversation, apprit l'histoire des querelles du mari et de la femme. En attendant, le cordonnier s'étant réveillé, se mit à appeler son épouse; mais la femme du barbier craignant que sa voix ne la trahît et ne revelât au tailleur toute l'intrigue, se garda bien de répondre. Le cordonnier avait beau crier et l'appeler, il ne pouvait pas la décider de rompre son silence. Enfin le cordonnier furieux saisit un tranchet et s'approchant de la femme du barbier, lui coupa le nez, le mit dans sa main et lui dit: «reçois ce joli cadeau et va l'offrir à ton galant.» Cette pauvre femme saisie de crainte n'osa pas répondre, prit patience et, tout émerveillé, se dit en elle-même : «d'autres ont joui de la rose, et moi j'en souffre les épines.» L'épouse du cordonnier étant arrivée sur ces entrefaites, apprit l'accident survenu à son amie infortunée, s'en affligea extrêmement, et, après lui avoir fait mille excuses, la détacha et se remit à sa place. La femme du barbier, le nez dans ses mains, prit clopin clopant la direction dans sa maison et y arriva toute tremblante. Son malheur lui arrachait parfois des larmes ; tantôt il l'exitait à rire, et tantôt à déchirer de rage sa chevelure. En attendant, témoin passif de ces événemens, le moine en fut extrêmement étonné et continuait à y penser, lorsque, après une heure de silence, la femme du cordonnier leva ses mains d'astuce et de fraude vers l'autel des déprécations et s'écria: «O Dieu tout-puissant ! rien n'est caché à tes yeux, tu sais distinguer la fausseté, de la vérité. Ce mari impie m'a calomniée et m'a punie avec cruauté pour un crime que je n'ai pas commis. Protège-moi, grand Dieu ! par ta clémence et par ta grandeur, et daigne remettre à sa place ce membre, ornement du visage.» (Vers.) «Fais rayonner la face de

ma véracité et tomber le voile du mensonge et du soupçon; chasse de mon visage les ténèbres du doute, découvre ce mystère couvert de nuages, délivre mon honneur de la main du crime et ma personne de cette cruelle calamité.» Tandis que cette femme artificieuse était ainsi occupée à prier, le cordonnier s'éveilla, et, prêtant l'oreille à ces déprécations, lui adressa ainsi la parole: «O femme impure et dévergondée! quelle prière oses tu faire? Ignores-tu par hasard que les oraisons et les demandes des impies ne trouvent point d'accès en cette cour souveraine? (Vers.) Si tu veux être exaucée, tu dois avoir la langue et le coeur également purs.» Après quelques instans son épouse de s'écrier: «O cruel tyran! viens ici, viens être témoin de la puissance et de la grandeur de Dieu. Cet Etre tout-puissant, connaissant l'innocence de ma vie, voulut bien, porté par sa clémence infinie, remettre mon nez à sa place et me délivrer ainsi de l'infâmie et de la confusion» En entendant ces paroles, le cordonnier, homme simple et crédule, resta tout étonné, et, prenant une lumière, s'approcha de sa femme et vit son nez remis à sa place, sans pouvoir remarquer le moindre signe de sa blessure. Alors il avoua sa faute, se repentit de sa calomnie, et, après avoir demandé mille pardons, délia sa femme, lui baisa les pieds et les mains et lui protesta qu'il ne se permetterait jamais à l'avenir une action si téméraire, qu'il fermerait l'oreille aux paroles malicieuses des médisans et des calomniateurs, qu'il se garderait bien de causer à l'avenir le moindre déplaisir à une épouse si sainte et si pure, et que durant tout le cours de sa vie future, il ne lui désobéirait jamais. Il est temps de revenir à la femme du barbier. Outragée, épouvantée, elle arriva enfin dans sa maison, ne sachant qu'inventer pour tromper son mari et répondre aux interrogations de ses connaissances et des étrangers et comment se disculper aux yeux de ses amis et de ses voisins. Sur ces entrefaites, le barbier se levant sur son lit dit à sa femme: puisqu'il fait déjà jour, donne moi mes habits et mes instrumens, car je dois aller offrir mes services à un Seigneur. Sa femme fit attendre long-temps sa réponse et, après avoir employé beaucoup de temps pour lui offrir ses vêtemens,

tira un rasoir de l'étui et le présenta à son époux. Celui-ci ennuyé et irrité de sa lenteur, jeta, à l'obscurité de la nuit, ce rasoir vers sa femme et se mit à lui adresser une quantité d'injures. Soudain son épouse de s'écrier : ô ma tête ! et de se débattre dans son lit. Le barbier en resta tout surpris et effrayé, tandis que les parens et les voisins accoururent et, trouvant cette femme ensanglantée et privée de son nez, commencèrent à adresser des reproches au mari. Celui-ci étonné et épouvanté n'osait ni avouer, ni nier le fait. Le mrtin, les parens de la femme étant arrivés, conduisirent le barbier devant un Juge. Il arriva que le moine au sortir de la maison du cordonnier, alla au logis de ce même juge, pour tâcher d'apprendre quelque chose relativement à l'évasion de son disciple. Ayant entendu les accusations des ennemis du barbier, le Juge dit : Maître, pourquoi as-tu coupé le nez de cette femme sans un crime évident et prouvé par devant les tribunaux ? Le barbier effrayé et affligé ne sut que répondre pour se justifier. Le Juge ordonna alors qu'en vertu de la loi du talion, on coupât le nez au barbier. Le moine en entendant ce décret, se présenta devant le juge et lui dit: «Seigneur, il est indispensable de considérer cette affaire sous toutes ses faces, et d'employer beaucoup de diligence pour parvenir à connaître la vérité du fait ; parce que le voleur ne m'a pas dépouillé de mon habit, et les cerfs n'ont pas tué le renard, et le poison n'a pas fait mourir la méchante femme et le cordonnier n'a pas coupé le nez à l'épouse du barbier, mais c'est nous-mêmes qui avons été la cause de ces disgrâces et ds ces maux. Le juge, se tournant vers le curé, lui dit : «Il est nécessaire que tu nous expliques cette affaire, sans omettre aucune particularité.» Le curé lui raconta tout ce qui s'était passé depuis le commencement jusqu'à la fin et lui dit : «Si je n'avais pas eu la cupidité de grossir le nombre de mes disciples, je ne serais pas tombé dans le piège, et ce voleur malencontreux n'aurait pas trouvé l'occasion d'enlever mon habit. Si le renard avait été moins avide et s'il était abstenu de dévorer du sang, il n'aurait pas été la victime des cerfs ennemis. Si cette méchante femme n'avait pas eu à son service des servantes de mauvaises vie, et si elle n'avait pas cherché à donner la mort à ce garçon, elle n'aurait

pas été tuée par le poison. Si la femme du barbier n'avait pas coopéré dans cette affaire illicite, le cordonnier ne lui aurait pas coupé le nez. Quiconque fait du mal ne doit pas attendre du bien, et quiconque sème une semence amère ne doit pas s'attendre à cueillir des fruits doux.» (Vers.) Uu précepteur plein d'expérience a dit: «ne fais pas de mal pour ne pas en recevoir.»

La plaine de Dolma baghdjé, où j'arrivai insensiblement, était jadis une promenade assez fréquentée. Maintenant le grand édifice que le Sultan Mahmoud y a élevé, (*) l'a beaucoup resserrée; mais, d'un autre côté, le jardin qui s'étendait le long du rivage a été remplacé par une autre plaine où les nouveaux soldats turcs font quelquefois l'exercice (**) Il y a quelques années que ce site a brillé plus que jamais, grâce aux fêtes que le Sultan Mahmoud a fait célébrer à l'occasion de l'auguste mariage de sa fille la Princesse Salihé avec le célèbre Halil Pachà. Une belle illumination qui eut lieu alors dans tout le Bosphore, des feux d'artifices et d'autres spectacles qui se prolongèrent pendant deux semaines entières, rendront cette fête à jamais mémorable. Ces mêmes fêtes furent renouvellées à l'occasion des nôces de la Princesse Mihrimah, mais avec moins d'éclat. C'est du haut du Belvédère qui domine une colline de Dolma baghdjé que les Ridgeals ou les hauts dignitaires Turcs contemplaient chaque soir les scènes dont nous venons de parler, et qui n'avaient jamais eu d'exemple à Constantinople.

Anciennement la mer formait ici un vaste golfe, que fut nommé Dolma (plein), pour avoir été ensuite comblé. On a ajouté à cette dénomination le nom de Baghdjé (jardin) à cause du jardin Impérial dont nous avons fait mention plus haut. Mr. J. B, Chevalier, écrivain d'ailleurs très estimable, traduit les deux mots Turcs, dont nous venons de voir les sens par ces mots. Kiosk des melons. Dans ses premenades pit-

---

(*) C'est une grande fabrique de fusils à côté de laquelle il s'en élève une autre. Toutes les deux servent à confectionner ces armes.

(**) Voire la note 3e., qui est à la fin de cet ouvrage.

toresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore, Mr. Ch. Pertusier fait une description rapide des beaux palais de Dolma baghdjé et de Bechik-Tachl. P. Gilles fait mention de ce jardin de la manière suivante. «Jam vallem et collem occupat regius hortus, circuitu quatuor millia passuum complexus, virens sylva cupressorum arborumque frugiferarum, carabolus vocatus à Satrapa illius constructore, quem ajunt piscatores obruisse maris recessum insinuatum in imam horti vallem, cinctam a Septentrionibus colle, radices praeruptas et saxeas usque ad mare spargente.» Le célèbre botaniste Sestini en parle aussi. «Puis nous descendîmes, (dit-il) à Bechik taschl, en passant par un jardin du Grand Seigneur, qui communique avec sa ville, ses kiosks, et son harem. Ce n'est, à dire vrai, qu'un lieu planté d'orties, un lieu mal tenu où l'on ne voit qu'une espèce de chous et de raves, et quelques arbres fruitiers. Je remarquai une grande quantité de smyrnium et de marrubium maximum.» D'après l'auteur grec de Constantinople ancienne et moderne, c'est ici qu'aborda Jason qui donna son nom à cet endroit; il paraît cependant que ce héros prit terre un peu au delà au commencement du village appelé Bechik-taschl. Dans un ouvrage que nous avons déjà cité, Mr. Brayer parle de Dolma baghdjé avec enthousiasme. Il me semble que c'est ici qu'il faut placer la Pierre Thermastis dont il question chez Denys de Byzance.

Il y a Karabali, non loin de cette plaine, un superbe Turbé (Chapelle sépulcrale) avec une fontaine en marbre érigée par Mehmed Emin Aghà. Le tout est soutenu par des colonnes de marbre et une partie en est orné de grillages en bronze. Les colonnes sont surmontées d'ornemens en forme de dentelles.

Après avoir admiré toutes les beautés que la nature étale dans ce lieu charmant, je cherchai dans l'univers quelque objet grandiose que mon imagination pût raser de son aile hardie. Insensiblement je me trouvai aux pieds de cette tombe qui se ferma sur la tête de celui dont un pas mesure l'immensité et va même au delà. Là, je restai immobile devant les merveilles qui s'offrirent à moi. Je vis cette constellation sublime composée de trois étoiles également scintillantes, également parfaites, également incréées et dont l'une se couvrit pendant trois soleils d'ombres épaisses,

je vis, dis-je, cette constellation, dont le front éternel laisse lire aux yeux des âges fugitifs le mot d'u n i t é écrit en caractères indélébiles, recevoir dans son sein cet astre instantanément éclipsé et alors aussi radieux qu'auparavant. Je vis cette colonne immense dont aucune main n'a jamais posé le piedestal auguste, et dont le chapiteau, témoin séculaire et inébranlable des mutations sans nombre de l'Univers, dédaigne le vain frottement des siècles, cette colonne que l'aigle le plus audacieux n'a jamais osé friser de son aile fragile, je vis, dis-je, cette colonne qui s'était écroulée pendant quelque temps, se redresser de nouveau sur les mondes, qui ne sont que son marchepied éphémère. Je vis cette montagne mystérieuse dont la crête couve sans cesse sous les plis augustes de nuées immobiles, cette montagne aux pied de laquelle se formaient les orages et les tonnerres et qui laisse lire aux yeux de l'homme les mots d'éternité, d'immensité, d'immobilité, cette montagne dont la tête éternelle fut battue une fois par les ailes glacées de la Mort, se relever pleine de gloire et de majesté. Je vis le nuage mystérieux inpénétrable à l'oeil du plus brûlant même des Chérubins, ce nuage qui cache dans ses plis toutes les perfections imaginables et qui repousse à jamais le défaut le plus imperceptible, ce nuage sans aurore, dont l'ombre protège toute l'étendue animée, je vis, dis-je, ce nuage, déchiré naguère par le souffle de l'iniquité, rassembler ses liens épars et se déployer aussi sublime qu'auparavant. Je vis cet flot incompréhensible qui verse dans les âmes la joie, le bonheur et l'espérance, qui roule dans les sentiers inconnus et inaccessibles à l'oeil le plus pénétrant, et qui, sans s'épuiser jamais, peut répandre sur toute la nature des trésors infinis; je vis ce flot momentanément tari reprendre son cours éternel. Je vis cet abîme sans fond dont la crête formidable ne laisse jamais lire aux yeux de l'homme ces mots: «Commencement, bornes, fin, caducité» jetés par le Créateur à la créature, cet abîme sans cause qui peut, sans jamais décroître ou s'épuiser, vomir éternellement au sein du néant la vie et l'existence, je vis cet abîme disparu reparaître et continuer à commander à la créature obéissante. Je vis enfin ce rocher assis sur une base inébranlable qui voit naître et mourir à ses pieds non des flots, mais des mondes incommensurables

et dont le sommet a assisté du haut des Cieux au premier essai de l'aile des Temps et restera toujours debout, lorsque tout sera tombé devant lui, je vis ce rocher, vaste écueil où va se briser la plus sublime intelligence, un instant abattu, se redresser triomphant et voir de nouveau ramper à ses pieds la réalité passagère.

---

6. MÉDITATION

HAIRADDIN

Un après diner je m'embarquai dans l'intention de faire une promenade sur mer. Après avoir longtemps balancé sur l'endroit où je devais me diriger, je résolus d'aller visiter le monument de Barberousse, qui est situé entre Dolma baghdjé et Bechiktaschi. En m'éloignant de Top hané, je jetai par hasard les yeux sur un joli pavillon situé tout près du Sérail, pavillon nommé Yali Kiosk, alors je me souvins d'une anecdote intéressante racontée par Mr. Chevalier d'Ohsson de la manière suivante:

«Sous le règne désastreux de Mourad III. l'état ébranlé au dedans et au dehors, touchait au moment de sa ruine, lorsque la valeur d'Oeuzdémir Oghlou Osman Pachà, l'un des Coubbés-Vizirs de ce temps, arrêta d'un côté les projets alarmans des Schahs de Perse, et réprima de l'autre l'esprit séditieux de Mohamed Guirah Han, qui voulait secouer le joug de la maison Ottomane et se rendre libre et indépendant. Ce Pachà, élevé depuis à la dignité de Grand-Vizir, fit l'an (1584) 992, à la suite de ses victoires, une entrée triomphale à Constantinople, et reçut de Mourad III., les marques les plus signalées de sa bienveillance. Le monarque dérogeant même à l'usage et à l'étiquette de la Cour, lui donna une audience particulière, pour entendre de sa propre bouche le récit de ses exploits contre les ennemis de son Empire. Cette audience eut lieu un mardi, à la suite du Divan, dans le pavillon Yali Kiosk, situé sur le Bosphore. Après l'acceuil le plus flatteur, Sa Hautesse lui ordonna jusqu'à trois fois de s'asseoir sur un tapis (Ihram) dressé devant le Sopha et lui demanda la relation de ses campagnes en

Perse et en Crimée. Osman Pachà s'en acquitta avec autant de modestie que l'éloquence: il exposa d'abord les détails de la victoire qu'il avait gagnée contre le général Eress-Khan. Mourad en fut si enchanté qu'il s'écria: Brave, brave, mon cher Osman! On ne peut assez applaudir à votre zèle, à votre valeur, à votre habileté; et ôtant de sa tête son plumet garni en brillans, il l'attacha de sa propre main sur le turban de cet illustre Vizir.

Le général fit ensuite la relation de la bataille non moins glorieuse qu'il avait remportée contre le Prince Schah Oghlou Hamza Mirza. Mourad lui donna de nouveaux éloges, et tirant son poignard enrichi de diamans, il le passa à la ceinture du héros: celui-ci exposa ensuite toutes les circonstances de la défaite du général Imam Couli Khan. Le Sultan l'honora encor d'un plumet aussi riche que le premier. Enfin Osman Pachà parla de ses stratagèmes et de ses opérations en Crimée, contre le rebelle Mohammed Guirah Khan, et de la fin déplorable de ce prince, événement qui interessait plus l'empire que tous les trophée remportés sur les Persans. Alors Mourad se livrant aux transportes de la joie, éleva les mains vers le Ciel, et donna à ce Vizir mille bénédictions. «Soyez à jamais,» lui dit-il, «dans la grâce du Seigneur! qu'une gloire immortelle soit votre partage, et dans ce monde et dans l'autre. Puissez-vous, en récompense de vos talens, de vos services et de votre zèle pour la religion et l'état atteindre un jour à la félicité du Khaliphe Osman dont vous portez le nom, et jouir avec lui comme avec les autres disciples de notre St. Prophète du même rang, des mêmes pavillons, des mêmes lits, des mêmes tables et des mêmes délices dans les plus hautes régions du Paradis!»

J'arrivai à Haïraddin, endroit fameux pour le tombeau du célèbre amiral qui s'appelait anciennement Kidir Pachà par les Turcs, Enobarbus par les Grecs et Barberousse par les Européens. On sait que Cheredin Barberousse se distingua, ainsi que son frère, à qui il succéda au royaume d'Alger, par de grandes prouesses. Soliman (Suléïman) II., le nomma Grand Amiral. Il s'empara de Tunis, fit des descentes en Italie, fit en Sicile de grands ravages, et fut l'effroi des Espagnols. L'Empereur Charles

Quint lui enleva le royaume de Tunis vers l'an 1543. Il mourut à Constantinople d'une fièvre l'an 1547.

Maintenant on voit à Haïraddin un monument en arc qui porte un double V a v turc. C'est un Médressé (école) érigé apparemment par ce héros. A une légère distance, s'élève un beau turbé (Chapelle sépulcrale) qui renferme les cendres de Barberousse. La bière de ce héros est au milieu de deux autres qui doivent être celles de quelques-uns de ses parens. Au dessus de la porte du Turbé on lit une inscription turque, où l'on remarque le nom de Kaïraddin, ainsi que l'époque de sa mort. Ce mausolée existait du temps de Pierre Gilles, comme le prouve un passage de cet écrivain que nous rapporterons ici:

«A vallicula regii Horti, ad quam conjectavi fuisse Thermastin petram, ora maritima, quae dirigebatur ad Septentriones, flectitur ad plagam coeli mediam, inter solstitialem et aequinoctialem ortum; in qua plaga longi latique horti Bostanni Bassae et Oenobarbi regiae classi praefecti ejusque sepulchrum juxta littus situm circumclusum aedicula rotunda desinente in convexum, tegulis plumbeis tecta. Aediculam arca quadrata circumsepta muris, platanis, et populis adumbrat; et ne maris fluctus mortuum piratam submergant, quem vivum submergere non potuerunt, cum aliis saxis littus muniverunt, tum duabus columnis marmoris Theboei terremotu collapsis a quibus stantibus vicinus vicus proximus appellatus est Diplocion constitutis in maritima planitie cujus plurima pars patet in latitudinem quadrigentorum passuum et amplius.»

L'auteur grec de l'ouvrage intitulé Constantinople ancienne et moderne fait aussi mention de ce mausolée, ainsi que des deux colonnes qui y existaient, de la manière suivante;

«Vient ensuite l'ancien port des Rhodiens nommé du temps des nôtres (traduit littéralement) D h i p l o k i o n i o n ou bien Z e v g h a k i o n i a (colonnes unies) à cause des deux colonnes élevées ici par Romain le vieux, sur le sommet desquelles on voyait une croix, endroit nommé aujourd'hui communément Bechik Taschi, où l'on voit le tombeau du fameux Haïraddin Pachà plus connu sous le nom de Barberousse, qui com-

mença par exercer la piraterie et qui finit par devenir grand Amiral sous le règne du Sultan Suléïman.»

Le Père Indjidji parle de même de ce tombeau, ainsi que des deux colonnes en question, avec la différence qu'il est plus exact que le Patriarche Costandius et plus conforme à P. Gilles, qui donne le nom de Dhiplokionion pas précisement à ce lieu, mais au village voisin de Bechik Taschì. Du reste, Kaïraddin est moins consideré comme un lieu séparé que comme le commencement de ce village. D'après Michel Ducas, rapporté aussi par Costandius, c'est dans ces environs, au dessous de ces deux colonnes, que Mehmed II. fit traîner par terre les plus légers de ses vaisseax de guerre et les fit descendre dans la corne d'or, dans les environs de Kassim Pachà.

En fixant mes yeux sur le sépulcre de ce héros, objet dont la tristesse ne s'harmoniait guère avec les riantes collines qui se présentaient en face, je m'imaginais entendre une voix lugubre sortir du sein de cet asyle mystérieux de la mort et me prêcher le néant du monde ; voix intense, voix terrible, voix formidable, capable d'ébranler jusque dans leurs fondemens tous les trônes, de remuer violemment tous les empires, et même de secouer les colonnes des cieux. Voyez-vous, me dit-elle, ces grandes arbres dont le sommet semble défier les m mures sauvages des vents, et même le terrible frottement des foudres? Il grandissent, ils croissent, ils dépérissent, ils tombent de vétusté. Voyez-vous ces royaumes qui paraissent si splendides et si puissants? on dirait que rien ne saurait faire pâler leur éclat, que rien ne saurait les briser et cependant, que l'aile accablante des Temps les touche dans son passage, et vous verrez s'élêver sur leurs brillantes ruines d'autres Empires que le même sort attend : vous vous baisserez pour les reconnaître et vous verrez se dresser devant vous un squelette morne et hideux. Ainsi tout passe, tout s'écoule, tout se brise. Les générations sont emportées sur les ailes des Temps, comme ces feuilles jaunissantes qui sont les jouets des vents capricieux. Les fronts mêmes des sphères célestes ont leurs rides comme les fronts des hommes. L'Eternel seul toujours le même voit tout changer et vieillir dans les champs spacieux du vide. S'il voulait, il ferait surgir sous sa main toute-

puissante milles globes plus lumineux et plus vastes que ceux qui roulent sur nos têtes et changerait ces fragiles décorations comme on change de vêtemens, sans rien perdre de son immutabilité !

7. MÉDITATION

BECHIK TASCHI

Ce village, où je dirigeai un jour mes pas, offre beaucoup d'intérêt, tant par sa situation, que par les souvenirs d'antiquité qui s'y rattachent. Derrière ses maisons, dont une partie se mire dans l'onde cristalline du Bosphore, on voit çà et là des cyprès, des chênes, des platanes, tantôt balancer isolément dans les airs leurs cimes majestueuses, et tantôt former des groupes en mélangeant leurs diverses nuances de vert. Souvent ces teintes ravissantes contrastent de la manière la plus pittoresque avec le rouge plus ou moins foncé des maisons qui descendent du haut des collines et convergent vers la rive, objet éternel des caresses des vagues murmurantes du détroit célèbre.

Jason aborda ici en se dirigeant vers la Colchide ; de là, le nom ancien de Jasonion donné à ce village. Du temps de P. Gilles, il s'appelait D h i p l o k l o n, mot dont nous avons déjà fait mention dans notre méditation précédente. Selon le Père Indjidji, la montagne aux pieds de laquelle est assis ce village s'appelait A c r a ou extrêmité, et le site où se trouve proprement le village P e t r a t e r m a s t i s. Il est possible qu'il y ait ici quelque inexactitude, 1°, parce que Denys de Byzance place l'A c r a immédiatement après le Dauphin et Charandas, deux rochers qu'on voit encore devant Caba taschi (*) ; il ajoute que sa base et sa racine est la Petra Thermastis qui est au fond, et après celle-ci il fait venir le rivage P e n t e c o n t o r i c o n. Or on sait qu'il y a une assez grande distance entre l'emplacement des rochers sus-énoncés et le village de Bechik taschi. 2°. Parce que P. Gilles, qui tenait en main le manuscrit

(*) Voyez la méditation de ce nom.

de Denys, place l'Ajantion, le temple de Ptolomée, le Dauphin et le Charandas, la Petra Thermastis et le Pentecontoricôn entre le Métopn et le village Dhiplokion. Du reste, il était déjà difficile de fixer précisément l'emplacement de l'Acra et de la Petra Thermastis, du temps de P. Gilles, comme l'avoue ce savant, qui doute si par Acra Denys entend désigner un promontoire, ou bien la rive qui s'étend des environs du jardin royal (qui n'existe plus) jusqu'au Promontoire Métopon.

On lisait sur les murs d'une église Grecque de ce village la parole Omento II., en lettres latines. Le docte D· Sestini, qui fait mention de cette particularité, ajoute qu'il vit dans cette église, qui lui parut offrir l'aspect plutôt d'une étable que d'un temple, quelques images recommandables par une certaine antiquité.

Entre ce village et Dolma bagdjé est situé le Palais où les Grands Seigneurs passaient naguère l'été; mais depuis la destruction de la milice turbulente des Janissaires, le célèbre Sultan Mahmoud en a fait en quartier d'hiver. A la vue de ce bel édifice, j'eus quelques souvenirs relativement au Sultan Mehemmed IV. qui l'a fait élever. Ce prince succéde à son père Ibrahim I., étranglé par les Janissaires. Il fut terrible aux yeux de la Chrétienté, sans avoir jamais paru dans les champs de bataille. Vers l'an 1661, la peste sévit avec tant de violence à Constantinople, que ce Sultan se vit obligé de se retirer hors des murs de la capitale. L'année 1687 ses troupes furent complettement battues à Mohatz par le Prince Charles de Lorraine, défaite qui réduisit au désespoir les Janissaires, qui, mécontens du Grand-Vizir Suléïman, marchèrent hostilement vers Constantinople. Mohammed, qui s'aperçut qu'ils en voulaient aussi à sa personne, eut l'intention de tuer ses frères et ses enfans pour obliger les mécontens de le laisser occuper le trône; mais son dessein atroce échoua. Il fut déposé le 8 Novembre de la même année et incarcéré par ordre de son frère Suléïman III., qui le remplaça. Bien fait de sa personne, aimant passionnément la chasse, Mohammed avait de l'esprit et du courage et se livrait moins que nombre de ses prédécesseurs aux plaisirs et aux frivolités. Le Sultan Ahmed III. commença à agrandir

le Serail en question, mais, surpris par la mort, il laissa son oeuvre imparfaite. C'est au Sultan Mahmoud, son successeur, qu'on doit l'achévement de ce vaste édifice.

Dans l'excellent ouvrage de Mr. le Chevalier d'Ohsson, intitulé tableau général de l'Empir Ottoman, il est question d'une anecdote arrivée à Bechik-taschi au Sultan Mourad IV. «Un jour qu'il se promenait à Bechik tach (c'est le savant Orientaliste qui parle) il fut surpris d'un orage qui l'obligea de s'arrêter dans un superbe Kiosk élevé sur le bord de la mer par Ahmed I., son père, il était accompagné de plusieurs officiers de sa maison; l'un d'eux lui presenta alors, pour le distraire, un ouvrage gai mais satirique, qui avait pour auteur un certain Nefy. Mourad IV. le parcourait avec plaisir et en riait avec excès, lorsque tout-à-coup la foudre frappa le kiosk et tomba au milieu de l'appartement. Les officiers, glacés d'effroie, se jéttent le visage contre terre. Mourad IV, croyant voir dans cet accident la colère du ciel, déchire le livre, vomit des imprécations contre l'auteur, jure de ne plus s'occuper de pareilles lectures, récite de longues prières et ordonne en même temps des sacrifices et de grandes aumônes.»

Un grec instruit du pays m'a raconté qu'on a trouvé, il y a plus de cinq ans, dans l'une des Eglise de ce village, un bloc en marbre partagé en deux fragmens sur chacun desquels étaient tracés six signes de Zodiaque. Mais les ignorans constructeurs de cette église se servirent, en la rééclifiant, de ce monument précieux comme d'une pierre ordinaire et l'enfouirent dans les fondemens du temple, de sorte qu'il est impossible de le retrouver.

Sur une colline située entre Dolma baghdjé et ce village s'élève un vaste édifice construit par le Sultan Mahmoud de glorieuse mémoire. C'est là, qu'existe l'école polytechnique fondée par le célèbre réformateur. Dans notre ouvrage intitulé Guide du voyageur dans l'intérieur de Constantinople etc., nous faisons mention de deux autres écoles également fondées par ce Sultan, savoir celle de Médcine située à Galata Séraï (Pera de Constantinople) et celle de la Marine, qui se trouve à Tersané; nous nous contenterons de parler ici en peu de mots de l'école polytechnique sus énoncée. On y

compte maintenant environ 270 étudians qui y font leurs études aux frais du Gouvernement et qui sont destinés pour son service militaire. Il y avait un professeur de la langue française, mais dans le temps où nous écrivons, il n'existe pas, en sorte que l'étude de cette langue, qui commence à prendre racine à Constantinople, est suspendue momentanément dans cet établissement. Il n'en est pas de même des langues orientales, que les étudians sus-mentionnés continuent à étudier avec ardeur. Il n'y a pas d'homme éclairé qui ne tombe d'accord sur cette question, savoir que toutes ces institutions inconnues dans cette Capitale quelques années auparavant font un grand honneur au règne du Sultan réformateur et ajoutent plus d'un rayon splendide à son auguste auréole. Lorsqu'on pense aux encombremens qui sans cesse se groupaient devant lui pour entraver ses plans réformateurs, on ne peut s'empêcher d'applaudir à la noble persévérance qu'il a déployée pour les écarter et pour asseoir sur des bases solides ses idées régénératrices. Nous sommes néanmoins bien loin de prétendre qu'il a tout fait et que les institutions bienfaitrices que nous devons à son génie ne sont pas susceptibles d'un perfectionnement graduel et progressif, mais quel est le réformateur qui n'a rien laissé à faire à ses successeurs? L'histoire ne nous en offre pas d'exemple, et lorsque nous jetons les yeux sur ses pages souvent empreintes d'un je ne sais quoi de lugubre, mais toujours instructives, nous rencontrons après des Pierres, des Cathérines. Avant le règne du Sultan Mahmoud, les Turcs ignoraient, pour ainsi dire, l'art militaire, qui remonte à la plus haute antiquité, puisqu'il était connu non seulement aux Romains, mais de plus aux Grecs, aux Egyptiens et à d'autres nations aussi anciennes que cette dernière. Il se passera, sans doute, encore beaucoup de temps avant que les Turcs atteignent dans cet art un certain degré de perfection; mais n'est-ce pas déjà beaucoup que les progr s qu'ils font dans un art si difficile? Ces difficultés ne sauraient être révoquées en doute que par ceux qui n'en ont aucune notion. Quant aux autres, ils ne peuvent pas ignorer que la seule artillerie embrasse les mathémathiques, la physique, le chimie et la mécanique. On peut par là se former une idée des épines dont

cet art est hérissé. Espérons que le Sultan régnant, qui marche déjà d'un pas ferme dans la voie des améliorations que lui a tracée son auguste père, daignera continuer d'accorder une protection spéciale à toutes ces institutions dont l'utilité est incontestable. Quant à nous, nous ne desespérons pas, vû les progrès des Turcs dans la civilisation, de voir aussi l'étude si précieuse des beaux-arts, non seulement éclore, mais de plus fleurir dans cette belle partie de l'Europe; et si quelques préjugés surannés s'y opposent, il faut espérer qu'ils s'évanouiront à la longue en présence du flambeau de la civilisation.

La cérémonie du départ du Surre Emini pour la Mecque se faisait, en été, à Bechik taschì. (*) Mr. Brayer dans son ouvrage intitulé neuf années à Constantinople, Mr. J. B. le Chevalier dans son ouvrage qui porte le titre de voyage de la Propontide et du Pont-Euxin, Sestini dont nous avons parlé plus haut, font mention de ce village. Dans son oeuvre dont le titre est voyage autour du monde, Gémelli Careri a aussi consacré quelques lignes à Bechik taschì, nom qu'il estropie jusqu'à le métamorphoser en B i k i t a s i. Dans ses promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore, Mr. Charles Pertusier parle en passant du Palais dont nous avons fait mention plus haut. P. Gilles pense que c'est ici l'endroit où était situé un autel d'Apollon et un grand bois de laurier, qu'il croit être celui qui fut appelé ensuite Daphné. Le même auteur répond à celui qui lui abjecterait qu'il existait sur la même côte entre l'endroit qu'on nommait le vieux marin et le Promontoire d'Esties le laurier de Médée, et que, par conséquent, on pourrait douter lequel de ces deux endroits a été le vrai faubourg de Byzance, il répond, dis-je, qu'il lui paraît bien plus probable que les Byzantins ayent cultivé et fréquenté le laurier et l'autel d'Apollon que le laurier de Médée. Car, ajoute-t il, le culte des Dieux fait que les lieux où ils existent sout fréquentés par les habitans. Or, de même que l'Antioche a illustré le faubourg de Daphné, à cause du culte d'Apollon d u l a u r i e r, de même la fréquentation du laurier et de l'autel d'Apollon par les By-

(*) Voyez la méditation Haremie Iskelessi.

zantins a fait un faubourg plutôt de la plaine de Dhiplokion, ample, cultivé, voisine de la ville, ceinte de collines douces et et plantées de vignes, que de la vallée Dimitrienne, qui est étroite, encaissée dans des collines âpres, à peine battue et bien plus éloignée de la ville que la première.

On lit dans l'histoire d'Evagrius que l'illustre sénateur Mammianus construisit dans le faubourg de Daphné (du laurier) un Antiphare, vis-à-vis du bain public et où l'on voyait une statue de bronze qui le représentait. L'historien Agathias possédait aussi une maison de plaisance dans le village de Daphné, témoin une de ses épigrammes dont voici le sens:

«A un jardin maritime.

Accorde moi la pente sacrée de Daphné située tout près de la mer, ornement de ce désert champêtre. Car c'est ici que les Dryades et les Neréides se rassemblaient et disputaient entre elles à cause de moi; mais Jupiter aux cheveux noirs décida la question et me plaça comme un terme mitoyen entre les unes et les autres.«

Tout en cherchant au moins l'emplacement de l'autel d'Apollon, dont j'ai déjà parlé, je repassai dans ma mémoire quelques traits qui regardent ce dieu si fameux. Ce Dieu qui tua le serpent Python, qui aima entre autres Hyacinthe, Cyparis et Daphné, était très célèbre chez les Grecs et les Romains. Selon Plutarque, le berceau d'Apollon fut Tégyre où il y avait deux fontaines, dont l'une se nommait la palme et l'autre l'olive, il y avait, de plus, une montagne nommée Délos. Les anciens l'ont regardé comme l'inventeur et le dieu de l'harmonie, le dieu de la médecine et de la botanique, témoin Ovide qui met ces vers dans sa bouche.

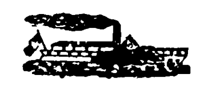
«Inventum Medicina meum est, opiferque.

Dicor, et herbarum subjecta potentia nobis orbam.»

Il passait aussi pour l'inventeur de l'arc et des flèches, et pour le dieu des Muses, de la Musique et de la Poésie. L'antiquité l'a cru encore Prophète. Dans son temple situé à Délos, il y avait un autel fait de petites pièces de corne, qui étaient tellement jointes ensemble, qu'elles semblaient former une seule pièce. Cet autel avait deux noms: le premier est **A r a A p o l.**

l o n i s et le second A r a c o r n e a. Il y avait à Claros, petite ville de territoire de Colophane, un temple qui était le plus considérable de toute l'Ionie, après celui d'Ephèse. Le temple le plus fameux qui lui érigèrent les Romains fut celui qu'éléva en son honneur l'Empereur Auguste sous le nom de Palatin. On lit dans le dictionnaire de Louis Moreri qu'il nous reste une figure antique de jaspe, où l'on voit le trépied d'Apollon et la corneille qui lui est consacrée, ayant au pied sa guitaire d'un côté, et de l'autre une branche de laurier.

Encore tout plein de ces souvenirs, je levai par hasard mes regards au ciel, et je vis une masse sombre des nuées nouvellement groupées, s'épaissir en plis menaçans et s'élargir insensiblement de manière à voiler à mes regards l'azur éclatant des cieux. La face de l'astre du jour un instant auparavant éblouissante commença par pâlir et finit par nager invisible dans cet abîme des vapeurs épaisses. C'est ainsi, me dis-je, en cherchant vainement le céleste flambeau derrière cette barrière effrayante, c'est ainsi que l'astre incréé, après avoir fait luire quelqnes uns de ses rayons vivifians à mes yeux, accumule quelquefois sur sa face des nues mystérieuses et lugubres. Malheur alors au téméraire qui voudrait franchir cette barrière impénétrable! Une maine invisible le repousserait sans cesse et le plongerait de plus en plus dans les ténèbres qu'il chercherait à dissiper. Alors il faut baisser humblement la tête sous la main tonnante de l'Invisible. Alors il faut recourir à l'Eternel pour le supplier de laisser percer quelque doux rayon à travers ces nues ondoyantes, qui répandent dans nos âmes la désolation et l'épouvante. Mais gare à nous s'il dévoilait entièrement son front, nid sublime de l'éternité! ses clartés foudroyantes dévoreraient soudain avec tous les vivans le séjour passager, où quelques uns d'entr'eux laissent sous leurs pas quelques vestiges débiles et où prespue tons s'évanouissent, sans y imprimer la moindre trace.



8. MÉDITATION

L'ANCIEN PORT DES RHODIENS

Je m'acheminai un jour vers l'emplacement de l'ancien port des Rhodiens, l'esprit tout plein encore d'un entretien que j'avais eu la veille avec un savant Turc. Notre dialogue avait roulé tout entier sur les littératures Arabe et Persane. J'espère qu'on trouvvera ici avec plaisir les noms des auteurs et des ouvrages qui avaient principalement attiré notre attention. Ce docte personnage m'avait récité, je ne sais plus à quel propos, quelques vers persans que je citerai ici. Les voici:

Elthaf dilnuvaz tou amed besoui men:
Kuftem megher nesim saba eztschemen resid.
Ja karvan misk zeraï khoten résid.

En voici la traductien fidèle:

«J'ai sentis se diriger vers mon côté tes faveurs si douces pour mon coeur; alors j'ai dit: c'est le zéphyr odorant qui vient d'une prairie tapissée de fleurs; ou bien c'est une caravane chargée de musc de Khoten qui arrive.» Il m'avait ensuite vanté les poésies d'Aboubecri Ben Mohammed Ben Benana. Ce poëte, natif du Caire, s'est surtout distingué dans les matières de morale. Pour me donner un échantillon de sa poésie, il m'avait récité un petit fragment dont voici le sens:

«Dans l'espoir d'acquérir quelque bien ici bas, nous nous sommes prosternés devant des singes:

Mais ces singes ont enlevé avec leurs mains tout ce qui se trouvait dans les nôtres:

Quel a donc été le résultat de nos efforts si ce n'est d'avoir usé en vain nos doigts à gratter?

Notre travail n'a donc abouti à rien, et il ne nous reste que la honte d'avoir adoré des singes.»

Parmi quelques traits assez intéressans qu'on rencontre dans les L a t h a i f, ou plaisanteries de Lamaï (ouvrage dont je fais aussi mention ailleurs) notre savant m'a raconté le suivant: «Un prédicateur turc déclamant un jour contre le b e n g u e (la Jusquiame ou feuilles du chanvre préparées en pillules) entra

dans une si grande colère contre cette drogue, qu'il laissa tomber de son sein, au milieu de son auditoire, un petit papier qui en contenait, et qui prouvait l'usage fréquent qu'il en faisait. Aussitôt le Prédicateur de s'écrier sans se troubler : «le voilà cet ennemi et ce démon, objet de mes discours : conjuré par la véhémence de ma harangue, il a fui tout effrayé. Mais prenez garde qu'en me quittant, il ne tombe sur quelqu'un de vous, et ne s'empare de lui.»

On voit bien que ce trait ressemble assez à ce qui est arrivé, dit-on, une fois à l'un de nos prédicateurs, qui, déclamant contre les cartes, dont il jouait pourtant assez souvent, en laissa tomber, par mégarde, un jeu sur son auditoire et, sans perdre contenance, parla à peu près comme le Musulman. Lui ayant demandé ensuite son opinion sur le Bostan de Saadi ; il m'avait répondu que c'est un ouvrage si connu dans l'orient qu'il serait inutile d'en faire l'éloge, que le grand nombre des hommes de mérite qui l'ont commenté, prouve le cas qu'ils en faisaient. Lui ayant repliqué cependant que le Gulistan du même poëte avait bien plus de charmes à mes yeux, il était tombé d'accord avec moi là-dessus. A l'occasion du Bostan de Saadi, il m'avait entretenu, en passant, de quelques autres ouvrages qui portent le même titre, tels que ceux de Nouri et de Samarcandi. Abou Laith Nasr Ben Mohammed, Ben Ibrahim Samarcandi, célèbre Docteur Musulman, a écrit différens ouvrages roulant sur la Théologie et la Jurisprudence Musulmannes. On cite avec éloge son Tefsir al-coran (commentaire sur le Coran) son Tembih ul ghafelin (l'instruction des ignorans.) Il y a encore d'autres écrivains arabes qui portent le nom de Samarcandi. Je lui avais demandé ensuite quels étaient selon lui les meilleurs grammairiens arabes, et il m'avait insinué qu'il faisait un cas particulier d'Abou Othman Ben habib Mazeni, auteur de l'ouvrage intitulé El Tasrif (Grammaire) d'Abou Baschar Amrou Ben Othman, Ben Canbar, el Farsi Sibouieh, le plus célèbre grammairien des Arabes, et de Khalib, qui avait été le maître de ce dernier.

Denys de Byzance place le port des Rhodiens après le bois d'Apollon (qui s'étendait dans les deux vallées de Bechik taschi.)

C'est dans ce port que les Rhodiens attachaient les vaisseaux avec des cables. Il était si ancien que du temps même de Denys il n'en restait plus que trois pierres. P. Gilles dont le nom paraît si souvent dans cet ouvrage, parce que c'est le voyageur qui a, selon nous, le mieux connu l'emplacement des anciens lieux du Bosphore, P. Gilles, dis-je, pense que le Peribolon, dont Denys fait mention, était situé dans l'endroit appelé de son temps Rhodacinion. Ce Rhodacinion, qui pouvait être en effet une corruption de Rhodion neon, n'est, dit P. Gilles, qu'une pierre qui surgit du sein de l'onde appuyée sur d'autres pierres qui avaient été jadis jetées sur le bas-fond pour la construction d'un môle. Elle est distante du rivage de quelques pas seulement et du tombeau d'Oenobarbus six cents pas environ. C'est donc à tort que le Patriarche Costandius place ce port dans l'endroit même où s'élevaient les deux colonnes dont nous faisons mention à l'article Kaïraddin, d'autant plus que Denys place immédiatement après le port des Rhodiens, le lieu nommé Archion, qui correspond à Orta Keuïu. Ainsi le tout bien considéré, nous ne croyons pas nous tromper en pensant que le port en question était situé un peu avant le Turbé de Jahja Effendi qui s'élève entre Bechik taschì et Orta Keuïu.

Tout près de l'endroit où l'on voyait jadis les rejetons de l'île du Soleil, je m'enfonçai dans le passé et je frisai ce colosse immense, l'une des sept merveilles du monde, ce colosse dont la terre en furie put seule par ses secousses terribles faire tomber du haut des airs, qu'il dominait, le front orgueilleux, séculaire. Je vis passer tour à tour devant moi Doriéus, Dimagite, Evagoras, Tlépolème ; quelques voix éteintes que je réveillai tout-à-coup firent à peine entendre les noms d'Ophiussa, d'Oetroea, de Telchine. Enfin, me plongeant de plus en plus dans la nuit des siècles, j'arrivai au temps où la voix de l'Eternel n'avait encore réveillé le moindre écho, où les rayons radieux de son front ne s'étaient pas encore reflétés sur le front respectueux d'aucun ange, où son pied auguste, qui devait dans la suite des temps courber ces millions de globes roulant sous son haleine dans l'espace, n'avait encore pour piédestal que l'abîme inerte du néant où aucune voile ne cachait sous ses plis mystérieux sa

splendeur dévorante parce que rien de débile n'était pas encore debout, où l'ineffable beauté de sa face n'avait encore aucun témoin, où le limité ne s'était pas encore placé à côté de l'incommensurable peur en faire ressortir toutes les perfections infinies, où le songe du monde couvait encore dans la pensée éternelle, où l'étincelle des ternes clartés de la terre était encore captive sous son doigt immuable et je trouvai le Tout-puissant méditant sur la révélation future de son être incompréhensible.

Mais ce rapprochement de l'immuable et de l'éphémère me fournit bientôt l'occasion de penser à la Mort qui plane sur ce dernier et dont le doigt distructeur renverse avec la même indifférence ce qu'il y a de plus petit et de plus grand dans la nature. C'est ce qui me rappela l'ode suivante que m'inspira la mort d'un grand homme.

ODE

SUR LA MORT DE NAPOLEON

Ei fù. . . . .

A. Manzoni.

Il est mort l'océan, vaste abîme dont l'onde
Terrible, se dressait pour tomber sur le monde
Qui semblait reculer en entendant sa voix.
Il jetait pour écume, en grondant, des empires,
Et se faisait un jeu d'engloutir les navires
Des grands, des princes et des rois.

Les aquilons volaient sur sa superbe crête
Il chérissait bien plus l'aile de la tempête
Que les plus doux baisers d'un amoureux Zéphyr.
Dans son sein orageux que des sceptres périrent!
Mais les siècles enfin en triomphant se dirent:
Nous l'avons vu passer, mourir.

Il est mort l'aigle altier dont la terrible serre
Dédaignait tout fardeau qui n'était pas la terre.
Il a laissé tomber sa proie en frémissant.
Son aile, en son courroux, balayait un royaume;
Comme un vent orageux balaie un vain atôme.
Aujourd'hui qu'est-il? un néant.

Il est mort le colosse, Hercule aux mains puissantes
Dont le pied écrasait cent hydres renaissantes
Et dont le doigt broyait ce qui grondait sous lui.
De qui les râlemens ressemblaient au tonnerre
Et qui, lorsqu'il tombait, voulait saisir la terre
Comme proie et non comme appui.

Tout croulait sous les coups de sa forte massue.
Il étouffait au sein de l'immense étendue.
Au delà de l'espace il voulait s'élancer;
Des siècles il voulait fianchir l'abîme sombre ;
Son étreinte embrassait des potentats sans nombre;
Et les siècles l'ont vu passer.

Il n'est plus, il est mort, ce vent d'abord Zéphyre
Qui renforçant depuis emportait, dans son ire,
Dans le vague des airs de brillans trônes d'or;
Déracinait souvent de puissantes provinces ;
Au lieu d'un chêne altier faisait crouler des princes.
Il expira Zéphyre encor.

Il est mort ce soleil qui, couvert de nuages,
Inaperçu monta vers les célestes plages,
Puis, du sein des vapeurs sorti tout radieux
D'un torrent de clartés inonda notre sphère ;
Puis, reprenant son voile au bout de sa carrière,
Sombre disparut à nos yeux.

Il n'est plus, il est mort le guerrier téméraire
Qui contre un saint pontif envoya sa colère
Qui l'aurait dévoré sans le souffle de Dieu;
Ce souffle devant qui le vain groupe des mondes
Est la feuille livrée aux tourbillons des ondes,
Ou la paille aux ondes du feu.

L'Empéreur est tombé; mais sa gloire éclatante
Est encore debout. La course dévorante
De l'ouragan des temps ne peut la renverser,
Il faut que l'Univers qui comme un rêve passe
S'écroule tout entier pour voir la forte trace
Du pied du héros s'effacer.

9. MÉDITATION

ORTA KEUIU

Un jour, je me dirigeai vers le village d'Orta Keuïu, situé entre Bechik taschì et Defterdar bournou. A mon arrivèe, j'allai faire une visite à un haut dignitaire Turc qui y possède un très joli y a l ì, (maison qui donne sur la mer.) C'est un homme d'environ 60 ans, qni n'a rien de la gravité Otthomane. Je le trouvai très instruit, très aimable et très eausant. Son visage ouvert et riant contrastait aveo ces figures allongées et ces fronts moroses qu'on rencontre si souvent chez les Turcs. Il effleura plusieurs discours indifférens, et s'ègaya beaucoup sur un Anglaise qui prêche, me dit-il, l'Athéisme en Anglaterre. Il trouva l'occasion de placer à propos quelques dictons de Nassraddin Hodgeà, si connu en Turquie par ses plusanteries et ses farces. Entre autres anecdotes, en voici une qu'il me raconta. «Un individu, dit il, alla un jour trouver le Hodgeà pour le prier de vouloir bien lui prêter son âne. Hélas ! je ne l'ai plus, répondit le plaisant personnage, qui n'avait pas apparemment grande envie de voir son cher quadrupède s'absenter. Un mauvais hasard fit, en attendant, que le coursier aux larges oreilles déploya en ce moment dans toute son effrayante intensité sa voix àcre et désagréable, alors mon emprunteur de se tourner vers le menteur effronté pour lui reprocher un mensonge aussi manifeste ; eh quoi ! lui répondit sans se troubler le plaisant Hodgeà, tu pousses la bonhomie jusqu'à croire à mon âns plutôt qu'à moi même ?»

Pour revenir à l'aimable conteur, il me fit servir une belle pipe au tuyau de cerisier, au bouquin d'ambre, après quoi on ma présenta une tasse de café sans sucre. En attendunt, je jetai un coup d'oeil sur l'appartement où je me trouvai, et il me parut meublé d'une manière très simple. Il n'y avait qu'un long sofa, un canapé et des chaises d'un bois assez ordinaire. Point de tableaux ; je vis seulement un cadre contenant de lettres Turqnes : c'était probablement quelques versets du Coran. Dans une alcove qui était située à l'extrêmité de cette chambre, je remarquai

quelques dessins en couleur, qui représentaient un petit paysage. Cinq à six domestiques attendaient dans une anti-chambre les ordres de l'Effendi. Aussitôt que celui-ci battait des mains, on voyait tantôt l'un tantôt l'autre entrer dans l'appartement pour lui prodiguer ses services. Enfin, après environ une demie-heure, je pris conjé de lui et me retirai très satisfait de la manière dont je fus reçu. En sortant, je fis quelques réflexions sur certaines qualités que Mr. Brayer attribue aux Turcs, telles que la circonspection, la prévoyance. «Si la circonspection fut jamais nécessaire, dit le docteur en médecine, certes c'est en Turquie. J'ai déjà fait pressentir l'utilité de cet organe en parlant de la ruse et de la dissimulaition. Inné, héréditaire, il doit se fortifier encore par l'exercice et acqérir son plus grand dévéloppement à cet âge où la crainte et l'ambition le tiennent sans cesse en activité. Aussi est-il probable que la tête carrée des Musulmans doit cette forme à l'extension considérable des protubérances bi-pariétales.» C'est donc parce que la tête carrée des Musulmans doit cette forme à l'extension considérable des protubérances bi-pariétales, qu'ils sont circonspects et prévoyans. Sans examiner ici si la circonspection et la prévoyance peuvent s'allier avec le dogme de la fatalité si enraciné dans l'orient, je me contenterai d'exprimer mon profond mépris pour un systéme que je louerai tout au plus sous l'arbre du mensonge, dont je parle dans ma première méditation, à l'ombre duquel je prodiguerais les plus grands éloges à la sagacité du quelques critiques de nos jours et surtout de celui de l'Atala ainsi qu'au bon goût qui régne dans certaines productions romantiques. Si la misérable doctrine de Gall méritait une réfutation sérieuse, je demanderais à ses aveugles partisans ce que devient par exemple, la bosse de la colère, lorsqu'on parvient, comme St. François de Sales, à dompter, à force de combats et de persévérance, cette passion terrible, jusqu'à devenir doux comme un agneau? Ces bosses ont-elles le privilége singulier de paraître et de disparaître, de grandir et de se rapetisser sur les têtes qu'elles décorent? Les sectateurs de Gall veulent-ils me convaincre,

ou fouler aux pieds leur chimière? qu'ils me permettent de leur tâter la tête à tous tant qu'ils sont : si après mille tâtonnemens je parviens à y trouver la bosse du sens commun, je leur promets d'embrasser leur cause ; si non qu'ils sortent enfin du sein des ténèbres *où* ils s'enfoncent avec une si niaise complaisance.

C'est dans ce village que séjourna, sous le règne de Michel le Bégue, un certain Cubicularius, et que l'on voyait jadis le monastère de St. Foca, sur les ruines du quel on éleva ensuite une autre église. L'ancienne église a été fabriquée par Basile le Macédonien. C'est encore ici, ou dans les environs, que le Grand-Vizir Ibrahim Pachà, gendre d'Ahmed III., possédait une maison de campagne avec un beau jardin planté de tulipes. On raconte qu'un jour, voulant donner une fête au Sultan précité, il fit distribuer dans ce parterre avec beaucoup d'ordre une multitude de lampions de cristal. Charmé de cette illumination, Ahmed III. voulut en repaître plusieurs fois ses regards, et ordonna qu'elle fût renouvellée tous les ans dans les parterres du Sérail. Dès lors, l'habitation d'Ibrahim Pachà ne fut désignée que sous le nom de Tchiraghann Yalissy. C'est d'alors, à ce qu'on prétend, que date le goût des Ottomans pour cette fleur d'ailleurs si favorisée par la nature.

Ce village est un des plus peuplés de ceux qui ornent la côte dEurope ; il y a, en effet, une grande quantité d'Arméniens, qui y possédent une grande Eglise, et de Juifs dont la Synagogue s'élève non loin du rivage. Deux fontaines sacrées connues sous le nom de Aya Paraschevi et de Ayi Yorghi, s'aperçoivent à l'extrêmité de la vallée qui encadre ce village : on croit que ce sont là les débris de deux anciennes églises qui portaient les mêmes noms. Les Turcs qui séjournent dans ce lieu possédent une petite mosquée qui est située sur la rive.

Sestini ne parle de ce village que per transennam. Il dit qu'il est habité pour la plupart par des Juifs, des Grecs et des Arméniens. Il ajoute qu'il alla dans le jardin d'un Arménien pour voir la culture des jasmins.

Il nous semble que Costandius se trompe en confondant le Diplokionion, qui est le village de Bechik-Taschi, avec l'ancien

port des Rhodiens, puisque Denys de Byzance place ce dernier après le Jasonium et le bois d'Apollon, qui était situé dans le dit village de Bechik-Taschì; mais cette erreur, si c'en est une, me paraît très légère.

Selon le savant père Indgidgi, ce village doit son ancienne dénomination d'Archion au séjour qui y fit Argie fille d'Adraste; il ne faut cependant pas ignorer que P. Gilles assigne une autre source à un pareil nom. Nous traduirons ici exactement ce passage, le voici: «C'est ici qu'habita Archias de Thasos, fils d'Arystonyme. Ayant voulu bâtir en ce lieu une ville, il en fut empêché par ceux de Chalcédoine, qui craignirent que cette ville naissante ne s'élevât contre eux. Archias assigna à ceux qui avaient changé de pays afin de le suivre, pour demeure, l'endroit nommé Aënion, et laissa à ce lieu le nom d'A r c h i o n. Cet Archias de Thasos, quoiqu'il ait choisit ce lieu recommandable soit du côté de la terre que de celui de la mer, fut cependant, pour avoir préféré ce site à la position de Byzance, aussi aveugle que cet autre Archias de Mégare, qui, d'après Pomponius Mela bâtit la ville de Chalcédoine.» Le même écrivain vante la fertilité de ce village, qui fut appelé long temps après St. Foca. Je citerai ici un passage de la longue description que le docteur Brayer fait de ce même lieu. Le voici: «Nous arrivons à Orta Keuïu, le plus populeux des villages situés sur les rives du Bosphore. Sa partie basse, près de l'échelle, est humide et malsaine; elle est occupée par les Juifs. La partie haute, habitée par des familles Arméniennes, est propre, jouit d'un bon air et offre quelques promenades agréables. Un ravin, qui le partage en deux moitiés, a été élargi, encaissé pour prévenir les dégats occasionnés par les avalanches à la suite des fortes averses: mais le but qu'on s'était proposé n'a pas été atteint parfaitement: les eaux pluviales inondent quelquefois le terrain inférieur, et les immondices qu'elles entraînent, déposées à leur arrivée dans le Bosphore, y ont peu-à-peu produit un delta fangeux sur lequel le bas qnartier est en partie élevé.»

La montagne qui s'élève derrière ce village et celui de Kourou Tschechmé s'étale aux regards avec une rare magnificence. Les chênes verts, les arbres du Judée, les lauriers, les arbou-

siers, les ifs, les pins, les cyprès et les peupliers en décorent avec grâce la croupe incomparable et vont mourir à son sommet.»

Assis sur une pierre qui venait baiser avec un doux murmure l'onde cristalline du Bosphore, je rêvai sur les anciens peuples qui erraient jadis sur ces rives alors inhospitalières. «Le génie du commerce dit un auteur moderne, le génie du commerce, avide, persévérant, fécond en ressources a changé en chemins frayés ces détroits redoutables; ils étaient bordés alors de forêts vierges, de marais malsains, de rocs battus des vagues. La mer qui leur versait ses eaux, se nommait par euphémisme, mer hospitaliere, Pont-Euxin; et plus tard, lorsque les Romains envahisseurs avaient fait de ces bords une de leurs provinces et le lieu d'exil où languit et mourut Ovide, cette rive s'appelait inhospitalière Axenos. Les premiers actes connus des peuplades barbares semées à longs intervalles sur ces côtes, dès la plus haute antiquité, c'est qu'elles massacraient les étrangers et immolaient des victimes humaines.» Ce fut le commerce qui fit évanouir l'aspect effroyable de ces rives qui, anciennement soumises aux Thraces et aux Scythes, tombèrent sous la puissance des Grecs. Quelques temps après, l'aigle romaine, dominatrice du monde, ombragea de ses ailes premièrement la côte d'Asie et ensuite celle d'Europe. Le Bosphore, qui vit en 670 une flotte Arabe vomie des ports de l'Afrique assiéger la ville de Constantin, vit aussi le feu grégeois réduire en poudre ces vaisseaux audacieux. Long-temps auparavant il avait gémi sous un pont de radeaux sur lesquels s'exécuta le passage de 700 mille Perses, en présence de Darius, leur souverain. Sous le règne d'Alexis Comnéne, ce même détroit fut traversé en sens inverse par l'armée de Godefroi de Bouillou. En 1204, une flotte vénitienne sous le commandement du fameux Doge Henri Dandolo, sillonna les mêmes flots, témoins de tant de variatiens et de désastres.» Alors, dit l'auteur précité, Vénitiens, Français, Espagnols, tombèrent sur cette terre fertile, sur ces riches cités, comme une nuée de corbeaux sur un champ de bataille. Chaque aventurier audacieux partait de son manoir en ruine, et sans bien savoir où trouver la conquête dont il demandait l'investiture au Pape, laissant le nom du royaume en blanc, il marchait la hache

haute, et s'il ne mourait, était roi, duc ou tout au moins Comte de quelqu'un de ces lieux consacrés dont il ignorait l'antique gloire et dont il changeait les monumens en meurtrières.» Alors l'étendart de St. Marc flotta, victorieux, devant la Capitale de l'Orient, tremblante et captive. Enfin cette proie si longtemps disputée, fut arrachée, quoique avec peine, des mains du dernier des Costantins par Mohammed II. Cet événement remarquable eut lieu l'an 1453.

Voilà les souvenirs qui occupèrent mon esprit à l'aspect du canal superbe qui déroulait son cristal à mes pieds. Mais bientôt des souvenances plus importantes surgirent dans ma mémoire. La voix éloquente de Platon roulant de siècle en siècle, parvint jusqu'à moi, comme un son mélodieux et sublime échappé d'une lyre antique. L'aspect de ces lieux enchanteurs sembla faire passer devant mes yeux l'image insaisissable de celui qui est. Alors je crus entendre le divin Philosophe s'exprimer de la sorte, «Le Dieu que je Vous annonce est un Dieu unique, immuable, infini. Centre de toutes les perfections, source intarissable de l'intelligence et de l'être, avant qu'il eût fait l'Univers, avant qu'il eût déployé sa puissance au déhors, il était; car il n'a pas point eu de commencement, il était en lui-même, il existait dans les profondeurs de l'éternité. Non mes expressions ne répondent pas à la grandeur de mes idées, ni mes idées à la grandeur de mon sujet.» Jusqu'ici j'admirai le grand homme; mais mon enthousiasme se refroidit par ce qui suit. «Egalement éternelle, la matière subsistait dans une fermentation affreuse, contenant les germes de tous les maux, pleine de mouvemens impétueux qui cherchaient à réunir ses parties et de principes destructifs qui les séparaient à l'instant; susceptible de toutes les formes, incapable d'en conserver aucune; l'horreur et la discorde erraient sur ses flots bouillonnans. La confusion effroyable que vous venez de voir dans la nature, (c'est après un orage qu'il a prononcé ce discours) n'est qu'une faible image de celle qui régnait dans le chaos.» Voici, me dis je, douloureusement, voici l'écueil contre lequel se brisèrent presque tous les philosophes de l'antiquité et surtout les Stoïciens, d'après lesquels la matière dont les corps sont formés est éternelle et privée de

commencement, comme Dieu même (*). Mais peut-on concilier l'existence de deux êtres également nécessaires? L'Idée de l'être nécessaire n'emporte-t-elle pas avec elle celle de l'immensité, de la toute-puissance, de l'immutabilité, de l'éternité? etc. Or, quelle influence Dieu peut-il avoir sur un être nécessaire comme lui? et s'il n'a aucun pouvoir sur lui, où est la toute-puissance qu'entraîne avec elle l'idée de Dieu? Mais si la matière est éternelle, d'où vient qu'il est impossible de la concevoir comme illimitée, les bornes entrent-elles dans l'idée de l'être nécessaire? D'où vient, au contraire, que l'on peut très-bien la concevoir comme non existente? L'Idée de la nécessité ne heurte-t-elle pas de front celle de la non-existence? Si la matière est éternelle, d'où viennent ses imperfections? D'où vient, par exemple, qu'elle ne peut se mouvoir, qu'elle ne peut se modifier que par une impulsion étrangère? Il faut donc nécessairement admettre la création, quelque incompréhensible qu'elle soit pour notre intelligence. Alors je m'élançai au delà des siècles jusqu'aux bords du néant et je crus voir se dessiner devant moi le seul être nécessaire que lui dit, «leve-toi.»

10. MÉDITATION

DEFTERDAR BOURNOU

Un matin, à peine les rayons naissans du soleil avaient dissipé la brume répandue sur la face des mers, que je pris la direction de Defterdar bournou. Ayant jeté par hasard les yeux sur quelques nouveaux tacticiens, je commençai à rêver sur le trait le plus remarquable du règne du Sultan Mahmoud, c'est-à-dire sur la destruction des Janissaires. Je me rappelai insensiblement quelques circonstances de l'histoire de cette milice formidable. On n'est pas d'accord sur son origine: les uns veulent que ce soit Amurat I. (Mourat) qui les a établis à la persuasion d'un Santon et d'autres Orkan, père de cet Amurat. Le

(*) Voyez Juste-Lipse. Physiol. Stoic 11. Dissert. 4.

nom Janissaire vient de Yéni (nouveau) et Tchéri (soldat.) On sait qu'ils honoraient comme leur principal patron un prédicateur de l'armée d'Amurat I. nommé Bektasch. Il fut le fondateur d'une secte de religieux Turcs, qui portaient des bonnets blancs de plusieurs pièces avec des turbans de laine tortillée comme une corde. Les Janissaires de la Porte suivaient cette secte. Cette milice était jadis composée d'enfans Chrétiens. On sait jusque à quel point ils ont été jadis formidables. On n'ignore pas non plus qu'ils passèrent en 1648 la hardiesse jusqu'à déposer le Sultan Ibrahim et à l'étrangler dans le château des Sept Tours. L'an 1687 ils se joignirent aux Spahis, pour detrôner Mohammed IV. et élever Suléïman III. son frère, sur le trône. Combien de fois ils ont allumé de terribles incendies pour exprimer aux Sultans leur mécontentement, ou pour exiger la tête de quelque haut dignitaire! Combien de fois aussi n'ont-ils pas fait pâlir les ennemis par une irrésistible impétuosité et un courage invincible! Enfin le Sultan Mahmoud a vengé ses prédécesseurs de l'insolence de cette tourbe indisciplinée, mais martiale et bouillante. Il a terrassé cette hydre de manière à lui ôter tout moyen de se relever.

Il y avait autrefois au village où je venais d'arriver le palais du Defterdar Effendi, qui lui a donné son nom. L'oeil qui de ce cap (bournou, signifie ici cap ou promontoire) s'étend sur le canal, rencontre avec délices une multitude de tableaux variés et attachans. Mais ce promontoire même empèche les habitans du village de jouir de cette vue délicieuse. Le nom de Clidion (clef) que les premiers Grecs donnaient à ce promontoire provient, selon la conjecture du Père Indgidgi, de ce qu'en détournant ici la direction du courant, ce cap la pousse vers la côte de l'Asie, mais nous ne saurions concevoir le rapport qu'il y aurait entre ce détournement d'eaux et la clef. Nous partageons plutôt l'opinion de P. Gilles qui croit que ce cap a été appelé ainsi parce qu'il semble clorre et terminer le Bosphore, et c'est peut-être ce qu'entend aussi le Père Indgidgi.

Sur la cime de ce cap, les Grecs adoraient le vieux de la mer. Voici ce qu'on trouve dans Denys de Byzance relativement à ce personnage mystérieux; «Sur le sommet de ce promontoire

est établi le vieux de la mer. Les uns disent que c'est Nérée, d'autres Phorcys, d'autres Protée, quelques uns que c'est le père de Sémystra, et d'autres, en petit nombre, affirment que ce fut un vieillard qui servit de guide à Jason, dane les détroits du Bosphore. Certain devin nommé Latiades fit connaître aux descendans des Colons des Mégariens un oracle qu'il avait entendu dans son sommeil, et où il était dit qu'on devait sacrifier aux dieux de la mer: c'est pourquoi ce vieillard est honoré ici publiquement »

De toutes ces opinions divergentes, la moins probable, selon nous, est celle qui confond Phorcys avec ce vieux de la mer. On sait que Phorcys ou Phorcus était un Roi de Sardaigne qui fut battu par Atlas dans un combat naval. Il est vrai que les Poëtes en ont fait un dieu marin et qu'ils lui ont donné pour filles les Gorgones, mais je ne sache pas que les descendans des colons Mégariens aient adoré ce personnage dans le Bosphore de Thrace. Pour ne pas passer toutes les autres en revue, nous nous contenterons de dire ici que la dernière nous paraît la plus croyable.

A la vue du sommet du cap, où les Grecs adoraient, comme nous l'avons déjà dit, le vieux de la mer, nous ne pûmes nous empêcher de nous occuper de quelques souvenirs relatifs aux Grecs anciens et modernes. Les Grecs étaient jadis fameux par leur esprit et leur courage. Moréri dit que le pays était si fécond en gens de lettres, qu'il se trouva une fois entre autres, trois cents auteurs qui firent la description d'une bataille. Spurius Posthumius, Aulius Maulius et Publius Sulpitius allèrent en Grèce pour étudier les moeurs et les coutumes des Grecs. La Grèce après avoir long-temps combattu pour la liberté, fut soumise aux Romains, aux Empereurs de Constantinople et ensuite aux Turcs, mais il y a déjà long-temps qu'elle a brisé les chaines dont les Musulmans avaient chargé ses mains jadis terribles. Les Athéniens, entre autres peuples de la Grèce, se distinguaient par leur esprit, par leurs connaissances, et par leur aptitude aux sciences et aux beaux arts. On accuse les Grecs d'avoir été trop portés pour les fictions et les mensonges. La plupart de leurs historiens n'ont pas été exempts de ce défaut. On sait que

l'ancienne Grèce était fort superstitieuse : que de temples elle a érigés aux faux dieux! quelle multitude innombrable de dieux qu'elle s'est créés, ou quelle a adoptés des autres nations ! Elle s'est convertie ensuite au Christianisme, mais elle s'est séparé de l'Eglise Romaine. Les Grecs modernes ont déployé une valeur et un courage extraordinaires dans les derniers combats qu'ils ont eu à soutenir pour la liberté. Ils ont été couronnés de succès et sont aujourd'hui gouvernés par un jeune Prince dont le coeur est toujours ouvert pour ses sujets. Qui ne connaît pas les Kolocotroni, les Canaris, les Karaiskaki, les Marc Botzaris, Capitaines dignes d'être opposés aux Miltiades, aux Cimons, aux Thémistocles? C'est grâce à la généreuse assistance des trois Puissances alliées, ainsi qu'à leur bouillante ardeur que les Grecs parvinrent à briser la chaîne pesante qu'ils traînèrent pendant tant de siècles. La Grèce moderne a également produit des politiques distingués, tels que Capo d'Istria dont on apprécied généralement les talens diplomatiques. Personne n'ignore les services que ce zèle diplomate rendit à la Russie, ainsi que la confiance illimitée que l'Empereur Alexandre avait en lui. Cet illustre dignitaire se distingua aussi par son amour pour la Grèce. On sait que durant son séjour en Suisse. au moment même où on le voyait spectateur inactif des événemens importans qui passèrent dans cette partie intéressante de l'Europe, il ne laissait pas d'envoyer aux Grecs des secours pécuniaires et de pourvoir à l'éducation de quelques jeunes grecs qui se réfugièrent en Suisse et en Allemagne. C'est bien à tort que quelques uns attribuent sa mort à la nation grecque en masse. Ils ignorent apparemment que cette scène tragique n'eut pour auteurs que les deux fils du Bey des Maïnotes, Constantin et Georges Mavromichalis. La preuve que le peuple n'était nullement coupable de cet assassinat, c'est le massacre de Constantin qui prenait la fuite. Du reste, on sait que le Président s'est permis des injustices criantes contre cette famille.

On a porté différens jugemens sur cette nation. Un auteur anglais l'accuse vaguement de lâcheté, sur ce que quelques Grecs montrèrent peu de courage lors de la guerre entre la Porte et la Russie, terminée en 1774. Mais une seule action ne

saurait guère entraîner une pareille accusation, d'ailleurs si puissamment réfutée par le courage extraordinaire qu'ils montrèrent en tant de circonstances depuis leur insurrection. Un auteur allemand les appelle un fardeau inutile à la terre; mais on peut voir dans les oeuvres du célèbre Koraï la réfutation de cette proposition hasardée. D'autres leur attribuent une crasse ignorance: P. Gilles, entre autres, dit en propres termes qu'ils avalèrent tout le fleuve de l'oubli de manière à n'y laisser aucune goutte. Ce reproche est vrai en partie, surtout du temps de ce voyageur; mais aujourd'hui des savans distingués, des écrivains élégans, tels que le fameux Koraï, dont nous avons déjà parlé, Econome, Bamba etc., des poëtes, tels que J. Rizo, Souzzo etc., nous annoncent déjà l'aurore d'une civilisation et ouvrent devant nous le plus bel avenir.

Quant aux Grecs qui séjournent encore à Constantinople et aux environs, nous pouvons dire que la plupart sont adonnés au commerce. On trouve parmi eux de riches négocians. On peut appliquer, du moins en partie, à ce peuple, une phrase de Madame de Staël, savoir: «que la fumée du tabac forme autour des gens du peuple et même des hommes de quelque considération, une sorte d'atmosphère lourde et chaude, dont ils n'aiment pas à sortir.» Mais on ne saurait ajouter que cette atmosphère nuit à leur activité. Ils sont, au contraire, vifs, entreprenans, amis de la liberté, inquiets et très actifs. On peut encore dire d'eux ce que ce même auteur dit des Allemands, c'est-à-dire que la Religion vit en Grèce, dans tous les coeurs. Les Grecs sont en général fanatiques pour leur religion, et l'on peut surtout leur reprocher une haine aveugle et irréfléchie contre les Catholiques.

Ce qui prête aussi chez les Grecs, et surtout chez les femmes, le flanc à la critique, c'est leur affectation à singer la démarche, le costume et la manière des Francs; il faut pourtant avouer qu'il y en a plusieurs qui le font avec grâce et d'une manière assez naturelle. Puisque j'ai commencé à parler des femmes de cette nation, je dirai qu'elles sont généralement belles, caressantes, très attrayantes et qu'elles ont, comme les Allemandes, mais d'une autre manière, un charme qui leur est tout-à-

fait particulier. Les Grecs, au moins ceux qui ont reçu une éducation passable, sont communément très polis, mais peut être un oeil perspicace aperçoit-il à travers leurs paroles mielleuses et leurs courbettes multipliés, un je ne sais quoi de forcé qui indique une civilisation naissante. Dans la description d'un bal qu'il eut l'occasion de voir à Smyrne, Sestini dit qu'ils se contentent de peu, qu'il leur suffit deux lumières placées sur deux commodes pour illuminer une fête, que leur principal instrument est la lire, etc. Les temps ont bien changé depuis, et nous pouvons avancer hardiment que les bals données par les personnes aisées de cette nation ne diffèrent en rien de ceux des Européens. Je voudrais m'étendre dans cette esquisse que j'ai tracée des moeurs et des usages des Grecs; mais je ne dois pas oublier ici que la nature de mon ouvrage me permet à peine d'effleurer ce sujet et qu'il est temps de passer à d'autres matières. Je remarquerai donc avec le Chevalier Antoine Baratta que le peuple Grec est celui qui a le moins dégénéré de ses ancêtres. Je renvoie ceux qui en douteraient à l'ouvrage de Mr. W. Eton intitulé A Survey of the Turkish Empire et je me contenterai d'apprendre ici à ceux qui ne l'ont pas lu que cet écrivain fait un tableau flatteur des Grecs des îles, et ne présente sous un jour défavorable que ceux du Fanal. Je leur conseille aussi de jeter un coup d'oeil sur un autre ouvrage intitulé Voyage en Grèce et en Turquie par C. S. Sonnini et sur celui du voyageur Irlandais Quin. C'est dans ces oeuvres diverses qu'ils verront la nation grecque présetée sous son veritable jour.

Enfin quelques souvenirs qui ont trait à la superstition des anciens Grecs me firent rêver quelques temps sur les idoles de la manière suivante: «S'il est vrai que Ninus fit adorer la statue de Bélus son père, après sa mort et donna ainsi commencement au premier culte des Idoles, de quelle funeste erreur ne fut-il pas la source? Si je m'enfonce dans la nuit de l'antiquité, je surprends quelques payens élevant des pièces de bois ou des colonnes de pierre et pliant stupidement le genou devant l'ouvrage de leurs mains. Que d'idoles je découvre dans les temples consacrés à des divinités chimériques! Je vois à Rome Tar-

quin l'ancien érigeant le premier des idoles. J'y voie surgir la statue de Cérès, la plus ancienne des statues qu'on ait connues à Rome. Partout je vois des idoles d'ébéne, de marbre, de pierre, de cédre, d'ivoire. Je vois Jupiter armé de sa foudre, ayant un aigle à ses côtés, Neptune tenant un trident et monté sur un char tiré par des chevaux marins, Pluton tenant sa fourche à deux dents, et traîné sur un char attelé par quatre chevaux noirs, Mars armé de toutes pièces, avec un coq, et ainsi des autres dieux et déesses. Si je laisse errer mon regard dans des contrées lointaines, je trouve encore dans quelques endroits des Indes quelques colonnes devant lesquelles des stupides humains se prosternent. Je trouve en Chine, en Tartarie et au nouveau monde une foule d'aveugles idolâtres. Cependant quelle déplorable cécité que celle de croire à la multiplicité des dieux? Et si une fatale expérience, ainsi que toutes les histoires ne coucourraient à prouver la vérité de ce fait, qui pourrait jamais s'imaginer que l'homme pût en venir à cet excès? Consultez le plus gros bon sens, que vous dira-t-il sinon que la Divinité ne peut être qu'unique, que les attributs mêmes qui servent à la qualifier ne peuvent absolument convenir à plusieurs êtres semblables, qu'une toute-puissance qui se divise, s'anéantit par cette division même? La plus simple logique suffirait pour démontrer l'absurdité du politéisme; et cependant cette funeste erreur a envahi presque toute la terre. On voyait sur tous ses points s'élever des autels en l'honneur des fausses divinités; on voyait l'impudicité encensée par une foule innombrable. Tant il est vrai que l'homme est capable de se livrer aux plus funestes excès, lorsque Dieu l'abandonne à son orgueil ou à sa faiblesse.

---

11. MÉDITATION

LA POINTE DE TIRNAKDGI.

Désireux de voir la pointe de Tirnakdgi, située près du promontoire où l'on adorait jadis le vieux de la mer, je m'acheminai vers ce lieu en tournant de temps en temps mes regards

vers la chancellante Stamboul. Je considérais attentivement la cité qui, «semblable à une femme dont la beauté rivalise avec celle de la lune porte autour de sa taille des murs en guise de ceinture.» Je ne me lassai pas d'admirer «cette ville dont les murs et les créneaux vont audacieusement friser les cieux, au point que l'homme et l'ange peuvent s'entendre, dont les dômes et les coupoles de plomb semblent offrir aux regards étonnés des bâtimens à pleines voiles.» (*) Tandis que ces éloges de Yahyà Bey et quelques autres qu'on lit dans le panégyrique de Stamboul par Saad Eddin s'offraient à ma mémoire, j'entendis retentir à mon oreille la plus riche des langues. Je me tournai et je vis quelques soldats arabes qui faisaient la conversation: L'un d'eux étalait, avec cette volubilité de langue qui caractérise cette nation, les avantages du Nisam introduit par le Sultan Mahmoud, tandis qu'un autre aggravait les prétendus inconvéniens d'une civilisation qui sera, au dire de Mr. M. Michaud, pour les Turcs comme la robe de Nessus pour Hercule, qui n'a fait jusqu'ici qu'allumer un feu qui ne peut plus s'éteindre et qui finira par les consumer (**).

Pour éviter de m'enfoncer ici dans le cahos de la politique, où ceux-mêmes qui se piquent d'être les plus clairvoyants marchent souvent en tâtonnant dans d'épaisses ténèbres, je m'empresse d'entretenir au moment mes lecteurs de la nation, de la littérature et de la langue Arabe. Quelques uns font dériver le mot A r a b e du verbe hébreux a r a b (mêler, obscurcir, négocier) parce que, disent-ils, l'Arabie est mêlée de plurieurs nations qui y font le commerce. D'autres du mot H a e r a b (occident,) parce que l'Arabie est à l'occident de la Perse. Il y en a enfin qui prétendent que ce mot provient d'A r a b a h qui signifie solitude. Les arabes sont une nation ancienne qui prétend descendre d'Ismaïl. Ils sont généralement superstitieux, sobres, vifs, mélancoliques et rêveurs. Si nous feuilletons l'histoire, nous ne pourrons nous empêcher d'admirer leur valeur bouillante, leur courage et leur intrépidité. Quant à leur physique,

(*) Poème des villes par Yahyà Bey.

(**) Correspondance d'Orient par Mr. Michaud et Poujoulat.

on convient qu'ils sont ordinairement maigres et secs ; leur regard est farouche, et la couleur de leur visage noire ou basanée. Ils adoraient anciennement le soleil, la lune, les arbres, etc. Convertis, à ce qu'on croit, par St. Jude, ils finirent par se ranger sous les bannières sanglantes de Mohammed. Malgré leur valeur, ils durent plusieurs fois subir le joug étranger. Hérodote et Xénophon nous apprennent que leurs anciens Princes furent vaincus par les Egyptiens, par les Perses et par les Assyriens. Long-temps après, le jeune conquérant qui soumit presque toute l'Asie sous ses lois, étendit son sceptre sur l'Arabie.

Ce qui les caractérise particulièrement, c'est une imagination ardente et une profonde sensibilité. Ces deux qualités sans lesquelles il n'y a pas de Poésie, ces qualités que le joug de l'esclavage n'a pu écraser, sont les principales causes de leurs succès dans cet art divin dont le plus brillant éloge est la sotte indifférence et le pitoyable dédain des esprits étroits et glacés. La poésie Arabe a des points de contact avec l'hébraïque et la Persane, par la hardiesse des images, par la profusion des métaphores, par le pittoresque du pinceau, par le brillant de la palette. Sans avoir la noble concision ainsi que la majesté de l'idiome hébraïque, dont elle dérive, ni la douceur enchanteresse du Persan lal angue Arabe ne se prête pas moins que ceux deux dialectes à la poésie. «L'arabe, dit Mr. E. Barreau, a une parole ardente d'aspiration et pétulante de gestes, une parole qui toujours chante, crie, fait saillir une langue irrégulière, abondante, variée, sonore.» Le Père Ange de St. Joseph, grand admirateur de la beauté de la richesse de la langue arabe, nous assure qu'elle posséde un millier de Synonymes pour exprimer la parole E p é e, cinq cents pour le mot l i o n, deux cens pour le mot s e r p e n t et quatre vingts pour rendre la parole m i e l. Mais cette abondance vraiment surprenante se remarque aussi dans sa grammaire, et particulièrement dans ses verbes. Elle posséde trente cinq conjugaisons (hamsetu ve sélassuné baben.) Quant aux Poëtes Arabes, il sont si nombreux, que Mr. Spanheim soutient qu'il y a plus de vers parmi les Arabes que parmi toutes les autres nations ensemble. On lit dans le dictionnaire de Moreri que la 155 année de l'hégire, il mourut un savant

nommé Abuthacen Ahmed et surnommé Rouaïa, qui se vantait de pouvoir réciter cent poèmes entiers sur chaque lettre de l'Alphabet. On dit que la langue Arabe est composée de douze millions trois cent cinquante mille quarante deux mots , et on lit quelque part, (chose difficile à croire) qu'un des Princes de l'Arabie possédait un dictionnaire Arabe d'une si prodigieuse grosseur qu'il fallait soixante chameaux pour le porter. Parmi les califs Arabes, comme parmi les Sultans Turcs, on en compte qui ont protégé les savans et d'autres qui se sont eux-mêmes distingués dans les sciences, tels que Aboujafar el mensor, qui cultiva la Philosophie et l'Astronomie. On sait qu'une foule de bons ouvrages roulant sur les sciences ont été traduits en Arabe par les ordres et sous les auspices de Califes El mamour Abdallah et Haroun el Raschid. Au commencement du dixième siècle des professeurs Arabes enseignaient en Espagne à des disciples accourus de toutes les parties de l'Europe, la médecine et les Mathématiques. Mais à part ces deux sciences , on n'ignore pas les progrès des Arabes dans la philosophie, la physique, l'arithmétique, l'astronomie, la rhétorique, etc. On peut citer parmi les Géographes les plus fameux de cette nation Nassar Eddin, Cherif Idrissi, dont nous possédons un ouvrage sur l'Espagne, Abulféda , etc. Ce dernier a su marier la palme de l'historien au laurier du géographe. Un savant, Mr. C. L. nous dit qu'on peut considérer les Arabes comme les inventeurs de la Chimie. Cet auteur cite parmi les meilleurs auteurs Arabes qui ont écrit sur la Médecine Aharym Jahiah Ibn Serapion, Jakob Ibn-Ishak Alkendi , Jean Mesve , Rhasis , Almanzor , Ali Ibn Abas, Avicenna, Averroes, etc. Pour ne pas trop nous étendre sur une matière si féconde , nous nous contenterons de citer parmi les ouvrages Arabes les mieux écrits et les plus élégans, le Courann dont nous faisons mention ailleurs , un ouvrage de Hamrah Ben Ahmed, écrit contre le Courann et un autre de Moselema qui l'emporte de beaucoup, selon le jugement de quelques savans, en élégance sur l'oeuvre même de Mohammed. Je reviendrai plusieurs fois sur la littérature Arabe.

Je passai insensiblement le cap de Defterdar et je me trouvai à la pointe de Tirnakdgi, qui est l'ancien Paravolos dont

Denys de Byzance fait mention de la manière suivante: «Près du vieux de la mer est situé le Paravolos, qui est un jet téméraire ainsi nommé de la pêche téméraire et incertaine qu'on y fait, à cause de l'aspérité inégale de la mer. Car ce flot qui va expirer sur un rivage scabreux rend la pêche dangeureuse, presque infructueuse et à peu près inutile.»

C'est dans ces environs que fut situé, au dire du Père Indgidgi, le monastère du Patriarche St. Terasius. Voici ce qu'on trouve dans l'ouvrage de l'auteur précité relativement à ce monastère et à ce Saint. «Quelle que soit l'opinion de tous les autres, André Dandolo qui écrit sur la translation du corps du Térasius, dit avec précision qu'il était déposé sur le cap de Chiledro, c'est-à dire C l i d o n. Il se nommait monastère de Térasius parce que c'était lui qui l'avait fabriqué, et qu'il y avait été enterré. D'après Téophane, l'Empereur Michel et l'Impératrice Procopia avaient fait argenter tout le sépulcre. Après un certain laps de temps, cet endroit ayant été déserté, un prêtre qui alla sur les lieux avec des marchands vénitiens, l'enleva adroitement et le transporta à Venise.»

Je considérai attentivement l'onde qui tournoyait à mes pieds. Puis en fixant les yeux au ciel, je vis passer un oiseau de proie, ce qui fit éclore dans mon imagination l'idée du superbe volatil qui s'élance si souvent au-delà du nid des orages. Alors je crus entendre de misérables vociférations parties de la surface de la terre suivre l'aigle audacieux. Mais ces vaines et pitoyables clameurs mouraient à quelques pas de distance, tandis que la voix de l'oiseau gigantesque me sembla retentir sur le monde. Un je ne sais quoi d'immortel se mêlait à ses sons sublimes. Son aile ressemblait à l'aile de l'éternité se secouant sur l'Univers. Comparés avec la voix majestueuse qui retentissait dans les Cieux, ces bourdonnemens me parurent avoir une grande ressemblance avec le sifflement des serpens unis au roulement des tonnerres. En attendant, l'aigle tantôt frisait la fange terrestre, et alors d'innombrables insectes s'avançaient en bataillons pour fondre sur lui et ensanglanter ses plumes, dont le moindre mouvement les balayait, et tantôt reprenait son essor vers la céleste voûte, nid immense où il vit le jour pour la

première fois. Ses yeux sans s'éblouir contemplaient la face radieuse du soleil. Les Tempêtes s'agitaient sous son pied robuste, et souvent les rideaux sombres et mobiles du séjour céleste le dérobaient à mes regards. Alors sans doute il prêtait l'oreille au mouvement des sphères tournoyantes, ou même, redoublant d'audace et d'effort, il allait se reposer de sa longue course aux pieds du trône que l'éternité elle-même n'a jamais trouvé vacant. Mais alors il se faisait de son aile si audacieuse sur les rocs escarpés des montagnes une égide contre les rayons dévorans d'un soleil dont il ne peut soutenir l'éclat. Je le voyais ensuite revenir les plumes étincelantes à cause de l'attouchement des choses célestes et se percher sur le sommet de monts sourcilleux ou d'arbres tombans de vétusté. Alors quelques mortels se prosternaient devant lui, tandis que le stupide vulgaire l'accueillait avec des huées et le raillait sur ses voyages incessans au-dessus des nuées, sur son commerce sublime avec les sphères, le tonnerre et Jéhovah lui-même. Seul il me parut plus grand que la tourbe innombrable qu'il couvrait de son ombre. Ainsi l'on voit un chêne immense porter sans s'en apercevoir une foule d'oiseaux criards qui se perdent dans le moindre de ses rameaux, ou jeter son ombre sur des milliers de Pygmées rampans à ses pieds. J'eus la curiosité d'entendre les censures de ces vains atômes; les uns critiquaient la manière dont il fendait l'azur des cieux, d'autres tournaient en ridicule sa sympathie avec les étincelles des étoiles, ses fiers dédains pour l'étroit espace qu'ils occupaient et qu'ils prenaient pour l'immensité, d'autres, ne pouvant comprendre ses goûts sublimes, le qualifiaient d'insensé. Je souris à ce bourdonnement confus qui mettait dans tout leur jour toute la petitesse d'esprit, toute l'ignorance, toute la niaiserie de la foule mycroscopique. Je n'eus alors que plus d'admiration pour l'intrépidité magnanime, pour la plume infatigable, pour les sublimes penchans du colosse ailé, et laissant de côté le symbole pour la chose symbolisée, je m'aperçus que j'avais étudié les démarches les écarts et les manières du Génie.



12. MÉDITATION

COUROU TCHESCHME

Un matin je pris le chemin de Courou Tcheschmé. Comme je venais de quitter un ouvrage qui traitait de la religion des Turcs, j'eus, chemin faisant, quelques souvenirs relatifs au Mohométisme. D'après les Mahométans, le Judaïsme et le Christianisme sont de véritables religions, mais depuis que Dieu s'est communiqué à son Prophète Mohammed elles ont été abrogées. Ils croient que le Courann, pour lequel ils ont tant de respect, est composé de cahiers d'écriture que l'Ange Gabriel apportait pendant de bien longues années à Mohammed de la part de Dieu. Outre divers miracles, que je apporte ailleurs, ils en attribuent quelques autres à leur Prophète, qui, selon eux, a été reconnu comme prophète de Dieu par les pierres, les arbres et bêtes, qui le saluèrent ainsi. «Vous êtes le véritable Envoyé de Dieu.» Ils connaissent, en outre, des Anges, qui ont divers offices; comme Asrael qui est, selon eux, destiné pour recevoir les âmes des mourans et Esraphès pour sonner la trompette au jour du dernier jugement. Ils croient en outre, à un anti-Mahomet. Outre le jugement universel, ils attendent un jugement particulier, qu'ils nomment le tourment du sépulcre. Ils croient aussi à la prédestination. Leur morale consiste à faire le bien et à fuire le mal. En faisant leur prières les hommes doivent lever d'abord leurs mains jusqu'au haut de leurs oreilles et les femmes jusqu'à leurs machoires. Il leur est défendu, dit-on, de prier devant le feu; mais ils doivent le faire à la chandelle ou à la lampe. Ils sont obligés de se laver la bouche, le visage et tout le corps. On compte jusqu'à 67 sectes différentes parmi les Mahométans, et cela provient de ce que leurs docteurs expliquaient la loi chacun à sa mani re. Hadrien Réland dans son livre de Religione Mahommedica prouve qu'on a imputé aux Mahométans des erreurs qu'ils n'ont point, comme de croire que Dieu est l'auteur du mal, qu'il est corporel, et d'autres. Louis Moréri prétend que Juste Lipse a eu tort d'attribuer aux Mahométans cette opinion contradictoire de croire que Dieu est parfaitement rond et incorporel.

Pendant que je me rappelais tous ces détails et d'autres qu'il serait trop long de faire paraître ici, j'arrivai au village de Courou Tcheschmé, ce qui signifie une fontaine sèche. Ce village est habité par des Arméniens, des Grecs et des Turcs. J'ai eu occasions de parler des Grecs dans l'article de Defterdar bournou. Maintenant je m'arrêterai un instant à considérer les Arméniens anciens et modernes. On sait que la grande Arménie connue aujourd'hui sous les noms de Turcomanie et Curdistan, a été beaucoup plus fameuse dans l'antiquité, qu'elle ne l'est de nos jours. Qui n'a pas entendu parler de la magnificence de plusieurs de ses Rois, de ses richesses, de sa grandeur? La petite Arménie est dite aujourd'hui Aladoulie. Ce pays est connu aussi dans l'histoire sacrée, et l'Ecriture sainte dit qu'après le déluge, l'arche s'arrêta sur les monts d'Arménie. D'après quelques auteurs, le Paradis terrestre était situé en Arménie. «Les Arméniens, dit Moréri, sont bonnes gens, simples, sans façon et vivent contens de peu. Il y en a plusieurs parmi eux qui s'adonnent au cemmerce: aussi se sont-ils répandus dans la Natolie, dans la Perse, dans l'Egypte, dans les Indes, dans la Pologne, et ils viennent même négocier en France, en Hollande, en Italie et en Espagne. Leur langage est un des plus communs de l'Asie et s'étend même ailleurs où le négoce attire les Arméniens. Aussi forment-ils un très grand peuple, et quelques uns de nos voyageurs modernes assurent que le Patriarche de la grande Arménie a plus de quinze cent mille familles qui dépendent de lui; et que celui de la petite Arménie en a plus de vingt mille.» Le plus considérable des Rois d'Arménie fut Tigrane; mais il dut céder aux Romains. On croit que c'est l'apôtre St. Barthelemi qui prêcha l'Evangile en Arménie. En 435 un concile fut assemblé en Arménie à l'occasion des livres de Théodore de Mopsueste et de Diodore de Tarse. Ils y furent condamnés comme hérétiques.

Comme ce n'est qu'en passant que j'ai dû parler de l'Arménie et des Arméniens, je renvoie ceux qui désirent avoir de plus grandes notions relativement à ce pays et à ses habitans, à Strabon, à Justin, à Suétone, à Eusèbe, au Père Galanus, au P. Maienbourg, etc. etc. Je me contenterai de dire ici quelques mots des Arméniens qui habitent Constantinople et ses environs.

Mme. de Staël, que j'ai déjà eu occasion de citer ailleurs, dit des Allemands que l'amour de la liberté n'est point développé chez eux, c'est aussi ce qu'on peut hardiment appliquer à la nation arménienne en général, et en particulier aux Arméniens de Constantinople. Façonnés depuis tant des siècles à l'esclavage, bien loin de chercher, comme naguère les Grecs, à briser la verge du despote qui pèse sur leurs têtes, (*) ils sont tellement habitués à leurs chaînes, qu'ils n'en sentent plus le poids. Du reste, il faut avouer à la louange des Turcs que depuis long temps ils se montrent beaucoup plus humains envers leurs sujets. Le tableau que Mr. de Lamartine trace des Arméniens nous a paru assez exact. «Ces Arméniens, dit-il, sont une race d'hommes superbes, vêtus noblement et simplement d'un turban noir et d'un longue robe bleue nouée au corps par un schall de cachemire blanc. Leurs formes sont athlétiques: leurs physionomies intelligentes, mais communes; le teint coloré, l'oeil bleu, la barbe blonde: ce sont les Suisses de l'Orient: laborieux, paisibles, réguliers comme eux; mais comme eux calculateurs et cupides: ils mettent leur génie trafiquant aux gages du Sultan ou des Turcs: rien d'héroïque ni de belliqueux dans cette race d'hommes. Le commerce est leur génie; ils le feront sous tous les maîtres. Ce sont les Chrétiens qui symphatisent le mieux avec les Turcs, etc.» J'ai l'occasion ailleurs de répandre un vernis de ridicule sur l'ignorance de cette nation, cependant je dois dire ici, pour payer mon tribut à la vérité, que plusieurs d'entre eux font preuve de beaucoup de disposition pour l'étude et que bien souvent dans le collège des Lazaristes, à Galata, ce sont les enfans arméniens qui emportaient le prix; je dirai plus: chacun doit convenir avec moi que Mr. le Chevalier d'Ohsson et le Père Indgidgi font, par leur vaste érudition et leurs talens, un honneur infini à leur nation, depuis si long-tems abâtardie. Je suis très d'accord avec le Chevalier Baratta lorsqu'il dit que les Arméniens Catholiques surpassent les hérétiques pour ce qui est de la vertu, des talens et de l'érudition; mais il me semble qu'il emploie une hyperbole trop forte lorsqu'il leur at-

---

(*) Voyez la 5e. note qui est à la fin de cet ouvrage.

tribue des talens singuliers et le génie le plus éveillé et le plus pénétrant. J'ai eu occasion de remarquer en eux beaucoup d'aptitude pour les arts industriels, beaucoup de bon sens et d'intelligence; mais appeler cela du génie, c'est confondre les termes. Ce qui fait grand honneur aux Arméniens Catholiques, c'est le courage avec lequel ils supportèrent en 1828 l'exil, les souffrances et quelquefois la mort même pour ne pas se couvrir de la tache infamante de l'apostasie. Ce dévouement sublime pour la religion mérite certes de figurer sur les pages de l'histoire; et s'il excite le sourire sur les lèvres glacées du Philosophisme, s'il provoque les lourds sarcasmes de l'incrédulité, il ne laisse pas pour cela d'exciter l'admiration dans l'âme de tout homme raisonnable.

On peut voir dans les lettres de D. Sestini les détails curieux qu'il donne sur un bal arménien auquel il assista à Smyrne, Nous reviendrons ailleurs sour cette matière.

L'Eglise des Grecs à Kourou tcheschmé est dédiée à St. Démétrius et celle des Arméniens à la Ste. Croix. Les hébreux y possédent deux Synagogues. L'Eglise de St. Démétrius m'a paru assez belle. Elle est partagée en trois nefs et pavée en marbres. Deux rangées de colonnes en bois très élégamment travaillé en ornent le milieu. Du haut du plafond sont suspendus trois beaux lustres en verre entourés d'une grande quantité de lampes également en verre. Il n'y a que cinq ans environ qu'elle a été réparée.

On lit dans l'ouvrage Arménien que j'ai souvent cité, qu'on trouve, dans le jardin de la Princesse Esma Sultan, fille du Sultan Ahmed III. et soeur de Mustafa III. et de Hamid, quelques fabriques anciennes, ainsi que le Prodrôme de St. Jean, et qu'on observe, en outre, dans l'autre jardin de l'autre Princesse qui porte le même nom et qui est soeur du Sultan Mahmoud, le Prodrôme de Ste. Catherine.

Il ne reste de l'Eglise de l'A n a l i p s i que quelques murs en pierre. Tout près de l'A y a s m a qui est surmonté de briques, j'ai remarqué deux fragmens, l'un de pierre et l'autre de marbre, qui offrent aux regards quelques traces du ciseau qui s'y est exercé. Encore plus près, parmi d'autres mor-

ceaux de marbres, j'en ai trouvé un mutilé, qui m'a paru une pierre sépulcrale, où j'ai lu les mots suivans:

ΟΝΤΟΗΔΙΑ
ΓΕΧΩΡΤΟΥ

et plus bas

ΗΜΕΝΟ
ΥΦΑΙΗ
ΟΤΟΣ
Ρ

Plus loin, j'ai trouvé deux fragmens de colonnes dont l'un est tout-à-fait grossier et très ressemblant à celui que j'ai découvert près de Scoutari, et l'autre offre quelque trace de travail. Cet ayasma se trouve maintenant dans un coin du jardin appartenant à un arménien nommé Uzun Arétine.

L'ancien nom du village était Calamos. Denys de Byzance ne dit que ce peu de mots de cet endroit: «Ensuite vient Calamos et Bythias ; dont le premier doit sa dénomination à la grande quantité de ses roseaux, et le dernier aux hauts remparts des promontoires qui l'entourent. P. Gilles fait mention de l'Eglise de St. Dimitri, que j'ai décrite plus haut, ainsi que de l'ayasma consacré à ce Saint. Il dit que cette source est petite, mais perpétuelle, et qu'elle jaillit d'une haute caverne voûtée par des mains d'homme. J'ai voulu la visiter et je l'ai trouvée encore telle qu'elle existait du temps de ce voyageur. Il parle aussi de deux écueils ou ilots qu'on voit surgir devant ce village, et dont l'un est, dit-il, guéable, sec, sabloneux ; il s'élève peu au-dessus du niveau de la mer et sert de retraite aux oiseaux aquatiques.

Dans l'ouvrage intitulé Constantinople ancienne et moderne on lit que Kourou Tcheschmé était anciennement habité par la plupart des personnes notables de la nation Grecque, contre lesquelles le voyageur anglais DalaWai s'est permis quelques railleries que l'auteur de cette oeuvre n'a gardé d'approuver. Voici ce qu'on lit relativement à ce village dans l'ouvrage de Mr. le docteur Brayer, que j'ai plusieurs fois cité : «L'espace entre la colline voisine et la mer est si étroit, que ce joli village n'a qu'une rue, et que les maisons ont été, en grande partie, construites sur des pilotis avancés dans le Bosphore, aussi loin

que le permet sa profondeur. Plusieurs de ces maisons sont vastes et d'assez belle apparence, la couleur gris-foncé dont elles sont revêtues à l'extérieur annoncent qu'elles sont habitées par des rayas.»

«Malgré la beauté de son exposition, Courou Tcheschmé est fort désagréable en été. Les eaux refoulées par les vents de Sud font de l'anse près de laquelle il est bâti un point de réunion de tous les débris flottans sur le Bosphore: végétaux de toute espèce, corps d'animaux, cadavres des criminels exécutés à Roumeli Hiçari, tout s'accumule devant ce village et y reste jusqu'à ce que les vents du nord aient repris leur empire, ou qu'à force de travail on ait remorqué ces charognes jusqu'au milieu du canal, dont le courant les entraîne dans la Propontide. Ces graves inconvéniens ont déterminé les familles les plus opulentes à choisir d'autres localités pour y passer la belle saison.» Du reste, ces inconvéniens, qui sont ici envisagés à travers la loupe de l'hyperbole, d'autant plus que les vents de Sud régnent à peine deux ou trois jours pendant tout l'été, ont encore diminué après que les criminels ne sont plus exécutés dans les tours de Roumeli Hissari.

Pendant que je parcourais de l'oeil avec interêt tout ce qui s'offrait à mes regards, je me sentis transporté par l'imagination sur le bord de la mer rouge, où je vis surgir devant moi le mont Sinaï qui fut la VII. section des Israélites. Alors je m'inclinai devant cette montagne dont la cime me parut encore ceinte des noirs nuages que la main tonnante de Jéhovah y groupa, et je lui adressai presque involontairement cette apostrophe: «O Sinaï, qui sembles encore retentir des tonnerrs dont l'Eternel frappa ta cime ténébreuse lorsqu'il daigna y donner le Décalogue à son serviteur Moïse, tu peux à juste titre étaler aux yeux émerveillés tes masses colossales que tant de grands souvenirs rendent à jamais augustes. N'est-ce pas toi qui montres cette pierre qu'y mit un ange pour empêcher le passage à Elie? N'est-ce pas toi qui montres, sur ton sommet, sous une grosse roche creusée et ouverte vers l'occident le lieu où Moïse passa quarante jours entier? N'est-ce pas toi qui montres vers l'Orient une autre grotte où Moïse reçut les tables de la Loi et où il vit Dieu face à fase? Que de chapelles

que je vois dispersées sur tes flancs! Si j'ose m'élancer jusqu'à ton sommet, je crois encore entendre la voix sublime d'Adonaï, dictant à son serviteur terrassé sous le poids de tant d'éclat, ses ordres suprêmes; je crois voir Celui qui roule à son gré les sphères m'étaler son front incréé, d'où partent ou la félicité ou les fleaux des nations qui passent devant lui. Je crois ouïr ces sons tout-puissans pour lesquels l'insensible néant lui-même à une oreille, ces sons qui roulent dans tout l'espace, qui s'incline de respect en les entendant. Si je descends dans la plaine qui t'avoisine, il me semble voir encore le peuple hébreux couché dans la poussière et ne pouvant soutenir les rayons dévorans que le voisinage de Dieu communique au front de son Prophète. Oui, tu n'as pas de débris, tu n'as pas de pierre qui n'incline profondément les têtes pensantes et méditatives. Ah! si quelqu'un de tes échos répétait encore à une masse d'incrédules quelques syllabes augustes des mots sacrés qui sortirent alors des livres d'Adonaï peut-être, qu'attirés puissamment par cette harmonie céleste, ils consentiraient enfin à sortir des ténèbres *où* ils sont plongés et à se consoler, au sein de la vertu, du néant qui entoure l'homme éphémère.

---

13. MÉDITATION

SARRAF BOURNOU

Un jour je pris le chemin de Sarraf Bournou, endroit situé au bout de Kourou Teheschmé. Avant d'y arriver j'entrai dans un joli café, où je rencontrai quelques soldats arabes au service des Turcs. J'entendis l'un d'eux raconter une narration arabe très intéressante que j'avais déjà lue quelque part. Elle m'a tellement frappé que j'en donnerai ici la traduction. La voici:

«Un jour Omar, le Calife des vrais croyans, rendait la justice à ses sujets. Il était assis au milieu des compagnons du Prophète, hommes connus par leur bon sens et leur intrépidité. Soudain un jeune homme, la fleur des jeunes gens, portant un vêtement riche, mais se distinguant davantage par ses charmes,

se présenta devant lui. Il était accompagné par deux autres jeunes gens d'une beauté frappante, qui le conduisaient ou pour mieux dire le traînaient devant ce Chef des croyans. Aussitôt qu'ils arrivèrent vis-à-vis du front éclatant du Monarque, celui-ci jeta un coup d'oeil scrutateur sur les nouveaux arrivés, et ordonna que le beau garçon fût relâché et que tous les trois s'approchassent du trône. Nous sommes, dirent les jeunes gens, deux frères amis de la vérité et de l'honneur, et dont la réputation est sans tache. Nous avons un père, vieillard respectable, honoré, sage, estimé par toute notre race, homme exempt des vices et des faiblesses de l'humanité, et connu, au contraire, par ses vertus. Il était assidu à nous procurer notre entretien, se comportait envers nous avec douceur et vieillait à ce que nous ne manquions de rien. Il alla aujourd'hui se promener dans un jardin, à l'ombre des jeunes arbres, pour cueillir des fruits qu'il conservait lui-même, et ce garçon que tu vois en ta présence l'a tué et n'a pas craint de commettre ainsi un forfait inoui. Graud Roi! nous demandons la punition du coupable, et c'est à toi qu'appartient toute sentence, comme Dieu l'a ordonné dans sa loi. Alors Omar se tournant vers le garçon, tu as entendu, lui dit-il, les accusations qu'on porte contre toi, peux-tu te justifier ?» Tranquille, riant, le jeune homme répondit ainsi au Calife: «O chef des croyans! tout ce que tu as entendu est vrai; je ne puis contredire en rien mes accusateurs; cependant je raconterai la chose comme elle s'est passée, et c'est à toi qu'appartient toute sentence, comme Dieu l'a ordonné dans sa loi. Je suis arabe, et le sang pur, sans mélange des Bédouins, coule dans mes veines. J'ai grandi dans les déserts, séjour de la liberté, et je m'enorgueillis de descendre de héros célèbres par leur valeur, qui ne vécurent jamais dans les ténèbres des cités soumises à l'homme. Un destin fatal poussa mon troupeau, qui est toute ma patrie, tout mon bien, toute ma famille, vers un désert situé près des murs de cette ville. En y chassant mon troupeau, je passai au travers de quelques jardins situés hors de la ville, et je poussai devant moi des chameaux femelles fécondes et pleines de lait, parmi lesquelles marchait un chameau mâle, de bonne race, à l'allure fière et qui dominait sur les

autres. Quelques chameaux se sont approchés d'un jardin et se sont mis à ronger les feuilles des branches pendantes d'un enclos. Dans l'instant que je les chassais, un vieillard a paru sur le mur; menaçant, une pierre à la main, il s'est élancé à la poursuite de mon troupeau, comme un lion blessé ou furieux, et dans sa rage frénétique a jeté sa pierre sur mon chameau favori, l'a frappé au sommet de la tète, et lui a fait une blessure mortelle. A la vue de mon chameau tombant, j'ai senti mon coeur bondir de rage, et, ayant saisi cette pierre fatale, je l'ai lancée sur le vieillard et j'ai tué le coupable avec l'instrument de son délit. En attendant son râlement, j'ai pris la fuite; mais ces deux jeunes gens m'ont atteint et conduit en ta présence.» Tu as avoué ton crime, répondit Omar, et tu as mérité la mort, ce supplice est inévitable. «Je reçois avec respect la sentence de mon Prince, dit le Bédouin, et je n'ai garde de me plaindre de la rigueur des lois de l'Islamisme; mais j'ai un jeune frère qui m'a été confié par mon père. Cet homme sage et plein de sollicitude paternelle lui a légué, avant sa mort, une partie considérable de ses biens et une bonne quantité d'or. Il a reçu mon serment de garder et de conserver soigneusement les richesses de mon père. J'ai enterré cet or dans un endroit à mon seul connu. Si ta sentence s'exécute dans l'instant même, l'or de ce pauvre enfant se perdra; tu seras la cause de son indigence, et il s'élévera contre toi le jour que l'Eternel du haut du trône de sa Toute-puissance jugera son peuple. Si tu m'accordes un terme de trois jours, je nommerai des tuteurs pour l'orphelin, je lui confierai son héritage et je reparaîtrai infailliblement en ta présence pour recevoir la punition qui m'est due. Je puis donner caution là-dessus.» Après quelques momens de réflexion, Omar se tourna vers la compagnie et dit: qui répond pour ce jeune homme qui assure qu'il paraîtra ici sans faute pour recevoir la punition qu'il a méritée? Alors le jeune homme parcourut des yeux tous ceux qui étaient présens et, montrant Abouderrah, s'écria: «c'est lui qui sera mon garant.» Le Calife demanda à Abouderrah s'il consentait à servir de caution pour ce garçon. «Je garantis, répondit le vieillard, qu'au bout de trois jours il sera de nouveau en ta présence.» Omar accepta la garantie et

les deux demandeurs consentirent à attendre trois jours le retour du coupable.

Déjà le terme allait s'écouler, et les deux jeunes gens étaient en présence d'Omar entouré par l'assemblée éclatante des compagnons du Prophète, comme le soleil par la foule majestueuse des étoiles. Abouderrah parut aussi. Le dernier moment du délai allait s'écouler et le garçon ne se présentait pas encore devant la face du Calife. «Où donc est le coupable? s'écrièrent les fils du vieillard tué, il est inutile d'attendre celui qui s'est caché; mais nous nous garderons bien de désister de la caution sacrée qui nous a été accordée par ordre du Calife.» J'en jure sur le Dieu de la vérité, répondit Abouderrah, lorsque le dernier moment de mon engagement sera passé et que le jeune homme n'aura pas comparu devant le tribunal de notre grand Empéreur et de notre premier prêtre, je livrerai ma tête au glaive des lois, et j'en serai recompensé par l'Eternel. — «Mais le coupable a déjà tardé, dit Omar, et j'en prends à témoin le Prophète que je ferai peser sur la tête d'Abouderrah la punition assignée par la loi de l'Islamisme.» Alors des larmes tombèrent de tous les yeux; des pleurs et des murmures plaintifs firent retentir le tribunal. Les plus remarquables des compagnons du Prophète conseillèrent les fils du défunt de se contenter d'affermer sa tête et de recevoir ainsi des éloges du peuple pour leur magnanimité; mais ils exigèrent opiniâtrément que la loi fût accomplie et ne voulurent entendre parler d'aucun accomodement. Pendant que la soif de la vengeance, le désir d'un arrangement et la compassion pour le sort d'Abouderrah se déclaraient dans l'assemblée et soufflaient la discorde dans le tribunal, le jeune condamné comparut, le sourire sur les lèvres, devant le front éclatant du Calife: son visage tout couvert de poussière était étincelant de joie et plein de grandeur. «J'ai mis, dit-il, mon jeune frère en tutelle entre les mains de mes oncles, j'ai partagé entre eux mon bien et j'ai indiqué l'endroit où le trésor est caché. Ayant rempli les devoirs de la parenté, je me suis dirigé sous le souffle ardent du S i m o u m vers ce tribunal pour remplir ma promesse, ainsi que tout homme libre doit le faire.» Etonnés de son sang froid, de la tranquillité de son esprit

et de sa résignation, tous les assistans regardaient tantôt le jeune homme, et tantôt l'un l'autre. Le coupable ajouta: «le vil imposteur ne doit jamais éprouver la bonté du Tout-puissant; les seuls justes ressentent les effets de sa clémence et de ses largesses; je suis persuadé que si la mort a marqué quelqu'un de son doigt livide, il n'y pas de pouvoir humain qui puisse la repousser. C'est pourquoi je me suis empressé de paraître ici, afin qu'on ne s'avisât pas de dire que la bonne foi n'existe plus parmi les hommes.» Prince des vrais croyans! s'écria alors Abouderrah, je me suis engagé pour ce jeune homme, mais j'en jure sur la toute-puissance de Dieu que je ne le connaissais point: je ne l'avais jamais vu, et je n'avais jamais entendu parler de lui; mais lorsque, jetant les yeux sur toute l'assemblée, il les a arrêtés sur moi et m'a choisi pour caution, je n'ai pas voulu tromper sa confiance; la conscience ne m'a pas permis de refuser, et j'ai engagé ma tête pour un inconnu, afin qu'on ne s'avisât pas de dire que la grandeur d'âme n'existe plus parmi les hommes.» Calife! s'écrièrent alors les fils du défunt, ce jeune homme a effacé son forfait par son procédé généreux; nous lui pardonnons le sang de notre père, afin qu'on ne s'avisât pas de dire que la générosité n'existe plus parmi les hommes.»

Omar, charmé et etonné en présence de sentimens aussi élevés, confirma le pardon au Bédouin et prodigua des éloges à sa probité. Il eut ensuite plus d'égard pour Abouderrah que pour tous ses autres conseillers, et ordonna qu'on rachetât la tête du défunt avec de l'argent tiré du trésor impérial, pour recompenser la gén rosité et la bonté des deux frères: mais ces deux jeunes gens s'y refusèrent en disant: nous nous sommes comportés ainsi pour suivre la voix de la conscience, et quiconque lui est soumis, ne peut être gagné par aucune récompense ni effrayé par aucun châtiment.»

L'esprit plein de cette narration attachante, j'arrivai à Sarraf Bournon situé entre Kourou Tcheschmé et Arnaout Keuïu. Selon Denys de Byzance cet endroit avait anciennement le nom de baie d'Isis. Il en parle en passant: «Une colline, (dit-il,) qui va sensiblement en penchant, qui décline vers la mer et qui porte le nom de de baie d'Isis, mère des dieux, lui est pa-

rallèle.» Il entend parler ici de l'endroit voisin de celui-ci, qu'il nomme Bythias. Isis, Io et Cybèle n'est que la même déesse adorée sous le premier nom par les Egyptiens, sous le second par les Grecs et sous troisième par les Romains. Si nous consultons Apulee, nous trouverons dans ses ouvrages que cette divinité était, sous différens noms et sous différentes figures, vénérée par tout le monde. Le même auteur nous assure qu'elle présidait aussi à la mer. Il existe encore des médailles Egyptiennes de Julien l'Apostat, où l'on voit cette déesse dans un vaisseau; on a conservé aussi des figures de cette divinité qui porte sur la main un navire. Quant à la dénomination de Baie d'Isis qui a jadis été donné à la colline en question, il est très probable qu'Io, qui a donné son nom au détroit de Constantinople et qui est, comme je l'ai déjà dit, la même qu'Isis, ait eu en cet endroit un temple entouré d'un bois de même qu'Apollon en a eu dans les vallées de Bechik taschi.

Sarraf bournou signifie le cap des banquiers.

Après avoir mesuré de l'oeil l'abîme bleuâtre qui murmurait à mes pieds; après avoir savouré toutes les délices que la vue des collines verdoyantes et pittoresques de l'Asie fait toujours éprouver, je me recueillis peu-à-peu et je me trouvai vis-à-vis de la trace du dernier pas que le pied qui foule d'aile des vents et des orages laissa sur la face de la terre. Là, je vis ce rayon qui fait partie du triangle mystérieux d'où il s'était détaché pour ouvrir aux fils des hommes les portes des Cieux, ce rayon qui effleura, sans en contracter la moindre souillure, la poudre du monde et qui avait disparu sous le souffle du fantôme homicide, remonter d'astre en astre jusque sur le trône environné de mystères, et se réunir, triomphant aux deux autres rayons incréés. Je vis ce Roi dont la coronne n'a jamais été posée pour la première fois sur sa tête, pas même par la main de l'Eternité, ce Roi qui foula sous un pied les sourds abîmes des enfers, et terrassa sous l'autre le spectre livide vomi par ces gouffres éternellement dévorans, je vis ce Roi dont le sceptre féconda, en le touchant, le néant etonné, quitter le globe d'argile rougi par son sang adorable et rentrer dans son Empire sublime. Alors je crus apercevoir, en m'élançant moi même,

en idée sur le seuil de ce séjour de la félicité, tous les anges, les Archanges, les Trônes, les Puissances, les Chérubins, les Séraphins, dont les ailes avaient servi de voiles à leurs yeux lorsque la lumière sans réveil s'éteignit en présence de la matière indignée, sortir au-devant du vainqueur des enfers et de la mort et se prosterner devant lui. J'entendis des voix célestes murmurer ces paroles : «Tu es digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir le sceuou ; l'agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. A celui qui est assis sur le trône et à l'agneau appartient la bénédiction, l'honneur, la gloire et la puissance dans les siècles des siècles.» Alors je crus entendre des sons si délicieux retentir dans l'Empyrée, que la moindre syllabe de ces hymnes ravissantes ferait expirer d'amour la terre, cette ombre de la véritable réalité, si elle parvenait jusqu'à elle. Sans doute qu'au passage de l'immortel triomphateur, les oiseaux, les airs, les vents, les orages, les tonnerres, les flambeaux des Cieux s'arêtèrent pour contempler le front sur lequel l'oeil respectueux de l'Archange trouve après des siècles infinis de contemplation d'inépuisable beautés. Sans doute que la foudre qui chercha pendant long-temps la main puissante qui la pressait, alla se placer majestuensement sous les doigts d'où tombèrent les âges et les sphères comme des feuilles fragiles que les vents emportent. Je vis cet aigle mystérieux dont l'aile, exempte de premier battement, couve avec amour son brillant ouvrage, dont la serre pressera un jour le lugubre squelette des mondes, s'éloigner de la poudre qu'il avait rasée et s'élancer majestueux, triomphant, immense au-delà de ces régions où passent les tonnerres.

---

14. MÉDITATION

L'ANCIEN BYTHIAS

Un jour en marchant vers l'ancien Bythias, dont il n'existe pas de nom moderne, je me laissai entraîner vers l'ombrage

séducteur d'un beau platane dont les rameaux verdoyans s'étendaient en ce moment sur la tête d'un vieil Imam. Assis à côté du grave personnage, je fis tomber peu-à-peu le discours sur le Courann. Ce mot signifie l e c t u r e. On prétend que Mohammed lui a donné ce nom à l'imitation des Hébreux et des Chrétiens qui appellent E c r i t u r e l'ancien et le nouveau testament. Du reste, le Courann est aussi connu sous d'autres noms, tels que celui de e l f o r c a n, e l M o s c h a f, e l K i t a b, K i t a b i a z i z, t a n z i l, etc. Les Musulmans soutiennent que Dieu lui-même se servit de l'Ange Gabriel pour remettre cet ouvrage à Mohammed; qu'il lui fut communiqué un verset par fois dans le terme de vingt trois ans. Quant aux Chrétiens, ils croyent généralement que Mohammed, assisté par Sergius, Moine Nestorien, fit paraître ce livre devenu ensuite si fameux parmi tant de peuples divers. Les Juifs prétendent que douze de leurs premiers docteurs composèrent cet ouvrage plein de contradictions révoltantes. Si cela est vrai, il faut avouer que nos savans ne se sont pas distingués en cette occasion. Mais cela nous paraît tout-à-fait improbable, car on rencontre dans cet ouvrage plus d'un passage contre les Juifs, on trouve entre autres dans le Chapitre qui porte le titre d'Aàraf la ridicule métamorphose de quelques Juifs prévaricateurs du Sabbat en singes. Il est possible cependant que quelques Juifs en aient retranché certaines parties. Il existe des livres arabes dont les auteurs s'efforcent d'expliquer les contradictions dont j'ai parlé plus haut. Tels sont ceux de Fakhreddin Razi et ceux de Zakaria el Ansari, tel est aussi le Bahadgiat el arib etc. de Mardini. Outre ces inconvéniens, on rencontre dans le Courann plusieurs passages dont l'explication est extrêmement épineuse; tel est celui qui est rapporté par Mr. d'Herbelot dans sa bibliothèque orientale. «Il est couché, dit le docte orientaliste, dans le Chapitre intitulé A a r a f, où après qu'il a été parlé de la création du ciel et de la terre, faite en six jours, le texte ajoute: après cela, Dieu fit tant qu'il vint à bout de créer le Ciel Empyrée, où il a établi son trône.» Houssain Vaez, qui s'épuise en efforts pour donner un sens raisonnable à ce passage, avoue que cette manière de parler est impropre et marque dans Dieu quelque

peine et quelque effort, ce qui est un défaut dans le Toute-puissance. (*) On sait qu'il y a eu de grandes disputes entre les Sonnites et les Motazales relativement à ce livre. Les premiers prétendaient qu'il était incréé, et les derniers soutenaient le contraire. C'est sous le règne des Khalifes Abbassides, que cette longue querelle fit le plus d'éclat. Les Alcoranistes sont tellement coiffés du Courann, qu'ils ne trouvent rien d'excellent, ni d'éloquent hors cet ouvrage. Les Musulmans poussent l'admiration pour cet oeuvre jusqu'à soutenir qu'elle est inimitable. Voilà pourquoi, dit Georges Lewis, ils ont la fausse prétention qu'il a été établi et qu'il se conserve par uu miracle continuel, miracle plus grand que tous ceux qui ont jamais été opérés, et suffisant par lui seul pour convaincre le monde entier de la divinité de ce livre. Mr. Sale prétend que le style de ce livre est généralement très beau et très coulant, surtout dans les endroits où il imite la manière d'écrire des prophètes et le style concis et souvent obscur de l'Ecriture ; qu'il est orné de figures hardies et fortes, d'après le goût oriental, qu'il est embelli d'expressions fleurises et de paroles sententieuses, enfin qu'il est sublime et magnifique en quelques endroits, et surtout lorsqu'il décrit la Majesté et les attributs de Dieu. Le passage le plus éloquent de cet ouvrage est, d'après tous ses intreprêtes, celui qu'on lit dans le Chapitre H o u d, où Dieu voulant arrêter le déluge, dit ces paroles : «Terre, engloutis tes eaux, Ciel, puise celles que tu as versées. L'eau s'écoula aussitôt, le commandement de Dieu fut accompli, l'arche s'arrêta sur la montagne et on entendit ces paroles : malheur aux méchans!» Mr. d'Herbelot, à qui nous devons cette traduction, ajoute que le tour de ce verset est véritablement emphatique et a quelque chose du genre sublime : car les termes arabes y sont fort choisis et bien placés.» Outre les contradictions monstreuses dont nous avons déjà parlé, il y a dans ce livre une foule d'extravagances, tels sont les sept Paradis que vit Mohammed monté sur un animal plus grand qu'un âne et plus petit qu'un mulet. Le premier de ces Paradis est de fin argent, le second d'or ; le troisième de pierres précieuses, c'est là qu'il

(*) Bibliothèque orientale de Mr. d'Herbelot.

y a un ange dont les mains sont à une distance de soixante et dix mille journées l'une de l'autre ; cet ange est toujours occupé à lire un livre, le quatrième est d'émeraudes ; le cinquième de cristal ; le sixième d'un couleur de feu ; le septième enfin est un jardin délicieux arrosé de fontaines et des rivières de lait, de miel et de vin. C'est là que s'élèvent des arbres d'une éternelle verdure ; c'est là qu'on voit des pommes dont les pepins se métamorphosent en filles si belles et si douces que si l'une d'elles crachait dans la mer, toute l'amertume de l'élément liquide disparaîtrait aussitôt. On y lit encore qu'il y a devant le trône de Dieu quatorze cierges allumés qui contiennent d'un bout à l'autre cinquante journées de chemin. On y trouve, en outre, que la terre fut créée en deux jours, qu'elle est soutenue par un boeuf appuyé sur une pierre blanche ; la tête de ce quadrupède est en orient et sa queue en occident ; le nombre de ses dents et de ses cornes monte à quarante, tant les unes que les autres, et de l'une à l'autre de ces cornes il y a autant de chemin qu'en peut faire un homme en marchant mille ans de suite.

Le nombre des commentateurs de ce livre est si grand que leurs noms seuls formeraient un gros volume. Les Mahométans supposent que l'autographe du Courann a été dicté du trône éternel de Dieu et écrit sur un table très ample, où l'on lit en outre, les décrets de Dieu, le passé et l'avenir. La copie de cette table en un volume sur le papier, descendit au plus bas Ciel le Ramadan dans la nuit de la Puissance et fut ensuite communiquée à Mohammed, en partie dans la Mecque et en partie à Médine ; quoiqu'il eût la consolation de voir le tout dans le cours d'un an et le double dans la dernière partie de sa vie. Dix neuf chapitres lui ont été communiqués tout entiers, tels qu'ils existent, la majeure partie seulement en périodes séparées, lesquels furent de temps en temps écrits et copiés par les écrivains du prophète dans telle partie ou dans telle autre, tel chapitre ou tel autre, d'après son indication. Mr. Georges Lewis écrit d'après d'autres auteurs que si un Chrétien ose toucher le Courann, il ne court pas un moindre risque que celui d'être empallé. En ce cas le fanatisme des Musulmans s'est beaucoup refroidi, car ayant trouvé le moyen d'entrer dans la superbe Mosquée du Sultan Ahmed,

j'approchai avec un orientaliste d'un Courann que nous remarquâmes sur un niche et nous nous mîmes à tourner quelques feuilles et lire quelques versets en présence de plusieurs Musulmans, sans remarquer le moindre mécontentement sur leurs visages. Du reste, le savant que nous venons de citer, après avoir rapporté les assertions de ces écrivains ajoute qu'elles ont l'air d'exagérations hyperboliques. On lit dans le Journal des savans (tome 62 page 272) une chose fort curieuse, savoir qu'il ne suffit pas aux Musulmans que le Courann soit l'objet de l'unique étude des hommes, mais qu'ils exigent qu'il le soit également de celle des chevaux et des chameaux; mais ce n'est pas moi qui garantirai la vérité de cette assertion.

Arrivé au but de ma course, je remarquai l'emplacement de Bithyas que Denys de Byzance place après le Calamos (Courou Tschechmé) en ajoutant qu'il doit son nom aux promontoires qui le protégent en l'environnant. Ce même Bythias est appelé Bytharia par Evagrius. Ce lieu offre aux amateurs des antiquités quelques souvenirs intéressans tels que le laurier qu'y planta Médée, et la bataille qu'y perdit Vitalien. Ce Vitalien natif de Scythie fut redoutable aux yeux de l'Empéreur Anastase. A la tête d'une armée considérable composée de Huns, de Bulgares et de quelques troupes Romaines, il vint jusqu'aux portes de Constantinople pour venger la foi Orthodoxe persécutée par Anastase. N'ayant pas de forces à lui opposer, cet Empéreur, pour éloigner Vitalien de Constantinople, s'avilit jusqu'à recourir au parjure, et lui promit de rappeler les prélats qu'il avait exilés. Mais Anastase loin de tenir sa parole, le dépouilla de la Préfecture militaire. Plus tard, l'Empéreur Justin, informé qu'il intriguait contre lui, l'attira à Constantinople, le nomma Consul et finit par ordonner sa mort, qui eut lieu le 7 Mars l'an 520. On peut voir dans Evagre les détails du combat dont nous avons déjà parlé.

Après avoir long-temps ruminé dans mon esprit ces traits historiques, je jetai un coup d'oeil sur le voile liquide qui dérobe à peine aux regards les habitans nombreux de ces ondes, parmi lesquels il faut principalement compter après le scombre, le muge ou mulet (kephalos.)

En parcourant d'un oeil amoureux l'étendue bleuâtre qui se mouvait à mes pieds, je suivais, comme par instinct, tantôt les rapides sillons que traçaient sur sa face changeante les légers bâteaux qui la traversaient, tantôt les reflets mobiles des feux du Soleil qui la parcouraient en la dorant, tantôt l'ombre de l'aile d'un goëlan qui y flottait un moment pour disparaître aussitôt après ; tantôt enfin l'écume blanchissante que la plaine azurée vomissait sur la rive, où elle se dispersait bientôt en gouttes imperceptibles. Voici, me dis-je, voici dans un cadre étroit le monde immense. Ce sillon un instant si profond et qui s'efface aussitôt après, c'est un nom qui a retenti jadis des lieux sur lesquels l'aurore jette en naissant son voile à demi transparent, jusqu'aux plages que dorent les derniers feux du flambeau céleste. Ce nom réveillait partout de sonores et interminables échos. Le brûlant Africain tout en blasphémant les flammes dévorantes du Soleil tendait l'oreille pour l'entendre, et l'habitant glacé du Nord en élevant d'inutiles barrières entre lui et les glaçons qu'il maudissait, s'arrêtait tout-à-coup pour interroger ce bruit qui l'assourdissait. Et maintenant? Maintenant à peine se trouve-t-il tracé dans quelques vieux parchemins que les vers dévorent et que feuillette de lustre en lustre la main de quelque savant. Que dis-je ? qui sait même s'il se trouve tracé quelque part ? Combien de Rois dont le sceptre puissant touchait peut-être, d'un bout, une extrémité, et de l'autre, l'extrémité opposée de la terre ; dont le nom soulevait ici des orages politiques et là les étouffait à son gré ; dont le trône semblait, s'il venait à s'écrouler sous le tonnerre d'Eloah, devoir lancer des fragmens de ses ruines au delà même de la terre, combien de Rois, dis-je, après avoir frappé du pied le monde, se sont évanouis comme un son qu'un coup de vent emporte. Il se sont évanouis, et nous n'avons pas même le triste plaisir de prononcer de brillantes syllabes. Combien de conquérans après avoir posé mille fois un pied orgueilleux sur des lambeaux naguères appartenans à des pourpres éclatantes, après avoir remué d'un bras ensanglanté des cités et des royaumes, après avoir tracé avec leurs glaives homicides un cercle formidable autour des Rois pâles et immobiles ; après avoir lancé les reflets des éclairs de leurs fronts

dans tous les sens de l'étendue, se sont écroulés sur le monde qu'ils regardaient naguères comme leur Empire, et qui, après avoir long-temps retenti du bruit de leur chûte, en a perdu enfin le souvenir, ou, tels qu'un foudre qui s'éteint en menaçant dans les flots d'une mer un instant éclairée de son éclat terrible, se sont évanouis dans l'ombre du passé. Et tant de poëtes qui ont suspendu, pour ainsi dire, la terre enchantée à leur lyre, et tant d'orateurs qui soulevaient ou qui calmaient par quelques phrases, comme par enchantement, des masses innombrables, comme un vent impétueux dresse les ondes ou les fait tomber en se calmant, et tant de savans qui ont servi de flambeaux aux générations évanouies et tant de grands hommes en tout genre ne sont-ils pas parfaitement figurés par ce sillon qui s'efface, ou par l'ombre de l'aile de cet oiseau, qui ne se dessine qu'un instant sur la surface mouvante de l'élément liquide ! O fragilité étonnante de l'homme ! ô vanité des choses humaines ! ô néant !

15. MÉDITATION

ARNAOUD KEUIU

Embarqué un jour à l'échelle de Tophané pour aller faire quelques recherches dans le village d'Arnaoud Keuïu, je pris pour mon délassement une histoire turque intitulée Tarihi Abdì Pachà. Je remarquai au commencement de cet ouvrage une hymne où la semplicité se marie agréablement au pathétique. Je transcrirai ici pour le plaisir des Orientalistes, cette tirade en turc, et je le ferai suivre d'une traduction française presque littérale. La voici :

Bis millahi Rahman er rahim.

Allah itdim isminlé bedaïet
Ki hep sendender inâme inayet.
Sana mahssous der hamdu sena hep
Sana der istina vé iltidgea hep.

Koulen der khalk-u-âlem hep Allahi.
Ki sen sen Padichahler Padichahi
Hilafeti emri machzi hikmetin der,
Felek sani kiemali koudretin der.
Dgihanen bu adgiaib vakaati
Sebuk dachi devré bi sebati
Mouhassil her havadiss her vakaï
Guerek machfé guerek mechhour chaï.
Senen takdir u tedbirindé der hep
Senen tevfik u téëssirindé hep.
Egher olmazse tevfik cherifin
Neyé kader olour, abdi zaifin.
Bana tevfikini daïmi rafik et
Beni ehli kiémalé hem tarik et.
Beni kavlemdé sadik éilé ya Rebb
Beni ihssana laïk éilé ya Rebb.
Lissanem hefz idup sehmi hataden
Beni Sahib nessab it her ataden
Bedgiahi hazreti Soultani ghievuein
Ki hatmul enbiya der ol bilamein.
Nubuwet tahtinin sahib kerani
Ressalet mulkinen fermani rani.
Mekami arch âladen mouellâ

. . . .

Chéfi rouz divani kiyamet
Melaz massiet kiarani ummet.
Habib oullahi ékremi fehradem
Ressoul oullahi azem nouri alem.
Selatinu muluki ehli imam
Olourler hep ana munkad ferman
Seraya hep ehali ve aghali
Iderler der kiohnédé rouimali.
Anen emriné farz olde itaat
Itaat itmeghen bouldi nedamet
Selat bi hissab ve bi nihayé
Selami ekmel bi hadd u ghayé.
Dgenab pakiné ber vedghi ahsen
Hemiché arz olsoun dgian ou dilden.

Traduction.

Au nom du Dieu clément et miséricordieux

C'est par ton nom, grand Dieu! que je débute ;
Car c'est de toi que découle toute miséricorde, toute clémence.
Toute louange, tout éloge se tournent naturellement vers toi;
Vers toi notre appui et notre réfuge.
Les peuples du monde sont soumis à toi ;
Car c'est toi qui es le Rois des Rois.
L'insubordination à tes ordres est un pur mystère.
La structure des Cieux est une preuve de ta grande puissance.
Les événemens de ce monde sont étranges ;
Léger, le monde est soumis à un roulement sans consistance ;
Quant à toi, tous les accidents, tous les faits, soit caché, soit publiés,
Sont sans voile devant tes yeux.
Tout est ordonné, tout est prédestiné par toi.
Et ton doigt imprime sur toute chose ses traces indélébiles.
Si ta grâce puissante ne vient à son secours,
Ton esclave débile de quoi est-il capable ?
Fais que cette grâce soit la compagne éternelle
De ceux qui tendent à la perfection.
Que la sincérité préside à toutes mes conventions,
Et que je devienne, grand Dieu, digne de ta grâce !
Après avoir protégé ma langue contre les traits du sort,
Fais que je participe à toutes tes largesses.
Et toi, Prince des créatures corporelles et spirituelles
Qui es, certes, le sceau des Prophètes,
Qui es le prossesseur du trône de la prophêtie,
Toi à qui le règne de l'Apostolat est soumis,
Toi qui es plus sublime que la place du trône de la grandeur,
Qui déploieras ta miséricorde au jour du jugement,
Refuge des pécheurs qui partagent notre croyance,
Qui es l'orgueil de l'humanité et le favori du Très-haut,
L'apôtre du grand Dieu, la lumière du monde ;
Les Rois et les Princes de l'Islamisme
Sont tous soumis à tes ordres.

Tous les membres de la grande famille Musulmane
Mesurent du front le seuil de ta porte.
La soumission à tes ordres est un devoir indispensable,
Et cette soumission mène à la pénitence.
Que des bénédictions sans nombre et sans fin,
Que des prosternations sans terme
Te soient à jamais prodiguées,
Et qu'elles partent du fond du coeur!

En attendant, je jetai par hasard un regard sur la montagne sourcilleuse de Boulghourlou, et son aspect grandiose excita dans mon esprit l'idée de la fameuse montagne du C a f qui, selon les rêveries de plusieurs docteurs Musulmans, entoure tout notre globe et borne de tout côté son hémisphère, en exceptant la seule I l e s é c h e.

Ce mont merveilleux est assis sur une pierre nommée S a k h r a t, pierre dont, selon Locman, la particule la plus minime, changerait son possesseur, en grand thaumaturge. Cette pierre faite d'une seule émeraude est le soutien de la terre, et l'azur du ciel provient de sa réflexion. Dieu veut-il exciter quelque part un tremblement de terre? il n'a qu'à ordonuer à cette pierre merveilleuse de mouvoir quelqu'une de ses racines, aussitôt le lieu auquel elle est correspond se meut, tremble et quelquefois même s'entrouvre. Les d i v e s (Géans) (*) battus par les premiers héros de la postérité d'Adam ont été confinés sur le mont C a f où les P é r i s (fées) font leur domicile ordinaire. Le Géant Surkhrage a étendu son sceptre sur cette montagne, ainsi que son confrère Argenk.

L'esprit plein de cette Mythologie amusante, j'arrivai à Arnaoud Keuïu, ou village des Albanais. Il est maintenant habité presque totalement par des Grecs. Les maisons situées sur la mer étaient occupées par la noblesse Grecque, mais elles furent confisquées après l'insurrection de 1821, et vendues en partie aux Juifs. Nous avons parlé en passant dans le cours de cet ouvrage des Turcs, des Grecs et des Arméniens, nous saisissons cette occasion pour dire aussi quelques mots des Juifs. On sait que les Juifs prirent

(*) Ou esprits.

le nom d'Israélites de celui de Jacob ou d'Israël. Moïse les délivra de la servitude des Egyptiens. Moïse opéra des miracles; éclairé de l'esprit de Dieu, il avait lu clairement dans l'avenir. Ce fut Josué ou Jésus, qui introduisit dans la terre de Chanaan cette nation favorite de Jéhovah. Après la mort de ce grand homme, le peuple continua la conquête de Chanaan. David, le belliqueux David, foudroya les ennemis de ce peuple et Salomon répandit la paix dans son sein. Josaphat fit fleurir la piété, la justice,[b] etc. pendant son règne. Achaz qui succéda à Joathan, unit l'impiété à la méchanceté: Amon, fils de Manassès, étendit sur la Judée un sceptre détesté, mais Josias fit succéder le bon ordre aux désordres de ses prédécesseurs. Les Juifs modernes divisent leurs lois et leurs cérémonies en trois ordres. Le premier comprend tous les préceptes de la loi écrite; le second comprend la loi de bouche et diverses constitutions recueillies dans leur Talmoud, le troistème comprend ce qu'ils appellent coutumes. Depuis que le temple de Jerusalem a été détruit, les Juifs n'ont plus de sacrifices. Jadis il y avait plusieurs hérésies parmi les Juifs, comme celle des Samaritains, des Esséens, etc. celles des Samaritains et des Caraïtes sont les plus remarquables parmi les modernes.

Les Juifs qui résident a Constantinople et aux alentours sont également la risée des Chrétiens et des Turcs. Dans un ouvrage du railleur Mac Farlan, dont les moqueries, souvent lourdes, ont une bien plus grande affinité avec ce que nous nommons pasquinades, qu'avec ce qui s'appelle sel attique, on trouve la description burlesque d'un incendie adroitement allumé par la main d'un Turc sur le Kalpak d'un de ces pauvres enfans de la Judée, événement qui eut lieu aux Eaux-douces, charmante promenade de Péra. Le mot de T s c i f f u t dont les Turcs se servent ordinairement pour désigner les Juifs, renferme le sens d'avare, de vil, de méprisable. C'est la réfutation d'un voyageur qui dit que les Juifs sont fort considérés en Turquie. Selon Baratta et d'autres écrivains, presque tous les Juifs qui se trouvent à Constantinople s'y établirent depuis que, fuyant les bûchers allumés par la main anti-Judaïque de Philippe II. surnommé le conquérant, ils cherchèrent ailleurs un azyle.

Cependant les Juifs jouissent ici de la liberté de conscience, qu'ils partagent avec les autres nations domiciliées à Constantinople. Ils ont plusieurs synagogues. On trouve parmi eux des commerçans extrêmement riches ; mais il y en a aussi des o m n i a s e c u m p o r t a n t e s, et cet o m n i a ne consiste qu'en un b i n i c h e et un K a l p a k, qu'on serait tenté de prendre pour un héritage de leur ayeul Jacob, si l'on pouvait soupçonner que ce Patriarche se servait d'une pareille caiffure. Leur Haham Bachi est revêtu d'une autorité aussi étendue que celles des Patriarches des Grecs et des Arméniens. Il a une assez belle maisrn à Kouz koundgiouk, village situé au nord de Scoutari. Jadis il n'y avait ici qu'une seule Imprimerie en caractères Européens, dans la maison du Sr. Inès Castro, Rabbin Juif dont je vanterais volontiers les talens sous le fameux mûrier de Galata. Mais maintenant il y en a une autre à Constantinople, près de l'Eski Séraï, (*) dans le domicile du feu rédacteur du Moniteur Ottoman, A. Blacque, qui est mort à Malte, au grand regret de tous les hommes de lettres qui ont perdu en lui un savant plein d'esprit et d'urbanité. Comme je l'ai connu particulièrement et que j'ai intendu de sa propre bouche devant plus d'un témoin les éloges qu'il a bien voulu prodiguer à mes Epigrammes et à ma défense des Martyrs, je me crois obligé de rendre ici ce témoignage à sa mémoire.

Inès de Castro a reçu, il n'y a pas long temps, de nouveaux caractères bien préférables aux premiers.

Les Israélites de Constantinople ignorent généralement la langue hébraïque ; ils ne parlent qu'un mauvais Espagnol, mêlé de grec et de turc. Malgré leur avilissement, ils ne laissent pas de prendre de temps en temps quelques récréation, et l'on rencontre souvent des groupes des Juifs et de Juives, tant aux Eaux-douces d'Europe, qu'aux Eaux-douces d'Asie, et dans diverses autres promenades. Mr. A. de la Martine, dans son voyage en Orient vante la beauté des Arméniennes et des Juives de Constantinople ; mais il ne rend pas justice à celle des femmes Turques ; le fait est qu'il y a dans cette dernière nation des

(*) Voyez la note 6. à la fin de cet ouvrage.

beautés vraiment enchanteresses, et il faut bien se garder de porter un jugement général pour quelques personnes qu'on a vues.

Mr. Brayer ne dit que quelques mots sur le village qui nous occupe. Je remarquerai en passant qu'il se trompe lorsqu'il place à la pointe de ce village le courant de Diable (Chéïtan Akindissi.) Le promontoire qui forme le golfe d'Arnaout Keuïu s'appelle Akindi-Bournou, et le Chéïtan Akindissi est entre Hissar et Balta limani.

Mr. J. B. Le Chevalier ne fait que nommer ce village.

Ce village est surnommé pour les beautés Grecques qu'il renferme, j'y ai connu, en effet, des personnes, qui, à un extérieur des plus attrayans, unissent une politesse exquise et des manières nobles et distinguées. Il y a de très belles maisons et une foule de cafés où l'on peut passer des momens agréables. Une chose que je ne puis omettre sans m'attirer sur les bras tous les gastronomes, c'est qu'on peut se procurer dans le village des Albanais pour un prix fort discret, d'excellentes huîtres. Durant le Carnaval il y a de brillans avant-soupers et des bals où la gaîté domine. J'ai même rencontré dans les rues d'Arnaout Keuïu, pendant le jour, des masques dont les costumes grotesques, les danses bouffonnes et la joie bruyante pouvaient dérider les fronts les plus moroses.

Sozomène prétend que l'ancien nom du village d'Arnaout Keuïu fut Sostenius et Estia. Selon le même, c'est ici que l'Archange St. Michel apparut à Constantin le grand, et que celui-ci érigea en son honneur le superbe temple nommé Taxiarchis, ou Chef du chœur. Cette église existait du temps de Justinien, de Basile l'Arménien et d'Isaac. Procope écrit que Constantin dédia deux églises à l'Archange St. Michel, l'une desquelles était au deçà et l'autre au delà du Canal. Quant à Procope, Théophane et quelques autres, ils placent celle d'Europe dans le lieu connu sous le nom d'Anaple. Porphyrogénète la situe dans la contrée de S-o s t-e n i-o. Procope prétend qu'il y a eu dans le Bosphore deux églises consacrés à St. Michel, comme je l'ai déjà dit. Il y avait, dit-il, deux temples consacrés à St. Michel Archange opposés l'un à l'autre et divisés par le détroit du

Bosphore : l'un était situé dans l'endroit nommé Anaple (Arnaout Keniu) sur le rivage qui s'offre à la gauche de ceux qui se dirigent vers le Pont Euxin, et l'autre sur la rive opposée appelée par les anciens P r o s t h u s, à cause de la largeur de ce rivage ; c'est du moins là mon opinion et nommée maintenant V r o h i grâce au temps et à l'ignorence de ces villageois qui corrompent les noms. Les prêtres voyant que ces deux temples allaient périr de vétusté, et craignant d'être ensevelis sous leurs ruines, ne cessaient de solliciter auprès de Justinien leur réparation sur l'ancien pied. Non seulemont à Byzance, mais dans aucune province de l'Empire Romain on ne pouvait bâtir une nouvelle Eglise, ni en réparer une vieille, qu'en recourant à la caisse royale. Le Roi, pressé par ces sollicitations, les démolit tous les deux de leurs fondemens. Celui d'Anaple fut réédifié de la manière suivante. Après avois fait jeter des pierres pour couvrir cette côte ainsi que le port, Justinien changea en marché la rive maritime. En ce lieu il y a, grâce à la tranquillité de la mer, une communication entre la terre et les vaisseaux, car les marchands abordent à cette jetée de pierres et, retirant de ces bâtimens leurs marchandises, les exposent sur le rivage. Derrière le marché maritime existe une cour située devant le temple. Quiconque s'y promène, y repaît ses regards de la beauté du marbre, ainsi que de l'aspect de la mer, tandis que les ondes agitées et les collines suspendues sur sa tête lui envoient également des souffles officieux qui le récréent. Le temple, qui n'a qu'une entrée du côté de l'Orient, est ceint d'un portique. Cette église offre aux yeux mille couleurs différentes: son toit, qui est fort élevé, s'élance en voûte dans les airs. Qui pourrait louer assez l'élégance des colonnes ainsi que la construction de tout l'ensemble de cet édifice ? qui pourrait faire mention de la beauté des marbres qui revêtent les murs et le pavé ? qui pourrait compter l'immense quantité d'or répandu dans tout le temple, comme s'il était inné avec lui ? C'est ainsi que cette Eglise fut construite dans l'endroit nommé Anaple en l'honneur de l'Archange. Dans la rive opposée, il y a près de la mer un lieu naturellement uni mais élevé, à cause des pierres qu'on y transporta. C'est ici qu'on édifia au l'honneur de l'Archange un temple qui excelle par

les ornemens, et qui, pour la grandeur, peut-être rangé parmi les premiers.

Nous avons voulu traduire ici ce passage remarquable pour faire passer, s'il est possible, dans l'âme de nos lecteurs les regrets que nous éprouvons au seul souvenir qu'il ne reste aujourd'hui rien, absolument rien, de ces temples qui arrachèrent des cris d'admiration au célèbre historien : le temps insatiable a dévoré jusqu'à leur moindre vestige. Ah ! si du moins quelques ruines noircies par son souffle destructeur surgissaient devant les regards du savant, du poëte ! Mais, hélas ! on les cherche dans la poussière et, après mille efforts infructueux, on s'exhale en imprécations contre la fureur des siècles et celle des mains barbares qui se sont certainement étendues sur les fragmens grandioses de ces édifices écroulés. Mais revenons à notre sujet.

Le principal ajasma (ou Fontaine sacrée) de ce village est celui de St. Elie ; site charmant où se réunissent, les jours de fête, de jeunes Grecques, qui rivalisent entre elles de grâce et d'amabilité. Là souvent de jeunes amans se communiquent, soit oralement, soit par le seul langage des yeux, quelquefois plus éloquent encore, les délicieuses émotions qu'ils savourent.

Mais cet ajasma n'est pas le seul point de réunion du village. Les belles dames dont il abonde forment aussi des groupes charmans sur une hauteur très voisine de la mer, d'où elles jettent leurs regards sur des milliers de bateaux de toutes formes et de toutes graudeurs qui passent devant elles avec la rapidité des volatiles. Elles se plaiseut à les voir paraître et disparaître soudain comme les illusions du monde. Sonvent elles laissent errer leurs beaux yeux, tantôt sur la crête des vagues du Bosphore sur lesquelles les caïques fugitifs laissent pour marque de leur passage de longues traces écumantes, tantôt sur la côte riante de l'Asie, qui se présente en face, et sur tout sur la verte vallée de Coulé Baghtscehessi, vallée couronnée par un bosquet très agréable.

Je jouis aussi de ce beau spectacle, mais je trouvai quelques momens pour me recueillir, et cette fois-ci ce fut le peuple Juif qui fut l'objet de ma méditation. O déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ? demandai-je à la Judée, avec Racine. O peuple infortuné, devenu le hochet de toutes les nations de la terre, où

sont maintenant tes Moïse? où sont maintenant tes Josué devant qui les eaux du Jourdain reculaient, les murailles de Jérico s'écroulaient, et le soleil s'arrêtait au milieu de sa course? Où sont les temps où Jéhouah tendait, pour ainsi dire, la main pour te nourrir, où il faisait surgir, lorsque tu courbais ta tète sous quelque sceptre accablant et étranger, des héros qui brisaient avec fracas le joug que des nations idolâtres aimaient à t'imposer? Où sont tes Simon, tes Hircan et sur tout ton Machabée, qui moissonnait comme en se jouant les armées d'Antiochus, de Bacchide, de Nicanor, d'Alcime? Te souviens-tu de la protection du Seigneur, lorsque tu retombas entre ses bras avec ton Manassée, après avoir brisé tes honteuses idoles? Te souvient-il de cet Ange dont le glaive flamboyant fit périr devant Jérusalem les armées innombrables du fils de Salmanasar? Te souvient-il de la douceur du règne de Salomon et du bonheur que tu savouras à l'ombre de son trône? Maintenant qu'as-tu fait de ce trône qui, souvent terrassé, se relevait jadis avec tant d'éclat? Une incessante inquiétude s'est emparée de ton coeur. Comme un autre Caïn, assassin de son frère Abel, sans cesse tu erres sur la face de la terre sans jamais trouver le repos. Tu portes toujours sur ton front pâle et courbé vers la poudre, les traces indélébiles de la foudre de la justice divine. Cependant le tonnerre qui ne cesse de te frapper ne veut pas te dévorer. Tu as vu passer les Assyriens, les Grecs, les Romains et tant d'autres nations éclatantes, et tu vois chaque jour s'évanouir les peuples dont le sarcasme amer ne cesse de te poursuivre. Ne peut-on pas te demander avec l'aigle de Meaux: «Qu'as-tu fait, ô peuple ingrat! Esclave dans tous les pays et de tous les Princes, tu ne sers point les dieux étrangers. Comment Dieu, qui t'avait élu, t'a-t-il oublié? et que sont devenues ses anciennes miséricordes? Quel crime, quel attentat plus grand que l'idolâtrie, te fait sentir un châtiment que jamais tes idolâtries ne t'avaient attiré? tu te tais; tu ne peux comprendre ce qui te rend Dieu si inexorable! Souviens toi de cette parole de tes pères: son sang soit sur nous et sur nos enfans, et encore, nous n'avons point de Roi que César, le Messie ne sera pas ton Roi, garde bien ce que tu as choisi, demeure l'esclave de César et des Rois jusqu'à ce que la plénitude des Gentils soit entrée et qu'enfin tout Israël soit sauvé.»

16. MÉDITATION

AKINDI BOURNOU.

Un matin avant que le moindre trait de feu eût annoncé l'apparition du flambeau céleste, au moment où une lueur faible et douteuse faisait pâlir les étoiles, que l'on voyait encore nager dans les plaines de l' Ether, ainsi que le disque troqué de la lune qui, semblabe à ces visions enchanteresses qui laissent après leur disparition des traces brillantes de leur existence, allait bientôt s'évanouir à mes yeux, je pris la direction d'Akindi Bournou. La teinte pâle répandue par l'aurore sur la face de la nature se renforçant granduellement, je commençai à distinguer l'immense Stamboul, ainsi que ses environs incomparables. A la vue des beaux édifices qui se pressent sur la côte de l'Europe, je m'imaginai voir une troupe de d i v s (Génies) les couvrir de leurs ailes folâtres. Ces d i v s qui je me figurai n'étaient pas de l'espèce de ces terribles N é r è s dont la méchanceté est si célèbre parmi les persans, c'étaient plutôt des ces Péris dont la beauté a si souvent exercé la palette brillante des poëtes de cet e nation. Peut-être désire t-on trouver ici quelques notions relativement à tous ces génies, démons, ou géans. Nous allons en donner une idée à ceux de nos lecteurs qui sont peu versés dans la litterature orientale. Ces N e r è s dont nous avons parlé plus haut, se sont distingués, dit-on, dans plusieurs guerres contre les premiers rois de l'Orient, on cite parmi les plus méchans et les plus formidables Demrousch, Mordasch et surtout un certain Tamurath qui portait le surnom Div bend, c'est-à-dire lieur des Dives. Le fameux Dgian ben Dgian régna sur les Péris qui gouvernèrent le monde pendant deux mille ans, après que la domination des Dives pendant sept mille ans fût finie. La tradition Musulmane lui attribue, entre autres actions éclatantes, la structure des Pyramides d'Egypte. Son bouclier, qui avait la propriété de détruire toutes les sorcelleries des démons ou des géans est aussi fameux chez les Orientanx que celui d'Achille parmi les Grecs. De mains en mains, il arriva jusqu'à Tahmurath, dont j'ai déjà parlé. Par

Benout, ou Beni al djian on entend des esprits créés avant Adam de la matière d'un feu ardent et bouillonnant, le Courann, qui en fait mention, ajoute que ces esprits, (qui n'étaent ni anges, ni diables) refusèrent de se soumettre à l'homme formé de la terre.

Tout plein de ces traditions fabuleuses des Orientaux, j'arrivai à Akindi Bournou, (Cap du courant.) C'est le promontoire qui forme le golfe d'Arnaout Keuïu. C'est ici, entre autres, que les bâteaux qui se dirigent vers la mer noire se font, à cause de la force du courant, remorquer par des gens qui attendent sur le rivage. L'ancien nom de ce cap était Esties; mais il fut changé ensuite en M e g h a r e v m a (le grand courant,) et c'est ainsi qu'il est encore nommé par les Grecs. Denys de Byzance fait une description trop interessante de ce promontoire ainsi que du courant en question pour être omise dans cet ouvrage. En voici la fraduction.» Après une colline sensiblement basse s'étend au loin un promontoire qui forme un port et dont la pente raide et solide repousse les flots de la mer qui viennent du nord. Il offre du côté du couchant un port d'une assez grande étendue et à l'abri des vents, quant à l'autre partie du premontoire, elle est exposée à la violence et à l'audace des flots, qui semblent figurer dans cet endroit une statue d'homme; car tantôt ils s'agitent et tournoient en pelotons, tantôt ils se précipitent vers la partie opposée. J'ai vû plusieurs navires chargés dont les voiles obéissaient à un souffle favorable reculer par la violence des vagues, dont la direction était contraire à celle du vent. Puis les flots impétueux se dirigent de nouveau vers les rochers du cap, et, repoussés ou rompus par la réfraction, se heurtent et s'élancent en sens divers; c'est ce qui oblige les matelots de débarquer et de remorquer leurs vaisseaux, qui sont entraînés par l'impétuosité des ondes, laquelle pousse les marins dans une direction contraire. C'est alors qu'en proie à la crainte et au desespoir, ils n'osent plus renouveler leurs tentatives. Quelquefois, lorsque les flots cèdent, ils combattent contre les vagues (tout-à-fait près des rochers du rivage appuyant leurs rames contre ces rives et repoussent ainsi, grâce au continent, la violence de la mer. Lorsque les conducteurs des colonies, ayant laissé derrière eux le promontoire du Bosphore, virent une grande multitude de l'armée des barbares occuper le

rivage où ils devaient aborder, ils s'emparèrent de l'endroit nommé Esties, qui manquait de gardes, et dévancèrent les barbares; car leur navigation avaient été courte, tandis que les Barbares furent obligés de faire, à cause du golfe, un long détour. On voit en outre, sur quelques pierres les traces des pieds des cancres maritimes qui passent par terre le courant rapide.» Denys, comme on doit l'avoir remarqué, emploie le nom d'Esties au pluriel; car ce nom etait commun non seulemnet à ce cap, mais encore aux environs. Polibe et Sozomène sont d'accord avec Denys. Quant au passage des cancres, voici ceque nous apprend œlien «In thracio Bosporo fluctus rapidi ex ponte deferuntur et angustiis desfringuntur ut cancros contra venientes facile evertere possint: quod ipsum cancri præsentientes, postquam eo parvenerunt, singuli in sinuoso quodam loco seetenent, simul et reliquos expectant deinde in eumdem locum congregati, adrepentes per præcipites crepidines in siccum ascendunt et fluctuum vim evadunt, iter pedibus conficientes. Cum autem hanc violentiam pedibus prætergressi sunt, rursus per crepidines in mare recurrunt.» Le Père Indgidgi nous apprend qu'on observe dans la mer par un temps calme, lorsqu'on longe le rivage qui conduit à Bébek, quelques arcs en ruines d'anciennes fabriques; c'est ce que je n'ai pas pu encore vérifier. Ce même écrivain a rembruni plus qu'il ne fallait ses couleurs en peignant les tristes naufrages, ainsi que la mort des infortunés qui périssent victimes du choc des bateaux contre ce rivage ou contre les uns les autres. Il est arrivé que quelques uns se soient reellement noyés dans ce courant; mais se sont là de ses cas rares qu'un Margite même pourrait compter. (On sait que le nombre 4 était le n e c p l u s u l t r a des calculs du savant arithméticien.)

En examinant ce courant impétueux il me vint naturellement dans l'esprit un passage de Polybe dont voici la traduction. «Lorsque les eaux qui proviennent de la mer noire se trouvant à l'étroit arrivent avec impétuosité devant le temple de Mercure (Cavalar Bournou) sur les côtes d'Europe, (c'est le passage le plus étroit du Bosphore) repoussées comme par quelque écueil, elles se dirigent avec impétuosité contre le rivage opposé, d'où, reculant de nouveau, elles sont poussées vers les parties qui se nomment promontoires des Esties (Akindi Bournou) d'où elles retournent bien-

tôt précipitamment vers la vache (lieu de Chrysopolis où le Père Indgiidgi place le palais de Schemsi pacha,) et repoussées encore d'ici, elles vont finalement à Byzance où une partie se perd dans le golfe de la Corne (l'espace qui est entre Constantinople et Galata) et s'écoule ensuite dans la mer de Marmara.» Nous nous contenterons ici de cette seule citation ; nous renvoyons ceux qui désirent avoir de plus amples informations sur les divers courans du Bosphore à Strabon, à P.Gilles, au Comte Andreossy, au Père Indgidgi.

Etourdi par les cris des bateliers, par le frémissement des ondes, par le souffle des aquilons, je me figurai soudain dans le tourbillon du monde et je restai debout entre le berceau et le tombeau de l'homme, pour mesurer ses destinées sur ce globe de poussière. Qu'est ce que la vie humaine? me demandai-je avec Massillon «c'est une mer furieuse et agitée où nous sommes sans cesse à la merci des flots et où chaque instant change notre situation et nous donne de nouvelles alarmes.» Arrosant son berceau d'un torrent de pleurs, envisageant avec effroi dans un lointain qu'il se plait à voiler sous un amas de nuages sa tombe vers laquelle il est poussé par un souffle inexorable, l'homme inconsidéré court après de vaines illusions dont les perfides attraits le fascinent et l'entraînent. Au lieu de marcher les yeux attachés sur la voûte céleste entre ces deux extrêmes qu'un seul instant suffit bien souvent pour mesurer, il se laisse balloter par ses passions, qui jettent dans son âme le trouble et l'inquiétude. La haine implacable, l'envie livide, l'ambition insatiable, la vengeanee homicide, tout en lui promettant des voluptés infinies, empoisonnent le moment fugitif de sa vie. Ruisselant de sueur, et tombant de lassitude, il s'obstine à courir après une ombre éclataute de bonheur, que sa main avide ne parvient jamais à atteindre. Tout en croyant vider la coupe des voluptés, il s'abreuve du calice de l'amertume. Quelquefois il se débat contre la fougue de ses passions, comme un malheureux naufragé lutte contre les flots écumeux d'une mer qu'il prévoit devait être bientôt sa tombe, il cherche à se coller sur des objets caducs, dont il palpe le néant, et ne pense pas à s'élancer vers les biens véritables que rien ne saurait lui ravir. Quiconque pèse ses tristes destinées ne saurait s'empê-

cher de l'arroser de ses larmes. Cependant la main qui lui a assigné sa place dans l'espace, lui offre un allégement pour ses maux, un baume pour ses plaies, un refuge contre le désespoir. Que, sourd à la voix perfide de ses passions, il se jette dans les bras de la vertu, et son cœur sera inondé d'un joie pure, heuruse avant-courrière de délices infinies, éternelles, impérissables.

---

17. MÉDITATION

BÉBEK

Un matin je me dirigeai vers le village de Bébek. L'aspect de quelques fervens adoraturs de Bacchus, qui semblaient s'être empressés de brûler, dès l'apparition du céleste flambeau, l'encens sur les autels de leur divinité favorite, cet aspect, dis-je excita dans mon esprit le souvenir d'un joli g h a s e l de Hàfiz, que je veux rendre ici en prose Française. Le voici :

«Allons, cher échanson, fais vîte, verse du vin dans les coupes et présente les au plustôt à tous les convives. Que le verre écumeux circule ! Hélas ! l'amour qui me parut chose si aisée au premier abord, ne cesse de m'offrir des épines. Désireux de se voir arrosé de quelques gouttes de ce muse dont une tresse ravissante est empreinte et que le doux Zéphyre agite insensiblement, que de cœurs saignint d'impatience! Ton vieux cabaretier t'ordonne-t-il de teindre ton tapis sacré d'un vin de pourpre ? Fais le vîte sans balancer, car le voyageur n'ignore ni le chemin, ni les usages des lieux qu'il parcourt. Que cherchai-je dans la société des belles ? puisqu'une cloche importune ne cesse de m'avertir qu'il est temps de préparer mes paquets. Ceux qui sont déjà sur la côte, où ils ont déposé leurs fardeaux, connaissent-ils tout le danger de celui qui est encore exposé à l'obscurité de la nuit, ainsi qu'à la fureur des gouffres liquides ? Toute ma déligence à suivre ma propre volonté ne m'a valu à la fin qu'une mauvaise réputation. Comment peut on jeter un voile myetérieux sur une chose qui vole déjà de bouche en bouche ? Si tu veux, ah ! Hàfiz ! obtenir le repos que tu dé-

sires, dis adieu au monde.» Il y a des orientalistes qui ont comparé Hàfiz à Anacréon. Ce rapprochement ne manque pas de justesse sous certains rapports ; mais sous bien d'autres il est tout-à-fait dénué de vérité. Prenons la première chanson du poëte grec qui nous tombera sous les mains et nous sentirons la différence qui existe entre lui et le rejeton de Schiraz.

ΕΙΣ ΡΟΔΟΝ

Τὸ Ῥόδον τὸ τῶν Ἐρώτων
Μίξωμεν Διονύσῳ
Τὸ Ῥόδον τὸ Καλλίφυλλον
Κροτάφοισιν ἁρμόσαντες
Πίνωμεν ἅβρα γελῶντες
Τὸ Ῥόδον φέριστον ἄνθος,
Ῥόδον ἔαρος Μέλημα
Ῥόδα καὶ Θεοῖσι Τερπνὰ
Ῥόδα τοῖς ὁ παῖς Κυθήρης
Στέφεται καλοὺς Ἰούλους
Χαρίτεσσι συγχωρεύων
Στεφώμεθ' οὖν λυρίζων
Παρὰ σοῖς, Διόνυσε, Σηκοῖς,
Μετὰ Κούρης βαθυκόλπου
Ῥοδίνοισι Στεφανίσκοις
Πεπυκασμένος χορεύσω.

«Savourons la liqueur de Bacchus la tête couronnée de roses ! Oui, embellissons nos fronts avec la rose aux belles feuilles, et jetons nous ainsi dans les bras d'une joie douce et suave! La rose, cette superbe fleur, est la fille chérie du Printemps. Les dieux eux-mêmes ont une prédilection pour les roses, ornement des beaux cheveux du fils de Cythérée dansant avec les Grâces. Hâtons-nous donc de nous couronner de ces fleurs ! Pour moi, la tête ornée d'une guirlande de roses, je danserai, ô Bacchus! près de tes temples, au sons de la lyre avec une Nimphe au large sein.»

Sans parler de la mysticité qui, selon les commentateurs Musulmans, envéloppe lès tableux grácieux de Hàfiz, sans m'engager dans une labyrinthe, où je ne pourrais marcher qu'en tâtonnant, je soutiens que cette différence qui existe entre les

deux poëtes se fait sentir à la première lecture des deux morceaux que j'ai mis sous les yeux du lectur. Dans l'esquisse du poëte grec, on ne trouve qu'une joie folâtre, un laisser-aller, un épicurisme embellis par un style d'une douceur enchanteresse ; dans celle du Persan on remarque à travers la gaze d'une gaieté pour ainsi dire factice, une dose considérable de mélancolie ; on y observe en outre plusieurs traits philosophiques tombés comme par mégarde de la plume de l'écrivain. Pour ce qui est du style, celui du poëte oriental le cède en douceur à celui d'Anacréon ; mais, d'un autre côté, il l'emporte sur le premier par la force et par l'élévation. Mais laissons de côté Anacréon et occupons nous un moment encore de Hàfiz.

Mohammed Schamseddin Hâfiz, l'un des plus grands poëtes de la Perse, natif de Schiraz, mourut l'an 797 de l'Hégire. Seid Cassem Anovar a recueilli, après sa mort, ses poésies, en un volume intitulé Divan Khovageh Hafidh Schirazi. Quoique ses poésies soient assez connues même parmi les Européens, j'ai jugé à propos de faire paraître la traduction de quelques uns de ses ghazels dans ce long ouvrage, où il entrait dans mon plan de répandre ce parfum d'Orientalisme que Mr. Mac Farlane admire dans une orientale de Mr. V. Hugo. Fière de ce poëte, la Perse peut se glorifier également de son Zéhir, de son Hakani et surtout de son Feleki, qui porte le titre glorieux de Schems ul Schuârà (Soleil des poëtes.) Le double laurier de poëte et d'astronome ombrage le front de ce rejeton de Schumaki (la Schamachie.) Victime de l'amour, il coulait des jours infortunés dans une solitude, lorqu'il apprit un jour que l'objet de sa tendre affection était dans son voisinage, et qu'il lui donnait part de son arrivée. Cette nouvelle fit soudain évanouir la sombre mélancolie qui le minait, et lui arracha ces cris poétiques :

«La joie que le seul bruit de tes pas a excitée dans mon âme.

O toi qui assassines sur les grands chemins le bon sens de tous tes adorateurs !

A permis enfin à men cœur de s'échapper sur les prunelles de mes yeux et à mon âme sur la porte de mon oreille.

Tant je soupirais après l'instant de voir après mille momens colorés à peine des reflets d'une pâle espérance, l'objet unique de mes souhaits!»

Ce poëte mourut l'an de l'hégire 577.

Puisque nous en sommes à l'article de la Poésie persane, je demande à mes lecteurs la permission de faire paraître ici, au lieu de la traduction de quelque fragment nouveau, un de mes propres essais en cette belle langue. C'est une fable que j'aii mitée de Dorat en dix langues, et les Orientalistes qui l'ont vue, sont d'opinion que ce morceau mérite de voir le jour. (*) La voici suivie d'une traduction anglaise également de ma façon.»

Horchid ve ebr.

Yeki ez ebriha ki ez ichan assuman bissyari bar der perdé cheved, ez bérai akss pertevhara horchid simi fam chudé vé der havessi serkiechi uftade ve goft pertevi, men ebedi péinvendest, afitabi alemtab be in herzeguiughi sami chud vé rou be rahi intikam nichad, ve behri guichimali ebri chodbin ez koursi ziyàpach ve dgihantabech pertevi bisyar biroun kierd ve ebri khodbin pessi zevali houbi ve pertevech natschar be matar guerdid.

Tchendani eblehan ez berai houbi ve pertevech buzurgui furouzend; pertevi ichan der yek dem na bedid cheved. Divan be o bürkhanest.

The sun and the cloud.

A cloud Which by the reverberation of radiant sun's rays With moveable silver his extremities adorned, imposed upon the ephemeral splendour With Wich grew embellisched, began to boast of it, and cricd out: my brighteness hass not a beginning. The gold haired Phœbus hearing With indignation these imprudent Words for punishment of the haugthy cloud, from the his flaming dise a torrent of revengeful rays trew up With violence; and the cloud, after the pot of the his dazzling splen-

(*) Mr. Caraman, orientaliste très versé dans la langue persane, dit en lisant cette fable sans en connaître l'auteur: «Pezzo magnifico degno di figurare nel Ghiulistan.»

dour, grown pale, Weak, and Without connection into rain Was transformed.

How many fools boast of a ephemeral splendour! their bright ness in a moment disappears,

That verity in the court is evident.

Je placerai ailleurs les autres traductions de ce morceau.

Je me trouvai insensiblement à Bébek, village, selon moi, qui mérite d'être visité. Il n'est pas tou-tà-fait juste de dire avec Indgidgi qu'il gît dans une vallée encaissée de part et d'autre dans de hautes montagnes; car une partie considérable des maisons sont disséminées sur les flancs de ces monts. Le même auteur dit que dans l'une des vignes situées sur le sommet de la montagne, tournée vers Roumeli Hissari, on remarque quelques restes d'anciennes fabriques en arc couvertes en partie de terre, mais je n'eus pas le plaisir de les trouver. Denys de Byzance fait ainsi mention de ce cite intéressant. «Après les Esties viennent les Chilies, appelées ainsi par similitude, dont les unes sont plus petites et les autres plus grandes, mais qui concourent à former un port: c'est là que se trouve un temple de Diane Dictyne.» A l'extrêmité supérieure de la vallée, s'élève un petit edifice fabriqué par le Scheichul islam Dürüzzade. Il servait anciennement de promenade publique; mais aujourd'hui il est possédé par un Européen, qui l'a beaucoup embelli. On assigne une source assez curieuse à la dénomination de Bébek, qu'on donne aujourd'hui à ce village. Un enfant d'un Sultan se promenant un jour dans le jardin Impérial, qui occupait alors (comme on peut voir dans l'ouvrage de P. Gilles) toute la plaine de la vallée, aperçut un serpent caché dans l'herbe: alors le petit prince de demander à son gardien ce que cela était, et celui-ci de répondre, pour ne pas l'effrayer, qui c'était un poupin. Depuis lors le Prince commença à donner à ce site là la dénomination de Bébek baghdgessi, ce qui signifie, jardin du bambin.

Je gravis la montagne située entre Akindi Bournou et Bébek; là j'eus le plaisir de remarquer les fondemens d'un ancien monastère et un chemin souterrain que se trouve tout près de là. On n'y voit guère aujourd'hui que deux ou trois ouvertures peu distantes l'une de l'autre, par l'une desquelles on peut distinguer

des murs assez bien conservés, ainsi que l'emplacement d'une porte. Dans la partie supérieure de la vallée, je vis un a y a s m a nommé de St. Jean, dont la construction indique qu'il y avait une Eglise.

Mr. Brayer parle de Bébek de la manière suivante. «Bébek qui vient ensuite, est un fond d'une anse, près d'une agréable vallée derrière laquelle s'élève une colline escarpée dont les flancs et la cîme sont couverts de nombreuses maisons de campagne. Le joli Koisk des Conférences, ainsi appelé parce qu'on y a quelquefois traité d'affaires avec les ministres Européens, se présente avec grâce, ombragé de superbes platanes.

Les habitans de ce village sont des Turcs, des Grecs et des Arméniens. J'allai, dans la compagnie de quelques amis, faire une visite à un grec qui y loge depuis long temps. Par un hasard fâcheux, l'épouse et tous les domestiques mâles et femelles de notre hôte se trouvèrent absens. Il est difficile de décrire la position critique de notre personnage, à qui l'on peut appliquer hardiment ce que l'ingénieux Walterscott a dit du bon Roi Jacques le latiniste, c'est-à-dire que la présence d'esprit n'était pas son f o r t e. Si notre savant avait quelque idée de la langue de Virgile, je ne serais nullement étonné qu'il fît entendre ces paroles qu'une situation également embaressante arracha au sot de qualité: «Quid faciam? Quid non faciam?» Enfin, cachant tant bien que mal son extrême embarras sous un air de d i s i n v o l t u r a qui avait un je ne sais quoi de forcé, il se décida à jouer deux rôles à la fois, celui de maître et celui de domestique; je crus même remarquer que ce dernier était plus conforme à la portée de son esprit. Quoiqu'il en soit, il nous servit lui-même la confiture, mais, ayant du s'absenter pour aller chercher de l'eau et ayant laissé entre nos mains le vase tentant, il le trouva tellement allégé à son retour, que cette diminution si sensible de poids doit lui avoir arraché de profonds soupirs. Après notre exploit, nous nous hatâmes de le délivrer de notre présence.

Je m'éloignai ensuite, et rôdant tout seul sur la cime du mont dont j'ai parlé plus haut, je crus voir une ombre hideuse passer devant moi. Sa tête monstrueuse était entourée d'une couronne dont l'éclat livide semblait répandre jus-

que dans le séjour de la mort, la terreur, le désespoir, les froides alarmes. Un je ne sais quoi de cruel, de barbare, d'atroce, se peignait dans les regards du fantôme insolent. Sa main implacable tenait une espèce de sceptre qui s'acharnait sans pitié sur la foule pâlissante d'ombres vulgaires. Aux gémissemens incessans, à la voix mourante de ses innombrables victimes, les lèvres du monstre semblaient sourire avec une joie infernale. Mais, tout en écrasant sous ses pieds ensanglantés, des milliers d'infortunés, il semblait pénétré lui-même d'un plus terrible effroi que celui qu'il jetait dans les âmes de ses victimes. On dirait qu'il craignait que ceux qu'il broyait sous ses pieds ne se relevassent soudain et ne changeassent en un clin d'œil, l'oppresseur en opprimé, le vainqueur en victime. On dirait qu'il craignait que la foudre que lui avait confiée l'Eternel non pour terrasser indistinctement tout ce qui lui faisait ombrage, mais seulement pour effrayer le crime et punir le coupable, n'échappât de sa main tremblante et ne remontât pour fondre avec impétuosité sur sa tête homicide. On dirait que quelques livides reflets du glaive de la justice divine s'offraient à ses regards comme une apparition funeste. On dirait enfin que l'aile de la Mort jetait déjà sur son front une nuit terrible. Accoûtumée à voir tout fléchir devant elle, cette sombre paraissait irritée de ce que les ruines qui s'entassaient sous son bras destructeur en lui rendaient aucun hommage. Tantôt elle semblait se délocter à la vue du sang dont ses membres hideux étaient dégoûtans, et tantôt elle cherchait à dépouiller pour quelques instans son air féroce; mais c'était dans l'unique but d'étouffer en caressant, ceux qu'elle craignait d'atteindre à la face des Cieux. Sœur sanglante et dénaturée de la royauté, elle paraissait ne pouvoir respirer librement que sur les tombes creusées par son bras homicide. Le monstre fit entendre un cri, et soudain les cendres d'Athènes, de Syracuse et de Rome me parurent pousser un long gémissement. Je ne sais quel funeste nuage plana, à ce cri fatal, sur ces ruines sublimes. On dirait que mille échos, fatigués d'un silence séculaire, répétèrent sourdement les mots tombés des lèvres infernales du squelette, mots qui, roulant sur l'illustre poussière, me parurent avoir l'énergie de la faire surgir

pour effrayer le fantôme éperdu. En attendant, je l'examinai plus attentivement et je remarquai qu'il cherchait à cacher les blessures terribles que lui firent un Dion, un Aristogiton, un Harmodius, un Thrasybule, un G. Tell. Irrité contre le monstre impitoyable, je désirai tout-à-coup pouvoir le saisir et venger sur lui l'humanité outragée; mais je vis cette ombre s'évanouir à mes yeux, comme l'ombre du monde se dissipe devant l'accablante réalité de l'éternité.

MÉDITATION 18.

KIUTSCHIUK BÉBEK

«On n'exagère point quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de l'univers.» Ces paroles de Mr. de Chateaubriand s'offrirent à mon esprit, un jour que je pris la direction de Kiutschiuk Bébek, et que je jetai en m'éloignant de Thopané, un regard enchanté sur Stamboul et ses environs. L'aspect lointain des cyprès majesteux qui jetaient, du haut des airs, une ombre colossale sur le vaste emplacement, du sérail me rappela la tirade suivante qui est du poëte Turc Raschid.

«Dil mest olour hichyàr iken
Ghaflet ghelur bidar iken
Boù chivé sendé var iken
Ei s e r v i kad ei ghontsché fem
Sayen ghibi ufftadé nem.

Ebroulerin olmech kièman
Tiri mujèn lermez eman
Teessiri dilerder nihan
Ei servi kad, etc.

Dil bi felaketi kalour
Sabr liyakati kalour
Achikdé takatmi kalour
Ei servi, kad, etc.

Raschidi koulen bitscharè dir
Achufté der avarè der
Ei servi kad, etc.

La tristesse s'empare du cœur quoiqu'il soit sobre
Eveillé, on se sent saisi d'une vague insouciance,
Tandis que tu es douée de tant de charmes,
O toi donc la taille en celle du cyprès et la bouche celle du bouton de rose !
Je suis étendu comme ton ombre.

Tes sourcils ont la forme d'un arc.
Les traits de tes cils sont inexorables ,
Et les vestiges qu'ils laissent dans les cœurs sont cachés ;
O toi dont la taille est, etc.

Le cœur reste t'il exempt de peines ?
La patience reste t'elle une chose convenable ?
Reste t'il quelque force dans l'amant ?
O toi dont la taille est, etc.

Ton serviteur Rachid est denué de moyens,
Il est troublé, égaré.
Tout son cœur n'est qu'une plaie.
O toi dont la taille est, etc.

Que délice ! me dis-je ensuite en contemplant tous les coins du magnifique tableau qui s'offrait à ma vue, quel délice que de toucher si souvent du doigt le divin panorama qui a arraché des cris admirables à un Byron , à Lamartine , à un Chateaubriand ! D'où vient que le séjour de Constantinople parut si plein de charmes à ces hommes de génie , tandis que tant de voyageurs se plaignent avec tant d'amertume de l'ennui qu'ils éprouvent dans cette même ville ? C'est, que les hommes doués d'enthousiasme sont, pour ainsi dire, les seuls qui éprouvent des sensations délicieuses devant les scènes magnifiques de la nature, tandis que les hommes du monde sont occupés de leurs idées étroites et des pitoyables chimères qu'ils ne cessent de poursuivre.

Au lieu de s'enthousiasmer devant une réalité assez séduisante pour effacer le beau idéal lui-même, ils soupirent niaisement après les bals et les théâtres (*) dont ils sont privés à Constantinople. Il favt pourtant avouer qu'on y est dénué de mille ressources qui facilitent tant l'instruction dans les villes principales de l'Europe. A-t-on besoin de consulter un écrivain? il faut le faire venir de l'étranger. Un ouvrage voit-il le jour? on ne peut le lire que lorsque il a déjà vieilli. Ici point de sociétés littéraires, point de bibliothèques publiques, point de museum. Voilà certes des difficultés presque insurmontables à ceux qui veulent fournir la brillante carrière des lettres. Mais aussi quel mérite ne doivent-ils pas avoir ceux qui parviennent à applanir tous ces obstacles! — Il n'appartient qu'à la niaiserie de nier cette verité. Je viens de me servir d'un substantif qui n'est pas des plus flatteurs pour ceux à qui il s'applique, c'est ce qui me fait, pour ainsi dire, toucher du doigt certains Pérotes qui marient avec grâce ou non à l'ignorance la plus déplorable, un légère teinte de fratuité, ainsi que l'absurde prétention au bel esprit. Semblables (si parva et ridicula magnis componere licet) à Voltaire, qui, comme il le dit lui-même, forma le plan de la Henriade avant de savoir ce que c'était qu'un poême épique, ils veulent s'ériger en critiques avant de connaître même d'une manière vague et superficielle les qualités qui constituent un Artistarque, ou un Zoile. La savante et éloquente Baronne de Staël dit en parlant de W. Schlegel «Je fus confondue d'entendre un critique éloquent comme en Orateur et qui, loin de s'acharmer aux défauts éternel Aliment de la médiocrité jalouse, cherchait seulement à faire revivre le génie créateur.» Il rendrait un service important à nos Zoïles Perotes celui qui leur répéterait usque ad satietatem, ce passage du docte écrivain que je viens de nommer; mais une mesure a prendre c'est de se contenter de leur répéter de vive voix et cela pour des raisons qu'on peut deviner sans être nn Sphinx. Le même auteur dit ailleurs que les sots de Paris croyent répondre du ridicule sur

---

(*) Voyez la note 7. qui est à la fin de cet ouvrage.

un ouvrage en avouant qu'ils ne l'ont pas compris, et moi je soutiens que la plus sanglante satyre que puisse faire un sot Peroté d'un ouvrage, c'est de se vanter de l'avoir compris. Du reste, qui sait si au moment où le spirituel Necker écrivait son ouvrage sur le bonheur des . . . . Son imagination n'errait pas dans cette partie de l'Orient et ne s'arrêtait pas avec complaisance devant les destinées heureuses des critiques Pérotes ? . . . . . Mais que dis-je ? comment ne me suis je pas aperçu que vouloir décrire le bonheur de ces derniers c'est entreprendre un ouvrage plus volumineux que celui de Mr. Necker ? aussi je m'empresse de quitter cette matière. Quam sumis delibavi labiis.

Tout ce que précède et plus que tout cela une lettre que nous avons fait insérer dans les journaux, et qui est certes l'une des satyres les plus mordantes qu'un écrivain se soit permis de publier, prouvent certainement que nous sommes bien loin de favoriser les Pérotes. Cependant nous nous croyons obligé d'avouer qu'il y a parmi eux des hommes de mérite et d'instruction. Dans son élégant ouvrage intitulé Costantinopoli nel 1831, le Chevalier Baratta s'exprime de la manière suivante. «Conchiudendo che una gente la quale conta tali uomini quali furono e sono i Franchini i Chabert, i Fonton, i Pisani e cento altri simili non ha bisogno di difendersi dai morsi di chiacchesia e merita la stima ed il rispetto di chiunque apprezza la virtù, i talenti e la fama degli uomini onesti.»

Je me fais un plaisir de déclarer ici hautement que je partage l'opinion de l'écrivain précité.

Un éloge qu'on peut faire des Francs de Constantinople, c'est que cette incrédulité que Mdme. de Staël qualifie de miserable en parlant de Voltaire, que cette incrédulité, dis-je, dont tant d'esprits étroits font niaisement, trophée n'a pas trouvé d'accès auprès d'eux. Ils sont en général doux, pieux, charitables et bienfaisans.

Un autre homme bien plus célèbre que Mr. Baratta, et dont ce témoignage doit certes l'emporter sur les plates et pitoyables railleries de quelques voyageurs obscurs, Mr. de la Martine s'est exprimé ainsi dans son voyage en Orient. «En gé-

néral la société Franque de Constantinople composée des Officiers des Ambassades, des Consulats, des familles de Drogmans et des négotians de diverses nations Européennes, est très au dessus de la réputation. Constituée en petite ville, elle a les défauts des petites villes, le commérage et les jalouses tracasseries; mais il y a de la probité, de l'instruction, de l'élégance, une hospitalité gracieuse et cordiale pour les étrangers. On y est au courant de l'Europe comme à Vienne et à Paris; on y participe fortement au mouvement de vie qui remue l'occident. Il y a des hommes de mérite et des femmes de grâce et de hautes vertus. J'ai vu tel salon de Péra, de Thérapia et de Bouyouk-déré, où l'on se serait cru dans un des salons les plus distingués de nos grandes villes d'Europe, si l'on n'avait jeté les yeux sur le Bosphore, où sur la corne d'or qui étincelaient aux pieds des jardins entre les feuilles des arbres.»

C'est en faisant ces réflexions et en m'occupant de ces souvenirs j'arrivai à Kiutschiuk Bébek (le petit Bébek.) Kiutschiuk Bébek quoique petit, comme son nom l'indique est agréable par sa position. Il est situé tout près de Bébek. La seule maison remarquable qui y existe, est celle du Hékim Bachi (Chef des médecins) elle est spacieuse, elle est meublée à l'Européenne; on y remarque, entre autres, d'assez beaux tableaux. Le Hékim Bachi, que j'allai visiter, me parut un homme de 50 ans environ, gracieux et poli, il laissa percer dans sa conversation son amour pour la Botanique. Il m'a fait servir, suivant l'usage toujours dominant en Turquie, du café sans sucre et une pipe. Mais, ce qui n'est rien d'extraordinaire en Europe et ce qui est très-rare en Turquie, c'est un petit plat de fraises dont il a bien voulu me régaler. Les fraises en cette saison (c'était vers la fin de Septembre) sont presque introuvables à Constantinople. Derrière cette maison, on remarque un beau jardin orné de différentes fleurs et planté de plusieurs espèces de légumes. Plusieurs compartimens de buis qui affectent différentes formes le rendent très agréable à voir. Le haut dignitaire chez qui j'avais l'honneur de me trouver en fait l'objet de ses soins.

Au sortir de cette grande maison ou plutôt de ce beau

palais, je jetai un regard sur ce qui m'environnait. Ici, le canal offre au regard qui suit ses détours gracieux et ses flots azurés, que sous la forme d'un lac, qui réfléchitda ns son miroir transparent mainte image enchanteresse. A droite, je remarquai l'amas pittoresque des maisons de Bébek, d'où s'élancent çà et là, en se balancent mollencent, des bouquets d'arbres superbes. Des collines de la plus riche verdure surmontent ces maisons peintes en mille couleurs différentes. Sur le rivage, je cherchai de l'œil le beau Kiosk (*) des conférences, autour duquel le platane gracieux et majestueux, le saule pleureur et le peuplier au bois blanc forment un charmaut rideau de verdure, emblême du voile qui couvre les projets des monarques et les volontés des Cabinets. Vis à-vis, mes yeux erraient avec volupté sur les vallons verdoyans de Candilli et de Tschenguel Keuïu, dont les montagnes étaient dentelées çà et là de charmans bouqnets d'arbres, qui en suivent les nombreuses sinuosités. Le long de la mer et sur le flanc de ces montagnes, je distinguai plusieurs maisons très agréables. Plus loin, se presente Ghiok-Souyou (les Eaux-douces d'Asie) que nous décrirons ailleurs. Encore plus loin, on voit les monts d'Asie s'avancer vers l'Europe et sembler s'y réunir de manière à fermer tout passage.

Je me dirigeai ensuite vers l'endroit où s'élevait le temple de Diane Dyctine (nommée ainsi du mot grec Dhiction rets,) à la vue de l'endroit où était situé ce temple, je tâchai de me rappeller quelques traits relatifs à la Déesse à la quelle il était consacré. Cicéron fait mention de 3 Dianes : la première est née, selon l'illustre Orateur, de Jupiter et de Poscripine, la seconde était fille de Jupiter et de Latone et la troisième avait eu pour père Upis et pour mère Glauu. Diane était également

(*) Ce Kiosk a été réparé par le Sultan Sélim III. La position en est si belle, que Mr. J. Hammer n'a pas craint d'avancer qu'il est impossible de trouver dans le monde une salle de conférences plus agréable et plus propre aux méditations. «Anmüthiger und sinniger kann in der Welt kein Conferenz-Saal gelegen seyn, etc.»

adorée en Egypte où elle était connue sous le nom de Rubastis. Selon Hérodote, Diane et Apollon son frère devaient leur naissance à Denys et Isis. D'après Diodore de Sicile, les Crétois faisaient naître de Jupiter Vénus et les Grâces, et Diane avait soin des nouveaux nés. Le nom de D é l i e qu'on donnait ainsi à cette Déesse provient de sa naissance dans l'île de Délos. Les Scythes sacrifiaient des hommes sur son autel.(1)On donnait aussi à cette Deité, le nom de Tauropolos, selon Tite Live, ou celui de Taurobolos et Tauropola, selon Suidas. Il y avait aussi sur un promontoire de Crête, appelé jadis, le cap D y c t i n n e (2) et aujourd'hui Spada, un temple consacré à Diane Dyctinne. On sait que cette déesse était honorée dans cette Ile sous le nom de Dyctinne ou de Britomartis, à cause d'une nymphe ainsi nommée qu'elle aimait tendrement, et qui fut appelée Dyctinne, parcequ'elle fut la première qui inventa des filets pour prendre des Chevreuils. (3)

Pendant qu'errant sur ces rives dont rien n'égale la beauté, je me représentai les calamités qui pesaient jadis dans ces mêmes lieux sur des peuples évanouis, je m'imaginai voir un colosse immense étaler devant moi ses formes formidables. Tel que cette hydre dont les 100 têtes couvaient chacune un projet différent de destruction mais ne laissaient pas d'être d'accord entre elles à faire disparaître sous ses augustes décombres un de royaumes les plus florissans de l'Europe, tel ce monstre me parut altéré de la soif de la destruction de la terre, qu'il pressait dans ses bras d'un air terrible. Ses mains infatiguables se sont apesanties sur ce globe infortuné dès l'instant où le premier homme et sa compagne osèrent déeobeir à l'Eternel, et ne se desaisiront de leur proie, qu'au moment où le souffle de l'Invisible lui ôtera le mouvement et la vie. Il fit un pas, et l'astre du jour eutassa sur sa face ses plus sombres nuages, et l'éclair n'osa à sortir du sein de vapeurs épaisses ho.riblement suspendues entre le ciel et nos têtes, et le tonnerre se tut, et les colonnes de l'Empyrée s'ébranlèrent, et l'Océan, déposant son orgueil, ne fit entendre qu'un sou plaintif. Comme le faible ruiseau qui se traine vers ses Cavernes

(1) Lucien. (2) Strabon. (3) Tournefort.

profondes, et l'impie effrayé leva involontairement les yeux au ciel. Il poussa un cri aussi terrible que celui de l'abîme de l'Eternité appelant à lui l'homme dont le pied effleure à peine la poussière terrestre. Ce cri formidable étouffa tous les misérables bruits qui s'élévaient un instant auparavant de dessus de la face de la terre. C'était la voix de l'ambitieux qui demandait à Dieu des trônes et des trophées, sans s'apercevoir du verre dévorant que rouge les uns et les autres, qui lui demandait de magnifiques mausolées sans penser qu'ils couvent de la poussière, ainsi que les plus humbles tombeaux. C'était l'infortuné qui pleurait sur ses maux sans réfléchir que, soufferts avec patience et résignation, ils pouvaient lui procurer une félicité immortelle. C'était l'amant qui se plaignait des rigueurs de sa bien aimée, qu'il assimilait à tout ce que son imagination pouvait lui fournir de plus beau, sans réflechir sur ce qu'un souffle des temps suffit pour faner les visages mêmes dont se sert un peintre habile pour représenter les exécuteurs ailés des volontés du très haut. C'était l'opprimé qui vomissait des blasphèmes contre ses oppresseurs comme s'il ignorait que si la main de Tout-puissant n'écrase pas toujours ici bas le coupable, elle attise les flammes dévorantes dont il devient l'éternelle proie. C'était l'impie qui, écrasé par un grain de sable, commandait insolemment à Jéhovah de descendre de son trône, pour lui rendre compt de ses plans, de ses actions, de ses mystères, ou qui se vantait en tombant de pouvoir déchirer les nuages augustes derrière lesquels l'astre éternel est quelquefois caché. Tous ces sons divers que je me figurais entendre quelques minutes auparavant, s'évanouirent aussitôt que cet épouvantail homicide eût fait entendre sa voix formidable. On dirait, les sifflemens des tempêtes, ou la voix de l'Océan, ou le murmure sonore du tonnerre en couvrant les faibles sons de quelques naufragés, proie débile des flots menaçans. Mais ayant prêté encore l'oreille, je n'entendis plus que le bruit sublime du pied d'Adonaï laissant derrière lui . . . . . l'immensité.

---

19. MÉDITATION

CAYALAR BOURNOU

Je pris un jour la direction de Cayalar Bournou, l'esprit tout occupé de quelques livres turcs, arabes et persans dont je venais de parcourir le catalogue. Dans les grandes bibliothèques turques, comme dans celle de Ste. Sophie, on trouve ordinairement des ouvrages de chimie et médecine. Parmi ces derniers, on peut citer un traité pour la guérison de la peste, par le nommé Tas Capri Zadé intitulé Risaletus schefa lil edvail vebà. Je ne sais pas si cet écrivain possède toute l'érudition de nos docteurs en médecine; mais je parie cent contre un qu'il ne pousse pas l'ineptie jusqu'à vouloir prouver que la peste n'est pas contagieuse. On y trouve en outre des œuvres appartenantes à la logique, physique, Astronomie, géométrie. etc. Dans la bibliothèque de Ste. Sophie, on voyait (*) quelques ouvrages curieux; comme la traduction d'un livre indien intitulé Set Ciuti, une traduction d'un autre ouvrage intitulé Tireti Indi, c'est-à-dire manière de vivre à l'indienne. On y voyait aussi la traduction des sexions coniques d'Apollonius; elle est intitulée Kitab el markhroutat li Albanios. Dans la bibliothèque turque du Sérail, on trouve entre autres ouvrages, ceux-ci: Partie de la vue des yeux. Science certaine du Souyouti. Exposition du Courtoubi. Exposition sacrée du Kievachi. Collection des choses simples. Recueil des expositions sacrées. Grande perle de la céleste révélation d'Ebi Abdoullahk. Nourriture abondante de la révélation céleste. Notes marginales du Iemeni, id: du Soukiouti. Des sept manières de lire le Courann. Des sept manières de chanter le Courann. Sacré remède du Cadi Abbas. Lumières de l'Imam ul Baghri. Splendeur explic: sur les horizons d'Ekmeliddin. Dons de la Religion. Explications sur les dons de la Religion du Zerkavi. Vestige du pied d'Imam Malik. Colliers de

(*) Je dis qu'on y voyait, parce que je ne suis pas sûr qu'ils se trouvent encore.

topaze sur le trône d'Ahmed par Souyouti. Le plus sublime des discours de Seid il Becher. Du voisinage et de l'éloignement. Explication sur le voisinage et l'éloignement du Nouri. Langue de la balance de l'Aklauï. Explication de la force inexpugnable. Urne des ouvrages pieux et sacrés. Explication sur la perle du discours d'Ibrahim il habebi. Propositions sublimes d'Imamir Razi. Lien oriental de recherches d'Imamir Razi. Arbre de la collection de Navir il toti. Explication de la clef de l'Invisible du Eznebki. Clef de l'Invisible du Konevi. Chansons d'Omer ibni Karaz. Manifestation sur la nécessité. Livre du Berzendgi. Les nourrices des sciences de Schiabiddin. Trésors des mystères; guerre des pensées. Des Ambulans d'Ibni-méimuné. Le miroir du corps. Degré des mois. Roseraie des mystères. Enigmes et comparaisons. Degrés des odeurs suaves du Souyouti. Conclusions des sincérités. Yeux de l'effet d'Ibni Seiddin mas — Avis singuliers. Degrés de Chirvan. Les plats d'or. Discours de soie. Balance de civilité. Explication du poème d'Ibni bedroul. Id: d'Ibni Hadgeril-Mekki. Perle précieuse des perles précieuses, etc. Voici les ouvrages que je repassais dans mon esprit.

J'arrivai à Cayalar Bournou, appelé ainsi, dit le Père Indgidgi, à cause des pierres qui se trouvent entassées en quantité sur la rive, pour affaiblir l'impétuosité de la mer, Cayalar bournou signifiant cap aux pierres, ou rochers. C'est là qu'on voit un vaste cimetière turc. Mr. Brayer fait ainsi mention tant des rochers que des tombeaux dont nous venons de parler. «Le premier (Roumeli Hissàri) situé sur le penchant de la colline, entouré de cyprès, de tombeaux, de roches éparses, produit un effet pittoresque. Ce cimetière est très-vénéré par les Turcs; c'est là que reposent les guerriers qui périrent au passage du Bosphore, quand Mahomet II. s'avança pour se rendre maître de Constantinople.» Nous parlerons ici, à propos de ce cimetière, de quelques usages des Turcs relativement à la sépulture. Les Turcs attachent un grand mérite à porter un convoi, fondés sur ce passage du Couranu: «Menn hamélé djénazeth erbàinn khatweth keffereth ann'hou kébireth.» (Celui qui porte un cadavre l'espace de quarante pas, expie par là un grand péché.)

Il est à remarquer que, chez les Turcs, le corps mort est toujours porté, à pas précipités. C'est ce que j'ai observé chaque fois que j'ai rencontré quelque convoi turc. Mr. le Chevalier d'Ohsson prétend que cela a lieu en vertu de cette parole du Prophète : «F é e n n y é k i u n é k h a ï r e n n a d g e l e t e m e n s h o u v e e n n y e k i u n é s c h e r r' e n n v a z a t e m e n s c h o u a n r e k a b i k u m.» Voici comment ce savant orientaliste traduit ce passage : «S'il est du nombre des élus, il est bon de le faire parvenir en diligence à sa destination, et s'il est du nombre des reprouvés, il est également bon de vous en décharger.» Les femmes sont bannies de convois. Une autre chose à observer, c'est qu'on n'entend ni pleurs, ni gémissemens, dans les convois turcs ; seulement une morne tristesse est peinte sur tous les visages.

Mais pour en revenir à ce cimetière, il ne faut pas oublier que M. A. De la Martine en fait aussi mention: voici ce qu'il en dit. «Ce sont les fameux châteaux d'Europe et d'Asie d'où Mahomet II. assigéa et menaça si long-temps Constantinople avant d'y pénétrer. Ils s'élèvent comme deux fantômes blancs, du sein noir des pins et des cyprès, comme pour fermer l'accès de ces deux mers. Leurs tours et leurs tourelles suspendues sur les vaisseaux à pleines voiles, les longs rameaux de lierre qui pendent, comme des manteaux de guerriers, sur leurs murs à demi-ruinés, les rochers gris qui les portent et dont les angles sortent de la forêt qui les enveloppe, les grands ombres qu'ils jettent sur les eaux, en font un des points les plus caractérisés du Bosphore. C'est là qu'il perd de son aspect exclusivement gracieux pour prendre un aspect tour-à-tour gracieux et sublime. Des cimetières turcs s'étendent à leurs pieds, et les turbans sculptés en marbre blanc sortent çà et là des touffes de feullage, baignés par les flots. Heureux les Turcs ! ils reposent toujours dans le site de leur prédiction, à l'ombre de l'arbuste qu'ils ont aimé, au bord du courant dont le murmure les a charmés, visités par les colombes qu'ils nourrissaient de leur vivant, embaumés par les fleurs qu'ils ont plantées ; s'ils ne possédent pas la terre pendant leur vie, ils la possédent après leur mort, et on ne relégue pas les restes de ceux qu'on a ai-

més, dans ces voiries humaines d'où l'horreur repousse le culte et la piété des souvenirs.» J'espère qu'aucun homme de goût ne trouvera cette citation trop longue. Dans son ouvrage intitulé The city of the Sultan, etc. in 1836, Miss Pardoe préfère pour plusieurs raisons les cimetières Turcs, (*) à ceux d'Europe. Le Bosphore se resserant ici plus qu'ailleurs, ce lieu fut nommé jadis par les Grecs L e m o c o p i i n et par les Turcs B e g h a z k e s s e n (coupe-cou.) Laonicus Chalcondyle fait mention du Lemocopiin et donne ce nom au château même appelé, au dire de P. Gilles, N e o n C a s t r o n par les Grecs, mais il se trompe lorsqu'il le place dans la Propontide. Ecoutons le: Au commencement du Printemps, Mohammet, fils de Mourad, fabriqua en Europe, sur la Propontide, dans l'endroit où le passage du Bosphore de l'Asie en Europe est le plus étroit, un petit village nommé Lemocopiin, ayant contraint tant les Européens que les Asiatiques de contribuer à ce travail, et leur ayant donné chaque partie de ce petit village à édifier par tribus, l'ouvrage fut bientôt terminé. Le but de cette entreprise fut de pouvoir porter sûrement ses pas partout où il voulait et d'empêcher que les hommes d'occident ne missent avec leurs trirèmes un obstacle à son passage et ne fissent des changemens en Asie. Il prévoyait en outre que ce château lui serait d'une grande utilité pour le siège de Byzance. Il fit élever trois tours que nous avons vues et qui sont plus grandes que toutes les autres, dont les deux premières sont situées vers le continent et la troisième vers la mer, et les fit couvrir le plomb. La largeur des murs est de vingt-deux pieds et celle des tours est plus large de trente pieds. Après avoir ainsi terminé cette forteresse dans l'espace de trois mois, il se mit aussitôt à faire des in-

(*) Les pierres de ces tombes, y est-il dit, sont plus pittoresques et plus variées, leur situation mieux choisie et surtout les Musulmans ne troublent jamais les cendres des morts. Mais elle se trompe lorsqu'elle ajoute que lors de l'enterrement d'un cadavre, le prêtre plante deux cyprès l'un à la tête et l'autre à l'autre bout du tombeau.

cursions sur le terrain ennemi; Aussitôt l'hiver arrivé, il envoya Tourachane dans le Peloponnèse et au retour du printemps, Mohammed conduisit son armée devant Byzance, pour y mettre le siège. Elle passa le détroit du Bosphore dans l'endroit où il avait édifié, dans la Propontide, la Forteresse nommée Lemocopien. (1) Malgré cette autorité, je pense que c'est le lieu même et non la forteresse qui s'appelait ainsi.

C'est ici, sur la cime de la montagne de Cavalar bournou qu'existait anciennement un temple de Mercure. (2) Le Patriarche Costandius, ainsi que Mr. le Chevalier, donnent au promontoire Hermée le nom turc de Kizlar Bournou et Mr. J. Hammer prétend qu'il y avait, dans ces environs, des colonnes consacrées à Hercule et qui marquaient les bornes entre l'Europe et l'Asie.

Je m'enfonçai dans ce vaste cimetière si propre à faire courber sous le poids de la rêverie le front le moins méditatif. Puis, pour me dérober aux pénibles pensées que l'aspect de ces objets lugubres devait nécessairement faire surgir dans mon esprit, je déposai, pour ainsi dire, ma dépouille mortelle, je rejetai pour un moment loin de moi, tout le réel dont j'entendis la voix mourir insensiblement dans l'étendue, comme un son vague échappé à une lyre lointaine, et je m'élançai d'un bond sur le seuil éclatant du possible. De là, jetant un dernier regard sur ce qui m'avait paru quelques instans auparavant l'image de l'immensité, je jouai en passant avec les colonnes du monde existant : Le dernier cri de ce monde qui s'évanouissait à mes yeux, ne fut hélas ! qu'une plainte, qu'un gémissement, et je le vis, s'enfoncer en soupirant dans l'ombre du néant antique. Alors ces montagnes qui me semblaient heurter de leurs cimes sourcilleuse la voûte des Cieux, ces cieux dont mon œil debile craignait d'aborder les limites, ces feux sans nombre suspendus.

---

(1) C'est à tort que Ducas l'appela Kefalocoptis (coupe-tête,) c'est là une traduction inexacte de Boghaz-Kiéssen qui signifie, comme on a vu plus haut, coupe-cou.

(2) Voir pour plus de détails l'ouvrage Allemand intitulé Jos. v. Hammer Constantinopolis und der Bosporos.

comme les phares immenses sur le globe sublunaire, ce fier Océan dont les vagues semblaient dérouler à mes yeux l'image de l'infini, en un mot l'univers entier ne me parut qu'un point minime dans une étendue sans bornes, qu'un atôme englouti par un gouffre qui se ferme sur lui, sans même s'apercevoir de ce qu'il va couver. Alors j'élevai sur les ruines du réel anéanti un monde dont la moindre particule égalait l'univers entier. Je vis se mouvoir dans l'étendue des étoiles en comparaison desquelles nos célestes flambeaux sont des étincelles pâlissantes. Mon imagination fabriqua des cieux dont le plus audacieux des aigles n'oserait essayer de raser les bornes, des hommes dont les têtes s'élançaient au delà du séjour des orages, un espace en comparaison duquel notre étendue est un lieu qu'un pas pourrait mesurer. Je le peuplai d'un immense amas d'êtres qui ne s'offrirent jamais au regard de l'homme, pas même lorsque sa tète s'incline sous les doigts pésans du sommeil. Je m'efforçai de réaliser le beau idéal. Je ne permis pas que la moindre ride se montrât sur le front de l'homme, ni sur la face du monde enfanté par mon imagination. Je bannis de son seuil tout soupir, toute plainte, tout gémissement. J'en éloignai de même et les glaces des hivers, et les chaleurs des canicules, seulement un printemps éternel caressait de son aile ce possible que je me figurai réalisé. Je ne permis pas qu'il fût souillé par la moindre goutte de sang. Je répandis à pleines mains les fleurs les plus suaves et les plus éclatantes sur son berceau; je ne voulus pas qu'il eût de tombe et sur le trône de cet univers, qui ne devait jamais réfléchir dans son miroir l'image hideuse de la mort, je fis monter un bonheur sans mélange, sans phases, sans éclipse. Mais malgré mes efforts, je ne réussis pas à me représenter une étendue sans bornes, un créé sans confins. Je me berçai ainsi d'agréables chimères, lorsqu'un soupir lugubre et prolongé parti du sein du monde réel un instant disparu à mes yeux et revomi aussitôt après par ce néant éphémère, dissipa soudain tous les songes brillans dont je me repaissais. Alors je m'élançai jusqu'au seul être dont la non-existence est incompréhensible et je l'adorai sans chercher à soulever le voile qui couvre ses augustes mystères.

20. MÉDITATION

ROUMELI HISSARI

«Quoiqu'un génie transcendant puisse mesurer la profondeur de l'Océan, quoiqu'il puisse compter les grains de sable et les rayons des astres, il n'a ni nombre ni mesure pour toi. Non, les esprits éclairés par ta lumière ne sauraient atteindre tes secrets. La pensée va-t'elle s'élancer jusqu'à toi? Elle s'abîme dans ta grandeur, comme un instant s'évanouit au sein de l'éternité.»—Voilà la strophe d'uue ode sublime de Derjavine sur Dieu, qui se présenta à mon esprit un jour que je me mis en route pour le village de Roumeli Hissari; mais ce chef-d'œuvre que je tenais en main me fournit l'occasion de jeter un coup d'œil rapide sur la Litterature Russe. La langue Russe à laquelle un des meilleurs prosateurs de la Russie Mr. A. Besstougïew donne avec tant de justesse les épithètes de majestueuse, d'harmonieuse, est certes l'une de celles qui méritent le plus d'être cultivées. Infiniment plus douce que l'Allemande, elle peut hardiment rivaliser avec elle pour l'énergie, l'abondance et la facilité de composer des mots. Comme elle, elle peut réfléchir avec éclat les beautés des autres langues; c'est ce dont on peut aisement se convaincre en lisant, entre autres, diverses traductions du célèbre JoukoWski. Toutes ces qualités constituent sans nul doute une langue éminemment poétique, aussi je n'en connais pas d'autre qui se prête d'avantage à la poésie. Il serait sans doute téméraire et absurde d'établir une comparaison entre la littérature Russe, qui est et qui doit être encore naissante, et celle des nations civilisées depuis des siècles; aussi je m'étonne de l'audace d'un écrivain Russe qui n'a pas craint, je ne dis pas de la comparer à la Française; mais même de l'élever bien au dessus. Sophiste outré, il s'imagine écraser avec sa férule fragile des hommes supérieurs tel que La Martine et croit en le touchant de sa baguette magique élever A. Pouschkine au dessus de tous les poëtes modernes de la France. Je n'irai pas évoquer

les ombres des Bossuet, des Corneille, des Pascal, des Mollière, des Racine, des Montesquieu, pour terrasser l'absurde sophiste ; sans sortir de notre siècle j'ose affirmer que la littérature Russe quoique déjà fort estimable, ne possède ni un La Martine, ni un La Mennai, ni un V. Hugo, ni un Debonnald, ni un Chateaubriand. Tons ces grands hommes, et ils le sont, quoiqu'en dise le vulgaire toujours niais et rampant, sont les plus beaux ornemens de notre siècle ; cependant il est hors de doute que la Russie possède aussi des écrivains d'un grand mérite. Lomonossow, à qui la langue Russe doit ses plus beaux ornemens, se distingue par la magnificence de ses tableaux et par la grandeur de ses idées. Derjavine, ce Pindare du nord, moins correct que J. B. Bousseau, mais fort supérieur à lui comme Poëte, a fait entendre des chants qu'on ne saurait assimiler qu'à la voix majestueuse de l'aigle. Joucowski a déployé dans tous ses écrits les charmes d'un style enchanteur. Poëte et prosateur, Il a surtout excellé dans les descriptions. Joucowski, en un mot, est l'un des plus dignes représentans de la littérature Russe et seul pourrait suffire pour écraser ceux qui refusent une littérature à la Russie. Poëte moins inspiré que ce dernier, l'élégant Batiouskow, auteur du Tasse mourant ensorcèle le lecteur par la magie de son style et par la delicatesse d'un pinceau qui parait lui avoir été confié par la main même des Grâces. J. Krillow balance dans quelqu'unes de ses fables la gloire de la Fontaine Karamzine, ce Tite Live du Nord, écrivain éloquent et l'un des meilleurs prosateurs de la Russie, a su répandre dans ses productions légères, telles que ses B e z-d i e l k i un charme inexprimable. V. Tepliakow, que j'ai connu particulièrement, se distingue par un style correct et par une facilité étonnante. O Bestoujiew, que j'ai déjà nommé, brille par toutes les qualités propres à un excellent prosateur. Il serait inutile de faire ici l'éloge de Mr. le Pouschkine, on est d'accord à regarder le chantre du Prisonnier du Caucase comme l'un des plus grandes gloires de la Russie, et pour me servir de l'expression d'un auteur Russe, que j'ai déjà cité, il n'y a que l'insensé qui allume une chandelle dans les endroits éclairés par le front radieux de Phébus.»

«Lich bézoùmetz zajigaiet
Svietshkou tam gde. Febe Siyayet. (1)

Je pourrais certainement faire paraître dans ce cadre étroit plusieurs autres noms plus ou moins rétentissans; mais je dépasserais par là lés bornes que doit m'imposer le plan de cet ouvrage. Je me contenterai, une fois que je l'ai déjà promis, de placer ici ma traduction Russe d'une fable déjà connue aux lecteurs qui a suivi ces méditations. La voici :

Solntze i oblako.

Otrajéniem loutcheï solnetchnikh sérébriánoe oblako prissvoya sebiè siè minoutnoe siyanie derzskimé kritchálo ghólossom: ot natchiala viekóv siyaiou. Zlatóe dniá svietílo takími slovámi porajenô, protive ghordagho oblaka mnojestvo iz mstitelnikh svoïkh loutchei ot plammenagho svoievo krougbá izvergaïa, ve poustotiè volnouiouchstchiissiá par bliédni, i bleska svoevô lichenni ve dojde peremenilsia.

Skol mnogho ghloupzove malovremennim siyanieme khvastaïout! Blistaïout i oujè istchezli. Dvore tomoù primière. (2)

A mon arrivée à Roumeli Hissari je visitai ces trois fameuses tours dont les deux plus grandes sont situées sur la montagne et la troisième sur le rivage. Ce château fut élevé l'an 1452 par le Sultan Mohammet II. Trois mois suffirent pour confectionner ce travail, (3) et c'est ce à quoi les trois tours sus-mentionnées font allusion. On lit dans la Constantinople ancienne et moderne de Costandius que ce travail fut executé dans le terme de quarante jours, ce qui ne me parait pas vrai semblable, vu la solidité et les masses de ces tours. Celle qui est sur le rivage a été bâtie par un Pachà nommé Halil et les autres deux plus grandes, l'une par un nommé Zaghán et l'autre par un certain Saritzès. Quant au nom de Mohammet qu'on prétend être trouvé par la conformation des tours unies à la

---

(1) Karamanzine dans son ouvrage intitulé «moï bezdielki.»

(2) Voyez la méditation intitulée Bébek. Nous traduisimes aussi cette fable en allemand, en grec littéral et en grec moderne.

(3) Chalcondylas.

muraille du château, je ne suis nullement porté à croire que cette tradition soit basée sur la vérité. Il est vrai que le Patriarche Costandius est d'une opinion contraire, mais quand même on s'obstinerait à y lire ce nom tracé symboliquement, l'analogie ne laisserait pas de me paraître très-forcée. Le Père Indgidgi nous apprend que, derrière la porte du fort à l'endroit où sont les prisons, on voit deux casques, une massue, un os de la longueur d'un bras et deux dents (qu'on croit être humains) de la grosseur de deux pouces. Je ne pus trouver que l'os en question. Quant aux autres objets ci-dessus, ils n'existent plus et l'Agha même du fort, que j'allai voir chez lui pour apprendre ce qu'ils sont devenus, me répond-il qu'il n'en sait rien. Plusieurs voyageurs entre lesquels on peut distinguer Mr. J. B. le Chevalier, Mr. Poujoulat, Mr. Charles Pertusier et Mr. Brayer font mention de ces tours d'une manière plus ou moins détaillée. Mr. Poujoulat nous apprend que les chevaliers de Malte tombés au pouvoir des Turcs furent les premiers hôtes de ce château, qui avait été apellé par Mahomet II. B a s e s c e (coupe tête.) J'ignore cette dénomination, mais je sais que pour être correct il faut écrire au lieu de B a s e s c e qui n'a rien de Turc, B a c h k e s s qui signifie en effet coupe-tête. Le même écrivain donne aussi au Château d'Europe le nom de tour de l'Oubli, parceque dit-il, on n'en sortait plus lorsqu'on y était une fois enfermé. Avant l'extermination des Janissaires ce fort servait de prison à ceux d'entr'eux qui se rendaient coupables de quelque crime. On y étranglait ceux, qui étaient condamnés à mort, on jetait leur cadavre dans le Bosphore et un coup de canon annonçait qu'ils avaient vécu. Mais il y long-temps que ce château, ainsi que celui qui est connu sous le nom des Sept Tours, n'inspirent plus d'effroi, car il n'y a plus d'exécution sanglante. Dernièrement où a blanchi et réparé le premier de manière à lui donner plus de relief.

Il y avait sur le même cap des forteresses élevées par les Empereurs grecs; mais les Turcs ont beaucoup plus fortifié ces lieux dont la situation est d'ailleurs si avantageuse. (1) Mourat

---

(1) Tournefort.

II. ayant déclaré la guerre à Vladislas Roi de Pologne, résolut de défendre le passage du Bosphore et bâtit à cet objet ce château des débris d'uu monastère dédié à St. Michel et situé à Sostenion (Istenia.) Mohammet II. ne trouvant pas ces fortifications suffisantes, mit ce château sur le pied actuel et le munit d'une garnison de 400 hommes. Il en donna le commandement à Phérus Agha en lui ordonnant de percevoir des droits de passage de tous les bâtimens soit Genois ou Vénitiens, soit provenans de Constantinople, de Caffa, de Sinope, Trébizonde, etc. qui passeraient par là. Erizzo, capitaine vénitien, ayant négligé de baisser les voiles, eut le malheur de voir couler son vaisseau à fond par un boulet de pierre d'un grosseur prodigieuse, et ne trouva rien de mieux à faire dans ce désordre que, de débarquer sur la rive avec environs trente de ses gens ; mais il fut empalé par les ordres du gouverneur, tout le reste fut décapité et leurs corps exposés sur le rivage. (1)

Ce dernier trait nous fournit quelques réflexions sur la décadence de l'Empire Ottoman, qui, naguère épouvantail de l'Europe, n'offre aujourd'hui pour ainsi dire, que des ruines. N'est-il pas vrai que le Distributeur des Trônes est assis sur le trône le plus vermoulu et le plus chancelant qui existe ? que dis-je ? sur une espèce de trône qu'on ne laisse encore de bout que crainte de la pomme de discorde qu'on trouverait sous ses débris aussitôt après son renversement ? Mais si l'acte d'arrogance et de barbarie qu'on vient de lire avait lieu dans les temps où nous sommes ; il est probable que toute considération politique mise de côté, la moindre même des mains qui tient un sceptre quelconque en Europe briserait en se jouant ce fantôme d'Empire.

Errant dans ce fort majestueux élevé par le vainqueur formidable du dernier Constantin, je me représentai le conquérant Ottoman, qui fut si long temps l'épouvantail de l'Europe, tout couvert de la poussière des villes qu'il foudroyait. La prise de Constantinople, ses conquètes de Trévise, de 12 autres royaumes et celle de plus de deux cent villes, la fuite du conquérant de-

(1) Tournèfort.

vant le fameux Scanderberg (Iskender Bey.) son éclair d'infortûne devant les murs d'Uzoun hassan furent tour-à-tour les objets de mes réflexions. Je me figurai la Hongrie, la Perse, la Bosnie, la Valachie, l'Albanie tremblantes sous son glaive. Je le vis foulant sous ses piéds l'infortunée Venise dont le lion émoussa depuis long-temps ses griffes jadis puissantes sur l'écueil inévitable des siècles. J'admirai pourtant son courage, ses lumières, sa prudence. Je me représentai enfin le doigt de la mort touchant près de Nicomédie l'épouvantail chancelant de l'Europe, et brisant cette verge dont se servait l'Eternel pour frapper les nations coupables.— C'est ici qu'on exécuta ce pont en radeau qui servit pour le passage de l'armée de Darius.

Darius observant le Bosphore, dit Hérodote, y érigea deux colonnes de pierre blanche l'une à côté de l'autre, l'une desquelles portait une inscription Grecque et l'autre une inscription Assyrienne. Ces colonnes furent ensuite transportées par les Byzantins dans leurs villes et servirent pour l'érection de l'autel de Diane Orthosia, à l'exeption d'une pierre empreinte de caractères Assyriens laissée dans le temple de Bacchus, qui était situé dans ce voisinage. Puis Darius, content de la structure de ce pont, donna en cadeau dix choses de tous genre à l'Architecte Mendrocle de Samos, qui s'en servit pour figurer et peindre en guise de prémices tout le Bosphore réuni et le Rois Darius assis sur son trône occupé à commander les troupes au passage du Pont. L'architect suspendit dans le temple de Junon ce tableau avec une inscription en deux dystiques grecs rendus ainsi par André Moustoxidi.

«Mandrocle construisit le pont sur le Bosphore qui abonde en poissons et le dédia à Junon: il se couvrit lui-même d'une gloire qui rejaillit sur les Samiens en exécutant les volontés de Darius. (1) Voici ce quatrain en original:

Βόσπορον ἰχθυόεντα γεφυρώσας ἀνέθηκε
Μανδροκλέεις Ἥρῃ μνημόσυνον σχεδίης
Αὐτῷ μὲν στέφανον περιθεὶς, Σαμίοισι δὲ Κῦδος
Δαρείου Βασιλέως ἐκτελέσας κατὰ νοῦν

---

(1) Le Père Indgidgi.

Il y avait en outre, en ce lieu un trône de Darius taillé dans le roc. (1) Il y en avait un autre préparé pour Xerxès dans l'Hellespont. Polybe, qui fait aussi mention de ce passage des armées de Darius, donne à cet endroit le nom d'Hermès. Tzetzes le grammairien l'appelle Hærœum; mais il tombe dans une grande erreur lorsqu'il laisse comme incertain si l'endroit où le pont a été bâti fût pris d'Héræum, ou aux environs de Damalis. Eusthate fait aussi mention de ce pont, mais sans indiquer précisement le lieu où il fût élevé.

C'est ici le lieu le plus resserré du Bosphore. On prétendait jadis que deux hommes placés ici l'un en Asie et l'autre en Europe pouvaient s'entendre facilement; chose qui me parait un peu exagérée.

Dans la roc qui donne sur la mer, pris d'un corps de garde, je remarquai avec plaisir un grand chapiteau en marbre appartenant à une ancienne colonne et non loin de là quelques fragmens de murs anciens et plusieurs fûts de colonnes qu'on rencontre en prenant le chemin de Cayalar Bournoù. Le promontoire sur lequel s'élevait le temple de Mercure, c'est-à-dire le lieu où sont maintenant les tours dont j'ai parlé, est appelé par Mr. J. B. Chevalier Kizlar Bournoù. Le village de Roumeli Hissari, qui est assez vaste, n'est habité que par des Turcs, à l'exeption du sommet de la montagne où quelques familles arméniennes ont leur domicile.

Je pris ce chemin en lançant par hasard un regard scrutateur au sein de l'avenir le plus reculé, j'aperçus à travers un voile mystérieux et souvent impénétrable, un tyran terrible assis sous les colonnes tremblantes des cieux en tenant un sceptre fabriqué par les mains mêmes de Lucifer. J'entendis sa voix blasphèmatrice se mêler au râlement du néant momentanement réveillé. Hélas! cette voix était plus sombre et plus terrible que celle du tonnerre lorsqu'il s'élance du haut des cieux, que le bruit mourant d'une sphère qui s'écroule, que le cri menaçant de l'Océan, lorsqu'il se dresse de toute sa hauteur dans le fol espoir d'engloutir la terre, que le cri des portes de l'abîme infernal lorsqu'elles se ferment à jamais derrière une âme trem-

(1) Hérodote.

blante. Et comment ne le serait elle pas puisqu'elle sortait du sein ténébreux du sépulcre de l'univers ! Enfant hideux surgi de la tribu de Daü, il poussait devant lui des armées acharnées sur la terre dont le squelette fumant, allait bientôt se dresser sous les pieds d'Adonaï. Serpent vomi par les sombres cavernes sur lesquelles s'étend le sceptre de Lucifer, il cherchait à brunir sous sa fétide haleine les colombes mêmes auxquelles un suave contact avec le ciel prêtait un éclat immortel. Quelquefois hypocrite formé à l'école de Satan, il prenait lui-même la forme d'une colombe, pour séduire les âmes simples et innocentes. Son pied secouait avec violence la poudre usée et chancelante, tandis que son front audacieux ne réflétait que les clartés mourantes des astres. Inexplicable phénomène, il remplissait par mille prodiges, les générations d'effroi et de stupeur. Instrument aveugle des vengeances célestes, il foulait en passant sous ses pieds ensanglantés les nations, que se demandaient entr'elles quel est le monstre aussi acharné sur leur têtes. Son doigt destructeur semblait aider la divinité à briser son ouvrage déjà tombant de vétusté. Sombre image de Dieu ; mais de Dieu irrité et implacable, il n'empruntait de lui que ses éclairs et ses foudres et ne cherchait à s'embellir d'aucun de ses rayons, luminaire éternel allumé devant nos intelligences débiles. Hypocrite séducteur, il couvrait d'un voile éblouissant le cratère même des enfers autour duquel il rôdait sans cesse, et, après avoir ainsi attiré une foule innombrable d'aveugles victimes, les poussait sans pitié jusqu'au fond de l'abîme. Enfin vampire insatiable, il s'acharnait sur la terre comme sur un proie expirante, jusqu'à ce que je le vis tomber lui-même aux pieds de la victime qui allait bientôt l'ensevelir sous ses ruines désolantes.

---

21. MÉDITATION

CHÉITAN AKINDDISSI.

Je pris un jour la direction de Chéitan akindissi. Avant d'y arriver, j'allai faire une visite à un excellent vieillard turc que je connaissais, c'est ce qui réveilla durant le reste de mon

chemin, le souvenir d'une histoire orientale que j'avais lue quelque part et que je transcrirai en la partageant en trois parties, dont je rendrai ici la première, en laissant la seconde et la troisième pour les deux méditations suivantes. La voici.

« Le vieil et vertueux Ibrahim, citoyen de Smyrne, sentant que le terme de sa vie approchait, appela ses quatre fils et leur parla de la manière suivante. «« Je dois bientôt quitter le monde, c'est sans le moindre sentiment de crainte que je fixe mon regard sur le terme de ma vie, l'espérance en la bonté du Très-haut répand le calme dans mon cœur. Dans tout le cours de ma vie, je n'ai pas commis une seule fois le mal de propos délibéré ; jamais je ne me suis permis de priver quelqu'un de sa réputation ni de son bien; j'ai accompli avec zèle les préceptes de la foi de mes ancêtres, et j'ai tâché de soulager, autant où il m'a été possible, les peines de mon prochain. Si, par faiblesse humaine, j'ai manqué en plusieurs choses, si j'ai affligé quelqu'un sans y penser, vous, mes chers enfans, réparez mes fautes, lorsque je n'existerai plus et honorez ma mémoire par une vie vertueuse. J'ai partagé, en attendant, en quatre portions tous les biens terrestres dont je puis disposer. La première est un procès dont le gain doit me rapporter trois millions de piastres, payables par un Franc artificieux, associé de mon défunt frère. A ce partage je joins dix mille piastres pour les dépenses qu'il doit nécessairement entraîner. La seconde partie consiste en un bâtiment chargé de marchandises et en un comptoir dans la ville de Rosette. La troisième en cet anneau. Je sauvai, il y a trente ans, sur le champ de bataille la vie à notre Sultan, lorsqu'il était encore le fils puiné de notre dernier Souverain. Il me pria, les larmes aux yeux, de lui demander un récompense; je m'y suis refusé, car je n'avais besoin de rien. Alors il ôta de son doigt cet anneau et jura sur le prophète que celui qui le lui présentera en mon nom, sera reçu comme un frère et aura un droit sur toutes ses faveurs. Après son couronnement, il m'invita plus d'une fois à la Cour, mais je refusai toujours, préférant la tranquillité et l'indépendance aux dangers du Sérail. Ce qui constitue la quatrième portion, c'est ma maison de campagne à Bouhar-bachi avec toutes ses appartenances. Son revenu n'est pas

grand, mais il suffit pour entretenir une famille modérée et même pour nourrir quelques indigens. Choisissez, mes chers enfans; si vous ne pouvez pas vous accorder sur les choix, ayez recours au sort. L'aîné nommé Moustapha choisit l'anneau, le second appelé Ali, le vaisseau; le troisième, Husséin, le procès et le plus jeune, Ismaïl, la maison de campagne.» Maintenant jurez, mes enfans, que vous êtes contens de votre lot et que vous vous entre aiderez en cas de malheur.» Les quatre enfans firent ce serment. Le vertueux Ibrahim, après avoir fini sa prière, bénit ses enfans et dormit d'un doux sommeil · sa vie s'éteignit sans souffrance et sans douleur, ainsi qu'on voit, au couchant, expirer le dernier rayon de l'astre bienfaisant du jour.»

Après avoir livré à la terre la dépouille mortelle de leur vertueux père, les quatre fils s'embrassèrent, renouvelèrent leur serment de se prêter, en cas de besoin, du secours mutuellement, et chacun alla s'occuper de son nouvel état. Moustapha se dirigea vers Constantinople et attendit le jour où le Sultan devait se rendre à la Mosquée, pour lui présenter son anneau. Aussitôt que l'Empereur des Musulmens fût sorti des ports du Sérail, Moustapha mit sur sa tête la requête qu'il avait préparée et s'écria de toutes ses forces: Puissant Padichah! (Roi) Ibrahim t'envoie ton anneau. «Qui es tu? demanda le Sultan en s'arrêtant, et, ayant pris l'anneau, il le mit dans son doigt.» Je suis Moustapha, l'aîné des fils d'Ibrahim, répondit celui-ci, mon père en mourant me confia cette bague précieuse et m'ordonna de te la remettre à toi qui es le pocesseur des deux mondes. «Comment? le vertueux Ibrahim est-il mort? dit le Sultan en assuyant ses pleurs; Dieu soit loué de ce que je puis au moins récompenser le fils pour le service que le père m'a rendu. Montre-toi chez moi après la prière et ordonne en mon nom qu'on te laisse entrer dans l'intérieur du Sérail.» Moustapha ne tarda pas à obéir, et aussitôt qu'il eût décliné son nom à la porte du Sérail, la garde lui permit respectueusement l'entrée de la première cour où le Silihdar Agha le reçut et le fit entrer dans son appartement. Le Kizlar Aghassí lui apporta un riche H a l a a t, lui ordonna de s'en revêtir et le conduisit en la présence du Padichah. En entrant dans la chambre, Moustapha se prosterna

jusqu'à terre et attendit en silence le sort qui lui était reservé; mais le Sultan lui ordonna de se lever et de s'asseoir sur un i h r a m étendu à ses pieds. Il conversa long-temps avec le fils d'Ibrahim sur l'état de l'Empire, sur les diverses branches du Gouvernement, et, convaincu que Moustapha était un homme éclairé, il lui dit: «Moustapha; je suis content de toi; je te nomme mon Kiahaa Bey et je te choisis pour époux de ma sœur Fatima. Mon esclave le Defterdar te comptera à l'instant même 500 K i e s s é, pour tes premiers besoins et t'indiquera une maison pour ta demeure. Vas et attends mes ordres ultérieurs.» Moustapha ne put proférer la moindre parole, de sa joie et de sa surprise; il oublia même comment il sortit de l'appartemens Impériaux et ne rentra en lui-même que lorsque la foule des conrtisans alla sur le perron à sa rencontre et lui prodigua les félicitations et les révérences. On lui apporta un cheval bien enharnaché et le Kizlar Aghassì lui-même se fit un devoir de l'accompagner dans sa nouvelle demeure, maison qui avait appartenu au Janissaire Agha, qu'on avait étranglé quelques jours auparavant, pour avoir tué dans la cour du Sérail un chat favori de la Kadine du Sultan. Une troupe d'esclaves tomba aux pieds de son nouveau maître, et Moustapha s'établit dans cette maison magnifique, en attendant de nouveaux ordres de la part du Sultan.

Bientôt il épousa la sœur de son Souverain, lequel versa sur lui tous les bienfaits possibles; il le couvrit d'honneurs et de richesses et l'honora de sa confiance. Les premiers dignitaires de la Cour tremblaient devant le moindre regard de Moustapha; le grand Mufti lui-même rechercha ses faveurs; il n'y avait pas un homme à la Cour et dans la ville qui ne le crût heureux et n'enviât son sort.

Ali, le second fils d'Ibrahim, devenu négociant, s'établit à Bosette. Sa prudence dans la marche du commerce, sa hardiesse et son exactitude à observer ses engagemens lui attirèrent bientôt les dons précieux de la fortune. La mer se couvrit de ses vaisseaux, les villes d'Orient se remplirent de ses marchandises. Il vivait comme un Prince; ses maisons se distinguaient par leur magnificence, ses jardins par leur grandeur et leur beauté; son

harem renfermait dans son sein une troupe de beautés que le Grand-Seigneur lui-même lui aurait enviées, le Bey lui-même réputait un honneur pour lui l'action de se trouver à sa table splendide ; le rang de son frère augmentait la considération générale dont il était l'objet, et Ali fut considéré comme le plus riche des négocians et l'homme le plus heureux sur la terre.

Husséin, troisième fils d'Ibrahim, déploya beaucoup d'activité dans son procés à Alep. Il était très-versé dans le droit et s'occupa lui-même de tous les détails de son litige : il ne manquait pas de visiter chaque matin ses juges et de se consulter chaque soir avec les doctes Oulémas. Il donnait de riches dîners et prodiguait de présens précieux. Ayant épuisé son capital, il eut recours aux emprunts, à compte de ses trésors futurs, et les usuriens calculant que, vu l'influence de son frère, la balance allait pencher en sa faveur, lui prêtaient de l'argent à quinze pour cent d'intérêt. Malgré les débas de la partie adverse, le jour où la sentence devait se prononcer approchait. La justice de cette cause, la protection ainsi que l'assiduité dont il fit preuve dans cette affaire furent, aux yeux de tout le monde, les gages de son succès. Trois millions d'héritage lui acquirent une grande influence dans la ville ; il fut partout fêté, reçu à bras ouverts et plusieurs envièrent son heureux sort »

Je me trouvai sans m'en apercevoir à Chéitan Akindissi, qui n'est qu'un petit promontoire, qui s'elève entre Hissar et Balta limanì C'est ici que se trouve le courant terrible appelé, à cause de son impétuosité, Courant de diable (Chéitan akindissi) Immédiatement après le Hissar venait l'ancien Pyrrhyas Kyon dont Denys fait mention de la manière suivante : «Après le temple de Diane Dictyne, la navigation est très-agitée et fort troublée à cause de l'impétuosité des flots. Cet endroit s'ppelle Pyrrhias Kion (Chien rouge) à cause, ce me semble, de la ressemblance de cette portion de la mer avec un chien.» Mais la plupart disent que cette dénomination provient d'un chien de berger qui parcourait cette rive et montrait les dents à tous ceux que la violence des flots contraignait de friser le rivage. Le passage qui sépare les deux continens est ici très-étroit. C'est après ce lieu que le même auteur place le rivage appelé Κλύδων Ῥοώδης,

et plus tard φονήα, sans doute à cause du bruit qui font ici les ondes. Le Patriarche Constandius distingue ces deux endroits.

Je me plus à suivre de l'œil la cime d'un flot que le passage d'un noir nuage venait de brunir et qui se déroulait en ce moment coloré par un rayon amoureux du flambeau céleste. «Voilà, me dis-je, l'image d'un cœur bouteversé naguère par les alarmes dévorantes et ranimé soudain par l'attouchement suave de l'aile de l'espérance. Oh! espérance consolatrice des humains, toi qui bâtis ton nid séculaire aux pieds même du trône de l'Eternel, d'où tu t'élances si souvent pour verser dans les âmes affligées la joie et les délices, Salut! Pareille au flambeau de la terre qui long temps voilé par des rideaux aériens, se dégage enfin du sein des vapeurs épaisses, et, en s'étalant aux regards, répand partout le bonheur et l'a légresse, tu te montres, et l'on voit fuir devant ton front radieux la tristesse accablante, les soucis dévorans, le désespoir homicide. Ton pied bienfaiteur parcourt tout l'Univers, et partont où il passe, il laisse des traces consolantes. Ici, tu touches mollement un front couronné, et, en le touchant, tu dissipes les rides que la sombre inquiétude se plait à y tracer; là, tu t'insinues dans une chaumière hideuse qui ne retentit que de gémissemens arrachés à ses malheureux habitans par la faim et par la misère, et aussitôt tu fais succéder à ces cris lugubres des accens doux et joyeux. Tu te glisses même dans les ténèbres des cachots et au sein des hôpitaux les plus infects, et, ici, tu verses un baume salutaire sur les plaies les plus cruelles, là, tu caches sous des fleurs ravissantes les fers les plus pesans, et aussitôt on entend le prisonnier chanter au bruit de ses chaînes dont il ne sent presque plus le poids. Souvent ton doigt céleste frise un cœur, nid sombre d'un désespoir occasionné par l'inconstance ou la cruauté d'un objet chéri, et ce cœur si long-temps oppressé bondit soudain de joie. Souvent il caresse un front virginal penché sous le poids des soucis que l'absence ou l'ingratitude d'un amant réveille en foule, et l'on voit aussitôt errer des éclairs de joie sur ce front naguère sombre. Jadis, lorsque la main des stupides mortels élevait en tous lieux des temples en l'honneus de divinités sourdes et insensibles, on te voyait couronné

d'une guirlande de fleurs, vêtue de vert et tenant dans tes bras un petit Amour suspendu à ta mamelle. Maitenant que les ténèbres du paganisme se dissipèrent sous le souffle de Dieu, comme on voit des vapeurs grossières fuir devant l'haleine d'un puissant aquilon, tu es comptée parmi l'une des vertus théologales. Et, en effet, sans l'attente de délices éternelles et inaltérables qu'un Dieu juste et miséricordieux prépare pour ces âmes pures que la fange du monde n'a jamais souillées, ou qui ont effacé les souillures qu'elles peuvent avoir contractées, par des torrens de larmes, sans cette attente, dis-je, on verrait le désespoir s'asseoir sombre et impitoyable sur le trône de l'Univers et, insatiable vampire, le dévorer lentement jusqu'à en effacer les moindres vestiges.

---

22. MÉDITATION

BALTA LIMANI

Je m'acheminai un Lundi vers le village de Balta Limani. Chemin faisant, je me rappelai la continuation de la narration Orientale dont on a vu la première partie dans la méditation précédente, la voici :

«Pendant que ces trois frères marchaient tout droit vers le temple de la félicité par des voies si brillantes, le quatriéme nommé Ismaïl s'occupait des champs, des jardins, des troupeaux et de la terre qu'il avait reçus en héritage. Plein de mépris pour l'abominable volupté et persuadé que les véritables plaisirs dépendent non des sens, mais des sentimens, Ismaïl heurta de front l'usage où l'on est en Levant, d'avoir un Harem, nid des embûches et de l'envie. Il se choisit une épouse parmi les filles de son laborieux voisin Hassan. La charmante Zuléma lui apporta en dot un cœur pur, des mœurs douces et un tendre attachement renforcé encore par la reconnaissance pour son choix et pour la préférence qu'il lui avait accordée sur plusieurs autres beautés. Pendant qu'Ismaïl avait dans ses champs l'œil sur ses travailleurs, la sage Zulémà s'occupait du ménage et enseignait

à deux charmans petits garçons, gage de leur tenderesse mutuelle, des prières et la lecture. Ismaïl lisait le soir des versets du Courann, ou bien les productions des Poëtes et historiens Arabes. Quelques amis choisis partageaient son loisir et sa table, où régnait la modération. La vie de ce couple fortuné s'écoulait doucement comme un clair ruisseau au travers d'une prairie verdoyante. Les longs espoirs, les désirs superflus ne tourmentaient pas leurs cœurs; c'est pourquoi ils n'étaient guère torturés par la perspective d'une perte considerable. En savourant les agrémens de la vie qui existent en foule pour les cœurs innocens, les deux époux fortunés jetaient un regard assuré sur la mort comme sur une séparation éphémère. Le Très haut versa sur le couple vertueux ses bénédictions paternelles. Une médiocrité exempte de luxe était son partage; ses enfans croissaient sains et vertueux, ses serviteurs l'aimaient et ses voisins avaient pour lui un respect véritable. Mais les citoyens de Smyrne se disaient entr'eux: «Comme le pauvre Ismaïl est à plaindre, il coule sa vie dans l'obscurité; il travaille comme un esclave uniquement pour subvenir à l'entretien de sa famille, tandis que ses frères se plongent dans le luxe et les plaisirs, couverts de gloire et d'honneur. Le sage Ismaïl n'ignorait certainement pas la faiblesse de son esprit, lorsqu'il lui assigna un si chetif partage; ses frères mêmes l'ont oublié et il mérite son sort.» Quelquefois les murmures parvenaient aux oreilles d'Ismaïl; mais il riait de bon cœur des erreurs de la foule, qui juge toujours d'après les apparences.

Dans une belle soirée d'été, pendant qu'Ismaïl reposait à l'ombre de ses acacia et que son épouse arrosait ses fleurs, un de ses gens vint lui annoncer trois étrangers qui demandaient la permission d'entrer dans la maison et de parler avec le propriétaire. Ismaïl ordonna qu'on les introduisît: alors trois hommes portant des habits déchirés, pâles, les têtes inclinées et les yeux baignés se présentèrent à lui. Le chagrin se peignait sur leurs visages couverts de rides: Ismaïl jeta sur eux un regard inquiet et reconnut ses trois frères. Il s'élança, les bras couvert, à leur rencontre et leurs larmes se mêlèrent, et s'ab-

stenant de questions sur la cause de leur état malheureux dont il pouvait juger en voyant leurs vêtemens, il s'empressa seulement de leur offrir ses services. La tendre Zuléma partagea la douleur générale et les enfans voyant, pour la première fois, une apparence de deuil dans la maison, gémirent sans en savoir la cause. Monstapha, le premier, interrompit le silence. «Mon cher frère, dit-il à Ismaïl, nous t'avons oublié au sein de la felicité ; mais nous nous sommes rappelés, dans l'infortune, que nous possédons un frère vertueux et sage et nous sommes venus te demander de la nourriture et un azile. Nous n'avons rien autre que la vie et une vie déchirée par le repentir et la triste souvenance de notre inconsidération. Asséyons nous à l'ombre de cet arbre et nous te raconterons, chacun à son tour, notre histoire.»

Husséïn, le premier, commença à parler de la manière suivante. «Mon procès prit au commencement la tournure la plus favorable. Les juges reconnurent la justice de ma cause et me promirent de la décider en ma faveur ; mais la ruse de mon adversaire fit différer la décision du procès, qu'il prolongeait sans cesse sous différens prétextes. Enfin, grâce à l'influence de mon frère Moustapha, l'affaire fut jugée en ma faveur, et je reçus des biens estimés trois millions de Piastres. Alors le meilleur parti que j'avais à prendre était de m'arrêter là et de jouir de mes richesses. Mais le désœuvrement me parut insupportable. J'aimais les procès et je mourais de plaisir de m'en occuper. Etant privé d'occupations personelles, je commencai à acheter toute espèce de litiges et de procès entre tiers, et je cherchai, j'inventai des moyens et des prétextes pour souffler la discorde parmi les citoyens. Bientôt, une moitié des habitans d'Alep se vit entraînée dans des affaires litigieuses avec l'autre, il n'y en avait pas une où je n'eusse trompé, soit en qualité d'ayant cause, soit simplement comme conseiller. Mon temps écoulait ou dans les tribunaux, ou dans mon cabinet, où j'était environné de papiers, ou bien à une table magnifique. Ma maison était le rendez vous des Ulémas, des Kadis et de tous les hommes de loi. Bien souvent je gagnai des procès, mais, obligé de dépenser pour les faire marcher, de grosses

sommes, je contractai des dettes qui allaient s'augmentant de jour en jour. A voir mes papiers, mes hippothèques, mes actes, on me regardait comme possesseur de plusieurs millions: tandis que la chose allait tout autrement. Enfin, après le malheur de mon frère Moustapha, il m'arriva ce qui devait m'arriver. On adressa de tout côté des plaintes au Sultan relativement aux troubles que j'occasionais aux citoyens, à l'esprit de chicane que je soufflais parmi eux, et aux moyens illicites que j'employais pour faire tourner les procès à mon avantage. Le Sultan me défendit de m'occuper d'affaires litigieuses et mon crédit s'évanouit aussitôt. Mes créanciers et les compagnons de mes chicanes s'emparèrent de tout mon bien. Alors je fus obligé de sortir de la ville en traînant mabesace et ne laissant derrière moi que la réputation d'un chicaneur, d'un homme inquiet. N'ayant pas où reposer ma tête, je me décidai à chercher une manière de subsister et un refuge auprès de mon sage frère Ismaïl.»

J'arrivai à Balta Liman ou plutôt à Balta Oghloù Liman port de Balta Oghloù, nom du premier Amiral du Sultan Mohammed II., lequel Amiral donna son nom à ce petit port, parcequ'il s'y trouvait avec sa flotte de 400 voiles avant la prise de Constantinople. Cet endroit s'appelait anciennement le port des femmes. Denys de Byzance donne deux raisons de cette dénomination. «Il s'appelait ainsi, dit-il, soit à cause qu'il ne souffre aucun dommage du côté de la mer, ni du côté du continent, étant protégé contre les flots de la mer et abrité par la terre contre la fureur des vents, soit parceque les femmes prirent une grande quantité des poissons, qui avaient paru dans ce port, en l'absence de leur maris.» Etienne de Byzance n'est pas d'accord avec Denys. «Phidalie, dit il, épouse de Byzas, aidée des femmes du Byzance, poursuivit jusqu'à cet endroit ceux qui avaient, en l'absence de leurs maris, assailli cette ville, ayant à leur tête Strabon, frère de Byzas, et les vainquit.» Il est, certes, à regretter qu'on ne puisse plus voir le fameux écueil de Phidalie, qui donne son nom à cet endroit fertile en souvenirs. Voici la description qu'en fait Denys. «Ensuite, passé le promontoire R o o d e s, on rencontre une pierre

élevée par la nature et non par les hommes. Elle est d'une couleur blanche et a quelque ressemblanee avec les ailes d'un aigle qu'elle étend d'un côté, en guise de plante de pieds, et qu'elle serre de l'autre, comme un jeu de la nature qui imite tout. Elle s'appelle Phidalie et l'on doute s'il faut lui donner le nom d'île ou celui de continent, le premier à cause de sa nature, et le second à cause ds la proximité. Quelques uns l'appellent Phidalie par la raison qu'on y pêchait anciennement; d'autres disent que Phidalie a été fille de Barabis. Ils ajoutent qu'ayant eu un commerce illicite avec Byzas, cette infortunée, poussée par la honte du deshonneur et par la crainte de son père, se jeta dans la mer et y périt; que Neptune, son aïeul, excité par la compassion et par sa bienveillance pour sa famille, détacha une grande pierre du continent, la planta dans la mer et l'y affirmit, et que la postérité regarda cette île comme le tombeau de Phidalie.» Cette pierre est maintenant ensevelie près du rivage sous la terre que charie le petit fleuve appelé anciennement Himaros et sous les maisons qu'on y bâtit de jour en jour. Outre ces noms de Phidalie et de port des femmes, cet endroit était aussi connu sous le nom plus moderne de Sarandacopa, à cause d'un pont de bois soutenu par quarante pilotis ayant la longueur d'environ 300 pas et servant à passer sur les marais pleins de roseaux. (1)

Entre Emirghioun et ce village, un peu au dessus de l'ancien Palais du Reïs Efendi, dans le jardin appartenant à ce haut fonctionnaire, je remarquai les restes grandioses d'un édifice ancien. Ce sont des murailles très-épaisses qui occupent une vaste étendue. On y a trouvé plusieurs ossemens qu'on a transportées dans l'Eglise connue naguère sous le nom de St. Jean le Théologue et maintenant sous celui de Panaghìa. Dans l'anceinte de cette Eglise, je remarquai deux crânes trouvés aussi dans ces ruines. Le Patriarche Constandius, qui parle aussi de ses débris doute, s'ils appartiennent à un temple d'Hécate qu'il place dans cet endroit, ou bien à quelque ancien couvent. Quant à moi, je pense qu'ils sont les restes de quelque

(1) P. Gilles.

Eglises du temps des Empereurs Grecs, d'autant plus que le temple sus-mentionné était situé, d'après Denys, assez loin de ces ruines.

Après avoir parcouru tout le village, après avoir contemplé du haut d'une colline les tableaux séduisans qui s'offraient de tout côté, je me recueillis quelques instans. Alors à l'aspect des traces des pas destructeurs du temps, je m'élançai sur les ailes de l'imagination au delà du berceau des sphéres, lorsque le temps, cette pâle image de l'éternelle durée n'était pas encore debout devant le regard de l'Immortel, lorsque les Anges n'avaient pas encore entrevu, à travers le voile d'or de leurs ailes, l'inexprimable beauté d'Adonaï; lorsque le front sacré de l'astre incréé n'avait pas encore été réfléchi par aucun miroir, lorsque aucune harpe n'avait pas encore célébré, sous les doigs aériens des archanges, les augustes attributs de l'Eternel; en un mot, lorsque le regard de Celui qui est ne s'était pas encore arrêté sur cette ombre mouvante qu'on appelle Univers. Alors, je vis le néant respectueux reffleuré par l'haleine du Tout-puissant, vomir de son sein tout le créé étonné de se trouver debout devant la face du Créateur. Alors, l'intelligence, la grandeur, l'immensité de Dieu trouvèrent soudain de reflets, des images, des échos, des ombres dans l'étendue peuplée et animée. Alors, je vis les plus sublimes même des Archanges chercher des voiles, des nuages, contre les rayons dévorans d'Adonaï. Alors, je vis l'aile bienfaisante de l'Eternel s'étendre en égide protectrice sur son œuvre naissante et la couver avec amour. Alors, des sons mélodieux partis des harpes célestes et des lyres terrestres allèrent expirer aux marches du trône fondé sur l'éternité. Quel spectacle que celui de tout le créé sorti comme d'un long et terrible sommeil, se prosternant pour la première fois devant la face de Celui qui lui donna l'existence, s'épanouissant au premier sourire de la Divinité et marchant respectueusement en sa présence! Quel spectacle que celui du premier mouvement de la nature après des siècles infinis d'inertie, de sommeil, d'immobilité! Je m'arrêterai surtout à considérer le génie allumé pour ne jamais plus s'éteindre, assayant en naissant son aile brûlante et voulant raser de sa plume audacieuse

le trône même que des clartés ineffables entourent et que des tonnerres éternels protègent. Quelle est puissante l'haleine du Créateur, puisqu'elle repoussa les ténèbres épaisses du chaos, courut soudain dans l'infini et continua de mouvoir à son gré tous les astres dont elle sera un jour, comme en se jouant, la destructrice ! Alors je m'écriai : «O mondes dont notre imagination effrayée ose à peine friser les limites, qu'êtes vous cependant comparés à l'infini ? la pâle et grisâtre fumée qui s'exhale dans quelque coin de l'horison, la minute détachée des heures éternelles, le mobile, l'infidèle reflet d'une splendeur inextinguible et immobile, la poussière que le moindre souffle du courroux divin anéantit, sans s'en apercevoir, un amas d'êtres caducs dont le berceau et la tombe se touchent, une vague apparition devant un regard éternel, un faible nuage que la moindre étincelle des clartés privées de déclin et d'aurore peut faire fondre dans la vague des airs, un son qui s'est déjà évanoui avant qu'on ait pu le bien entendre, une ombre que le sublime Architecte, dans son interminable carrière, fit surgir devant lui, comme un tente qu'un voyageur dresse souvent au commencement du crépuscule, pour la fermer à l'apparition de l'aurore.

---

23. MÉDITATION

EMIRGHIOUN.

Un matin, je m'acheminai vers le village connu sous le nom d'Emirghioun, l'esprit plein de la narration orientale dont le lecteur connait déjà les deux premières parties : en voici la dernière :

«L'amour des richesses, dit Ali, m'engagea à faire choix du commerce : je savais aller en savant ; mais je ne savais pas m'arrêter. Mon amour pour le gain croissait au prorata de l'augmentation de mes trésors. Je me mêlais de toute entreprise mercantile qui promettait de grands avantages. Incapable de soutenir un si ample négoce par mes propres fonds, je dus établer une compagnie, me faire du crédit et confier la plus grande

partie de mes affaires à des étrangers. Bientôt, je n'eus pas assez de loisir pour m'occuper de tous les détails. Le soif des plaisirs dévorait mon cœur aussi bien que l'avidité de l'or. Il me fallait de plus faire connaissance avec une multitude d'employés, cultiver leur amitié, les loger, leur fournir toute espèce d'amusemens, afin de lier leur existence à mes intérêts. A peine me restait-il quelques heures par jour pour m'occuper de mes affaires, qui exigeaient une infatigable activité. Mes associés et mes caissiers profitaient de ma négligence, et l'édifice grandiose que j'avais élevé ne s'appuyant sur aucune base solide, commençait à s'écrouler. De tous côtés, je recevais de nouvelles tantôt de l'incendie de mes magasins, tantôt de la perte de mes vaisseaux, tantôt de la banqueroute de mes débiteurs.

En attendant, tous ceux qui participaient de mon négoce, après s'être enrichis à mes dépens, m'abandonnèrent. Je sentis, mais trop tard qu'un ample commerce soutenu non par des capitaux, mais par des spéculations fondées sur le crédit, ressemble à la réflexion des rayons du soleil dans l'élément liquide; ils y brillent, mais sans brûler. Jusqu'alors j'étais juste, fidèle dans ma parole et dans mes traités; mais la crainte de perdre mes biens m'engagea à recourir aux tromperies, et le Très-haut me punit avec justice. Sur ces entrefaites, la flotte du Sultan s'armait et une armée se formait sur les confins de l'Empire. Je pris sur moi d'entretenir toute l'armée, et j'engageai pour cela tous mes biens. Espérant rétablir ou même augmenter ma fortune chancelante, j'achetai pour de petites sommes dans tous les ports des mers Adriatique et Méditerranée du pain gâté, que je fis parvenir à l'Armée. Le Capitan Pachá et le Zahaïrdji Bachì étaient d'accord avec moi; mais le Vézir, exact à remplir ses devoirs, présenta cette affaire au Sultan sous son jour véritable. Le Capitan Pachá fut jeté dans la mer et le Zahaïrdji Bachì fut étranglé dans les appartemens du Sérail. Quant à moi, après avoir été privé de tous mes biens et après avoir reçu 500 coups de bâtons sous la plante de mes pieds, je fus ignominieusement chassé de la ville. Le Sultan ordonna qu'on me déclarât qu'il ne me laissait la vie qu'eu égard à l'amour qu'il avait pour mon père; mais qu'il me défendait cependant de m'occuper

de commerce à l'avenir. Abandonné dans ma disgrâce de mes amis et de mes amantes, j'appris la chûte de mon frère Moustapha, je pris le chemin qui conduisait à sa demeure, et je rencontrai, chemin faisant, mes frères.»

Moustapha raconta les événemens qui lui survinrent de la manière suivante :

«Tu sais que l'anneau qui me fut donné par mon défunt père me fournit tous les honneurs dont mon âme ambitieuse était avide. Epoux de la sœur du Sultan, un de premiers dignitaires de l'Empire, possesseur de trésors infinis, je ne devais désirer autre chose que la continuation de ma félicité et je devais, profitant de l'occasion, faire tout le bien qui dépendait de moi; mais à mesure que les faveurs du Sultan augmentaient, l'orgueil et la vanité poussaient dans mon cœur de plus fortes racines. J'était Kiahaïa Bey et je voulais devenir Vézir. Mon orgueilleuse épouse, qui me confirmait dans ce dessein, me conseillait de calomnier le Vézir pour occuper sa place. J'eus la faiblesse de lui obéir et je creusai un abîme qui devait me dévorer moi-même. Sur ces entrefaites, la Porte se préparait à une guerre avec le Roi de la Perse, je composai des lettres pleines de propositions à l'adresse du Vézir et comme venants de la part de l'ennemi, et je me préparai à les présenter au Sultan. En attendant, mon épouse, prise d'amour pour le Janissaire Aghà, préparait ma chûte. Elle garda copie de mes lettres et les envoya secrétement au Sultan. Lorsque je me présentai devant la face du Padichah pour lui déclarer la prétendue trahison du Vézir, je tremblai devant le front menaçant et irrité du maître de l'Orient. «Esclave indigne, s'écria-t-il, ver que je tirai de la poussière et qui te changeas en un serpent vénéneux! Tu as osé abuser de ma confiance et en profiter pour ruiner mes plus fidèles serviteurs. Reconnais tu ton écriture? ajouta-t il, en me montrant mes lettres.» Je tombai à ses pieds à demi mort du frayeur. «Je reconnais ma faute devant toi, maître des mondes, lui dis-je; mais ta sœur . . . . . .» Il ne permit pas de continuer. «Monstre, s'ecria-t il, tu veux aussi calomnier ma sœur? Grâce à la mémoire de ton vertueux père, je te fais présent de la vie, tu es indigne de ma vengeance. Esclaves, chassez ce

monstre hors de la ville.» En moins d'une minute le Capidji Bachi me saisit, me dépouilla de mes riches ornemens et me chassa hors de la ville, en présence du peuple, qui tombait hier à mes pieds et qui me couvrait aujourd'hui d'outrages et de sarcasmes. Je me trouvai à demi mort hors de la ville; je me remis, j'errai quelques temps dans les champs, et me nourris de fruits sauvages, et je me décidai enfin à aller te trouver. A mon arrivée à Smyrne, je me rencontrai avec nos frères dans la maison d'un pauvre bûcher, où nous cherchâmes tous trois un gîte.»

«Mes chers frères, leur dit Ibrahim, je n'ai aucune intention de vous faire des reproches, car ce qui est fait, est fait. Je ne veux pas non plus vous donner des conseils, car ce qu'il vous faut maintenant ce sont des secours, et non des instructions. Je vous offre ma maison et je consens volontiers à partager avec vous tout ce qui s'y trouve. J'espère aussi que vous voudrez bien partager, de votre côté, mon travail. Les véritables besoins de l'homme sont si bornés, qu'il n'est guère difficile de les contenter. De la nourriture, des habits et un coin paisible, voilà tout ce que je puis vous offrir. Dieu est miséricordieux, peut être qu'il aura pitié de vous, en voyant votre repentir.» A ces mots, Ismaïl versa des larmes et embrassa de nouveau ses frères. Enfin les quatre frères décidèrent que Moustapha aurait le soin du jardin, qu'Ali porterait au marché les productions de la terre, et que Husséïn s'occuperait des comptes de la maison. Zuléma servit un modeste souper, et bientôt une joie douce régna dans cette compagnie. Les trois frères jurèrent d'effacer par une vie vertueuse leurs délits et de fuir à jamais les fantômes des richesses et des honneurs.»

Sur ces entrefaites, le vieux Derviche Abdullah, ami du défunt Ibrahim, parut de derrière les buissons. Les coupables n'osèrent le regarder et cachèrent leurs visages sous les pans de leurs habits. J'ai tout entendu, dit celui ci, je vous ai vus entrer dans cette maison, et d'autres portes m'ouvrirent une issue dans le jardin. Votre sincère repentir a fait naître la compassion dans mon cœur et je veux vous secourir dans votre malheur. Le vertueux Ibrahim pressentit votre sort; il dit que la passion

des richesses, des honneurs et des procès a bien rarement des limites, et, devenue une maladie incurable de l'âme, engendre la destruction. Il confia à ma garde cent mille piastres: partagez les en quatre portions, et, instruits par l'expérience, commencez une nouvelle vie.»

Les trois frères tombèrent aux pieds du vieillard respectable. Ismaïl dit en l'embrassant: O mon père, je renonce à ma portion; car je n'en ai pas besoin: partage-le tout entre mes malheureux frères. La femme d'Ismaïl appuya cette demande; mais le Derviche et les autres ne voulurent pas y consentir. A la fin, ils décidèrent d'un commun accord qu'ils emploieraient les trois portions de la somme en question pour acheter trois portions égales de terrain, avec tout ce qui appartient au ménage, et qu'ils confieraient la quatrième à un homme fidèle, à condition qu'en cas de malheur, arrivé par des circonstances imprévues, chacun des quatre frères pût profiter des intérêts. Ils destinèrent en outre la moitié des intérêts aux pauvres, pour les engager à prier pour l'âme du défunt Ibrahim.

La meilleure école de l'homme, c'est l'infortune. Ce fut elle qui corrigea les trois frères. Bientôt, au sein de leur familles (car ils se choisirent chacun une compagne,) ils savourèrent, sans courir après de vains fantômes, une félicité qu'ils avaient vainement cherchée sur le chemin de la grandeur et de la gloire. La santé, la liberté, le contentement, le travail, le repos, l'amour et la bienfaisance leur fournirent différentes espèces de plaisirs qu'on ne saurait acheter avec de l'or et qui ne sont pas sujets au pouvoir de l'homme. Tous les quatre frères vécurent jusqu'à la veillesse la plus reculée et nourrirent leurs nombreuses familles, en disant souvent à leurs enfans: «Ne cherchez rien des hommes; mais accomplissez vos devoirs par rapport à l'humanité. Quiconque cherche beaucoup à la fois est sujet à de grandes pertes. Celui qui place sa félicité dans l'opinion des hommes, devient l'esclave de l'opinion d'autrui et l'ennemi de son repos. Il n'existe pas de plus grande noblesse, que celle de gagner son pain à la sueur de son front. C'est en vain que quelques-uns s'imaginent que la Providence laisse triompher le vice: le véritable triomphe ne consiste pas dans les

prosternations du vulgaire; mais dans l'approbation des hommes vertueux, qui ne blessent jamais la vérité et méprisent toujours l'homme vicieux, vécût-il dans une chaumière ou dans des Palais. Vivez dans le monde, mais non pour le monde; le désert ne change pas en homme vertueux un homme vicieux, et le monde ne métamorphose pas un homme vertueux en vicieux. Soyez sincères; mais non légérs avec l'espèce humaine. Secourez les malheureux, si vous voulez acquérir un droit à la compassion, lorsque les maux pésent sur vous, et souvenez-vous enfin qu'il n'y a que l'homme vertueux qui puisse-être heureux; la tranquillité de l'âme et l'estime des hommes ne s'acquièrent que par une vie irrépréhensible.»

J'arrivai à Emirghioun appelé jadis Féridoun Pachá Baghdgessì (jardin de Féridoun Pachá,) et qui fut ensuite nommé Emirghioun Oghloù, du nom du Gouverneur de la ville d'Erivan, à qui il fut donné en cadeau par le Sultan Mourad IV. Le Sultan Hamid fit fabriquer dans cet endroit des bains, des boutiques et une mosquée. Plus anciennement encore, ce village portait le nom de Kiparodhis, à cause des cyprès qui y abondaient. Avec le temps, toute cette rade jusqu'à Istenia fut connue sous le nom de Trivia, éphitète de la déesse Hécate ou Diane dont le temple était situé dans ces carrefours. Ce temple s'élevait sur une pierre qui, battue par les flots que les vents soulévent, faisait entendre de longs retentissemens. (1) Sous le règne de Suléïman I., on remarquait dans ces environs les fondemens de plusieurs édifices.

En voyant ces beaux endroits, où s'élevait jadis la statue de cette déesse, quelques souvenirs relatifs à la fille de Latone se reveillèrent dans mon esprit. On sait que cette fille de Jupiter et sœur d'Apollon, fut la déesse de la chasse. On dit que, surprise un jour dans le bain par le chasseur Actéon, elle en conçut tant de dépit, qu'elle le changea en cerf par un peu d'eau qu'elle lui jeta au visage, et qu'elle le fit déchirer ensuite par ses propres chiens. Les Mythologistes appliquent à la lune tout ce qu'on a avancé relativement à cette déité martiale qui, outre

(1) Denys de Byzance.

les noms d'Hécate et de Phébé, avait aussi celui de Lucine, sous lequel les femmes en couche l'invoquaient. La ville de Bubastès en Egypte possédaient un temple Bubastis que les Grecs adoraient sous le nom de Diane. (1) Cette déesse était ordinairement dépeinte les cheveux épars, portant une robe de couleur de pourpre, garnie de boules d'or et retroussée jusqu'aux genoux. L'une de ses mains tenait un arc, et un carquois rempli de flèches armait son dos. Ce fut elle qui envoya en Etolie le sanglier Calydonien qui fit dans ce pays de grands ravages, pour punir Oeneus de l'avoir oubliée dans une offrande des premiers fruits qu'il fit aux dieux champêtres. Les Scythes immolaient des victimes humaines sur les autels de Diane. (2)

Emirghioun est un charmant petit village. Sa belle fontaine moresque en marbre mérite une mention particulière. Entre ce village et celui d'Istenia, il y a un cap nommé Tokmak Bournoù et près de là un ayasma nommé St. Nicolas.

Après avoir long-temps fixé les yeux sur ces endroits empreints des souvenirs de l'antiquité, je me retirai loin du tumulte et pris la direction d'une montagne. Alors j'inclinai insensiblement mon front et je crus me trouver sur la poudre de Rome, où je m'arrêtai à considérer le superbe mais lugubre mausolée élevé par la famille Plautius. Ce tombeau construit de pierre de Tivoli, en forme de tour ronde, fixa mon attention. Je cherchai à recueillir les fragmens d'ordre Jonique dont il était décoré et à réunir les restes des anciennes inscriptions qu'il présentait aux regards des curieux. Enfin, je m'occupai à lire sur un amas de ruines grandioses, ainsi que sur le front sourcilleux du Socrate, la grandeur éclipsée de la patrie éclatante de César. Je la comparai à un chêne superbe dont l'ombrage plane sur les deux bouts de la terre, qui résiste pendant bien long temps aux secousses terribles des siècles, aux assauts réitérés d'une hache ennemie, assiste du haut des Cieux aux mutations des Empires, chancelle, crie, se rompt et tombe enfin en jonchant de ses rameaux immenses la face entière de la terre.

(1) Hérodote.

(2) Lucien.

Je l'assimilai à une colonne dont la tête magnifique raserait les célestes flambeaux, qui verrait naître et s'évanouir des milliers de générations et l'univers ramper à ses pieds, qui semblerait pouvoir soutenir toute la terre; mais qui s'écroulerait enfin devant la face de l'Eternel. J'interrogeai quelques échos sur la grandeur de Rome et j'en arrachai des révélations sublimes. Alors je m'écriai: «Salut! poussière que les Temps même semblent toucher avec respect! A qui pourrai-je te comparer sinon à un aigle qui suspendrait son aire audacieuse sur le front de l'Univers, qui s'indignerait de tous confins et qui, tout en déchirant dans sa serre intrépide le vaste globe terrestre, tomberait lui-même à ses pieds et verrait cent mains vengeresses s'étendre sur ses plumes dispersées et fugitives? A qui t'assimiler sinon à un fleuve nul dans sa source, qui se déborderait après le cours de quelques années sur la terre, l'inonderait de ses vagues dominatrices et finirait par disparaître de dessus la face de la sphère qu'il voudrait s'assujétir? Salut! abîme qui ne voulais te fermer qu'après avoir tout englouti! Volcan sublime qui vomis pendant des siècles sans s'épuiser sur les nations tremblantes, ta lave terrible et qui finis par te dévorer toi-même! Salut! superbe colosse, dont les formes se dessinent à travers l'ombre du passé, nuage aux plis immenses, aux couches menaçantes, qui, t'affaissant jadis sur le monde sublunaire, vomis d'intarissables tonnerres que mille échos répètent encore et te dispersas enfin en lambeaux, qui semblent encore se chercher pour se réunir et couvrir de nouveau la face terrestre! Salut! géant séculaire qui, d'une main, tenais la foudre, dont tu frappais tout ce qui osait te résister, et de l'autre, une lyre, écho suave des harmonies célestes, lyre qui inondait de délices les cœurs même que tu déchirais; qui tantôt saisissais ton glaive dont l'éclat foudroyait, terrassais les générations, et tantôt prenais ton ciseau, ton pinceau également sublimes sous tes doigts ensanglantés! Salut! squelette grandiose qui n'as d'autres vêtemens que des os, de la poussière, des décombres, trône du monde affaissé sous son propre poids et renversé ensuite sous cent bras réunis, trace stérile d'un pied dont le poids menaçait de faire crouler la terre, trace qui jettes un

défi sublime aux siècles qui ne pourront t'effacer entièrement que sous leurs ailes tombantes et enfin immobiles! Salut! dis-je, lueur pâle et vacillante d'un phare qui éclairait jadis l'étendue, reflet livide d'un éclat évanoui, qui laisses pourtant lire encore aux yeux qui te contemplent le nom auguste de l'immortalité, sceptre brisé depuis des siècles et dont les restes, partagés entre mille bras différens, semblent menacer encore les doigts fragiles qui les pressent de se réunir pour courber les têtes de leurs stupides possesseurs! Salut! enfin, ombre intrépide, dont les mains décharnées semblent chercher encore, comme poussées par un instinct irresistible, le sceptre de monde, qui leur échappa. Salut! ruine qui te penches sur le globe que tu parais encore dominer!

---

24. MÉDITATION

ISTÉNIA.

Je partis un jour de Top-hané à bord d'un caïque léger dont la carene sillonnait rapidement les vagues du Bosphore. Je me dirigeai cette fois-ci vers le golfe d'Isténia, si précieux pour les amateurs d'antiquité (1) par les souvenirs qu'il réveille. Tandis que la pale de la rame troublait en passant les images

(1) Je crois leur faire plaisir en leur apprenant que j'eus le bonheur de découvrir dans une boutique située non loin de l'Hippodrome une louve en marbre allaitant les petits enfans Romulus et Remus. Le travail en est exquis; on y reconnait un ciseau de maître. Quel dommage que ce superbe bloc de marbre soit endommagé dans deux ou trois endroits! Il a été déterré dans un souterrain. C'est là sans doute la louve de Romulus, qui était placée dans l'ancien hippodrome de Constantinople à côté de l'âne de la victoire de l'aigle d'Apollonius. Je puis donc à juste titre me féliciter de ma découverte.

tremblantes des châteaux et des arbres majestueux qui se peignaient dans le miroir des ondes, je rêvai, en admirant les délices du Bosphore, sur l'ineptie de ces âmes massives qui ne prennent jamais l'essor vers l'Eternel. Alors je me rappelai un morceau plein de philosophie du Pend attar; en voici la traduction :

«Il y a, sachez le bien, trois signes qui caractérisent l'homme sot; le premier, c'est la négligence à se souvenir de la Divinité; le second, c'est la loquacité; le troisième, c'est la paresse dans le service Dieu. Garde-toi, ô mon enfant, de partager l'ignorance des sots! garde-toi de l'oubli de Dieu, quand même ce ne serait que pour un moment! Certes, celui qui est oublieux du Très-haut marche, grâce à sa sottise, dans une voie qui aboutit à des chimères. Ne cherche jamais à te raidir contre les commandemens de Dieu. Ne cherche jamais à t'affranchir de ta dette. Ne vas pas courir après des futilités. Ne te charge pas des vœux des hommes. Ne te plains pas des dispositions du Ciel. Regarde chacun comme ton supérieur et ne fais du mal à personne. Que ta main ne s'étende pas pour opérer des iniquités! Prends soin des intérêts des orphelins et abstiens-toi du mal. Dispense-toi, autant qu'il t'est possible, de dévoiler tes secrets à tes amis; cache-les, si cela se peut, même à toi-même. Veux-tu être libre et heureux? ne te laisse pas entraîner par des penchans vicieux.

En debarquant à Isténia, j'entrai un moment dans un café, où je fus attiré par le chant mélodieux d'un Turc qui chantait la chanson suivante:

Mevlam ver bana achkin haïranen olaïm senin
Bulbul guibi didar ana kiryanen olaïm senin.
Gönul murghin sanà outschar échk meinden yiné itscher
Bou tadgi herkdan guetschir iryanen olaïm senin.
Vassl eilé yari yariné koima bou güni yariné
Yak beni achkin nariné kourbanen olaïem senin.
Nazi ferahinlé yanub iki dgihanden oussanoup
Tscharhi felek guibi dönup devranen olaïm senin.
Yandir beni, yandir beni achk meinden kander beni.
Sarhoch oloup döndur beni mestanen olaïm senin.

Aj bendé benlik olmassen nami nichanem kalmassen
Her kim gurur issé bilsen viranen olaîm senin.
Seid nizam oghloù hodgeà irmé gunden guné yudgé
Egher günduz egher guedjé mihmanen olaîm senin.

O mon Seigneur, accorde moi ton amour, afin que je reste muet devant toi!
Que l'œil fixé sur lui, je me lamente, comme le rossignol, autour de toi!
L'oiseau du cœur prend vers toi son essor; il s'abreuve de nouveau du vin de l'amour;
Fais que j'échange cette couronne contre le vêtement déchiré du derviche et que je reste nu devant toi!
Unis le compagnon à son compagnon; que ce jour ne soit pas différé jusqu'au lendemain!
Embrase-moi des feux de ton amour, en sorte que je te sois entièrement consacré.
Brûlé par le feu de ta séparation, las de l'un et l'autre monde,
Possédé d'un mouvement pareil à celui de la sphère céleste, que je tourne toujours autour de toi!
Embrase-moi, oui, embrase-moi, étanche ma soif avec le vin de l'amour,
Et m'ayant enivré, fais que je tourne, ivre d'amour, autour de toi!
Prends tout ce qui est en moi, et qu'il ne reste plus d'individualité dans ma personne;
Que mon nom et mon rang disparaissent;
Que tous ceux qui jetteront les yeux sur moi s'en aperçoivent, et que je devienne comme une ruine devant toi!
O Hodgeà, fils de Seid Nizam, ne cherche pas à t'élever de jour en jour
Que je sois, nuit et jour, ton hôte assidu.

Je sortis ensuite pour considérer à mon aise, le golfe d'Isténia, qui est un excellent port. Denys de Byzance en fait une description dont je donnerai ici la traduction.

«Après le temple d'Hécate vient Lasthenès, à qui un certain Lasthénes de Mégare donna son nom et qui est semblable au golfe qu'on appelle la corne d'or. L'entrée en est étroite, mais il va en se dilatant de plus en plus. Tranquille et sûr, il est ceint de montagnes qui, en guise des murs, l'abritent contre les vents. Il est traversé par une source intarissable, mais inaccessible aux vaisseaux. C'est ici qu'Amphiaraüs est, en vertu d'un oracle divin, l'objet d'un culte public.» Etienne de Byzance appelle Léosthènes celui qui est nommé Lasthénes par Denys et dans le code de Pline on lit Casthénès.

Léon le Scholiaste a fait le quatrain suivant, sur une danseuse qui vivait dans ce village.

«Je m'appelle Hellade de Byzance et je suis debout ici où le peuple forme, au printemps, des danses, où ce détroit divise la terre, et cette double enceinte a également prodigué les éloges à l'art avec lequel je dansais.»

Quelques Byzantins donnaient à ce village le nom de Sthénion et d'autres celui de Sosthénium; mais P. Gilles prétend que c'est abusivement. Ce savant fait une longue description topographique de cet endroit, que nous passerons sous silence. Nous nous contenterons de remarquer avec lui que la ressemblance qui existe, selon Denys, entre la corne d'or et ce golfe, est vraie quant à la hauteur profonde et quant à la ceinture des montagnes, ainsi qu'à l'enfoncement marécageux, mais qu'elle ne l'est pas, quant à sa figure. Le même, remarque que ce golfe est le plus vaste et le plus sûr du Bosphore après celui de Chrysochèras. (1) Tournefort confond ce port avec celui de Balta Limani, et place ici mal à propos le pont Sarandacopa. (2)

---

(1) Voyez la méditation intitulée Balta Limani.

(2) Le nom de Sthénion dont je fais mention plus haut, provient probablement du détroit dont les ondes baignent les rives de ce village. Quant au nom de Sosthenium, Mr. J. v. Hammer le fait dériver des Argonantes qui auraient élevé ici un temple aux dieux pour les remercier d'avoir échappé aux dangers que leur suscita le terri-

Pline fait aussi mention de ce golfe de la manière suivante : «In Bosporo sinus Lasthenes, portus senum et alter mulierum.»

On dit que dans cet endroit, jadis sauvage et plein de forêts, Amycus, se dirigea contre les Argonautes et voulut les empêcher de naviguer dans le Pont-Euxin, que ceux-ci, enhardis par l'apparition d'un volatil, qui avait la figure d'un homme terrible, combattirent Amycus qu'ils finirent par vaincre ; qu'ils érigèrent en ce lieu un temple à l'apparition, et qu'ayant consacré sur la pierre l'empreinte de la figure qui leur apparut, ils donnèrent à ce temple le nom de Sosthenion ; que le grand Contantin changea ce temple en une Eglise de l'Archange Michel, laquelle ayant été ruinée par le temps, fut réparée d'une manière très-brillante par Basile le Macédonien.

Il y avait une autre Eglise consacrée à la Ste. Vierge.

Ce golfe est le plus profond et le plus étendu du Bosphore, et une heure ne suffirait pas, pour en faire le tour, avec un pas ordinaire. P. Gilles regarde celui de Tschenguel-Keuïu comme plus vaste ; mais celui-ci étant trop dilaté, est plutôt une baie qu'un golfe.

Il y a dans le golfe d'Isténia un endroit pour calfater les bâtimens.

La partie du village qui est située sur la croupe des montagnes est habitée par les Turcs.

Il y avait à Isténia d'anciens palais dont Mr. J. v. Hammer fait mention dans son ouvrage sur le Bosphore.

Outre le temple Sosthénion, on prétend qu'il y en avait ici un autre consacré au héros Amphiaraüs déifié par les Oropiens.

Je m'assis près du rivage qu'une onde limpide baisait sans cesse et je ne laissai aller insensiblement à une douce rêverie. Soudain quelque passage de Moïse et d'Isaïe s'offrirent à ma mémoire à l'aspect de ces vagues murmurantes. Voici le premier :

---

ble Amycus et qui l'auraient appelé Sosthénion. Malgré l'autorité de Cédrénus qui rapporte ce fait, j'ose le révoquer en doute, car Denys de Byzance qui n'omet rien d'essentiel, garde un profond silence relativement à ce combat et à ce temple.

«Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa grandeur par sa force ; votre droite, Seigneur, a brisé l'ennemi. Dans la magnificence de votre gloire, vous avez terrassé ceux qui s'élevaient contre Vous. Vous avez envoyé votre colère, et elle les a dévorés comme une paille. Au souffle de votre fureur, les eaux se sont entassées ; les ondes rapides se sont tenues élevées comme en un monceau ; les flots de l'abîme se sont condensés et durcis au milieu de la mer. L'ennemi disait : je les poursuivrai, je les atteindrai, je partagerai leurs dépouilles, j'assouvirai mes désirs, je tirerai mon épée, ma main me les assujétera. Vous avez soufflé, et la mer les a engloutis. Ils sont tombés au fond des eaux violentes comme une masse de plomb . . . . . Vous avez étendu votre main ; la terre les a dévorés.»

Voici celui d'Isaïe, Chapitre 40.

Quel est celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui la tenant étendue a pesé les cieux : qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre et qui met les collines dans la balance ? Toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau et comme ce petit grain qui donne à peine la moindre inclination à la balance. Toutes les îles sont comme un petit grain de poussière . . . . Tous les peuples du monde sont devant lui comme s'ils n'étaient pas ; et il les regarde comme un vide et comme un néant.»

Alors mon imagination métamorphosant soudain en mer rouge l'abîme qui se mouvait à mes pieds, je crus voir le souffle du courroux divin se promener sur l'étendue liquide et changer, en les touchant, en cadavres hideux les persécuteurs insolens du peuple de Dieu. Je crus voir la vague devenue furibonde, s'étendre en couche dévorante sous ces corps naguère si pleins de fierté, les couver en un moment dans son sein, et vomir à mes pieds des squelettes portant sur leurs fronts livides les traits terribles du doigt qui les a foudroyés. Bientôt, je ne distinguai plus rien : je crus voir seulement s'élever devant moi une poignée de poudre emportée par les vents. Alors, suivant de l'œil cette poussière flottante : est-ce là, me demandai-je, tout étonné, est-ce là ce qui s'élançait comme un fléau terrible à la poursuite des tribus tremblantes d'Israël ? Est-ce là ce

qui couvait des yeux le butin du peuple chéri de Dieu, comme un oiseau rapace promène avec délice ses yeux formidables sur une proie qu'il croit déjà presser dans ses griffes ? Dieu a fait un signe, et ses ennemis ont passé devant lui comme une ombre. Il est grand, il est puissant le Dieu d'Israël, car son doigt peut broyer toute la matière en masse, comme un vain atôme ; et si l'immense marche-pied des mondes allait s'affaiser ou se briser sous son pied, ce pied immortel ne s'en apercevrait pas !

25. MÉDITATION

YENI KEUIU.

Je m'acheminai un jour vers le célèbre village de Yéni Keuïu. Des Juifs (1) pauvres et déguenillés que je rencontrai par hasard, me firent faire quelques réflexions sur les Israélites qui habitent Constantinople et ses alentours. J'ai toujours regardé cette nation malheureuse comme une preuve vivante des vengeances de l'Eternel sur un peuple qui l'offense. Les incrédules nous demandent sans cesse des miracles; mais n'en est ce pas un, et un bien grand que celui que nous offre l'aspect d'une nation toujours récompensée lorsqu'elle était fidèle, et toujours foudroyée lorsque, détournant ses regards de dessus la face de Jéhovah, dont la main sacrée ne dédaigna pas de la combler de bienfaits, elle avait l'impudence de plier stupidement le genou devant des idoles ? N'est-ce pas une merveille que celle de voir un peuple jadis puissant et depuis son déicide misérable, fugitif,

(1) Les Juifs sont, comme on le verra plus bas, assez nombreux à Constantinople et dans ses environs. Il y en a beaucoup à Orta Keïu, où l'on a découvert dernièrement, dans un jardin appartenant à un Grec, une muraille souterraine en grosses briques dont quelques unes sont ornées d'inscriptions telles que les suivantes: +HΔI KTSH - ΠΕΤΡΟ N. SYKI - ΔPOCEI - ΔPOCEI. sur l'une de ces briques est représenté un oiseau au bec

opprimé, écrasé, sans Prince, sans Gouverneurs, sans guide, jetant un regard stupide sur les ruines lugubres de son trône, qu'il ne peut relever, et marchaut sur la poussière des nations qui le foulaient aux pieds? «Les Juifs, dit Mr. Ch. Pertusier, ont porté avec eux sur cette terre (Constantinople) l'approbre qui les suit partout. Lorsqu'un Grec veut exprimer le plus haut degré de l'animadversion céleste: Dieu garde, dit-il, que cette disgrâce arrive à qui que ce soit, même à un Juif! Le Vendredi saint aucun de ses malheureux n'ose se montrer dans les quartiers habités par des Chrétiens, car il y verrait brûler son effigie et risquerait de périr lapidé; aussi quelle que soit la somme que vous offriez à un Juif, malgré sa cupidité naturelle, vous ne pourriez pas le décider à passer ce jour là dans le faubourg de Péra. Quant aux Turcs, sans favoriser ouvertement ces iniquités, cepèndant ils les tolèrent et même ils les regardent comme une vengeance légitime, ne montrant pas moins d'indignation que les Chrétiens contre la nation Juive pour ses attentats envers Jésus Christ, en sorte que de tous les rayas, les enfans d'Israël sont à la plus dure condition condamnés, comme on le voit, non seulement à l'oppression des maîtres, mais encore à être baffoués par les esclaves» Le même aueur ayant parlé assez au long de la manière dont cette nation est ici gouvernée, nous renvoyons à son ouvrage intitule Promenades pittoresques dans Constantinople et dans ses environs, ceux de nos lecteurs que ces détails pourraient intéresser. Nous remarquerons seulement qu'il nous semble mal informé lorsqu'il fait monter jusqu'à soixante mille le nombre des individus Juifs qui habitent cette Capitale. Ce nombre nous parait exagéré. Du

---

crochu. Ce sont là probablement les débris de l'Eglise de St. Focà qui était située dens ce village. On raconte que l'epouse du propriétaire de ce jardin a vu plusieurs fois en songe une femme qui lui dit: «Si vous ne voulez pas me trouver dans votre terrain, vendez-le à un autre qui saura m'y déterrer.» Depuis lors le propriétaire de ce lieu a résolu, dit-on, d'y faire des feuilles dans l'espoir d'y trouver un trésor.

reste, s'il entend désigner par ce nombre tous les Juifs, y compris les femmes et les enfans des deux sexes, cette exagération est fort minime. D'après les informations que j'ai prises il y a à Constantinople et aux Environs, quatorze mille Juifs qui payent le k h a r a t s c h e; or, si nous comptons quatre individus par famille, calcul qui nous paraît le plus raisonnable, nous aurons un total de cinquante six mille âmes, nombre qui ne diffère pas beaucoup de celui de Mr. Ch. Pertusier. Cet auteur a raison lorsqu'il dit que, les Juifs habitent seuls sans contact avec les autres, du moins autant qu'ils le peuvent, dans l'Empire Ottoman, comme partout ailleurs. L'éducation que reçoivent les Juifs de Constantinople est très-bornée, elle roule presque entièrement sur une simple lecture ainsi que sur la connaissance du dogme et du rit de leur religion. Ils sont rares ceux qui connaissent à fond la langue Hébraïque et encore plus ceux qui ont quelque teinture des sciences. La langue de la nation est un espagnol corrompu. Presque tous sont adonnés au commerce, mais si l'on excepte quelques négocians qui possédent de grandes richesses, dont ils se gardent pourtant de faire pompe (1) presque tous les autres sont de pauvres diables qui ne possédent qu'un b i n i c h e rapiécé sur lequel tout regard lit une grande antipathie pour l'abstrait nommé propreté, des babouches qui semblent avoir en horreur tout ce qui est nouveau et un K a l p a k où cette ordure qui s'attache aux corps trouve un ample logement. Les arts libéraux ne sauraient trouver où se loger dans des têtes toutes farcies de numéros et pleines de spéculations plus ou moins vastes, plus ou moins innocentes. Si nous avons exclu, faute de place, les sciences et les arts libéraux de ces têtes surmontées de cette énorme coiffure, que nous avons plaisamment nommée ailleurs l'épouvantail des neuf sœurs, on en trouve malheureusement qui n'ont le moindre recoin à offrir à la délicatesse et aux convenances. L'exemple sui-

---

(1) Il y a pourtant quelques Juives appartenant à de riches négocians lesquelles étalent le plus grand luxe lorsqu'elles se parent pour recevoir la visite d'une personne de leur sexe d'une nation différente.

vant le prouvera assez. Aussitôt après l'apparition de notre Défense des Martyrs l'un d'eux que je ne me soucie pas de nommer, ayant vu un exemplaire de cet ouvrage en nos mains, nous le demanda (pas en cadeau:) nous laissâmes passer plusieurs mois, sans lui en demander la valeur; nous nous avisâmes enfin un jour de faire rouler la conversation sur un sujet malheureusement trop peu intéressant pour notre burlesque auditeur: comment, s'écria-t-il, je croyais que vous m'en aviez fait cadeau; mais puisqu'il n'en est pas ainsi, je vous rendrai votre ouvrage.» Je cite ce fait qui n'a excité en moi que le sourire de la pitié, parce qu'il sert à donner une idée de l'urbanité et de la délicatesse de quelques uns d'entre eux. Mais puisque nous en sommes sur ce Chapitre, j'en citerai ici un autre qui prouve que cettte urbanité romaine n'est pas plus familiére à quelques chrétiens qu'à la nation circoncise. Un individu, dont les talens ne sont pas de la nature de ceux qui immortalisent leurs heureux possesseurs, eut une fois, par des circonstances que nous passons sous silence, un ouvrage qui nous appartenait et qui était pour le moins de la valeur de 80 piastres turques. Malgré nos demandes réitérées, le personnage important jugea à propos de garder cette œuvre une année entière. Enfin voyant qu'il n'y avait pas moyen de l'avoir, nous lui proposâmes de garder le malencontreux ouvrage à condition qu'il souscrirait pour quatre exemplaires sur le prospectus de notre Défense des Martyrs: une proposition si favorable (puisque les souscriptions étaient fixées à dix piastres l'une) fut acceptée. Notre individu s'empressa de vendre l'ouvrage en question. Aussitôt que nous eûmes reçu quelques exemplaires de notre œuvre, nous lui en fîmes parvenir quatre, selon notre convention: notre homme les reçut sans doute avec l'intention généreuse de laisser à Dieu le soin de nous récompenser. En effet, après mille subterfuges, il a jugé à propos de garder ou de vendre ces quatre exemplaires, sans nous rien débourser. Ces faits n'ont pas besoin de commentaires: ils parlent assez haut d'eux-mêmes. Mais revenons aux pauvres enfans d'Israël.

Vils, timides, abâtardis, ennemis de la guerre et de l'agriculture dans toutes les parties du monde, ils le sont encore

davantage à Constantinople. Le front irrité du plus mince Effendi ferait reculer une troupe entière d'Israélites. Nous devons pourtant, pour l'amour de la vérité, avouer avec Mr. Ch. Pertusier, qu'ils professent un amour fraternel, des vertus aumônières à l'égard des individus de leur secte. Mais leur charité ne va pas au delà de ce cercle étroit, et si l'on jette un regard scrutateur sur cette foule abjecte et rampante, on découvre en elle une profonde indifférence par tout ce qui ne partage pas ses croyances religieuses et son burlesque enthousiasme pour le misérable roman du Talmoud. Mr. A. de Juchereau de St. Denys dans son ouvrage intitulé Révolutions de Constantinople en 1807 et 1808, exprime très bien l'apathie dont je parle. «Si l'Empire Ottoman, dit-il, vient à s'écrouler, on verra les Juifs trafiquer au milieu des décombres et brocanter avec les dépuilles de tous les partis.» Ce peu de mots nous peint à merveille la misérable nation Israélite.

Les femmes Juives ne sont nullement attrayantes.

Le village de Yéni Keuïu au sein duquel je me trouvai insensiblement est appelé par les Grecs de nos jours Neochorion (tant le Turc que le Grec signifient un nouveau village.) Du reste, cette dénomination n'est pas trop moderne puisqu'on la trouve dans l'ouvrage de P. Gilles, de Bosforo Thracio. Ayant laissé, dit-il, 70 pas en arrière, le côte droit du golfe Lasthénion, j'arrivai devant une rivière qui coule pendant l'hiver au travers d'un grand village nommé Neochorion, parce qu'il n'est pas habité que depuis quelque temps. Ayant avancé ensuite l'espace de 1500 pas, je trouvai un tournoiement de terrain, où le rivage, qui s'avance vers le Septentrion près de l'orient solstitial, se courbe vers le couchant solstitial. Cet angle est appelé par les pêcheurs Commarum, quoiqu'on dise qu'il n'y existe plus depuis long-temps aucun arbre de cette espèce: cependant Denys nous apprend qu'il y en avait anciennement.» Maintenant écoutons Denys lui même. «Après le golfe de Lasthénion vient l'endroit nommé Comarodes, à cause d'une forêt d'arbousiers; ce lieu est tourmenté par la fureur des flots.» Les rues de ce village sont très-étroites, ce qui a été fait, dit on, afin d'empêcher les Cosaques d'y faire des

incursions par troupes, et afin de donner aux habitans le temps de se sauver. Ce village est habité par des Grecs, (1) des Arméniens et des Turcs; mais le nombre des Grecs surpasse de beaucoup celui des autres nations. Parmi les Arméniens, il y a de riches Sarrafs (banquiers) qui déploient dans leurs maisons beaucoup de magnificence. Il y a aussi de très jolies Grecques, parmi lesquelles on rencontre quelques Laïs ravissantes. On y voit trois Eglises grecques, savoir S. Nicolas, S. Georges et la Panaya (notre Dame) et en outre trois ayasma nommé St. Georges, Aghios Caralambos et Aghia Paraskevi. A l'extrêmité supérieure du village nommée Kioy bachi, on remarque les fondemens d'une ancienne chapelle qui n'existe plus. Le Patriarche Costandius n'a écrit que ce peu de mots relativement à ce village. «Δάσος ποτὲ Ἐπιμύλων καὶ Κομμάρων καὶ τανῦν Νεοχώριον.» (2)

Après avoir examiné tout ce qui pouvait attirer mon attention, je gravis péniblement une montagne où s'étendent des vastes vignes. Là, je me livrai à de sombres pensées qui s'harmoniaent bien peu avec les riantes campagnes qui s'offraient à moi. Peu à peu je soulevai à l'aspect de ces lieux, le voile quelquefois éclatant, mais hélas! le plus souvent lugubre qui couve sous ses plis mystérieux le gouffre du passé! Alors je vis une infinité d'autres mortels penchés ainsi que moi sur l'ouverture de l'abîme insatiable qui, dès le premier frémissement de l'aile des âges, ne cesse d'engloutir mille objets divers, sans jamais vomir ce qu'il a une fois dévoré. C'étaient des conquérans dont la tête altière courbée, pour ainsi dire, sous la main de fer de la nécessité, contemplaient en pâlissant les traces de leur fureur antique; ici, c'étaient des peuples à demi écrasés, soulevant avec effort leurs fronts ensanglantés pour les couvrir de malédictions; là, des sépulcres béans d'où s'élançaient des ombres vengeresses, qui semblaient appeler sur eux les foudres des vengeances divines. Plus loin, je remarquai des tyrans qui

---

(1) Voyez la note 8. à la fin de cet ouvrage.

(2) Mr. Jos. v. Hammer fait mention d'une Mosquée bâtie sur le rivage par le Grand-Amiral Khalil Pachà,

apercevaient à la lueur terne et mourante qui perçait ces mouvantes ténèbres, des sceptres fracassés sous les doigts des générations en furie, des trônes jadis occupés par des Princes aussi puissans qu'eux et maintenant cachés dans la poussière, dés champs lugubres qui n'étaient arrosés que par le sang des victimes de ces bourreaux couronnés, des cités jadis florissantes et maintenant changées en monceaux de ruines par le frottement de leurs mains accablantes, et qui écoutaient, malgré eux, dans le lointain, les plaintes étouffées des nations que ces monstres foulaient aux pieds. Plus loin encore, je vis des grands hommes cherchant à recueillir dans ce gouffre sans fond quelques lauriers immarcessibles et s'épuisant en efforts pour élever d'avance sur leurs tombes des barrières qui pussent dédaigner le frottement des siècles; des poëtes demandant des tableaux dont l'aspect pût réveiller la flamme quelquefois assoupie de leur génie. Penchés sur le berceau de l'Univers déjà teint par le sang humain et humecté par les pleurs de nos premiers pères, ils prêtaient l'oreille pour entendre le vagissement des mondes; c'étaient des hommes pieux pesant dans leurs mains la cendre des Empires emportés sur les ailes des Temps, et la rejetant ensuite avec dédain, pour se tourner uniquement vers Celui sous les doigts duquel les sphères sont des grains de poussière. Alors mon œil interrogateur se plongea aussi dans la profondeur de l'abîme et surprit, dans un coin du lugubre espace un vil atôme, l'impiété cherchant à renverser sous son doigt fragile le trône fondé sur l'Eternité et à déchirer l'aile du Tout-puissant, qui couve toute la masse incommensurable du créé.

---

26. MÉDITATION

L'ANCIENNE THERMIMÉTRIA.

Désireux de répandre de la variété dans mes courses, je pris un jour la directiou de l'ancienne Thermimétria, qui est l'espace qui s'étend depuis l'extrêmité septentrionale de Yéni Keuïu, jusqu'à Kalender. Durant ce trajet agréable, j'entrai

pour me délasser dans un café grec de Yéni Keuïu, où j'eus le plaisir d'entendre la voix flexible et mélodieuse d'un chanteur qui apostrophait sa Dulcinée en couplets grecs dont voici à peu près le sens :

O toi, perle entre les humains, mortelle aux formes angéliques, dis-moi qui t'a révélé le secret de blesser sans carquois, sans traits nos cœurs palpitans ?

Hélas ! quand même mes yeux pourraient verser jour et nuit des larmes, jamais, non jamais, ils ne parviendraient à éteindre les flammes qui dévorent mon cœur.

Découvres-tu l'herbe que la mer voile à demi sous une nappe liquide ? elle ne verdit jamais : de même sans une douce réciprocité l'amour ne saurait jamais fleurir.

Hélas ! on me dit qu'aussi belle qu'inconstante tu quittes ton amant passionné pour un objet bien plus heureux. Ah ! penses-y bien ! le souvenir de tes premières amour ne sera-t-il pas une source de regrets pour toi ?

On me dit de perdre tout espoir, non, je ne désespère point ; ce monde n'est-il pas une sphère où tout tourne ?»

Arrivé au but de ma promenade, je vis quelques dames grecques qui se dirigeaient vers Kalender pour y respirer un air pur et jouir de charmans ombrages. Je m'arrêtai un moment à les considérer. Leur costume était tellement calqué sur le Parisien qu'on pourrait presque les confondre avec des élégantes de cette Capitale. Quelques unes portaient des jolis chapeaux de paille à la derrière mode et d'autres, qui avaient la tête découverte, laissaient voir aux regards charmés de longues tresses de cheveux noirs comme du jais, artistement fixées sur le chignon de la tête par des peignes de la derrière élégance. Mais à peine avais-je eu le temps de considérer leurs traits délicats, leurs yeux aussi doux qu'expressifs, leurs lèvres rose-foncé, leurs cous d'albâtre, qu'elles étaient déjà loin de moi. Alors je me consolai de mon mieux en faisant quelques réflexions sur cette nation intéressante. Les Grecs joignent à beaucoup d'esprit naturel un enjouent, une gaieté bruyante, un laisser-aller qui contrastent infiniment avec la gravité Ottomane et Arménienne. Entre les traits de ressemblance qu'ils ont avec

les anciens peuples de la Grèce, on peut hardiment classer la superstition. Je ne veux pas dire par là qu'ils la poussent aussi loin que ces payens, qui étaient arrivés jusqu'au point d'offrir sur les autels de leurs faux dieux des sacrifices humains; je ne veux parler que de cette aveugle confiance que l'on a dans les rites extérieurs de la religion. Il y a, en effet, des Grecs (1) qui croyent, par exemple, que l'eau d'un a y a s m a a la vertu d'effacer les moidres souillures de leurs âmes, et que les jeûnes, qu'ils observent rigoureusement peuvent très bien s'allier avec l'esprit de vengeance, avec le dol, avec le libertinage. Ce préjugé funeste fait qu'ils ménent, tout en jeûnant, une vie diamétralement opposée à l'esprit du Christianisme.

Mr. Sonnini, qui ne laisse échapper aucune occasion pour faire ressortir les vertus de cette nation généreuse, ne cherche nullement à déguiser le défaut que nous lui reprochons ici. «Pourvu qu'il jeûne scrupuleusement, dit-il, en parlant du Grec en général, pourvu qn'il prononce des paroles qu'il regarde comme magiques, qu'il soit exact à des cérémonies même étrangères à celle du culte, il se persuade que tous ses devoirs sont remplies et que rien ne peut l'empêcher de se livrer à des excès contre la société.» Il raconte une foule de pratiques superstitieuses dont il a été souvent témoin dans l'Archipel: nous nous contenterons de mentionner ici les deux suivantes: La première fois qu'une femme quitte son lit après ses couches, elle doit avant de mettre les pieds à terre, les poser sur un morceau de fer, afin, dit on, qu'elle devienne forte et robuste comme ce métal. Elle ne peut de même entrer dans aucune maison sans jeter sur le seuil de la porte une clef tout autre morceau de fer, sur lequel elle ne peut se dispenser à marcher, si elle veut les funestes influences dont est la croit environnée. (2)

Dans son ouvrage intitulé Révolutions de Constantinople en 1807 et 1808, Mr. A. de Juchereau de St. Denys n'hésite pas d'assigner pour cause de divers défauts qu'on reproche généralement à la nation Grecque, cette déplorable superstition

(1) Ceci ne doit pas s'entendre de la masse de la nation: mais seulement de quelques particuliers.

(2) Sonnini.

qui ira, je l'espère du moins, en s'affaiblissant à mesure que les lumières se répandront en Grèce.

Un autre trait qui les distingue généralement, c'est le fanatisme et une haine aveugle contre tous les autres Chrétiens en masse et les Catholiques en particulier. Ils se croyent les seuls favoris du Très haut, les seuls Chrétiens, parce qu'au lieu d'aspersion ils usent d'immersion dans leurs baptêmes. Et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que des prêtres ignorans les entretiennent dans leurs funestes préjugés.

Mais cette nation b a r b a r e pourra-t-elle jamais se civiliser? N'a-t-elle pas fait preuve en mille occasions et surtout après son insurrection d'un penchant très-prononcé vers la piraterie et le brigandage? Avez-vous oublié ses excès, ses corsaires? et cette haine même qu'ils nourrissent contre tous les Chrétiens qui ne professent pas leurs dogmes ne sera-t-elle pas toujours l'abîme qui les séparera des nations civilisées? Voilà certainement les questions que nous adresseront plusieurs personnes qui ne se piquent pas beaucoup de philhélénisme. Heureusement notre début, qui prouve suffisamment notre impartialité, fait voir que notre opinion ne s'étaye nullement sur un philhélénisme aveugle. Cette observation jetée en passant, nous déclarons à nos adversaires que nous avons plusieurs réponses toutes prêtes. Au temps même où ce peuple infortuné avait les mains ensanglantées par des blessures occasionnées par des chaînes indignes, plusieurs philologues distingués du Fanal n'épargnaient ni peines, ni dépenses pour rallumer le flambeau des sciences éteint presque tout-à-fait parmi eux depuis des siècles. Et maintenant qu'elle ancore sur ses membres, selon l'expression de M. Quin, les meurtrissures de ses chaînes, cette nation ne fait-elle pas de généreux efforts pour que la régénération la plus complette plane sur le sol encore semé des vestiges de la grandeur de ses pères? Sans parler de leurs journaux, dont quelques-uns sont écrits avec beaucoup d'élégance, des chemins de fer, des pyroscaphes, des quarantaines qu'ils possèdent; sans parler de tant d'institutions utiles, qui prouvent dans le Gouvernement un désir ardent de voir régner la civilisation sur cette terre classique, compte-t on pour rien l'éton-

nante intrépidité, le courage extraordinaire qu'un Canaris, qu'un Marc Botzaris et tant d'autres ont déployé en mille rencontres? Une nation qui, à peine régénérée, produit des hommes de cette trempe, peut elle-être, sans absurdité, qualifiée d'abâtardie? Si quelqu'un balançait à croire qu'ils descendent des anciens Grecs, ne pourrait il pas, à la vue de tant d'actions héroïques, voir ses doutes s'évanouir? Mais leur cruauté, leur barbarie, dont on pourrait citer mille exemples? Ne sait on pas que le temps de la guerre est le temps des délits pour toutes les nations du monde? comme le remarque le Chev. Baratta. Du reste, nous sommes bien loin de dissimuler les défauts des Hellènes, qui sont, il faut l'avouer, assez nombreux; mais quelle est la nation parfaite en ce monde? Quelle est la nation à laquelle on ne puisse rien reprocher? Nous serions fort curieux qu'on nous la nommât. Une garantie peu équivoque du bel avenir qui s'ouvre devant cette nation intéressante, ce sont les progrès que fait chaque jour sa littérature. (1) Elle possède déjà des poëtes, sinon grands et sublimes, du moins élégans et mélodieux, tels que Iacovaki Rizo, Alexandre Soutzo et Constantin Pope. Elle compte plusieurs prosateurs distingués, à la tête desquels il faut nécessairement placer le docte, l'élégant, l'infatigable Koraï, dernièrement enlevé au monde littéraire, qui ne cessera de le regretter, cet homme qui, poussé par un noble patriotisme, n'a jamais cessé, tant que quelque chose battait sous sa mamelle gauche, d'inspirer à ses co-nationaux cet amour des belles-lettres qui dévorait son cœur, cet homme qui a purifié la langue grecque moderne de ses nombreuses incorrections et qui a marqué avec tant de sagacité la ligne de démarcation qui doit la séparer de l'ancien dialecte des Hellènes. Après lui viennent l'éloquent Oeconome, Bamba et quelques autres que je

(1) Dans l'ouvrage intéressant qu'elle a publié sous le nom de «The city of the Sultan, etc.» Miss Pardoe vante l'intelligence, la perspicacité des dames Grecques et le désir ardent qu'elles ont de s'instruire. Elle les regarde avec raison comme infiniment supérieures aux femmes Turques et Arméniennes.

passerai sous silence. Le voyageur Irlandais Quin nous dit en propres termes qu'il a compté sept ou huit cabinets de lecture à Napoli et que ces établissemens paraissaient fort fréquentés. N'est-ce pas déjà beaucoup ? Du reste, nous sommes loin de prétendre que le goût de la saine littérature soit répandu dans toutes les classes. Il nous est arrivé même d'entendre des pédagogues Grecs parler avec tant de mépris des modernes et professer une si vive admiration pour les anciens, qu'ils paraissaient très-disposés à admettre les cent quatre vingt trois mondes de Pétron d'Homère, ou la lune à la circonférence dix-neuf fois aussi grande que celle de notre globe, telle que des rêveurs ignorans nous l'ont représentée. L'un d'entre eux souriait au seul nom des découvertes nombreuses et incontestables faites de nos jours et prétendait que les Francs ont l'esprit trop borné pour pouvoir apprendre la belle langue des Euripide, et surtout s'élancer jusqu'aux hautes pensées d'Homère. C'est en vain qu'on montrerait, pour toute réponse, à ce savant magister, mille productions, telles que la grammaire de Boutman, les dictionnaires de la Planche, de Scrévélius., écrits en partie dans le but d'initier les Hellènes eux-mêmes aux secrets de la langue immortelle de leurs ayeux. C'est en vain qu'on mettrait sous ses yeux tant de traductions excellentes de l'Iliade, telle que celle de V. Monti, d'Alexandre Pope, etc. etc., dont les auteurs ont fait d'heureux efforts pour rendre dans des dialectes plus ou moins riches, plus ou moins mélodieux, mais toujours inférieurs à celui des Grecs anciens, les beautés enchanteresses du chantre d'Achille. Le pauvre homme se tirerait d'embarras par quelques unes de ces lourdes pasquinades par lesquelles les esprits étroits s'imaginent avec tant de bonhomie effrayer et consterner le génie. Heureusement ces innocens et fervens admirateurs de tout ce qui est antique, bon ou mauvais, vrai ou faux, ces contempteurs insolens et niais des modernes voient les rangs de leurs disciples s'éclaircir de jour en jour et finiront bientôt par brûler seuls et loin du bruit, un encens respectueux sur les autels de leurs dieux. Pour continuer à donner des preuves incontestables de notre impartialité, nous n'omettrons aucun coup de pinceau qui pourrait servir à mettre en relief les défauts de

11 ***

cette nation enfin régénérée. Nous avons déjà parlé de la superstition qui fait surtont le trait caractérisque du peuple. Chez lui, ainsi que chez les anciens Grecs et les Romains l'opinion du bonheur ou du malheur attaché à tel jour de la semaine est tellement enracinée, qu'il courrait volontiers des chances infinies de non succès pour ne pas entreprendre un mardi, ce qu'il entreprendrait un jeudi sans hésiter. La crainte du cattiv' occhio dégénère chez eux en une terreur panique d'une incompréhensible intensité. Et je n'hésite pas à affirmer que ce ridicule effroi trouve le moyen de s'insinuer dans des âmes intrépides que ni la torche, ni la bayonnette ennemies ne sauraient émouvoir. Mais si la crainte du maléfice qui les domine prête le flanc au ridicule, les préservatifs dont ils se servent pour en neutraliser les funestes effets, ne font pas moins dérider le front le plus morose. De petites pierres qui pendent quelquefois au cou des enfans, une gousse d'ail suspendue au dessus de la porte d'une maison nouvellement bâtie, ou dans une construction quelconque, voilà leurs amulettes. Nous voudrions finir par là la liste de leurs défauts, liste que nous ne traçons qu'à regret ; mais l'amour que nous professons pour la vérité est certes un obstacle insurmontable au laconisme que nous voudrions employer en cette occasion. Nous nous croyons donc obligé de faire entrer dans cette pénible énumeration l'inconstance, la légéreté, l'inconséquece, l'amour propre poussé trop loin, et l'esprit d'intrigue que d'autres écrivains ont remarqué avant nous.

On sait qu'avant l'insurrection de la Grèce, la Porte choisissait parmi les nobles du Fanal, des Princes à la Valachie et à la Moldavie. Hélas! on ne connait que trop les excès auxquels la plupart d'entre eux se livraient durant leur régne éphémère. Ce qui n'est pas aussi généralement connu, ce sont les intrigues sourdes et opiniâtres, les misérabler artifices et toutes les menées qu'ils mettaient en jeu pour parvenir à la gloire de s'asseoir sur un trône que la moindre secousse pouvaient ébranler, jusqu'à le faire crouler et ensévelir son possesseur sous ses ruines. «Qu'on me nomme Prince de Moldavie et qu'on fasse tomber le lendemain ma tête» me dit un jour un

descendant orgueilleux de ces Beys. C'est ainsi que, nouveaux Damoclès, ils marchaient, le glaive suspendu sur leur tête, vers les plages infortunées qu'ils allaient faire gémir sous un joug de fer. Là, ils cherchaient à s'étourdir sur le danger réel de voir le sol vengeur, au moindre signe d'un despote puissant, s'entr'ouvrir pour les dévorer. Un autre défaut que leur attribue un écrivain, qui peut certes passer pour leur enthousiaste, c'est le goût de la dépense et du faste poussé jusqu'à la dissipation la plus folle. Du reste, nous pouvons ajouter ici que ce goût n'est pas général. Comme le peuple d'Athènes, ils font deux repas par jour et se réunissent comme lui, non dans des boutiques de parfumeurs; mais dans des cafés où ils discutent avec bruit les intérêts de l'Etat, les anecdotes des familles, les vices et les ridicules des particuliers. Comme ce peuple, avec lequel ils ont plus d'un trait de ressemblance, ils se procurent le plaisir du bain, sans en faire pourtant un si fréquent usage. Aussi séduisantes que les anciennes Athéniennes, leurs femmes jouissent d'une bien plus grande liberté. Euripide nous apprend que les Athéniens poussaient jadis la jalousie jusqu'à refuser à leurs femmes la permission de se montrer à la fenêtre. On ne voit généralement rien de semblable chez les Grecs modernes et l'on peut affirmer que leurs femmes jouissent d'une liberté qui contraste avec la triste reclusion des Arméniennes et Ottomanes. Labourieuses et infatigables, elles consacrent généralement les jours ouvrables au travail et aux soins nombreux du ménage, et ne paraissent dans tout leurs éclat que les Dimanches et les jours de fête. Leur éducation, du moins celle des nobles, est soignée. Lorqu'on va leur faire quelque visite, tantôt elles servent elles-mêmes, tantôt elle font servir par leurs domestiques le café et le ghlico (le confiture.) Du reste, beauté éclatante, manières nobles et distinguées, esprit, politesse exquise, éloquence, tout, en un mot, contribue à les rendre les femmes les plus séduisantes peut-être qui existent et comme nous avons commencé par elles, nous nous estimons heureux de pouvoir aussi finir par elles.

Tout en faisant ces considérations, j'examinais attentivement les lieux où je me trouvais. Cette rive est aujourd'hui

différente de celle que décrit Denys de Byzance en ces mots. «Après le lieu nommé Commarodes, vient un rivage élevé et scabreux et des roches concaves qui surgissent du sein des mers et qui furent nommées Bacchias, par les anciens, à cause de la furie et de l'impétuosité avec lesquelles les flots fondaient sur elles : C'est ici que les Byzantins vainquirent Démétrius, général de la flotte de Philippe ; c'est pourquoi ce lieu fut nommé Thermimétria ; car ils avaient déployé en cette bataille navale beaucoup d'adresse et d'ardeur.» P. Gilles place entre la vallée dite Libadion et l'endroit nommé Commarodes, les roches et les pierres connues sous le nom de Bacchias. Du temps de ce voyageur, on en voyait un petit nombre, chose qu'il attribue à l'avarice ou à la pauvreté de ceux qui devant édifier des maisons, se servaient de ces pierres grossières pour éviter les frais que leur occasionneraient des pierres tirées des carrières.

Tout en me promenant le long de cette rive classique, je parcourais des yeux les beaux villages et les promenades délicieuses qui bordent avec tant de grâce, la côte de l'Anatolie. Ici, c'était Tschiboukli, entouré de jardins ; là, le village d'Indjir Keuïu, puis la verte vallée de Sultaniè, puis les villages pittoresques de Yali Keuïu et de Béikos, qui semblent en former un seul, tellement ils sont contigus. De quelque côté que je tournasse mes regards, je ne voyais que sites enchantés se dérouler devant moi. Des flots clairs se mouvaient pesamment à mes pieds. Mais pendant que j'admirais

«Cette mer aux eaux bleues
Qui d'un Ciel toujours bleu, tire son double azur
Flot qui danse au soleil, libre, joyeux et pur ;
(Lond Byron, Don Juan.)

un fougeux aquilon tournoya soudain le cristal dont la pureté faisait, un instant auparavant, mes délices. Alors j'assimilai ce vent impétueux aux passions véhémentes qui souvent bouleversent un cœur naguère nid du calme et l'innocence.

Quiconque prête l'oreille aux gémissemens de l'humanité, ne peut pas ne pas s'attendrir à l'aspect des innombrables calamités qui pèsent sur elle. C'est en versant des larmes que

l'homme pose un pied chancelant sur le seuil infortuné de la vie ; c'est encore en gémissant qu'il arrive au bout de sa carrière. Durant les momens fugitifs de son existence, il est pareil au plus frêle roseau qu'un Zéphyr même suffit pour plier. Mille maux, qu'ils ne saurait éviter, l'atteignent, mille fléaux le frappent et l'accablent. Jusqu'ici on ne peut que le plaindre, l'encourager à supporter avèc patience les angoisses de la vie et à marcher les yeux attachés sur un astre dont les reflets vont au-delà des confins étroits de la terre. Mais à cette compassion si juste et si fondée, succède souvent l'indignation, lorsqu'on pense que, non content des malheurs réels qui l'assiégent, il s'en forge lui-même, et souvent de plus terribles, en obéissant au souffle vénéneux de ses passions. Hélas! quel spectacle déchirant offrent ces passions aux regards du véritable Philosophe ? Qu'il jette les yeux autour de lui; que voit-il? un avare qui périt de misère sur un monceau d'or auquel il n'ose toucher que pour en reculer les dimensions, un homme cupide que la mort surprend au moment où il court après des chimères, au moment où il croit pouvoir enchaîner la fortune, qui échappe toujours à son doigt avide; un joueur déhonté qui ne craint pas souvent de répandre au sein de sa famille la misère et la désolation; un insensé assis sur des tonneaux et sacrifiant ses enfans et sa femme éplorée au vil plaisir de vider une coupe qu'il remplit sans cesse; un voluptueux qui, enhardi par les leçons infâmes de ces misérables qui veulent jeter de la poudre aux yeux, en se donnant niaisement le nom de Philosophes, se plonge mollement dans la cloaque de ses sales plaisirs, et, au lieu du bonheur que ses maîtres sagaces lui promettaient avec tant d'assurance, n'y trouve qu'épines, que remords, qu'inquiétude, que désolation.

Si l'on jette un regard sur tous les Empires, sur toutes les républiques, sur tous les Etats, tant sur ceux qui n'existent plus que dans la mémoire des hommes, que sur ceux qui sont aujourd'hui debout, pour disparaître peut-être demain, il est rare qu'on n'y rencontre pas des traces sanglantes, ou du moins de sinistres vestiges de l'attouchement des passions dévorantes. Ici, c'est l'amour aveugle et déréglé de la gloire qui élève

pour l'insensé qu'il domine un trône bâti avec les ruines des royaumes et les ossemens des hommes, et qui prépare pour son vêtement lugubre une pourpre formée des lambeaux des pourpres de vingt Rois. Là, c'est la vengeance atroce qui, non contente de fouler aux pieds les cendres d'un Empire broyé par ses mains furibondes, s'acharne même sur son squelette informe et ne repose qu'après l'avoir anéanti. Plus loin, c'est l'ambition qui s'épuise en efforts pour renverser un rival dont elle ridoute la puissance, qui ne sourit qu'au bruit de sa chûte, qui marche aussi souvent sur la poussière des empires, qui cherche à courber devant elle les fronts les plus hautains, qui ne repose qu'à l'ombre de lauriers souvent imaginaires, qui croit grandir à chaque pas qu'elle fait, qui souvent se trouve à l'étroit dans l'immensité et semble ne vouloir reposer à son aise que hors du cercle du réel, qui se bâtit un trône auquel les trônes des Souverains les plus élevés servent de marche-pieds, et, assise au-dessus des orages, se croit encore placée trop bas, jusqu'à ce que Celui qui est, las de tant d'insolence, fasse un signe aux vents et aux tempêtes; alors la terre réveillée en sursaut par le bruit éloquent de la chûte du siége orgueilleux, se courbe en tremblant sous le sceptre dont l'ombre s'étend, pour ainsi dire, au-delà même de l'immensité.

---

27. MÉDITATION

KALENDER.

Désireux de reposer à l'ombre d'arbres touffus et de rêver au doux murmure d'une fontaine, je choisis une belle journée pour me diriger vers Kalender. Chemin faisant, j'examinai avec attention quelques sentinelles turques postées tout près d'un village peu distant du lieu où je me rendais. Alors je me rappelai un passage assez curieux, qu'on rencontre dans un voyage en Orient par M. V. Fontanier. Le voici: «Les réformes introduites par le Grand-Seigneur n'avaient eu d'autres résultats que de changer le costume de ses sujets et d'en faire le peuple le

plus grotesque du monde. La somptuosité des vêtemens, les robes larges, une épaisse coiffure donnaient aux Turcs une apparence de gravité, dissimulaient les défauts de leurs corps et les avaient fait passer pour une belle race d'hommes. Mais dès qu'on substitua à l'habit ancien de petites vestes et des pantalons de Cosaques, une méchaute calotte rouge, des pantoufles noires et un col nu, tout prestige fut détruit et il n'est de population de Cretins qui ne gagnât à leur être comparée. Grâce au nouvel uniforme, ils ne pouvaient dissimuler ni leurs jambes cagneuses, ni les dartres, ni la maigreur et la stupidité de leur figure; leur taille était au dessous de la médiocre et les Russes mêmes auraient eu près d'eux une physionomie joviale et spirituelle. C'était à leur Souverain qu'ils devaient une métamorphose si avantageuse et il faut avouer qu'il s'était lui-même exécuté de si bonne grâce que ses sujets n'avaient pas lieu de se plaindre. J'eus un jour l'honneur de le rencontrer lorsqu'il sortait de la mosquée de Thérapia. Il était seul à cheval, vêtu d'un habit vert pomme et couvert de galons d'or, comme sont chez nous les laquais; sa barbe autrefois longue et bien peignée n'avait guère qu'un pouce, semblable à celle de ses forcats qui ne peuvent se faire raser; sa tête était couverte de l'éternelle calotte rouge, surmontée d'un glan d'or. Il marchait suivi de ses ministres à pied, entre deux rangs de soldats qui figuraient ce qu'on appelle la garde impériale et qui criaient hou! hou! en présentant les armes. Sa hautesse paraissait d'ailleurs n'avoir rien perdu de ce contentement de soi-même qui distingue les mahométans, lorsqu'après avoir pris un bain, déjeûné et fait leurs ablutions, ils ont accompli leurs devoirs religieux. Elle promenait à droite et à gauche un regard assez stupide et sa physionomie abattue laissait voir des traces d'inquiétude et de débauche.» Ce tableau n'est pas de plus flatteurs, comme chacun peut voir, mais il ne suffit pas d'être railleur, il faut être impartial et véridique. Quant à nous, qui aimons un peu les contrastes, nous opposerons, entre cent autres que nous pourrions choisir, à cette esquisse un peu plus grotesque que les Turcs réformés, le portrait du même homme tracé par une main au moins aussi habile

que celle de l'écrivain dont nous relevons ici l'éloquente tirade. Voici ce morceau qui est de Charles Pertusier. «Pour peindre à l'Europe le Sultan Mahmoud avec les traits qu'il offre au burin de l'Histoire, il conviendrait, d'emprunter, à son exemple, de ses illustres ayeux, les vertus que les faisaient ressortir avec le plus d'avantage ; comme il faudrait aussi se transporter idéalement aux époques glorieuses des Ottomans, pour bien mesurer l'étendue de ses facultés royales ainsi que sa passion pour les grandes choses, l'une et l'autre calculées, d'après ce qu'il ose entreprendre chaque jour au sein d'un Empire dont il cherche par tous les moyens de ranimer l'existence.

«En le suivant pas à pas dans sa conduite mesurée et en observant sa tendance opiniâtre vers le but unique qu'il s'est proposé, dès l'instant où il est monté sur le trône, on s'étonne que l'éducation du Sérail ait pu enfanter un semblable prodige et qu'il soit sorti un autre phénix des cendres qu'on croyait entièrement refroidies, à en juger par les êtres abâtardis auxquels depuis long-temps elles donnaient le jour . .

Pour revenir au Sultan Mahmoud, on se persuadera sans peine qu'il descend immédiatement de Suléïman le Grand, comme lui (Sélim) développant un grand caractère, surtout une volonté immuable soutenue de l'esprit le plus entreprenant ; on serait tenté même, en parcourant les annales Ottomanes, de lier leurs histoires, afin de n'avoir point à lire celle de Princes débiles, assis comme des mannequins, sur un trône chancelant.» Et plus bas :

«Enfin j'ai tracé le portrait d'un Sultan accompli; c'est-à-dire celui d'un Prince tel qu'il faut à une nation, dont la portion saine, quoique incomparativement la plus nombreuse, permet qu'une poignée de séditieux dicte des lois et les sanctionne de son propre nom, sans pour cela qu'on l'ait consultée. A présent si c'est un éloge digne d'un Souverain et des mérites qui puissent être vantés, après les qualités loyales dont nous venons de faire l'énumération, je dirai encore que ce Prince est très-adroit dans les exercices du corps, bien fait de sa personne et porteur d'une figure que trahirait son rang, s'il voulait le déguiser.» Maintenant, sans chercher à accorder cette phrase

qu'on trouve dans le premier tableau. «Sa Hautesse paraissait d'ailleurs n'avoir rien perdu de ce contentement de soi-même qui distingue les Mahométans avec celle ci: «Sa physionomie abattue laissait voir des traces d'inquiétude et de débauche» chose qui serait au dessus de nos forces, sans chercher non plus à expliquer comment un homme qui est qualifié de Phénix et de prodige par un écrivain impartial, de génie, d'homme extraordinaire par M. A. Royer, peut promener à droite et à gauche un regard assez stupide, je répondrai à cet auteur, qui fait tant d'attention au plus ou moins de poils qui décorent une barbe 1· que j'ai vu et dû voir bien plus souvent que lui le Sultan Mahmoud, tant avant qu'après la réforme, et qu'au lieu de stupidité, j'ai remarqué au contraire beaucoup d'intelligence dans son regard. (1) 2. qu'il est très-faux que les réformes qu'il a introduites n'aient eu d'autres résultats que de changer le costume de ses sujets, puisque sans parler ici des autres résultats éclatans de la réforme, depuis l'extirpation de ces félons connus sous le nom de Janissaires, il régne dans la Capitale et dans les provinces, une sécurité, une paix, un ordre merveilleux. Il est vrai que cet écrivain nous dit gravement dans ce même ouvrage que dans un gouvernement aussi ignorant et d'habitudes si rapaces, l'ordre est la pire situation; mais se sont là de ces phrases où celui même qui désirerait le plus déterrer du sens commun, resterait avec sa bonne

(1) Miss Pardoe qui qualifie de perçant le regard du Sultan Mahmoud, raconte naïvement à ses lecteurs qu'elle a tellement attiré l'attentiou de S. H.; qu'elle lui a envoyé deux fois un de ses officiers pour apprendre qui elle est ou ce qu'elle est. Quoique nous soyons loin de partager le goût de ce Sultan, nous ne sommes nullement surpris qu'une fée qui a transporté comme par enchantement l'aqueduc de Justinien de Baghdjé-Keuïu, où il était situé, à la troisième colline de Constantinople, ait tellement fasciné S. H. (Voir son ouvrage intitulé «The city of the Sultan, etc.» Vol. I. Chap. 5.)

volonté. 3. Que par la destruction d'une milice turbulente, don les volontés se déclaraient par des incendies et qui s'élançai en furie jusqu'aux portes du Sérail pour faire tomber les tête qu'elle signalait, le Sultan Mahmoud a affermi, au moins de c côté là, le trône naguère chancelant qu'il occupait. 4. Que c même Prince avait des vues ultérieures de civilisation comme i l'a prouvé invinciblement, surtout en envoyant à Paris quelque jeunes-gens choisis faire leurs études en règle et venir ensuit répandre les lumières dans leur patrie. 5. Que la régénératio d'une nation est un travail long et pénible qui exige de longue années et qu'il est, par conséquent, absurde d'exiger que le re formateur fasse tout en peu de temps. 6. Que ces soldats à la figure stupide ont fait preuve d'une grande intelligence en apprenant en quelques mois une tactique qui leur était tout-à-fait étrangère, et en se rendant capables de former en peu de temps des bandes qui exécutent avec précision des morceaux de musique très-épineux. Que, du reste, il n'est pas difficile d'expliquer la raison pour laquelle leur taille était au-dessous de la médiocre, puisqu'ils n'étaient pour la plûpart que des enfans de quinze à seize ans qui ont dû être choisis faute d'autres soldats.

Après avoir tracé avec beaucoup de talent le tableau des circonstances épineuses dont le génie du Sultan Mahmoud a triomphé, après avoir analysé les faits qui prouvent la haute intelligence de ce nouveau Suléïman, M. A. Royer, que j'ai déjà cité, s'exprime de la manière suivante:

«Si l'on résume maintenant les faits de cette succinte analyse on verra d'abord, pour premier résultat de la réforme la féodalité turbulente frappée à mort dans la personne de Déré Bey; puis la vieille et vicieuse organisation militaire de la Turquie croulant du faîte à la base avec l'Odjak indiscipliné des Janissaires, pour faire place à une armée pleine d'ardeur et de zèle. Viennent à leur tour les lois somptuaires qui n'imposent pas seulement un frein aux dépenses folles exigées par la vanité et l'étiquette des fonctions publiques; mais qui abolissent du même coup la cause première de toutes ces exactions dont chaque dépositaire de l'autorité se croyait en droit d'accabler

ses inférieurs pour soutenir les débauches et le desœuvrement de sa domesticité. Voilà des actes accomplis, si l'on est envieux d'en connaître et tels qu'un seul d'entre eux suffirait pour immortaliser un homme.»

Il fait ensuite l'énumération des réformes morales opérées par le même Sultan, celles tentées dans l'administration. En un mot, quiconque après avoir lu cet éloge détaillé du prince qui était assis naguère sur le trône des Sultans, nous parlerait encore de son regard assez stupide, prouverait par cela seul que ses yeux sont faits pour se promener sur les grands hommes avec la même perspicacité que ceux des pâtres qui rampent aux pieds des pyramides d'Egypte.

Une institution très-utile, entre autres, est celle du Moniteur Ottoman où, comme nous l'a dit aussi Mr. Quin, la liste des principaux fonctionnaires de l'Empire est publiée à époques fixes dans le but de leur rappeler qu'ils sont responsables de tous leurs actes.

Si toutefois quelqu'un accusait les auteurs à talens que j'ai cités de partialité, je puis me prévaloir ici de l'autorité de Mr. Mac-Farlane, dont la palette est, comme on sait, noire et terrible dans le tableau qu'il a esquissé des Turcs. Or, dans l'ouvrage intitulé Constantinople et la Turquie en 1828 et 1829 Tome II. page 69, on lit cette phrase. «On supposerait qu'un homme qui a montré cette force et cette supériorité d'esprit qui caractérisent Mahmoud a su s'affranchir des chaînes d'une superstition dégradante; mais il faut se rappeler que le Sultan n'est un homme supérieur qui comparativement aux barbares qui l'entourent et à ses prédécesseurs, etc.»

On voit ici clairement que sans être un admirateur aveugle de Mahmoud, cet écrivain ne laisse pas de lui attribuer de la force et de la supérioreté. Ailleurs il avoue qu'il y a eu à Constantinople des changemens immenses après la réforme adoptée par ce Sultan, ce qui, uni à ce qu'on a déjà vu provoque le sourire sur les lèvres de celui qui lit cette phrase du fin railleur Fontanier que j'ai déjà citée: «Les réformes introduites par le Grand-Seigneur n'avaient eu d'autres résultats que de changer le costume de ses sujets et d'en faire le peuple le plus grotesque du monde.

Pour ce qui est du nouveau costume du Sultan, costume qui a paru si ridicule à Mr. Fontanier, la preuve la plus convaincante qu'il n'a rien de grotesque, c'est que le même Mac-Farlane, railleur des plus déterminés, en a fait la description sans se permettre le moindre coup de pinceau satyrique. Il n'est pas douteux cependant que l'ancien costume des Sultans, que le turban majestueux surmonté d'une aigrette étincelante de pierreries, que ces riches pelisses de zibeline ne fussent bien plus magnifiques; il n'est pas douteux non plus que le Fess (calotte rouge) qui est aujourd'hui l'unique coiffure des Turcs, n'ait tous les inconvéniens que lui attribue le Chevalier Baratta; mais je me trompe fort, ou ce fess, n'est que l'avant-coureur du casque que les Sultans réformateurs veulent introduire dans le costume des troupes réformées, costume qui a le grand avantage sur l'ancien d'être beaucoup plus léger et par conséquent plus propre aux militaires.

Arrivé à Kalender, je réfléchis un peu sur la cause de cette moderne dénomination qu'on donne à ce lieu charmant. On sait que les Kalenders sont une espèce de Derviches dont le fondateur a été un certain Santon Calendéri, qui passait sa vie à jouer de la flûte, en invoquant le nom de Dieu On dit que, modernes Epicuriens, ils estiment le cabaret aussi saint que la mosquée. On les appelle aussi Abd-Allah, mot composé arabe qui signifie serviteur de Dieu. Du reste, ce nom est assez commun et je connais plusieurs laïques qui le portent. Louis Moreri nous apprend dans son grand Dictionnaire que ces Derviches s'appellent Kalanderous, parce qu'ils mangent tout, ce que leurs auditeurs leur donnent et prennent l'argent qu'on leur présente; mais il n'existe aucun mot pareil, soit arabe, soit persan, soit turc qui ait cette signification, et nous avons vu d'ailleurs que leur fondateur était un Santon nommé Santon Calendri, d'où ils tirent leur nom. Or il est possible qu'il y ait eu anciennement une de leurs chapelles dans ce lieu, ou bien qu'ils l'aient fréquenté assez pour lui donner leur nom. (1) L'ancienne dénomination de ce lieu est limin Pithikou, c'est à-dire, port de

---

(1) Il est encore possible que ce lieu ait reçu son nom

Pithecus. Mais cé nom a été changé depuis bien long-temps en celui de Libadion, lieu herbeux et nom simplement herbeux, comme le traduit le Père Indjidji. Ce lieu était anciennement tout planté de vignes et il y existait un village dont on voyait les ruines vers l'an 1521. Calender est aujourd'hui une certaine étendue de terrain divisé en terrasses sur lesquelles de beaux peupliers jettent un ombrage délicieux. L'onde limpide d'une source y présente aux promeneurs d'autres délices aussi pures. A un légère distance de là, s'élève le Kiosk bâti par Husséïn Pachà l'an 1826. Ce Kiosk était naguère le lieu où se tenaient des conférences; maintenant il n'est habité par personne. A gauche, on voit un a y a s m a pour lequel les Grecs ont beaucoup de dévotion Chaque année la veille de la fête de St. Jean le Précurseur, il y a en ce lieu grande réunion que les Grecs nomment P a n a g h i r i. Nous avons vu plus haut qu'il y avait anciennement dans cet endroit un village; il est donc très-possible que cet ayasma soit l'unique débris de l'Eglise de ce lieu jadis habité. Tout près de là, on voit s'élever sur trois longs pilotis des aiguilles de pêcheurs. C'est du haut de ces espèces de huttes que les gens de cette profession épient l'instant favorable pour tirer leurs filets. Les scombres sont les poissons qui abondent le plus dans cette partie dn Bosphore. Quelquefois la pêche est si abondante qu'ils en remplissent de grands bateaux et qu'ils les jettent par soignées à quelques pauvres gens qui attendent sur le rivage; générosité dont j'ai été moi-même témoin. Ces pêches fournissent ordinairement à ces pêcheurs pour la plupart bulgares un gain honnête; mais les taxes qu'ils sont obligés de payer absordent une partie de leur gain. Du reste, il est très-rare qu'on voie en ces lieux ces poissons exquis qui abondent dans le voisinage des îles des Princes tels que l'esperon, la dorade, les rougets, le turbot, etc. C'est à tort que Mr. J. v. Hammer prétend que le moderne Kalender s'appelait anciennement E v d h i o s k a l o s. (1)

---

moderne d'un Kalender qui y fut enterré, selon M. Hammer.

(1) Denys de Byzance place l'ancienne E v d h i o n k a l ò n

Assis à l'ombre des peupliers dont la folâtre fauvelle parcourait les rameaux gracieux, je jetai les regards sur les monts pittoresques de l'Anatolie. Pour jouir d'un spectacle plus étendu, je me levai et dirigeai mes pas vers le village de Yéni Keuïu. De là, du haut d'un plateau, je contemplai à mon aise ce village dont les villas bordent la rive, se glissent quelquefois dans des vallons gracieux, occupent les flancs des montagnes et reçoivent un relief merveilleux par le voisinage de diverses espèces d'arbres fruitiers qui, tout en les embelissant, leur prodiguent leurs dons précieux. Ici, c'est un grenadier dont les fruits paraissent, selon l'expression pittoresque d'un poëte oriental, autant de feux suspendus aux rameaux de l'arbre ; là, c'est ce végétal si cher aux gastronomes qui produit le fruit adoucissant si connu sous le nom de figue. Il faut ajouter d'autres arbres tels que les ifs et les cyprès qui, élevés par bouquets majestueux, semblent tout fiers de pouvoir fournir au peintre qui voudrait faire surgir sous ses crayons ce tableau divin, des coups des pinceaux délicieux. Là, c'est un terrain élevé et plat que dérobe en partie un rideau de pins.

Après avoir long-temps joui de l'aspect de cet incomparable amphithéâtre, que j'ai esquissé en gros, je revins sur mes pas en méditant sur la rapidité avec laquelle s'écoulèrent les momens que je consumai à ma promenade, momens qui appartenaient quelques minutes auparavant au présent et qui étaient déjà du domaine du passé. Alors rejetant loin de moi le voile qui couvre l'avenir, voile d'airain pour l'œil débile de l'homme et qui ne tombe que devant l'Eternel, puis détournant mes regards de dessus l'abîme du passé, je m'arrêtai à considérer le présent. Je le comparai à une bluette de feu qui s'évanouit aussitôt qu'on l'a vue luire. Je le comparai à la fumée dont les tourbillons gris sont emportés sur l'aile des vents avant qu'on ait le temps de les bien considérer. Je le comparai encore à

---

immédiatement avant le golfe de Thérapia, or Kalender est assez éloigné. D'un autre côté le Père Idgidgi est trompé en changeant l'Evdhion kalòn en Oldhios kalòs.

l'éclair qui ne perce qu'un instant les ténèbres qui couvrent parfois l'horizon. Je l'assimilai à l'écume blanchissante que vomit l'Océan en furie sur les rives et qui les blanchit et les mouille en passant. Je l'assimilai encore aux orages dont la durée est éphémère ; mais qui laissent souvent des vestiges funestes de leur passage terrible sur les têtes des mortels. Je le comparai au son que suit bientôt le silence, au clin-d'œil, à la durée des siècles en comparaison de ce qui n'a pas de terme, à la durée du plaisir et de la joie dans la vie humaine. Je le comparai au vol des oiseaux dans l'espace lumineux, à la trace du pied de l'homme sur la face de la terre, à la vie de l'aurore qui tantôt se leve pure et rayonnante et tantôt menaçante et sombre ; à la rapidité de la pensée qui embrasse presque en un instant les deux bouts de la terre et de l'espérance qui trompe et séduit l'infortuné ébloui par ses rayons, à la fragilité de la gloire, dont le bruit est si flatteur pour tant de mortels, au printemps de la vie si beau, si éclatant, mais en même temps si rapide, au rayon qui part du front de l'astre du jour, pour aller se jouer sur celui d'un homme méditatif, à l'ombre de l'aile d'un aigle qui se dessine dans le cristal de l'onde, ou sur le gazon verdoyant, à ces feux folletts qui étincellent dans la voûte azurée, à ces météores qui brillent et s'évanouissent, à ces formes quelquefois emchanteresses et quelquefois hideuses qui surgissent dans les imaginations délirantes. Mais tandis que j'étais occupé à faire ces rapprochemens, l'objet de ma méditation était déjà loin de moi et je le trouvai insensiblement enfoncé dans les ténèbres mouvantes du passé.

28. MÉDITATION

THÉRAPIA.

Après avoir visité la plus grande partie des villages qui ornent comme un éclatant panorama la côte populeuse de l'Europe, je me rendis aussi à Thérapia, qui est l'un des plus célèbres. Quelques temps après mon arrivée, j'allai faire une

visite à l'Evêque du lieu que je connaissai déjà, et je fus reçu par ce prélat avec les cérémonies accoutûmées. La seule chose qui me parut remarquable, c'est que les Evêques Grecs se font servir par des prêtres. Ce sont des prêtres qui me présentèrent le café et la pipe. Notre conversation roula sur l'insurrection des Hellènes.

Un vague projet d'insurrection unie à un faible espoir de succès couvait déjà dans l'esprit des Grecs dès le règne de Pierre le Grand. Plus tard, vers l'an 1731, Jean Oeconomos, natif de Kidonies, conçut l'idée de briser le joug des Ottomans. Sous le règne brillant de Catherine, Papas Oghloù, de Thessalie, proposa au Comte Orloff, favori de l'Impératrice, d'insurger le Péloponèse et l'Albanie contre les Turcs. Après quelques tentatives couronnées de succès, les choses en restèrent là, à cause des lenteurs ét des irrésolutions du Comte Orloff. Le sort même de la nation Grecque empira après ces vains tâtonnemens. Les montagnes de l'Ossa, du Pélion et de l'Olympe furent le nid de la révolution des Hellènes. Alexandre Ypsilanti, à la tête d'une réunion d'étudians Grecs et de Moldaves, se donnait le titre de généralissime. Plus tard, il se forma à Argos une assemblée dans le but d'organiser la constitution de l'Etat. Dès lors, l'insurrection prenait de jour en jour plus de consistance. Déjà une flotte de cent voiles commandée par Jacques Tombaris s'était réunie à Hydra. Elle rencontra, entre Ténédos et Lesbos, la flotte Turque, qui eut la lâcheté de fuir devant sa rivale. Le Péloponèse fut le théâtre des brillants exploits des Hellènes. C'est alors qu'Odyssée Dikaios et Pahascas se couvrirent de gloire en écrasant les troupes des Pachas de Macédoine et de Larisse. C'est alors aussi que se proclamait la république Hellénique sous la présidence du Prince Alexandre Mavrocordato. Plus tard, vers l'an 1822, Constantin Canaris déploya un courage et une audace qui contrebalancent les brillantes qualités des généraux de l'antiquité. «Un homme d'Ispara, dit M. J. A. David, un héros, Constantin Canaris, forme le projet de venger les malheureux Sciotes; il charge deux vaisseaux de soufre et de projectiles incendiaires, et il arrive pendant la nuit au milieu de la flotte,

Ottomane. Canaris lui-meme conduit le brûlot qui doit dévorer le navire du Capitan Pachà (Kara Ali:) une partie de la flotte turque brûle, et Kara Ali expie par une mort cruelle ses atrocités et ses crimes.» Mais la victoire ne sourit pas toujours aux descendans audacieux des Miltiade. Alexandre Mavrocordato et Marc Botzaris éprouvèrent quelques revers ; mais cet éclair d'infortune se fut bientôt évanoui. La fuite de Kara-Mehemmed devant Spezzia, les victoires de Mavro-Michali, de Kolocotroni et de Démétrius Ypsilanti sur les troupes du Seraskier Ali, les glorieux trophées d'Odyssée dont le nom illustre roulera avec celui de Léonidas jusqu'au sein de la prostérité la plus reculée, donnèrent au char éclatant de la liberté une impulsion des plus puissantes. En 1823, un autre héros, Diamanti paralysa par des exploits immortels les derniers efforts de la Porte Ottomane. C'en est fait; la victime si long-temps palpitante sous la main de fer du despote, s'échappe, et, terrible à son tour, foudroie à grands coups son oppresseur haletant et débile. Dans cette époque, Marc Botzaris, autre champion illustre de la liberté, à la tête de trois cents nouveaux immortels, s'insinue, à la faveur des ténèbres, dans un camp de 25000 Turcs, y répand la terreur et l'alarme, et, frappé d'un coup mortel, expire sur ses trophées. Enfin, la flotte vomie par le Nil n'est qu'un amas de ruines flottantes sur l'élément liquide. La croix relevée jette un ombre terrible sur le pâle croissant, et les modernes Hellènes, les mains encore teintes du sang de leurs ennemis, élèvent à la fin un nouveau royaume sur la poussière immortelle de la Grèce antique. Puissent les Hellènes de nos jours en méditant sur la cendre éloquente de leurs ancêtres, prêter l'oreille à la voix sublime qui, sortant du sein de la tombe, ne cesse de les exhorter à marcher, le front couronné de lauriers, dans les sentièrs de la vertu! Ils ont déjà prouvé par des exploits éclatans que les enfans ne dégénèrent pas toujours; il ne leur reste donc qu'à chercher à égaler dans les beaux-arts et les belles-lettres leurs ayeux immortels.

Thérapia était, il y a environ quatre lustres, le village le plus brillant du Canal. C'était là, qu'avant l'insurrection dont je viens de tracer rapidement l'histoire, les nobles du

Fanal coulaient délicieusement les longues journées de l'été. C'étaient là, que mille beautés Grecques étalaient au regard enchanté des grâces infinies et des charmes relevés encore par une parure recherchée et par un luxe éclatant. Il y a déjà long-temps que ce village a cessé d'être le nid de l'opulence et de la noblesse; mais il ne laisse pas pour cela d'attirer le voyageur sensible par un luxe qu'on ne saurait lui ravir et par la beauté de sa position. Iacovaki Rizo, poëte élégant, en a chanté les délices sur sa lyre mélodieuse; il va jusqu'à l'appeler le plus beau point du Bosphore et à comparer son golfe profond à une émeraude enchassée dans un horizon verdoyant. Mr. J. M. Tancoigne préfère la position de Thérapia à celle de Bouyouk-Déré. Mr. A. de la Martine consacre un coup-de pinceau à ce village. «Le village de Thérapia, séjour des Ambassadeurs de France et d'Angleterre, dit l'illustre voyageur, borde la rive un peu plus loin, les hautes forêts qui le dominent jettent leurs ombres sur les terrasses et les pelouses des deux palais, de petites vallées serpentent, encaissées entre les rochers et forment les limites des deux puissances.»

A Thérapia, comme dans presque tous les villages qui s'étendent le long des côtes du Bosphore, on trouve plusieurs belles situations, d'où l'œil ami du gracieux et du grandiose peut errer avec volupté sur des panoramas auxquels, selon l'espression du brillant Quin, on chercherait vainement des pendants ailleurs. Il en est une, entre autres, où le promeneur, que le grand monde n'a pas blasé jusqu'à faire évanouir en lui la moindre trace de sensibilité, peut, à l'ombre des chênes amentacés ou des tilleuls odoriférans, savourer toutes les innocentes délices dont la nature se plait à nous enivrer. De là, il peut contempler à son aise ce beau golfe autour duquel surgissent des montagnes, qui semblent se dresser uniquement pour repousser loin de cette onde enchanteresse les souffles dévorans des Aquilons. De là, son œil avide peut se promener sur les jolies maisons qui s'élèvent aux pieds de ces montagnes riches en ombrages, sur les jardins qui ornent leurs croupes et semblent étaler avec complaisance leurs terrasses, que le lierre grimpant et le palma Christi aux feuilles larges se plaisent à

tapisser ; sur cette forêt de mâts qu'aucun vent impétueux n'ose toucher, sur cette vallée que d'immenses jardins occupent, sur les bateaux rapides qui frisent le fleuve magnifique du Bosphore ; enfin sur les monts de l'Asie, dont les beautés seront à jamais le désespoir de la palette la plus brillante et du crayon le plus habile à tracer les charmes de la nature inépuisable.

Avant le terrible incendie qui a dévoré en quelques heures le vaste faubourg de Péra, l'Ambassadeur de France passait l'hiver dans un superbe palais, l'un des plus beaux du faubourg, et l'été dans le palais qui s'élève dans la partie septentrionale de Thérapia, maintenant l'Ambassade de France n'a qu'un pied-à-terre à Péra. C'est à Thérapia qu'elle passe toutes les saisons. Le palais de l'Ambassade d'Angleterre beaucoup moins vaste que le premier, lui est contigu. Dans le temps où nous écrivons l'Ambassade de France n'est composée que d'un très-petit nombre d'individus dont aucun ne me paraît digne d'une mention particulière. (1) Il n'est pas de même de celle d'Angleterre. Son premier Interprête, Mr. Fréderic Pisani, profond orientaliste, unit à un mérite réel, à de vastes connaissances qui dépassent de beaucoup le cercle tracé par ses devoirs, une conduite digne de tout éloge et un attachement sicère pour la haute Puissance ce qu'il sert depuis tant d'années Mr. le Comte Alexandre Pisani, qui fait depuis long temps les fonctions de Secrétaire, marie également à des hauts talens diplomatiques une connaissance approfondie des littératures Anglaise et Française. Cette ambassade posséde encore d'autres membres dignes de grands éloges ; mais les énumérer ici un à un, ce serait dépasser les bornes que je me suis prescrites. Aussi dois-je prendre le parti de les passer sous silence.

Ce village s'appelait anciennement Pharmacie, parce que Médée y avait déposé la casette de ses médecines. Linos était le nom qui distinguait l'extrémité tournée vers Constantinople. Le petit golfe qui l'avoisine était appelé Evdios Kalòs et les écueils qui sont en face étaient connus sous le nom de Categros.

---

(1) Voyez la note 9. à la fin de cet ouvrage.

Quant à l'ancien nom de Pharmacie, il a été changé en celui de Thérapia par le Patriarche Atticus, à cause, dit Costandius, qu'il a été guéri dans ce village d'une maladie à laquelle il avait été assujéti. Socrate, qui attribue aussi au même Patriarche cette seconde dénomination, prétend qu'elle a été donnée à ce village à cause qu'Atticus, qui y faisait des réunions, ne voulait pas que cet endroit conservât le nom diffamant de Farmakevs (poison) D'autres enfin assignent la même raison à ce changement de nom sans l'attribuer à Atticus.

On raconte que lorsque la colère des dieux suscitait quelque fléau dans la ville, on choisissait l'homme le plus difforme qui pouvait se rencontrer et on le conduisait dans l'ancien Pharmakevs, où l'on élevait un bûcher, qui consumait cette victime expiatoire; après quoi, on jetait ses cendres dans la mer.

Sur le sommet du Cap qui est fermé, d'un côté, par le détroit du Bosphore, et de l'autre par le golfe de Thérapia, il y avait anciennement un moulin à vent et une tour qui était destinée à servir de Phare aux marins, mais elle fut abolie sous le règne de Suléïman. Les villageois de Thérapia savent par tradition l'existence de ce Phanal. Précisémeut dans le lieu où s'élevait ce Phanal, on voit aujourd'hui un Kiosque qui appartenait autrefois à un Grec nommé Bibica, qui passa ensuite sous la domination d'un Arménien et qui fait partie aujourd'hui du palais que le Sultan possède dans ce village agréable.

Il y avait aussi à Thérapia, selon Théophane, un palais considérable. (1) Mr. Brayer fait mention de Thérapia de la manière suivante: «Après avoir cotoyé Balta-liman, le joli port de Sténia et le long village de Yéni Keuïu, on voit sur le bord de l'eau un vaste palais en bois derrière lequel une terrasse elèvée, plantée d'arbres touffus, permet à la vue de s'étendre

---

(1) Théophane raconte qu'au commencement du règne d'Irène, des prisonniers d'état y étaient incarcérés et qu'ils finirent par s'échapper de là et se refugier dans la grande Eglise de ce lieu.

à la fois sur les côtes d'Europe d'Asie, sur le Bosphore et quand le temps est clair, sur l'immense surface de la mer noire. C'est la résidence d'été de l'Ambassade de France.»

Le petit port de Thérapia se présente ensuite, etc.

On peut relever ici deux erreurs: la première c'est d'avoir transporté comme par enchantement le palais de l'Ambassade de France, qui est situé à l'extrémité septentrionale du village, entre Yéni Keuïu et le port de Thérapia; la seconde, c'est de prétendre que de cette dernière position la vue peut s'étendre sur l'immense surface de la mer noire, tandis qu'il est certain que la nappe bleue du Pont-Euxin ne se présente qu'à celui qui, laissant Thérapia derrière lui, prend la direction de Kiredj-Bournoù.

Mr. Henri Cornille nous parle des modes, des chapeaux, des dentelles que ce voyageur rencontre dans ce village. Il ajoute que le voyageur en débarquant à Thérapia ou à Bouyouk-Déré s'étonne de trouver là des sociétés toutes prêtes où l'on devise des nouvelles de France, du dernier Carnaval, de l'Opéra et du bois de Boulogne.

En dépit de la foule des insipides railleurs qui ont déployé aux dépens de Péra et de ses environs, une loquacité assoupissante, voilà à la fin un homme de mérite qui préfère la vérité au plaisir trivial d'égayer le lecteur borné par des grotesques ou par des pasquinades. Je tiens, (soit dit en passant) liste de tous les bons-mots qui ont été lancées par une foule de beaux esprits sur le pauvre faubourg de Péra, et, le croirez-vous, ô prodige! je n'en suis encore qu'à la première syllabe.

C'est à Thérapia que j'eus le bonheur de faire la connaissance de l'historien des Croisades, du Nestor de l'Académie Française, je veux parler de Mr. Michaud, qui a su esquisser, après tant de voyageurs, des pages pleines d'intérêt, d'érudition et d'élégance sur la Turquie et la Grèce.

Thérapia, tel qu'il est aujourd'hui, ne laisse pas d'être un séjour fort agréable. Ce village posséde plusieurs jolies maisons parmi lesquelles se distingue celle de Mr. Lapierre, premier Interprête de l'Ambassade de France. Il est difficile d'imaginer

un séjour plus agréable, tant à cause des comodités dont il abonde qu'à cause de sa position charmante.

En me promenant dans quelques quartiers de Thérapia, je rencontrai par hasard quelques petits enfans tout occupés de leurs jeux innocents. La joie la plus vive était peinte sur leurs visages et se manifestait par le moindre de leurs mouvemens. Ce spectacle me fit rêver quelques instants sur l'enfance. Quel âge fortuné, me dis-je, que cet âge qui repousse à jamais les cruels soucis qui rongent des mortels que le vulgaire aveugle qualifie de sages ! Qu'il est orné de charmes à mes regards ! Il ne connait ni les passions qui bouleversent comme des flots orageux le cœur humain, ni les inquiétudes qui environnent l'avare assis sur des monceaux d'or, ni les vastes projets des conquérans qui ne cessent de courir après une fumée presque toujours fugitive, ni les sales voluplés qui dégradent l'homme, ni les machinations infâmes de l'incrédulité dont le but semble être celui d'abattre les autels et les temples, pour rêver ensuite sur leurs débris la ruine de la société. Ah ! qu'il s'écoule vîte cet âge fortuné si étranger aux vastes plans de ces politiques qui souvent, tout en voulant donner le branle à la terre, adoptent des mesures propres à maintenir la plus parfaite immobilité, aux remords dévorans qui forment leurs nids dans les cœurs coupables, aux replis tortueux dans lesquels s'engage l'astuce, aux tentatives épineuses de ceux qui courent après l'immortalité, aux paroles mielleuses qui souvent tombent des lèvres du philosophisme et qui cachent le venin le plus mortel, à la fainte douceur de l'hypocrisie, à l'ignorance orgeuilleuse de quelques prétendus savans. Souvent l'enfant pleure, il est vrai, comme celui qui foule à ses pieds les nations, ou celui qui, assis sur un trône, n'a besoin que d'un geste pour les ébranler ; mais la moindre caresse, le moindre hochet suffisent pour changer ses pleurs en une joie folâtre et bruyante. Ah ! tandis que cent têtes pensantes rêvent sur les destinées des peuples dont elles sont souvent, à leur insu, les déplorables jouets, occupe-toi, ô enfance ! de tes jeux innocens et laisse-les caresser tendrement leurs chimères !

---

29. MÉDITATION

KIRETSCH BOURNOU.

L'après dîner d'un jour de fête, je me dirigeai vers Kiretsch Bournoù, charmante promenade située entre Thérapia et Tschakal Déré. Ce lieu dont la vue est délicieuse était (1) le Dimanche, le point de réunion des dames Grecques de Bouyouk Déré et de Thérapia, et surtout de ce dernier village. Son seul inconvénient est d'être trop exposé aux fureurs du vent du nord, à cause de sa position vis-à-vis de l'embouchure du Canal. C'est ce qui fait qu'il est beaucoup moins fréquenté qu'il ne le serait, si un souffle léger et débile faisait plus souvent frissonner les feuilles des platanes majestueux di qui en sont le principal ornement, ou traçait de gracieuses rides sur le vaste azur qui s'étend au pied du promeneur. A mon arrive, je trouvai différentes compagnies de dames grecques et quelques familles Pérotes qui s'étaient arrachées de Bouyouk Déré pour se rendre à Kiretsch Bournoù. L'expression d'a r r a c h é e s dont je viens de me servir paraîtra peut-être étrange au premier abord à quelques uns de mes lecteurs, mais elle cessera de leur sembler telle lorsqu'ils sauront qu'il y a des familles à Bouyouk Déré qui passent toute la belle saison sans aller une seule fois jouir de cette vallée charmante, si connue sous le nom de K a l o s A g h r o s (les beaux champs) qui est située à une bien plus légère distance de ce village, et même sans paraître plus de deux ou trois fois par mois sur le quai qui s'étend devant les portes de leurs maisons. Ce qui doit un peu consoler les amateurs du beau idéal et du beau réel, c'est qu'ils ne perdent pas beaucoup par cette reclusion étrange. Quoiqu'il en soit, j'entrai en conversation avec quelques Messieurs et certaines dames pérotes qui étaient assis à quelques pas de moi. Il y a parmi les Pérotes des hommes de beaucoup d'esprit; mais il faut avouer qu'ils sont fort rares et qu'un arithméticien aussi pro-

---

(1) Voyez la note 10. à la fin de cet ouvrage.

fond que Margite suffirait pour compter tous les bons mots uqi ont retenti dans l'enceinte de Péra, depnis que ce faubourg est peuplé par les Francs. Si l'esprit est rare ici, je puis affirmer qu'aucun Prométhée en Kalpak ne s'est avisé d'aller dérober an foyer céleste ce rayon sublime connu sous le nom de génie. Il y aussi comme partout des hommes qui s'érigent en en juges du Parnasse et néanmoins on les jetterait dans un grand embarras, si l'on venait à leur demander la position du lieu de leur haute juridiction. Il ignorent qu'il faut avoir des, ailes pour suivre l'essor sublime des poëtes. Il y en aussi qui faisant de la prose sans le savoir, emploient cette figure de Rhétorique connue sous le nom d'ironie; mais leurs bras belliqueux en se servant, je ne sais comment, de cette arme acérée, reçoivent plns d'une honorable blessure, tandis qne les objets de leurs vives attaques ne laissent pas montrer leurs illoesa pectora. Quant à l'érudition, je ne puis nier qu'il n'y ait ici des hommes assez instruits; mais il y en a peu qui fassent des études suivies. Il parlent tous quatre langues, savoir le grec, le français, l'italien et le turc, mais il est rare d'en trouver quelqu'un qui s'exprime élégamment, dans l'un de ces quatre dialectes. Le grec, qui est leur langue maternelle, est peut être celui qu'ils extropient le plus. Leur grec est un mélange indigeste d'italien, de grec et de turc. On peut dire la même chose des dames d'ici; cependant je ne saurais me résoudre à ajouter foi à l'anecdote suivante racontée par Mr. A. Brayer. «Une dame pérote, dit-il, interrogée pourquoi elle s'était si fort effrayée d'un très-léger accident arrivé à son fils, répondit: «Ognun korkmasmi per son paidi? (Chacun ne craint-il pas pour son enfant?) Il est impossible qu'une pérote ait prononcé cette phrase. Mais le docteur susénoncé est bien plus véridique lorsqu'il dit que, vu la difficulté de l'enseignement, les dames de Péra ont, peu d'instruction. On ne court pas risque d'employer l'hyperbole en affirmant qu'il n'existe pas de plus crasse ignorance que celle qui caractérise la plupart d'entre elles. Une fois, on disait devant une demoiselle de Péra que la telle dame a fait son éducation en France: «nullement, répondit notre savante, ce n'est pas en

France qu'elle fut élevée, mais à *Marseille*.» M. J. M. Tancoigne, qui n'a pas fait preuve d'une prédilection bien marquée ni pour les Pérotes mâles, ni pour les Pérotes femelles, leur jette à la tête un escamotage d'un genre tout à-fait comique. «Quelle bonne aubaine, dit notre spirituel voyageur, (1) pour maint habitant de Péra ou de Galata, qu'un souper chez l'Ambassadeur de France. C'est là, le marché où il s'approvisionne, lui et sa famille pour toute la semaine. Avec quelle adresse il escamote les meilleurs morceaux qui, reçus dans une feuille de papier placée sur ses genoux sont, lentement renfermés dans sa poche. Combien nos parasites sont encore loin de la perfection! C'est à Péra qu'ils devraient venir achever leur éducation. Ils y apprendraient plus d'un tour de gibecière.» Je doute beaucoup que nos Messieurs et nos dames poussent jusqu'à ce point de perfection l'ingénieux escamotage qu'on leur attribue; mais ce que je puis affirmer, c'est que si le m a r c h é qu'on leur assigne estleur unique ressource, ils risquent de jeûner bien plns souvent que notre Ste. mère l'Eglise ne l'exige. Quant à la politesse, on ne peut guère la refuser à plusieurs de nos Messieurs et de nos dames; nous devons pourtant avouer que nous en connaissons parmi ces dernières qui, lorsqu'elles voyent paraître chez elles quelque infortuné contaminé par la lépre de la médiocrité, (j'entends celle de la fortune) à laquelle elles se gardent bien de donner l'épithète mielleuse de d o r é e, prennent les mesures les plus sévères, afin que cette contagion ne soit en aucune manière communiquée à ces meubles qu'on offre ordinairement à ceux dont on reçoit la visite. Il y en a aussi qui semblent n'avoir jamais pensé à choisir le mot politesse pour leur devise. Pour prouver ou pour développer mon assertion, je raconterai le fait suivant. Un soir un ami et moi, nous eûmes la malheureuse idée d'aller passer un avant-soupé chez une de ses familles dont la bibliothèque, bien que fort peu garnie, ne conserve la moindre place pour le mince volume du

(1) Quant a son érudition, nous en donnons une idée dans notre ouvrage intitulé grand Guide du voyageur dans l'intérieur de Constantinople, etc.

Galateo. Arrivé sous ce toit inhospitalier, du moins pour des hommes aussi bornés et aussi vulgaires que moi, je montai le premier, lorsqu'un malheureux hazard fit que je rencontrai dans la salle l'une des nombreux Grâces dont la famille en question est composée. «Mademoiselle, lui dis-je, reçoit on du monde chez vous ce soir?» A peine eus-je le temps de prononcer ces paroles fatales, que je vis la demoiselle, si l'on peut se servir de cette expression; (car l'une des définitions que donne Boiste de ce mot, est une fille bien élevée) tourner lestement le dos à son interrogateur, sans daigner lui donner la moindre réponse, et entrer dans l'appartement où ses nobles parens formaient une assemblée aussi docte qu'attrayante. Le seul parti qu'il y avait à prendre dans ma situation critique, était, sans doute, d'imiter un si bel exemple et descendre l'escalier plus vite que je ne l'avais monté; mais la sottise était commencée et je jugeai à propos de la finir. J'entrai donc avec mon compagnon et nous nous insinuâmes auprès de ces strictes observatrices des règles de la bienséance. Mais je reçus la récompense qui était due à mon étrange apathie, car après quelques momens de conversation, j'entendis une voix grêle s'élever et ordonner à ces dames d'aller souper. Alors force était de se lever et de s'éloigner à pas précipité de ce contenant qui doit être si fier de son noble et gracieux contenu. «Cette réception vous était due, dira peut-être quelque railleur: ne savez-vous pas que s'occuper de littérature et de poésie, c'est aux yeux d'un bon nombre de Pérotes marcher-more quadruped antium? Et que diriez-xous si vous alliez faire une visite à quelques uns de vos critiques sagaces et s'il vous fermait la porte au nez à cause de cette multiplicité de pieds réelle ou imaginaire?» Je m'éloignerais tristement en disant d'une voix âcre et criarde: «In mea veni et mei me non receperunt.»

Du reste la justice et la vérité m'obligent impérieusement d'ajouter ici que le tableau que je viens d'esquisser, n'est l'applicable qu'à un très petit nombre de nos dames, et que la plupart d'entre elles se distinguent par une cordialité et une politesse exquises.

Je m'éloignai ensuite de cette compagnie et je marchai

quelques pas vers un endroit où je fus attiré par le chant d'un Juif, qui connait une foule de chansons turques, et qui se rencontra par hasard dans cette promenade. Ayant trouvé un moment favorable, je le priai de choisir entre celles qu'il savait deux des plus belles et des plus gracieuses et de me les réciter. Les voici suivies chacune de sa traduction:

Ghazèl de Nazi.

Renk ghiul achikiar rouyindé
Boui amber nihani mouindé
Zevki kouti dil ou ghidai hayat
Guirluder bezmi gustiguyindé
Sendé var her siffati houb ila
Yok véfadan numouné houindé.
Dinlemich vassfi dgenneti zahid
Görmechem ben gözemlé kioyendé.
Sunbulistane Nazi dgian atmaz
Gönli var zulfi muchki bouindé.

Vers de Nazi.

La couleur de la rose est visible sur ta face, tandis que l'odeur de l'ambre est cachée dans ta chevelure ravissante. Les délices de l'aliment du cœur et de la nourriture de la vie se récélent dans le banquet de ta conversation. Toutes les belles qualités sont réunies en toi; mais, hélas! on ne remarque dans ton naturel le moindre échantillon de constance. Le religieux a entendu parler de l'état du Paradis; plus heureux que lui, je l'ai vu de mes propres yeux dans les lieux où tu habites. Nazil ne jette pas son cœur à un parterre de hyacintes, il le place dans ta chevelure, qui exhale des parfumes de musc.

Voici la seconde, où l'on rencontre plusieurs de ces figures étranges si communes chez les poëtes orientaux:

Haddeden guetschmech nezakiet yal bal olmech sana
Méi sözulmech chichéden ruhssari al olmich sana.
Boui gül taktir olounmech nazik ichlenmich oudji
Biri olmich houi, birissi destemal oldi sana.
Ghird ghird olmech frenghistan birikmich bir yéré
Sonra varmech köchei ébroudé hal olmech sana.

Sihrou efssounile dolmechder derounen ei kalem
Zulfi Harouten dimek mumkinki nal olmich sana?
Sen né tschapek mest sen hala kimen hairani sen.
Kendin öldürdin gönul nolden né hal olmech sana.
Ol buti terssa sana mi nouch idermesen demich
El eman ei dil né muchkilter sual olmech sana.

. . . .

Yok bou chehr itchré senen vassf itdughin dilber nedim
Bir peri süret görenmech bir hayal olmech sana.

Passée par la filière, la grâce est devenue ta taille
Et le vin passé par le couloir est devenu tes joues vermeilles.
L'odeur (1) de la rose a été distillée et sa pointe travaillée artistement,
L'une est devenue ton habitude et l'autre ton essui-mains.
Toute l'Italie s'étant réunie dans un endroit,
A fini par se fondre dans un coin de tes sourcils.
Oh! plume! ton intérieur s'est rempli de magie et de sorcellerie,
On peut dire que les cheveux de Harout (2) sont devenus tes fils.
Qu tu t'es enivré vite! oh, mon cœur! qui t'a rendu ainsi rêveur?
Tu es tombé toi même dans l'embarras; qu'as tu maintenant? dans quel état te trouves-tu?

---

(1) Le mot boui que je traduis par odeur, a ici, d'après la pensée de l'auteur, une double signification: il se prend tant pour la senteur, que pour un objet odorant.

(2) Harout et Marout sont deux anges qui, d'après les rêveries des Musulmans, étant descendus sur la terre et ayant revêtu la forme humaine, se laissèrent corrompre en conversant avec les femmes et se permirent des adultères et des homicides; c'est pourquoi ils sont suspendus la tête en bas dans un puits de Babylone et seront ainsi tyrannisés jusqu'au jour du jugement.

(3) Nal est cette espèce de fils cachés dans les roseaux dont les Turcs se servent pour écrire et qu'ils nomment Kalem.

Est ce à toi que cet adorateur d'idoles a demandé si tu l'enivres?
Hélas! ô mon cœur! quelle demande épineuse t'a t-elle été adressée?
Nédim, la beauté que tu as décrite ne se trouve pas dans ces plages,
La forme d'une Périe s'est manifestée à tes regards, et c'est là le fantôme qui t'a obsédé.

Le nom de Kiretsch Bournoù (cap à la chaux) donné à ce lieu provient de ses anciennes fournaises de chaux détruites sous le règne du Sultan Mahmoud I. Un prétendu savant a voulu une fois soutenir en ma présence que ce nom provient d'un temple de Cérès, qui était, dit-il, sur un plateau voisin de cette promenade. Mais j'ai deux réponses toutes prêtes à lui faire. 1. Je ne sache pas qu'aucun ancien ou moderne ait fait mention d'un pareil temple dans cette situation. 2. Cérès était connue chez les Grecs sous le nom de Δημήτηρ; ainsi du je désirerais savoir à quelle époque ce nom a été ainsi latinisé?

Sur une éminence située au midi de Kiretsch Bournoù, on voit les restes d'une voûte très-massive composée de pierres et de briques fortement cimentées, de la longeur d'environ trois pieds, ainsi qu'une enceinte qui m'a paru avoir été celle de quelque Eglise de l'ancien village situé dans ces environs. Non loin de là, éxistait anciennement une pierre fort curieuse connue sous le nom de Dicaea (la juste.) On lit avec plaisir dans l'anaple de Denys un passage intéressant qui a trait à la pierre en question. En voici la traduction: «Passé l'endroit nommé Clidhas....... on trouve une pierre au sommet aigu semblable à une pomme de pin que se nomme Dikaea (c'est-à dire juste,) parce que deux négociants devant naviguer à bord d'une galère à trois bancs dans le Pont Euxin, y déposèrent de l'or avec cette convention qu'aucun d'eux ne l'ôterait de cet endroit avant qu'ils s'y fussent rencontrés tous les deux. Or, l'un d'eux ayant voulu manquer à cette convention, on dit qu'il ne put y trouver l'or en dépôt; la pierre refusant de se prêter à la mauvaise foi de ce perfide associé. Cette somme y fut donc conservée jusqu'à ce que tous les deux se fussent ré-

unis et qu'ils eussent de concert retiré leur dépôt. Quant à cette pierre, elle trouva sa récompense dans le nom de juste qui que lui resta.» Mr. le Chevalier fait aussi mention de la pierre dicaea; mais il se trompe lorsqu'il nous dit que les rochers qui terminent la pointe de Dialitra vus de la mer, avaient autrefois la forme d'une pomme de pin que les anciens appelaient petra dicaea (la pierre juste.») Nous avons déjà vu, en effet, que Denys ne nomme pas ainsi tous ces rochers en en général; mais une seule pierre. P. Gilles fait aussi une assez longue description de ce rocher; seulement il ajoute que selon quelques Byzantins, le rocher qu'il décrit est celui où l'on déposa le trésor, et selon d'autres ce fut une autre pierre semblable à celle-ci, située au dessous, sur le rivage et entourée de tout côté par la mer; que celle-ci fut taillée en pièces, quelques années avant son arrivée à Constantinople par les gens d'Oenobarbus qui espéraient y trouver un trésor.

Il y a à Kiretsch Bournoù une batterie bâtie par le Sultan Sélim III.

Mr. Charles Pertusier dans ses Promenades pittoresques n'oublie ni la fontaine de Kiretsch Bournoù, ni ses beaux platanes qui attirent les promeneurs par leur ombrage délicieux.

Il y a tout près du rivage et proche de l'endroit proprement dit Kiretsch Bournoù un ayasma, où j'ai vu plus d'une fois des soldats turcs laver leurs linges, et où toutefois il y a panaghiri ou grande réunion une fois par an.

C'est en vain que je cherchai tout près de là, ou dans les environs quelques débris des siècles écoulés. Hélas! m'écrié-je, la fureur des temps ne s'arrête pas même devant les ruines! Que leurs ailes effleurent en passant une province, un état, un empire, un monde, aussitôt cette province, cet empire, ce monde se brisent comme des roseaux fragiles et s'écroulent avec fracas, en laissant à peine quelques décombres qui disparaissent aussi après quelques temps, et les mains des savans qui les fouillent et les remuent, ne saisissent bien souvent que de vains fantômes. Un souffle des âges a fait évanouir toutes les splendeurs de Troie et l'on en chercherait vainement la moindre étincelle. La fière rivale de Rome, la terrible Cartage s'est enfoncée toute

entière dans un abîme contre lequel se heurte souvent le pied du voyageur, sans même s'en apercevoir. Quelquefois de nouveaux empires s'élèvent orgueilleusement sur les ruines des royaumes écroulés, et ces nouveaux empires tombeut aussi comme les premiers, et ne laissent pour vestiges qu'une poudre fétide, que la main du sage pèse avec dédain. Qu'es-tu maintenant orgueilleuse Babylone qui t'élevais jadis avec tant d'éclat sur l'Asie étonnée et déployais du haut des airs tes pompes aux yeux de toute la terre? Uue faible secousse des temps t'a renversée toute entière et les vents ont dispersé en tous seus ta cendre impuissante! Ah! s'il m'était donné de la réunir en une masse informe, d'en former un lugubre squelette; avec quel empressement je le forcerais de se courber sous le néant des choses humaines! Oh! rage exterminatrice des siècles! oh! vicissitude! oh! mort, oh! néant!

30. MÉDITATION

TSCHAKAL DÉRÉ.

Un jour, je voulus profiter des lieux, (je me trouvai alors à Bouyouk-Déré) pour faire une promenade jusqu'à Tschakal Déré, lieu situé entre Kefeli Keuïu et Kiretsch Bournoù. La beauté de la journée que je choisis pour cette course, ajoutait à l'éclat du panorama qui s'offrit à mes yeux. Jamais je n'ai tant désiré posséder les talens des Parrhasius et des Raphaël. Incapable de tracer sur le papier les charmes incomparables de la nature qui m'environnaient, je cherchai à m'en consoler de mon mieux en ruminant quelques notions relatives à la peinture, notions que j'avais puisées dans diverses ouvrages.

La peinture paraît être aussi ancienne que la sculpture; mais on ignore le temps et le lieu où elles naquirent. «Parmi les premiers hommes (dit le professeur Doméron) enchantés du spectacle si varié que leur offrait la nature, il était impossible qu'il ne s'en trouvât point qui fixassent principalement leur attention sur les objets les plus proches d'eux. Lors même que

nous jouissons, nous cherchons à augmenter, à doubler, pour ainsi dire, nos jouissances. Ce fut sans doute dans cette vue qu'un observateur s'imagina de donner à un morceau d'argile ou de cire, la forme d'un objet qu'il avait sous les yeux. De là l'origine de la sculpture.» Et plus bas. «Il est très-probable que dans le même temps, on entreprit de tracer sur une superficie plate, l'image d'un objet avec ses couleurs naturelles. De là l'origine de la peinture.»

Il en a pourtant qui croyent cette dernière postérieure à sa sœur, parcequ'Homère, qui fait souvent mention de statues, de bas-reliefs, ne parle ni de tableaux, ni de peintures. Selon quelques-uns, ce fut une fille qui traça la première sur une muraille l'ombre de son amant. On dit que le premier qui se servit d'une couleur pour peindre, a eté un certain Cléophante surnommé Monochromatos. Eumarus d'Athènes peignit ensuite d'nne manière différente les hommes et les femmes.

Les Egyptiens se donnent pour les inventeurs de la peinture; cependant il s'en faut bien qu'elle ait fait de grands progrès parmi eux. Corinthe, Sicyone et Athènes ont été les théâtres de ses plus brillans succès. Il serait sans doute déplacé de parler ici des différentes parties de la peinture, comme de la composition, de la disposition du dessin, du goût, du caractère etc. Cependant j'ajouterai encore quelques lignes à ce qu'on a déjà lu. On dit que les anciens ne peignaient que sur des tables de bois blanchies avec de la craie. Ils se servaient de quatre couleurs, savoir du blanc de Mélos, du jaune d'Athènes, du rouge de Sinope et du simple noir. Jean de Bruge a trouvé le secret de peindre à l'huile, ressource qui était, par conséquent, inconnue aux anciens. Zeuxis, natif d'Héraclée, est l'un des plus grands peintres de l'antiquité. Entre plusieurs tableaux célèbres nés sous son pinceau immortel, je n'ai pas le courage de passer sous silence un jeune-homme chargé de raisins, un Hercule étranglant dans son berceau des dragons à la vue de sa mère, et le fruit de la vigne qu'il suit imiter avec tant d'art, que les oiseaux trompés fondaient dessus pour le becqueter. Parrhasius d'Ephèse, son plus illustre rival, a fait aussi diverses tableaux précieux, tels que celui d'Atalante avec

Méléagre son époux, de Thésée, surtout de son fameux rideau, qui trompa même un aussi grand peintre que Zeuxis. Timanthe doit sa plus grande célébrité à son Iphigénie; Pline en fait mention. Protogène, natif de Caune en Cilicie, florissait l'an 308 avant J. C. Son tableau de Jalyssus a été admiré par Apelles lui même. Pour le transmettre plus sûrement à la postérité, Protegène le couvrit de quatre couches de couleurs, afin que si le temps en effaçait une, il s'en trouvai une autre toute fraiche. On dit qu'il employait beaucoup de temps à confectionner ses ouvrages. Apelles, surnommé le Prince des peintres vivait vers l'an 300 avant J. C. Tous les tableaux qui surgirent sous son doigt inspiré, ont joui d'une grande célébrité. On cite, entre autres, ceux de la calomnie et de la victoire, de la fortune et surtout son Alexandre representé, comme Jupiter, une foudre, à la main.

Parmi la foule des peintres modernes qu'on peut hardiment opposer aux meilleurs de l'antiquité, je ne saurais passer sous silence le fameux Michel-Ange Buanorotti, qui avait l'incontestable avantage sur les derniers de marier à la palme du dessinateur le laurier également précieux de l'architecte. Son jugement dernier, qu'il fit à Rome, est un véritable chef-d'œuvre. Mais un autre grand homme en ce genre qui léve la tête au-dessus de tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait en fait de peinture, c'est Raphaël d'Urbin. Les autres peintres n'ont excellé que dans telle partie ou dans telle autre; par exemple le fort du pinceau d'Apelles est la grâce, celui de Parrhasius la symétrie et ainsi des autres; (1) mais Raphaël a excellé dans les contours, dans les ordonnances, dans la correction du dessin, dans les attitudes etc. Son tableau de la transfiguration est le nec plus ultra de l'art.

Mr. Rolin au du moins son abréviateur Mr. Tailhié, niaisement obstiné à donner en tout la préférence aux anciens sur les modernes, nous dit «Qu'il n'est pas aussi facile de juger de la supériorité de la peinture des anciens sur la moderne que la

---

(1) Du reste, nous ne connaissons les anciens tableaux que par les éloges qn'on en fait.

sculpture, mais qu'il faut avouer que les préjugés sont extrêmement favorables pour l'antiquité.» Ce sont là probablement les préjugés de ces enfants centenaires qui resaisissent avec un plaisir si amusant pour ceux qui les surveillent un hochet abandonné depuis de longues années. Pour moi, qui ne suis pas homme à me laisser entraîner par les préjugés, et surtout par de tels préjugés, je demande s'il est possible qu'avec autant et peut être plus de génie que les anciens, après tant de découvertes et avec tant de ressources, ceux qui ont manié la palette moderne se soient exercés avec moins de succès que ceux qui se sont servis du pinceau antique? Je puis d'ailleurs opposer à ces adorateurs outrés de l'antiquité M. T. F. Tissot, qui dit en propres termes: «Il nous est donc permis de penser que Raphaël et Michel Ange, Rubbens et le Dominicain, Salvator Rosa et Vernet soient des hommes divins que l'antiquité n'a pas égalés; nous pouvons surtout croire qu'elle n'a jamais possédé de peintre philosophe comme le Poussin.»

En passant devant les deux poteries qui sont situées près de la vallée de Bouyouk Déré, j'entrai, poussé par la curiosité, dans l'une d'elles. La manière dont on travaille aux vases de terre est des plus simples. Quatre à cinq potiers prennent des morceaux de terre glaise auquels ils donnent, sans le secours d'aucun instrument, une forme cylindrique; cela fait, ils les présentent à d'autres qui les remettent à ceux qui sont destinés à en faire des pots de différentes dimensions. Ceux-ci posent l'argile sur des roues qu'ils font tourner et la façonnent sans autre instrument que leurs mains, jusqu'à ce qu'ils lui aient donné la forme qu'ils veulent. Après quoi ils exposent leur ouvrage à l'air et au soleil pour le faire sécher.

Arrivé aux prairies de Bouyouk-Déré j'eus envie de m'y arrêter un instant. Elles me parurent délicieuses. L'immense bouquet de platanes qui s'élève majestueusement presque au milieu de la vallée, se revêtait de feuilles naissantes. Mille fleurs sauvages surgies sous l'haleine bienfaitrice du printemps se balançaient mollement sous l'aile d'un Zéphyr débile. Leurs cimes se déployaient, au loin, en vagues jaunâtres découpées çà et là de lilas et de blanc. Plus loin, vers l'orient s'étendait la plaine

azurée qui semblait serpenter aux pieds du mont Géant, dont le sommet était en ce moment, gazé par des vapeurs ondoyantes. Mon imagination faisait surgir derrière le brouillard, le terrible Amycus à demi ca ché par les nuages des temps. Vers le nors-est, je distinguai dans le lointain les cimes pyramidales de quelques cyprès dont le vert sombre semblaits harmonier, en quelque sorte, avec les couches grisâtres de nuages qui se mouvaient pesamment dans les plaines célestes. Au midi, un troupeau d'agneaux folâtrait sur les flancs d'une montagne à la forme bizarre, aux pieds de laquelle passait tranquillement un autre troupeau de genisses. Plus près de moi, un faible ruisseau serpentait en arrosant de ses ondes limpides l'herbe verdoyante qui tapissait ses deux bords. Enfin, au couchant, vers le fond de la prairie, de jolis groupes de saules ne cessaient d'attirer mes regards. Ici, le chêne et le charme, là l'orme et le peuplier d'Italie semblaient se disputer à qui captiverait mon admiration.

Enchanté des beauté des lieux qui m'environnaient, j'arrivai à Tschakal-Déré. Ce nom qui signifie la vallée des Chacals fut donné probablement à ce golfe, (car c'en est un) à cause des chacals qui s'y montraient anciennement. Le nom ancien de tous ces lieux, y compris le fameux Kiretsch Bournoù, était Dikias et plus tard Bronoghenon. Il paraît qu'il n'y eut jadis rien de remarquable dans ce lieu, qui est à présent un chemin assez fréquenté par ceux qui vont de Bouyouk Déré vers Thérapia et viceversâ. C'est ici, à quelques centaines de pas de Kiretsch Bournoù, que l'on vient, en été, prendre des bains de mer.

Etant vis à-vis de l'embouchure du Bosphore, je ne manquai pas de faire quelques réflexions sur ce passage de la mer noire dans la mer de Marmane. Je confrontai les opinions de Diodore de Sicile, de Polybe, de Varéne, de Buffon, de le Chevalier, de Tournefort, de Choiseul Gouffier et d'autres anciens et modernes relativement à la stagnation de la mer noire et à l'ouverture du Bosphore. Et si mon opinion a quelques poids, je ne balancerai pas pour croire que l'ouverture du Canal doit être attribuée à la force des eaux de la mer noire,

qui s'ouvrirent ici un passage, unie à la violence des ancie volcans qui existaient à l'embouchure de Bosphore. Du rest il serait possible, comme je le dis ailleurs, que cette embo chure ait toujours existé et dans ce cas les opinions divergent des savans qui ont traité cette matière seraient au moins i utiles.

En me promenant le long de ce rivage, je méditai, e jetant mes regards sur les environs des lieux où le poème d l'imagination a été composé en partie, sur les prodiges de cett faculté que le Souverain maître a accordée à l'homme. Je m figurai au sein de Palerme, dans l'ancien Palais des rois d Sicile. Là, je m'arrêtai à considérer deux béliers de bronze fa briqués par l'immortel Archimèdes et trouvés dans les ruine de cette ville célèbre. J'admirai les ouvertures qui sont prati quées sur les côtes de chacun de ces béliers, pour donner pas sage au vent qui y excitait des sons semblables au bêlement des animaux qu'ils représentent. Presque au même instant, je me figurai sur la hauteur d'une des sept collines de Rome, où j'admirai l'aqueduc nommé Acqua Felice. Puis, tout-à-coup je me trouvai vis-à-vis des Pyramides d'Egypte, contemplant d'un œil respectueux ces écueils immenses des siècles. Puis, j'errai soudain sur les ruines grandioses de Balbec que l'éternité semble avoir frisé de son doigt d'airain. Peu après, j'errai en idée sur le plus haut sommet du gigantesque Ararat, et je heurtai du pied le vêtement glacé que jetèrent sur lui les hivers, en s'échappant de leur berceau à peine sorti du sein de la nuit antique. Quelle est donc cette enchanteresse puissante, m'écriai-je tout émerveillé, qui souvent rase, pour ainsi dire, du bout d'une de ses ailes, les limites de l'univers et touche, en même temps de l'autre, les bornes qui leur sont opposées? Quelle est cette puissance qui nous jette quelquefois pâles et tremblans jusqu'aux marches éblouissantes du trône dont aucuue main n'a jamais posé les fondemens, qui nous endort au bruit sublime des sphères qui roulent pesamment dans l'étendue, qui met sous nos pieds les disques des étoiles ou balaie d'un coup d'aile, l'univers entier, qui nous lance sur les flots menaçants des mers, qui, du sommet sourcilleux du Liban, nous transporte

en un instant sur les rivages du Nil, où elle croit voir flotter encore l'ombre des ailes de vingt siècles évanouis; ou sur la cime fumante de l'Etna, qui vomit si souvent la mort sur la Sicile tremblante à ses pieds? Quelle est cette puissance qui nous transporte à Catane, où elle déroule à nos yeux toutes les richesses de Museum de Biscaris, des fragmens de colonnes, de chapiteaux, d'architraves, de frontons, de statues, des pierres sépulcrales, des vases, des lampes, où elle livre à notre admiration les ravissantes statues de Vénus et d'Hercule et surtout le torse gigantesque qu'on assimile aux fameux tors du vatican; puis, un instant après, nous enfonce dans les bains souterrains d'Ortygie, ou nous fait gémir sur les sombres restes du fameux temple de Diane, principal ornement de cette île? O Imagination! mystère inextricable, preuve éclatante de l'existence de la divinité! bienfaitrice, et fléau de l'humanité! C'est toi qui brises souvent le sceptre de fer de la tyrannie, ou qui dresses sur la poudre des empires d'autres royaumes que tu élargis ou retrécis à ton gré. C'est toi qui romps les chaînes pesantes de l'esclavage, ou qui entoures les mains libres de fers fantastiques. Quelquefois tu ceins ta tête d'une couronne dont l'éclat est emprunté des rayons des flambeaux célestes, ou des clartés que tu vas recueillir sur les fronts des saints et des Chérubins; quelquefois tu t'ensevelis dans le sombre linceul de la mort. Ton doigt léger joue tout à la fois avec les neiges du nourcilleux Olympe, avec la crinière éclatante de l'Océan, avec la poussière du colosse renversé de Rome, avec la chevelure dorée de Phébus ou de Flore, avec la faux dévorante de la mort! Tu aimesà t'assoupir au fracas des cités qui s'écroulent, au bruit formidablel i des tonnerres aux gémissemens d'un cyprès lugubre, au roucoulement de la colombe, au rugissement du tigre et du lion, aux soupirs d'un Zéphyre! qui incline les cimes des épis jaunissans, au bruit lugubre de l'aile des siècles vieillis qui chaque fois qu'ils tombent au sein de l'éternité, réveillent en sursaut les échos de cieux et de la terre. Les feuilles de la rose et la cime des cèdres, le ciron et les mondes sont également des hochets sous sa main audacieuse. Souvent tu prêtes l'oreille aux sons ravis-

sans de quelques lyres qui viennent, à travers les temps, charmer ton ouïe ; alors si quelques syllabes étouffées tombées jadis des lèvres envenimées de l'Envie, s'élancent à la suite de ces sons enchanteurs, tu ne peux retenir un sourire de pitié. Quelquefois tu restes inerte et anéantie, puis tout-à-coup tu t'éveilles avec la furie d'un volcan et vomis ta lave sur la terre. O que j'aime le moment où ton aile infatigable vient caresser mon front incliné par la rêverie! Alors je m'élance, n'ayant pour marche-pied que tes plumes fugitives, et je parcours comme en un instant, tout ce auquel le doigt de l'Eternel a assigné des limites. Des sublimes hauteurs où je me promène, je vois souvent des vapeurs naguère flottantes et désunies se chercher, renforcer leurs liens, s'épaissir en masses compactes, préparer dans leurs flancs orageux le tonnerre et la foudre, et, volcans célestes, vomir sur la sphère sublunaire une flamme destructrice. Alors si les pitoyables huées du vulgaire, si les clameurs insolentes de l'envie, si les lourdes railleries de l'ineptie parviennent en sons mourans jusqu'à moi, ce bruit misérable fait naître le sourire sur mes lèvres. Alors je suis comme maître de l'Univers; mais si j'interroge les airs, les vents, les étoiles, l'aigle que je rencontre dans mon passage, les cieux qui se déroulent de plus près sur ma tête, sur les mystères de l'Etre qui leur prêta le mouvement, la vie et l'existence, je les entends murmurer des hymes incessantes en l'honneur de leur grand Architecte, sans pouvoir dissiper les ténèbres sublimes qui l'entourent avec tant de majesté et qui s'élèvent en bourt rimpénétrable aux yeux même des Saints et des Anges.

---

31. MÉDITATION

KÉFÉLI KEUIU

Dhinon dh'evondhisen Patir andhronte theònte ipsolthen.

Le père des hommes et des dieux tonna d'un manière terrible du haut des Cieux.

Cette tirade sublime de l'Iliade, dont je ne cite que le

premier vers se présenta tout à-coup à ma mémoire un jour qu'en allant à Keféli-Keuiu j'entendis dans le loin le roulement de tonnerre. Mais ce souvenir ne fut pas le seul que cet accident fit surgir dans ma mémoire, je me rappelai encore en cette occasion ces mortels insensés qui, étendant insolemment leurs mains audacieuses pour saisir la foudre, s'efforcent de la lancer contre Celui dont un souffle peut les faire disparaître avec le globe sur le quel ils errent comme de misérables insectes. Je me rappelai encore en cette occasion quelques tableaux qui se trouvent vers la fin de ma satire intitulée « Contre les mauvais Critiques », et que je veux reproduire ici, parcequ'ils peuvent être utiles à mon but. Les voici.

. . . .

Et suivons du regard un autre champion.
Ce pauvre ignorant qui pense que la grammaire
Est une véritable et piteuse chimère,
C'est encore beaucoup qu'il sache la nommer.
C'est homme trivial, si devant épicier,
Troqua contre la plume une balance usée
Et, plein d'une éloquence ardente, improvisée,
Attaque vaillamment l'illustre Fénélon,
Et sous son aile d'aigle efface ce grand nom.
En son style exhalant des parfumes de canelle,
Et que je n'ose pas proposer pour modèle,
Il reproche au grand homme une crédulité
Propre à faire rougir un laquais effronté.
Ah ! qu'il est beau de voir le critique incrédule
Etreindre Fénélon dans ses deux bras d'Hercule
Et l'enterrer tout vif sous les débris sacrés
Des autels par sa main bravement atterrés !
Ah ! qu'il est beau de voir l'éclurant Encelade
Du sommet d'un tonneau rempli de cassonade,
Escalader le ciel de terreur reculant
Devant un si terrible et fougueux assaillant !
Ah ! qu'il est beau de voir ce mortel magnanime

D'une position à bon droit si sublime,
D'une hauteur pareille à la fois fier et vain,
Jeter sur le vulgaire un regard de dédain
... Mais quel est ce commis, contempteur de la Bible
Qui de zéro formant une liste terrible,
(Aurait-il donc le don de se multiplier ?)
Attaque la Genèse en Zoïle grossier?
Dans un pamphlet rempli de cinq, de dix, de quatre,
Ce grand calculateur qu'on n'oserait combattre
Prouve que l'Univers qui tombe sous nos sens
Date d'un million et quatre cents mille ans.
Tout fier de ses calculs profonds, indubitables,
Il appelle la Bible un lourd amas de fables,
Et nous rappelle ainsi celles où l'animal
Dont la criarde voix n'a rien de musical
Et qui n'a de saillant qu'une pendante oreille
S'érige en orateur, et croit faire merveille
En liant quelques mots qu'on ne peut comparer
Qu'aux bons mots de Grusot ou du railleur Dérier.
Si de l'addition faisant un triste usage,
J'ajoutais sans façon à notre personnage
Vingt autres d'un esprit à son esprit égal,
Vingt une nullités formeraient le total.
Si la soustraction allait m'offrir son aide,
Et si je défalcais des écrits du bipède
L'absurde, le sophisme inepte, aérien,
Dans ses pamphlets hideux il ne restait rien.
Si, sans toucher encor, Liodeur, au dividende,
J'augmentais sans mesure un tel multiplicande
Le monde littéraire alors se remplirait
D'insectes importuns qu'un souffle écarterait.
Si la division que rejette la plume
Des poëtes, auteurs de maint brillant volume,
Dans mes comiques vers soudain se faisant voir,
M'aidait à partager le modeste savoir

De notre personnage en diverses parties,
Cette opération dont peut-être tu ries,
Lindor, et qui me fait sourire également
Ne pourrait m'occuper certes qu'un seul moment.
Mais c'est assez, Lodieur, parler arithmétique;
On sait bien qu'elle n'est rien moins que poétique
Si je me hasardai de l'employer ici,
Je dois à l'à-propos d'avoir bien réussi.
Quel est ce vieux rêveur, ce pauvre maniaque
Que j'aurais volontiers placé dans le Zodiaque,
Et l'aurais affublé de la peau du lion ?
Ce pitoyable athée, ennemi de Newton,
Le télescope en main, prétend que l'écrévisse
Peut le symboliser, avec toute justice;
D'autant plus que bien loin de la faire avancer,
Les travaux de Newton n'ont fait que reculer
La science aux fruits d'or qu'on nomme astronomie
Et qui jusqu'àpresent pesamment endormie,
Attendait le censeur, ce savant sans pareil,
Pour voir se dissiper son triste et long sommeil.
Saisissant tout-à-coup la lyre dans sa Ourse,
Il en tire des sons qui charment la grande Ourse
Et qui sont tout-au plus bons pour faire danser
L'hydre, le chien, le loup, le lézard, le cocher, (1)
Et de son instrument jouant à sa manière,
Il chante son mérite et sa victoire altière
Sur le pauvre Newton par son bras détrôné
Et devant son vainqueur pâlissant, consterné.
Puis il ajoute encor que la céleste voûte
De tout fabricateur peut se passer sans doute,
Et qu'elle restera certes aussi long-temps
Que sa belle auréole aux rayons éclatans.
Ainsi cette auréole à ses yeux magnifique

(1) Ce sont des noms de constellations.

N'était pas une pure illusion d'optique,
Ou ne ressemblait pas à quelque astre ignoré
Par un seul astronome à toute heure admiré,
Et si j'ajoutais foi, cher Lindor, aux paroles
De ce diseur fécond de tristes fariboles,
De son sublime chant en entendant la fin,
Je craindrais fort de voir le soleil dès demain
Se lever du côté qu'embellit et que dore
Son disque qui descend pour remonter encore.

En lisant ce morceau, quelques anticomanes pousseront probablement de profonds soupirs en méditant sur la distance qui le sépare des chefs-d'œuvre des anciens poètes satiriques, et soutiendront que tout a dégénéré dans les temps modernes, et qu'une ligne de Perse vaut mieux que toutes mes satires. Je laisserai soupirer à leur aise ces ames tendres, d'autant plus que ces soupirs s'exhaleront dans les airs sans avoir le moindre retentissement dans la postérité; mais pour ce qui est de leur assertion: savoir, que tout a dégénéré dans les temps modernes, je ne craindrais pas d'affirmer qu'elle est absurde et ridicule. Je soutiens que les modernes ont surpassé les anciens dans presque tous les genres, et si la voix de quelque Dacier moderne s'élève contre moi, je l'étoufferai en sifflant. Mr P. T. Tissot a déjà fait paraître dans le Dictionnaire de la Conversation un aperçu rapide où il donne la préférence aux premiers sur les derniers en presque tous les genres de littératures, dans presque tous les beaux arts et les sciences et, n'en déplaise aux têtes à perruques, je trouve qu'il raison. Mr. Fontenelle dit que les modernes sont montés *sur les épaules des anciens*, et l'on sait que cet écrivain vaut bien les enthousiastes outrés de l'antiquité. Mais revenons aux anciens. Athènes est une des villes de la Grèce qui se sont immortalisées par les arts et les sciences. Mr. Donne Baron l'appelle avec raison la ville des grâces. Tant que cet écrivain vante l'état florissant où se trouvaient dans cette cité l'architecture, la sculpture, la statuaire, la peinture, la poésie,

l'éloquence, la musique et même la philosophie, je partage assez son opinion; mais comment lui donner raison lorsqu'il ajoute que « la stratégie, la marine, la géométrie, l'astronomie . . . . . montèrent chez les Athéniens à une perfection, et parvinrent à un résultat dont les nations voisines furent non moins étonnées qu'effrayées »? Il y a là une hyperbole qui provoque le sourire sur les lèvres de tout homme impartial. Qui ne sait pas que toutes les sciences et surtout l'astronomie, étaient encore dans leur berceau en Grèce, et que les Athéniens n'y avaient pas fait plus de progrès que les autres peuples de la Grèce? Y a-t-il un homme de lettres qui ignore les impardonnables absurdités qui ont été sérieusement débitées en fait d'astronomie, par des hommes célèbres tels qu'Anaximandre, Héraclite et d'autres philosophes également renommés? L'astronomie a fait des progrès immenses dans les temps où nous sommes, et comparer Phaïcus d'Athènes, Cléostrate de Ténédos, Dasythéus etc aux Herschel, aux Kepler, aux Newton, c'est faire preuve de la plus crasse ignorance. Il serait également absurde d'assimiler les trirèmes des Grecs qui, en général, ressemblaient aux Sacolèves de l'archipel, aux vaisseaux des modernes. La seule invention des pyroscaphes, est plus merveilleuse que toutes celles de l'antiquité. Il est certes pitoyable de nous parler de la perfection de la marine chez des peuples qui ne connaissaient pas encore la boussole. Le triomphe des Grecs a été le sculpture, l'histoire, la poésie, la peinture et l'éloquence. Homère, Phidias, Thucydide, Demostènes, sont des hommes dignes de l'admiration de tous les siècles. Il s'en faut bien que l'art dramatique ait atteint son apogée chez les Grecs; quelque grands que soyent Eschile, Sophocle, Euripide, ils doivent céder la palme à Corneille, à Racine, à Voltaire. Aristophane se perd dans les rayons de l'immortel Molière, sans parler de Ménandre qui ne nous est connu que par quelques éloges des anciens et, entre autres, de Plutarque. Quant au genre lyrique, le peu qui nous reste de Pindare ne pourrait soutenir la comparaison avec les

beaux morceaux de Mr. la Martine, V. Hugo etc. La Grèce a excellé dans l'art oratoire, et son Démosthènes, son Eschine, son Isocrate etc. etc. pourront être toujours cités comme des modèles en ce genre. Elle s'est aussi distinguée dans l'histoire et son Hérodote, son Xénophon et surtout son Thucydide feront a jamais jaillir sur leur patrie un éclat ineffaçable. (1)

Dans l'esquisse tracée par Mr, Donne-Báron sur l'idiome, les sciences et les arts de l'ancienne Grèce, ont voit avec chagrin quelques lignes qui tendent à décourager les Hellènes de nos jours. « Elle rêve (la Grèce moderne), dit cet écrivain elle rêve depuis peu, et quelques nobles âmes avec elle, la Grèce de Périclès et la Grèce d'Alexandre, fière qu'elle est d'être encore la Grèce d'Achille, celle de la bravoure: mais le sommeil de ce beau rêve sera sans réveil-» Hélas! pourquoi me direz-vous ? Parceque dans l'univers, rien n'est durable sous la même forme, parcequ'on ne verra plus un astre éein se rallumer dans le ciel ...... Si la Grèce de nos jours me demande encore: Pourquoi ? Parceque ses sublimes enfantement ont épuisé sa mère, enfin parceque sa mission est achevée sur le globe de la civilisation universelle. Parmi les nations de plus belle des reines déchues, si digne de notre admiration et de nos larmes, elle subit la sentence du poëte.

« Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre »

Heureusement toutes ces raisons ne sont pas de nature à faire naître le découragement dans les âmes des Grecs. Eneffet, s'il est vrai *qu'en ne verra plus un astre éteint se rallumer dans le ciel* d'où vient que, de l'aveu même de Donne-Baron, la Grèce de nos jours est la Grèce d'Achille, c'est-à-dire de la bravoure ? Mais *ses sublimes enfantement ont épuisé sa mère*. Raison peu concluante, cet écrivain croit il que les grands hommes de guerre coûtent moins à la nature que les grands hommes de lettre ? Et si la Grèce moderne a produit

(1) Voir notre Tableau Synoptique des littératures des langues les plus remarquables tant anciennes que modernes

des Léonidas, des Thémistocle, des Miltiade, dans les personnes des Bozaris, des Canaris etc, qui peut affirmer qu'elle est aujourd'hui incapable de produire des Platon, des Eschyle, des Thucydide ? L'enfantement des grands hommes n'épuise pas si facilement la nature, et je pense qu'elle ne cesse de faire preuve de sa fécondité dans ce genre, comme dans les autres.

Tout en faisant ces réflexions, je me trouvai au sein de Kéfeli-keuiu. Ce petit village est situé tout près de la charmante vallée de Bouyouk-déré. Les maisons qui sont situées sur le rivage jouissent les premèses, grâces à leur position vis-à vis de l'embouchure de la mer noire, du spectacle des vaisseaux qui entrent dans le Bosphore. Il est beau de voir ces masses mobiles creuser profondément les vagues paisibles du canal, et laisser derrière elles des vestiges plus ou moins débiles de leur passage. Leurs formes qui varient, leurs différentes grandeurs, les divers pavillons qui flottent sur leurs mâts, tout contribue à jeter de la variété et de l'intérêt dans la scène qu'ils présentent.

Au midi de ce petit village, sur une colline, il existe une fontaine sacrée nommée St. Roch et vers le nord, de très beaux jardins pleins d'herbages et de fruits. On y trouve en outre quelques logemens de pêcheurs, la mer étant ici très poissonneuse. A l'extrémité septentrionale de Kefeli keuiu, près de la vallée de Bouyouk déré, on voyait jadis sur la rive la statue de Sâron que les Mégariens honoraient comme dieu de la mer, et l'on dit que le cap voisin était aussi connu sous le nom de Sâron.

En cherchant l'emplacement de cette statue, objet de vénération pour les Mégariens, je me rappelai quelques traits historiques relatifs à Mégare, Cette ville célèbre tire, selon quelques uns, son nom de Mégaré, fils de Neptune, et, selon d'autres, de Mégare, fils d'Apollon. Au dire de quelques historiens, les Mégariens se vantaient que les Nymphes Sithonides étaient de leurs pays, et qu'un fils nommé Mégare, que Jupiter eut d'une d'entre elles appellée Thiane, se sauva au temps

du déluge sur une montagne connue sous le nom de Gérahie, et donna son nom à tout le pays voisin. Selon Velleius Paterculus, les Péloponésiens, qui étaient entrés en armes dans l'Attique, bâtirent en se retirant chez eux la ville de Mégare presque en égale distance de Corinthe et d'Athènes. Les Ioniens, qui occupaient auparavant le pays de Mégare, en furent chassés, et les naturels habitans commencèrent à parler le langage des Doriens, leurs associés.

Gouvernés auparavant par des Rois, les Mégariens se constituèrent ensuite en république, fléchirent sous le joug des Athéniens, et durent leur délivrance aux Héraclides. Thucydide nous apprend que se sont eux qui bâtirent la ville de Chalcédoine en face de Byzance. Les hommes remarquables dont Mégare fut le berceau sont, entre autres, Euclide, auteur de la secte Mégarique, Stilpon, son disciple etc.

Dernièrement on a bâti à Kefeli keuiu, tout prés de la mer, une Poterie qui ressemble à celle de Bouyouk déré. Quelques maisons qui sont situées près de cette bâtisse sont habitées par des familles Arméniennes, et celles qui s'élèvent à une certaine distance de la mer, par des pauvres familles d'*Arabadjis* presque tous Bulgares, qui tiennent leurs *araba*, (espèce de voitures turques traînées par des bœufs ou des buffles) dans la vallée de Bouyouk déré tout près du rivage.

Ces Bulgares sont probablement les descendans de ces anciens peuples appelés par les Grecs Hunnogondures, qui jouèrent un rôle assez brillant sous le règne des Empereurs Grecs. Sortis de la Sarmatie Asiatique, leurs pays natal, ils se signalèrent pour la première fois par la victoire qu'ils remportèrent en 499. sur les troupes de l'Empereur Anastase; Longs-temps après, ils furent battus par Bélisaire; mais ils prirent plus d'une fois leur revanche sur les Grecs. Asparuch, leur premier roi, les força, de lui payer un tribut. Leur troisième roi Cormès finit par être battu par l'Empereur Constantin Copronyme. Leur roi Crume, Crumas ou Crummes, qui régnait l'an 807, s'empara de Sardique et, après d'autres exploits, s'avança jusqu'à

Constantinople. Léon l'Armenien évita le siège qui menaçait cette ville célébre par un traité. Bogoris, qui vivait l'an 860, embrassa le Christianisme et renonça le premier au culte des idoles qui était celui de ses prédécesseurs. Sous le régne de Siméon, les Bulgares se couvrirent de gloire. Ils surmontèrent mille obstacles, s'approchèrent encore de Constantinople et obligèrent Léon le philosophe à faire la paix. Syméon recommença quelque temps après ses hostilités et mena une vie orageuse. Samuel Mocre commença par battre les Grecs qui le battirent à leur tour. Gabriel, son fils et successeur, illustre par sa valeur, remporta une victoire sur l'un des généraux de l'Empereur Basile; mais il ne jouit pas de son triomphe et finit par être assassiné par son cousin germain Jean Vladislas, qui fut le dernier roi de la Bulgarie. Celui-ci batit Constantin Diogène; mais il prit la fuite devant l'Empereur Basile et fut tué devant Durazzo. Après sa mort, Basile entra dans la Bulgarie qu'il soumit. Alors finit ce royaume qui dura 347 ans et qui compta 24 rois. Les Bulgares essayèrent de briser le joug des Grecs sous le règne de l'Empereur Michel; ils proclamèrent roi un certain Pierre Déléan qui se donnait pour fils du roi Gabriel. Cette insurrection dont l'aurore fut brillante fut bientôt étouffée et les Bulgares reprirent bientôt leurs chaînes, qu'ils cherchèrent encore à briser sous le règne de l'Empereur Isaac l'Ange. Je glisse sur ces événemens mémorables, mais longs à narrer. Je me contenterai d'ajouter ici que vers l'an 1271. Etienne, roi de Hongrie, profitant des guerres civiles qui déchiraient la Bulgarie, contraignit ces malheureux peuples de le reconnaître pour leur souverain et de lui payer un tribut. Enfin le Sultan Mourad I. s'empara d'un partie de la Bulgarie et son fils, le redoutable Beyazid, la soumit entièrement; il y effaça toute trace de liberté. Nous renvoyons ceux qui désirent avoir des notions approfondies sur ce peuple aux auteurs de l'histoire Byzantine.

Les Bulgares dont il est ici question sont en très petit nombre dans les environs de Constantinople. Ils professent tous

15.

la religion Greeque et exercent la profession d'*arabadgis*, ou de pêcheurs, ou de bergers. Leur langue ressemble un peu à l'esclavone. Les familles bulgares qui logent à Kéféli-keuiu sont très pauvres et leurs maisons sont misérables, en sorte que ce village est le plus pauvre de tout le détroit. La preuve de l'extréme misère qui y règne, c'est qu'il n'y a pas même de *bakal* (vendeur de comestibles) et que ses habitants sont obligés d'aller à Kirk-Aghadgi faire leurs petites provisions.

Kéféli-keuiu n'est pas habité aujourd'hui par des Turcs; aussi le *Mesdgid* ou petite Mosquée qui s'élève sur le rivage de ces lieux est-elle déserte. On y voit aussi une fontaine surmontée d'une inscription Turque et située tout près de ce mesdgid; mais depuis long-temps elle est sèche.

Cependant le Bosphore qui coulait à mes pieds comme un fleuve superbe fit surgir dans mon esprit l'image du Jourdain, dont les ondes mouillent des plages si éloignées des lieux où je me trouvai. Salut fleuve sacré dont le nom est répété par les Echos qui habitent les deux bouts de la terre! L'œil corporel te trouve bien moins beau que le Bosphore, mais l'œil de l'esprit découvre en toi des beautés ineffables devant lesquelles pâlissent les charmes de tout ce qu'il y a de plus suave au monde. Tes vagues coulent plus sublimes que les flots orgueilleux du Granique, du Tibre et de la Seine. Oui le Granique jadis obscur et plus tard réflétant les rayons tombés du front d'un des plus grand héros, le Tibre mouillant une poussière qui jadis du haut des airs gouvernait à son gré le monde et qui maintenant encore résiste aux efforts de l'aile des siècles qui voudraient la balayer n'ont rien qu'on puisse assimiler à ta splendeur immortelle. La Seine, qui vit se dresser sur les rives un colosse qui marcha à la conquête de l'Univers et qui après avoir tout foulé sous ses pieds audacieux, ne fut à la fin renversé que par des milliers de bras acharnés sur lui, la Seine, dis-je, est bien loin d'offrir rien qui approche, même de loin, de ta sublimité; car tes vagues ont caressé les membres de celui dont l'éternité elle même n'a pas vu naître les splendeurs

et dont elle ne verra jamais le front souillé par le moindre ride.=Et toi, éternité, que je viens de nommer, qui pourra jamais te comprendre? Ah! souffre que j'élève la voix et que je me serve d'accens plus harmonieux pour te célébrer.

« Immenso ocean (1.) di meraviglie pieno
Tu il quale pria che lo sole inaurato
Si fosse ancor specchiato
Nell'immobile e sublime tuo seno,
Servivi sol di specchio misterioso
Al vero sole agli occhi nostri ascoso,

—=—

O quanti augusti nembi sparsi sono,
Sulla tua facia o sulla sponda tua
Quanto audace è la prua
Che vuol solcar i tuoi gorghi u'lo suono
D'un mondo che cadrebbe appena, appena
Sembreria d'una aura la debil lena.

—=—

O quanto audace ed insana è l'abete
Che va scorrendo lo cristallo tuo,
Benche col soffio suo
Non osa mai turbarne la quiete
Austro di navi oimè! dispergitore,
D'alte quercie Borea sradicatore.

—=—

Iddio accese la superba face
Del sole e disse a quell'astro sorgente
Dal tetro sen del niente:
Va illuminar l'universo che giace
Sotto i miei piedi come un piedestallo
Ch'è adamante per l'uom, per me cristallo.

—=—

(1) Voir notre ouvrage intitulé: «Poesie liriche Toscane » Ode allegorica l'Eternità.

. . . .

Ma Ei mai ti disse «è venuto il momento
Per te di far sentir il tuo muggito.»
Sei scevro di vagito,
Di scemamento, rantolo od aumento,
Tu non conosci ne tomba, ne culla;
Tu sei coevo al gran motor del nulla.

—=—

Sulla tua fronte augusta mai s'è vista
Serpeggiar un'audace, debil ruga.
Ah! dessa mette in fuga
Le più leggiero eclissi, l'ala trista
Delle tempeste, crude genitrici
Di cure della quiete strugitrici.

—=—

A te il creato chino sotto il pondo
D'un milion di secoli, crollante
D'insuso e galeggiante
Sulla tua cima sembreria no'il mondo;
Ma un picciol'atomo che appena nato
Verso i confini del nulla è fugato.

—=—

Cosa dirai quando il fiume errabondo
Che da te trasse l'ineffabile Ente
Senza scemarti in niente
Ritornerá, spumante e vagabondo
A te? dirai, sempre immoto e sereno,
Ch'appena uscito ei riede nel tuo seno.

—=—

. . . .

Ma la mia penna è già stanca ed oppressa
In descrivendo un sì nobil soggetto,
Ed al tuo gran cospetto
La debol Musa mia è retrocessa.
Solo diró ch'in trangugiando il tutto
Non crescerà d'una stilla il tuo flutto.

32. MÉDITATION

KIRK AGHADJI.

Un après dîner, vers le tard, je pris la direction de la belle prairie de Bouyouk-déré, connue anciennement sous le nom de *Calos aghros* et aujourd'hui sous la dénomination turque de Kirk aghadji (les 40 arbres.) En passant près de l'ancienne résidence du géant-Roi Amycus, ce terrible rejeton de Neptune et de la nymphe Mélée, (les environs de Béicos) je repassai en moi-même quelques vers d'Orphée qui ont trait à ce monstre couronné et dont voici le sens: « C'est sur les lieux désolés dont nous laissâmes derrière nous les limites, qu'Amycus, Roi des Bebryces, étend un sceptre terrible. Contempteur du Ciel et de Jupiter, il établit la loi barbare, la loi contraire aux droits de l'hospitalité, de combattre, le ceste à la main, quiconque paraitrait dans ses étables ou dans son Palais royal. C'est lui que, déployant sa force extraordinaire, Pollux étendit dans la poussière en frappant soudain sa tête avec son ceste terrible. » Nous venons de parler d'Orphée; il ne sera peut être pas inutile de donner à certains de nos lecteurs une idée de cet ancien personnage. Orphée était, selon la fable, fils d'Apollon. Modèle de l'amour conjugal, il descendit dans les enfers pour en retirer son Euridice que la mort lui avait enlevée, et telle était la douceur de sa voix, qu'elle adoucissait les bêtes les plus sauvages, et l'on voyait les rivières s'arrêter, les arbres et les rochers marcher; pour jouir de cette harmonie enchanteresse. Les poètes ont brodé sur ce canevas, d'ailleurs assez brillant, mille enjolivemens qu'il sarait superflu de faire paraître dans ce cadre étroit, Il paraît qu'Orphée était né avant le siége de Troie, dans la Thrace, et qu'il dut le jour à Oenagre. Quelques uns lui attribuent trente-neuf poémes qui ne nous sont pas parvenus. Orphée est regardé comme un être fabuleux par quelques auteurs, parmi les quels il faut compter Aristote. Alieu affiirme que tout ce qu'on a écrit

sur ce poète est dénué de vérité et veut étayer son opinion sur ce qu'on le fait naître en Thrace, pays où les belles-lettres étaient ignorées. Vossius partage l'opinion de ces écrivains et prétend que le mot d'Orphée est Phénicien et signifie un savant, le terme arabe *Arif* ayant encore la même signification. Il y a d'autres auteurs qui croient que le mot d'Orphée vient du mot Hébreux *Rapha* guérir. D'autres s'imaginent qu'Orphée était un Egyptien très versé dans la magie. Louis Moréri doute que les Argonautiques, d'où nous avons traduit le petit fragment qui précède, les hymnes et les autres, morceaux poétiques qui portent le nom d'Orphée, doivent être attribués à ce personnage. Il cite Stobée et Suidas qui soutiennent que les ouvrages qui portent son nom sont d'Onomacrite, contemporain de Pisistrate.

Un autre souvenir que j'eus en passant devant ces lieux jadis si inhospitaliers, ce sont les plaintes que Valérius Flaccus met dans la bouche de Neptune, qui prévit le sort de son fils, en voyant le navire des Argonautes entrer dans le port du laurier insensé. Les voici rendues librement en français: « Lorsqu'il vit la poupe des Argonautes sillonner l'abîme liquide qui dévore ces plages, lorsqu'il prévit l'heure fatale où son fils allait lui être ravi, qu'il contempla ces champs naguère glorieux des exploits de leur Souverain, Neptune, le malheureux Neptune, ne put s'empêcher de gémir et d'exhaler en ces mots sa douleur poignante.» Infortunée qui me fus ravie du sein de flots, ô Mélée, qui fus malgré toi engagée à t'unir au dieu qui roule le tonnerre, est-celà le sort qui attend tous mes enfans, quelle que soit leur origine? C'est ainsi que je te vis surgir jadis contre moi, terrible Jupiter, lorsque mon fils Orion, victime des fureurs d'une nymphe inique, alla occuper les espaces vides du Ténare. Ah! la conscience de ta force ou l'espoir de mon secours ne sauraient te donner, ô mon fils, de la confiance. Le destin de Jupiter qui peut prêter aux siens un secours plus efficace que moi, l'emporte. C'est pourquoi je n'ai pas osé exiter les vents contre ce fatal navire, ni

l'arrêter dans sa course. Dejà la mort est imminente. Jouis de ton triomphe. Continue ô cruel Jupiter! à opprimer tes frères qui te sont inférieurs en puissance.» A ces mots il detourna ses yeux de ces lieux qui devaient être bientôt témoins de scènes sanglantes, il abandonna son fils et arrosa ces bords d'un flux de sang.

Arrivé au milieu de la prairie ou de la vallée de Bouyoukdéré, je m'assis à l'ombre de ce superbe bouquet de platanes, si bien décrit par Mr. Olivier. Ce sont ces arbres que les Turcs appellent Kirk Aghadji; (les quarante arbres) ce qu'il ne faut pas prendre littéralement, le nombre défini étant employé ici pour le nombre indéfini. Une autre dénomination que leur donnent les Turcs et dont Adelaïde Montgolfier fait mention dans son savant article sur le Bosphore, c'est celle de *Yédi Kardachlar* (les sept frères.)

Si nous partagions l'opinion de Constandius, nous releverions ici une prétendue erreur où plusieurs voyageurs seraient tombés, et qu'on trouve, entre autres écrivains, dans l'article susmentionné et dans celui de Mr. H. Audiffret, à l'article de Bouyouk-dere (1.) Le premier de ces passages est conçu en ces termes: «Godefroi de Bouillon campa dans cette plaine,» et le second en ceux-ci: «Ce fut aussi dans cette prairie que selon les traditions, campa l'armée des croisés. sous les ordre de Godeffroi de Bouillon, en 1096, quand l'Empereur Alexis Comnéne leur interdit l'approche de Constantinople.» Le Patriarche sus-énoncé cite contre Mr. Dalaway un passage d'Anne Comnéne, qui devait, dit il, être bien informée de ces événemens. Le voici traduit en Français:

« Mais le Comte Godeffroi passant alors avec d'autres comtes et une armée composée d'une cavalerie de dix mille hommes et une infanterie de septante mille, arriva à Mégalopolis (dans la grande ville) et rangea ses troupes dans les environs de la Propontide, depuis le voisinage du pont de Cosmidius jusqu' à

(1) dans le vaste ouvrage intitulé Dictionnaire de la Conversation

l'église de S. Foccà. Mais le savant Académicien Michaud, qui a examiné tous ces lieux, guidé par d'exactes chroniqueurs des croisades, nous assure que la grande armée de G. de Bouillon, arriva devant Byzance par les routes de Silivrie et d' Andrinople; que le tentes des croisés se déployèrent dans les endroits où se trouvent aujourd'hui les villages de Vitros, de Maltépé, de Daoud pacha; que l' armée de Godeffroi traversa ensuite le Cydaris sur un pont de pierres et se rapprocha de la rive occidentale du Bosphore; que les tentes des pélerins furent plantées dans les vallées de Belgrade et de Pirgos, tandis que G. de Bouillon *avait son quartier général dans la vallée de Bouyouk-déré*, qu'enfin il reprit se position sur le plateau de Maltépé. On voit donc clairement qu'Anne Comnène ne suit pas l'armée de Godeffroi dans tous ses divers mouvemens et qu'elle se contente de nommer les premiers lieux où elle campa.

Tout près du groupe majestueux des platanes que j'ai déjà nommés, et que Mr. Brayer appelle géants de la création, on voit les fondemens d'un ancien Kiosk, où se reposaient les premiers Sultans après avoir joui dans ces lieux du divertissement de la chasse. Des environs de cette vallée, l'une des plus belles qui soient sorties des mains de la nature, jusqu'au Fanaraki d' Europe s'étendait du temps de ces Sultans un beau jardin auquel était contigu un bois témoin de leur adresse dans l'art de la chasse. Et maintenant encore à partir de l'extrémité des prairies jusqu'aux environs du village de Baghtşché-keuïu, il existe une longue suite de potagers qui fournissent aux campagnes voisines et même à la Capitale, différentes espéces de légumes. Avant l'insurrection des Grecs, cette belle vallée servait, le jour de Dimanche, de point de réunion pour la plus brillante société de Bouyouk-déré et de Thérapia. On y voyait mille groupes d'élégantes du Phanal assises sur de superbes tapis et contemplant la scéne délicieuse artistement esquissée par le pinceau brillant de Mr. C. Pertusier, que la nature s'est plu à déployer ici aux regards. Francs, Grecs, Arabes, Persans, Arméniens, Turcs se re-

contraient sans se mèler dans ces fraiches Sivadia (1).

Maintenent le *Calos aghros* de anciens n'est plus qu'une agréable solitude (2) où l'on rencontre quelquefois quelques bons vivans arméniens, bien plus sensibles aux plaisirs de la table qu'à ceux que nous prodigue la contemplation de la nature, occupés à savourer un diner frugal. Quelquefois aussi on y voit de misérables tentes de Bohémiens connus ici sous le nom avilissant de *Tschinguianés*, et travaillant à divers ustensiles de fer. Parmi les femmes de cette nation, (si l'on peut donner ce nom à des hommes vagabonds qui ne passent jamais un mois entier dans le même lieu) il y en a qui se mêlent de dire, pour quelques paras, la bonne aventure à ceux qu'une curiosité criminelle, ou une crédulité monstrueuse portent à prèter l'oreille à de misérables bavardages, Si nous examinons l'origine du mot Bohémien, peut-être donnerons-nous raison à Mr. Borel, sélon lequel, il dérive du mot Boëms qui signifiait en vieux français ensorcelé. Mr. Raphael Volaterrau prétend qu'une espéce au moins de Bohémiens qui vécurent quelque temps près de Paris l'an 1427, doivent leur origine aux Euxiens, peuples de la Perside qui prétendaiend pouvoir lire dans l'avenir. Parmi ceux qui dressent momentanément leurs tentes dans quelques villages de Constantinople, tels que ceux de Belgrade, de Baghtsché-keuïu, etc, il y en qui professent la religion Grecque et d'autres la religion turque. Quelques uns parlent le Grec moderne, mais tous savent s'exprimer en Turc. Je n'ai pas connu un seul homme de cétte race qui ait une physionomie passable. Tous, hommes et femmes, sont plus au moins repoussans. Leur teint est basané, leurs cheveux noirs et crépus, leur taille rien moins qu'avantageuse. Leurs enfans déguenillés et à demi-nûs s'élancent à la poursuite des passans, surtout de ceux dont les riches vètemens semblent indiquer et souvent à tort non de-

(1). A Montgolfier.

(2). Depuis que ceci a été écrit, les prairies de Bouyouk-déré ont récommencé à être assez fréquentées les jours de Dimanche.

ficientem crumenam et forment avec une désespérante persévérance un cortége de petits faquins, qui les suivent bien souvent pour l'espace de deux cents pas et plus, en ne cessant de provoquer et de stimuler par leurs cris une générosité presque toujours forcée. L'unique moyen devoir se dissiper cet escadron pusillanime, c'est de jeter à ces petits drôles une poignée de paras, qu'ils ne laissent guère, comme on peut se le figurer aisèment, reposer dans la poussiére. Quant à ceux dont les cœurs intrépides ne s'émeuvent jamais à la vue de la misére d'autrui et dont la bourse ne s'ouvre que pour la recette et jamais pour d'autres fins, il ne leur reste d'autre ressource que celle de faire jouer le bois maniable qu'ils tiennent entre les mains; alors il sont sûrs de voir se dissiper en un clin d'œil cette troupe criarde et importune. Veut-on se former une idée de la misére et de la malpropreté la plus dégoûtante? on n'a qu'à entrer dans leurs tentes, si l'on peut donner ce nom à de misérables rouleaux de charpies, soutenus à peine par quelques bâtons fragiles et ouverts à tous les vents. De petits bambins enveloppés dans des guenilles et suspendus aux mamelles de leurs pauvres méres dont la toilette est parfaitement calquée sur celle de leurs tendres nourrissons, de jeunes filles se partageant quelques morceaux de pain bis, des garçons tenant des soufflets et aidant leurs pères à attiser une flamme indispensable à leurs besoins, de vieux Vulcains aussi laids que celui que le pied puissant de Jupiter fit rouler pittoresquement dans les airs, frappant sur l'enclume un instrument quelconque de fer, et dont les mains témoignent par leur couleur, même longtemps après la besogne, une profonde antipathie pour cette pate qui sert à dégraisser, si toutefois on peut avoir de l'antipathie pour des objets qu'on n'a jamais connus: voilà le spectacle qui s'offrirait aux regards du curieux qui voudrait pénétrer dans ces azyles toujours profanés, comme nous l'avons déjà dit, par des hôtes plus incommodes tels que les autans. Du reste, une raison qu doit rendre aux curieux les plus déterminés ces cabanes impénétrables, c'est la crainte très fondée d'avoir, à leur sortie,

une escorte bien plus dangereuse que celle des petits misérables dont j'ai déjà parlé; je veux dire celle de ces animalcules hexapodes, aptéres, ovipares qu'une certaine délicatesse nous empêche de nommer. Parmi leurs femmes, il s'en trouve qui rachetent, en quelque sorte, la laideur de leurs visages par les agrémens de la voix. J'en ai entendu une chanter les couplets turcs que voici.

Itschérim tschaghlar soular itschérim
Yar bana zéhir versé aler bénim itschérim.
Bir djivanen aschkendan kan aghladi itschérem
Felek atsa topounoù kavi mukhkem itschérem
Chou achken badessini her ghiun boulsam itschérem.

—=—

Yar élider var ghur àdem yar élider
Sinemdé bir el guézer, sandem ki yar élider
Vourma tabib elini, bou sinem yar élider.

—=—

Deli dgemi var guez ghonul deli djémi
Chourada bir yar sevdim odame déli dgémi
Hep yarelar ousloudja benim ki déli djémi
Hep kiatipler bir olsa idemez déli djémi.

—=—

« L'onde murmurante étanche ma soif.
Quand même il me verserait du poison, mon ami triompherait de mon cœur;
Ce cœur a saigné sous l'influence d'un amour pour un jeune homme
Le ciel tonnerait que mon ame resterait forte, intrépide,
Ah! si cela était en mon pouvoir, je m'enivrerais chaque jour du vin de cet amour.

—=—

C'est la main de mon ami, regardez!, c'est la main de mon ami.
Une main a erré sur mon cœur, j'ai cru que s'était celle de mon ami.
Médecin, n'appesantis pas ta main sur moi, mon corps est, blessé. (Il y a ici un jeu de mots *yarélider* signifiant est blessé et c'est la main de mon ami.)

O cœur, quelque tu sois, parcours ceux qui sont égarés!
Ici j'ai aimé un amant, est-il aussi égaré?
Tous les amans sont sages, il n'y ce que le mien qui soit insensé.
Quand même tous les Kiatibs (écrivains) se réuniraient, ils ne vaudraient pas un insensé.

En attendant, je jetai un coup-d'œil autour de moi et je contemplai avec délices les monts qui encadrent la vallée de Bouyouk-deré. En ce moment, le flambeau céleste les dorait de ses derniers rayons. Long-temps j'admirai leurs crêtes ainsi colorées et, ami des contrastes, je permis à mon imagination audacieuse de dresser devant moi cette montagne célèbre qui se mire dans les flots de la mer rouge, telle qu'elle parut, lorsque ces nuages mystérieux, groupés par les mains toute-puissantes d'Adonaï, revêtirent sa cime sourcilleuse comme d'un vêtement sublime. Je m'arrêtai un instant au pied du sombre colosse, alors piédestal auguste de Jéhovah, et je vis un peuple pâle et tremblant, le front couché dans la poussière attendant son prophète enseveli tout entier dans ces vapeurs noires et formidables. Je gravis, à la lueur sombre des éclairs, le mont tressaillant tout entier sous les pas de son Dieu, et j'entrevis un atôme que la mort couvait de son œil inexorable et berçait deja dans ses bras livides, vis-à-vis de Celui dont le doigt pèse les mondes, attentif à recueillir les sylabes sublimes qui tombaient des lévres de l'Etre incommensurable. Alors épouvanté par le bruit sauvage des tonnerres vomis sans fin par de sombres nuées, écrasé sous le poids de la grandeur divine, je reculai devant le voile inpénétrable des secrets du Ciel. Hélas! plus une audacieuse curiosité nous pousse sur les bords de l'infini pour tâcher d'en sonder les profondeurs immenses, plus un bras invisible repousse l'atôme hardi qui voudrait y rôder.

33. MÉDITATION

BOUYOUK-DÉRÉ

Le village de Bouyouk-déré, où je voulus passer une nuit pour jouir du clair de la lune, qui met en relief son incomparable beauté, est, selon moi, l'un des plus charmans du Bosphore. Son ancien nom est Βαθύκολπος (golfe profond) et le nom turc qui a remplacé le premier depuis long-temps (Bouyouk-déré) signifie une grande vallée. Selon Anne Comnène, le Conte Raul campa à Bouyouk-déré avec d'autres croisés et rangea quinze milles hommes, qui composaient sa cavelerie et son infanterie, depuis le monastère du Patriarche Tarasius (dont on ne voit plus les ruines) jusqu'au golfe de Sosthenion. Le couvent dont il est ici question et qui était situé le long du rivage, a èté bâti par le Pariarche Tarasius, qui lui a donné le nom *de tous les Martyrs* et qui y a été enterré.

En creusant la terre sur la montagne qui domine le Palais d'Espagne on a trouvé, il y a environ 27 ans, les fondemens d'un couvent avec une épitaphe où l'on lisait le nom d'une certaine Kiriaku, divers statues en marbre d'un travail médiocre, quelques outils de maison etc. Ces restes appartiennent probablement à l'Eglise bâtie par Justinien en l'honneur de Théodose le Tyrien. Mr. H. Audiffret tombe dans une petite erreur en confondant le golfe de Saronicon situé entre le village de Kéfeli-keuiu et Bouyouk-déré, avec celui de Seletrina (Sariyari) Mr. Poujoulat nous dit que ce village n'a rien de beau que la vallée qui lui donne son nom. Il me semble que ce voyageur a le goût bien difficile et pour en convaincre mes lecteurs je ne veux pas m'étayer sur les éloges qu'en fait Mr. de la Martine, car on pourra peut-être m'objecter que ce grand homme envisageait tous les objets à travers le prisme de la poésie, je me contenterai d'opposer à Mr. Poujoulat le Comte Forbin, Mr. Henri Cornille, Mr. A. Brayer et surtout le P. Constandius qui en parle de la manière suivante: « Ἡ τοῦ χω-

ρίου τούτου θέσις εἶναι διὰ τὰς φυσικὰς τέρας χάριτας παντέρπνος· καὶ ἐὰν ἦτον δυνατὸν ἡ θέλησις μιᾶς δυνατωτάτης χειρὸς νὰ συντρέξῃ πρὸς ἐπαύξησιν ἔτι τούτων ἀναμφιβόλως ὁ Βαθυῤῥύαξ ἤθελε δώσει δαψιλεστέραν ὕλην εἰς ποιητικωτέρας ἐκφράσεις.» Tous ceux qui ont lu l'ouvrage de ce savant doivent convenir qu'il ne fallait rien moins que des beautés frappantes pour émouvoir son âme peu poétique. Une autre remarque qui ne peut pas leur échapper. c'est qu'il n'a fait cette distinction que pour le seul Bouyouk-déré. Quant à tous les autres villages du Bosphore, il se contente de les nommer, de mentionner leurs anciens noms et de rappeler parfois quelque trait historique qui les regarde, sans vanter leur position, ni leurs beautés naturelles. Lorsque je dis tous ces villages, je n'entends pas même excepter celui de Thérapia, malgré l'éloge de Jacovaki Rizo qui l'appelle, le point le plus beau de ce vaste horizon-» Au reste,ce qu'on vient de voir est une question de goût qui ne saurait être prouvée par des *inductions* et des *syllogismes* Jai entendu-dire mille fois par nombre de personnes que Bouyouk déré ne leur plait pas Mais il est nécessaire de faire ici une distinction: Bouyouk-déré ne leur plait pas, non parceque la nature a été ingrate envers ce village, mais à cause de l'étiquette qui y règne. Je trouve qu'elles ont raison. Lorsqu'on est à la campagne, on aime à jouir d'une entière liberté; je n'entends pas par liberté cette licence effrenée qu'on se permet quelquefois aux Iles des Princes, mais simplement la facilité de se mettre comme on veut, de s'abandonner à une joie décente, sans que la moindre gêne s'y mêle. Or il est impossiple de jouir de cette liberté à Bouyouk-déré. Voulez vous vous promener sur sa rive si connue sous le nom de quai? il faut vous mettre, comme on dit, à quatre épingles, vous exposer à rencontrer à chaque instant quelque ministre, vous soumettre à l'examen de mille curieux qui, sont là à vous épier et pour gloser plus ou moins niaisement sur votre extérieur,sur votre démarche, sur votre toilette.Du reste, ces inconvéniens ne sont pas les seuls qu'on rencontre dans cette campagne. Il n'y a proprement qu'une rue, qui est le quai dont

je viens de parler et qui s'étend depuis les maisons de Sariyari jusqu'au Palais de Ministre d'Espagne. (Je ne parle pas ici du *Tscharchi* dont la rue n'est pas propre à la promenade.) Or cette promenade, qui est charmante le matin avant le lever du Soleil et le soir immédiatement aprés son coucher, est très incommode durant toute la journée, parce qu'elle est exposée à tous les feux de cet astre, qui verse ses rayons sur les têtes des passans, qui sont, d ailleurs, à la merci d'un tourbillon de poussiére excité sans cesse par le vent du nord, et nota bene ce vent régne avec violence pendant presque toute la belle saison. Il commence ordinairement à se faire sentir vers les neuf heures du matin et ne se calme qu'après le coucher du soleil. Il y en a qui tâchent de parer un peu ce dernier inconvénient en faisant arroser le matin la partie du quai qui s'étend devant leurs maisons, mais cette mesure est presque tout-à-fait inutile; car 1°. le soleil sèche en quelques momens le terrain arrosé, 2°. il y a peu de propriétaires qui prennent le parti de faire faire cet arrosemens devant leurs maisons, et il faudrait qu'il fût général pour produire quelque effet. Ce désagrement donc ne peut s'éviter qu'en pavant le quai d'un bout à l'autre, mais c'est précisément ce qu'on ne verra pas de sitôt, pour ne pas dire jamais. Quant à l'autre, on ne pourrait l'affaiblir qu'en plantant de distance en distance sur les bords du quai des arbres, comme des platanes, qui offriraient du moins quelques abris entre les flammes dévorantes du soleil. En attendant je ne puis qu' inviter les promeneurs à borner, pendant le jour, leurs course dans le spacieux jardin du Palais de la Mission Russe, jardin dont les superbes allées leurs offrent un vaste espace et dont les forêts majestueuses leur présentent un asyle sûr contre les rayons brûlans de l'astre du jour. Une autre promenade fort agréable de ce village, est la prairie ou la vallée appelée anciennement *Kalos Aghros* (les beaux champs). Mais comme j'en parle assez au long dans la méditation intitulée Kirk Aghadji, il me suffit de la nommer ici.

Un avantage incontestable de Bouyouk-déré sur tous les

villages du Bosphore, c'est d'étaler aux regards une longue suite de belles maisons qui s'étendent depuis Mezar-Bournoù, jusqu'au Tscharchi. Parmi ces maisons, se distinguent le Palais dont j'ai parlé. Un peu plus haut, est celui de la mission de Danemark, appartenant au Baron C. de Hübsch, Ministre de cette puissance près la Porte Ottomane. On ne saurait nommer ce haut dignitaire sans réveiller l'idée d'un homme probe, qui réunit à toutes les vertus, une amabilité, une politesse exquises. A ces deux Palais, on peut joindre hardiment la maison de Madame Franchini, située à l'extrêmité du Tscharchi, tout près de l'Eglise Catholique. Parmi les membres nombreux de cette famille, on peut distinguer Mr. Périclès, jeune homme plein d'esprit et d'instruction, qui donne, si je ne me trompe pas, les plus grandes espérances, et Mr. Septime qui ne manque certainement ni d'érudition, ni de talent.

Le jardin le plus regulier de Bouyouk-déré est celui du Palais de la mission de Danemark que je décris dans la méditation intitulée Sutlidjé. Il y a quelques années que le grand réformateur, le destructeur des Janissaires, en un mot le Sultan Mahmoud a fait à la famille Hübsch l'honneur de visiter ce jardin et même de monter au Palais. Sa Hautesse a daigné inviter Mlle. Emilie Hübsch dont les talens variés sont hors de doute de jouer du piano en sa présence et de lui faire voir les brillantes productions de son pinceau distingué. Elle n'a pas dédaigné de montrer une égale satisfaction à l'entendre toucher le piano forte et à voir les tableaux exquissés par sa main, et cette satisfaction s'est déclarée non seulement par des éloges, mais par des largesses qu'il était impossible de refuser. Je cite ce fait parcequ'il est unique dans les annales des Ottomans

C'est dans ce village, dans une maison située près de la vallée dont il a déjá été question, que j'ai vu les prouesses du fameux chien Tamidgi, annoncé comme un prodige par des affiches emphatiques. Je dois, au reste, avouer qu'il a justifié en partie les éloges de son possesseur, hors l'épithéte de *parlante* qu'on lisait avec une surprise mêlée d'incrédulité dans ces an-

nonces. C'est avec chagrin que j'ai appris la mort de ce chien qui fut tué, dit-on, à Smyrne.

Bouyouk-déré abonde de fruits et de légumes, et la portion de mer qui baigne ses rives est l'une des plus poissonneuses du Bosphore.

Maintenant, pour en revenir à Mr. Poujoulat, je remarquerai qu'il se trompe lorsqu'il dit « qu'on montre sur les hauteurs de Bouyok-déré près d'un Kiosque appartenant à l'Internonce d'Autriche, quelques restes d'un temple de Vénus.» Je n'ignore pas qu'il y avait sur le sommet du promontoire nommé anciennement Simas un autel dédié à Vénus Meretrix; mais cet endroit est assez éloigné du kiosque en question, où l'on ne montre absolument aucun reste d'antiquité.

Bouyouk-déré tel qu'il est, offre l'aspect d'une ville plutôt que d'un village. Il est habité par des Grecs, des Francs et des Arméniens. Ces deux premières nations y possèdent chacune une église. Celle des Crtholiques est en boita, mais elle a été dernièremeat réparée d'une manière assez brillante. Elle porte le nom de la Ste.Vierge.L'Eglise grecque qui a été presque entièrement rebâtie il y a quelques années, est en pièrre; elle est plus ornée que la première et mieux située. Son nom est Aghia Parskevi. Les Arméniens, qui sont pour la plupart catholiques, font célébrer la messe dans leurs maisons ou vont l'entendre dans l'Eglise des Francs.

Le Tscharchi dont j ai dejà fait mention ressemble en petit au faubourg de Péra. Il y a des magazins où l'on vend divers objets appartenans à la toilette des dames, des boutiques de toute espèce, des caffés, des billards etc. Il est en outre assez bien fourni de légumes, de fruits, de poissons et de toute sorte de comestibles. On y a même établi provisoirement un théâtre italien (1) qui ne m'a pas paru méprisable, mais qui ne mérite en aucune façon d être comparé au théâtre français établi, il y a environ cinq ans, dans la maison de campagne de

(1) Ces théâtres n'existent plus.

l'Internonce d'Autriche, pour le plaisir de la belle société. Il n'y a eu que quatre représentations, mais elles ne pouvaient mieux réussir.

En attendant, je sortis sur le quai au moment où le disque de l'astre nocturne se montrait graduellement de derrière le sommet de la sombre montagne du géant, comme une beauté éclatante, écarte lentement son voile, pour ne pas éblouir les regards, en déployant tout-à-coup tous ses charmes. Bieutôt ses rayons tremblans se répandirent sur la cime du Bosphore en pyramide dont la base se mouvait mollement aux pieds de ce mont sourcilleux et dont le sommet frisait les rives charmantes de Bouyouk-déré. Bientôt ces feux ondoyans se dilatèrent et embrassèrent un large espace. Aucun nuage n'osait paraître dans la voûte céleste, ni aucun vent friser lo sommet des vagues dont j'admirai la parfaite immobilité. Rien ne remuait sur cette étendue éclatante, si ce n'est les reflets fugitifs des clartés de cet astre dont le front attire si puissament, dès son apparition, les cœurs sensibles et les ames capables de sublimes élans. Parfois un caïque d'où s'échappaient des sons enchanteurs, qui venaient expirer doucement à mon oreille, creusait lentement les vagues ainsi colorées, tandis que d'aures bateaux semblaient voler sur leur crête, comme s'ils craignaient de profaner par un contaet trop fort l'umide élément revétu de tant de beautés suaves. Charmantes spectatrices de ces tableaux inimitables, de jeunes vierges se promenaient en tous sens sans se douter peut-être qu'elles contribuaient à l'embellissement de ce panorama séducteur. Vus à cette lueur incertaine, Bouyoukdéré, Kiretsch bournou, le village long et pittoresque de Thérapia, les montagnes mêmes de l'Asie qui dans cette partie du Bosphore ont un je ne sais quoi de farouche, ressemblaient moins à une réalité, qu'à l'un de ces songes ensorceleurs qui étalent les plus gracieuses images aux yeux sur les quels, le sommeil verse ses plus suaves pavots. Profondément ému à cet aspect, je lâchai enfin les rênes à mon imagination qui dressa tout-à-coup devant moi les contemplateurs évanouis de cette

nature enchanteresse. Alors une voix lugubre sortie du sein du passé retentit à mon oreille et étouffa les accords efféminés qui attiraient un instant auparavant mon attention. «Que de pieds me dis-je douloureusement, que de pieds ont foulé ce sol sur le quel je laisserai quelques faibles traces que le moindre attouchement des temps rendra bientôt invisibles, Eh quoi faibles mortels ! nous ne pouvons poser le pied nulle part! sans heurter contre des décombres, notre main ne peut rien toucher sans palper des ossemens et des squelettes, et notre œil ne peut se fixer sur le moindre point de cette terre immense sans voir l'image de la Mort s'étaler devant lui hideuse, menaçante? Que dis-je ? lors même que le doux sommeil nous berce dans ses bras pesans, faut-il que nous soyons souvent réveillés en sursaut par le fracas de quelque sceptre qui se brise, de quelque royaume qui s'écroule, ou par le bruit lugubre de l'aille de quelque siècle qui s'abat sur le gouffre immuable de l'Eternité! O néant des choses humaines ! si nous te pesions plus souvent avec quel dédain ne rejeterions nous pas loin de nous une poussière sur la quelle les vestiges les plus forts s'effacent au moindre souffle, une poussière qui se dissipera elle-même tôt ou tard devant le regard de l'Immortel ?

34. MÉDITATION

MÉZAR BOURNOU

M'étant rencontré un jour à Bouyouk-déré, je poussai ma promenade jusqu'à Mézar bournou, en rêvant sur la singularité de certaines figures de rhétorique, en usage chez les écrivains et surtous chez les poètes orientaux, Je me rappellai entre autres une fort étrange contenue dans une tirade de Chemsi, tirade que je ferai paraître ici bien que les versen soient fort médiocres. Les voici:

« Vassil olmaz kimsé hakké djiumleden dour olmadan
Gülchen atschilmaz her gönulde ta ki pour nour olmadan

Sür tschicar ghairi gönulden ta tedgeli ide hak
Padichah conmaz serayé hané maamour olmadan
Moutou kablé antémoutou serriné mazhar ol
Gördi anlar hachri nechri nefhai sur olmadan
Hak agemalı kiabessı keldi achikler tevaf
Yerdé kiabé geuk yuzundé beiti maamour olmadan
Mest olup mestané gueldem ta ezelden ta ébed
Itschmechem achken cherabin ab engür olmadan
Mest olanlarin kielami kiendouden guelmez veli
Pessana elhak nitsché soiler kichi mansour olmadan
Bir adjaib derde duchdim bou dili chemsi madam
Hakhu mahboul olmak ister halka menssour olmadan

Personne ne saurait parvenir au Seigneur, si il ne renonce à tout ce qui n'est pas lui.

Tant qu'un cœur n'est pas rempli d'éclat, son jardin ne s'épanouira jamais.

Fais disparaître tout le reste de ton ame, afin que dieu y apparaisse.

Si son palais n'est pas en ordre, le Souverain n'y va pas. habiter

Pénètre le sens de cette maxime « meurs avant de mourir »

Ceux qui opinent ainsi ont vu le jour du jugement avant que la trompette sonne

Les amans ont fait le tour du Keabé du visage de l'Eternel

Et ce *Keabé* était présent à leurs yeux avant même qu'il fut édifié

Ivre (d'amour) je suis arrivé comme un ivrogne dès l'éternité et je leserai éternellement

Avant l'existence du jus des raisins j'ai bu le vin de l'amour

Les mots prononcés par les hommes ivres ne proviennent pas d'eux.

Mais quelqu'un s'il n'est pas Mansour peut-il dire « je suis Dieu?

Je suis tombé dans une étrange perplexité, ce cœur, ô Chems!

Veut plaire à Dieu sans inspirer de l'aversion aux créatures.

Dans ce morceau plein de moralité et de bon sens, mais qui n'a rien de bien saillant, le lecteur doit avoir remarqué l'étrangeté de cette figure: *Les amans ont fait le tour du Keabé du visage de l'éternel*. Du reste de pareils traits et d'autres aussi hardis ne peuvent étonner que ceux qui ne sont pas familiarisés avec la poésie turque, arab et porsane.

Je rumenai ensuite les croyances des musulmans relativement à l'Enfer (djehennem) et au Paradis (djennet). Ils admettent sept enfers. Dans le premier et le plus bas, qu'ils nomment *Havi* ou *havié*, ils placent Pharaon avec ses peuples et sa suite, ainsi que ceux qui nièrent ou qui méprisèrent J. C. et en outre, les hypocrites et les athées; dans le second, auquel ils donnent le nom de *Lœzzen* ou *lazza*, ils placent les Jgnicoles ou mages des Indiens et ceux qui prétendent qu'il y a deux dieux; dans le troisième, qu'ils appèlent *Saker*, les idolâtres et les gentils; dans le quatrième, qu ils désignent sous le nom de *djiehym*, les Juifs qui accusèrent de faux leurs prophètes qu'il tuèrent; dans le cinquième, qu'ils connaissent sous la dénomination de *houtœmé*, les Chrétiens qui regardent Mohammed comme un faux prophète et qui le calomnient en différentes manières; dans le sixième, qu'ils nomment *Sœyr*, les Sabéens et d'autres qui désertèrent la religion musulmane, ou la regardèrent en horreur; et dans le septième, qui est le plus élevé et qu'ils appellent *dgehennem*, les Plébéiens et ceux des Musulmans qui, étant tombés dans les sept péchés capitaux, moururent sans faire pénitence (1) Ils croient, en outre, qu'un Ange nommé *Tabekh* est destiné par Dieu à présider à l'Enfer.

Dans un chapitre du Courann intitulé *Aaraf*, il est écrit que les damnés disent aux bienheureux: «Répandez sur nous de cétte eau que vous possédez en abondance, afin que nous étanchions notre soif, pour alléger nos souffrances, rendez nous participans de ce que Dieu vous a accordé avec tant de libé-

(1) Du reste, il y a de différentes interprétations sur ces sept Enfers ou portes d'Enfer

ralité.» Mais voici la réponse des bienheureux:» Dieu a défendu ces choses aux impies qui se sont moqués de la religion et qui ont couru après les illusions du monde.»

On trouve aussi dans ce même Chpitre que les méchans seront punis pour le mal qu'ils auront fait. Hussein et Hernovi en interprètant ce passage dit qu'il faut entendre par ces méchans ceux qui ont été destinés au feu dès leur création,de même que les prédestinés l'ont été à la gloire.

Sêlon les Musulmans, qui s'accordent sur ce point avec les Chrétiens, la peine la plus accablante des damnés,est la séparation de Dieu (ferak).C"est cette croyance que Caschiri présente sous un beau jour.

Les Musulmans croient qu'il y a huit paradis. Dans le Chapitre du Courann qui porte le titre de *Taoubat*, on lit que «Dieu a acheté des fidèles leurs vies et leurs biens, leur donnant en échange le Paradis (1), Ces paroles ont donné lieu à différentes interprétations:On peut consulter là dessus Vassith le Methnevi de Dgelaleddin el Baki, Azizi etc.

Dans le chapitre intitulé la famille d'Amram, on trouve ce qui suit. « Le retour à Dieu est le meilleur qu'on puisse faire. Ceux qui retournent à Dieu en le servant, trouveront un paradis où il y a des jardins sur le courant des rivières, où ils vivront éternellement avec leurs femmes qui seront très pures; mais outre ces délices, ils jouiront du bon plaisir de Dieu qui les rendra contents' « Mr. d'Herbelot à qui nous devons cette traduction observe ici « qu'il n'est donc pas vrai, ce que plusieurs auteurs qui ont combattu le mahométisme ont avancé, que les Musulmans ne rreconnaissent point d'autre béatitude dans le Ciel que la jouissance des plaisirs des sens.» Différens commentaires et diverses interprètations auxquelles ce passage a donné lieu, concourent plus ou moins à étayer l'assertion du savant que je viens de citer. Mais quoi de plus clair que ces paroles d'un écrivain dévot. « Oh! vous qui m'invitez à jouir

(1) Traduction de Mr. d'Herbelot.

des plaisirs ineffables du Paradis, ce n'est pas le paradis même que je cherche, mais la face de celui qui fait le paradis? »

J'observerai ici que ces seules paroles du passage précité du Courann « où ils vivront éternellement avec leurs femmes qui seront très-pures» suffisent pour renverser l'opinion de ceux qui croient que Mohammed exclut les femmes de son paradis. Mais, pour revenir à l'idée que se forment les docteurs Musulmans des délices du Paradis, j'ajouterai à ce qui précéde ces paroles également lucides du Scheih al âlem. « Il y a au paradis une félicité en comparaison de la quelle toutes les autres délices du paradis même sont de peu de valeur, c'est la vue de Dieu.» Le même s'écrie plus bas:» c'est parce qu'on y jouit, ô Seigneur! de votre présence que le paradis est digne de nos souhaits; que l'éclat de votre beauté y disparaisse, et il n'est plus qu'un lieu ennuyeux.»

Il y a dans le Chapitre *Nassa* un passage qui a donné également lieu à différentes interprétations. Le voici: «Nous placerons les fidèles dans une ombre stable et permanente.» Les uns, et ce sont les plus nombreux, prennent ces mots à la lettre et se demandent niaisement: «Comment pourra-t-il y avoir de l'ombre, puisqu'il n'y aura ni soleil, ni aucun astre qui la puisse causer? » Mais d'autres y découvrent un sens métaphorique et latent et voyent dans cette ombre stable et permanente la protection du Roi du Ciel qui s'étendra éternellement sur les têtes des bienheureux. Cette ombre du Paradis a fourni à Soïouthi un ouvrage intitulé Bozough al helul.

Mr. d'Herbelot prétend que le paradis des Mahométans a été formé sur le plan de celui de Cérinthus. « Cet ancien héresiarque, dit-il, qui vivait dès le temps de l'apôtre S. Jean, soutenait que l'on mangerait, que l'on boirait et que l'on exercerait les fonctions du mariage dans le paradis.» Cela paraît fort probable; il est cependant bon de remarquer ici que Caïus et Denys d'Alexandrie reprochent à Cérinthe d'avoir cru que le régne de J. C. serait *terrestre* et qu'il consisterait dans les voluptés charnelles du boire, du manger et du mariage, dans des

fêtes et dans des sacrifices sans fin *pendant mille ans*. Il n'est donc pas exact de dire que Cérinthe soutenait que l'on *mangerait, que l'on boirait, et que l'on exercerait les fonctions de mariage dans le paradis*; d'autant plus qu'il semble que Cérinthe n'admettait d'autre béatitude que le règne terrestre de J. C. pendant mille ans.

Le cap de Mezar bournou est l'ancien promontoire de Simas (1) dont Denys de Byzance fait mention de la manière suivante· «Après le *Calos aghros* vient le promontoire de Simas et la statue de Vénus Meretrix. On raconte qu'une certaine Sima, femme qui joignait à une grande beauté beaucoup d'esprit et d'astuce, y avait établi son séjour et qu'elle y obtenait moyennant certaines faveurs, des récompenses de la part de navigateurs.»

P. Gilles croit que cette courtisanne s'appelait anciennement Simœthe, nom qui était celui d'un certaine courtisanne de Mégare dont parle Aristophone de la manière suivante:

« Porninðhe Simœthan ionde Mégharadhe
Neanıaı kleptousin methissokottavi »

—==—

« Les jeunes buveurs partis de Mégare volent la courtisanne Simœthe»

Le temple de Vénus s'élevait sur le sommet de ce promontoire.

Il s'en faut bien que le paisible Mezar bournou de nos jours offre les mêmes piéges que l'ancienne Sima. Quelques familles arméniennes et alépines qui y ont leurs domiciles, sont les plus honnêtes de la terre. J'en connais qui unissent à la vertu l'affabilité et la politesse la plus exquise.

---

(1). Mr. J. Hammer nous apprend que les demi-Grecs sont persuadés que Simas est une corruption de *Simos* qu'il traduit par le mot Allemand *die nase* (le nez). Il faut que ces *demi* Grecs soyent de fort minces Hellénistes, puisque le mot *Simos* ne signifie pas le nez. Il ne peut être rendu que par les mots Camus, aveugle, penchant ou qui penche.

J'ai trouvé plus d'une fois l'occasion de parler dans cet ouvrage des arméniens qui habitent Constantinople et ses environs; il est juste que j'entretienne ici mes lecteurs de la manière la plus concise des Alépins qui depuis de longues années ont leur domicile dans cette ville incomparable. De toutes les nations qui sont, pour ainsi dire, naturalisées à Stamboul, les Alépins sont les moins nombreux, mais il est juste d'affirmer que la qualité supplée merveilleusement à la quantité. Presque tous y exercent le commerce et il y en a qui le font sur une large échelle. On peut citer parmi ces derniers le riche négociant Elia Hava qui se distingue encore plus par ses rares vertus que par ses richesses. L'élégant Baratta a bien raison de dire «qu'on compte parmi eux des hommes très graves et vraiment Patriarcaux.

Le nom turc Mezar bournou (cap au cimetière) provient d'un petit cimitière turc qu'on remarque dans cet endroit. Il y a en outre une forteresse élevée par le Sultan Mahmoud II. (1).

Ma pensée se trouvant à l'étroit dans ce lieu agréable, je lui permis de s'élancer dans un vaste espace. Alors incliné sous le poids de la tristesse, je plongeai mes regards dans une labyrinthe changeant, mobile, insaisissable. C'était un cahos désolant qu'une ombre vaine de bonheur frise quelquefois de son aile, mais où le malheur éleva, hélas ! un trône qui rencontrera en tombant les ruines fumantes du labyrinthe écroulé. C'était, dis-je, un cahos que tant d'insensés ne cessent de remuer pour lui demander de chimériques délices; mais contre lequel ils blasphément après que leur espérance évanouie est remplacée par le plus cruel désenchantement. C'était un cloaque quelquefois revêtu d'un je ne sais quoi d'éclatant, comme un lac infect momentanément doré par les feux du flambeau céleste, mais couvant dans ses profondeurs muettes les cruels soucis, l'amertume dégoûtante, les haines homicides, les jalousies améres, le désespoir dévorant. C'était une sphère éternellement mouvante sur la quelle le génie jette, de siécle en siécle, durant son pas-

(1). Voyez la note 10 à la fin de cet ouvrage.

sage dans l'Empyrée, l'ombre de ses ailes sublimes, tandis que de misérables esprits cherchaient à mesurer d'un oil critique cette ombre qui les écrasait, et la maudissaient pour ne pouvoir par la comprendre. C'était une victime tremblante sans cesse agitée, caressée, enlacée, pressurée dans les bras de la mort. C'était un torrent qui emportait dans son cours rapide les plus vastes royaumes, comme les plus petits brins d'herbe, et qui roulait tout à la fois dans son sein orageux, des lambeaux de pourpre, des débris de houlettes, des ruines d'empires, des fragmens d'ossemens. C'était un torrent dont le murmure a quelque chose de flatteur pour des ames vulgaires et massives, mais qu'une oreille accoutumée au sublime frémissement de l'aile du génie, aux sons ravissans qui roulent dans le séjour céleste, n'entend qu'avec indifférence et mépris; un torrent dont la moindre goutte engloutit l'esprit le plus transcendant et qui s'est détaché, comme une goutte d'eau, du sein d'un Océan sans bornes. C'était un problême insaisissable jeté par l'Eternel aux esprits curieux qui reculaient d'épouvante devant ses profondeurs mystérieuses. C'était un volcan dont le cratère, doué d'une attraction puissante, aimait à se voir peuplé d'une foule d'insensés qu'il finissait par ensevelir sous sa lave dévorante. C'était un théâtre dont les représentations provoquaient quelquefois le sourire sur les lévres, mais jetaient presque toujours dans l'âme des spectateurs, la douleur, la désolation et l'épouvante. C'était un nid éclairé de loin en loin par quelque pâle rayon de prospérité, mais presque toujours résonnant des soupirs de l'infortune, inondé par les pleurs de la détresse, ensanglanté par le bras de la fureur, comblé par les ruines des empires, desséché par le souffle aride de l'incrédulité; un nid enfin d'où quelques ames élevées s'envolent, de sphère en sphère, jusqu'au seuil de l'éclatante Sion et qu'elles ne regardent plus, de ces hauteurs inaccessibles aux ames perverses ou vulgaires, qu'avec le regard de la pitié la plus profonde. C'était un éclair pour tout regard accoutumé à errer sur l'abîme sans fond de l'éternité de Dieu et un rêve pour quiconque a entrevu,

même à travers les voiles les plus épais, le front insaisissable d'Adonaï. C'était une ètincelle jetée dans l'espace par le flambeau sans aurore et sans crépuscule. En un mot c'était le monde, c'était l'univers.

35. MÉDITATION

SARIYAR

O nature que tu es belle! que tu es belle dans tes moindres ornemens!

O wie schön bist du natur! In deiner kleinsten verzierung, wie schön! s'écria une fois l'élégant Gesner. O nature que tu es belle! m'écrié-je aussi avec plus d'enthousiasme encore, un jour que j'allai au village de Sariyar, en parcourant des yeux ces rives euchanteresses qui furent mon berceau. Que je voudrais aussi unir ma voix à celle du célébre Klopstock pour ajouter:

« Diess zur Lust geschaffne Herz
Ist zù gross für Harm ùnd Schmerz
Mich in grillen
Zù verhullen
Diess entehrte ja mein Herz
Mein Berùf sey Freùd ùnd Scherz »

« Ce cœur né pour la joie est trop grand pour le chagrin et les soucis; certes il se croirait avili, s'il se plongeait dans les rêveries. Que la joie et la plaisanterie soient ma devise!»

Helas! il ne m'appartient pas de tenir un pareil language . . . . . Mais je veux, pour me distraire, jeter un coup d'œil rapide sur la littérature allemande si riche et si variée. Quelle foule innombrables de poëtes et de prosateurs, quelle foule de savans en tous genres surgissent de tout côtés et me laissent plongé dans l'admiration et dans l'extase.! Je parcours toutes les branches de cette littérature immortelle et partout ma mémoire rencontre des astres qui l'éblouissent. Paul Hemming, le

lyrique Opitz, Günther, Albert Haller, Wieland, Salomon Gessner, qui tira de la lyre des sons si touchans, Fitz Kopstock, Bürger, Voss et surtout Herder, Göthe, Schiller, Uhland et mille autres dans la poésie. F. P. Miller, A. G. Schlegel, les historiens Spittler, Jean Müller, Wortmann, les orateurs Gerike, Niemeyer, Jacobs, les naturalistes Humboldt, Matthison et une quantité d'autres dans la prose, me semblent ceints d'une auréole qui paraîtra encore plus éclatante à travers le voile mobile des âges. Il est vrai que je distinguai à peine dans la masse des poëtes le Baron de Canitz, Besser et quelques autres; mais quelle est la langue, quelle est la littérature qui n'offre ses Ronsard et ses Bonnecorse ?

La langue allmande la seule, pour ainsi dire, qui puisse rivaliser avec la langue Grecque ancienne, sinon par la douceur, du moins par la richesse, me parut revêtue du coloris le plus attrayant, et je ne pus m'expliquer les dédains de Frédéric II. pour cet idiome plein de nerf, de grandeur et de majesté.

Le village de Sariyari habité principalement par les Turcs et embelli par une vallée qui s'étend jusqu'à une fontaine nommer *Orta Tschechmé* (la fontaine du milieu) tire son nom du dieu Saron ou des montagnes jaunes qui l'entourent, *Sariyar* signifiant un mont jaune. Spalanzani a prouvé que dans la montagne qui avoisine Yéni-mahalé, qui est tout près de la mer, il existe une mine de marcassite (1). Dans la partie supérieure de la vallée de Sariyar, il y avait anciennement trois monastères avec leurs fontaines, qui étaient séparés par une légère distance. Les cérisiers qui s'y trouvaient en abondance fournissaient aux habitans de ces édifices solitaires leur principal reveau. L'une de ces fontaines est la sourse de l'eau si connue sous le nom de Kestané Souyù

Késtané Soyou est une promenade très-fréquentée surtout par les familles arméniennes qui habitent à Sariyar, ou à Yéni-mahalé. Située sur une hauteur d'où le regard s'arrête avec complaisance sur des prairies verdoyantes et sur des beaux arbres

(1) Voyez la note 11 à la fin de cet ouvrage.

qui les ombragent, sa fontaine semble être par son faible murmure quelque écho étouffé des siècles évanouis. De beaux chataigners agités par un soufle agréable secouent leurs branches verdoyantes sur les *kalpaks* des arméniens, qui, loin de rêver, ou de méditer dans ces sites propres à inspirer une douce mélancolie, s'occupent ordinairment à fumer nonchalemment leurs pipes aux bouquins d'ambre ou à chanter des chansons turques où le mot *aman* (miséricorde) se fait mille fois entendre. Pendant ce chant plus bruyant que mélodieux, le chanteur ferme ordinairement ses oreilles, comme pour rendre à ses chants la justice qui leur est dûe et ne fait que remuer la tête, cette tête où bien rarement couvent les idées sublimes et les souvenirs de l'antiquité. On dirait que le kalpak, cet épouvantail des neufs sœurs, repousse ordinairement tout ce qui a quelque apparence de grandeur et d'élévation.

Non loin de Kestané souyoù, est située une autre promenade charmante nommée Findek souyoù, où l'on voit un bassin ombragé par des beaux arbres. C'est là aussi que règne, non sur le duvet, mais sur de petits tabourets, ou sur des nattes, où l'on voit assez souvent plus d'une trace des ravages du temps, *une molle indolence*. Rien ne bât sous la mamelle gauche des mortels à la face rubiconde qui y portent leurs pas. C'est en vain que ce site mélancolique leur insinue une douce rêverie; on lit sur ces visages potelets l'absence de toute pensée, de toute inquiétude. Heureux mortels qui foulent sans s'en douter les débris des temps antiques! (1)

Voici ce qu'on lit dans l'ouvrage de Mr. Brayer sur la promenade en question:

«Nous nous mimes en chemin au nombre de cinq ou six et j'appris qu'on me conduisait à Késtané souyoù (eau des châtaigniers et à Foundouk souyoù (eau des noisetiers) dont les eaux fraîches, limpides et légères sont très estimées parmi les Ar-

(1) Du reste, nous déclarons avec plaisir qu'il y a plus d'une glorieuse exeption et que l'amour de l'étude commence à s'emparer de cette nation naguère si ignorante.

méniens. Si on les en croit, elles guérissent toutes les maladies Si on pouvait se les procurer ailleurs aussi bonnes que sur les lieux, on se passerait aisément de médecin. (1)

Entre ce lieu et la vallée de Sariyar, tout près de la fontaine nommée *Orta Tschechmé*, il y a un cimetière turc. C'est là que j'ai lu diverses épitaphes qui ne manquent pas de beautés ni d'élégance. J'espère faire plaisir à mes lecteurs en citant ici quelques unes de ces inscriptions en turc pour les orientalistes et en faisant suivre chacune d'elles d'une traduction exacte

Huv el khaï el baki

Guel Efendim, nazar eilé bou mezarin tachiná
Akil issen ghafil olma, aklini al bachinà
Salinup guezeriken neler gueldi bachimà
Akibet turab oldem tach dikildi baschimà.

Suit le nom et la profession du défunt et la date de sa mort

Traduction

Lui seul est vivant et éternel

O passant qui que tu sois! approche, viens jeter un regard sur la pierre de ce tombeau.
Et si tu es raisonnables, ne sois pas indifférent devant ce spectacle; rentre sérieusement en toi-même
Je marchais en me dandinant: mais, hélas! que de maux fondirent soudain sur ma tête!
Je ne suis devenu à la fin que poussière et cette froide pierre pèse sur ma tête.

---

(1). Au moins on ne risquerait pas de fermer les yeux à la lumière *invicto Jove*. Apropos de médecins, il Sr. Ant. Caccia qui, par parenthèse, en faisant des citations en turc et en russe, semble avoir eu le but modeste de prouver qu'il n'a pas la moindre connaissance de ces deux langues a fort poliment englobé Mr. Melingen dans la classe de *medicastri* de Constantinople. Il parait que le bon dottore a connu Mr. Melingen, homme de beaucoup d'esprit, de talent et de mérite, comme l'île de Proti c'est-à-dire durant son voyage dans le pays des chimères, où il a appris entre autres, qu'on ne peut voir moyennant un firman que l'église de Ste. Sophie.

Autre.

Huvel baki.

Gueluh yari véfadarim
Brakdi bou ayaktachi
Deunup guitdi, gharib oldum.
Bou tach kaldi ayaktachim.

—=—

Mon fidèle ami étant arrivé,
M'a laissé ce compagnon;
Puis, s'étant envolé, je suis devenu comme un pélerin,
Et il ne m'est resté pour compagnon que cette pierre.

—=—

Autre d'une femme.

Fénaden békayé eilédim rihlet
Ide kabremi revzai dgennet.

Traduction

Mon passage de ce monde éphémère à l'éternité s'est déjà opéré.
Change, ô mon Dieu! mon tombeau en jardin du paradis.

—=—

Autre d'un enfant.

Bou djivanim ütschdi djennet baghina
Feraki kaldi validénin dgianinà
Emri hakler temam oldi vadessi
Aghladi kan atassilè anassi.

Traduction

Mon enfant s'est envolé dans le jardin du Paradis.
Cette séparation est restée empreinte dans l'ame de sa mére.
Le terme fixé par l'ordre du Seigneur est fini.
Son pére et sa mére ont versé des larmes de sang.

Autre.

Tschun edjel gueldi ana olmaz eman
Dgiurmimi afv eilé ya rebbul menàn
Maghferet kel olsoun alémé iman.
Mazhar nev chefaat kel her zeman. . . .

Traduction.

Une fois que le sort est venu nous visiter, il ne connait par de miséricorde.
O Dieu miséricordieux pardonne moi mes péchés !
Use de clémence, afin que ta croyance se répandedans le monde,
Et fais preuve en tous temps d'une miséricorde sans cesse renaissante.

Le village de Sariyari n'offre en lui-même rien de bien remarquable.

Je pris la direction du golfe et du ruisseau qui y coule, endroit connu jadis sous le nom de Scletrina. En parcourant ces lieux paisibles, je comparai la paix qui y règne avec l'agitation désolante à laquelle un vaste royaume était naguère en proie. Alors m'élançant tout d'un coup sur les ailes de l'Imagination jusqu'au seuil de cette plage ensanglantée, je n'entendis que cris de desespoir, que lamentations, que gémissemens, que sanglots, que blasphèmes. Il n'est donc que trop vrai, me dis-je, que la religion niaisement dénigrée par quelques insensés est la base la plus solide des Gouvernemens, le palladium des trônes, la seule source de leur bonheur et de leur bien-être. Faut-il encore d'autres preuves pour démontrer cette vérité, et le fracas d'un royaume entier qui s'écroule n'étouffe-t-il pas les vaines arguties et les déplorables sophismes d'une masse d'esprits vulgaires et inintelligens? Hélas! cette plage jadis éclatante se sacrifie-t elle pour quelques momens à l'incrédulité? la voilà qui se débat sous la main écrasante de mille factions qui la déchirent et qui se disputent à l'envi ses débris; elle tourne avec fureur, contre son propre sein ses ongles ensanglantés, elle chancelle, elle tombe, elle se meurt. Est-elle ranimée et presque ressuscitée par la voix suave de la Religion qui l'invite à se jeter encore dans ses bras consolateurs? elle se relève, elle essuie peu-à peu le sang dont elle était souillée; la voilà devenue pareille a l'astre du jour dont une éclipse momentanée avait voilé le disque aux yeux des mortels. La religion est l'unique frein qu'on puisse opposer aux passions dévorantes de l'homme. Elle est pour celui qui marche dans les voies de la vertu un flambeau consolateur qui lui montre au delà du tombeau une vie exempte des soucis et des calamités qui dominent ici bas. Elle le couve, pour ainsi dire, sous son aile sacrée qui repousse en égide puissante le désespoir et les vices séducteurs. Que le cardinal Maury a donc raison de dire. « La religion du cœur, la vertu en action, le plus beau de tous les codes de morale dont tous les préceptes sont autant de bienfait du Ciel! »

36. MÉDITATION

YÉNI MAHALÉ.

Désireux de contempler de mes propres yeux toutes les beautés qu'offre la côte occidentale du Bosphore, je pris un jour le chemin du village connu sous le nom de Yeni mahalé. Avant d'y arriver je fis à Bouyouk-déré une visite chez une famille Pérote, où je fus reçu assez froidement. Bouyouk-déré est, comme je l'ai déjà dit ailleurs, l'une des plus belles Campagnes qu' offre le Bosphore; mais il s'en faut bien qu'on s'y amuse aussi bien qu'aux îles des Princes. La liberté en est bannie: on rencontre, il est vrai, bien souvent, vers le tard, des groupes assez considérables à la porte des maisons qui donnent sur le quai; mais on peut dire hardiment qu'il y régne la même étiquette que dans les maisons, où l'on est cordialement reçu par quelques uns et froidement par d'autres. Je ne pousserai pourtant pas la mauvaise humeur jusqu'à dire avec J. M. Tancoigne: « beaucoup de voyageurs se sont plaints des petites villes de province, qu'ils aillent à Péra et à leur retour dans leur patrie, la plus chétive bourgade leur paraîtra le plus aimable séjour du monde.» Ou avec l'atrabilaire et satirique Mac-Farlan « qu' on croit se trouver en fréquentant les sociétés de Péra, parmi des bêtes curieuses » Toutes ces assertions ne sont, il faut bien le dire, que de froides hyperboles. Un voyageur bien plus illustre que ceux dont on vient de voir les noms, pense tout autrement de la société de Péra. On y rencontre bien souvent des hommes assez instruits et des femmes bien aimables. Plusieurs Pérotes des deux sexes cultivent avec succès la Musique; on y joue aux cartes et surtout à l'écarté, qui est depuis quelque temps le jeu en vogue; mais, ce qui est plus intéressant que tout cela, c'est qu'on y rencontre assez souvent ces beaux yeux et ces belles formes qui n'ont pu échapper aux regards de Mr. Brayer, ni à ceux de Mr. Tancoigne. Cependant, nous devons avouer que la sensibilité n'est pas le trait caractéris-

tique de la plupart des dames d'ici, On dirait que leurs cœurs sont de diamant pour les traits fragiles du Cupidon, et si quelques unes d'entres elles ne reculent pas devant le flambeau d'hyménée, c'est plutôt par convenance ou par intérêt que par amour.

Les annales des Byzantins modernes sont, il faut l'avouer, dénueés d'intérêt. Que je désirerais les voir grossies par une longue liste d'historiens célèbres, d'hommes éloquens, de poètes distingués, d'artistes habiles, de savans laborieux! Mais, hélas ! j ai beau les feuilleter, jai beau les lire et les relire, je n'y trouve qu'une liste longue et insignifiante de *critiques* qui tous rangés les uns à côté des autres, forment une suite de nombres de la même figure qui ne font pas même une unité. Cette nouvelle espèce de *critiqnes* n'a pas besoin de se transporter en Egypte et de s'établir vis-à-vis des pyramides pour trouver des hiéroglyphes, elle en rencontre et d'indéchiffrables, du moins pour elle, même dans ces petits livres élémentaires qu'on met entre les mains des enfans. D'après ce petit échantillon de leur profonde éruditior, le lecteur peut sciemment peser leur aptitude à juger des ouvrages, et surtout de ceux dont l'élévation est une pierre d'achoppement même pour des censeurs érudits et sagaces. L'un d'entre eux, un peu moins borné que les autres, a cru répandre du ridicule sur moi en m'attribuant une lettre de sa façon, où il me fait dire en misérables vers dont je ne m'arrêterai pas ici à relever les fautes, que j'ai mitraillé Hoffman *en neuf langues*. Qu'a-t-il prouvé par là, sinon qu'il n'a pas même assez d'esprit pour comprendre que *celui qui écrit en neuf langues a un avantage incontestable sur celui qui ne peut en manier qu'une seule?* Ce n'est pas tout, notre ingénieux *critique son cerveau tenaillant*, établit une petite correspondance entre Mr. de Chateaubriand et moi, et dans la supposition que je lui dédie ma *Défense des martyrs*, met dans la bouche du grand homme cette réponse remarquable:

« Si je fais des martyrs, tu me rends la pareille. »

Tous les connaisseurs qui ont lu sans prévention ma *Défense* don-

nent raison, mais seulement sous certains rapports, à notre inventeur fécond; car tous ces hommes de mérite, et Mr. A. Blaque à leur tête, conviennent que j'ai orné le front du grand homme d'une nouvelle auréole. (1) Mais supposons un moment que j'aie martyrisé l'illustre écrivain de la manière dont notre romancier le prétend, combien il a été plus cruel envers Mr. de Chateaubriand et son Défenseur! Comment donc demandera-t-il tout étonné? Je m'en vais le lui apprndre: en nous prêtant à tout les deux sa plume, ignore-t-il qu'il ne nous réservait rien moins que le terrible châtiment du fils de Nabopalassar? (2)

Si quelque nouveau Plutarque venait à paraître et s'il était obligé d'écrire les vies des nos hommes illustres, je serais vraiment curieux de voir la manière dont il se prendrait pour arriver jusqu'au bout. . . . . . de la première feuille de son ouvrage. Mais que dis-je un Plutarque? Il faudrait pour broder richement un pareil canevas, non l'auteur du parallèle des hommes illustres, mais un écrivain ami des fictions; encore aurait-il besoin d'une magnifique imagination pour présenter sous un jour tant soit peu brillant *ces étranges grands hommes.*

Nos dames, comme je l'ai déjà dit ailleurs, ne font pas, à quelques exeptions près, de la littérature, leur occupation favorite. Si, dérobant quelques instans à l'aiguille et à la toillete, elles les consacrent à la lecture, ces momens se changent pour elles en années. Il faut d'ailleurs que l'ouvrage sur lequel elles daignent jeter les yeux soit une brochure d'un mince volume. On dirait que les mains blanches et délicates tombent d'épuisement lorsque les feuilles qu'elles tournent passent la cinquantaine. Voulez-vous donc jouir du spectacle attrayant de la blancheur des perles que des barrières importunes dérobent aux regards, surtout lorsqu'il s'agit d'objets relatifs aux belles-lettres? montrez à ces charmantes lectrices un livre dont le format présente quelque chose de plus compact qu'une feuille pé-

---

(1). Ce n'est pas moi qui parle ainsi, je ne fais que rapporter le jugement d'autrui

(2) On sait que Nabuchodonosor a été changé en animal.

riodique; ce petit artifice sera un moyen certain de compter leurs *perles d'Ophir*. Il résulte de ce qui précède un inconvénient assez grave pour un homme de lettres qui n'aime pas à s'étendre sur des bagatelles, c'est qu'il se trouve tout-à-fait désorienté dans la société de ces dames. Après deux ou trois phrases banales qui roulent presque toujours sur la santé et le beaux temps, le pauvre homme a beau se gratter sinciput et occiput il est obligé de rester bientôt muet comme une statue lorsqu'il s'agit de dire quelque chose de sensé.

Il y a long temps qu'on ne peut plus appliquer à ces dames le reproche que leur adressait autrefois Mr. Tancoigne, savoir que presque toutes sont habillées à la grecque, et surchargées de clinquant et d'ornemens de mauvais goût. Maintenant presque toutes sont habillées à la française et plus d'un observateur malicieux aura dû remarquer que chez plusieurs, les chapeaux à la mode, ont remplacé un peu tard le fez suranné et semblent cacher de mauvaise grâce des cheveux déjà grisonnans et ombrager à regret des fronts qui présentent à l'œil effrayé des rides plus ou moins légères.

En attendant, je continuai mon chemin et je rencontrai, avant d'arriver à Yenié mahalé, une compagnie de chameaux chargés; ce qui me rappela un fragment de la Moâllakat de Tharafah que je tâcherai de rendre ici avec exactitude.

«Dans les sables de Thamea s'avance la chamelle.

Sa solidité est comparable à celle des planches d'un cercueil lorsqu'elle foule, sous ma direction, un sentier frayé tel qu'un manteau couvert de raies.

Sa rapidité surpasse celle de toutes les autres, et l'on voit son pied de derrière remblacer avec célérité son pied de devant

Obéissante à la voix de son conducteur, elle repousse, en outre, de sa queue épaisse les violentes caresses du chameau au poil roux;

Cette queue qui est semblable aux deux ailes d'un aigle attachées à l'os avec une alène;

Cette queue qui tantôt frappe le voyageur, tantôt une mamelle aride, tombante, r[illegible]

Une chaire pleine, compacte, forme ses cuisses,qu'on peut comparer aux portes grandioses d'un château solide.

Son dos a des vertèbres souples, et des arcs solides peuvent figurer ses côtes.

Court-elle? ses jambes courbées se séparent; on dirait deux sceaux qu'un homme porte du puits à sa tente.

Sur ses flancs, on voit les traces des cordes semblables aux étangs désséchés et remblis de cailloux dispersés sur la terre aride.

La dureté de l'enclume peut figurer celle de son crâne, qui paraît une lime à celui qui le touche.

La blancheur du papier de Damas est comparable à celle de sa joue; le cuir d'Yémen à la noirceur légère de ses lèvres.

En la voyant, on dirait un aqueduc dont le constructeur Grec a couvert de tuiles le sommet.»

Amrou Ben Al Abd Tharafah, l'un des plus célébres poëtes de l'Arabie, florissait avant le temps de l'introduction de l'Islamisme dans cette contrée de l'Asie. Il était neveu de Motalammes, poéte également illustre, dont l enom entier est Dgioraït Ben Abdal Massih. On raconte que ces deux grands hommes s'étant permis d'écrire quelques vers satiriques contre un Roi de Hirah (ancienne ville de l'Arabie), ce Prince s'abstint de faire éclater pour quelque temps sa vengeanse. Enfin, il leur confia des lettres cachetées qui devaient être remises à un gouverneur qui lui était soumis. Il lui ordonnait, dans ces lettres, de punir de mort ceux qui en seraient les porteurs. Motalammes ayant décacheté celle qui lui avait été remise et ayant, par conséquent, pris connaissance de cet ordre sanglant, évita le sort qui l'attendait, mais son neveu tomba dans le piège.

Je me trouvai sans m'en apercevoir au milieu de Yeni mahalé, (quartier nouveau.) Ce village, qui est habité par les Grecs, est assez frequenté en été par des familles Arméniennes qui y passent toute le belle saison. Leurs promenades habituelles sont Kiestané-souyou et Foundonk-souyou, dont nous faisons mention dans l'article Sariyari. Derrière les maisons de

Yéni-mahalé, sur le penchant d'une montagne, il y a une prairie célèbre par le Panaghiri (réunion) qui y a lieu chaque année, la veille de la fête de St. Jean Baptiste. Une foule d'habitans des différens villages peu distants de ce dernier, comme Bouyouk déré, Kéféli-keuïu, Thérapia etc., s'y réunissent et le concours serait bien plus grand, s'il n'y avait pas le même jour un autre *panayiri* à Kalender, promenade située entre Thérapia et Yéni-keuïu. Beaucoup de familles Européennes s'y rendent aussi pour jouir du spectacle bizarre des toilettes des dames grecques et de la joie bruyante des villageois qui dansent au son de quelque instrument rustique. Mais avant de s'adonner à leurs folâtres plaisirs, ils vont visiter un *ayasma* assez ancien qui se trouve à quelque pas d'une église dont la construction est tout-à-fait moderne. Il y a, en outre, au nord de ce village, tout près de la mer, une autre prairie où l'on voit quelquefois, vers le tard, des groupes épais de dames arméniennes. Ce village recommandable par la salubrité de l'air ainsi que par l'avantage de sa position, est le dernier de la côte d'Europe qui soit fréquenté. Quant aux deux autres qui sont situés au delà, plus près de l'embouchure du canal, savoir Rouméli-kavak et Fanaraki, aucune famille des environs de Péra n'y va passer la belle saison.

L'auteur Grec de Constantinople ancienne et moderne prétend que la vallée nommé *Seletrina*, dont il a été fait mention à l'article du village moderne de Sariyari, est la même que Yéni-mahalé; il parait certain cependant que *Seletrina* correspondait au golfe de Sariyar; comme je l'ai déjà dit à l'article de ce village.

Mr. Brayer parle ainsi de Yédi-mahalé : « Amesure qu'on avance, Bouyouk-déré, Sariyari Yéni mahalé se déploient avec avantage.» Et plus bas « après avoir laissé derrière nous Sariéri, Yeni-mahalé, village agréables auxquels les arméniens donnent la préférence autant par esprit d'économie que pour ne pas être entièrement confondus avec les Francs, nous passâmes entre les deux Kavak, l'endroit le plus étroit de tout le canal de Constantinople » (1)

(1) voyez la note 12, à la [redacted]

Pendant que je considérais d'un œil avide les environs délicieux de ce bean site, je vis passer sur ma tête une de ces terribles nuées dont le passage est presque toujours signalé par le bruit formidable qui retendit dans les cieux et par les ravages qu'il engendre sur la face de la terre. Ce spectacle me rappela cet autre nuage bien autrement formidable qui, portant dans ses flancs ignivores la terreur, la destruction et la mor fondit, poussé par le doigt vengeur de l Eternel, sur Sodome, Gomorre, Adama, Seboïm et Ségor et changea en un lac infect ces cités infâmes. Alors je crus voir ce volcan, attisé dans les champs de l'Empyrée par l'haleine dévorante de Jéhovah, se répandre tout entier sur ces villes, nids exécrables de crimes et d'abominations, et ne s'éteindre qu'après les avoir réduites en cendre. Comme ces peuples criminels qui gravissaient vainement les cimes des plus hautes montagnes pour se dérober à la furie des flots qui furent leur immense cercueil, ainsi les habitans de ces cinq cités réprouvées s'épuisèrent sans doute en vains efforts pour trouver des abris contre ces flammes terribles versées sur leurs tète par la nuée inépuisable. Alors les sanglots, les hurlemens, le râlement de la mor, succédérent aux paroles lascives qui tombaient des lèvres de ce peuple d'infâmes sardanapales. Alors, ces superbes palais dont les sommets s'élevaient majestueusement dans les airs, ces palais qui avaient coûté tant de veilles, tant de peines, tant de fatigues, furent balayés, comme en un instant, par l'aile inexorable de la flamme céleste. Ainsi l'aile rapide de l'Aquilon balaie quelquefois dans les plaines de l'Ether les nuées immenses qui se dressent fièrement dans les cieux en châteaux grandioses. Alors l'idole disparut á côté de ses stupides adorateurs. Arcs, tours, colonnes, ponts, perystiles, temples, tout est plongé dans un torrent du feu. Ce colosse fabriqué par les mains de la superstition, l'immense Nabo, à qui le fanatisme attribuait le don de prononcer des oracles, soudain se fond et disparaît. Mages, Rois, vulgaire, tout dort confondu sur le lit de souffre, tout reste enseveli sous un gouffre horrible de feu. Enfin, une mer lugubre étend

ses flots immobiles sur les lieux qu'occupaient naguére ces villes maudites. Ainsi le coupable porte tôt ou tard sur son front les traces des foudres vengeresses de Jéhovah; ainsi la verge divine courbe tôt ou tard les têtes criminelles; ainsi le souffle du Dieu puissant d'Israel enlève quelquefois des cités plongées dans d'infâmes délices.

---

37. MÉDITATION

BAZAR BACHI.

Un jour je m'acheminai vers Pazar bachi, promenade située près de Yeni mahalé. Tout en suivant cette route, je ruminai une jolie chanson de Fennidi que j'avais lue avant de me mettre en chemin. La voici suivie d'une traduction française :

Sehbai lebin badéi humrayé déghichmem
Ei lebleri ghulghiun
Reftaren bin servi dil arayé deghichmem
Ei kameti mevzoun
Sendé bou siyah tschechmilé bou zulf ki varder
Alem sana bendé
Leilayé deghil ben seni dunyayé deghichmem
Olsam hafi medgnoun.
Dunyayé doutoup velvéléi chevhieti....
Ei husrevi houban
Ben bendelighim devleti darayé deghicmém
Ei bahtı houmayoun·
Efghanemi ghiuch éilédi ol ghontschéi dihanem
Aghyaré dimich kim
Fenni hala bulbuli chéidayé deghichmem
Keldi beni medgnoun. »

Je ne change pas le vin de tes lèvres contre le vin pourpré,
O toi dont les lévres sont de rose!
Je ne change pas ta démarche contre mille cyprès, ornement du cœur,
O toi dont la taille est pesée !

Ces yeux noirs, cette chevelure que tu possèdes
Enchaîne le monde à tes pieds.
Je ne te changerais pas, je ne dis pas contre Léilé, mais contre le monde,
Quand même je serais un Medgnoun. (1)
Le bruit de la magnificence de ta beauté a rempli l'univers,
O Chosroë des belles !
Je ne change pas mon esclavage contre la puissance de Darius,
O toi dont le sort est heureux !
Le bouton de rose de ma bouche ayant prêté l'oreille à mes gémissemens,
A dit aux autres:
Je ne change pas maintenant mon Fenni contre un rossignol amoureux ;
Il m'a rendu folle

Cette chanson dont je n'ai rendu que fort imparfaitement la délicatesse, m'en rappela une autre de Kavssi, qui ne manque pas non plus de beautés. La voici.

Hayati djavidani ser tschehmessi ol djami chirinder
Gözem görmez, elem toutmaz, ghurek ditirer, ayak ghitmez
Görup haïranlighim dgianan hial eiler temkinde
Revunet salma bey sermayé gul mahfildé ei mina.
Ayak düze koi haberdar ol ki saki gönlu zenguinder
Allahi dilerem artikrek olsun dem be dem hüssnüa
Gözen nazarissinden gözlerim damani gultschinder
Edeb bir yané ol bir yane ki mestem élim toutmaz
Kerelsen eller ei baghban her kim ki gultschinder.
Ghulum kavser deghil medjnoun ghoubarider bou tschallerd
Nitschun dourmazsin ei kiouhi ghiran yerden né temkinder

. . . .

Ton ame douce est la source de la vie éternelle.
Mon œil ne voit pas, ma main ne prend pas, mon cœur tremble, mon pied n'avance pas.
En voyant ma fixation, mon amante s'imagine que c'est là de la gravité.

(1) Medgnoun, qui est le nom de l'amant de Léilé, signifie aussi insensé.

O mon émail! ne vends pas le capital de ta grâce dans une réunion de roses.
Pose droit ton pied et sache que le cœur de l'échanson (1) est de pierre.
Je prie Dieu que ta bonté augmente de jour en jour.
En contemplant tes yeux, mon œil cueille des roses dans le pan de ma robe.
Honte sois mise de côté, je suis ivre et ma main ne prend pas.
Que les mains de tous ceux qui cueillent des roses se cassent, ô jardinier.
Celui qui est venu dans ces déserts n'est pas Kavser, c'est la possière de Medynoun (ou d'un insensé.)
Pourquoi ne t'arrêtes-tu pas, ô moutagne pesante! d'où te vient cette gravité?

Pazar bachi est une des promenades des habitans du village de Yéni-mahalé. C'est là que de belles arméniennes dont le *yachmak* importun ne voile pas les charmes se promènent lentement ou s'asseyent pour contempler le beau spectacle qui de là s'offre à leurs regards. Au sud-est, en Asie, on voit surgir fièrement le mont Géant dont les flancs sombres et grandioses, semblent dédaigner toute espèce d'ornement, et dont le seul sommet est couronné d'un bouquet d'arbres sauvages. En proie aux vaines illusions de mon imagination, je crus voir le roi colossal des Bébryces errer sur la croupe menaçante de cette montagne que sa tombe a immortalisée, et au moindre bruit qui venait expirer à mon oreille, je me figurai entendre le ceste formidable du géant terrasser quelque victime sanglante, ou le géant lui-même s'écrouler sous le faix de Pollux victorieux. Les flancs de cette montagne étaient en ce moment traversés par une espèce de ruban de neige qui était là pour attester le frottement des doigts glacials des hivers. A ses pieds,

(1) Par le vers qui commence cette chanson et que je n'ai pas jugé à propos de traduire, on voit que l'échanson dont il est ici question, n'est autre chose que son amante.

je vis blanchir la vaste enceinte de la forteresse du Madgiar. On dirait que ce fort n'est là que pour vomir le tonnerre sur les têtes de ceux qui oseraient s'approcher pour profaner cette ruine des temps antiques. La nappe bleuâtre du Bosphore imperceptiblement plissée par la débile haleine d'un léger vent de sud, se déroulait à mes pieds avec magnificence. La face des ondes réfléchissait çà et là le voile mobile et grisâtre que de vastes nuages formaient devant la voûte céleste. Une bande de goëlans frisaient de leurs ailes pesantes la surface des vagues ainsi assombrie.

A une distance d'environ trente pas du rivage, s'élèvent deux aiguilles de pêcheurs soutenues par des pieds croisés et profondément enfoncées dans la mer. Deux bateaux pêcheurs qui passaient en ce moment faisaient écumer l'élément liquide sous des rames lourdes. Au sud, se dessine le village de Sariyari, dont les maisons s'élèvent aux pieds d'une montagne ombragée par de beaux arbres. Au sud ouest, l'œil aime à glisser sur Kiretsch bournou, sur le village de Thérapia et sur celui de Yéni keuiu dont une seule partie est visible.

Pazar-bachi est une prairie qui va s'engouffrer dans deux gorges de collines mornes et rocailleuses. Au sud, on voit une masure qui sert de teinturerie pour les filets des pêcheurs. En regardant de ce côté là, j'en vis un certain nombre parmi lesquels circulait la douce liqueur qui fournit des paroles aux plus muets, c'est ce qui me rappela le Ghazel de Hafiz qui commence par ce vers :

«Hacha ki men be mevsimi ghiul terki meï kunem.

En voici la traduction.

«Moi que je quitte le vin, que je brise mon verre à la saison des roses !

Dieu m'en préserve !

Moi qui me pique de sagesse, pourrais je fair cette folie ?
Mon ame est rassasiée du long verbiage de l'école,
N'est-il pas juste que je subisse quelquefois le joug de l'amour et du vin?
Où est le joueur d'instrumens ? qu'il paraisse ! afin que je

puisse tourner au profit de la Pandore et du luth tout le produit de la dévotion et de la science.

Je n'ai garde de redouter le livre noir (1); car au jour du jugement j'abrégerai (ou je tournerai) par la grâce de Dieu, cent pages de ce livre.

Où est le messager du matin, afin que je confie à cet heureux courrier les plaintes de la nuit de la séparation?

Car il s'est trop fié à son bonheur. Vite! un verre! et je vous raconterai les aventures des rois Grim et Kiavous.»

—==—

Je m'enfonçai dans un coin de la prairie où le moindre bruit qui révélât la vie et le mouvement ne parvint à mon oreille. Là, à l'aspect des lieux sur lesquels s'étendait autrefois un sceptre si brillant, je crus voir se dessiner lentement devant moi le fantôme de la Grèce. Courbé pendant si long-temps sous une verge de fer, il se redressait fièrement et brisait sur les têtes de ses oppresseurs les chaînes indignes dont ses mains généreuses avaient été entourées. Mais quelle différence entre l'ombre que j'entrevoyais naguère et celle qui était en ce moment debout devant moi! Naguère, hélas! chaque siècle qui passait voilait sous son aile ténébreuse quelqu'un des rayons qui formaient jadis autour de son front une auréole éblouissante. Pâle, infidèle image de son sublime prototype, elle ne faisait errer sur lui le souvenir que pour l'inonder des pleurs de l'enthousiasme et du génie. Parti des lieux que dore l'astre du jour de ses feux naissans, un nuage sombre, lugubre et depuis long-temps immobile s'obstinait à voiler sous ses couches audacieuses cette splendeur qui jadis courbait devant lui toute la terre et même, volcan aérien, vomissait de temps en temps des tonneres sur le squelette chancelant. Sa voix qui tantôt roulait sur le monde auquel elle dictait des lois, et tantôt s'exhalait en sons si suaves, qu'on dirait des notes ravies aux concerts des Chérubins, cette voix, devenue de jour en jour plus faible, tantôt

(1) Allusion à l'ange que, selon les Musulmans, prend note des mauvaises actions de l'homme.

expirait tout-à fait, et tantôt faisait entendre des sons mourans, pour se lamenter sourdement sur le poids du sceptre qui l'écrasait. Muet sur son antique gloire qu'il connaissait à peine, il laissait à d'autres lyres le soin de célébrer ses trophées, dont le souvenir allait de jour en jour en s'effaçant dans son esprit. Il voyait avec chagrin des mains étrangères ramasser avec empressement ce pinceau et ce ciseau que l'attouchement de ses doigts sublimes avait immortalisés. Un souffle aride, enfant funeste de l'orient, desséchait de plus en plus l'arbre de Minerve qui formait autour de sa tête une couronne visible aux yeux des âges, même à travers les ailes de l'aigle romaine. Ses pieds foulaient ses propres ossemens, sans même se douter de la profanation, ou, si parfois une voix lugubre venait à travers les tempslui parler de ses Demosthène, de ses Epaminondas, de ses Aristote, de ses Platon, il jetait un coup d'œil sur lui même, et, remarquant sa difformité, exhalait sa douleur en sourdes lamentations. Cependant, ce fantôme mutilé d'une éblouissante réalité, semblable à Satan foudroyé par la main de Jéhovah, conservait sur son front séculaire quelques vestiges de sa grandeur antique. Cent fois le souffle de la tyrannie s'est acharné sur ces sublimes vestiges, et cent fois il s'est brisé contre eux; on dirait l'haleine d'un Zéphyre cherchant à déraciner un chêne superbe. La main qui s'appesantissait sur l'illustre victime ne parassait que plus ignoble et plus barbare par le rapprochement de l'oppresseur et de l'opprimé. Maintenant sa tête antique si long-temps courbée, se relève enfin après mille efforts infructueux. Sa main délivrée des fers honteux qui l'entouraient se baisse pour ramasser des palmes nouvelles, ou pour rassembler les débris épars de la lyre des Euripide et des Anacréon. Maintenant, tel qu'un vieil arbre rajeuni, il commence à croître à l'ombre de son propre trône occupé par un Prince qu'il chérit, et qui tâche de fermer les plaies dont il fut couvert pendant son long esclavage. Géant cent fois courbé, mais jamais écrasé par cet esclavage, il recommence à marcher dans la voie de l'immortalité qui fut son ancien domaine et ses Botzaris, ces Canaris, ont resaisi le glaive tombé des

mains des Thémistocle et des Miliade Ruine long-temps immobile et couverte d'un nuage,il se redresse et cherche à se dorer des rayons de son éclat antique. Feu long-temps couvé sosu une cendre qui l'outrageait, il révèle son ancienne activité par des étincelles éblouissantes. C'est ainsi que souvent les trônes renversés se relèvent, tandis que les colonnes des Empires naguère puissants craquent et s'écroulent sur les têtes même de ceux qui leur accordaient des siécles d'existence. C'est ainsi que les cris d'agonie d'un royaume se mêlent souvent au vagissement d'un autre C'est ainsi qu'une ruine gît souvent à côté de la pierre fondamentale d'une édifice somptueux, dans ce sombre royaume de la mort.

38. MÉDITATION

TÉLI TABIA.

Le jour que je visitai le joli village de Yéni-Mahalé, je poussai ma promenade jusqu'à l'emplacement agréable où s'élève la forteresse nommée Téli Tabia. Chemin faisant, je ruminai quelques passages de divers historiens relatifs au célébre Timourlenk (Tamerlan.) Voici entre autres ceux qui s'offrirent à ma mémoire.

Selon l'auteur du Lebtarikh, Timourlenk est digne d'être comparé à Alexandre le Grand pour la grandeur de ses actions. Cet historien n'est pas d'accord avec ceux qui prétendent que ce conquérant était pâtre et voleur de profession; au contraire il soutient que tous ses ayeux ont porté le diadême. On trouve à ce sujet un passage semblable dans les œuvres de Scheref Ali Jezdé. Le voici :

« Peder ber peder ta beadam reved
Heme paï ber takht Schahi nehed.
Tous ses ayeux de père en fils en remontant jusqu'à Adam
Ont tous posé le pied sur le trône de la royauté ! »

Un autre rapporte que les Tatars, ayant à leur tête Timour-

lenk, s'étant emparés, l'epée à la main, de la ville d'Halep et y ayant fait un terrible carnage, Timour y entra, et, après avoir assemblé les principaux docteurs de la loi, il leur dit qu'il voulait leur adresser une question, qu'il avait déjà faite aux docteurs de la ville de Hérat, et dont la réponce ne l'avait pas satisfait. Voici en quoi consistait cette question: « qui devait on qualifier du titre de Schehid (martyr), était-ce ceux de son parti qui étaient tués, ou bien ceux du parti ennemi?» Presque tous les docteurs resterent muets à cette demande. Mais le Cadhi Scharafeddin Moussa El Anisari lui répondit librement. « Seigneur, l'unique réponse que je puisse vous faire est celle qui a été faite jadis par notre prophète Mohammed à l'occasion d'une semblable demande qu'on lui avait adressée; je me contenterai d'être l'interprète de ses paroles.» Quelle fut la question qui fut adressée à Mohammed, lui dit alors, Abdalgebbar, Docteur de Samarcande? « Un Arabe dit un jour à Mohammed, répondit Scharaffeddin » O prophète! sontéils dans la voie du Seigneur ceux qui combattent pour leur propre défence, ceux qui combattent pour étaler leur courage et ceux qui combattent pour leur gloire et leur élévation? Mohammed lui fit la réponse suivante. « Men Katal letakoun Kelemat Allah hi ala liah fahan fi sebil allah.» Quiconque combat dans le but de confirmer et de certifier la parole de Dieu se trouve dans la voie de Dieu. Or, Seigneur, poursuivit Scharaffeddin, celui qui combat pour exalter la parole de Dieu, fût-il de notre parti ou du vôtre, s'il vient à périr dans la mêlée, est certes martyr» Cette réponse satisfit Abdalgebbar et sourtout Timour, qui continua à adresser d'autres questions au docteur Scharaffeddin.

Ahmedi Kermani, auteur du Timour namé, raconte que s'étant trouvé un jour au bain avec ce conquérant et plusieurs Seigneurs de sa cour, celui-ci lui proposa de faire et de dire quelque chose qui pût amuser l'illustre compagnie. Ahmedi, qui par son esprit et ses reparties heureuses s'était concilié l'amitié du conquérant, leur insinua que c'était à eux de proposer

quelque jeu qui pût les divrtir Alors Timour lui dit: Faisons un marché et mettons le prix sur la tête de chacun de nous, pour savoir la valeur d'un chacun. Ahmédi de lui obéir et de donner le prix à tous les membres de cette assemblée auguste avec beaucoup d'esprit et de bon sens. Timour, qui était alors de bonne humeur, lui dit : supposez que je fusse à vendre, combien m'estimeriez vous ? « Vingt cinq aspres, lui répondit Ahmédi.» Comment, répliqua le Prince, la serviette qui couvre mon corps en vaut bien autant. « C'est aussi à cause de cette serviette que je vous ai mis, à ce prix. Sans cela, vous ne vaudriez pas deux oboles » Timour, content de cette plaisanterie fit un cadeau fort considérable à Ahmedi. Quelques écrivains attribuent ce trait à un certain Baba Sevdai. Quoiqu'il en soit il suffirait, supposé qu'il en fut l'auteur pour prouver que Timour n'était pas aussi farouche que quelques écrivains et surtout quelques auteurs turcs le prétendent·

Les batteries nommées Téli-Tabia s'élèvent entre les villages modernes de Yéni-Mahalé et le Cavak d'Europe. Derrière la forteresse, existe une seul maison rouge assez spacieuse, près de laquelle sont plantés quelques figuiers. La vue du Fort est belle, et étendue. Je voyais vis-à-vis sur la côte d'Asie, le beau village nommé Anadolou Cavak au nord duquel sur le sommet d'une montagne d'une médiocre élévation, surgissent les ruines du château Génois, tout-à-fait brunies par l'haleine de quelques siècles. Peu-à-peu, un brouillard épais poussé par le vent du nord voila sous ses couches mystérieuses le colosse mutilé, mais grandiose. On dirait les nuages des Temps qui s'amoncèlent insensiblement sur un monument antique et qui finissent par le dérober entièrement aux regards scrutateurs des hommes. Dans ces environs, mon imagination rebâtissait le famenx temple de Jupiter Urius, et ma mémoire me rappelait le passage de Denys qui regarde la statue d'airain qui l'embellissai. Le voici exactement traduit. « Il y a dans ce temple une statue d'airain d'un art antique qui représente un enfant tendant les mains. Quelques-uns disent que c'est un symbole d

l'audace des navigateurs fait pour effrayer la témérité pleine de danger de la navigation et pour montrer le bonheur et la piété de ceux qui retournent en pleine santé, car l'une et l'autre ont leur danger. D'autres disent qu'un enfant errant sur la rive arriva un peu après que le bâtiment sur lequel il devait s'embarquer avait levé l'ancre, que, désespérant de son salut, il tendit les mains aux Cieux et qu'un Dieu ayant exaucé les prières de cet enfant, le navire rentra dans le port. Selon d'autres, un vaisseau s'étant trouvé sur mer et ayant été arrêté par un calme parfait, tout vent ayant cessé, les matelots furent tourmentés par la soif. Alors le maître du navire eut une vision, où il lui était ordonné de sacrifier son fils, sans quoi il lui serait impossible de poursuivre son voyage et de sentir les bienfaits du vent. Lors donc que ce Pilote, contraint par la nécessité, se préparait à sacrifier son enfant, celui-ci tendit les mains, et le Dieu, plein de compassion pour cette jeune créature qui allait souffrir un tourment si absurde, enleva l'enfant et envoya un souffle favorable.»

Au sud-est, le mont géant sur le front duquel est empreinte une sauvage majesté étalait fièrement sa cime et semblait dire «regardez moi, seul; je domine tout ce qui m'entoure.» Je voyais blanchir à ses pieds les murs de la forteresse du Madjiar, l'ancien Arghirion. Devant le village du Cavak d'Asie, je distinguais une quantité de bâtimens ancrés qui attendaient un souffle favorable pour déployer leurs larges voiles et sillonner les vagues menaçantes du Pont-Euxin. Au midi, je laissais errer mes regards sur les montagnes boisées de Thérapia et de Yeni keuïu dont l'aspect riant contrastait avec la nudité sauvage des monts de l'Asie qui se dressaient devant moi.

Pendant que je considérais tous ces objets différens, j'entendis à quelque pas, une voix assez agréable; c'était un soldat turc qui chantait la chanson suivante, que je trouvai, quelque temps après, dans un chansonnier turc:

« Ghamzéi hounriz sonmech tigh gham gham tschechminé
Baksalar lerzan, olourler samouroustem tschechmine

Itmessa arzì kiemend ol zulfi pur ham tschechminé
Olmassa ghamzen demandem yarou hem dem tschechminé
Mulki fitné böilé olmazidi musselim tschechminé
Gharetì dilden nitsché uftadeler olsoun
Duzdi ghamzé köchet tschechmindé olmech der kiemine
Sühr ilé dgiadouyi etmech djiahi babilde mekin
Ol nikiaht fitne enghizé hezaran aferin.
Fenni sihri äghrédir hem ghamziné hem tschechminé
Halkai zulfin hayal itdem ruhi pur tabdé
Keehti dil oldi sergherdan ghiné ghirdabté
Yok ghiné nazarété koudret dil bitabdé
Itsé assaïch katschan halvet seraî habde
Naz olour bikiané olmaz chivé mehrem tschechminé
Gösterer sen arzin ei mah missal aïnà
Chevkì rouyinlé olour dil touti ghiouya yéné
Mest olour her bir nöktede achik cheida yéné
Ben ilé nazou chivéden hali iken amma yéné
Bakmagha takat göturmez kimsé bir dem tschechminé
Maïl olmich yassumin seir eiléyub nazik tenen
Baghri hounder hasret leel lebinle ghontschenen
Fitnet cheidayi olmech bulbul ol gülchenen
Yalenez djevri deghil meftoun ou achuften sénen.
Beste dunyà zülfiné dil hasta âlem tschechmine.

« Ton coup d'œil cruel a présenté l'épée de la douleur à tes yeux, source de maux·

Sam et Rustem tremblent en contemplant tes yeux.

Si cette chevelure bouclée ne tendait pas de lacets à tes yeux,

Si les signes n'étaient pas de temps en temps les compagnons, de tes yeux,

L'empire de la séduction ne te serait pas ainsi soumis.

Comment voulez-vous que ceux qui sont tombés dans tes pièges soient exempts des ravages du cœur ?

Le voleur des signes s'est caché dans le coin de ton œil.

La magie et la sorcelerie ont choisi Babel pour leur sejour.

Mille bravos à cette beauté, source de tant de troubles!

Elle apprend l'art de la magie tant à tes signes qu'à tes yeux.

Les anneaux de tes cheveux, je me les suis figurés sur tes joues brillantes.

Le vaisseau du cœur a de nouveau échoué dans ce gouffre.

Le cœur débile n'a pas la force de te regarder encore.

Si ton œil repose dans un coin du palais du sommeil.

Les grimaces lui deviennent inconnues et les grâces ne lui sont plus permises.

Tu montres tes joues, ô miroir qui ressembles à la lune!

L'amour de ton visage rend encore le cœur d'un perroquet loquace.

Chaque parcelle de ta beauté enivre ton amant.

Quand même tu n'aurais pas tant d'attraits et de charmes,

Personne n'aurait la force de voir un moment tes yeux.

En contemplant ton corps gracieux, le jasmin sent de l'inclination pour toi.

Le bouton de rose de tes lèvres a fait saigner de désespoir le cœur du rubis.

L'amourenx Fitnet (1) est devenu le rossignol de ce parterre

Ce n'est pas le seul Havri qui est devenu ton amant, ta victime,

Tout le monde est lié à ta chevelure et le cœur de l'Univers est malade à cause de tes yeux.»

J'arrêtai enfin mes regards sur le canal qui serpentait à mes pieds. Des masses plus ou moins compactes de nuages étendus dans le vaste espace des cieux prêtaient en ce moment à la face presque immobile des ondes différentes nuances plus ou moins Foncées. L'œil se plaisait à considérer une à une ces teintes variées. Soudain cette eau limpide qui s'écoulait comme un beau fleuve, excita en moi le souvenir de la fameuse Aréthuse dont un grand écrivain a dit : Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée. Coule au sein furieux d'Amphitrite étonnée. Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs, Que ne corrompt jamais l'amertume des mers»

Alors je me rappelai l'amour d'Alphée pour cette nymphe de

(1) Fitnet et Havri son les auteurs de ces vers.

Diane, amour célébré par les lyres mélodieuses de tant de poètes, la métamorphose de cette nymphe en fontaine et celle de son amant en fleuve. Je me souvins de la constance d'Alphée qui passa, au dire de ces mêmes enchanteurs, du Peloponèse par le milieu de la mer, sans que ses ondes en fussent corrompues, et qui alla chercher jusque dans la Sicile sa fontaine chérie pour mêler ses flots avec les siens. Je me souvins de la sensibilité de cette Nymphe, sensibilité célébrée ainsi par le Coryphée des poètes latins:

Sed, ante alias, Arethusa sorores
Prospiciens, summa flavum caput extulit unda·
Et procul:, O gemitu non frustra exterrita tanto
Cyrene soror! ipse tibi, tua maxima cura
Tristis Aristaeus Penei genitoris ad undam
Stat lacrymans, et te crudelem nomine dicet.

(Georg: L. IV.)

Je n'oubliai pas non plus le vase jeté, en Elide, dans les eaux d'Alphée et trouvé en Sicile dans celles d'Aréthuse, ni les sacrifices offerts en Olympie sur les rives d'Alphée, tandis que le sang des victimes rougissait les flots de sa Nymphe. Voilà à peu près l'histoire des amours d'Alphée et d'Aréthuse, créée ou du moins colorée par le prisme ravissant de la poèsie; mais quoi? me dis-je, ne pouvons-nous pas trouver quelque moralité à cette fable brillante? Le fleuve d'Alphée qui traverse sans se corrompre, l'abyme salé des mers et qui va se confondre avec la fontaine d'Aréthuse après laquelle il soupire, ce fleuve n'est-il pas le symbole de la vertu qui passe, sans contracter aucune souillure, sur la face corrompue de la terre qu'elle dédaigne, et va se perdre au sein de la Divinité, seul objet de ses soupirs interminables et de sa passion sublime? Ce fleuve, dis-je, n'est-il pas l'image d'une âme brûlante qui se roule, pour ainsi dire, sur les épines, tant qu'elle est loin de l'Etre mystérieux qui l'attire et qui trouve des joies ineffables, d'indescriptibles délices, en s'élançant, après de généreux efforts, dans l'océan de ses perfections infinies? Heureux donc ceux

qui, se faisant un jouet des vaines illusions de la terre et de ses perfides caresses, marchent sans s'inquiéter de tout ce qui les entoure vers le gouffre immuable de l'Eternité ! Et malheur à ces cœurs pervers qui se collent, pour ainsi dire, sur la vile poussière du monde!

39. MÉDITATION

ROUMÉLI KAVAK.

Un matin que je suivis le chemin de Rouméli Cavak, j'ouvris les poésies du poète turc Fouzouli, que j'avais en ce moment sur moi, et, entre mille pièces charmantes, j'y remarquai les deux qui suivent :

« Sebâdèn gül yuzundé sunbuli pür pitsch tab oïnar
Sahasseh pér atschup gulchendé bir muchkini ghourab oïnar
Hiyali arizen dgevlan idet bou tschechmi pur nemdé
Nitschün kim mévdglenmech sondă aks afitab oïnar
Ruhun gueurguetsch olour doudi dérouni dèrdi dili hassil.
Behar eyami sehar berk rehcheudé se hab oïnar
Irak olsoun yéman gueuzden ne hoch saat der ol saat
Ki achak ilé maachouk éilénup nazou itab oïnar.
Benem bou naléi zarem baïrin bachiné kossan
Teikâr kiafir djehennemden ghiler ehli azab oïnar.
Riyayi zahidi huchkinn sémaïnden nolour hassil.
Hoch ol kim rind méiharé itschup dgidmi charab oïnar
Kiïoür gueuz perdessin hounabi hassreti haki merdum
Ruhundé lezeti didar zevkenden nekab oïnar
Fuzouli rechkden titirer dili pur houni achakken
Benà güchendé yaren her zéman kim laal nab oïnar»

» Le zéphyr joue avec les nombreux anneaux des épis du nard (cheveux) sur ton visage de rose.

Vous croiriez un corbeau musqué qui joue dans un parterre en y déployant ses ailes.

L'image de ta face erre dans cet œil rempli de larmes,

Comme on voit les reflets du soleil jouer dans une onde agitée

A l'aspect de tes joues, la fumée de l'intérieur des peines du cœur s'éschappe

Dans un matinée du printemps, lorsqu'un éclair brille, on voit jouer le nuage d'où il sort.

Qu'elle soit éloignée de l'œil du barbare cette heure délicieuse

Où l'amant s'entretient avec son amante, tandis que les gestes et les doux reproches jouent.

Si vous mettez sur la tête d'un chameau mes plaintes et mes gémissemens,

L'infidèle sortira de l'enfer et cette victime des douleurs rira et jouera.

Quel avantage y a-t-il à prêter l'oreille aux paroles hypocrites d'un religieux sec?

Heureux le buveur déterminé qui joue avec les verres.

Les larmes du sang du désespoir qui déchirent le cœur de l'homme forment un rideau devant les yeux.

En contemplant tes joues, ton voile joue d'aise sur ton visage

O Fuzóuli! la jalousie fait palpiter le cœur ensanglanté de l'amant,

Chaque fois que dans la partie inférieure de l'oreille de son amante joue un rubis pur.»

Ce n'est certes qu'un pinceau plein de fraîcheur et de délicatesse qui peu esquisser un pareil tableau. La douleur et la grâce d'Anacréon s'y font souvent remarquer. On y rencontre cependant quelques idées qui dérivent d'un goût assez équivoque; telle est celle du damné qui sort riant et dansant de l'enfer; telle m'a paru aussi, si je ne me trompe, le rubis de l'oreille qui fait palpiter de jalousie le cœur de l'amant.

La seconde chanson est aussi, selon moi, pleine de délicatesse et de charmes: La voici:

«Kanghi ghiülchen gülbüni rervi heramanendjé var
Kanghi ghiülbün uzré ghontschéi leal handanindjé var
Kanghi houni sen ghibi dgéladé olmichder ésir
Kanghi dgeladen kilidji nevki miyghianendjé var

Kanghi ghiulzar itsché bir gül atschilur husnen guibi
Kanghi gül berk leb leoeli dur efschanendjé var
Kanghi baghen var bir nahli kadeu tek barver
Kanghi nahlinen hassili sibt zenehdanendjé var
Kan ghi bezm olmech munever bir kaden tek chemuden
Kanghi chémen cheulessi rouhssari tabanendjé var.
Kanghi yerdé tapilur nisbet sana bir guendj hüssn
Kanghi guenzen ajderi zulfi perichanen var
Kanghi gülchen bülbüli seuyler Fuzouli sen guibi
Kanghi bülbül nalessi feryad efghanendjé var.»

Qeulle roseraie offre-t-elle une ros e dont la tige soit comparable à ton cyprès (ta taille de cyprès) marchant pompeusement?

Quelle est la tige de rose qui porte un bouton aussi riant que ton rubis? (la bouche de rubis)

Quel homicide livré au bourreau peut-il t'être comparé?

Quel couteau de bourreau a-t-il une pointe comparable à tes paupières ?

Quelle est la roseraie où s'épanouisse une rose dont la beauté égale la tienne?

Quelle feuille de rose est belle, comparable à tes lèvres répendant des rubis ?

Quel jardin possède-t-il un arbre portant des fruits comme ta taille ?

Quel est l'arbre qui produit quelque chose de comparable à la pomme de ton menton ?

Quelle est l'assemblée qui est éclairée par une chandelle telle que ta taille ?

Quelle chandelle a-t-elle un éclat tel que celui de tes joues ébl ouissantes ?

Quelle est la terre qui couve un trésor aussi beau que toi?

Quelle est le dragon des trésors qui possède une chevelure ondoyante comme la tienne ?

Dans quel jardin y a-t-il un rossignol, qui chante, ô (Fuzouli), comme toi ?

Quel rossignol fait-il entendre des plaintes comparables à tes soupirs, à tes gémissements?

En arrivant à Roumêli Cavak, je fis une station dans une petite place située tout près des forterosses dont je parlerai plus bas. Là, je m'approchai d'un individu au visage hagard et, ayant trouvé le moyen de le questionner, je sus qu il était Curde. Cette nation étant encore assez peu connue, j'en donnerai ici quelques notions à mes lecteurs.

L'antiquité de cette nation est prouvée tant pur le témoignage de Xénophon, qui donne aux Curdes le nom de Cardaks, que par celui des historiens romains qui les appellent Cordouens ou Cordouans. On lit dans le Chahnamé de Ferdoussi une petite fable assez intéressante relative à l'origine des Curdes. En voici la traduction.

« La cruauté de Djioake, de la dynastie des Pich-dadiens attira sur le poète une misère horrible. Grâce à la malice des démons, deux serpens naquirent de ses épaules et s'attachèrent à son corps, de manière à ne pouvoir pas en être arrachés. Il fallait pour assouvir leur avidité les nourrir chaque jour du cerveau de deux hommes. Le cuisinier du roi sut, à force de ruse, sauver chaque jour l'un des infortunés destinés à la nourriture de ces animaux, et, après l'avoir soustrait à la mort, l'envoyait sur les montagnes. C'est de ces hommes sauvés de cette manière que se forma dans la suite des temps la race de Curdes. »

D'autres prétendent que ce peuple nomade est originaire de l'Arsacie. Quoiqu'il en soi, il parat que leur religion primitive était celle de Perses. Ce n'est que beaucoup plus tard, qu'ils embrassèrent le mahométisme. Durant les croisades, il épousérent le parti des croisés e firent avec eux la guerre contre Melek Echraf, Soudan d'Egypte; mais, ayant été défaits, il se virent obligés de sortir de la Palestine et de la Syrie. Alors un grand nombre se refugia à Diarbekir, d'autres se mêlerent aux Arabes Bédouins et d'autres enfin menèrent une vie vagabonde dans une partie de l'Arménie.

Mr. Amédée Jaubert nous apprend dans un ouvrage intitulé voyage en Arménie et en Perse fait dans les années 1805 et 1806 que la contrée peuplée par les Curdes était jadis limitée au nord par la Colchide, à l'Orient par les deux Médies, au Sud par la Chaldée e [redacted]

S'il est vrai que la masse des Curdes n'a jamais été assujétie à aucune puissance; il est également vrai qu'ils ne sont pas liés entre eux par des nœuds assez forts pour former eux-mêmes une puissance à part. Il n'est pas exact de dire que tous les Curdes n'ont d'autre occupation que celle d'enlever et de massacrer tout ce qui leur tombe sous la main, puisqu'il est certain que plusieurs d'entre eux s'occupent d'agriculture et de pâturage. Ils mènent ordinairement une vie errante et vivent sous des tentes qu'ils transportent partout où ils veut, comme les Bohémiens. Mais leurs tentes sont beaucoup mieux tenues, chose que je puis affirmer hardiment, m'étant trouvé moi-même sous la Celle d'un Curde, durant mon voyage en Arménie. C'est dans un autre ouvrage que je fais la description de la tente sus-énoncée, et je n'ai pas jugé à propos de la faire paraître ici, pour ne pas tomber dans des redites.

Les Curdes sont généralement robustes, sobres, hardis et adroits; malgré leur amour pour le brigandage, ils sont reconnus comme fort hospitaliers et fidèles à tenir leurs promesses. Quant à la première de ces vertus, on peut s'en assurer dans le voyage intéressant de Mr. Rich dans le Curdistan. On prétend que leurs Chefs se vantent de descendre en droite ligne de Noé.

Leur langue est dure et paraît, au dire d'un écrivain russe, une des langues anciennes de l'Asie conservée dans les montagnes après la grande incursion des Mogolo-Tatars. Elle a des termes où la lettre R est répétée deux et trois fois ensemble.

La valeur des Curdes est célèbre; mais il est bon de remarquer ici que cette valeur n'a rien de semblable à celle des nations connues par leur bravoure, telles que les Français et les Russes, elle consiste en une animation momentanée, telle que celle des Janissaires. Dans les champs de bataille, ce qu'ils ont de plus redoutable, c'est leur cavalerie. Leur audace se fait sur tout remarquer lorsqu'ils se précipitent pour sauver leurs blessés, ou leurs morts.

Je m'arrête ici d'autant plus que je parle très au long de

cette nation dans mon voyage en Arménie. C'est dans cet ouvrage que j'ai également placé plusieurs details ayant trait à la nation arménienne ancienne et moderne, matière que je n'ai pu et dû traiter que superficiellement dans mes Méditations Bosphoriques.

Le village de Rouméli-Cavak. qui prend naissance au bord de la mer, s'allonge sur une ligne étendue et va se perdre dans des gorges arides qui séparent des collines rocailleuses, en traçant différentes sinuosités. Du sein d'un amas informe de vieilles maisons, surgissent de temps en temps un cyprès majestueux ou un platane antique dont les branches étendues sur les toits de ces maisons harmonient merveilleusement avec la vétusté de ces débris chancelans et semblent veiller à ce qu'ils restent encore debout. Les maisons sont, de ce côté là, contigües à un vaste cimetière turc qui s'enfonce dans un vallon pittoresque. Au rivage de la mer, la vue est bornée, au midi, par un sombre cap. Au nord, s'élèvent des batteries flanquées d'un château élevé. Ces fortifications fabriquées l'an 1783 par l'ingénieur Toussaint ont été réparées et agrandies l'an 1794 par Monier. Vis-à-vis, sur la côte d'Asie, le village d'Anadolou-Cavak, s'étend en amphithéâtre et se prolonge, du côté du nord, jusqu'aux pieds de la colline dont le sommet porte les ruines du château génois. Au nord de ce château, l'œil glisse sur une longue chaîne de montagnes dégarnies d'arbres et de maisons, sur la forteresse de Fil bournou et celle de Borias et commence à découvrir le Fanal d'Asie. Au midi du Cavak d'Asie, s'élève majestueusement le mont Géant. Considéré à une certaine distance du rivage, le Bosphore se présente sous l'aspect d'un lac dont l'onde baise tour à tour les rives de l'Asie et la côte de l'Europe. Je m'éloignai insensiblement du village Rouméli-Cavak et commençai à gravir péniblement une haute montagne qui le domine du côté du nord. Arrivé au sommet de ce mont à l'aspect sombre, je me trouvai aux pieds des ruines de quelques voûtes bâties en briques et en pierres, de l'épaisseur de 15 pieds et de la hauteur de 22. Une seule d'entre elles est

tout-à-fait ouverte; quant aux autres, elle sont ou entièrement comblées, ou seulment fermées d'un côté· Ces voûtes qui sont au nombre de dix, occupent un espace.d'environ 65 pas et s'élèvent sur le sommet et sur les flancs de cette montagne, vis-à-vis du château Génois. d'Asie. Tout près de ces débris, se dressent d'immenses blocs de pierres et de briques qui ont évidemment apparteuu à ces voûtes en ruine, et au sud-ouest, à une légère distance, s'élèvent des murs ruinés, qui doivent avoir servi d'enceinte à ce qui paraît avoir été une forteresse et se prolongent jusqu'à la colline dominant, au nord, le village de Kavak. Ces ruines sont, à mon avis, les restes du château Génois d'Europe dont parle Mr. Adelaïde de Montgolfier dans l'article Bosphore. (Voyez le Dictionnaire de la conversation) ou de la forteresse nommée alors Polichnion dont fait mention l'auteur Grec de Constantinople ancienne et moderne, qui se trompe selon moi, en plaçant dans le même lieu les anciens temples de Rhée, se Sybille et de Sérapis, lesquels devaient avoir été situés au nord de cette montagne dans l'endroit counu aujourd'hui sous le nom de Mavromolos. (1) Cette fortesesse, quoique réparée du temps des Empereurs Grecs, noffre plus, comme on vient de voir, que des ruines. C'est à peu-près d'ici que devait s'étendre jusqu'au château Génois cette chaîne de fer qui obligeait tous les vaisseaux, qui faisaient voile de la mer noire à Byzance et ceux qui suivaient la direction contraire à payer le droit Impérial. Tournefort, qui fait aussi mention des ruines de cette citadelle, doute si elle a été élévée par les Empereurs Grecs, ou par les Byzantins. On pau consulter la dessus l'ouvrage de Mr. J. Hammer sur le Bosphore (2 vol. Page 263.)

En attendant, je repris tout pensif le chemin de Cavak et je rencontrai, en y arrivant une vieille hideuse qui se traînait malgré le secours de son bâton. Cette vue me fit faire quelques réflexions sur la vieillesse. Lorsqu'on est « dans la saison de la chaleur et des émotions généreuses ; dans la saison où le cœur

(1) Voyez la forteresse intitulée ainsi.

est spontanément excité à l'admiration pour ce qui est grand, embrasé de l'amour de ce qui est beau, excellent et *fondu* à la *découverte* de la tendresse et de la beauté (1)» on n'envisage ordinairement les objets qu'à travers le prisme des illusions. Alors on aime a se bercer de mille chimères éclatantes, on se crée d'amirables perspectives, on dore l'avenir dont on recule à son gré les limites, on laisse captiver son cœur par les chaînes suaves de l'amour; alors souvent un seul regard allume dans l'ame une flamme long-temps inextinguible. Mais lorsque les doigts glacés des temps décolorent les lèvres que les poètes orientaux comparent si souvent à de rians boutons de rose, courbent cette taille assimilée par les mêmes au cyprès marchant avec faste et tracent de rudes sillons sur un front qui jadis était le nid des Grâces, alors *former follies have vanished, aut are forgotten;* alors les illusions que l'on caressait avec tant de délices se dissipent comme la fumée au gré des vents; alors cette chevelure dont les anneaux d'or effleurant le jeune front d'un amant, allumant dans son cœur des volcans, y soulevait des orages, le regard dont la douceur souvent trompeuse y réveillait le délire, en un mot ce réel, ou cet idéal enchanteur dont l'apparition effective ou imaginaire était une source féconde de douceurs célestes, ne s'offre plus au regard que sous l'aspect d'un objet indifférent, ou ne se peint dans une imagination glacée que sous des traits décolorés; alors on se demande souvent s'il valait la peine de se laisser éblouir par des charmes qu'un souffle peut anéantir.

Mais ce n'est pas seulement la beauté terrestre que les doigts glacés de la vieillesse aiment à presser, pour en faire sentir le néant. Si, marchant vers la tombe, d'où quelques pas seulement la séparent, elle s'arrête parfois à analyser les rayons de la gloire, dont la seule image reflétée sur de jeunes fronts réveille dans les cœurs des jeunes gens un si vif enthousiasme, soit qu'elle la considère face à face, soit qu'elle l'envisage au travers des nuages des siècles qui, au lieu de le voiler, aug-

(1) Blair.

mentent son éclat, soit qu'elle la poursuive sur les champs de bataille où elle la trouve assise, souillée de sang, sur des monceaux d'ossemens, soit qu'elle la cherche sur la cime scabreuse du Parnasse, où dans tous les lieux que son pied léger aime à friser, elle l'assimile, en souriant, à ces bulles de savons que le soleil dore parfois de ses rayons et dons les enfans, qui s'en servent de jouet, admirent l'éclat avec tant de naïveté.

J'aime à me représenter un veillard assis à l'ombre d'un arbre qui se revêt avec grâce d'un nouveau feuillage, tandis qu'un rayon du soleil, vainqueur de la barrière impuissante qui voudrait arrêter son essor, se glisse mollement sur son front chauve ou caresse sa blanche chevelure peut-être pour la dernière fois. Là, si un suave zéphyr fait frissonner les feuilles qui s'étendent sur sa tête, il interroge ce bruit flatteur qui lui semble une voix des temps écoulés et qui réveille mille souvenirs dans son esprit. De là, il jette son regard sur les beautés de la nature et tout ce qu'il contemple est pour lui un objet d'admiration. Il compare les momens qui lui restent à la durée de l'Univers et gémit en pensant que la tombe l'enfoncera bientôt tout entier dans ses ténèbres mystérieuses, tandis que la vague continuera peut-être pour des siècles innombrables à bercer sur sa cime des embarcatinos flottantes, tandis que les épis continueront à livrer aux baisers des Zéphyrs leurs sommets dorés, tandis que les vents continueront à arracher à l'Océan agité des gémissemens sublimes. Heureux alors, heureux! si l'on peut dire de lui: il quitta sans regret un monde où il n' a point fait un pas sans fixer ses yeux sur le volcan mystérieux qui dans ses éruptions sublimes a vomi les mondes.

40. MÉDITATION

MAVROMOLOS.

« Dichoso el che sin embozos,
Celia, tu beldad gozò
Pues pudò ver rayo a rayo

Ces vers de Don Andres de Prado que je ruminai un jour qu'allant à Mavromolos je rencontrai une beauté turque, dont les charmes, bien qu'à demi voilés, me parurent avoir de quoi séduire les plus sages, ces vers, dis-je, me fournirent quelques souvenirs et quelques réflexions relativement à la littérature Espagnole. Cervantes de Saavedra fut l'un des écrivains d'Espagne qui s'offrirent les premiers à ma mémoire. Ses ouvrages tant en prose qu'en vers, sont pleins de délicatesse. On sait qu'il a été Secrétaire du Duc d'Elbe, qu'il a été traité avec mépris par le Duc de Lerme, et que c'est pour se venger de ce ministre qu'il composa son fameux Don Quichotte. La misère à laquelle cet écrivain remarquable a été en proie, me fit faire de bien tristes réflexions sur le sort de la plupart des gens de lettre. Nous avons de lui, outre Don Quichotte, douze nouvelle intéressantes, huit comédies, sa Galatée et ses travaux de Persillis et de Sigismonde. Don Alonso de Castillo est connu par des nouvellestelles que « el amor por la piedad, el SoberbioCastigado, el Defensor contra si » et par son poème intitulé l'Araucana. Don Alonse Geronimo de Salas Barbadillo, Don Diego de Agreda y Varges jouissent aussi d'une réputation assez étendue. D. Eugenio de Tapia a fait plusieurs pièces qu'on lit avec intérêt, et, entre autres, le morceau satirique intitulé: la Muerté della Inquisition « François Quevedo a réussi en plus d'un genre. D'après le critique judicieux Nicolas Antonio, toutes les pièces héroïques de Quevedo ont de la force et de l'élévation. Ses vers lyriques se distinguent par leurs douceur et ses pièces bouffonnes par une certaine facilité, par des plaisanteries spirituelles, par un sel qui plait au lecteur. Calderon, Mendoza, Lope et Aleman ont aussi acquis une réputation bien méritée. Quant à la langue Espagnole, c'est la castillan mêlé, au midi, de plusieurs mots arabes. Elle est riche, harmonieuse, énergique, expressive. Suivant un littérateur, elle abonde en mots sonores très favorables à la poésie, mais qui prêtent peut-être trop à l'enflure et à l'exagération. Du reste, cette langue n'est pas en usage dans toutes les parties de l'Espagne. Dans

la Catalogne et dans le Royaume de Valence, on se sert de l'ancienne langue ronmane, et les Basques parlent l'escual dounak qui ressemble au sanscrit. Pour revenir aux écrivains espagnols, outre les auteurs que j'ai dejà cités, on peut nommer avec éloge les poètes Villema, Juan de Ercina etc. les historiens Moralès, Mariana, Ulloa, Solis et les économistes Isanda, Cabanus etc.

A côté et même au dessus des noms qu'on vient de voir, on peut placer Luzan, auteur d'une poétique fort estimée, Morotin, auteur de la petite maîtresse et de la Lucrèce, Montiano, poète tragique, Torrepalma et surtout Agala, Rios Gonzàles Iglesias, Yriarte, Llaguno, Jovenallos e Joseph Cadalso. Ce dernier naquit à Cadix en 1741. Quoique mort jeune, il a écrit plusieurs ouvrages. L'un entre autres qui se fait remaquer par la verve et la gaîté qui y domine est intitulé: Les érudits à la violette, ou cours complet de toutès les sciences, divisé en sept leçons, pour les sept jours de la semaine, et publié en faveur de ceux qui prétendent savoir beaucoup en apprenant peu. Par cet écrit, son militaire,son voyageur et son philosophe à la violette, l'ingénieux écrivains en question répandit un ridicule éternel sur le dandysme pédantesque qui régnait alors en Espane. Dans ses poésies lègeres, on remarque beaucoup de grâce et de facilité. Mais c'est surtout, dit Mr. L. Lemaître, par ses anacréontiques et ses lettrilles qu'il a rendu son nom populaire en Espagne. Il y règne, ajoute le critique, une naïveté piquante, une molle et ingénieuse gaîté. On ne peut pas faire même éloge de son Optique du Cortejo, où il voulut attaquer le sigisbéisme, ouvrage déclamatoire dont quelques passages pourtant se lisent avec intérêt. Deux ouvrages plus importants que ceux qu'on vient de voir sont ses *Nuits Lugubres* et *ses lettres maroquins*. On rencontre dans le premier la touche forte et lugubre de Young et dans le second, il a pris pour modèle les lettres persanes. Cet auteur mourut au siège de Grenade l'an 1782 à l'âge de 40 ans. Il servit de précepteur au célèbre Melendes qui le surpassa.

Aaujourd'huit le coloris jadis si brillant de la poèsie Espagnole a beaucoup perdu de son éclat. Selon la remarque d'un homme de lettres « les étoiles sont peu nombreuse sur l'horizon poétique de l'Espagne, mais moins elles sont nombreuses, plus il serait injuste de les perdre de vue. Jetons donc un coup d'œil sur les écrivains les plus marquans de l'Espagne moderne, voici ceux qui méritent le plus d'être signalés: Quincana, auteur d'un ouvrage intitulé: Vies des Espagnols célèbres, poète et historien. Nicaeio Gallego, poète lyrique; son éloge sur le massacre de Madrid en 1808 est célèbre. Vega, imitateur de Scribe et victime infortunée de l'amour. Don Alberto Lista, poète et mathématicien, occupé aujourd'huit à traduire l'histoire universelle de Mr. de Ségur et à rédiger la gazette de Madrid, Gorositza, Hermosilla, qui tâcha de réfléter dans l'idiome majestueux de l'Espagne les beautés éclatantes d'Homère. Bengos, qui rendit dans la même langue les poésies d'Horace. Martinez de la Rosa, auteur dramatique, le Conte Foreno, dont la main trace d'une manière ferme l'histoire de l'Espagne contemporaine et Don Ange de Saaverda, auteur, entre autres, de l'enfant trouvé arabe (el Moro exposito.) Les œuvres de cet écrivain offrent des traces d'imitation du célèbre Walter-Scott. On remarque en lui des élans lyriques et des mouvemens dramatiques; mais on lui fait plusieurs reproches, entre autres, celui d'être trop prolixe. (1).

Maintenant pour tenir ma promesse, je vais faire paraître ma traduction Espagnole d'une fable dont le lecteur a déjà connaissance.

El sol y la nube.

Una nube la qual por la reflexion de los rayos del brillante sol habiendo sus extremitades adornatas de plata en movimiento, encantada del esplendor del qual se veyó adornada, empezò a vantarse y esclamó « mi lucimento no tiene principio» Fœbo, que tiene sus capellos de oro, oyendo con indignation estas palabres imprudentes, por castigo de la orgullosa nube,

(1). Voir notre tableau synoptique des littératures des langues les plus remarc

de su disco de fuego arrojò un torrente de rayos vengativos, y la nube, despues de haber perdido su esplendor deslumbrante, haviendosi vuelta palida, debil y sen consistencia, fui trasformada en lluvia.

Quantos locos se vantan de un esplendor efimero! su lucimiento desaparece en un istante. Esa verdad es evidente en las Cortes:

Avant d'arriver à Mavromolos, je m'arrêtai quelques instans à Roumeli Cavak hors d'un café qui se trouve près de la batterie de ce village. Là, je m'approchai de quelques graves Musulmans qui, de propos en propos, me parlèrent du Couranm et me demandèrent mon opinion sur ce livre prétendu sacré. Je ne puis qu'admirer, répondis-je le plus sérieusement qu'il me fut possible, cet ange habitant du troisième Ciel dont les mains sont séparées par une distance de soixante dix mille journées et qui tient un livre où il lit éternellement; ces pépins de pommes qui se métamorphosent en des filles si belles et si douces que si une d'elles crachait dans la mer, son eau perdrait toute son amertume; ces anges aux têtes de vache dont les cornes ont quarante mille nœuds et qui sont éloignées les uns des autres de quarante journées de chemin; ceux d'entre eux qui ont soixante dix mille bouches, chaque bouche soixante dix mille langues, chacune desquelles loue Dieu soixante dix mille fois le jour, en soixante dix mille langues différentes; ces quatorze cierges allumés qui sont devant le trône de Dieu et qui contiennent cinquante journées de chemin d'un bout à l'autre.

Le lecteur voit aisément que j'ai fait à peu près comme Stratonicus qui dans un discours qu'il prononça en l'honneur des Crétois, leur dit: « C'est parmi vous que tous les arts furent découverts; c'est vous qui en avez enrichi la terre. Saturne vous donna l'amour de la justice et cette simplicité de cœur qui vous distingue. Vesta vous apprit à bâtir des maisons; Neptune à construire des vaisseaux. Vous devez à Cérès la culture du blé, à Bacchus celle de la vigne, à Minerve cello de l'olivier. Jupiter détruisit les géans qui voulaient vous as-

servir. Hercule vous délivra des serpens, des loups et des diverses espèces d animaux malfaisans Les auteurs de tant de bienfaits admis par vos soins au nombre des Dieux, reçurent le jour dans cette belle contrée et ne sont maintenant occupés que de son bonheur.»

Puis il leur mit sous les yeux les guerres de Minos, et les amours de Pasiphaé, cet homme qui naquit avec une tête de taureau.

Mais si je jouai le rôle de ce railleur, ces bons musulmans adoptèrent celui des Crétois; c'est à-dire qu'ils m'applaudirent de toutes leurs forces.

Mavromolos dont le nom turc est *Cara tachi* (la pierre noire) est ainsi appelé, dit un savant, à cause du voisinage du pont Euxin que les Grecs nomment *Mavri Thalassa*, (mer noire) plutôt à cause des nuages et de brouillards qui l'environnent, que pour la couleur de la mer Il y avait anciennement à Mavromolos un môle qu'on nommai *échelle du commerce*, car on y payait un impôt sur le passage.

Chaque année le 15 Août, il avait une foire. On remarquait jusqu'à l an 1026 de l hégire, (1617) deux chambres et un bois où quelques moines Grecs s étaient refugiés quelque temps après, ils y ajouterent de nouvelles fabriques; et y plantèrent des jardins, des vignes, des moulins, des piscines et une Eglise. J'ajouterai ici que ce couvent était regardé comme l'un des plus réguliers que possèdent les Grecs et que le noviciat s'y prolongeai au delà de deux ans. Tant le monastère que l Eglise furent démolis par ordre de Schehid Ali Pachà. (1)

C'est dans ces environs qu'existaient jadis les temples de Sérapis et de Rhéa. Rhéa était, selon Hésiode, fille de la terre et du ciel, et, selon Platon, de l'Océan et de Théus, femme de Saturne et mère de Jupiter. Elle a aussi d'autres noms, tels que

---

(1) L'annaliste Raschid raconte d'un manière assez détaillée tant la construction que la démolition de ce monastère. Ce passage a été traduit par Mr. I Hammer dans son ouvrage sur le Bosphore 2 vol. Page 265.

celui d'Ops, de Cybèle etc. Selon Sanchoniaton, elle, fut mère de sept fils.

Sérapis, qui était adorée en Egypte et dans plusieurs endroits de la Grèce, eut un temple dans le cirque de Flamminius, à Rome. J. F. Materculus fait dériver le mot Sérapis de Sara, mais d'autres prétendent qu'il provient d'Apis et du mot hébreux *Sor*, qui signifie bœuf; d'autres encore croient que les mots hébreux *Sar Abir*, (Prince puissant) en sont l'étimologie. Sérapis avait à Alexandrie un fameux temple nommé Serapéon.

Tournefort semble porté à croire que la cour du célèbre Phinée, que les Argonautes allèrent consulter après avoir quitté les états du Roi Amycus (1), se trouvait à Mavromolos, où il y a, dit il, un port convenable et un ruisseau très agréable. Cette opinion n'aurait rien de trop absurde, si elle s'arrêtait là; car Mavromolos n'est pas trop éloigné des iles Cyanées dans le voisinage desquelles était très-certainement établie la Cour de ce Prince infortuné. Mais ce célèbre voyageur ajoute qu'il ne serait pas trop hardi de conjecturer que l'ancienne Salmydissa où, d'après Apollodore, Phinée avait sa résidence, s'élevait dans l'endroit qu'occupe aujourd'hui le beau village de Belgrade. Or Belgrade étant dans une distance assez considérable de Mavromolos, comment pourrait-on supposer avec Tournefort que ce dernier lieu a été le port de la ville sus-énoncée? Comment accorder cette opinion avec Apollonius qui met dans la bouche de Phinée les paroles suivantes: « en me quittant, vous verrez incontinent les Cyanées? » D'ailleurs, Mr. Tournefort cite lui-même un autre passage d'Apollonius dans lequel il est dit expressément que les Argonautes jetèrent l'ancre près de la cour de Phinée. Cette cour ne pouvait donc pas être éloignée du rivage. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans tout ceci, c'est que le célèbre botaniste dont je réfute ici la conjecture n'a vu sur cette côte d'autre port que celui de Mavromolos; a-t-il donc oublié ceux des Ephésiens et des Lyciens? Quoi qu'il en soit, je trouve que P. Gilles a raison de placer la cour sus-

(1) Voyez Apollonius de Rhodes.

mentionnée dans les environs du lieu appelé par Denys *Myrtæum* et situé au dessus de ce dernier port. Quant à la position de l'ancienne Salmydissa, nous devons avouer que nous n'en savons rien de certain.

Mélétius se trompe en plaçant le port du laurier insensé entre Thérapia et Mavromolos. Ce port est situé en Asie, comme on le verra à sa place.

Accompagné d'un conducteur turc, qui m'assura avoir vu dix ans auparavant dans un ancien édifice semblable à une caverne plusieurs crânes humains, je me rendis sur les lieux dans l'espoir de les y trouver encore; mais après avoir gravi avec beaucoup de peine la montagne où cette ancienne bâtisse existait, je l'ai trouvée encombrée de terre et de pierres. Tout ce que j'ai vu sur ces hauteurs autrefois fréquentées et maintenant désertes, ce sont des restes de murailles encore de bout, appartenantes au monastère et à l'Eglise sus énoncés et un filet d'eau qui fournissait probablement de l'eau aux habitans de ce monastère. Quant aux crânes humains dont il a été question, leur existence en ces endroits n'a rien d'extraordinaire, puisqu'il y avait, comme on l'a vu, un monastère et une Eglise. Cependant j'ai demandé, avant de m'éloigner de ces lieux, à un pêcheur qui habite constamment le rivage de Mavromolos, s'il a vu les crânes sus-mentionnés; il m'a répondu affirmativement, en ajoutant que maintenant encore il serait très-facile de les trouver, moyennant quelques légères excavations.

Au souvenir de ces crânes que j'avais probablement sans m'en apercevoir, foulés aux pieds, je tombai dans une mélancolie profonde:« Ces crânes, me dis-je en soupirant, formaient jadis des têtes pensantes; que de pensées, que de plans, que de projets doivent avoir couvé dans ces têtes! et maintenant ils restent immobiles dans des décombres lugubres où règne le silence. O terrible immobilité! ô silence éloquent! combien tu contrastes avec le vain bruit des cités, avec l'agitation des flots des mers, avec les convulsions des empires, avec les cris bruyans de la joie, avec les sanglots des malheureux mortels!

Ombres qui n'entendez pas même le murmure monotone des vents qui soupirent dans ces plages, réveillez-vous en ce moment et daignez me révéler quelques uns des secrets du tombeau! Qui sait depuis combien de siècles vous avez échoué contre cet écueil, qui voit tôt ou tard tomber à ses pieds tout ce qu'il y a de plus grand, tout ce qu'il y a de plus éclatant, tout ce qu'il y a de plus magnifique sur la terre? Qui sait quelles pensées, quelle fumée, quel néant vous occupèrent lorsque vos pieds effleurèrent ce globe infortuné? Avez-vous aussi couru après des chimères, avez-vous plié un genou tremblant devant des fantômes, avez-vous essayé de vous enivrer dans la coupe de la félicité, qui échappe toujours aux lèvres avides de l'homme? De quel œil voyez-vous les grandeurs et les pompes du monde, maintenant que vous ne les envisagez plus à travers le prisme de nos préjugés? Hélas! vous marchiez aussi, ainsi que nous, dans différens sentiers que vous croyiez aboutir à la fortune et au bonheur; mais la mort a soudain soufflé sur vous, et vous êtes tombées aussitôt, et les hommes n'ont plus pensé à vous, et l'oubli du tombeau vous a dévorée. Dressez-vous donc sur les ruines qui vous entourent de tout côté; et, unissant vos voix lugubres à la voix éloquente de Salomon, criez aux mortels qui sont encore debout: « Vanitas vanitatum et omnia vanitas. »

41. MÉDITATION

LA RIVIÈRE CHRYSSORRHOAS.

M'étant trouvé un jour près de Mavromolos, (1) je désirai continuer ma course jusqu'à la rivière Chryssorrhoas. Je m'acheminai donc vers ce lieu en réveillant dans mon esprit quelques souvenirs relatifs à la littérature arabe.

Ravendi Ahmed Ben Jahia Ben Ishak, surnommé el Zendik (le Saducéen) a écrit divers ouvrages. Nous nous contenterons

(1) Voyez la méditation de ce nom.

de nommer ici son Nassib al dhehab (portion d'or,) son kitab el ferid, (livre unique) et son kitab al zamroud (livre des émeraudes.) Ben Schohnah a fait un catalogue de ces livres.

Mouhibed dit Aboul Valid Mohammed Ben Kelaleddin el Hanefi plus connu sous le nom de Schohnah docteur des plus célèbres, est l'auteur d'un livre intitulé *Lissan al hokkam fi marefat al ahkam* et d'une histoire qui porte le titre de *Raoudhat al menadir fi ilm alaouail u alovakhir*, qui est divisée en quatre parties. La première porte le nom de *Miftah* (clef), la seconde est intitulée Misra el ewel, (première porte) la troisième *Misra sani*, (la seconde porte) et la quatrième porte le nom de Khatemah (conclusion). Mr. d'Herbelot, qui cite souvent cette histoire dans sa bibliotèhque orientale, en garantit l'exactitude. Il a laissé d'autres ouvrages qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Maintenant, pour donner une idée de l'incroyable quantité des poètes arabes, je me contenterai de faire paraître les noms de quelques uns des nombreux écrivains qui, sous le nom de Thabacat al Schouerà, ou sous d'autres titres ont écrit leurs vies. Abou Mohammed Ben Abdallah appellé aussi Ebn Catibah, Aboul Abbas Abdallah Ben al Mötaz el Abassi Abou Mansour al Thaalebi surnommé El-oustad al Sabek u al Inan al hadin (le maître qui surpasse les autres), Abou Hussaïn Ali Ben Hossaïn al Bakhrazi : Ebn Rachik, Aboul Salt Maerizi etc. se sont exercés avec succès sur cette matière. Mr d'Herbelot, qui nomme plusieurs de ces biographes, fait les réflexions suivantes « Cette longue liste d'auteurs et d'ouvrages touchant les vies des poètes arabes, jointe avec ceux qui traitent des vies des poètes Persans et des poètes Turcs, peut donner lieu de remarquer deux choses, l'une combien la Poésie a été cultivée par les trois principales nations qui composent le Musulmanisme, et la seconde le soin que l'on a pris parmi elles de faire connaître à la postérité ceux qui se sont rendus illustres par cet art qui semble donner à ceux qui s'y appliquent un grand avantage par dessus ceux qui écrivent seulement en prose.»

Ces réflexions nous en fournissent d'autres contre ceux qui

font niaisement trophée de leur mépris pour la poésie en général et pour la poésie orientale en particulier Il nous semble qu'on peut leur adresser l'apostrophe suivante: «Si des nations que vous regardez comme barbares font un si grand cas de cet art, qu'ils emploient tous les moyens qui sont en leur pouvoir pour que les noms et les vers de leurs poètes arrivent jusqu'à la postérité la plus reculée, vous qui affichez le titre d'hommes civilisés, d'hommes éclairés, quels égards ne devez-vous pas avoir pour ces hommes inspirés, pour ces aigles aux ailes de feu qu'on nomme poètes? Le dédain que vous affectez pour eux vous ravale donc au dessous des barbares même. Certes, il est bien plus facile de blasphémer dans la fange contre l'essor des poètes, que de les suivre dans les voies qu'ils se fraient au-dessus des orages et des tonnerres.»

Tout en faisant considérations, je vis passer à côté de moi un Molla qui suivait presque la même direction que moi. Comme je remarquai qu'il était extrêmement fatigué de sa course, je l'engageai à faire une pause; ce à quoi il consentit bien volontiers. J'imitai son exemple, et m'étant aperçu par quelques phrases qu'il m'adressa que c'était un homme instruit et un peu moins crédul que plusieurs de ses coréligionnaires, je le priai de me raconter quelque historre intéressante. Il ne se fa. lança pas long-temps et me fit une narration dont voici le sens:

LE DERVICHE FANATIQUE.

«Dans la ville célèbre de Saana, située dans le Yémen, en Arabie, il y avait, il n'y a pas fort longtemps, un derviche des plus crédules qui croyait à chaque pas qu'il faisait, rencontrer quelques traces des nombreux miracles de Mohammed. Pauvre, maigre, défait, il justifiait on ne peut mieux le nom qu'il portait. Une nuit que, fatigué de ses longues méditations il se laissa doucement tomber entre les bras d'un doux sommeil, il eut un songe qu'il prit à son réveil pour une vision céleste. Il lui sembla entendre une voix grave et impérieuse qui lui adressa les paroles suivantes» eh quoi? tu dors? serviteur fidèle de Moham-

med? Convient - il à un homme aussi vertueux que toi de savourer longtemps les plaisirs du sommeil ? Lève-toi promptement, va à la Chine et prend- y des informations precises sur la religion, sur les mœurs, sur le nombre, sur le gouvernement de ses peuples et je te promets que tu verras le prophète monté sur son borack et s'élevant vers les cieux »

Réveillé tout à coup, notre dévot s'incline profondément devant l'Etre qui lui a envoyé, selon sa manière de penser, une vision aussi claire, et reste dans cette position jusqu'à ce que la douce avant-courrière du soleil, la vermeille aurore, eût semé de roses la brillante voûte des Cieux. Alors il prend sans balancer quelques petites provisions qu'il devait à la générosité de quelques âmes charitables, se recommande à Dieu et sort de sa cellule dans le but de se mettre en chemin pour la Chine. Cependant, avant de s'éloigner de Saana, il se dirige vers le mont Nikkum: d'où son esprit fervent s'était si souvent élancée vers les régions célestes, adresse un long adieu à cette montagne qui l'a vu naître; puis il va promener ses rêveries dans le vaste jardin situé près de ce mont célèbre, puis il se dirige vers l'ouest, et va se désaltérer dans les flots de la rivière qui coule dans ses parages, et enfin se met en chemin pour la Chine Pour abréger ma narration, je passerai sous silence les aventures qui lui arrivérent durant ce grand voyage: je me contenterai de dire que notre dévot, malgré ses pénibles privations, malgré ses longues fatigues, arriva sain et sauf en Chine. Malgré la confiance que le Prophète lui inspirait, ayant appris, chemin faisant, la grande difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité qu'il y avait pour un étranger de parcourir ce vaste pays, il se déguisa en chinois, pour épargner au prophète des miracles inutiles.

Il parcourut tour à tour en mendiant son pain les principales villes de la Chine; mais afin que sa langue ne le trahît point, il se donna partout où il alla pour muet. C'était certes un spectable comique que de voir notre dévot en habit long, en manches larges, portant une ceinture de soie autour de sa taille

et sur sa tête un petit bonnet dont la forme ressemblait à celle d'un entonnoir. Dans cet accoutrement, il visita tour à tour les villes de Pékin, de Nankin, de Canton, de Singan, de Chingtu, de Junnan, de Foutchou etc. A Pekin, il admira l'architecture des neuf portes de cette ville considérable, la force et l'épaisseur de ses murailles, la multitude des boutiques qui abondent en toutes sortes de denrées et surtout le palais impérial composé de différens bâtimens présentant un aspect fort pittoresque et occupant un vaste espace. Quant aux autres maisons de cette cité et des autres villes de la Chine, qui consistent en cinq ou six hangards placés les uns à la suite des autres et divisés par des cours spacieuses et qui ne sont formés que d'un seul étage, elles n'attirèrent pas beaucoup son attention.

Arrivé à Nankin, il resta en extase devant une tour célèbre à neuf étages, de la hauteur de 200 pieds, revêtue de tuiles vernissées qui la font paraître de porcelaine. Il s'arrêta aussi long-temps à considérer les portes de cette grande ville, ses murailles qui ont une circonférence d'environ 15 milles, quelques temples d'idoles, plusieurs édifices assez remarquables, ainsi que son port célèbre.

A Canton, une jour que plein d'inquiétude sur les moyens qu'il devait mettre en usage pour acquérir les connaissances que le prophète exigeait de lui, il jetait les regards sur la rivière et considérait attentivement des bateaux qui servaient de maisons à plusieurs familles, il entendit le nom de Mohammed prononcé d'une manière à peine intelligible à quelques pas de lui. Electrisé par ces douces syllabes, qui firent sur son oreille l'effet d'une mélodie céleste, le Derviche oublia tout-à-coup le rôle de muet qu'il avait joué jusqu'alors et, dans le transport de sa joie, s'écria à l'aspect d'un gros personnage qu'il aperçut à ses côtés: « puissiez-vous à l'ombre du Touba savourer des délices éternelles qui vous dédommagent amplement des peines passagères de cette vie! » A ces mots, l'inconnu l'apostrophant en mauvais turc, s'écria. «quoi donc, vil espion, tu faisais semblant d'être muet? J'avais l'œil sur toi depuis que tu avais mis

le pied dans cette contrée; maintenant tous mes doutes se sont évanouis; suivez moi.» A ces mots, le béat comprit que cet individu était effectivement ce dont il l'accusait lui même, et, se résignant à son sort, accompagna l'émissaire chinois.

Malgré les justes craintes que cet événement malheureux lui inspirait sur son avenir, qu'il commençait à envisager sous de noires nuages, il jeta, par curiosité, les yeux sur son conducteur. Son vêtement était à peu près le même que le sien, mais il était d'une haute stature; son front était large, son nez court, ses yeux petits, ses oreilles longues, sa barbe bien nourrie et sa chevelure noire comme l'ivoire. En un mot, c'était un homme réputé beau parmi les Chinois. « Tu viens ici pour répandre les préceptes de ta religion antisociale, dit-il au derviche, en jetant sur lui un coup d'œil foudroyant.» Du moins ma religion n'autorise pas un père à jeter sur le chemin public un enfant qu'il n'est pas en état de nourrir, répondit le religieux, en jetant par hasard les yeux sur une pauvre créature exposée. Vous conviendrez que cet usage est plus anti-social que les préceptes de ma religion.—«Malheureux, tu t'amuses à philosopher, lorsque la peine capitale pèse déjà sur ta tête. Les menaces ne peuvent rien contre un homme qui foule avec dédain à ses pieds les vains plaisirs du monde; c'est à toi et aux tiens à pâlir devant le fantôme de la mort; quant à moi je me sens le courage de jouer avec lui, comme avec mon *tessbih*.—Tu tiens ce langage parce que tu ne vois le monstre homicide qu'en perspective, mais si main décharnée s'allongeait tout-à-coup sur toi?—. . : . . A ces mots, ils arrivèrent devant une maison bâtie à peu près comme celles que j'ai déjà succintement décrites. Le derviche fut enfermé dans une chambre obscure et se livra insensiblement à de tristes pressentimens. Il commença à réfléchir sur le songe qui avait été la causes de son voyage; il répéta lentement les mots que la voix mystérieuse avait fait entendre: «Lève-toi promptement va à la Chine et prends y des informations précises sur la religion, sur les mœurs, sur le nombre, sur le gouvernement de ses peuples, et

je te promets que tu verras le prophète monté sur son *borack* et s'élevant vers les Cieux.» Hélas ! se dit-il, après une mûre réflexion, il y a déjà long-temps que je parcours en mendiant le vaste empire de la Chine et je ne puis encore apprendre rien de ce que le prophète exige de moi, faute de trouver quelqu'un qui parle la belle langue de mes ancêtres. Quand pourrai-je donc acquérir les connaissances qu'on demande de moi? D'ailleurs, on m'assure que je verrai le prophète monté sur son borack et s'élevant vers les Cieux; mais où et quand? Tout cela reste enseveli dans une nuit profonde. Ah! qui pourra faire évanouir mes doutes? qui pourra me consoler? A ces mots, il vit, ou crut voir un fantôme qui avait toute la beauté et tout l'éclat d'un ange. Il s'inclina profondément et se fit de ses deux mains une barrière contre la splendeur du fantôme inconnu. «Ne crains pas, lui dit celui-ci d'une voix douce et mélodieuse, je suis une Périe.»

Denys de Byzance place la rivière Chryssorrhoas (1) après le temple de la déesse de la Phrygie (Rhéa) «Après ce temple, dit-il, vient la rivière Chryssorrhoas qui coule lentement en roulant un sable de couleur d'or, le long d'une vallée étroite et d'un accès difficile, située derrière elle. Mais pour mieux faire connaître cet emplacement, traduisons un petit passage de P. Gilles.» Apartir de la vallée qui ceint la colline où se trouve le temple, la rive s'avance l'espace de plus de mille six cens pas jusque dans une autre vallée où l'on voit dans la partie la plus élevée, une petite chapelle consacrée à la Ste. Vierge nommée *Castaniotı.* à cause d'une vallée de châtaigniers qui croissent dans les environs; c'est là qu'il y a une source sacrée qui forme une rivière laquelle coule perpetuellement même au plus fort de l'été le long d'une vallée étroite et vers le rivage inaccessible dans sa plus grande partie. C'est là la rivière dont parle Denys, après avoir fait mention du temple de la déesse de la Phrygie.»

---

(1) Il y en a qui pensent que ce nom, qui signifie la rivière d'or, provient de ce que les mines qui existent non loin de là passaient pour contenir de l'or.

Cette chapelle n'existe plus, mais on en voit encore les débris, comme je l'ai dit dans la Méditation Mavromolos. Le Patriarche Constandius fait aussi mention de la rivière en question qu'il place après la forteresse de Roumeli Cavak; mais il confond les lieux en plaçant les dites batteries après Cara Tachi, ou Mavromolos.

Tournefort, qui compare aussi le sable de cette rivière à l'or, mais seulement lorsque les mines de cuivre qui sont sur cette côte étaient exploitées, dit que son eau coule vers la chapelle de notre Dame des Châtaigniers au pied d'une montagne tellement élevée au dessus des monts environnans, qu'on peut voir de son sommet Constantinople, la mer noire et la Propondide. Il ajoute que le Phare qui était bâtie sur ce sommet était aussi utile aux Pilotes que ceux des îles Cyanées d'Europe et d'Asie, mais que la tour est tombée, faute de soins, en ruines. Cette tour, qui s'appelait Timœa, est assez élevée. Elle est d'un forme ronde. On y allumait, de nuit, des flambeaux dont la lumière bienfaisante s'étendait jusqu'à l'embouchure du canal Cette tour est abusivement appelée la tour d'Ovide.

Après avoir rassasié mes regards des beautés suaves qui m'environnaient, je cherchai dans mon imagination à leur opposer des beautés sauvages et terribles. Je me figurai au sommet de l'Etna, sur le chapiteau fumant de cette colonne du Ciel, et, posant un pied audacieux tout près de son formidable cratère, j'entendis la voix sourde et menaçante de l'abîme qui, pour me servir de l'expression énergique de Bérenger, se préparait à vomir du fond de ses entraille, l'enfer contre les Cieux. Penché sur la gueule du gouffre, je le vis tournoyer et fabriquer, s'il m'est permis de parler ainsi, la colonne flamboyante qu'il allait vomir dans les airs. Je me crus pour un moment un spectre rôdant sur le seuil d'un monde intermédiaire entre le monde sublunaire et les célestes lambris. Je foulai ainsi aux pieds la tête d'un colosse dont la cime, perdue dans les cieux, semble étrangère à ce qui se passe sur la terre. D'un côté, s'ouvrait devant moi l'enfer avec toutes ses horreurs et

de l'autre, un monde à peine visible sortait du sein du Chaos. Je jetai dédaigneusement mes regards sur la terre et je découvris avec peine les villes de Palerme, d'Agrigente, de Marsale, de Syracuse. Au nord, je considérai les îles d'Eole, en orient, le détroit de Messine. Je parcourus des yeux l'île de Malte et celle de Licosa. Jamais vue plus magnifique ne s'offrit aux regards des hommes. On parcourt des yeux plusieurs autres sites qui me parurent des points minimes du haut de la pyramide flamboyante, homicide; mais une tentation d'orgueil que j'avais eue en me voyant tellement au dessus de la terre se dissipa comme les sombres vapeurs qui me servirent, pour ainsi dire, de vêtement, lorsque je me figurai ce sombre épouvantail des airs changé, pour ainsi parler, en néant sous la main sublime de l'Eternel.

42. MÉDITATION

BOUYOUK LIMAN.

Je partis un matin pour l'ancien port des Ephésiens, connu aujourd'hui sous le nom turc de Bouyouk-Liman (le grand port.) Chemin faisant je repassai dans ma mémoire la continuation et la fin de l'histoire du derviche fanatique, dont la première partie se trouve dans la Méditation Chryssorrhoas. La voici:

« Encouragé par la douceur de sa voix et vaincu par la curiosité de voir un de ces esprits dont il avait toujours entendu raconter des merveilles, le derviche écarta un moment la barrière épaisse qu'il s'était faite contre la splendeur de l'esprit qui était venu le visiter; mais il fut obligé de baisser aussitôt son regard. L'éclat de ses joues effaçait celui de l'astre du jour, lorsqu'il sort radieux du sein d'un nuage qui voilait ses rayons dorés; ses lèvres, plus rouges que le corail, semblaient distiller du sucre, dont la douceur l'emportait sur celle du sucre de Candie; sa face était faite pour inspirer de la jalousie au doux flambeau des nuits, dont l'apparition fait pâlir les orbes des

étoiles qui embellissent la voûte céleste; de ces longs cheveux noirs s'exhalait une odeur cent fois plus suave que le musc. « Ne crains pas, adorateur fervent d'Allah, lui dit alors l'esprit» le prophète veut t'éprouver; mais tu verras tes angoisses se dissiper, comme ces vapeurs grossières qu'un vent véhément dissipe dans les airs. En attendant, je suis venu pour te fournir les connaissances que tu ne pourais pas avoir sans mon secours; prête l'oreille à mes accens et apprends ce que tu dois savoir pour voir l'accomplissement de ta vision.

La Chine que des voyageurs de ta religion appellent Sin, n'est pas peuplée par des peuples aussi barbares que ces mêmes Mahométans le prétendent. Les habitans lui donnent le nom de Tchonkoue, c'est-à-dire le centre de la terre. Il est bon de savoir que les descendans de Zingis se rendirent maîtres de sa partie septentrionale qui fut appelée alors Cathay, tandis que sa partie méridionale se nommait Maugi.

Il paraît certain que les Chinois et les Mongols ne forment qu'une seule race; mais il n'y a rien de sûr là dessus.

Le fondateur de la Monarchie de la Chine est Fo-hi. On dit que le premier empereur de la première dynastie connue sous le nom de Hia a laissé un écrit sur l'agriculture: On ajoute qu'il divisa l'Empire en neuf provinces. L'un des plus grands princes Chinois est l'empereur Tai-Tsoug.

Je ne te parlerai pas long-temps de la fameuse muraille qui borne la Chine au nord; je me contenterai de t' apprendre que sa hauteur passe 4779 pieds; que les uns l'attribuent au premier Empereur de la famille des Tsin, et d'autres au second de la dynastie des Tsin nommé Chi-koang-Ti, d'autres enfin prétendent que la construction en est bien plus moderne.

» Mais venons à ce qui t'intéresse le plus. Les anciens Chinois adoraient, outre un être suprême, qu'ils nommaient Chang-Ti, ou Tien, des esprits d'un rang inférieur qui présidaient aux royaumes, aux provinces, aux rivières, aux montagnes. C'est sur la cime des montes qu'ils offraient leurs sacrifices. Il y

avait parmi eux une secte qui imagina un breuvage par le moyen duquel elle croyait parvenir à l'immortalité.

Beaucoup plus tard, il s'introduisit en Chine une secte connue sous le nom de secte de Fo, qui croit à la métempsycose et qui, outre leur principale idole dont on vient de voir le nom, en admet plusieurs autres qui lui sont subordonnées.

«Encore plus tard, plusieurs lettres Chinois ont adopté un système qui admet un pricipe universel sous le nom de Taïki; mais la pluralité des Chinois est portée pour le polythéisme. Ils ont une fête qu'ils nomment la fête des lanternes, en l'honneur du dieu du feu. On rèmarque encore qu'ils ne ferment jamais leurs temples.

«La Chine est gouvernée par un Empereur dont la puissance est absolue; mais qui voit dans ses sujets autant d'enfans. On remarque qu'il n'existe guère d'empire qui ait duré si long-temps. Il y a neuf classes d'agens du gouvernement nommés mandarins, dont l'éducation est très soignée. C'est l'Empereur qui doit signer toutes les sentences de mort. Parmi les punitions qui sont infligées en Chine, il faut compter celle de la verge, mais les Chinois; n'y attachent rien de dégradant et la regardent, au contraire, comme une correction paternelle.

« Le pouvoir des gouverneurs de provinces est presque illimité. Malgré la vénalité qui est presque généralement dans ce vaste empire, on regarde ce gouvernement comme le plus sage qui ait jamais existé. La Chine est régie par des lois anciennes et nombreuses, mais il serait trop long de les énumérer. La population de la Chine est immense: on prétend qu'elle monte à plus 330,000,000 hommes.

Pour en revenir à l'Empereur qui doit, suivant les loix se regarder comme le père du peuple, il est permis par ces mêmes lois à chaque mandarin de l'avertir par un placet de ses défauts; mais les mandarins, au lieu de mettre cette permission en usage, n'abordent l'empereur qu'en lui présentant en témoignage de leur soumission et de leur obéissance, des chaînes et un glaive. Lorsqu'on lui adresse quelque plainte, des com-

missaires sont nommés pour examiner si elle est fondée, ou non; mais il arrive souvent que le coupable les corrompt à force d'argent, et alors le plaignant restant à la discrétion du coupable, perd la vie dans les supplices. On voit par là qu'il n'y a pas de gouvernement exempt d'abus.

« Chez les Chinois, la polygamie est permise; ils regardent le célibat comme un deshonneur. On reproche aux classes superieures de l'indolence et aux inférieures, de la malpropreté, et l'on prétend que celles-ci poussent ce défaut jusqu'à manger les charognes des animaux. Mais il y en a qui attribuent cet usage dégoûtant à la nécessité.

« Les Chinois sont généralement doux et tranquilles; ils sont, en outre, si sobres, qu'ils ne font pas usage de liqueurs enivrantes, ni de nourritures échauffantes.

« Quant à leur langue, elle est fort singulière. La langue écrite à plus de quatre vingt mille caractères et l'on observe que chaque son peut avoir cinquante significations différentes.

« Voici l'ordre que suivent les Chinois dans leurs écoles: 1°. Les six principales vertus, savoir la prudence, la piété, la sagesse, l'equité, la fidélité, la concorde. 2°. Les six actions dignes d'éloge, c'est-à-dire l'obéissance à ses pères et mères, l'amour pour ses frères, l'union entre parents, l'affection pour ses voisins, la sincérité envers ses amis, la piété envers le pauvre et l'infortuné. 3°. Les six branches de connaissances qu'ils doivent acquérir sont les rits religieux, la musique, l'art de l'arc, l'équitation, l'écriture et l'arithmétique. »

En prononcent ces dernières paroles, la Périe disparut en laissant dans la prison, une lumière que le derviche confondit avec celle dont le prophète était enveloppé et qui faisait disparaître son ombre lorsqu'il marchait au soleil.

Pendant qu'il repassait dans son esprit les paroles qui étaient tombées de la bouche de la Périe dont la beauté l'avait ébloui, pendant que, oubliant sa situation, il était tout content d'avoir acquis d'une manière si prompte les notions qu'il désirait avoir, il vit la porte de la prison s'ouvrir, et l'émissaire

qui l'y avait conduit entrer accompagné de plusieurs gendarmes et d'un homme à longue barbe qui paraissait être le juge. Après un long interrogatoire qu'il eut à subir, il fut condamné à perdre la tête, comme un espion qui ne s'était introduit dans l'Empire que pour y exciter des révoltes et ranger ce vaste empire sous le sceptre ensanglanté des Khalifes. Tranquille, il entendit prononcer sa sentence sans pâlir et attendit quelques jours afin que cette sentence fut revêtue de la signature de l'Empereur, ce qui ne tarda pas beaucoup, grâce à l'adresse avec laquelle ce Prince fut trompé. Le jour de l'éxécution de ce jugement inique étant arrrivé, le derviche fut conduit dans une place publique, où l'attendait le bourreau dont le sabre devait faire tomber sa tête. Tout en marchant avec sa résignation accoûtumée, il vit une foule immense qui avait les yeux attachés sur lui. Ses regards rencontrèrent hardîment ceux de ses nombreux spectateurs dont la plupart montraient sur leurs visages une tendre compassion pour cet infortuné. Quoique le glaive fût déjà, pour ainsi dire, suspendu snr sa tête, il ne laissait pas d'ouvrir la porte de son cœur à l'haleine vivifiante de l'espérance. Il était fermement persuadé que sa vision se vérifierait. « Notre destin, se disait-il en lui-même, est écrit en grands caractères dans un livre qui n'est feuilleté que par les doigt de l'Eternel. Le souffle même des anges ne saurait effacer ces lettres mystérieuses. Quoi que fasse l' homme débile, quelques mesures qu'il cherche à prendre, il ne saurait échapper au bras de fer de la destinée. Est-il prédestiné à périr au sein des ondes? il a beau se faire, comme l'aigle, un nid sur le sommet du Liban, ou de l'Ararat, les flots en furie, ne manqueront pas de l'atteindre. Est-il prédestiné à être dévoré par la foudre? il se cacherait dans les entrailles de la terre, que le feu destructeur irait, en dépit de cette barrière impénétrable, fondre sur sa tête tremblante. Au contraire, le destin veut-il qu'il arrive jusqu'à une extrême vieillesse? en vain le sabre le menacerait dans sa jeunesse, en vain de sombres abîmes s'entr'ouvriraient sous ses pas pour l'engloutir, en

vain la flamme fondrait sur lui pour l'ensevelir sous ses plis ondoyans; il peut danser sur le bord des abîmes, il peut se promener sur l'aile de l'incendie, sans le moindre. danger Si done je suis prédestiné à vivre encore dans ce monde sublunaire, je défie tous les sabres du monde; je. . . . . A ces mots, il arriva au lieu destiné pour son supplice. A l'instant où le sabre du bourreau allait tomber sur sa tête, il se sent enlevé dans les airs, en présence d'une foule ébahie. Il regarde et se voit dans les bras de sa Périe: «Ne crains rien, lui dit-elle, jette un regard sur l'empire que tes pieds viennent de fouler: admire cette surface unie et fertile au travers de laquelle s'écoulent tant de canaux et tant de rivières, ces édifices, ces arbres, ces plantes qui présentent à l œil une forme singulière. N'est-ce pas que ce spectacle est des plus pittoresques? Ce fleuve qui serpente vers le nord est le fameux Hoan Ho, qui, après une course immense va se décharger dans la mer Jaune; cet autre qui bouillonne vers le sud, est le Kian-Hu dont le cours est aussi long que celui du premier; ce lac que tu remarques dans la province de Hou-Quang est le Tong-Tint-Hou, qui a plus de quatre-vingts lieues de circonférence. Vois-tu ces barques ou ces radeaux sur cet autre lac situé près du canal impérial? Ce sont des bateaux de pêcheurs, sur chacun desquels sont dix ou douze oiseaux qui se plongent dans l'eau au signal de leurs maîtres, et en retirent des poissons d'une grosseur extraordinaire. Regardes-tu les provinces de Yunnan, de Koïtcheou, de Setchuen et de Fokien? regardes-tu celles de Tchekiang, de Kiang-Nau, de Cheuri, de Shausi? elles sont, comme tu vois, couvertes de montagnes dont quelques unes sont d'une hauteur considérable.

« C'est en vain que tu parcourrais toute la Chine pour y trouver un lion; mais il y a des tigres, des sangliers, des chameaux, des éléphans.»

En disant ces mots, elle le transporta avec la rapidité de l'éclair de la Chine à la Mecque, et, le déposant doucement à terre, elle s'envola. Là, le derviche vit, ou crut voir, trompé par son imagination, le *Borack* au visage de femme, à la queue

de paon, transporter le Prophète au plus haut des Cieux. Alors ivre de joie en voyant tous ses désirs accomplis, il ferma ses yeux fatigués par tant de spectacles et ne les rouvrit plus»

L'ancien port des Ephésiens, où je débarquai, est ainsi nommé, au dire de Denys de Byzance, à cause de la grande quantité de bâtimens Ephésiens qui y jetaient l'ancre. Il paraît certain que ce port est le même que celui que les Grecs appelèrent plus tard *Aphosiatis linin.* Voici la traduction exacte du passage de P. Gilles qui a trait à ce lieu intéressant: «J'ai remarqué tant par la description de Denys, que par les noms retenus jusqu'à ce jour, que le port des Ephésiens est ou celui que les Grecs nommaient encore *le grand Aphosiatin*, ou celui qu'ils appellent *le petit Aphosiatin* ou l'un et l'autre séparés par un promontoire étroit. Les Grecs donnent jusqu'à ce jour le nom de Myrelion ou Myreleiou au golfe petit, mais plein de ports qui s'offre le premier de tous ceux de la côte Européenne du Bosphore, à ceux qui passent l'embouchure du canal. Or, ce golfe une fois connu, je comprends aisément que le port des Ephésiens ne peut-être que celui qu'on no mme vulgairement *Aphosiatis.* Car, à partir du promontoire qui ferme du côté du Septentrion la vallée de Chryssorrhoas, jusqu'au port nommé Mireleion, il 'existe d'autre port que celui qu'on appelle Aphosiatis grand et petit. Je m'en vais en faire la description. Je n'ai pas pu passer à pied le rivage presque uni qui se trouve entre la valpée du Chryssorrhoas et le promontoire qui sépare le grand du lpetit Aphosiatin, à cause de la mer qui est contigue aux pentes basses des monts, qui sont très-inclinées; mais si mon œil ne me trompe pas, il ne paraît pas, s'étendre au de là de huit stades. Quant au promontoire qui sépare le grand du petit Aphosiatin, il s'étend entre l'un et l'autre port dans une latitude d'environ deux cents pas. Il est tout pierreux; il domine sur la mer par ses rochers un peu sinueux et élevés perpendiculairement en guise de murs, surtout du côté qui atteint le petit Aphosiatin, et qui s'élève en forme de demi-cercle et dont le sommet se termine en cône, comme une tour sur un toit. A partir de ce

promontoire jusqu'au cap qui ferme, du côto du nord, le grand Aphosiatin pour l'espace d'un peu plus de mille pas, la rive, qui est sablonneuse, s'avance en forme d'arc. Quoique les petites vallées y cessent, elles ne laissent pas de le protéger de la fureur des vents, autant que les collines, car elles ne pénétrent pas le dos de la montagne, et de plus elles rendaient la descente au port plus commode aux maisons de campagne dont l'ancienne existence sur le haut des vallées est attestée par des fondemens d'édifices qu'on voit dans un endroit où jaillissent des fontaines qui ne tarissent jamais. »

Le port des Ephésiens n'est plus qu'un groupe de maisons qui convergent vers une gorge encaissée entre deux collines. On n'y voit rien de remarquable, si ce n'est les batteries élevées en 1772 par l'ingénieur Français Tott.

Je comparai tristement la nudité de ce lieu avec les ruines gigantesques, parure lugubre, mais grandiose du squelette de Sélinonte. et je ne pus m'empêcher de verser quelques larmes sur la fureur des temts et encore plus sur celle de la main si souvent destructrice de l'homme. Je rôdai un moment en idée sur les rives de la mer Africaine et je m'arrêtai à une légère distance de la rivière Bélici, (l'ancienne Ipsa). C'est là que je contemplai avec le plus profonda respect les restes mutilés, mais sublimes d'une cité jadis florissante et maintenant muette comme la mort. Trois immenses amas de pierres sont les ruines intéressantes de trois temples différens. On voit surgir au dessus d'autres débris les cimes mutilées de quelques colonnes, comme pour prêcher d'un endroit plus élevé le néant du monde à quelques voyageurs qui s'approchent en tremblant, de ces augustes témoins de grandeurs évanouies. Quoique admirateur du grand homme qui jeta un jour une ombre épaisse sur le nid de l'aigle romaine et dont le pied foula ces lieux jadis si peuplés, je ne pus m'empêcher d'un mouvement de colère contre les Carthaginois qui les ravagèrent. Une colonne encore debout, entourée de débris de piédestaux, de chapiteaux, d'architraves, de corniches, de colonnes d'ordre Doriea d'une grandeur co-

lossale; voilà ce qui reste du premier de ces temples, qui était consacré à Jupiter. Le second, qui est à quelques pas de celui-ci, est mieux conservé· Des piédestaux entiers de 36 colonnes tronquées annoncent encore les quatre côtés de ce temple jadis si somptueux. Le troisième offre le même aspect que le premier; c'est le squelette de la même magnificence, seulement li lui céde en grandeur. Toute cette colline est semée de pierres de différentes grandeurs, et l'on remarque au milieu les fondemens de trois autres temples. Des buissons épais de romarins, des figues d'Inde et d'aloës s'élèvent parmi ces décombres; on dirait des franges verdoyantes des tristes vêtemens d'un cadavre!

Après avoir mesuré en tous sens ces reliques sublimes devant lesquelles s'allume l'imagination la plus stérile et la plus froide, j'adressai à l'ombre de Sélinonte l'apostrophe suivante: ô ville généreuse qui fit pâlir, en tombant les barbares acharnés sur toi, comme sur une proie plus grande que le ravisseur qui la met en pièces, ce sont-donc là les tristes lambeaux de ton ancienne grandeur? Tu passas aussi comme tant d'autres citées et d'autres royaumes, mais au moins le voyageur peut encore peser ta cendre dans sa main respecteuse. Tu n'es pas du nombre de ces empires dont le moindre fragment a été emporté sur l'aile des vents. Tel qu'un cédre majestueux qui balance dans l'Empyrée sa tête centenaire et qui, plus grand que la hâche audacieuse qui a médité sa ruine, après avoir opposé au fer insatiable une longue résistance, crie, craque, tombe à la fin, en couvrant le sol de ses rameaux gigantesques, des immenses fragmens de son tronc; telle tu t'es écroulée, après avoir bravé mille coups, en semant une vaste étendue de décombres· Je crois entrevoir des peuples vomis par l'Afrique rôder sur ces décombres à demi voilés par leur éclat foudroyant. Je crois voir les doigts livides de la mort jouer avec les fronts héroïques de tes défenseurs, et tes ennemis féroces se partager tes trésors, immoler à leur fureur toutes les victimes qu'ils peuvent atteindre et les couper en morceaux, ou porter sur leurs

lances des têtes ensanglantées. Il me semble voir tes filles échevelées, enlevées sous les yeux de leurs mères par des ravisseurs souillés de sang, les flammes dévorantes consumer tes châteaux somptueux. . . . . mais jetons un voile sur ces spectacles déchirans, et élevons notre esprit vers Celui dont le doigt a tracé sur la face des mondes, en les faisant surgir du sein de la nuit antique, le terme de leur durée.

43. MÉDITATION

TASSALANDJIK BOURNOU.

Ayant eu occasion de visiter l'ancien port des Ephésiens (Bouyouk-liman), je voulus aussi connaitre le cap Aphrodision (Tassalandjik Bournoù) qui l'avoisine. Je pris donc un autre jour cette direction. En passant près de la colline qui porte sur son sommet le décombres du château x Génois, je fus tenté, à cet aspect, de remuer des reliques plus grandioses des âges évanouis. Je permis donc à mon imagination de friser en passant de ses aile les sdécombres de l'antique Agrigente. Sur une colline pittoresque, je vis devant moi le temple à demi ruiné de Junon Lucine. Mon pied heurta contre quelques colonnes d'ordre dorien. Plus loin, j'aperçus le temple de la Concorde, seul héraut non mutilé de l'antique splendeur d'Agrigente. On dirait que la hache des temps, qui a osé s'acharner sur tant d'autres monumens encore plus illustres, craint de toucher à un édifice élevé en l'honneur d'une déesse amie de l'humanité. A l'exception du toit, d'une partie du fronton et de quelques corniches, ce temple est, comme je viens de le dire, très bien conservé. J'admirai sa double façade, les trente quatre colonnes sans piédestaux qui forment de deux côtés son perystile, son sanctuaire soutenu également par 34 colonnes et ses portiques intérieurs. Je ne me lassai pas de considérer l'ensemble et les proportions de ce temple qui, selon la remarque du savant voyageur Russe A. Noroff, forment une harmonie des yeux qui ne ravit pas

moins l'œil, que l'harmonie de la musique, l'ouie.

A une assez grande distance de cet édifice immortel, je m'arrêtai à considérer les ruines du fameux temple de Jupiter Olympien bâti sur le modèle de temple célèbre de ce nom qui fut élevé en Gréce. Vingt deux siècles qui pesèrent sur lui, dit éloquemment Mr. Noroff, purent à peine accabler sa masse gigantesque. La construction de cet édifice grandiose a été attribuée aux géans, et même aujourd'hui on l'appelle il Palazzo dei Giganti. Selon Diodore de Sicile, la guerre des géants contre les Dieux et la destruction d'Ilion étaient représentées sur ses frotons en bas réliefs d'une éclatante beauté. On voyait dans l'intérieur du temple des statues de Phidias et d'Alcmène. En m'approchant avec effroi des immenses tronçons de ses colonnes, de ses corniches, de ses architraves, de ses chapiteaux, je crus voir errer sur leurs masses informes cent géans audacieux. Je crus voir cette troupe insolente entasser ruines sur ruines, montagnes sur montagnes pour s'élancer jusqu'au trône de Jupiter et éteindre dans sa main sa foudre inutile. Je distinguai à leur tête Egéon mouvant avec fureur ses cent têtes et ses cent bras et poussant contre les cieux vingt rochers brunis par son haleine. Je distinguai Aleyonée, ce terrible ennemi d'Hercule, excitant ses compagnons difformes et méditant la destruction de l'Olympe, Ephialte et son frère Otus s'élancant jusqu'au céleste séjour et répandant la pâleur sur les fronts des Dieux. Orcus, Agrius, Thœon, les uns plus terribles que les autres, menaçant les habitans immortels des Cieux et s'efforçant de ravir aux mains de Jupiter son tonnerre naguère redoutable. Enfin, je m'imaginai voir ces monts sourveilleux, inutiles instrumens d'une rage impuissante, s'écrouler sur les têtes orgueilleuses de cette race insolente et écraser ses ennemis impies des Dieux.

En m'approchant davantage de Tassalandjik Bournoù et par conséquent de l'ancienne habitation du malheureux Phinée qui n'en est pas fort distante, je ruminai dans mon esprit un passage d'Apollonius de Rhodes qui commence par le vers suivant:

« Avtika dh'issayion enopin kai dhoùpou omilou »

Voici la traduction de ce morceau intéressant:

« Apeine un bruit confus lui eut-il révélé la présence d'un peuple, à peine eut-il mandé les nouveaux arrivés dont une oracle de Jupiter lui avait déjà prédit l'apparition, il se leva de table et, quittant son lit, où un leger sommeil venait de clorreses paupières, il sortit de sa demeure appuyé sur son bâton. Mal soutenu par ses jambes chancelantes, il tâtait le mur pour ne pas tomber. Affaiblis par sa veillesse débile, ses membres tremblaient; son corps était si desséché par la douleur, qu'il avait la peau collée sur les os. Déjà fatigué du chemin qu'il venait de faire, il s'assit dans la cour de son palais. Alors une profonde léthargie s'empara de lui. Il lui sembla que la terre ébranlée dans ses fondemens errait sous ses pieds. En proie à ce vertige, il voulut crier mais aucun son ne sortit de ses lèvres. »

Denys de Byzance à qui nous devons l'avantage de trouver, quoique souvent en tâtonnant, les moindres sites du Bosphore, Denys de Byzance parle de cet endroit en passant. Voilà la traducion exacte de ce qu'il en dit:

« Après le port des Ephésiens vient l'Aphrodision couvert d'un précipice formidable. »

P. Gilles s'étend davantage sur ce site: « quant a l'Aphrodision, dit-il, que j'ai déjà placé, d'après Denys, entre le port des Ephésiens et celui des Lyciens ; je pense qu'il a été plus près du second que du premier. Car de même qu'il est vraisemblable que les Ephésiens, adorateurs de Diane ayent, placé Diane Phosphoron près du port Bosphorique, nommé port des Ephésiens, de même les Lyciens, qui rendaient un culte particulier à Vénus que le philosophe Syrien Proclus a célebrée dans ses vers comme la reine des Lyciens, ont, d'après ce que je pense, érigé une statue de Vénus près du port qui porte leur nom. Car il y a près du golfe Mirelеion des précipices formidables dont la partie inférieure s'abaisse, tandisque la partie supérieure est en saillie, comme les toits protubérans des maisons par lesquels la statue ainsi que l'autel de Vénus étaient cou-

vertes, au dire de Denys, c'est pourquoi lorsque Denys dit: *ep'avió limeni Likion Mireleon estì* je crois qu'il est plus juste d'interpréter: sur ce port des Lyciens est le Miréleion, que de l'interpréter ainsi: après ce port des Lyciens est le Mireleion; car alors le port des Lyciens serait le grand Aphosiates et l'Aphrodision serait situé sur le promontoire qui sépare le petit du grand Aphosion; et, en cet endroit, l'Aphrodision ne serait pas couvert d'un précipice formidable. Car ce cap loin de se dilater dans sa partie supérieure et de se retrécir dans sa partie inférieure, avance perpendiculairement. »

Après avoir examiné la situation du cap dont j'ai déjà parlé, je retraçai dans ma mémoire le temple célèbre de Jupiter dont je m'étais représenté, durant mon voyage, les ruines grandioses. Alors je les vis semées çà et là avec une horrible confusion, image du chaos, tel qu'il est décrit par les poètes. Puis, laissant de côté le temple majestueux, je me jetai au sein de cette masse informe, de cet assemblage confus d'élémens divers. Là, je cherchai en vain l'astre du jour dont l'apparition déploie au regard de l'homme toutes les merveilles de la création et dont l'absence le plonge dans des ténèbres lugubres; je cherchai en vain la planète enchanteresse appelée par Apulée *luna solis œmula, noctis decus* et par Horace *siderum regina bicornis*; vainement je voulus distinguer la terre de l'élément liquide; je ne trouvai qu'un assemblage indigeste de terre, de mer et d'air. Guidé ensuite par Hésiode, je revis le chaos, puis la terre, puis les enfers et l'amour. Je vis les ténèbres surgir du sein de ce cahos informe et faire éclore à leur tour et le ciel et le jour. Alors je me rappelai ces vers d'Ovide

« Ante mare et terras et quod tegit omnia cœlum
Unus erat toto naturœ vultus in orbe
Quem dixere chaos, rudis indigestaque moles
Nec quidquam nisi pondus iners congestaque eadem
Non bene junctarum discordia semina rerum. »

Alors, je vis Dieu séparer le ciel et les airs de la terre, puis remplir d'eau les concavités de la terre, puis faire croître

sur sa surface naissante et les plantes et les arbres, puis pousser les globes lumineux dans les plaines célestes, donner ensuite aux poissons des nageoires, et aux oiseaux des ailes, puis produire les animaux de la terre et couronner ensuite son sublime ouvrage par la formation de l'homme. Guidé ensuite par Moïse, je crus voir non les dieux mensongers du paganisme qu'un souffle renversa de leurs trônes jadis entourés de stupides adorateurs, mais l'Etre dont le regard voit, pour ainsi dire, au delà de l'immensité, non seulement tirer l'ordre et l'harmonie du sein du désordre et de la confusion, mais planer sur le néant et lui ordonner de produire ce vaste univers où l'homme, cette pâle mais véritable image du Très haut, fait un pas pour aller ensuite couler des jours sans aube et sans crépuscule vis à-vis de son sublime et indescriptible prototype.

44. MÉDITATION

KARIBDJÉ

L'antiquité a de biens grands charmes pour toute ame susceptible de mouvemens sublimes. On dirait que les voiles des âges impriment aux moindres objets qu'ils couvrent, un je ne sais d'intéressant, de grandiose. Interrogez le poète, le sculpteur, le peintre, ils vous diront de concert qu'ils préfèrent rêver sur le moindres débris des temps antiques que sur le plus beau monument moderne. L'ame des grands artistes est presque toujours en proie à un saisissement involontaire, lorsque leurs doigts s'étendent respectueussement sur la moindre ruine mutilée par la main des siècles. Que dis-je? quand même les âges rapaces auraient dévoré le plus petit fragment d'une ville jadis illustre, plus d'un mortel entreprendrait de longs voyages pour aller visiter les lieux où elles s'élevaient avec tant de gloire. Biscari dans son voyage s'exprime de la manière suivante: « Se in oggi magnificenza alcuna di antiche memorie non puó tirare la curiosità di tutti i viag-

giatori, pure taluno di essi resterà ben contento delle fatiche del suo viaggio solo per poter dire: Qui fù l'antico Lilibeo !» Voilà pourquoi je tâche de remuer la moindre relique des temps passés que je soupçonne pouvoir être cachée dans quelque recoin des sites enchanteurs que j'habite, et quand même je serais sûr de ne trouver aucun fragment échappé à la fureur des temps, je m'estimerais heureux de pouvoir m'écrier, en foulant une terre quelconque empreinte d'anciens souvenirs: « ici fut tel, village, tel temple, tel royaume.» C'est grâce à à ma passion pour les endroits qui réveillent d'anciennes souvenances que j'allai visiter l'ancien port des Lyciens, connu maintenant sous le nom barbare de *Karibsché*. Avant d'y arriver et pendant ma traversée, je cherchai à entretenir mon esprit de quelques souvenirs relatifs au Patriarche Nouh (Noé) et puisés dans des livres orientaux. Les Musulmans, qui ont un profond respect pour Noé, lui donnent le nom de *Nouh el nabi* (Noé le prophète) et les surnoms de el Nadji (le delivré) et de Scheikh el morselein, l'ancien de tous les envoyés de Dieu. Dans le Chapitre *Houd* du Courann on trouve plusieurs passages relatifs à l'arche de Noé; en voici quelques uns: « Il asnà el falak beaïnena u nahina. Noé bâtit l'arche d'après notre révelation et avec notre secours, ou celui de nos anges. U la takhatebni fi alladhin dhalemou annehom mogarecoun. Ne nous invoquez pas davantage en faveur des pécheurs; car ils seront submergés. Kol ma marr âlaïhi mela men cavmihi sakharou menho (tous ceux qui passaient par le lieu où il se trouvait, faisaient de lui l'objet de leurs railleries) »

Suivant quelques uns, Noé s'embarqua à Coufah et suivant d'autres, près du lieu où l'on bâtit ensuite Babylone. Il y en a qui prétendent que cette embarcation eut lieu aux Indes et que l'arche fit le tour du monde durant les six mois que dura le déluge. Ce terme écoulé, Dieu, selon le Courann «Ukil, ia arth éblai makou ia sama éclai ugaiath alema u cadha alemru astavat âla al djïoudi u kil bâda lelcaum aldhalemino commanda à la terre et lui dit: terre engloutis tes eaux, Ciel puise celles

que tu as versées. L'eau commença aussitôt à diminuer, l'ordre de Dieu fut exécuté et l'arche s'arrêta sur la montagne de Giourdi et on entendit cette voix du Ciel : « Malheur aux impies! » Ce dernier passage est regardé comme le plus éloquent du Courann, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs.

Il existe chezltes Tures une tradition relative à Noé. La voici. (1)—«Noé s'étant levé un jour pour prier pendant que ses enfans et leurs familles étaient encore plongés dans le sommeil, appela Sem, son fils, qui se leva aussitôt et réveilla ses enfans. Mais le seul Arphaxad, son fils, se leva du lit et alla avec Sem, son frère, à la présence de Noé, qui les ayant bénis tous les deux, pria pour eux le Seigneur. Durant cette oraison, Dieu lui révéla que tant le don de la prophètie que celui de l'apostolat seraient accordés aux enfans de Sem et principalement à la famille de son fils aîné Arphaxad, laquelle aurait en outre la Souveraineté et la Royauté sur toutes les autres nations qui serait partagée entre les Persans, les Grecs, les Romains et les Arabes jusqu'à la fin du monde; que ce don de proprhétie et d'apostolat ne pourrait lui être ôté ni transféré à d'autres.

Noé appela ensuite Cham, son second fils, qui s'étant éveillé regarda long-temps, avant de se lever, à droite et à gauche, de façon que ni lui, ni ses enfans ne se présentèrent à ce patriarche, Noé, indigné de cette désobéissance, le maudit et pria Dieu qu'il voulût permettre que lui et toute sa postérité vécût dans labassesse et fût soumise aux autres nations qui descendraient de ses frères; c'est pourquoi les Nègres qui reconnaissent Cham pour leur père, sont dans l'esclavage par toute le terre. Cependant Noé revenu de son emportement, adressa au Très-haut une autre prière, en le suppliant d'inspirer aux maîtres futurs des enfans de Cham de l'affection et de la tendresse pour eux, et ce qui prouve assez que Dieu exauca sa prière, c'est que les esclaves noirs sont encore aujourd'hui partout bien vus par leurs maîtres.

(1) Voir l'ouvrage Turc intitulé: Theraz el mancousch :

Et l'on refuse après cela l'esprit d'invention aux Musulmans!

Voici ce que P. Gilles dit du petit golfe où j'arrivai. «Inter portum magni Aphosiatis et Myreleium sinum, intercidunt plus minus ve mille et quadringenti passus, quantum metiri potui, incedens in dorso montis per semitas pastorum, dentis dumetis implicatas. Nam clivi excelsi a supercilio ad littus prœcipitibus rupibus abrupti subsident ut nulla via pateat, a meridie clauditur promontorio toto saxeo quod ab exteriori parte habet cavernosas rupes alte sonantes, cum sint tempestates, ut prœternavigantes ignari putent tormentorum bellicorum sonitum esse ab interiori parte sinum attingente admittit cavernas, è quibus una longa est plus tringinta passus, utrimque prœcisa ad perpendiculum; cuyus ima depressio tantumdem patet, quantum summa labra. In hoc promontorio etiamnun extant vestigia quœdam antiquorum edificiorum reliquœ domicilii Mirelei. In Dionisiano codice legendum puto potius Myrleium quam Myreleium: nusquam enim reperio Myrleiam sed Myrlœam, urbem Bithyniœ, postea appellatam Apameam. Myrleanus igitur sinus ab occasu insinuatur in vallem per quam descendit fluvius in sinum ortus a vertice collis eminentis supra vallem Crysorrhoœ in quo dixi antiquam Pharum olim fuisse, et a fontibus perget à meridie ed septentriones in longitudine circiter quatuor milliariorum inde ad orientem procedens circiter octo stadia ingreditur sinum Myrleanum. Omni anni tempore fluit liquidus et clarus: quo factum est, sinus hic sœpe a diversis habitatus fuerit, primum à Thracibus Phineo Regi Subditis, deinde a Licus; postremo à Myrleanis, unde sinus appellatus Lyciorum deinde Myrleanorum. Profundus est et magnarum navium capax, undique fere tutus: ab ortu solis contra se habet sinum vulgo nominatum Deos sacra: ejus saxa sunt obscure Cyania, uti sunt totius Bospori viciniora ponto.» Aujourd'hui il n'y a rien à Kariptché dont ont puisse faire mention, excepté les batteries élevées par Monier.

Assis sur un rocher qui servit probablement de siège à plus d'un rejeton de la province qui doit sa dénomination à

Lycus (1), je rêvai insensiblement sur le sort de ce peuple évanoui. Je me trouvai presque sans m'en apercevoir, en idée, entre la Carie et la Pamphilie, et je me courbai pour interroger la poussière de la Lycie antique. Je parcourus ensuite tour à tour l'Aldinelle et le Briquia modernes et je m'arrêtai surtout à Mire et à Patare. Mais naturellement porté à tout ce qui peut volcaniser l'imagination, j'oubliai tout pour ne plus considérer que le célèbre Goranto encore plus connu sous le nom de Chimère. Je crus voir bouillonner encore dans les cieux les flammes du volcan noturne; je crus voir des flots de fumée s'élever dans les airs et voiler sous leurs couches grisâtres les flambeaux célestes. Tout-à-coup je vis le sombre colosse se changer, aux sons mélodieux des lyres poètiques, en un animal monstrueux dont la tête était de lion, le corps, de chèvre, la queue, de dragon: je vis ensuite le monstre déployer jusqu'à trois corps et tomber sous les coups du terrible Bellérophon. Alors l'animal gigantesque s'offrit encore à mes yeux sous son ancien aspect. Son sommet audacieux semblait dédaigner d'avoir d'autres habitans que des lions, mais je remarquai dans son milieu des troupeaux de chèvres et d'autres animaux paisibles; je vis enfin, au bas de la montagne, ramper une foule de serpens engendrés par ce sol marécageux. Alors je me rappellai ces vers d'Ovide:

> «Quoque Chimœra jugo, mediis in partibus hircum
> Pectus et ora leœ, caudam serpentis habebat.»

Après avoir nourri mon imagination par ces spectacles faits pour réveiller l'enthousiasme et pour s'embellir sous le pinceau du peintre, je songeai avec amertume que, mêlant la vérité avec la fable, je perdis quelques momens à ployer le genou devant des chimères. «Mais, hélas! me dis-je en soupirant, qu'est-ce qui n'est pas chimère dans ce monde? Cette jeunesse si séduisante et en même temps si fragile, cette jeunesse qui passe comme une ombre, qu'est-elle sinon une chimère? Cette beauté dont l'image la plus naturelle est une fleur qu'un ins-

(1) Fils de Pandion

tant voit éclore et se faner, cette beauté qui fait tant palpiter les cœurs et qui remplit l'ame d'un enivrement et d'une volupté qui ont un je ne sais quoi de céleste, est-elle autre chose sinon une chimère? L'amour qui engendre les plus délicieuses sensations, cet amour qui transforme le cœur où il s'insinue en un océan de délices, cet amour, dis-je, qui passe aussi comme un fleuve rapide, est-il autre chose qu'une chimère? La gloire si pleine de charmes tant qu'on la voit en perspective, si vaine, si épineuse lorsqu'on parvient à la saisir, la gloire qui coûte tant de fatigues, tante de peines à ceux qui s'obstinent à ecurir après elle, cette gloire que les uns cherchent sur les ondes orageuses de l'océan, les autres sur le sommet scabreux du Parnasse, d'autres dans les lieux même qui couvent les tempêtes, qu'est-elle si ce n'est une chimère dorée, éclatante? Tout en un mot est illusion et chimère—excepté la vertu.

45. MÉDITATION

FÉNARAKI D'EUROPE.

Et moi aussi je suis poète: ma lyre a fait entendre quelques sons mâles qui ne seront peut-être jamais étouffés ni par la distance, ni par les siècles. Malgré les déclamations furibondes de l'Envie, malgré les pitoyables dédains de l'Ignorauce, malgré les lourds sarcasmes de la Bêtise, je ne cesserai de suivre la brillante carrière qui s'ouvre devant moi. Je foulerai sous un pied dédaigneux les vains encombremens que d'aveugles détracteurs s'efforcent, dans leurs rage inpuissante, de grouper devant moi, et je sifflerai au bruit de leurs déclamations puériles. Que de fois j'ai esquissé dans des épigrames sanglante leurs traits ridicules, tandis qu'ils étaient les seuls qui ne s'en étaient pas aperçus! S'ils savaient combien de momens agréables m'ont fourni leurs attaquer maladroites, ils liraient au moins dans mon cœur l'obligation que je leur dois pour m'avoir tant de fois déridé le front. Ils m'ont fourni en partie un ouvrage (1) sur lequel je fonde mes principaux titres sur l'im-

mortalité ainsi qu'une partie de ces épigrammes que les connaisseurs ont parcourues avec quelques plaisir. S'ils ne comprennent rien aux attraits qu'offre la gloire aux ames nées pour elle; c'est qu'ils sont faits pour marcher comme ces êtres dont ils ne diffèrent que par la forme et le nombre des pieds. C'est à l'amour de la gloire que nous devons tout ce qui est sorti de plus grand de la main des hommes. C'est cet amour qui dirigeait la main de Phidias, lorsqu'elle retraçait d'une manière inimitable les traits sublimes du dieu dont un mouvement secouait fortement l'Olympe respectueux. C'est ce qui animait le pinceau de Raphaelet, qui excitait Homère à chanter en vers vainqueurs des temps la colère implacable d'Achille, l'étonnante intrépidité de Dioméde, les charmes séducteurs d'Hélène et la valeur indomptable d'Ajax. C'est encore cet amour à qui nous devons les sons délicieux qui partis, depuis des siècles de la lyre de Virgile, continueront à rouler au sein de la postérité la plus reculée et n'iront se briser que sur le cercueil universel des hommes, Que l'Envie donc morde de désespoir ses lèvres d'où découle en torrens un venin homicide, que l'Ignorance s'épuise en déclamations burlesques, que la stupidité s'érige en grave docteur et prononce d'une voix importante des *ergo et des argumentabor*; que le bel esprit affecte de ne trouver aucun sens à la phrase la plus lucide et se persuade bonnement que le défaut d'intelligence est le synonime du Génie, qu'il cherche à jeter du ridicule sur les morceaux les plus sublimes, comme si le ridicule devait s'attacher à celui qui les produit et non à celui qui n'est pas même fait pour les sentir; mon luth harmonieux ne tombera de mes doigts que lorsque, ridés et tremblans, il ne pourront plus rien soutenir.(1) Voilà les idées qui occupaient mon esprit un matin que je me dirigeai vers Fénaraki ou Fener, en ruminant ces vers de Metastase:

---

(1) Je ne fait que rapporter le jugement des véritables connaisseurs.

« Curvo il tergo e bianco il mento
Toccherò le corde usate
E alle corde mal temprate
Roco accento accopierò. »

Mais bientôt d'autres pensées surgirent dans mon esprit. Au dessous du château de Kariptche, je crus apercevoir l'ancien port des Lyciens et le temple de Vénus qui le couronnait. L'aspect de Bouyouk liman me rappelant la rade des Ephésiens, je volai sur les ailes de l'imagination devant le temple de Diane à Ephèse, et je dévorai des yeux ce chef-d'œuvre de Ctésiphon. Alors j'admirai des colonnes sur leurs piédestaux avec leurs chapiteaux et leurs vases, ses 27 colonnes faites par autant de rois, ses portes de cyprès, sa charpente de cédre; l'escalier fait d'un cep de vigne; la statue de la Déesse, qui était de cédre, selon Vitruve, d'or, selon Xénophon, d'ivoire, selon d'autres et de bois de vigne, selon Mutien, s'offrirent à moi tour-à-tour. Hérostrate un flambeau dévorant à la main, réduisant en cendre ce long enfantement de deux siècles, les Scythes et les Golths ruinant cette merveille du monde, sortie toute brillante de sa cendre, me remplirent d'indignation. J'arrivai enfin au village de Fenaraki, appelé ainsi à cause du fanal qu'on y allume au sommet d'un tour assez élevée, pour la direction des vaisseaux. C'est de là que je vis se dérouler à mes pieds l'ancien Pont-Euxin dont les flots presque toujours agités jettent leur écume blanchissante sur les côtes de la Natolie, de la Mingrélie et de la Circassie, ainsi que sur celles de la petite Tartarie, de la Bessarabie, de la Bulgarie et de la Romanie. Ce bassin imense uni à la mer de Marmara par le détroit de Constantinople et à la mer de Limen par celui de Caffa, ce bassin si souvent tourmenté par des orages terribles, ce bassin sur lequel planent si souvent des masses de nuages ténébreux, ce bassin, dis-je, réveilla de sombres souvenirs dans ma mémoire.

Il y a près du Promontoire sur lequel est bâti le village de Fenaraki de grands rochers qui s'étendent du haut des caps qui regardent l'orient, jusqu'au fond de la mer. Ces roes sécu-

laires forment des espèces d'antres sauvages qui servaient probablement d'azyle aux corsaires Thraces. Non loin de là, est situé la colline rocailleuse qui s'appelait jadis Gypopolis soit à cause du caractère féroce des Thraces et autres barbares qui habitaient ces lieux, soit à cause des vautours qui s'y rassemblaient. (1) Il paraitrait, d'après Denys de Byzance, que c'est dans les environs du village de Fenaraki qu'habitaient anciennement les sujets du Roi Phinée. Ce fut aussi dans ses environs que ce Roi tenait sa cour, témoin Orphée qui dit mot-à-mot. «Après que les Argonautes eussent quitté la cour de Phinée, qui se trouvait au-dessus des longs flots de la mer, ils s'approchèrent des Cyanées» et Apollodore qui fait dire à Phinée congédiant les Argonautes: » aussitôt que vous m'aurez quitté, vous verrez les Cyanées devant vous.» D'ailleurs le même Orphée écrit que la Cour de Phinée était dans l'endroit où il priva ses enfans de la vue et les jeta sur de grands rochers et nous avons déjà vu qu'il y en a près du village de Fenaraki = Mr. J. Hammer à l'occasion de Gypopolis fait avec un flegme et une dureté tout à fait tudesques à MM. les drogmans un petit compliment que j'aurai la discretion de passer sous silence.

Entre l'ancienne Gypopolis et le promontoire de Pan est un rocher caché par les flots. Cette pierre se nommait anciennement *Dotina* par les Doriens et *Prika* par les autres Grecs. Ce nom lui a été donné ironiquement, comme pour dire qu'elle se moque des marins à qui elle sert souvent d'écueil (2). Le cap sur lequel est bâti le village de Fenaraki s'appelait anciennement le promontoire de Pan. Quant au Phare qui existe encore et qui est situé à l'extrémité occidentale du village, P. Gilles en fait la description en ces peu de mots: «In Panii supercilio eminenti supra mucronem majorem existit Pharus quasi Fanòs: unde a Græcis hujus oetatis, omnia fere nomina diminuere in *arion* solitis appellatur *Panarion* id turris est octo-

(1). Gypopolis signifie la ville des vautours.

(2). Denys de Byzance.

gona in culmine habens lucernam omnibus noctibus lucentem navigantibus, undique clausam vitreis fenestellis plumbo non gypso compactis quod ostendit non Turcorum, sed Christianorum opus esse.»

Mr. Poujoulat se trompe lorsqu'il nous dit avec tant d'assurance. « Le cap Fenaraki, (il parle de celui d'Europe) se nommait jadis *Ancireum* en mémoire des Argonautes qui laissérent là leur ancre de Cysique pour se munir d'une autre ancre plus solide et plus pesante.» L'ancien Ancyreum est un promontoire situé en Asie et connu aujourd'hui sous le nom de Koum bournoù.

Fenaraki est un petit village habité par des Turcs et par des Grecs dont la superstition est telle qu'ils s'imaginent voir chaque nuit des fantômes sous différentes formes plus ou moins hideuses errer sur les rocs Cyannées, qui surgissent devant ce village. C'est ici qu'habitait un musulman célèbre sous le nom de Cabakdji qui, à la tête des Janissaires de Constantinople, chassa du trône le Sultan Selim III; mais il fut tué ensuite par quelques Albanais qui furent envoyés dans ce village par Moustapha pacha. Après sa mort, les Janissaires incendièrent le village pour saisir les Albanais qui s'étaient cachés dans les environs. Derrière ce village il y a de belles vignes et des endroits favorables à la chasse.

A l'aspect des roes immenses contre lesquels expire à jamais la rage impuissante des flots, je me représentai Rome victorieuse de toutes les attaques de l'hérésie et de l'incrédulité. Je volai en un instant sur le seuil du Vatican. J'entrai en pensée dans la salle royale et j'admirai les peintures ravissantes qui la décorent. La bataille de Lépante fixa surtout mes regards. Entré dans la Chapelle de Sixte, j'en admirai la magnificence et je vis avec délices un des nombreux chefs-d'œuvre de Michel Ange, la peinture du dernier jugement. Je m'insinuai ensuite dans l'appartement doré. Je feuilletai dans la bibliothéque une multitude de manuscrits précieux Le Vatican abonde en outre de statues et d'autres antiquités. J'entrai dans le *Belvédéré* par une immense galerie où je vis la statue de Cléopâtre mourante [illegible] du Tibre, celle de La-

cocon et de débris de celle d'Hercule attirèrent toute mon attention. Je ne m'éloignai pas de ce séjour de délices avant d'avoir parcouru le jardin du Vatican et d'avoir admiré le navire de cuivre doré ainsi que les Paons de bronze qui ornaient jadis la tombe de Scipion l'Africain.

Mais après avoir savouré le plaisir de parcourir en idée ce séjour de délices, j'élevai mon esprit plus haut et je m'écriai : O Rome! tu es à mes yeux le foyer d'où partent des torrens de splendeurs pour éclairer le monde. Malgré les vains dédains de l'ignorance, malgré les calomnies, les injures, les insolentes vociférations de l'incrédulité, malgré les terribles assauts de l'hérésie, malgré les machinations, l'éloquence, les ruses sataniques de mille sophistes, tu parais bien plus grande à mes yeux que lorsque ton pied sanglant foulait les nations éplorées. Ton front sacré est ceint d'une auréole qui ne pâlira jamais. A te considérer extérieurement, tu n'est qu'une débris, mais un débris que l'œil de l'Eternel couve comme un trésor d'un prix infini, un débris contre lequel vont se briser l'une après l'autre toutes les héréisies éphéméres, un débris qui voit passer sans recevoir la moindre atteinte toutes les inventions perfides dont les enfers voudraient se servir contre lui. La Foi, qui couvre sous son aile cette ruine immortelle, verse le baume de la consolation dans l'ame des fragiles humains, qu'elle ennoblit jusqu'à les rendre frères du fils de Dieu, éléve l'esprit de l'homme qui sans elle s'enfoncerait dans la matière, et, le portant sur son aile jusque sur le seuil du céleste séjour, lui fait entrevoir une partie des délices ineffables et des joies ravissantes qui inonderont son cœur, si, l'œil attaché sur la face de l'astre incréé, il passe sans se souiller sur cette terre qui retentit sans cesse de gémissemens, de soupirs et de sanglots.

---

46. MÉDITATION

LES ILES CYANÉES D'EUROPE

Un vendredi je m'embarquai pour me rendre aux îles Cyanées d'Europe. Durant ce petit voyage, je voulus occuper mon

esprit de quelque chose d'utile, et cette fois-ci c'est la littérature arabe qui eut la préférence. Il y en a qui croyent que les Arabes honorèrent la poësie dès l'aurore de leur existence; ce qui est très probable si l'on pense à l'imagination ardente et à la sensibilité exquise qui ont toujours caractérisé cette nation intéressante. Un orientaliste a dit «que la nation arabe s'est toujours fait remarquer par la vivacité de son esprit; qu'elle s'est particulièrement distinguée par des productions poétiques pleines de verve.» Je tombe d'acord avec lui sur toutes ces assertions: mais il me semble que, pour être juste, il faut avouer que si l'on rencontre ordinairement dans leurs poësies les traces d'une imagination puissante, l'absence du bon goût s'y fait souvent remarquer, Ces figures grotesquement entassées, ces métaphores dont la hardiesse dégénére souvent en licence effrénée, ne répandent dans leurs productions poëtiques que trop de ténébres que l'œil le plus perçant ne saurait souvent percer. Et puis j'avoue hautement que cette manie de nous parler sans cesse de leurs chameaux, de nous dépeindre avec enthousiasme la pose de leurs têtes, la vitesse de leurs pieds, la force de leurs muscles, ne m'offre rien de bien beau. Je sais fort bien que chaque peuple a son génie particulier; mais il y en a dont le goût n'est pas des plus parfaits, et j'aurai beau les interroger tous, je suis sûr qu'ils me répondront que d'interminables tirades sur la double bosse ou sur le poil d'un chameau sont fastidieuses.

La collection des moallakath, poëmes suspendus dans le Caaba, à la Mecque est, comme on sait, composée de sept poèmes de sept auteurs différens, les voici: Amralkeis, Tarasah, Zohéir, Lebid, Anthara, Amrou ben Kaltoun et Hareth. Lebib ben Rabiat était encore idolâtre avant la publication de la loi de Mohammed. D'après Amasi, Lebid ne fit d'autres vers que ceux par lesquels il remercia Dieu de sa conversion à l'Islamisme. Mohammed, à qui cette conversion causa beaucoup de plaisir, regardait cette sentence de ce poète remarquable: tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien, comme la plus belle qui soit sortie

d'une plume arabe Lébil était estimé le plus bel esprit des arabes de son temps. il mourut l'an 141 de l'hégire (758 de J. C.(Amralkeis ou Amriolcaïs, qui était en même temps prince et poète, naquit de Hogre, Roi des arabes de la tribu de Kindas. On sait que sa plume satirique s'exerça contre la loi de Mohammed. Je parle ailleurs plus au long de la littérature arabe.

Avant d'arriver aux iles Cyanées d'Europe, je me débarquai à Fenaraki, et j'entrai dans un café pour fumer une pipe. Mais quelle fut ma surprise en y voyant un Curde! On sait qu'il y a fort peu de Curdes à Constantinople, et une pareille rencontre à Fenaraki avait certes de quoi m'étonner. Je m'approchai donc de lui et lui demandai en turc le motif qui l'a conduit dans ce village. Il me répondit que certaines affaires importantes l'y avaient appelé. Il m'apprit ensuite qu'il descend de la famille des Bebbehs. J'avais entendu raconter un je ne sais quoi de romantique relativement à l'origine de cette famille; c'est pourquoi je le priai de m'apprendre ce qu'il en savait par tradition. Voici à peu près le récit qu'il me fit: « Dans le petite village de Darischmana situé dans le Curdistan, à Pizhder, il y avait deux frères nommés Fakih Ahmed et Khider. Ils avaient beaucoup souffert de l'inimitié des Bulbassis, qui étaient le peuple le plus puissant de Pizhder. Fakih Ahmed, doué d'un esprit hardi et entreprenant, quitta avec dégoût le village qui le vit naître et résolut de n'y jamais plus revenir qu'avec éclat. Il se dirigea vers Costantinople et entra au service des Turcs. Durant ce temps, le Sultan était en guerre avec les Anglais et les batailles étaient généralement décidées par des combats singuliers. Un champion, qui était sorti des camps ennemis, avait pendant cinq jours, combattu avec la fleur de la cavalerie turque et avait abattu, l'un après l'autre, tous ses rivaux à ses pieds. Fakih Ahmed demanda à se mesurer avec cet adversaire redoutable. Le Sultan le manda, lui fit des questions relatives à sa terre natale, et, satisfait de sa bonne mine, lui permit de tenter la périlleuse aventure et lui fit

donner un bon cheval et des armes. Il prit sa course et renversa le cavalier franc. En s'approchant de lui pour lui trancher la tête, il découvrit, à sa grande surprise, que son adversaire était une jeune fille qui le conjura d'épargner sa vie, et lui promit en revanche de l'épouser. Glorieux, il la mena dans le camp turc et le Sultan lui ayant donné le choix de la récompense, il demanda un firman qui le constituât Bey et qui le revêtit d'une souveraineté perpétuelle sur le village et les terres de Darischmana.

Sa demande ayant été favorablement accueillie, il retourna en triomphe dans sa patrie avec sa nouvelle épouse, qui le rendit père de deux enfans, Baba Suleiman et Boudakh Keighan, qui prit le nom de sa mère. Rentré dans ses foyers, il eut de fréquentes guerres avec les Bulbassis, chez qui il introduisit le bon ordre. Un jour qu'il était absent, une partie considérable de ces barbares fit une incursion dans ses terres. Keighan sortit seule contre eux, les mit en fuite et en tua un grand nombre. Alors ayant rassemblé le peuple de Darischmana, elle lui adressa le discours suivant: Hommes de Darischmana! Fakih Ahmet à épargné ma vie lorsque j'étais en son pouvoir; aujourd'hui j'ai payé le service qu'il m'a rendu. Maintenant racontez à Fakih Ahamet ce que vous avez vu et ajoutez que je m'en vais et qu'il ne me verra plus. Dites lui que je lui recommande de ne pas me suivre; car ce serait en vain, et s'il le fait, il lui en mésarrivera, chose dont je ne voudrais pas, Dieu m'est témoin, être la cause. Alors elle tourna son cheval et fut en un moment hors de la portée de la vue.

Fekih Ahmet, à son retour, ayant été informé du départ de son épouse, en fut fort supris et affligé, et résolut de la poursuivre nonobstant sa défense. Il la suivit dans la vallée de Khideran située dans le Pizhder et la supplia de retourner avec lui. «Cela est impossible, lui répondit-elle, tu es Mahométan et moi Chrétienne. Je m'en vais au pays de mes pères. Adieu. Ne m'approche pas, car je te ferai du mal.» Pendant que l'amoureux Fakih Ahmet persistait à vouloir la faire retourner avec lui,

elle leva sa lance et le frappa à l'épaule, Il tomba et elle se mit à galopper. Cependant, avant de s'éloigner, elle pensa qu'elle ne l'avait que faiblement récompensé pour la générosité avec laquelle il lui avait fait cadeau de la vie et que quoique Mahométan, il était père de ses enfans. Alors elle racenti sa course, revint sur ses pas, le trouva encore respirant et appliqua sur sa plaie un onguent efficace. Puis, elle le quitta de nouveau. Aussitôt qu'il revient à lui, cet époux enflammé d'amour, persista dans sa résolution de la poursuivre et de la retrouver, et, tout en courant après elle, arriva dans le *Frenghistan*. Au tomber du jour, il se trouva dans une grande ville où il entendit un bruit qui annonçait quelque grande fête. Il entendit le son de divers instrumens, vit des *maschallas* (ou torches) allumés et d'autres préparatifs pour un mariage.

Indécis sur ce qu'il devait faire et où il devait passer la nuit, il résolut de se soumettre aux chances du hasard et rester où son cheval s'arrêterait. Il lacha par conséquent la bride à son coursier, qui s'arrêta à la porte de la maison d'une vieille femme qui, après quelques difficultés, consentit à le recevoir pour son hôte. Il lui demanda la cause de la réjouissance publique et apprit d'elle que la fille du Roi était revenue alors d'une guerre contre les Mahométans, après une absence de plusieurs années et qu elle allait se marier avec son cousin. Fakih Ahmet obtint de cette vieille la grâce d'assister à cette nôce déguisé en femme. Il prit ses mesures pour assister à la première entrevue de Keighan et de son futur. Sa princesse parut et son promis peu galant, la salua d'un coup de poing sur les oreilles en lui disant: «tu as été prisonnière chez les Mahométans, tu as été deshonorée et tu oses te présenter devant moi? » La Princesse s'écria alors en langue Curds, idiome qui lui érait devenu familier: « Fakih Ahmed, si tu étais ici! » Aussitôt la personne invoquée sortit, tua le promis et s'enfuit avec sa femme à Constantinople, où le Sultan ajouta de nouveaux cadeaux au premier présent qu'il lui avait fait.

Fakih Ahmet retourna, dans la compagnie de son épouse, à

Pizhder où il vécut heureusement avec elle. Avant de mourir, il subjugua les districts de Pizhder, de Mergeh et de Macoutt. Il eut pour successeur son fils aîné Baba Soliman. Son second fils Boudakh Keighan mourut sans enfans.»

Les Curdes n'ont pas une grammaire: il se contentent d'expliquer le *sarf*, ou grammaire arabe en leur propre langue, qui, malgré des différences assez notables, possède une foule d'expressions arabes et persanes. C'est surtout dans la langue écrite qu'on rencontre souvent de ces mots; car les Curdes en sont plus sobres lorsqu'ils parlent. Pour donner une idée de leur langue littérale, je citerai ici un chanson de Hani que je traduirait ensuite. Elle servira d'ailleurs à prouver que les Curdes ne sont pas aussi étrangers à la galanterie qu'on pourrait le creire

Irou li tahti dilberi ya Reb! tsehi chirine esmére.
Ti nabitine min dilberi avdilbere ya dilbere
Dil bou doukier djiané ev dine boud ya imane ev
Hem loutfé hem ihsané=hem lavè hem ghierden zéré
Kakil jiber tadgi bizer tata veki puztiteder
Ser askieri ti pa teter serdare yani servere
Zulfiné ghelou pür pitschou hem ya sümbüla baghi irem
Zendgire ya serta kadem rechmare yane ejdere
Hevturrè ya ghüssouné ev zinghiné ya hindoune eou
Chetrine ya chebboune cou ya toughi chahi sendgéré.
Djiavine ghielou ya ser hochine ya kiafirine ya dilrechine
Bi mari neou ya nehachine ya ner kiessu ya ambere.
Rouhssare ya rebbi ya hamer ghüftare ya rebbya gouher
Evkande ya Rebb ya haber evchehte ya ne chekiere
Ya Rebb kitiba hüssne yar hachiné ba hatti ghoubar.
Ya kiabè Hadji tschar kienar onan kassti hadgil ekbere.
Levine ghielou ya kouti dgian ya kouti ya koutu revane.
Ji kouteya dürdgia düran ya hevzu ava kuvssere.
Ya rebb hatti réihaniyé ser surei furkanie.
Ya hatema Soultanie fermane yane deftere.
Haline ghielou ya fulfülun cou ariziné ya sourghülun.

Em achikine ya bülbülune zikrimé ver da ahmere.
Ev ghierdena ehübhi chemal ser tschechméi ava zulal.
Karan reya hamra helal ya nechheyane chekiere.
Ya Rebb kada zibayé cou ya messdjil dile akssayé cou,
Ya kia beya ulyayé cou ya beite ya ku hadgere.
Evhanei dil dadéyé mechrevje renghi badéyé.
Derdivi ya rek sadéyé levher zaïfu zenkzere.

Aujourd'hui quelle douce beauté s'est assise, ô Dieu! sur le trône de l'amour?

Mon cœur ne s'en sépare pas, le sien est-il une pierre ou un ravisseur d'ames?

Mon cœur s'est brisé en deux morceaux; elle est le fruit de mon ame.

Est-elle par hasard ma religion et ma foi?

Elle est pour moi une clémence, une miséricorde; belle, elle sait se faire aimer par ses amans.

Les cheveux de ma bien-aimée sont sortis de dessous sa couronne d'or, un à un, comme le plumet d'un Prince.

Ce commandant des troupes tatares est-il un simple chef, ou un grand roi?

Sont-ce deux boucles qui se sont ainsi entortillées ou bien des hyacinthes du jardin du paradis?

Sont-ce par hasard des chaînes de la tête aux pieds? sont-ce de noirs serpens ou deux dragons?

Ses cheveux sont-ils des boucles qui tombent sur le front, ou bien sont-ils longs et lisses?

Sont-ils des Lenghis (noirs) ou des Hindous (jaunes?)

Sont-ils des sussens (1) ou des violettes, ou bien des queues qui sortent à la rencontre des princes?

Ses yeux sont ils des yeux ou des objets enivrans?

Son-ils des infidèles ou des cœurs noircés?

Sont-ils malades ou pesans, sont-ils des narcisses, ou des ambres?

Ses joues sont-elles des joues ou bien une lune?

Ses paroles sont-elles des paroles ou des pierres précieuses?

---

(1) Espèce de fleur.

Sont-elles du candit ou un mélange de sucre et de muse? sont-elles du miel ou du sucre?

Ses lèvres sont-elles des lèvres ou une pâture de l'ame?

Sont-elles une nourriture ou un frein de l'ame?

Sont-elles des boites de bijoux ou de perles? ou le bassin du *kievsser*?

Ses marques noires sont-elles des marques, ou du poivre? sont-elles des joues ou des roses vermeilles?

Sommes-nous amoureux ou sommes-nous rossignols? nos paroles sont-elles d'une rose vermeille?

Son cou est-il de la cire ou bien la source d'une eau limpide?

Est-il une bouteille pleine de vin pur? est-il un vase vide ou bien du sucre?

O mon Dieu! sa taille est-elle une toile arabe ou bien est-elle une Mecque?

Est-elle la *Keabé* glorieuse, l'enceinte, ou la pierre noire?

Ce Hani est quelqu'un qui a livré son cœur à l'amour; son naturel est semblable à celui d'un verre;

Ses peines consistent en un pur amour; c'est pourquoi il a maigri et sa couleur est devenue jaune.

Les îles Cyanées ne sont que des rochers qui surgissent devant le village de Fenaraki. (1) Ces îles autrement dites Sympligades (unies) parce qu'elles semblent s'approcher l'une de l'autre, ou encore parce qu'elles semblent, selon l'expression de Pline, réunies entre elles, lorsqu'on les voit de côté, ont été très célèbres dans l'antiquité. Ces rochers sont de couleur chocolat foncé. Il est vrai que nous en détachâmes une pierre qui est de couleur vert de mer; mais c'est presque la seule que nous y trouvâmes. Quelques unes de ces pierres, que nous transportâmes chez nous et qui nous ont paru schisteuses, ont une odeur désagréable et nous ont paru volcaniques. Un chimiste habile qui en analysa de semblables y trouva du fer, de l'alumine, du silex, du cuivre etc. On sait que les nochers faisaient ici des sacrifices au dieu des mers. Arrivé, non sans danger, à la

(1) Les Turcs les appellent Roke Tachi.

hauteur de l'une de ces roches, je remarquai un monument que je pris pour le piédestal d'une statue (et non pour un tronçon de colonne.) dont l'inscription a été rapportée par Leunclavius, Spon, Sestini, etc. Ce piédestal a 4 pieds 3 pouces de hauteur et 2 pieds 3 quarts d'épaisseur. Sur le haut du monument, on remarque 4 trous destinés à porter la statue. Tout autour de ce bloc de marbre régnent des guirlandes de lauriers soutenues par des têtes de bœuf, et dans les intervalles on distingue assez clairement des roses. Sur le côté occidental de cette pièce, je lus le mot Sebast. Dans la partie inférieure, je déchiffrai les mots *Tib. fuit* et sur la même ligne le terme *bella,* mais je ne pus trouver les mots *divino cæsare augusto,* rapportés par le Patriarche Costandius. Quant aux autres mots qu'on trouve gravés ça et là tout autour de ce débris intéressant, il parait indubitable que des voyageurs se sont amusés à les y graver, témoin le mot Paris qu'on y lit clairement.

Ce qui me porte à croire que ce monument est un piédestal de statue plutôt qu'un autel ou une colonne sans chapiteau ce sont ces mots de Mr. Champollion Figeac: «Les autels votifs étaient remarquables par leur simplicité, n'étant formés que d'une seule pierre taillée, plus ou moins ornée et portant une inscription qui indiquait les motifs et l'époque de leur consécration, avec le nom de la divinité et celui du dévot qui l'avait élevé. On en trouve beaucoup laissés par les Grecs et les Romains et il ne faut pas les confondre avec les piédestaux de statues également consacrées par le zèle ou l'intérêt des particuliers; les inscriptions votives se ressemblent beaucoup sur ces deux espèces de monumens, mais on remaque assez ordinairement sur les piédestaux les restes de soudure de la statue qu'ils portaient ou *les trous qui avaient servit à l'y fixer.*» Je suis néanmoins bien loin d'ignorer que les Romains érigèrent, d'après Denys, sur cette île, un autel en l'honneur d'Apollon.»

Voici la description que P. Gilles fait de ce monument «Il ne reste d'autres vestiges de l'autel d'Apollon que les Romains placèrent sur les îles Cyanées, d'après Denys, sinon de

petites fosses pratiquées sur la hauteur de la seconde pierre où il existe encore une colonne de marbre dont la base, qui contient une inscription latine où l'on lit le nom de C. Cesar, est rongée par le temps. Elle est d'un marbre très blanc: sa hauteur est d'environ 60 pouces et son périmètre embrasse neuf pieds et un demi as. Une guirlande tortueuse de lauriers qui tantôt s'élève et tantôt s'abaisse, ceint le milieu de la base. Du sommet, qui est au milieu de la quadruple courbure, pend une tête de bœuf. Au milieu des quatre autres plis sont gravés des cercles (1) dans l'un desquels on voit un quadrupède; dans le second, l'image du Soleil, dans le troisième, dix rayons et dont le quatrième, qui est tourné vers le nord, n'offre rien aux regards. Le fût de la colonne ne correspond pas à la grandeur de la base; car son périmètre est de six pieds: le haut du fût est décoré d'un anneau et d'un astragale rongé en partie; cependant le chapiteau, qui est Corinthien, existe tout entier. Je présume que sa base est le reste de l'autel d'Apollon, tant à cause des guirlandes de lauriers, qu'à cause de la blancheur du marbre; car le marbre dont on faisait ordinairement les autels était d'une couleur blanche, et celui-ci loin de paraitre fait pour soutenir cette colonne, semble avoir été élevé par les barbares en l'honneur de César des restes de l'autel renversé. De même que ceux de Trébisonde élevèrent, au dire d'Arrien, en l'honneur d'Adrien, une statue faite d'un marbre rude et y gravèrent une inscription mal faite.»

J'a voulu traduire cette description qui est assez longue, parce qu'elle me parait intéressante.

Tournefort est d'opinion que la colonne a été posée sur sa base pour servir comme de guide aux vaisseaux qui passent par ici.

Mr. Pouqueville appelle le piédestal de statue un bloc de marbre que quelques personnes regardent comme un autel et que le vulgaire appelle, il ne sait pourquoi, colonne de Pompée.

Mélétius dit dans sa géographie qu'on éleva près du Fena-

(1) Ces cercles ne sont plus visibles.

raki d'Europe la colonne d'Octavien, ayant une inscription latine. Il ajoute qu'elle est aujourd'hui dans la mer, dans l'endroit où se trouvent les îles Cyanées. Il est clair qu'il veut parler du piédestal de statue qui nous occupe.

Hérodote, Denys d'Alexandrie, Apollonius, Valérius Flaccus, P. Gilles et d'autres savans donnent simplement le nom de pierres aux îles Cyanées. Ce dernier prétent que toutes ces pierres maintenant séparées, ne formaient qu'une seule masse. Il pense qu'elles ont été détachées du promontoire de Pau également pierreux.

Les noms de Sympligades, de Cyanées, de Planetes donnés à ces rochers s'appliquaient jadis aux deux rivages qui reignent le Bosphore.

Le grammairien Tzetzes se tompe grossièrement sur la position des Cyanées. . . . . .

Revenons au monument dont il a été question.

Mr. J. B. le Chevalier est d'accord avec P. Gilles et le P. Costantius à lire sur le piédestal sus-énoncé (qu'il prend aussi pour un autel) le nom de César. Voici l'inscription telle qu'il l'a déchiffrée.

CÆSARI AUGUSTO
E. C. L. ANNIDIUS
L. E. C. L. A.
FRONTO

Tournefort prétend que le nom d'Auguste figure dans cette inscription. Il parait donc certain que le nom de C. Auguste y était gravé, mais qu'il a été effacé par le temps.

Dans l'ouvrage intitulé les six voyages de J. B. Tavernier en Turquie, en Perse et aux Indes, on lit ce qui suit:

Nous fûmes voir ensuite la colonne de Pompée, à l'embouchure de la mer noire, et allant de Sérail en Sérail, qui sont des maisons royales du Grand-Seigneur, nous employâmes huit jours à cette agréable promenade. Mais on la peut faire en deux, si on veut se contenter de voir la colonne sans s'arrêter nulle part.»

Je ne m'arrêterai pas à relever l'erreur où tombe M. Tavernier en donnant au piédestal dont j'ai tant parlé le nom : colonne de Pompée; mais je ne puis m'empêcher de remarquer qu'au lieu de *deux* jours, six heures suffisent pour aller de Tophana aux îles Cyanées.

Mr. Ch. Pertusier est d'opinion que ce monument est un autel votif privé de la tablette de sacrifice et élevé au dieu des mers.

Dressé comme un fantôme sur la cime étroite de ces rocs escarpés, le voyageur voit souvent des scènes grandioses se déployer devant lui. Souvent les flots écumeux de la mer noire viennent se briser avec un horrible fracas sur les flancs scabreux et séculaires de ces rochers dont le seul aspect réveille des souvenirs terribles. Quelquefois il voit se grouper sur sa tête des nuées immenses qui jettent une ombre gigantesque sur la face du Pont-Euxin. Quelquefois ces voiles ondoyans de l'azur céleste se déchirent et vomissent à quelques pas de lui une flamme dévorante qui s'éteint en sifflant dans ces vagues dont elle éclaire toutes les horreurs. Pour moi, m'enfonçant dans les ténèbres de l'histoire, je commençais à interroger la poudre des sacrificateurs dont les pieds avaient foulé les mêmes rocs que mon pied foulait en ce moment, lorsque je crus voir sortir du sein des vagues, dont un seul pas me séparait, un fantôme devant qui je restai immobile d'effroi. Sa tête, aussi antique que le monde, s'élançait au delà des flambeaux célestes et semblait déjà les brunir sous son haleine immonde; ses doigts décharmés jouaient avec eux comme le tigre avec sa proie. Tandis que son front blême menaçait la voûte céleste, ses pieds semblaient vouloir détruire la terre et n'allaient se heurter que contre la cime ténébreuse des abîmes infernaux qui le vomirent un jour à la voix vengeresse de Jéhovah. Je tournai mes regards de tous côtés; je les plongeai même au sein du passé et de l'avenir, partout le colosse homicide se dressait fièrement devant moi. Je m'élancai soudain en pensée jusqu'au seuil éclatant de l'Univers et j'y trouvai le

monstre assis comme sur son trône. Je me promenai au-dessus des nids des orages, et je l'y retrouvai aussi menaçant, aussi terrible; seulement sa rage exterminatrice allait se briser sur le seuil du séjour des bienhureux. Je me refugiai dans les dernières limites de l'espace et là aussi je rencontrai des vestiges des pas destructeurs du squelete. Soudain il poussa un cri, et les montagnes les plus sourcilleuses s'inclinèrent d'effroi, et le tonnerre s'arrêta dans sa course dévorante, et l'océan cacha son front pâlissant dans ses cavernes les plus mystérieuses et les colonnes des cieux firent entendre un son funèbre, et l'Univers entier en frémit, comme si sa tombe s'entr'ouvrait déjà sous ses pieds. Sa faux, sceptre lugubre des mondes, n'a jamais reposé sous sa main infatigable. Jamais le doux sommeil n'a ombragé ses paupières de ses ailes enchanteresses, pour laisser reposer un instant la terre. Sa forme hideuse se dessinait à mes yeux derrière les couches les plus épaisses des nuages, et l'aile de la nuit n'était pas assez noire pour le dérober à ma vue. Ici, s'affaissaient sous ses doigts de vastes empires; là des générations disparaissaient sous son haleine, plus loin, il emportait sur ses ailes des cités et des provinces. Son regard pénétrant voyait à travers les plumes de l'aigle, l'aile des orages, l'ombre épaisse des nuits, et les masses mêmes les plus compactes des montagnes étaient transparentes à ses yeux. Dès l'instant fatal où le premier homme et sa compagne rompirent le joug de l'obéissance que leur avait imposé le Créateur, l'Eternel irrité jeta au fantôme sanglant tout le créé comme une proie immense, et le monstre insatiable ne cesse de le dévorer, jusqu'à ce qu'il tombe lui-même aux pieds de sa victime immobile.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Pour donner au lecteur une idée de notre Tableau Synoptique, que nous citons dans notre lettre dédicatoire, et qui, composé de 42. Chapitres, embrasse tous les genres de Littérature, nous avons jugé à propos d'en faire paraître ici un Chapitre; bien qu'il faille, pour juger de cet ouvrage, voir tout notre Tableau se dérouler devant soi. Il est possible que quelqu'un de nos lecteurs soit étonné de trouver ici ce Chapitre, et qu'il ait été également surpris de voir des fragmens de nos Satires et de nos Odes françaises et italiennes dans nos Méditations Bosphoriques. Mais nous le prierons de vouloir bien considérer que ces ouvrages, et surtout notre Tableau Synoptique, qui peut et doit intéresser trente nations différentes méritent peut-être plus que tant d'œuvres éphémères qui se publient de nos jours, l'honneur de l'impression. Et si nous publions cet échantillon du grand ouvrage précité, c'est dans le but d'engager quelque littérateur Européen, et surtout quelque philologue Français, de nous indiquer et de nous faciliter les moyens d'imprimer au plutôt l'œuvre entière; chose qu'il nous est impossible de faire en ce moment pour les raisons que nous avons insinuées dans notre Préface. Nous désirons que ce Chapitre soit lu avec attention, et si nous l'avons fait paraître, de même que l'Ode que nous avons mentionnée dans notre préface, à la fin du premier volume de nos Nouvelles Promenades dans le Bosphore, c'est que la matière du second volume était plus vaste.

Nous avons parlé, en passant, dans notre préface de la sottise des Imprimeurs-libraires (nous parlons en général) qui achettent volontiers au poids de l'or une misérable production d'un auteur connu, et qui refusent toute œuvre d'un écrivain dont le nom ne leur est pas parvenu, fût elle une chef-d'œuvre. Cependant celui qui entreprendrait la publication de notre Tableau Synoptique ferait une excellente affaire, car qui est le littérateur qui ne voudra pas avoir dans sa bibliothèque trente Littératures réunies? Quoiqu'il en soit, voici le Chapitre en question.

CHAPITRE III.

DES NARRATIONS EN PROSE

Des critiques prétendent que la Narration doit être courte, et citent Cicéron qui englobe la brièveté dans les qualités qui doivent la caractériser. Ce sont ces préceptes mal interprétés qui donnent si souvent lieu à mille erreurs. Sans doute la Narration doit être courte; mais cette brièveté ne consiste pas, comme le prétendent certains censeurs, dans l'emploi d'un petit nombre de mots. Elle consiste à ne pas faire remonter son récit plus haut que le sujet ou la cause ne l'exige; à ne pas s'y permettre des détails futils et des circonstances minutieuses qui n'appartiennent nullement à la chose qu'on raconte; en un mot, à ne raconter que ce qui est essentiel et rien de plus. Après cette explication, il est facile de concevoir qu'une Narration peut-être courte lors même qu'elle occupe des pages entières, et pécher par la prolixité et l'inutilité en n'occupant que quelques lignes. Nous allons éclaircir notres proposition par un exemple. Les Incas de Marmontel nous offrent une Narration d'un orage et de la caverne des serpens au Pérou qui remplit trois grandes pages et qui cependant ne pêche pas contre le précepte de Cicéron, parcequ'elle ne contient rien de superflu. Swift rapporte au contraire comme exemple d'une Narration longue et prolixe un récit qui ne s'étend pas au de là de 21 lignes, mais qui pourrait se faire en dix mots tels que les suivants: » Nine Years Ago I was to preach for a friend » et il est certain que cette Narration heurte de front le précepte sus-énoncé parcequ'elle abonde de mots qui ne disent rien ou qui disent fort peu de choses. Il ne faut donc pas juger de la brièveté ou de la prolixité d'une Narration par le nombre des lignes qu'elle contient; mais d'après les règles que nous

venons d'énoncer. D'un autre côté, l'extrême briéveté est certainement un défaut important lorsqu'elle produit l'obscurité. Quintilien dit à ce sujet : « Narratio prœcisa non tam narratio vocari potest quam confusio: » Un Narration trop concise peut s'appeler moins une Narration qu'une confusion. »

L'Ecriture sainte abonde en Narrations où l'on peut remarquer la plus grande simplicité sans mélange de trivialité ni de bassesse. Voyez par exemple le Chapitre XXI de la Genèse qui commence ainsi:

« Ouà Jeouvàh pakàr et Sarà kà acher amar oua iaàss Jeouvàh le Sara kà acher diber. »

« Et Jéhovah visita Sara comme il avait dit, et Jéhovah fit pour Sara comme il avait dit »

Tout ce chapitre est écrit comme le verset suivant qui est le XXI.

« Oua echeb bè midbar Paran ouà tikà lò imo ichà me eretz mitsraim. »

«Et il (l'enfant d'Agar) demeura dans le désert de Paran etc.

Voyez aussi le Chapitre II où il est question de Ruthe qui glane des épis de blé dans les champs de Boaz, parent de son mari et rejeton de la famille d'Elimélec.

Mais un Chapitre bien plus important pour nous, est la I de la Genèse qui contient la Narration de la Création du monde. Le III verset de ce Chapitre a été fameux même chez les Payens, puisqu'il est cité par Longin comme un exemple du sublime. C'est celui où il s'agit de la création de la lumière. Le voici.

« Oua iomèr Elòïm iei òr oua iei òr. »

« Et Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut. »

Il est inutile d'observer qu'il est impossible de rendre en Français toute la concision de ce verset.

L'un des historiens Arméniens les plus remarquables par la lucidité et la simplicité de ses Narrations, c'est le célèbre Elisée, disciple d'Isaac et de Mesrop, tous les deux prélats illustres.

On ne peut pas faire le même éloge aux Narrations de l'historien Jean VI, qui naquit au château de Drashanacerte et remplaça Mastotz, son maître, dans la dignité Patriarcale. On lui reproche au contraire l'excès des ornemens et l'afectation des termes qu'il a employés dans son histoire nationale; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait joui et qu'il ne jouisse encore d'une haute renommée au sein de sa nation.

L'historien Thomas Arzerouni composa une histoire où il narreentre autres la généologie, les faits etc, de la famille princière des Arzerouni Quoiqu'on donne à cet écrivain de juses éloges relativement à l'exactitude de ses Narrations, on lui fait pourtant quelques reproches et surtout celui de l'obscurité qui n'ait guère indifférent dans une histoire.

Grégoire Michistruôs, écrivain Arménien d'un grand mérite, raconte dans une lettre à l'adresse de Sergius, abbé du monastère de Sévan, les diverses traductions dont il enrichit la Littérature Arménienne. » Nous n'avons jamais cessé, lui-dit-il, de traduire plusieurs ouvrages dont il n'existait pas de traduction dans notre langue, savoir: deux livres de Platon intitulés Dialogues de Timée et de Phédon et plusieurs autres des philosophes chacun desquels est plus volumineux que nôtre Missel. J'ai trouvé en outre et rendu en notre langue le livre d'Olympiodore mentionné par David, ouvrage qui est un poësie admirable ornée de sens philosophiques. J'ai trouvé de même les œuvres de Callimaque et d'Andronicus, que j'ai traduites aussi en Arménien. J'ai commencé aussi la traduction de la géométrie d'Euclide, et s'il plait à Dieu de prolonger me vie, j'entreprendrai sans délai la translation de tous les autres livres tant grecs que Syriaques qui n'ont pas été jusqu'à présent traduits dans notre langue. » (1)

(1) Dans leurs chants, qui ne sont qu'une espèce de conversation cadencée, les habitans des Iles Sandivich font souvent des récits emphatiques des exploits de leurs rois. Dans l'un de ces chants prosaïques, il est dit entre atrue

L'histoire d'Hérodote à été sévérement et quelquefois judicieusement jugée par quelque critiques sous le rapport de la Narration. Nous avouons qu'elle est coulante et que le style en est plein de grâce et de douceur; mais s'il est vrai que la clarté de la Narration consiste entre autres à ne pas s'interrompre en narrant, il s'en suit que celle d Hérodote pèche continuellement sous le rapport de la clarté, puisqu'elle est remplie de digressions. Ici, nous croyons entendre la voix de Mr· Larcher que tonne contre Photius pour avoir osé blâmer les digressions du père de l'histoire, et qui va jusqu'à soutenir qu'il n'y en a point dans les neuf livres de cet historien. Mais Mr. Larcher a traduit cette histoire, et nous savons que l'enthousiasme que professent si souvent les traducteurs pour les ouvrages qu'ils traduisent les aveugle quelquefois jusqu'au point de leur faire prendre des moulins à vent pour des géans. Voici maintenant Mr de Ste Croix que débute ainsi dans ces éloges pompompeux qu'il adresse à Hérodote: « Grand imitateur d'Homère, il adopta la forme épique etc. » Comme si l'histoire était une espèce d'épopée, et comme s'il fallait partir des préceptes d'après lesquels on doit juger d'un poëme épique pour donner son opinion sur une histoire ! Nous n'avons assurément aucun intérêt à dépréciér Hérodote, qui mérite bien des éloges sous d'autres rapports; mais notre impartialité nous obblige en quelque sorte de faire ressortir le néant de quelque panégyriques, de même que nous avons répondu à pleines mains le ridicule sur quelques censures absurdes dans notre Critique des Critiques.

On est bien moins judicieux si l'on attaque les Narrations de Thucydide. Thucydide est, selon nous, le premier de tous les historiens Grecs sous ce rapport comme sous presque tous

que le cheval de Kaui Keaouli sentant qu'il porte un homme extraordinaire, tourne la tête pour le contempler, que les dents des guerriérs victimes de son bras terrible, ornent son casse-tête etc.

les autres. Nous remarquerons ici que Mr. de la Croix, qui a fait aussi l'éloge de Thucydide, dit en propres termes" Il n'adopta point la forme épique, qui lui parut sans doute avoir trop d'inconvéniens etc. » Si un historien tel que Thucydide trouve trop d'inconvéniens à adopter la forme épique dans une histoire et s'il la juge incompatible avec ce dernier genre, l'idée qu'a eue Hérodote de l'adopter dans la sienne est digne de blâme, et doit être jugée avec sévérité.

L'Histoire Grecque de Xénophon et sa Retraite des dix mille sont loin de manquer de belles Narrations dont le Style est mélodieux et plein de charmes.

Dans un écrit de Plutarque sur le Babil on rencontre çà et là des Narrations où l'agrément se marie à l'instruction; tel est le récit qu'il fait d'une anectode qui a trait à la curiosité déplacée ainsi qu'au babil d'une dame Romaine et à la leçon que lui donne son époux. (1)

(1) Voici le résumé de cette anectode. Le sénat de Rome se réunit pendant plusieurs jours pour délibérer sur une affaire secrète. Poussée par une curiosité irrésistible, une femme Romaine tourmenta pendant long-temps son époux pour l'engager à lui dévoiler le secret dont il s'agissait; or ce Romain, voulant punir sa femme pour une indiscrétion aussi mal placée, lui dit que les prêtres leur annoncèrent qu'on vit paraître une alouette volante munie d'un casque doré et d'une lance, et que le sénat délibérait pour savoir si ce prodige était un bon ou un mauvais augure. Il lui recommanda en même temps de se taire. Cela dit, il se dirigea vers le marché. Sa femme raconta cet événement à une servante, tout, en la priant de n'en rien dire à personne. » Celle-ci imita son exemple, en sorte que cette nouvelle se répandit dans le marché avant même que son inventeur y fût arrivé. De retour chez lui, le mari commença par effrayer son épouse, en lui disant qu'il devait, à cause de son indiscrétion, quitter sa

Les bons orateurs grecs et surtout Démosthènes nous offrent, dans leurs discours, de bons modèles de la Narration oratoire.

Cicéron, qui s'est distingué dans toutes les parties de l'art oratoire, abonde en belles Narrations. Telle est celle qu'on trouve dans le livre III de Officiis où l'orateur signale le manque de probité et la perfidie de ceux qui déguisent leur intentions et qui font toute autre choses que ce qu'ils semblent vouloir faire « Ergo et Pythius, et omnes aliud agentes, aliud simulantes, improbi et malitiosi sunt etc » On y admire une simplicité exquise.

Les Historiens Latins ont esquissé d'excellentes Narrations. Tite-Live, qui se recommande par tant de brillantes et précieuses qualités, en offre de fortr emarquables; telle est, entre autres, celle du combat des Horaces et des Curiaces « Datur signum, infestisque armis, velut acies, terni juvenes magnorum exercituum animos gerentes toncurrant etc. » Il y en a aussi de fort bonnes dans les Commentaires de César, dans l'histoire d'Alexandre le-Grand par Quinte-Curce, dans les Vies des plus illustres capitaines de la Grèce et de Rome par Cornilius Népos etc Salluste n'en manque pas non plus; mais elles pèchent quelquefois contre la clarté laquelle doit caracteriser aussi, selon Cicéron, la Narration. « Vitanda est, dit Quintélien, illa Sallustiana brevitas et abruptum orationis genus. »

Les Saturnales de Macrobe, dont le style est d'ailleurs pesant, incorrect, décoloré, nous fournissent la Narration suivante.

« Pendant qu'Auguste était campé avec son armée dans un lieu situé près de Mantoue, il fut troublé durant trois nuits successives par les hueries d'un hibou. Une proclamation fut faite aux soldats que celui qui parviendrait à saisir le coupable...., aurait une ample récompense pour ses peines.

---

patrie, et finit par avouer qu'il inventa cette fable pour se débarrasser de son importunité.

Chacun s'occupa consciencieusement de la poursuite de l'oiseau. à la fin l'un deux, qui était plus vigilant que les autres, le trbuva dans le creux d'un arbre, et le porta en triomphe à l'empereur, qui éprouva le plus grand plaisir en le voyant, mais qui offrit au soldat une sommé tellement au dessous de son attente, que celui-ci lâcha de hibou à l'instant même. Tant il est vrai qu'un sentiment de liberté pénétrait les moins nobles même des Romains ! »

On rencontre des Narrations ridicules dans les historiens Chinois. Il y en a de telles dans les Kam-mou, histoire chinoise écrite par Tchou-tse (Te-hou-ven-co n) C'est ainsi qu'en mentionnant le célèbre Empereur Hoam-Ty, l'historien Chinois raconte que sous son règne l'herbe Ku y crut dans la cour de son palais, que l'oiseau Fom Hoam fit son nid sur une des tours de château et que le Ky lin se promena dans le jardin royal. Or, le Ku y est une herbe merveilleuse qui désignait, d'après Vay-ky l'un des deux commentateurs de cette histoire, (l'autre s'appelle Che-ky) tous les méchans qui entraient, le Fom-hoam est une espèce de Phénix Chinois et le Ky-lin est né, d'après les Chinois, de l'accouplement d'un dragon avec une vache. Cet animal fabuleux est fameux chez cette nation superstitieuse.

Vay-kv fait à l'occasion de ce passage une Narration emphatique des grandes actions de Hoam-Ty. A l'en croire, cet Empereur pénétra tout ce qu'il y a de plus caché sous les cieux et, sa perspicacité embrassa les extrémités de la terre; il fatigua tant son esprit que son corps, en s'occupant du soleil et de tous les autres astres; depuis ce temps là, il n'y avait plus de mensonges parmi le peuple, (en tout cas le mensonge ne manquait pas parmi les historiens), depuis ce temps là. les Mandarins se dépouillèrent de leurs affections privées; depuis lors, la pluie ne tombait, les vents ne soufflaient qu'au temps réglé, les calamités publiques n'existaient plus, le tigre et le léopard ne faisaient aucun mal, les oiseaux de proie avaient

oublié leur rapacité etc. Il est facile de juger par ce fragment si des hommes écrivant de cette manière méritent qu'on ajoute foi à leurs récits.—Il ne faut pourtant pas s'imaginer que tant le texte que les Commentaires de l'ouvrage précités offrent dans toutes les pages des passages tels que ceux qu'on vient de voir. En faisant mention de l'Empereur Tchouen-Hyo qu'il qualifie ainsi. Roi de la vertu de l'eau, le vieil historien dit simplement que ce prince changea la manière de calculer les mouvemens célestes et celle de les observer, et qu'il commença son calendrier par la Lune In-Che-ky, qui commenta ce passage, fait pourtant une Narration que, sans offrir toute l'absurdité de la précédente, ne doit pas être adoptée ni crue aveuglement. Il prétend d'abord que la terre est un In tout pur, ramassé, durci dans le milieu, que le ciel est un yam flottant qui tourne sans cesse autour (1) Il raconte ensuite que ce Prince fit une règle ou une machine moyennant laquelle on pouvait voir ce qui est dans l'éloignement, qu'il mit au commencement du calendrier le premier jour du printemps, qu'il y eut une conjonction de cinq planètes dans la constellation Im-che, qu'il fit de la lune In la première de son calendrier, parceque c'est alors que les coqs commencent à chanter trois fois, les vers jusqu'alors cachés à se remuer etc (2)

Nous nous abstiendrons de faire ici la moindre réflexion sur ce petit échantillon des connaissances des chinois par rapport à l'astronomie; nous nous contenterons d'affirmer que cette nation est, quoiqu'en disent quelques uns de ses enthousiastes, encore moins versée dans les sciences que dans les beaux arts. Ils sont ignorans en fait d'astronomie (3); ils le sont en fait de géo-

(1) Traduction du P. Parrenin.

(2) Voir le Chapitre. 42 de notre Tableau synoptique où nous revenons sur les Narrations Chinoises à l'occasion du roman intitulé Hau Kiou Coaan (l'Histoire instructive et amusante.)

(3) Voir le Chapitre XXV.

métrie et de cosmographie, et ce qui le prouve, c'est qu'ils donnent à la terre une forme carrée; ils le sont en matière de physique, et leur fameux Chou-king est là pour l'attester. Le compilateur de cet ouvrage que quelques uns croyent être Confucius y parle des cinq élémens Chinois, et prétend que chacun d'eux est doué d'un goût particulier. Ils sont très ignorans en fait de géographie, et ce qui le prouve, c'est que jusque vers l'an 1430, ils ignoraient tout-à-fait l existence de l'île Formose, île considérable, qui n'est distante que de quinze à vingt lieues des côtes les plus fréquentées du céleste empire. C'est vers cette époque qu'un eunuque nommé Ovan Sanpao y fut jeté par la tempête, et c'est alors qu'ils apprirent qu'elle existe; ce qui ne les empêcha pas d'oublier quelque temps après cette découverte qui devait être intéressante pour eux. Ils ne connaissaient pas davantage avant l'an 1564 les îles de Pong-hou encore plus voisines du continent. En sorte que Mr. Dortus de Mairan n'a pas hésité d'écrire au P. Parrenin: « Il me semble donc que, tout bien considéré, les arts et les sciences ne doivent pas être de si ancienne date à la Chine, ou que les Chinois sont de tous les peuples du monde les moins heureusement nés pour les arts et pour les sciences. »

Dans ses Lettres sur l'origine des sciences, Mr de Bailly s'exprime de la manière suivante. . . . j'en conclus qu'ils (les Chinois) n'ont eu dans aucun temps le véritable esprit des sciences et, pour trancher le mot, qu'ils ont été dépourvus de génie. « Il ajoute plus bas: » qu'ils n'ont pas plus inventé l'astronomie que les aveugles n'ont inventé l'optique. « Il paraît cependant qu'ils ont eu un peu plus de connaissances dans cette dernière science que dans celles que nous avons nommées et dans celles que nous aurions pu mentionner encore si nous n'avions pas craint de tomber dans de longues digressions; mais si l'on examine attentivement ces notions, si l'on en pèse l'ensemble d'une main impartiale, on ne pourra s'empêcher d'avouer que tout cela se réduit à bien peu de chose. On est en

quelque sorte tenté de leur donner raison en ce qu'ils ont qualifié de céleste leur vaste empire. En effet, ils sont si peu informés de ce qui se passe sur la terre à quelques pas de distance de cet empire immense que, pour justifier un peu leur vanité quasi burlesque, nous leur laisserons la gloire (si l'on peut se servir ici de cette expression) de s'occuper un tant soit peut du mouvement des corps célestes et de faire en sorte que l'épithète sus-énoncée ne paraisse pas tout à fait usurpée.

La prose Italienne possède de fort bonnes Narrations. Il y en a dans le Décaméron et la Fiametta du Boccace; on peut seulement remarquer que dans le premier de ces deux ouvrages au quel cet homme célèbre doit principalement sa renommée, il existe des latinismes forcés et contraires à l'esprit de la langue Italienne.

Le Novellino ou Cento novelle antiche se distingue par la clarté, par la simplicité de la Narration et par un grâce que Luigi Fornaciari compare aux attraits d'un gentil petit enfant.» Vedessi in esso una simplicità ed una grazia simile, direi quasi, ai vezzi di gentil fanciullino.»

Il y a des Narrations intéressantes dans les Nouvelles de Francesco Sacchetti, et de fort belles dans le célèbre roman d'A Manzoni intitulé » I promessi sposi (Les Fiancés.)

Pour ce qui est de la Narration historique, nous en trouvons de beaux exemples dans l'histoire Vénitienne de Bembo, dans l'histoire de Naples par Angelo di Constanzo, dans l'histoire de D. Bartoli, dans l'histoire Florentine de Ric Malespini, dans l'histoire d'Europe par P. F. Giambullari, dans l'histoire du Schisme d'Angleterre par B Davanzat i etc. Nous donnerons ici la traduction d'un Narration fort courte qui se trouve dans le Novelino que nous avons déjà mentionné. La voici:

« Du Roi Conrad (Currado) père de Conrodin (Curradino.)

Le roi Conrad étant encore petit avait pour compagnons douze enfans de son âge. Lorsque le roi Conrad faisait quel-

que faute, les maîtres qu'on lui avait donnés pour gardiens, tout en s'abstenant de le toucher, punissaient les garçons de sa compagnie. Pourquoi les battez vous? leur disait-il! Pour tes fautes, répondaient les maîtres. Eh pourquoi ne me battez-vous pas moi-même, leur disait-il, puisque c'est moi qui suis fautif? Et les maîtres répondaient: parceque tu es notre maître, et si nous battons tes compagnons, c'est à cause de toi. C'est pourquoi tu dois être très fâché, si tu as un bon cœur, que la peine de tes fautes tombe sur d'autres. Aussi, l'on dit que le roi Conrad, par pitié pour eux, était fort sur ses gardes pour ne pas faillir. »

Cette Narration plait par sa simplicité. Le même ouvrage nous en offre un également intéressante sur la manière dont l'or a causé la mort de deux amis.

Dans l'histoire de Giambullari on lit avec plaisir la Narration de la preuve donnée par un archer nommé Tocco, qui était au service du roi Arald, de son adresse extrême à tirer l'arc. Elle rappelle tout-à-fait la cruelle épreuve où fut mise l'adresse d'un archer bien plus célèbre et nommément de Guillaume-Tell.

B. Davanzati peut être regardé comme l'émule de Salluste sous le rapport de la briéveté. Il a si bien traduit Tacite, qu'Algarotti, dans une lettre qu'il a écrite à l'adresse de Mr. Robert Rutherfurd, appelle cette version presque un prodige de la langue Italienne.

La Littérature Anglaise ne manque pas de belles Narrations oratoires et historiques. Gibbon, qui a écrit l'histoire de la Chute de l'empire Romain, Robertson, qui a publié celles de Charles. Quint, de la Découverte de l'Amérique etc. Hume, auteur de l'histoire d'Angleterre et quelques autres écrivains d'un grand mérite en offrent de bien faites. Telle est celle de la capture du Château de Dumbarton par Robertson, celle de l'exécution du comte d'Argyle par C. S. Fox, celle de l'exé-

cution de Crammer (1) Archevêque de Cantorbery par Hume, celle de l'Epée (the Sword) par Sterne et celle du Philosophe par Johnson. Voici la traduction de la plus grande partie de cette dernière. (2)

« Rasselas se promenant un jour dans la rue, vit un édifice spacieux dont les portes ouvertes invitaient tout le monde à y entrer: il suivit la foule, et se trouva dans une sallé ou bien une école de déclamation où des professeurs étaient occupés à faire la lecture à leur auditoire. Ses regards se fixèrent sur un sage élevé audessus des autres qui discutait avec une grande énergie sur le gouvernement des passions. Sa présence était vénérable, son action gracieuse sa prononciation, claire et sa diction élégante. Il démontrait avec un grand effort de sentiment et variété d'illustrations que la nature humaine est dégradée, avilie, lorsque les plus basses facultés prennent le dessus sur les plus élevées, que lorsque l'imagination, cette mère de la passion, usurpe le domaine de l'esprit; il ne s'en suit autre chose, si ce n'est l'effet naturel d'une gouvernement sans loix, le trouble et la confusion. . . Il assimilait la raison au soleil dont la lumière est constante, uniforme et permanente, et l'imagination à un météore brillant, mais fugitif dont les mouvemens sont irréguliers et la direction trompeuse.

Rasselas lui prêtait l'oreille avec le respect dû aux leçons d'un être supérieur et l'ayant attendu à la porte, il demanda humblement la permission de visiter un aussi grand maître de la vraie sagesse. Le lecteur hésita un moment lorsque Rasse-

(1) Dans notre ouvrage intitulé « Ce que c'est que le Protestantisme», nous faisons aussi une Narration assez détaillée de la vie honteuse et de la mort sanglante de ce fourbe et de cet hypocrite.

(2) Tant cette traduction qui toutes celles qui se trouvent dans ce Chapitre et dans les autres, sont faites par nous, à l'exception de quelques petits morceaux dont nous nommons les traducteurs.

jas mit dans ses mains une bourse pleine d'or, qu'il reçut avec un mélange de joie et surprise.

J'ai trouvé, dit le prince à son retour auprès d'Imlak, j'ai trouvé un homme qui peut enseigner tout ce qu'il est nécessaire de connaître, qui du haut du trône inébranlable de la vigueur rationnelle jette ses regards sur les scènes de la vie qui changent sous ses pieds.

«Ne sois pas se prompt,dit Imlak, à croire les prédicateurs de la morale et à les admirer; ils parlent comme des anges mais ils vivent comme des hommes.»

Rasselas.... retourna après quelques jours chez le philosophe; mais l'entrée de la maison lui fut refusée. Ayant déjà fait l'expérience du pouvoir de l'argent, il surmonta tout obstacle moyennant une pièce d'or, et pénétra jusque dans l'appartement le plus intérieur; là il trouva le philosophe dans une chambre obscure; ses yeux étaient sombres et son visage pâle.

« Monsieur, lui dit celui ci, vous êtes arrivé dans un moment où toute amitié humaine est inutile; point de remède à mes souffrances; ce que j'ai perdu ne saurait être remplacé. Ma fille, de la tendresse de laquelle j'espérais toute l'assistance nécessaire à mon âge, est morte la nuit passée de la fièvre. C'en est fait de mes vues, de mes desseins, de mes espérances. Je suis maintenant un être seul, isolé. »

« Monsieur, répondit le prince, la mortalité est un événement qui ne doit jamais étonner un homme sage, nous savons que la mort est toujours près de nous, et que nous devons, par conséquent l'attendre toujours. »

« Jeune homme, repliqua le philosophe, vous parlez comme quelqu'un qui n'a jamais souffert les tourmens de la séparation. » Avez-vous donc oublié, dit Rasselas, les préceptes uo vous-avez démontres avec tant de force? La sagesse n'a-t-elle pas le pouvoir d'armer le cœur contre les calamités ? Considérez que les choses externes sont naturellement variables; tandis que la vérité et la raison sont toujours les mêmes.—

« Quelle consolation puis-je attendre de la vérité et de la raison? répondit le pleureur, quel effet peuvent-elles produire sur moi, sinon celui de m'insinuer que ma fille ne peut plus m'être rendue?

Le prince dont l'humanité ne lui permettait pas d'insulter par des reproches à la misère, s'en alla convaincu du vide de la rhétorique, et du peu d'efficatité des périodes limées et des sentences étudiées. »

La Littérature Allemnade abonde en excellentes Narrations en prose. Contentons-nous de mentionner l'Amour maternel (Mutterliebe) par Starke, le Songe de Galilée (Der Traum des Galilei) par Engel, les redoutes par Meissner et une Anecdote par Kotzebue. Voici la traduction de cette dernière qui n'est guère longue.

« Anecdote.

Un riche et noble Arabe nommé El Mansour mangeait, buvait et se vautrait dans toutes sortes de voluptés. Tourmenté par l'ennui, plein de satiété et de dégoût, il eut une fois la singulière fantaisie d'aller visiter les tombeaux de ses ancêtres. En conséquence, il s'y rendit et se promena parmi des ossemens pourris, non en réfléchissant sérieusement sur ce qu'un jour sa cendre devait se mêler avec la leur, mais l'esprit rempli d'idées propres à un voluptueux savoir « qu'il fait bien frais ici, et que l'affaire de la digestion va bien lorsqu'on se meut de sa place. »

Tout-à-coup sa curiosité fut excitée par une épithaphe..... de la teneur suivante: « Dans cette fosse gît un trésor plus grand que celui qui a été enterré par Crésus. » Al-Mansour dont les richesses étaient épuisées depuis long-temps, fit ouvrir la fosse, plein de joie et d'avidité, et trouva une poignée de poussière au dessous de laquelle était une petit table en marbre où étaient gravés les mots suivans.

Avant que tu eusses profané ce tombeau d'un main téméraire, ô mortel aveugle! il y régnait une tranquillité que rien

n'osait interrompre; c'était là le trésor que Crésus lui-même n'a pas enfoui. »

La Littérature Espagnole nous offre aussi des Narrations fort agréables, en prose. Le fameux Don-Quichotte de la Manche qui est, comme on sait, un chef d'œuvre dans son genre, nous en fournit presque à chaque page. Il y en a aussi dans les « Novelas Exemplares» de l'auteur de ce roman immortel et, entre autres, dans les Nouvelles intitulées « Laa dos Doncellas et la Illustre Fregona. On en trouve aussi dans une Nouvelle de Don Andrès de Pradp intitulée El Cochero Honroso (le Cocher bonorable), dans la «Desobediencia de los hijes castigada (la Désobéissance des fils punie) de Matias de los Reyes, dans la Nouvelle d'Alonso Geronimo connue sous ce titre. «¡Los comicos Amantes.» (Les amants comiques) etc. »

On trouve souvent des Narrations et des Descriptions intéressants et curieuses dans les historiens Espagnols qui ont écrit sur l'Amérique. Pizarre parle d'une cadavre qu'il dit avoir été le père d'Atabalipa. Placé dans une chambre ornée, ce cadavre était assis sur un siége d'or tenant un bâton du même métal. Une femme dont le visage était couvert d'un masque d'or lui était destinée comme gardienne. Un éventail en main, elle éloignait de ce corps mort la poussière et les mouches.

Oviedo fait le récit des funérailles d'un Cacique de St. Domingue, cérémonie à la quelle il a lui même assisté. Son cadavre était entouré de la tête aux pieds de certaines bandes de coton très longues et qui le tenai fort serré. La tombe où il fut conduit bien que souterraine, étaient couverte d'une voûte en bois. Après l'y avoir placé sur un siége dont le narrateur vante le travail, on couvrit la tombe de terre. Avec le défunt furent ensevelis ses bijoux et d'autres objets de prix; quant à ses autres meubles, ils furent distribués aux Caciques intervenus à cette fonction funèbre.

Le même historien, qui examina les tombes des Caciques situées sur le mont Evature, nous apprend qu'il y trouva les

cadavres des domestiques dont les plus fidèles se tuaient volontairement à la mort de leurs maîtres. A côté d'eux, on voyait de la semence de maïs et leurs bâtons ou leurs massues qu'on enterrait avec eux. En se sucidant ainsi, ces malheureux s'imaginaient aller au ciel avec le Cacique pour exercer les mêmes fonctions auprès de lui, et c'est là la raison pour la quelle ils portaient cette semence avec eux, afin de s'en servir pour semer, si le besoin l'exigeait. Ils croyaient que s'ils ne se tuaient pas lors du décès de leurs maîtres, leurs âmes mouraient avec leurs corps et se résoltaient en air.

Dans la Relation que le célèbre Barthélemy de Las Casas a faite à Charles II, on trouve la Narration des cruautés que les Espagnols se sont permises contre les Indiens. (1)

Si nous jetons maintenant un coup-d'œil sur la Littérature Russe, nous n'aurons pas beaucoup de peine à y découvrir de belles Narrations en prose. Il y en a d'un style pittoresque, élevé, mélodieux, dans l'ouvrage de Karamzine intitulé «Moï Bezdielki» (Mes Bagatelles). Tel est le morceau qui porte ce titre «mon Village» et le morceau intitulé «mon Tour» La pièce intitulée «La malheureuse Lise et celle qui porte ce titre «La belle Princesse ou l'heureux nain, vieux conte ou nouvelle caricature» quoique moins fleuries, moins élevées, sont pour le moins aussi attachantes que celles dont nous venons de faire mention. Voici la traduction d'un petit conte de Karamzine intitulé «L'oiseau du Paradis:»

«Un pieux vieillard dont les saints jours s'éceulaient

(1) On trouve dans les anciens voyageurs Portugais des Narrations merveilleuses sur le fameux prêtre Jean ou grand Négus. Or, ce prêtre Jean n'est que le *fils de David, de Salomon* etc. l'*Encens de la Vierge*, en un mot l'Empereur de l'Abissinie, le vrai descendant de la Rein Saba, si nous ajoutons foi aux anciennes traditions de ces peuples. C'est cet Emperuer séculier que prirent les Portugais pour un Pontife souverain.

dans un paisible monastère alla un jour dans un bois cueillir des figues pour la table de ses frères. Livré à ses saintes méditations, il s'écarta au loin dans la sombre épaisseur d'un bois où nul mortel n'avait encore mis le pied et où les bêtes même n'osaient pénétrer. Tout-à-coup, son oreille est captivée par le chant d'un oiseau. Il écoute, il est ravi, il s'oublie lui-même, il oublie l'univers entier et reste immobile comme du marbre. Le temps en passant n'ose l'effleurer de ses ailes; il n ose interrompre sa méditation, car elle ressemblait à celle des immortels Enfin l'oiseau se tait, et le pieux vieillanrd s'achemine vers son cloître. Il arrive et voit—d'autres murailles, une autre Eglise, d'autres cellules et d'autres religieux; il ne croit pas à ses yeux, il va trouver le supérieur du monastère et, tout extasié, lui parle ainsi « dis-moi, révérend père, dis moi par quel miracle ce cloître a-t-il été ainsi métamorphosé? Il n'y a que quelques heures que j'en suis sorti et, à mon retour, je trouve tout changé.»—Nous ne te connaissons pas, répondit le supérieur.—Le vieillard se met à raconter l'histoire de son monastère.—il nomme l'archimandrite. « Je sais ce que tu me racontes par les anciennes annales de notre cloître» , répondit le supérieur tout étonné; le nom même de cet Archimandrite ne m'est pas inconnu; mais il y a mille ans qu'il ne vit plus. «Un rayon céleste vient d'éclairer mes yeux! » S'écria le vieillard après une méditation profonde, et son regard fit trembler tous ceux qui étaient présens, car il y avait quelque chose de divin. « Frères! j'ai entendu le chant d'un oiseau du Paradis et je n'ai pas même senti mes mille ans. » Ici, il veut exprimer la douceur de ce chant, mais sa langue balbutie, son regard s'obscurcit—il tombe et sa sainte ame s'envole loin de son corps décrépit. Sur la pierre qui couvre son tombeau sont gravées ces paroles: « Il entendit le chant d'un oiseau du Paradis, et ne sentit pas ses mille ans. »

On trouve aussi de belles Narrations dans la *Mariina roschcha* ou le Bosquet de Marie par Joucowski.

La soirée au bivouac par A. Bestoujiew nous a paru une Narration intéressante. Le commencement en est gai, et la fin remplit l'âme du lecteur sensible d'une profonde mélancholie.

Les orateurs sacrés de la France, tant les sermonnaires que les panégyristes et les auteurs d'oraisons funèbres ont écrit des Narrations dont plusieurs ne laissent rien à désirer. Telle nous à paru celle de la mort de Turenne dans l'oraison funèbre de ce nom par Moscaron, Il y règne une simplicité qui contraste avec les bigarrures et le mauvais goût qui déparent les autres éloges funèbres de cet orateur. Telle est aussi, selons nous, celle de la mort du Duc d'Enghien dans l'oraison funèbre du Prince de Condé par Frayssinous ;cette dernière est bien plus vive et plus élevée que celle de Mascaron.- Mais ici j'entends retentir la voix de quelques pauvres pédants amateurs exclusifs du style simple, probablement parcequ'il leur est impossible d'élever d'un seul degré leur diction audessus du style qu'on emploie habituellement dans les halles, je les entends gronder autour de la tête de l'éloquent orateur, et l'accabler de reproches pour avoir osé élever le ton dans une partie du discours qui n'admet que le style simple. Ces Messieurs ne font apparemment aucune différence entre la Narration poëtique la Narration oratoire et la Narration historique. Or, on verra dans le Chapitre suivant qu'il existe des différences entre ces trois espèces de Narrations. Il est vrai pourtant que la Narration oratoire doit être généralement simple, mais cette simplicité même doit différer de celle de la Narration historique Ecoutons Decolonia. . . . hoc interest, quod Historica Narratio sit ferme simplex, brevis ac nuda, oratoria sit *ornatior* et *fusior*; Poetica vero ornamentis abundet, et omnibus artis coloribus picta sit atque polita. » Après avoir établi la simplicité qui doit caractériser la Narration (oratoire), Doméron ajoute que. « Il y a cependant des occasions où elle peut être animée, brillante et pathétique. » Or, nous pouvons hardiment affirmer que la mort du duc d'Enghien est un événement si terrible, si calamiteux, si propre à soulever l'indignation

dans les âmes les plus impassibles, que sa Narration doit nécessairement entrer dans les nombre des exceptions à la règle que nous venons de mentionner. Est-il étonnant par exemple que l'orateur indigné se soit écrié. « Périsse jamais à la nuit fatale qui couvrit de son ombre ce mystère de férocité ! »

Le Télémaque de Fénélon, les Martyrs de Mr. de Chateaubriand, les Incas de Marmontel et plusieurs romans brillamment esquissés, entre autres ceux de G. Sand, offrent des Narration pleines d'animation, de beautés saillantes et d'intérêt. Souvent ces Narrations sont caressées par le souffle poëtique le plus flatteur et le plus suave. Il serait impardonnable d'oublier ici la charmante production de Bernardin de St. Pierre si connue sous le titre de Pierre et Virginie.

Les Contes d'Hamilton et surtout de Fleur d'épine renferme d'excellentes Narrations (1)

Ce Chapitre, qui contient des choses sérieuses, ayant peut-être (qui sait même si ce peut-être n'est pas en pléonasme?) fait bâiller certains lecteurs accoutumés à lire de petits riens charmans ou tendant à charmer sans toujours y réussir, nous avons jugé à propos de leur dérider, ne fût-ce que pour un moment, le front, par la traduction de deux anecdotes rapportées par Swift à l'article des Narrations qu'il appelle merveilleuses. En voici la première.

« L'un deux (il s'agit de voyageurs), qui avait voyagé à Damas, raconta dans une societé que les abeilles de cette contrée étaient aussi grosses que des poules d'Inde. Excusez, Monsieur, dit un gentil homme . . . , de quelle largeur étaient leurs cellules ? —Leur largeur était la même que celle des

---

(1) On trouve presque dans tous les genres dont nous traitons dans cet ouvrage, un ou deux exemples de notre composition; mais la longueur de ce chapitre nous a empêché d'en produire ici; nous renvoyons le lecteur à notre Critique des Critiques, à nos Nouvelles Promenades dans le Bosphore et à notre ouvrage intitulé « Ce que c'est que le Protestantisme. »

nôtres, répondit le voyageur. Cela est fort étrange, reprit l'autre, comment faisaient-elles donc pour y entrer?—Ceci n'est nullement mon affaire; c'est à elles à y penser, »

Passons maintenant à la seconde.

« Un autre qui avait poussé son voyage jusqu'en Perse, dit à son domestique John à son retour dans ses foyers, qu'il était bien nécessaire qu'un voyageur revêtit ses récits de merveilleux pour s'attirer de la part de ses concitoyens un respect qu'il ne pourrait guère obtenir autrement. Mais il lui recommanda en même temps de se tenir près de sa chaise lorsqu'il devait dîner ou souper, et de le pincer, pour le corriger, chaque fois qu'il outre-passerait un peu trop les limites de la vérité. Il lui arriva un jour de dîner avec certain gentilhomme que nous nous abstiendrons de nommer, et de lui raconter qu'il vit dans l'île Borneo un singe dont la queue était longue de soixante *yardes*, et John de la pincer - Je suis certain qu'elle en avait au moins cinquante de longueur—et John de le pincer du nouveau—Il pense, pour parler le compas à la main, car je ne l'ai pas mesurée, qu'elle devait avoir la longueur de quarante *yardes*.—Et John de le pincer encore—Elle était étendue, je m'en souviens, sur une haie vive, et ne pouvait pas par conséquent en avoir moins de trente—et John lui donna une nouvelle pincée—Je pourrais jurer qu'elle en avait vingt—et John ne fut pas content de cette baisse. Alors le maître se tournant avec rage vers son domestique, maudit soit le butor! lui dit-il, voudrais-tu que ce singe manquât tout à fait de queue ?

Les [illegible]oires turques, arabes et persanes contiennent des Narrations dont quelques unes ne sont pas dénuées d'intérêt; mais il n'est guère extraordinaire d'en trouver, surtout dans les premieres, qui sont pleines de fleurs intempestives et d'une poésie fort mal entendue. En faisant le narré d'une bataille dont le théâtre a été la Servie, une historien turc parle de lames naguère éclatantes comme le diamant et depuis teintes d'une couleur d'hyacinte, de l'acier des i[illegible] qui se change en ru-

bis et du champ de bataille qui devient un vaste carré de tulipes, tant il est encombré de têtes tant! sont nombreuses les nuances des turbans dont il est jonché ! Une pareille manière d'écrire l'histoire est un indice très marqué de l'enfance de l'art.

Ce n'est pas ainsi qu'écrivaient et qu'écrivent encore l'histoire les Polonais, parmi lesquels nous citerons Stanislas Orzechowski, J Demetz, Vespasien Kocholowski et Naruszcewicz. Bien loin de là, leurs Narrations sont en général faites de manière à satisfaire tout lecteur judicieux que le mélange bizarre et ridicule de la poësie et de l'histoire choque et révolte.

On rencontre dans le Shastah, ouvrage sacré des Indiens que quelques uns regardent comme original et d'autres, comme un commentaire des Wedas, une Narration (1) intéressante qui a trait à la création des Anges. Selon l'auteur de cet ouvrage, l'Eternel, qui était concentré dans la contemplation de son être, se détermina à créer des êtres qui pussent participer à sa gloire. Il parla, et tout-à-coup les anges sortirent du néant et entonnèrent les louanges de leur créateur. Or, deux de ces esprits célestes s'étant révoltés, ils entraînèrent dans leur révolte une légion entirère de créatures de leur espèce. Alors Dieu les précipita dans un lieu de supplices, et ne les en délivra qu'à la prière des bons anges et sous des conditions qui les comblèrent de joie et les frappèrent de terreur tout-à-la fois. Ils furent condamnés à souffrir sous différentes formes dans la plus basse des cinq planètes des tourmens préportionnés aux délits dont ils s'étaient rendus coupables. Avant d'animer le corps de la vache, qui occupe le premier rang parmi les animaux, chacun d'eux fut contraint d'éssuyer sur la terre 87 transmigrations. Après toutes ces explications, on passe du corps de la vache dans celui de l'homme etc.

Parmi les fables qui dominent dans cette Narration, on y

(1) Le code de Ménou vous offre la Narration curieuse de la création du monde.

voit quelques traces de vérités dont la tradition s'est conservée dans les Indes, quoiqu'elles y ayent subi de graves altérations (1) Ces vérités sont 1o. la création des anges qui suit immédiatement l'ordre de l'Eternel 2o. La révolte d'une partie de ces anges 3o. l'action de Dieu qui les précipita dans un lieu de tourmens. A ces trois vérités, nous ajouterons la célébration des louanges du Createur faite par les anges nouvellement tirés du néant. Quelqu'un des sophistes de nos jours auxquels l'épithète de philosophes convient tout aussi bien que celle de philanthropes à ces misérables si connus sous le nom de Jacobins, quelqu'un de ces sophistes, qui se débattent si ridiculement sous la vérité qui les écrase, osera-t-il recourir encore au hasard, ce refuge éternel de nos philosophistes, pour nous expliquer tout ce qui précède? Mais si nos petits docteurs avaient une ombre de bon sens, ils se garderaient bien de nous jeter si souvent ce vain mot de hasard, puisqu'ils nous fournissent par là de nouvelles armes contre eux. Serait ce encore par le hasard qu'ils nous expliqueraient les faits que nous rapportons à la fin du Chapitre 31 du cet ouvrage, sans parler de tant d'autres que nous passons sous silence? Est-ce par hasard que les Juifs restent encore debout sur les ruines de tant de nations éteintes qui les insultaient et les foulaient aux pieds? Est-ce par hasard que leur temple a été dévoré par les flammes, que leur trône a été enseveli dans la poussière, que

(1) Le Chorcam des Indiens rappelle le Paradis terrestre, leur Sattiavarte, qui se sauve dans une barque du déluge causé par le dieu Routhen, rappelle Noé et son arche, ce parent de Wischnou (transformé en Chrischnen) flottant dans un petit béreeau sur un grand fleuve et sauvé par une grande princesse, prouve qu'ils ont eu des notions par rapport à Moïse enfant, dont tout le monde connait l'histoire. On trouve également chez eux des traditions du passage de la mer rouge du sacrifice d'Isaac etc. Peut-on recourir au hasard pour expliquer tous ces faits?.

leur antique éclat s'est évanoui sans retour dans les temps clairement marqués par les prophéties ? Est-ce par hasard qu'ils n'ont pas été écrasés sous les débris de leur cité croulante ? Est-ce par hasard qu'ils sont devenus la risée de tous les peuples, les tristes objets de leurs insultes et de leurs dérisions amères depuis l'époque où ils crucifièrent le Fils de Dieu jusqu'à nos jours? Après avoir rapporté des traits de ressemblance bien moins frappans que les précédens entre les douze dieux des Taponais et les douze dieux des Egyptiens, entre le bœuf Apis et la vache si vénérée aux Indes, entre le Toth des Egyptiens et le Batta de l'Inde. Mr. Bailly tire la conclusion suivante: « Il paraît hors de toute vraisemblance que de pareilles conformités puissent être l'ouvrage du hasard. Nous ferons aussi a *fortiori* la même conclusion, et nous engageons les sophistes qui nous occupent à renoncer à cette misérable planche de salut, qui n'a jamais pu sauver aucun de ces pauvres naufragés des gouffres amers qui les ballottent, et dans les quels ils se sont précipités avec une cécité des plus déplorables.—

Nous nous hâtons de revenir à la Narration, qui doit nous occuper dans ce Chapitre Nous ne pensons pas que la Littérature Indienne ou Sanscrite offre des Narrations en prose qui puissent plaire à des Littérateurs doués de goût. La prose des Indiens, à la quelle les Anglais appliquent l'épithète de *modulée*, diffère peu de la poësie et ne convient pas, par conséquent, à des sujets sérieux, tels que l'histoire ou d'autres qui rejettent les fleurs intempestives et les figures trop multipliées, et n'exigent le plus souvent qu'une belle simplicité et surtout une lucidité qu'on rencontre bien rarement dans les écrivains orientaux. Cette clarté ne sympathise pas beaucoup avec les ornemens pompeux et parfois grotesques que les écrivains en question prodiguent dans leurs œuvres. Dans le Chapitre VI de cet ouvrage qui traite de l'Eloquence profane, nous mentionnons les inscriptions que les Anglais ont découvertes dans les Indes.

or elles suffisent en quelque sorte pour nous donner une idée de leur manière de narrer, qui n'est pas des plus heureuses. « La Narration pour lui (à la nation Indienne) plaire, ne doit pas parler à l'esprit, mais à l'imagination. » dit le savant auteur de la Politique et du Commerce des peuples de l'antiquité. Or, une Narration qui ne parle qu'à l'imagination, qui n'est guère de mise dans les ouvrages sérieux, peut bien plaire aux Indiens, mais non aux Nations bien autrement civilisées que celle dont nous parlons. « Peu lui importe la vérité historique dans les livres », dit le même écrivain, pourvu qu'on n'y ménage pas les ornemens poëtiques. » Tout en nous mettant à même de nous figurer le goût des Indiens, ce passage nous donne occasion de penser au peu de cas que nous devons faire de la haute antiquité que s'attribue cette nation comme tant d'autres nations anciennes qui avaient la manie de prétendre à une antiquité chimérique. Il est certain que les Indiens ont été l'un des peuples dont la civilisation a été la plus ancienne, or Mr. Heeren, qui en savait bien plus que nos petits docteurs, s'exprime ainsi à cette occasion. » Tout en accordant aux Indiens une origine fort ancienne, il ne faudra point s'appuyer sur leurs périodes chronologiques de plusieurs millions d'années: il ne faudra pas même remonter, avec quelques savans Anglais, jusqu'au déluge de Noé, époque où a dû commencer, selon leurs calcule, la quatrième ère l'âge de la dépravation. Nous comprenons dans l'espace de temps désigné par l'expression de haute antiquité, tout événement antérieur de dix siècles à notre ère. *Les temps historiques ne s'étendent pas au de là chez les autres peuples, à l'exception des Hébreux. Tout ce qui remonte plus haut porte le cachet des traditions fabuleuses et emprunte le langage des hiéroglyphes etc.* » Certes, l'autorité d'un écrivain aussi sensé, aussi versé dans l'histoire des anciens peuples que Mr. Heeren doit être préférée aux opinions hasardées de quelques rêveurs qui, mariant leurs ridicules chimères à celles dont ces nations ont fait preuve, les ont enfon-

cées à plaisir dans les ténèbres des siècles écoulés. Qu'importe si Mr. de Bailly s'écrie emphatiquement en s'adressant à Mr. de Voltaire: « Combien de siècles ont dû s'écouler avant qu'on soupçonnât le mouvement du soleil ! » Il appartennait vraiment à cet écrivain qui chercha avec tant d'anxiété dans l'espace imaginaire *son ancien peuple perdu* (perdu en effet, puisqu'il n'a pas perdu en découvrir le moindre vestige) de supposer des hommes aveugles ou nigauds. Je dis aveugles parcequ'un coup-d'œil leur aurait suffi pour voir le soleil se lever et se coucher, ce qui aurait dû, ce me semble, leur faire concevoir quelques soupçons sur sa mobilité. Je dis nigauds, parceque si, après avoir été témoins de son lever et de son coucher, ils n'ont pas même soupçonné son mouvement, ils ne méritent guère une autre épithète. (1)

L'auteur des Recherches Philosophiques sur les Egyptiens et sur les Chinois exprime sentimentalement ses regrets sur ce que Mr. le Chr. Marshan n'a point reçu du ciel autant de génie et de jugement, qu'il avait acquis d'érudition par l'étude, lui qui a cru « que la monarchie de l'Egypte avait commencé en l'année qui suivit immédiatement le déluge universel qui suppose, comme on voit, dit gravement notre personnage un défaut manifeste de jugement et une crédulité sans bornes. » Il ne faut pas, ajoute-t-il avec la même gravité, il ne faut pas faire usage, dans l'histoire, des traditions Rabbiniques dont malheureusement trop d'écrivains se sont occupés, ce qui a retardé au delà de ce qu'on pourrait le croire le progrès de nos connaissances.» Ce qui est certes bien plus *manifeste* et ce que nous voyons bien plus clairement que le défaut de ju-

(1) Notre but n'est pas celui de combattre le système de Copernic mais celui de réfuter l'étrange proposition de Mr. Bailly qui du moins serait un peu moins absurde si elle était conçue en ces termes: « combien de siècles ont dû s'écouler avant qu'on soupçonnât le mouvement de la terre ! »

gement que notre auteur attribue au Chr. Marsehan, c'est que tous ceux qui ont eu la déplorable audace d'attaquer ce que notre raisonneur appelle traditions Rabbiniques; et ce que nous appelons l'Ecriture sainte, sont tombés dans des absurdités qui seront à jamais la honte de l'esprit humain. Mais voyons comment ce *profond* logicien se prend pour prouver la haute antiquité de l'Egypte. « Elle est bien démontrée, dit-il, par les progrèts qu'avaient fait chez eux les arts (1) dès les temps les plus reculés.» Quand même nous supposerions que les arts, fussent-ils libéraux au mécaniques, ayent été aussi florissans en Egypte qu'on voudrait nous le faire croire, chose que Mr. Paw. affirme avec beaucoup d'audace, ce qui est facile, sans chercher à la démontrer, ce qui serait un peu plus difficile, quand même nous joindrions à tous les arts toutes les sciences, il ne serait pas moins certain que tout cela n'exige pas des millions de siècles pour arriver à un certain point de perfection, il est certain que l'Ecriture Sainte nous donne assez de latitude sans que nous ayons besoin de fabriquer de nouveaux siècles pour expliquer ce phénomène. Il n'y a qu'une centaine d'années que les Russes n'étaient que des barbares, et cependant ils sont aujourd'hui au niveau des peuples les plus civilisés. Mr. Heeren n'ignorait pas assurément que les Indiens et les Egyptiens sont deux nations dont la civilisation est des plus anciennes, et cependant cela ne l'a pas empêché d'assigner à leurs temps historiques l'époque que nous avons mentionnée plus haut. Si ces nations sont aussi anciennes qu'on le prétend d'où vient que, malgré tant de recherches, on n'a jamais pu

(1) Si cela est vrai d'où vient donc que Cicéron, dans ces Dialogues de l'orateur, appelle Athènes et non l'Egypte le berceau des arts? « illas omnium doctrinarum inventrices Athenas?» D'où vient que, dans son Brutus, il attribue l'invention et le perfectionnement des arts non aux Egyptiens, mais aux Grecs? voir la 1. note du chapitre 29e. de cet ouvrage.

découvrir ni aux Indes ni à la Chine ni en Egypte la moindre date, le moindre monument, qui remonte, je ne dis pas au de là du déluge, mais même jusqu'à cette époque mémorable?

Mr. Bossuet, qui refuse l'invention des arts aux Egyptiens, prétend aussi qu'ils les ont tellement perfectionnés que leur gloire n'est guère moins grande que s'ils en avaient été les inventeurs. Cependant-il ne dit pas comme Mr. Paw que les arts ont été florissans chez eux « dès les temps les plus reculés.» Quoiqu'il en soit, comment prouve-t-on cette perfection? Bossuet affirme aussi que les Egyptiens ont inventé ou perfectionné la médcine; or, comment est-il possible que cette science ait été perfectionnée dans ces temps reculés où la botanique et la chirurgie étaient presque nulles, puisque même aujourd hui que ces sciences sont tellement étendues, l'art de guérir est une science si imparfaite, si obscure, si sujette à des systèmes contradictoires? Les misérables barques (1) qui flottaient sur le Nil dans les temps anciens prouvent que les Egyptiens n'étaient guère versés dans la Constructions navale. Lorsque Thalès mesura la hauteur des Pyramides d'Egypte par le moyen de leur ombre, Amasis en fut ravis admiration, au dire de Plutarque; ce qui prouve que l'optique et peut-être la Géométrie n'y avaient pas fait de grandes progrès; à cette époque, qui n'est pas bien reculée. Cela étant, comment pouvons-nous supposer que les sciences (2) et les arts ayent fleuri en Egypte dans les siècles antérieurs à celui où véeut Amasis?

---

(1) C'étaient des vaisseaux de terre cuite dans la fournaise et revêtue de jonc.

(2) Mr. L Reybaud dit quelque part que les Egyptiens « trop vantés pour leurs connaissances astronomiques, n'en savaient guère plus que l'Inde sur les phénomènes terrestres.» Or, d'après les Védas, c'est Wichnou transformé en tortue qui soutient le globe terrestre. On peut juger par là des connaissances des uns et des autres en fait de géographie mathématique.

(1) Est-ce en voyant les signes des obélisques Egyptiens qu'on prétend prouver leur civilisation et leur perfection dans les arts, mais on a trouvé sur les Tables des Mexicains des figures et des signes semblables ou à peut près et aussi bien proportionnés, savoir des animaux, des hommes, des femmes, des têtes d'animaux, etc. Le savant auteur des Lettres Américaines y remarque pourtant queqlues différences; mais elles sont légères et ne consistent qu'en quelques signes et quelques figures autrement faits. Il faut y ajouter les Huppes avec la mitre qu'on ne voit pas figurer sur les obélisques. Quant aux figures humaines, elle sont, à très peu de chose près, les mêmes. Elles sont, tant sur les Obélisques que sur ces Tables, representées agenouillées et assises sur leurs pieds, tant sur les uns que sur les autres, les habits leur descendent jusqu'aux genoux ou bien elles sont représentées nues. Une autre chose a remarquer, c'est que chez les deux nations l'écriture représentative servait pour conserver l'histoire, les entreprises et les tributs. Quant aux petites différences sus-énoncées, elles ne portent ni sur la délicatesse du travail, ni sur les proportions. L'auteur des lettres Américaines défie Paw de lui faire voir sur les obélisques une plus grande proportion que sur les Tables Mexicaines. Il est vrai que les Pyramides, les Obélisques, le Labyrinthe etc prouvent que L'Architecture était en Egypte sur un pied florissant. Mais outre que ces édifices, dont nous connaissons les fabricateurs, sont d'une date pour ainsi dire récente, on a trouvé chez les Péruviens des palais de leurs Incas, des temples, tel que celui du soleil dont Garcilaso de la Vega esquissa le dessin et des colonnes ornées d'émeraudes et de turquoises dont le travail, sans pouvoir être comparé à celui des édifices sus-énoncés, ne laissait pas d'être remarquable. Il dit plus, on a trouvé au Pérou des statues, des figures, des fleurs etc en or ou en argent d'un

(1) Nous ne parlons pas ici des prêtres Egyptiens, mais de la masse de la nation.

travail exquis et entre autres la statue d'un berger avec des brébis en or excellement travaillés. (1) et ces dix à douze statues de femmes mentionnées par Français de Xerès dans sa Relation à l'Empereur, statues qui étaient d'or fin et si belles, si bien faites, qu'on les croirait vivantes etc. Or ces travaux et tant d'autres que nous passons sous silénce et qui prouvent chez les Péruviens une habileté incontestable tant dans les arts libéraux, que dans les arts méchaniques, n'ont pas empêché Paw de refuser à cette nation une place parmi les peuples civilisés. Il en est de même du célèbre Robertson qui, dans son Histoire de l'Amérique, nie également que cette partie du monde ait été peuplée par quelque nation civilisée et qui, de plus, regarde comme modernes les peuples qui l'habitent.

Pour prouver l'antiquité de l'Egypte, Paw, ce savant atrabilaire, osera-t-il par hasard nous citer les 36525 ans que comptaient les Egyptiens avant Nectanèbe? Mais il avoue luimême que les Egyptiens exageraient quelquefois leur antiquité et l'on sait que dans ces temps reculés ils plaçaient des dieux, ridicules sur leur trone; or, nous avons une trop bonne idée du *critertum* de notre personnage, pour supposer qu'il avait une foi robuste relativement a ces gouvernans burlesques. D'ailleurs le savant auteur des Lettres Américaines, que nous avons eu l'accasion de citer plus d'une fois, s'exprime ainsi à ce sujet: « So bene che anno non esprimeva altro che un periodo qualunque, *ed è molto ben dimostrata* che tal' volta significava sei mesi; tal altra tre, era una lunazione, ora mezza, e tal volta sino un giorno, ed una ora» (2) Si nos fameux calculateurs osent après tout cela soutenir la haute antiquité des Indiens, des Egyptiens, des Chinois, (qui font asseoir sur

(1) Lettres Américaines Partie première page 176.

(2) Lettres Américaines ~~Partie seconde~~ Page 84. Il est pourtant possible qu'il y ait quelque exagération dans les éloges qu'on a faits du travail de tous ces objets.

leur trône antique des rois bien plus burlesques encore que les Egyptiens, comme on le verra en temps et lieu) et des Phrygiens, à cause de ce nombre immense d'années que comptaient toutes ces nations amies du merveilleux, ils rivaliseront en fait de ridicule avec les premiers gouvernans de la Chine.

Quant à la perfection où les arts et les sciences se sont élevés, d'après quelques romanciers, en Chine et dans les Indes, elle est plus que douteuse pour ce que regarde les arts et tout-à fait absurde, pour ce qui regarde les sciences Dans le Chapitre IV de cet ouvrage nous donnons à nos lecteurs une idée de l'état où se trouvaient les sciences dans les Indes, et quiconque a lu avec attention ce qui précède doit avoir remarqué qu'elle ne sont pas sur un pied plus satisfaisant en Chine. Le savant A. F. Busching, auteur de la nouvelle Géographie, dit positivement que les Chinois aiment les arts et les sciences, mais qu'il sont bien loin de les posséder; plus bas il ajoute. «Plusieurs auteurs vantent la profondeur des Chinois dans les Mathématiques et leur science Astronomique, *mais tout ce qu'on raconte de prodigieux à ce sujet est fabuleux.* » Il en est de même par rapport aux Indiens, et rien ne prouve le contraire par rapport aux Egyptiens. Il ne faut donc pas ajouter plus de foi aux exagérations, aux rêves des romanciers qui nous occupent qu'aux récits mensongers de ces nations amies des fables et du merveilleux, et si nous nous moquons des Phrygiens qui se disaient plus anciens que la lune, je ne vois pas pourquoi nous épargnerons les autres nations qui affichent des prétentions aussi ridicules.

Mais il est temps de finir ce chapitre un peu prolongé par cette digression qu'on voudra bien nous pardonner à cause de son utilité.

NAPOLÉON BONAPARTE.

Il revint aux bords de la Seine écraser l'hydre dont les milles têtes menaçaient de dévorer la France.
Hist de Napoleon par Mr. P. Colau.

Tel en butte aux fureurs d'une noire tempête
Qui du fier Océan brunit l'immense tête,
Déroule les horreurs de l'abîme sans fond,
Le pâle nautonnier des flots errante proie
Voit déjà de la mort l'aile qui se déploie
Jeter son nombre sur son front;
Tantôt l'onde en courroux voile aux yeux sa victime
Et tantôt la vomit, la berce sur sa cime,
Où l'on croit voir flotter un simulacre humain;
Lorsqu'un bras, affrontant les vagues en furie,
Arrache ce jouet au gouffre errant qui crie
Et réclame sa proie en vain:
Telle, des factions victime pâlissante,
Et de la monarchie homicide sanglante,
La France allait périr dans un gouffre sans fond;
E'haleine des partis, des trônes vengeresse,
En fesait son hochet et l'y poussait sans cesse;
Le trépas planait sur son front;
Lorsqu'un héros surgi du sein de l'anarchie,
Un ancien contempteur de cette Monarchie
Que d'une main sublime il devait relever
Sur ses débris fumans qu'entassa la démence,
Arrache au sombre abîme un squelette de France
Que son souffle va raviver.
D'abord fort champion de sa future proie,
Il la flattait d'un bras qui déjà la foudroie,

Et jouait avec elle ainsi que l'épervier
Avec l'oiseau tremblant dont il va se repaître;
Mais on la vit bientôt s'abattre et disparaître
Sous l'haleine du fier guerrier.

Ainsi cette hydre, enfant d'un vieux siècle en furie
Après avoir vomi la mort et l'infamie
Sur son nid chancelant, tombe horrible des rois,
Sous le pied d'un lutteur, rejeton des tempêtes
Vit, pâle de terreur, écraser ses cents têtes
Et joncher le sol à la fois.

Des débris foudroyés d'un trône séculaire,
Architecte immortel, il façonna son aire,
Qu'il mit fort aux-dessus des rois épouvantés.
Comme le volatil, son impuissant emblème,
Il vivait à l'étroit dans l'espace lui-même
Et rêvait des immensités

D'un vieux siècle il dora le déclin qui dévore
Et d'un siècle naissant il embellit l'aurore
Entre les deux placé, le sceptre dans les mains,
Il paraissait guider leur aile obéissante,
Comme il guidait la foule, à ses pieds pâlissante,
Des tribuns et des souverains

Enfant d'un noir volcan, sombre volcan lui-même,
Que lança du Très-haut la volonté suprême,
Son sommeil était court, son repos d'un instant,
A son réveil semblable à celui du tonnerre,
Il cherchait à vomir au-delà de la terre
De sa lave le noir torrent.

Avez-vous remarqué dans les célestes plages
Se chercher, s'attirer, se grouper des nuages,
S'étendre dans les airs, puis enfin accablés
Du sublime fardeau que leurs flancs sombres roulent
Se lancer avec bruit sur la sphère que foulent
Ou frisent de l'homme les piés ?

C'est ton image, ô toi! qui, trop lourd, trop sublime,
Pour couver trop long-temps dans un nid d'où le crime
Sans relâche tombait suivi de ses horreurs,
T'élanças hors des flancs de l'orage homicide,
Et plus tard déchiras son aile régicide
Dont tu dissipas les terreurs

Ce groupe de vapeurs si frêle en sa naissance,
D'où plus tard le tonnerre en dévorant s'élance,
Et qui meurt à la fin faible comme il est né,
Nous peint également ton berceau que ceint l'onde,
Ton midi foudroyant devant qui plie un monde,
Ton tombeau d'écume cerné.

L'antique continent que foulait ton audace
Et dont sous chaque pas tu variais la face
Lisait ses noirs destins, son riant avenir.
Sur ton front incliné par les seules pensées
Qui dans ce grand miroir fidulement tracées,
Le faisaient sourire ou frémir.

Ce front noble où roulaient tes internes orages
N'a pas pâli lors même hélas! que de cent plages
Mille foudres sur toi fondirent sans pitié
Dans l'instant qu'on croyait le voir dans la poussière,
Il semblait menacer quelque libre bannière
De la poussière de ton pié

Le Rhin qui sous ce pied de rage se dévore,
L'Ebre qu'un sang fumant horriblement colore,
Le vieux Nil qu'écrasa ta naissante splendeur,
La Moscowa du Tibre héritière éclatante,
Le Danube captif sous ton aigle sanglante,
L'Eridan saisi de terreur,

Le Jourdain qui baigna l'Etre, privé d'image
Et qui te vit debout devant l'Etre sans âge,
Le Tibre dont le flot jadis si célébré
Ne parcourt plus en roi son domaine. . . . la terre,

Le Tage; tout pliait, tombait sous ton tonnerre,
Ou mouvait son onde à ton gré.
Mais les lauriers pompeux qui couronnaient ta tête,
Ecueil où se brisaient les bruits de la tempête,
N'étaient pas tous mouillés par les pleurs ou le sang;
Mille rayons divers formaient ton auréole
Dont la splendeur déjà sans s'affaiblir s'envole
Jusqu'où l'immensité s'étend.
Tu protégeas des arts la foule dissipée
Et par le vandalisme à peu près extirpée,
Souvent ton bras sanglant maniait le compas,
De l'art de gouverner tu sondas le dédale,
La plume triomphait sous ta main triomphale,
De Solon tu suivis les pas.
Orateur immortel qu'enflammaient tes conquêtes,
Ta parole en tombant volcanisait les têtes,
Les cités surgissaint ou s'ornaient devant toi;
Arcs de triomphe, ponts, temples, palais, fontaines,
Colonnes, ornemens de tes vastes domaines,
S'élevaient sous ta main de roi.
Quand du haut des cercueils dont les cimes chenues
Jettent notre néant bien au-delà des nues
Quarante âges éteints, soudain se réveillant,
Contemplèrent l'éclat de ta face guerrière,
Ils se dirent entr'eux que durant leur carrière
Ils n'avaient rien vu de si grand.
Quand de tes ennemis les foudres pâlissantes
Sillonnèrent ton front de traces menaçantes
Sans pouvoir le courber ni brûler ses lauriers,
Sondant de l'avenir l'abîme vague et sombre,
Sans doute tu suivis tous les pas de ton ombre
Dans ces nouveaux sentiers.
Là, tu te vis debout comme une borne immense,
Entre un siècle qui tombe et l'autre qui commence

Versant sur tous les deux ton immortalité.
Là, tu te vis pliant sous tes bras intrépides
Les sommets orgueilleux des vieilles pyramides
Sans mépriser leur majesté.
Là, tu portais debout le fardeau de la terre,
Ton regard menaçait de ton prochain tonnerre
Un colosse aux cent bras, morne assassin de rois,
Là, ta main en tombant voulait dompter le monde;
Là, tu voguais, captif, sur la cime de l'onde
Si souvent rebelle à ta voix
Ici, tu rappelais un squelette à la vie,
Sous l'un de tes lauriers tu terrassais l'envie,
Sans y brûler d'encens tu relevais l'autel:
Plus loin, tu te baissais-pour ramasser le monde,
Tandis que des forfaits la trace horrible, immonde,
Sillonnait ton front immortel.

. . . .

. . . .

A la fin il tomba . . . . . . l'éclatante victoire
Enchaînée à son char, aussi bien que la gloire,
Rompant ses forts liens loin de lui s'envola;
L'illustre aigle des Czars qu'un double élément aide
Donna les premiers coups au colosse bipède
Que sur Waterloo s'écroula.
La victoire s'enfuit, mais que de fois encore
Il resaisit d'un bond le fantôme sonore
Lorsqu'avec le péril ses bras sanglans croissaient,
Et que son œil altier parcourait ses blessures,
Tandis qu'en cent endroits, cent diverses armures
Sous son char brisé se froissaient!
Alors il mesurait les ailes de l'orage
Qui jetait sur son front un formidable ombrage
De l'œil dont il comptait ses amas de lauriers.
Lorsqu'on croyait le voir soudain réduit en poudre,

D'un souffle il rejetait les horreurs de la foudre
Sur les têtes d'autres guerriers.
Son astre s'éclipsa; mais aussitôt la terre
Crut qu'en tombant son bras ou sa terrible serre
Toujours dominateur la pressait de plus près,
Il tomba; mais ses pieds mus par l'indifférence,
Marchaient sur les débris de sa couronne immense
Comme sur les lambeaux pourprés,
Volcan vivant jeté sur un volcan sans lave,
Ses ennemis craignaient que la mer que l'enclave
N'eût pas assez de flots pour amortir ses feux,
Que, foudre mal éteinte et soudain rallumée,
Il ne franchît d'un bond l'étendue alarmée
Et ne vînt retomber sur eux
Ainsi quoique vaincu, jeté loin de leur face,
Ses vainqueurs pâlissans qu'écrasait son audace
Sous son éclat lointain se sentaient édipsés;
A chacun de ses pas sur le roc solitaire,
Ils portaient sur leur fronts leurs main involontaire
Pour voir s'ils n'étaient pas blessés.

. . . .

. . . .

Se sentant à l'étroit sur le trône du monde,
Vain mortel qu'aveuglait son audace profonde,
Il voulait que son sceptre atteignît au de là
Il voulait . . . . . mais Celui de qui la seule haleine
Au sein d'immensité s'étend en souveraine
Dit alors: arrête-toi là.
Tel le fier Océan que soulève l'orage
Veut engloutir la terre, et, dans sa vaine rage,
Paraît comme indigné de son immensité;
Lorsque le bras qui ceint les sphères éclatantes,
Refoulant dans leur lit les ondes menaçantes
Se montre seul illimité.

TABLE

Des Promenades ou Méditations

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Galata.	1.
Tophane	10.
Fendekli	19.
Caba Taschi	27.
Dolma Baghdje	33.
Haïraddin.	40.
Bechik-Taschi.	44.
L'ancien Port des Rhodiens	51.
Orta Keuiu.	56.
Defterdar Bournou.	62.
Pointe de Tirnakdgi.	68.
Courou Tcheschme.	74.
Sarraf Bournou	80.
L'ancien Bythias.	86.
Arnaoud keuiu	92.
Bebek.	106.
Kiutschiuk Bebek	113.
Cayalar Bournou.	121.
Roumeli Hissari.	127.
Cheitan Akindissi.	134.
Balta Limani.	140.
Emirghioun	146.
Istenia.	154.
Yeni keuiu	160.
L'ancienne Thermimetria	166.
Kalender	176.

Thérapia	185.
Kiretsch Bournou	193.
Tchakal déré	201.
Kéféli keuiu.	208.
Kirk Aghadgi	221.
Bouyouk déré	229.
Mezar Bournou.	235.
Sari-yar.	243.
Yeni Mahalé	249.
Pazar Bachi	256.
Teli Tabia	262.
Rouméli kavak	269
Mavromolos	277.
La rivière Chryssorhoas	285.
Bouyouk Liman	293.
Tassalandjik Bournou	302.
Karibdjé	306.
Fenaraki d'Europe	311.
Les Iles Cyanées d'Europe	316.



NOUVELLES PROMENADES DANS LE BOSPHORE

OU

Méditations Bosphoriques.

OUVRAGE HISTORIQUE, ARCHÉOLOGIQUE, POLITIQUE, DESCRIPTIF ET MORAL.

Suivi d'un Appendice et d'un chapitre du Tableau Synoptique des Littératures des langues les plus remarquables tant anciennes que modernes.

Par Alexandre Timoni,

DE CONSTANTINOPLE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE D'ATHÈNES, AUTEUR DE LA CRITIQUE DES CRITIQUES, DES SATIRES PRINCIPALEMENT DIRIGÉES CONTRE LES SOPHISTES DE L'ÉCOLE VOLTAIRIENNE ETC. ETC.

Utcunque mecum vos (Musæ) eritis libens,
Insanientem navita Bosphorum
Tentabo. Horace (Liv. 3 Ode 4)

TOME II.



CHEZ LE DIRECTEUR DU CABINET LITTÉRAIRE FRANÇAIS SITUÉ A PERA DE

Constantinople.

1844.

SECONDE PARTIE.

COTE D'ASIE.

47. MÉDITATION

RIVA OU RHIBAS.

Un matin, je pris la direction du village de Rhibas pour avoir le plaisir de voir la rivière de ce nom, si sélèbre dans l'antiquité. Avant d'arriver au but de ma course, j'occupai mon esprit de quelques souvenirs relatifs aux poésies turque, arabe et persane. On sait qu'il existe deux traductions arabes de la poétique d'Aristote, l'une du grec faite par le professeur Abou Baschar Matta et l'autre du siriaque faite par Aidi Schiesabbedine. Le nombre des poëtes arabes est immense, et ce qui le prouve, c'est qu'il existe environt rente auteurs qui ont écrit leurs vies et qui ont fait mention de leurs poësies, comme on peut voir dans l'ouvrage de Jones intitulé Poeseos Asiaticæ commen. pag. 353 Lipsiæ 1777 Le même auteur nous apprend que Jahia Abou Mansour et Mussoli publia un recueil de dix volumes de chansons arabes. Herbelot affirme qu'Aboul Farage Ali Esfahani travailla pendent cinquante ans pour compiler également des chansonsarabes. Dans l'ouvrage intitulé: Monumenta antiquissimæ historiæ arabum cum latinâ versione Joannis Gott Eichhorn, on lit que la nommée Chaus est réputée la Sapho des Arabes. Toderini dit que le Parnasse arabe eut, ainsi que le grec, ses Corinnes et autres illustres poëtes. Le même écrivain nous apprend qu'une Sapho moderne plus célèbre que Chaus fut la Validé, fille de Mohammed Almostakphi. Billa.

Parmi les principaux poëtes Persans, on peut citer Seich, poëte lyrique célèbre, Envari, que nous nommons ailleurs, Fer-

doussi, poëte épique, Hâfiz de Chiraz, et bien d'autres qu'on peut voir dans l'ouvrage de Jones dont j'ai déjà parlé.

Il me semble que Mr. Eton n'a pas rendu justice à la poësie turque lorsqu'il a dit en propres termes.»

They have a few poets, as they are called, whose compositions are mostly little songs and bal'ads, but in these, as well as their prose writings, they differ widely from the simplicity of the Arabs, as they obound with false conceits; and the language is a barbarous mixture of the Turkish with persian and Arabic, not unlike that Babylonish dialect of one puritans, wich Butler compares to a fustion cut on satin.»

Il approuve la description que Tott fait du goût général des Turcs. Ecoutons le: « A double meaning or a literal transposition, forms the extent of their studies and literature, and wery thing that can be invented by false tast to fatigue the mind, constitutes theirdelight, and excites their admiration. »

Nous avons plusieurs réponses à lui faire. 1° Il est si peu vrai que le nombre des poëtes Turcs soit aussi modique que le prétend Mr. Eton, qu'Abdul Lutfi dans son livre intitulé Teskieretus suara fait mention de trois cents poëtes qui existèrent du temps du Sultan Mourad jusqu'au temps du Sultan Suléiman, et Jones parle du vaste ouvrage intitulé Zubdetul Esaar (fleur des poësies) qui comprend outre les poësies de neuf écrivains turcs, une Anthologie d'autres 540 poètes de cette nation. 2° Nous croyons pouvoir opposer hardiment à Mr. Tott, qui ne savait ni lire, ni écrire le turc, de l'aveu même de Mr. Eton, l'autorité des célèbres orientalistes Reviezky et Jones dont le premier écrit que les Turcs possèdent de très belles pièces de poësie écrites en leur langue et qui sont pleines d'imagination de vivacité et de délicatesse et dont le second dans son ouvrage Poeseos Asiaticæ commentante également la poèsie des Ottomans.

Nonobstant le poids que les autorités précitées doivent avoir pour quiconque ne suit pas l'impulsion des passions dans ses jugemens, les exemples fournissant une excellente méthode pour

réfuter ses adversaires, je citerai ici, entre mille pièces que je pourrais choisir, deux morceaux gracieux dont le premier est du célèbre Fuzouli. «

Ah eilédughim servi heramanen itschunder.
Kan aghladeghem ghontchei hanedanen itschunder.
Serghiechtelighem kiakili muchkinen udjunden
Aschuftelighim zulfi perichanen itschunder
Bimari tenem nerkiess mestanen elinden.
Hounin dgigherem laaldur efschanen itschunder,
Yakdem tenemi vassl güni chem tek ama.
Belki bou tedaruk chebi hedgranen itschunder.
Kourtarmagha yaghmai ghamenden dilou dgiani,
Saim nazari nerghissi fettanen itschunder
Djian vir gönul ol ghamzéyé kim moundjé zemander.
Djian ilé teni bessledighim anen itschunder.
Vaïz bizé doundouzéhi vassf itdí Fuzouli
Ol vassf senen ghulbei ahzanen itschunder. »

« Les soupirs que je pousse, c'est ton cyprès, (ta taille de) à la démarche légère qui me les arrache.

Ce larmes de sang, c'est ton riant bouton de rose qui me les fait verser.

Ma confusion provient de tes tresses qui exhalent du musc,

Et mon trouble de ta chevelure ondoyante.

La maladie de mon corps est l'ouvrage de ton narcisse (1) enivrant,

Et si mon foie s'est fondu en sang, c'est à cause de ton rubis (2) qui verse des perles.

Le jour que j'ai joui de ta présence, j'ai brûlé mon corps comme une chandelle.

Et si j'ai pris cette mesure, c'est pour ne pas voir le jour de notre séparation.

Mes soins n'ont d'autre but que de sauver mon cœur de la

---

(1) Les poëtes orientaux comparent souvent le narcisse à l'œil.

(2) Ta bouche de rubis

destruction produite par le chagrin que tu me causes,
Grâce à un regard de ton narcisse enivrant.
Livre toi, mon cœur, à ce regard!
Car c'est pour lui que je te nourris de puis si long-temps,
Fuzouli! le prédicateur nous a décrit l'enfer,
Cette description s'applique à ma retraite loin de ma bien-aimée.

La seconde est de Djenani: en voici la traduction presque littérale:

« Ah ! j'ai été déchiré par l'épine d'une rose, et j'en souffre encore.
La douleur m'a changé en un rossignol délirant d'amour et rassasié d'amertume.
Je suis devenu amoureux d'une taille élevée, d'une tête altière;
Enthousiasmé devant un visage, mon cœur se répand comme un fleuve.
Me voici encore passionné pour une noire chevelure,
Me voici encore en proie à d'inexprimables angoisses.
Plein de cupidité pour un bras d'argent,
Victime infortunée d'une taille élevée,
. . . .
Hélas! l'oiseau de mon cœur est tombé par son ignorance dans le piège.
Me voici encore etc. . . . .
La trace de l'amonr était victorieuse dans mon cœur;
Mais mon ame éperdue s'était repentie d'avoir soupiré pour les belles.
Le jugement avait eu le dessus sur l'amour.
Après avoir renoncé à tout, je ne cherchai que ma liberté;
Mais me voici de nouveau etc . . . .
Pendant que le monde croyait que mon cœur aliéné s'était guéri,
Que je m'efforçais de mettre de côté mon penchant pour les belles;
Je me suis encore laissé entrainer par ma passion pour une folâtre, source de mes tourmens.

Je n'ai nullement la force de patienter.
Me voici de nouveau etc . . . . ; . . . .
O Djenani! faut-il que, semblable à une rossignol, tu ne cesses de soupirer?
Que tu mettes en pièces ton collet comme une rose effeuillée?
L'amour qui a rempli mon cœur m'a rendu la fable du monde,
Je suis devenu vagabond comme la chevelure de ma bien aimée;
Me voici de nouveau etc. » . . . .

Nous ne prétendons pas nier toutefois que les Turcs n'aiment généralement les concetti et les équivoques et que leurs poëtes ne soient de temps en temps enflés et grands amateurs de l'hyperbole; mais 1° il faut en toute chose dire le pour et le contre. 2° il est maladroit d'opposer l'enflure turque à la simplicité arabe, car tous ceux qui ont étudié, comme nous, les langues orientales avouent que ces défauts sont également communs aux poëtes arabes et persans. 3°. L'emploi que les poëtes turcs font des langues arabe et persane n'est pas, comme le prétend le morose Anglican, un mélange barbare qui rappelle la confusion du dialecte Babylonien, il est patent au contraire que le mélange de ces deux langues, indispensable au dialecte turc, lui prête d'immenses richesse, un coloris séduisant, une harmonie enchanteresse, des ressources infinies et en fait en un mot l'une des langues les plus riches et les plus belles qui existent. Je ne sais pas si les Puritains anglais possèdent un dialecte aussi recommandable; mais en cas d'affirmative, je les en félicite de tout mon cœur.

Toderini classe parmi les poëtes turcs les célèbres Bahi effendi Nef Mesihi, Kasim , Misri et Abdourrahman reefet, qu'il appelle le meilleur poëte et improvisateur de Constantinople.

Jenisch loue Nabi effendi et le Divan ou chansonnier de Raghib pacha.

Je me trouvai enfin en présence de cette rivière célèbre dont Denys le Géographe fait mention de la manière suivante.

« Là, le Rhébas verse son onde charmante, le Rhébas qui serpente près de l'embouchure du Pont Euxin, le Rhébas dont l'eau suave se traîne à travers les champs. »

Entre les auteurs qui en parlent, on peu citer Orphée, Apollonius de Rhodes, Arrien. P. Gilles, qui n'a pas manqué de le visiter, affirme que sa source n'est pas éloignée de son embouchure de plusieurs milles. C'est ce que m'ont assuré quelques habitans du village de Rhibas qui prétendent que la source (1) de cette rivière n'en est distante que de 5 à 6 heures. Par conséquent, Eustathe se trompe lorsqu'il place la source du Rhébas dans l'Olympe de Mysie. Selon Arrien, il y a 11 milles 250 pas, à partir du temple de Jupiter, (Anadolou Cavak) jusqu'à cette rivière.

Voici ce qu'on lit dans l'Argonauticon de Vallérius Flaccus relativement au Rhébas :

«Nec prius obsessum scopulis respexit ad æquor,
Aut sociis tentata quies; nigrantia quam jam
Litora, longinquique exirent flumina Rhebæ».

« A peine avait-il jeté un regard sur la plaine liquide fermée et resserrée par ces écueils (les Cyanées) et à peine ses compagnons avaient-ils pris quelque repos, qu'ils laissèrent derrière eux les ondes du Rhébas et se trouvèrent vis-à-visdes rives noires.(2)

Orphée ne parle qu'en passant de cette rivière: «Lorsque l'Argo eût passé, dit-il, l'embouchure du terrible détroit et les pierres Cyanées. . . Alors tout joyeux d'avoir échappé au fatal destin que nous redoutions, nous abordons les flots bleus de la rivière Rhébanus.

On lit dans Bocatius: est enim Rhebus nomine Tressus Bospore faucibus proximus etc.

Pline, Solin et Marcien Capella l'appellent Rhesus. Tournefort dit plaisamment qu'il n'est pas étonnant que Phinée ait donné aux Argonautes une idée si terrible de cette rivière,

(1) Selon Mr. Jos. Hammer, qui la place dans le voisinage du village nommé Abdcular, elle n'en est éloignée que d'un couple d heures.

(2) L'*ákri mélaina* d'Apollonius est la melaina'kti d'Orphée. C'est un promontoire situé dans ces environs. . .

lui qui regardait les îles Cyanées comme les rochers les plus dangereux du monde.

J'entrai dans une vieille barque et je traversai en moins de cinq minutes cette petite rivière pour aller voir le village de Rhibas, qui se trouve tout près de là. La largeur, ainsi que le profondeur du Rhibas, varie en plusieurs endroits; il est plus profond près de sa source que près de son embouchure. Il est continuellement traversé par des bâteaux qui charient du bois que l'on coupe dans les environs et que l'on transporte ensuite à Constantinople. C'est dans ces environs que Tournefort trouva deux plantes remarquables (1)

Le village de Rhibas n'offre rien de particulier, ni d'interessant. Il n'est composé que d'une trentaine de maisons. Il y a une forteresse où casernent une vingtaine de soldats turcs, commaudés par un simple officier On y trouve quelques parterres plantés de roses, qui sont très-grandes, mais presque tout-à-fait inodores. Il y a aussi quelques jardins potagers.—Tout près de la rivière Rhébas s'élève le grand rocher (2) que les Turcs appellent Soghàn Ada, traduction du mot grec *Krommyon*.

En laissant errer mes regards sur la petite masse d'eau que j'aurais traversée sans y faire attention, si elle était sans nom et que je regardais avec tant d'intérêt uniquement parce qu'elle s'appelle Rhibas, je rêvai sur le prestige dont souvent quelques syllabes sonores entourent les objets les plus minimes. C'est surtout lorsque ces sons viennent à travers le siècles frapper l'oreille de l'homme de génie, qu'ils engendrent dans son cœur le respect et l'enthousiasme. Il verrait se dérouler devant lui avec magnificence la nappe bleuâtre de la Seine ou du Mein sans s'émouvoir, mais qu'il erre sur les rives du Ti-

(1) La Thymelæa Pontica et la Blattaria orientalis

(2) Ce rocher doit être le même que celui de la colonne dont fait mention Apollonius. Le nom que lui donnèrent les Grecs provient apparemment de sa ressemblance avec un oignon (Krommyon.) Il sert souvent aujourd'hui dans la mauvaise saison de retraite aux pêcheurs.

bre, ou qu'il contemple les filets d'eaux appelés Simoïs ou Scamandre, aussitôt son cœur bondit dans son sein avec violence, aussitôt je ne sais quels souvenirs augustes viennent assaillir son âme de feu. On dirait que l'auréole du génie vue à travers le rideau des âges, au lieu de s'affaiblir acquiert une splendeur plus éblouissante; on dirait que les temps n'ont pas de voiles pour les rayons de la gloire, ou que ces rayons paraissent plus beaux derrière cette barrière mystérieuse, comme les feux de l'astre du jour derrière un beau nuage qu'ils dorent. Salut, ô gloire! puissante enchanteresse qui attaches à ton char tous ceux que l'immortalité électrise. Déesse dont les autels ne cessent de fumer d'un encens que des mains généreuses ou indignes y brûlent respectueusement. Idole magnifique devant laquelle se courbe la tête même du Génie. Ombre illusoire qui souvent es revêtue aux yeux des hommes de plus d'éclat que la plus resplendissante réalité. Torrent irrésistible qui entraines dans ta course jusqu'au chêne superbe, dont la cime audacieuse se cache dans les cieux. Lumière éclatante qui aimes à te réfléchir sur la tombe et qui parais souvent éclipsée aux yeux du vulgaire par les sombres nuages de l'Envie. Auréole immortelle qui t'indignes de tout front qui cherche à se décorer de ta fausse image et qui brilles sur les têtes que l'attouchement du doigt éternel a consacrées. Protée insaisissable à la suite du quel tant d'infortunés consument inutilement leur vie. Auréole auguste qui brilles naturellement sur les têtes faites pour toi, sur les têtes auxquelles ton attouchement ne communique ni surprise, ni orgueil. Météore funeste qui, en rasant certains fronts ensanglantés, glaces d'épouvante même leurs admirateurs absurdes. Etincelle pâlissante dont l'approche éblouit et dévore ceux à qui le vulgaire accorde une grandeur imaginaire, que le moindre soufle renverse. Son retentissant auquel la distance et les temps donnent de l'intensité. Réalité colossale qui, quelquefois vaincue en apparence par l'envie dont tous les serpens sont dirigés contre toi, sors le plus souvent victorieuse de cette lutte indigne de toi, qui écrases la main audacieuse de l'igno-

rance et de la niaiserie lorsqu'elle veut te palper ou te mesurer. Salut, encore une fois! Ah! descends pure comme une habitante du Ciel en laurier immarcessible sur mon front qui t'appelle; mais si tu viens flétrie par le contact de quelque crime, éloigne-toi des mes yeux! recule! anéantis-toi!

48. MÉDITATION

KOUM BOURNOU.

Un jour je m'embarquai sur un bâteau et je me dirigeai vers la mer noire, domaine orageux des aquilons, pour aller chercher des souvenirs et des inspirations poëtiques à Koum bournou. Je voyais d'un œil indifférent la crête menaçante de ces ondes vomir sur mon embarcation une écume livide. Mais plus heureux que le docte P. Gilles, je n'eus pas de véritable tempête à essuyer. Je me débarquai à Fenaraki d'Asie où j'eus l'occasion de converser avec un Dervich qui semblait exténué par la pénitence; c'est ce qui me rappela une fable du Gulistan de Sâdi que je raconterai de mon mieux en français.

«Certain habitant de Damas, véritable serviteur de Dieu, passa plusieurs années à faire des prières dans une de ces tentes de poil faites pour se garantir des moucherons. (péché) Sa nourriture était les feuilles des arbres. Un Roi daigna certain jour le visiter et lui dit. «Si tu te décides à aller à la ville, dis-le moi afin que je te prépare une habitation. Alors non seulement tu pourras prier plus à ton aise, mais, de plus, d'autres tireront un grand profit en t'abordant et en imitant les bons exemples que tu leur donneras.» Notre Religieux ne voulut pas prêter l'oreille à une telle proposition, et témoigna, au contraire, le déplaisir qu'elle lui causait. Alors un Vésir de lui dire:» il convient, pour ne pas refuser les offres du Roi, de te rendre pour quelques jours dans la ville, tu n'as qu'à essayer la maison qui t'est préparée, et si, par la suite, la société d'autrui devient fastidieuse pour toi, tu seras libre de faire ce que tu voudras.»

On raconte que le serviteur de Dieu alla à la ville, qu'on lui prépara un palais et un jardin impériaux, habitation enchanteresse qui récréait le cœur de tous ceux qui allaient le visiter. (Vers.) Ses roses pourprées pouvaient s'assimiler à l'incarnat des joues des belles, et ses hyacinthes à leur chevelure. Telle était sa délicatesse, qu'on pouvait l'assimiler à celle d'un enfant que prend entre ses mains une sage femme, avant qu'il ait sucé le lait de sa nourrice. (Vers arabe.) On voyait sur les rameaux de ses arbres des fleurs de grenades, qui ressemblaient à des feux suspendus sur ces arbres verdoyans.

Le prince lui envoya ensuite une domestique d'un beauté frappante (vers.) Cette servante dont les charmes pouvaient le disputer à l'éclat de la lune et dont le visage, semblable au disque du soleil, ne lecédait pas en attraits à ceux des anges, cette servante, dis-je, était telle que tout dévot qui la contemplait oubliait soudain sa pénitence et ses mortifications. Aussitôt après, il lui envoya un serviteur plein de charmes et de politesse. (Vers arabe.) Ceux qui l'entouraient mouraient de soif, car bien qu'il fût un échanson, son orgueil l'empêchait de jeter les yeux sur qui que ce soit.

L'œil ne pouvait se détacher de lui, semblable à celui d'un curieux qui regarde l'Euphrate.=Notre dévot commença à prendre du goût pour les mets délicats et pour les habits élégans. Son odorat était flatté par les odeurs les plus aromatiques; son œil s'attachait tour à tour sur le garçon et sur la fille. Il ne méditait plus sur cette vérité énoncée par les sages, savoir: que les tresses des belles lient les pieds de l'esprit et captivent l'oiseau du jugement. (vérs). Je t'ai consacré mon cœur, ma religion et tout ce qui dépend de moi. Je suis en réalité l'oiseau de la sagacité, mais tu es le piège où je tombe.=En un mot, notre dévot oublia tout pour se laisser aller aux douces émotions de la volupté, et le poëte a dit: (vers)—celui d'entre les pauvres, les indigens, les mendians et les orateurs qui est un homme probe, s'il vient à s'avilir par la passion de l'or, se trouve arrêté d'abord.=Un jour le Roi alla lui faire une

visite et remarqua en lui un changement complet: la blancheur et la rougeur éclataient sur ces joues, sa maigreur avait disparu, un air fier avait succédé à son humilité, il était adossé à un riche coussin, tandis qu'une servante, au visage de Périe, tenant en main un éventail de paon, était occupée à l'éventer. A cet aspect, le Prince parut satisfait, et la conversation s'engageant, le Roi dit»: il y a deux classes dans le monde que j'aime beaucoup, savoir les Ulémas et les Derviches. «Un de ses Vésirs spirituels, connaissant le monde, s'étant trouvé également dans cette conversation dit.» ô Prince! les droits de l'amitié exigent que tu fasses du bien à ces deux clases; il faut que tu donnes de l'or aux Ulémas, afin de les mettre en état de faire du bien aux autres, et qu'au contraire tu ne donnes rien aux derviches, afin qu'ils restent derviches. (vers)=Le derviche n'a besoin ni d'or ni d'argent; car s'il en reçoit, sa qualité de Derviche s'évanouit. Le derviche qui a de bonnes qualités, qui s'acquitte comme il faut de ses devoirs envers Dieu, quand même vous lui refuseriez le pain du *vakouf*, quand même vous ne lui feriez aucune aumône, resterait toujours Derviche. Les beaux doigts des belles, ainsi que leurs beaux cols restent toujours tels, quoique privés de tout ornement. Le Derviche qui est doué de bonnes qualités et d'un esprit élevé, ne se soucie ni du pain du *vakouf*, ni des aumônes. Un femme dont le visage est beau, n'a besoin ni d'ornemens, ni de pierres précieuses,»

En m'embarquant de nouveau pour me rendre à Koum bournou, je feuilletai un ouvrage de poésies turques que je tenais en main, et un heureux hasard me fit rencontrer les vers suivans qui sont de Nazari.

Ghairiyé saldi mihrini haif o mihribanemez
Tschikdi bou ah ou zar ilé gör ki chirindjé djanimiz
Pichévu sani sitem mihneti kadim itti ham
Kiesdi alaka dem be dem gözleri houn fichanemez
Ei gul tazé mahrou djevr ou djefaï itmé hou.
Atech hedjri mou be mou yandi bou hanemanemez
Ghairisi himmet éilemez baht issé murouvet éilemez

Hem yiné lutfi hak ilé guendouye dir gümanemez
Firkatiderdnak ilé mihnet souznak ilé
Sinéï tschak tsehak ilé quetschdi bizim zemanemez
Derdi firaki bir yana soz ou güdaz bir yana
Kaldi aradé néilessin bou dili natuvanemez
Kimesne gok nazaria maslah zati beïn olà
Yar ile kaldi bachredek ahi bouzouk miyanemez
Ghairiyé ulfet éilemiche chimdi bizim djivanemez
Kaldi houzouri hakka dek yar ilé imtihanemez
Kiesdi alaka mayessin eskiyé saldi payessine
Ahir kaldi sayessine servi sifat tschemanemez
Kiryé ve zar bir yana nahvete yar bir yana
Kanghi djefayé yuz touta tendé bou hochdjé djanimiz
Adeti beuilé dem be dem achiké bezlider elem
Bachdan achurdi djevr u gham ghamzessi bi émanemiz
Zari nédir bou hairétin hasteyé doundi haïatin
Fehm ide mi bou haletin yar sitem nichanemez.

C'est un autre qui jouit, ô malheur ! des charmes de ma bien-aimée!

Regarde! à force de soupirs et de gémissemens, mon ame s'est évaporée.

C'est la violence qui préside constamment à toutes ses actions, et le chagrin qu'elle me cause a courbé ma taille.

Nos yeux qui versent du sang ont rompu de temps en temps toute relation avec elle.

O rose pleine de fraicheur! ô visage de lune! ne permets pas que la violence devienne en toi une habitude.

Toute notre maison s'est brûlée poil à poil dans le feu de la séparation.

Si je m'adresse à une autre, elle ne pense pas à moi; si je recours au sort, il est inclément;

Quoiqu'il en soit, c'est encore en elle que je mets mon espoir.

Une séparation cruelle, une douleur déchirante qui a mis mon cœur en morceaux, ont consumé mes jours.

D'un côté la séparation et de l'autre mille autres angoisses,

Mon cœur débile est resté au milieu, que voulez-vous qu'il fasse?
Il n'y a personne, ô Nazari! qui intervienne dans tes affaires,
Hélas! je serai donc jusqu'au jour du jugement en dispute avec mon amie?
Maintenant c'est envers d'autres que ma bien-aimée se montre sensible;
Mes explications avec elle sont donc restées pour ce jour là.
Elle a rompu toute communication et élevé plus haut ses prétentions,
Et, comme un cyprès qui se dandine, elle a jeté son ombre sur un autre.
D'un côté les plaintes et les gémissemens, d'un autre côté l'orgueil de mon amante,
Ce pauvre cœur auquel de tous ces tourmens pourra-t-il faire face?
C'est une habitude qu'elle a prise de tourmenter de temps en temps son amant;
Son coup d'œil impitoyable m'a couvert de deuil de la tête aux pieds
Qu'est-ce que, ô Nazari! que ta lethargie? ton visage annonce tes souffrances.
Ah! ta bien-aimée, qui est la cause de tes maux, connait-elle l'état où tu te trouves?

Koum bournou est l'ancien Ancyréon si fameux par l'encre que Jason y déposa et par celle qu'il prit de ce lieu. Denys de Byzance en parle ainsi: « Des Cyanèes vers l'orient s'étend une vaste portion de mer dont l'œil ne sauvait embrasser le terme. Je ne sais pas si l'œil est porté à jouir de cette vue ou à l'admirer. Au midi est situé un promontoire qui ferme toute la belle embouchure du Pont-Euxin et la vaste mer et l'oblige de s'écouler dans un passage fort étroits. Le premier promontoire qui se présente à celui qui passe des îles Gyanées en Asie, est le cap nommé Ancyrœon, car on dit que c'est de là que ceux qui naviguèrent avec Jason prirent une ancre en pierre, pour obéir à un oracle, et qu'ils donnèrent à ce promontoire le nom d'Ancireon. » P. Gilles pense que l'ancre que prirent les Argonautes

sur le Promontoire ci-dessus est la même que celle qu'ils laissèrent à Phasis. Arrien en fait mention de la manière suivante: «Phasem ingredientibus in sinistra parte demonstratur anchora Argous navis ferrea, quœ non mihi videtur antiqua, etsi ejus magnitudo non est eadem quœ nomen est anchorarum et figura aliquo modo immutata est: tamen recentior esse videtur ætate Argonautarum. At lapideæ alterius anchoræ fragmenta antiqua mostrantur quœ potius conjicio reliquias esse illius anchoræ Argonauticæ (1)» Du temps du voyageur précité, le golfe fermé par le cap d'Anciréon était appelé par le vulgaire des Grecs *aghiu Sidhiru*, peut-être à cause de quelque temple consacré à ce Saint. Pline fait mention de l'ancre en question de la manière suivante: «In oppido (Cyzici) est lapis fugitivus appellatus Argonautœ eo pro anchora usi ibi reliquerant. Hunc è pritaneo (ita vocatur locus) sæpe profugum fixere plumbo» Apollonius nous apprend que les Argonautes ayant enlevé du port de Çyzique l'ancre de pierre rongée par le temps et la mer, la laissèrent dans la source de l'*Artocium* et s'emparèrent d'une autre et que les Milésiens en conduisant une colonie de l'Attique dans la Carie et la Phrygie, la levèrent de la source de l'Artocium, la consacrèrent et la dédièrent au temple de Minerve surnommée *Jasonia*, en Cyzique. Plus tard, les Grecs donnèrent au Cap Ancyréon, le nom de *Psomion*.

Après avoir long-temps parcouru des yeux ce promontoire pierreux, qui a la forme d'un mur, tellement il est raide et scabreux, je laissai tristement errer mes regards sur la vaste étendue d'eau qui murmurait devant moi Ecce mare magnum! m'écriai-je avec David en voyant serpenter à mes pieds le gouffre sonore. «O mer qui fis cent fois rouler tes ondes courroucées sur des milliers de têtes! mer mille fois sillonnée et par les carènes fragiles des vaisseaux de la Grèce, et par les proues rapides des navires de nos jours et par les rames de nos barques fragiles, mer qui as vu passer tant sur les rives qui te

(1) N'ayant pas en ce moment l'original entre les mains, je me suis servi ici de cette traduction latine.

ceignent, que sur ta face orgueilleuse tant de génerations,élève, oui, élève ta voix et dévoile moi, quelque mystère arraché au gouffre ténébreux du passé! Où sont maintenant tant de peuples qui jouaient,comme moi, avec ton écume ou qui aimaient à se sentir ballotés sur ta masse liquide? Où est ce Roi qui s'approcha de tes ondes frémissantes pour voir tes lames bleues se déployer majestueusement devant lui? Hélas! combien de fois ta voix sublime étouffa le lugubre râlement de la mort! Cembien de fois la voix sonore des vents qui bouleversent tes gouffres mystérieux parut aux pâles nochers leur hymne de mort entonné par quelque génie, qui se plait à friser des tombeaux de son aile sinistre? Combien de fois ton lit s'ouvrit en sépulcre immense sous les pieds du navigateur consterné? Mais ta face n'est pas toujours le terrible séjour des tempêtes; tu ne vois pas toujours de sombres nuées, jouet aérien des vents capricieux,étendre sur tes lames leurs groupes ténébreux. Souvent l'astre du jour aime à admirer dans ton miroir sublime son image mobile; souvent tu répétes dans ton sein la voûte céleste, et c'est a lors que tu es l'emblême d'un ame qui, tourmentée naguère par des passions dévorantes, s'ouvre enfin aux doux attraits d'un calme enchanteur, père d'une volupté qu'elle n'avait pas encore savourée. Dis-moi, continueras-tu longtemps, à frémir sous les ailes de Borée, ou bien ton lit séculaire se desséchera-t-il bientôt, comme celui d'un fleuve sous l'influence dévorante d'un soleil de Juillet? Verras-tu longtemps encore des générations sans nombre s'éteindre sous le souffle de l'Eternel?-Mais que dis-je? est-ce à moi, frêle atôme, à interroger un abime qui n'obéit à d'autres voix qu'à celle qui lui dit, lorsqu'il veut franchir ses limites, nec procedes amplius? Oui, cet abîme mouvant est sourd pour toute autre voix que celle qui crie aussi aux royaumes qui ont fourni leur carrière: «Vous n'irez pas plus loin!»

49. MÉDITATION

FENARAKI D'ASIE

Un mercredi je m'embarquai par un temps superbe à bord d'un petit bateau pour aller voir l'ancienne Tour de Médée aujourd'hui Fener. J'étais encore loin de ma destination, lorsque quelques traits relatifs au fameux conquérant Alexandre, traits que j'avais lus chez les écrivains orientaux, s'offrirent à ma mémoire. Tous les historiens orientaux, entre autres, le Lebtarikh, et Khondemir reconnaissent deux Alexandres surnommés l'un et l'autre Dhulcarnein, (aux deux cornes.) Nous nous abstiendrons de parler ici du premier. Quant au second, qui est celui que nous connaissons sous le nom d'Alexandre le Grand il est célèbre chez les Orientaux sous le surnom de Roumi. Le Tarikh Montekheb appelle Alexandre le grand *Iskender Dhoulcarnein el Thani el Jouanni.* (Alexandre aux deux cornes le second et le Grec.) Peut-être est on curieux de connaitre l'origine de l'épithète *aux deux cornes.* « Elle vient, dit un docte orientaliste, des deux cornes du monde, c'est-à savoir l'orient et l'occident, comme les orientaux les appellent, que ces deux conquérans ont subjugué.» On lit dans le Nighiaristan (galerie ou lieu de promenade et de divertissemens) qu'on présenta un jour à ce conquérant un chef de rebelles garotté, alors Alexandre lui ayant accordé la liberté, au grand étonnement de ceux qui se trouvèrent présens, un de ses favoris lui dit: « Seigneur, si j'avais été à votre place, je ne me serais pas montré aussi clément envers ce criminel.» Alexandre lui répondit: « et moi je lui ai pardonné parce que je ne suis pas à ta place. C'est parce que la clémence me fait éprouver un plaisir bien plus vif que la vengeance que je suis si porté à pardonner à mes ennemis» Khondemir, qui a écrit la vie d'Alexandre, rapporte le fait suivant: « Un jour un savant, dont la toilette n'était pas des plus recherchées et dont les habits étaient tout déchirés, lui présenta une requête très bien écrite; alors le prince com-

parant le style de cette pièce avec le costume et l'état du requérant, lui dit : « Si vous aviez pris autant de soin de vous présenter devant moi en un état décent, qu'à dresser votre supplique, j'aurais été content de vous. » La réponse du requérant ne se fit pas longtemps attendre. « Votre esclave, dit-il, a é é assez bien partagé de la nature pour ce qui regarde l'élocution et la manière d'ecrire; mais vous, grand Roi, dont la magnificence et la générosité sont si justement célèbres, vous avez sur moi le grand avantage de pouvoir distribuer de riches vêtemens.» Alexandre enchanté de cette repartie ingénieuse, ordonna qu'on donnât aussitôt au suppliant un habit d'un très grand prix, « Djiami rapporte que quelqu'un ayant demandé à Alexandre comment il avait pu dans un si cour laps de temps et dans un âge encore tendre, soumettre tant de pays à sa domination et fonder une Monarchie si étendue, ce Prince lui fit la réponse suivante: « Ce sont mes bons traitemens envers mes ennemis qui les changèrent en amis, et mes caresses en faveur de mes amis, qui me les attachèrent d'une manière inviolable.

Mr. d'Herbelot nous apprend dans sa bibliothèque orientale qu'Alexandre est aussi connu parmi les Orientaux que parmi nous; cependant il ajoute plus bas que les Orientaux Arabes Persans et Turcs ont fait plusieurs ouvrages sur la vie et les conquêtes d'Alexandre le Grand; mais que ce sont tous plutôt des romans que des histoires.» Quoiqu'il en soit, nous renvoyons ceux qui désireraient connaitre d'une manière moins superficielle les opinions des orientaux sur ce grand conquérant aux Iskender nameh et aux aineh iskenderi de Nezami, Hatefi et Ahmedi, tous trois poëtes persans.

En arrivant à Fenaraki, je jetai les yeux sur la tour dont j'ai déjà fait mention (1). Sur son sommet on voit effectivement un fanal qu'on allume de nuit pour guider les vaisseaux qui font voile de la Mer noire à Constantinople, Dernièrement réparée et blanchie, elle ne présente aux regards aucun signe

(1) Dans cette Méditation, au commencement ...

de vétusté, vestiges qui impriment dans les ames méditatives un je ne sais quoi de grandiose et de sublime. Elle m'a paru avoir la hauteur d'environ 70 pieds. Au sud, s'élèvent sur le penchant d'une montagne les batteries bâties l'an 1769 et réparées quelque temps après. C'est derrière ce fort que s'étend le village, amas de vieilles maisons qui occupent le sommet de ce mont aux pieds duquel la mer forme une espèce de golfe. L'ascension vers ce village est très pénible; le sentier qu'il faut suivre pour y arriver étant à peine tracé, et la montagne sur laquelle il est assis étant assez escarpée. Point de bel arbre, point de belles plantes à Fenaraki; quelques figuiers plantés sans ordre et entrelaçant leurs rameaux devant un café ou derrière la forteresse, voilà les végétaux du village. Je n'y ai rien trouvé de remarquable, si ce n'est une ancienne caserne des Janissaires et une assez belle Fontaine dont la seule façade est en marbre et où l'on voit une longue inscription turque en caractères dorés. La vue de ce village est très bornée; celle du fort est plus étendue: on a devant soi la mer noire dont l'œil aime à chercher dans un immense lointain l'horizon brumeux: à sa gauche, on voit surgir le fort de Boïras, qui est le plus formidable de ceux qui se trouvent sur cette ligne: à sa droite, de hautes montagnes dont les pieds sont baignés par un flot éternel et dont la cime, souvent ceinte de lourdes nuées, semble se confondre avec les cieux, frappent le regard devant lequel elles s'étalent comme un tableau sublime où l'on découvre çà et là quelques traces d'antiquités. C'est vers ce côté que je dirigeai seul mes pas errans. Envoyant de loin l'embouchure du canal, je ne pus m'empêcher de repasser dans ma mémoire les opinions des anciens et modernes qui ont trait à son ouverture; je me rappelai surtout un passage intéressant de l'ouvrage du savant Patriarche Costandius, dont voici la traduction.

« Cette ouverture du Pont-Euxin qui va en serpentant et qu'ont regardé comme unique sur notre sphère terrestre, est très-célèbre dans l'antiquité à cause de la navigation des Ar-

gonautes qui l'ont traversé, navigation que la plume des Poëtes latins et grecs ont tant célébrée et surtout à cause de leurs opinions relativement à sa formation. Cette question fait encore aujourd'hui beaucoup de bruit; plusieurs voyageurs et physiciens instruits de l'Europe ayant été entraînés à partager là dessus les opinions des anciens, s'imaginant avoir fait évanouir les difficultés que présente ce phénomène couvert depuis un temps immémorial d'un voile ténébreux, relativement au changement qui aurait été opéré un jour par quelque bouleversement dans la position de la sphère et qu'un tradition obscure a révélé aux premiers physiciens et géographes de la Grèce. C'est donc en se conformant à l'opinion des fameux physiciens et géographes Straton, Eratosthènes, Strabon, Diodore de Sicile et Pline que ces modernes et nommément le voyageur Français Joseph Tournefort, Pallas et Mr. Olivier, également français, naturalistes fameux et après eux le Comte Choiseul Gouffier, personnage instruit et ci-devant Ambassadeur de France près la P. O., le voyageur Français Chevalier et d'autres ont été d'opinion que les eaux de la mer noire s'étant considérablement enflées à cause de tant de fleuves qui vont se perdre dans cette mer, ont ouvert avec une force indomptable le passage du Bosphore de Trace et ont été se décharger dans la Propontide et dans l'Hellespont. En outre, quelques uns d'entre eux ayant cherché à baser leurs opinions sur quelques théories de la nature, ont découvert les traces de ce grand événement (elles commencent du cap *Aphrodisiaque* derrière le village de Yén Mahallé et aboutissent jusqu'au promontoire de Pan.) lesquelles, considérées comme une preuve complètte des terribles effets de quelque volcan enflammé, dissipent les nuages mystérieux qui couvrent cet événement qui nous a été transmis depuis un temps immémorial par une tradition obscure.»

Le savant écrivain tâche d'expliquer ensuite la manière dont cette ouverture a eu lieu et prétend prouver l'opinion qu'il partage avec tous les personnages célèbres qu'il a cités, par la forme même des îles de la mer Egée. Cette opinion, qui est

d'ailleurs confirmée par l'aspect des îles Cyanées qui conservent encore, comme Spallanzani la remarqué, quelques traces de volcan et par les montagnes sulfureuses et minérales de Sariyar, cette opinion, dis-je, me paraît très plausible, et je m'étonne même qu'un homme aussi instruit que Mr. Andréossi ait cherché à la combattre; cependant il ne me paraît pas tout-à-fait impossible que cette ouverture ait toujours ainsi existé.

Tout en faisant ces réflexions, la vue d'un vaisseau léger qui passa rapidement devant moi, me rappela ce fragment éloquent des oraisons funèbres de Bossuet.

«Tu céderas ou tu tomberas sous le vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la Chrétienté. Tu disais en ton cœur avare: je tiens la mer sous mes lois et les nations sont ma proie. La légérité de tes vaisseaux te donnait de la confiance; mais tu te verras attaquée dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on irait chercher parmi ses rochers et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves. Louis a brisé les fers dont tu accablais ses sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur, tu te tournes contre toi-même et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance: *qui est semblable à Tyr? Et toutefois elle s'est au milieu de la mer*; et la navigation va être assurée par les armes de Louis.»

Alors je crus entendre, à travers la distance, les Pilotes étonnés se demander entre eux si c'est là cette Alger qui ne cessait de forger des fers pour les nations pâlissantes. Oui, Alger s'est tu à la fin comme Tyr, au milieu de la mer, ou si elle parle encore, c'est pour gémir sur son ancienne grandeur et sur sa puissance évanouie; c'est pour prêcher aux hommes la vanité des choses humaines. Le tonnerre qui a si souvent grondé sur ce nid infâme de corsaires, ce tonnerre allumé par Louis IV et alimenté par Charles IX, a enfin éclaté sur cette sombre retraite d'écumeurs de mers, et quelques instans après on se partageait

les dépouilles de cet épouventail de la Chrétienté. Les Romains, les Rois de Mauritanie, les Arabes avaient surpris le vautour partageant son butin à ses petits et lui avaient fait des blessures profondes; mais le monstre, indigné du joug, avait effacé bien vîte ces légères traces de servitude, comme on voit la mer irritée s'empresser de faire disparaître les moindres sillons qu'une proue rapide trace sur sa mobile surface, comme pour faire évanouir le moindre signe d'esclavage. Mais maintenant ? Maintenant, vengeresse de cent générations gémissantes, une nation aussi jalouse de sa liberté que l'immense océan, a soudain métamorphosé ces insolens ravisseurs des richesses des nations en une victime qui se débattrait en vain sous la force qui l'accable. Sa fureur s'exhale en vains cris qui ne sont pas la voix mourante de l'aigle succombant sous la main accablante des temps. Ainsi la foudre atteint tôt ou tard la tête audacieuse qui joue avec ses clartés livides ; ainsi la verge de l'oppresseur, saisie quelquefois par sa victime, devient une arme terrible qui, en s'acharnant sur l'horrible fléau, prouve la justice de celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main (1)

50. MÉDITATION
LES ILES CYANÉES D'ASIE.

Je m'embarquai un jour à la pâle clarté de la lune matinale pour aller visiter les îles Cyanées d'Asie. Durant ce trajet je cherchai à occuper mon esprit de quelques souvenirs puisés dans les livres orientaux et je m'arrêtai sur quelques croyances des Mahométans relativement à Aboul Baschar, nom que les Arabes donnent à Adam. On lit dans le Courann chapitre de la pierre ces mots attribués à Dieu: « Nous avons créé et formé l'homme en partie de terre sablonneuse et en partie de limon puant; mais pour les génies, nous les avions déjà créés et formés d'un feu très ardent.» Mr. d'Herbelot, dont j'emprunte la

(1) Isaie

traduction, rapporte ici une explication de ces paroles que l'on peut voir chez l'auteur du *Tebiyun*. On lit encore dans ce même Chapitre que Dieu après avoir ainsi façonné le corps d'Adam, lui communiqua, pour le vivifier, son souffle ou son esprit, quil ordonna ensuite aux génies de se prosterner devant Adam et de reconnaître en lui son vicaire et son lieutenant sur la terre, qu'une grande partie d'entre eux déploya une prompte obéissance, mais qu'Eblis (Lucifer) a vu ceux de son parti s'y refuser à cause de la bassesse de l'origine du premier homme.

Hakim el Farmadi (Abou Abdoullah Mohammed Ben Ali) auteur du livre intitulé *Assabat Alzai* etc. rapporte par tradition que Dieu pour faconner le corps d'Adam se servit de plusieurs espèces de terres dont les couleurs et les qualités différaient, et que c'est là la cause pour laquelle on rencontre des hommes blanes, noirs, jaunes et rouges. Il ajoute qu'on rapporte à la même cause la différence qui existe dans les humeurs et les complexions des hommes. Un autre tradition dont il est fait mention dans *Kitab el araïs* d'Abou Ishak Ahmed Ben Ibrahim el Thalebi est que Dieu fit voir à Adam tous ses descendans parmi lesquels il y en avait de forts et de faibles, de sains et de malades, de bien faits et de difformes. Adam, surpris, ayant demandé à Dieu la raison de ces différenees, Dieu lui répondit: « J aime beaucoup dans me créatures la reconnaissance et je prétends que toutes me rendent grâce à cause de cette diversité même. »

Le célèbre Khondemir rapporte des faits très-curieux relativement à la création d'Adam; mais il serait très-long de les faire paraître ici. Selon Kaithemah, Adam fut enterré sur le mont d'Aboucais, près de la Mecque; mais selon d'autres, Noé, ayant mis son corps dans l'arche, le fit transporter par Melchisedech à Jérusalem. On trouve dans le Methnévi quelques vers qui ont trait aux deux natures qui constituèrent Adam et qui continuent à constituer tous les hommes, c'est-à-dire la spirituelle et la corporelle. Voici le sens des vers en question:

Après qu'Adam a été formé, le démon ne considéra que le

corps de ce premier homme qu'il regarda comme une idole terrestre;
Son œil s'arrêta à l'extérieur sans pénétrer dans ce qui était caché.
Il crut indigne de lui de se prosterner devant une simple figure.
Mais, Lucifer, tu es dans l'erreur.
Adam n'est point une simple figure ou idole; ouvre les yeux,
Et tu découvriras en lui un rayon des splendeurs de Dieu qui l'anime et qui l'embellit.

En attendant, la tête radicieuse du Soleil long-temps cachée derrière le sommet du mont Géant, paraissait insensiblement et finit par se déployer toute entière. Image de l'inconstance et de la versalité, ses rayons naissans, après avoir doré la crête sauvage du Géant du Bosphore (1), commencèrent par s'étendre en colonne éclatante sur la face des lames paisibles et finirent par se dilater et se disperser en tous sens. Je les voyais se fuire, se chercher et folâtrer long-temps sur l'étendue liquide et bleuâtre que rien ne troublait en ce moment, excepté la pale de nos rames. De temps en temps, quelque pâle nuage, qui se traînait dans l'Empyrée, gazait l'astre du jour et prêtait momentanément une teinte terne aux reflets inconstans qui se jouaient devant moi. Quelquefois la vapeur s'épaississait sur le disque du Soleil et alors la pâleur de ses rayons devenait graduellement plus foncée, jusqu'à ce que l'astre majestueux, se dégageant enfin de sa prison aérienne, leur rendit toute la vivacité de leurs coloris.

Tout en admirant ces belles scènes, je me trouvai ballotté sur les ondes turbulentes de la mer noire. La mer noire ou Pont-Euxin a, dit-ont, la longeur d'environ quatre cents dix neuf lieues et demie. Sa plus grande largeur est du cent vingt quatre lieues trois quarts environ. Selon Strabon, près de quarante fleuves ont leur embouchure dans la mer noire. Le plus considérable est le Danube, qui est en même temps, le plus

(1) Cette montagne, qui est d'une très-médiocre élévation, ne parait haute que comparée aux collines du Bosphore.

grand de l'Europe. On dit qu'on y pêche dans un endroit près du Pont-Euxin un petit poisson qui peut servir de baromètre. neO 1 met, dans ce but, dans une bouteille plein d'eau douce au fond du laquelle on pose du sable en petite quantité. Là le petit animal indique par sa tranquillité ou son agitation les variations du temps. Amm: Marcelin fait mention de diverses nations qui peuplent le bord de cette mer. Aristote parle des thons, des turbots etc. qui s'y multiplient.

On sait quil y avait principalement sur ses côtes méridionales des villes fondées par les Mégariens, les Athéniens et ceux de Milet. L'une des plus intéressantes est la patrie de Diogène le Cynique. Sinope est située sur un isthme qui communique entre le continent et la presqu'île où s'élevait l'ancienne ville du même nom. On sait que son port ou sa rade est la plus sûre de la côte Asiatique de la mer noire. Au bas de la montagne de la presqu'île dont j'ai déjà parlé, on voit les ruines du palais de Mithridate et celles d'un beau gymnase dont Strabon fait mention. [1]

Les îles Cyanées d'Asie, où j'arrivai heureusement, ont été mentionnées par Denys de la manière suivante: «Après le cap Ancyreon, vient la Tour de Médée de la Colchide, qui est une pierre ronde élevée en éminence directe; au delà de la tour de Médée, est située une île qui, enveloppée par les flots de la mer lorsqu'elle est agitée, est visible par un temps calme. On à donné á ses extremités et à son sommet le nom de Cyanées, afin que la côte d'Asie ne fût pas sans îles et qu'on ne donnât pas un démenti à la fable qui dit que les Cyanées se cherchaient anciennement et que c est pour cela qu'on les nomma Symplégades.»

Strabon en parle aussi. «Il y a, dit-il, à l'embouchure du Pont-Euxin deux ilots appellés Cyanées l'un desquels est con-

(1) A mon retour à Constontinople en 1840, j'ai visité parcouru dans tous les sens cette ville célèbre. On en verra une description détaillée dans mon voyage dans l'Asie mineure.

tigu à l'Europe et l'autre à l'Asie. Ils sont éloignés vingt stades l'un de l'autre.»

Le golfe appelé par les Grecs de St Sidérus est ceint au nord par le promontoire Ancyreon. C'est dans le côté méridional de ce golfe, près du rivage qu'existent des cavernes rocailleuses vastes et presque tout-à-fait concaves (1)

Lorsque j'eus repassé dans ma mémoire ce que les anciens et quelques modernes ont écrit sur ces rochers, je jetai un coup-d'œil sur les cadres qui m'environnaient. La mer noire ordinairement agitée et furibonde avait à peine la force de se traîner jusqu'aux rochers que mon pied foulait en ce moment et dont les extrémités étaient l'objet de ses molles caresses. Du côté d'Europe, je distinguai sur la cime d'une des Cyanées le débris précieux du monument dont je parle au long dans la Méditation intitulée Cyanées d'Europe· Tout près de ces rochers, qui semblaient de loin autant de points noirâtres sur le fond bleu de la mer noire, s'élevait le promontoire de Pan, que sa vétusté ainsi que des rocs sauvages environnent de majesté. Mais c'est surtout la vaste surface de la mer noire qui attira mon attention. A l'aspect de ces lieux où le grandiose se marie avec tant d'éclat au pittoresque et à l'agréable, je sentis mon cœur bondir sous les ailes de feu de l'enthousiasme. Alors je m' écriai: salut! exaltation sublime sans laquelle rien de grand n'a paru sur la terre ! Aigle dont la voix a quelque chose de céleste pour l'homme de génie et que la médiocrité entend comme un vain son qui se perd dans

(1) Dans son ouvrage intitulé «Constantinopolis und der Bosporos» Mr. Tos Hammer rélève avec raison l'erreur où est tombé Mr. le Comte Andreossy en disant qu'aucun voyageur avant lui n'a fait mention de ces tavernes; mais il se trompe lui-même en les plaçant dans le golfe nommé *Ambelodes* du temps de P. Gilles Ce savant les place en eff t non dans ce dernier golfe; mais dans celui de St. Siderus qu'il distingue de celui-ci. (Voir son ouvrage sur le Bosphore de Thrace Liv. III Chapitre III.)

les airs, dont la serre aime à presser la foudre, que ton œil audacieux contemple avec délice. Feu allumé, par la main même d'ou tombent les siècles, dans les âmes nées pour de brillantes destinées. Idole devant laquelle je me prosterne avec tous ceux dont la voix a des sons qui se trouvent à l'étroit dans l'espace et qui doivent rouler sur la cendre fumante ou éteinte des siècles, idole sur laquelle passent, sans s'en apercevoir, les pieds du stupide vulgaire. Torrent dont la source est cachée dans les Cieux et qui mets le cœur sur lequel tu t'élances dans l'impossibilité de lutter contre toi. Volcan qui ne reposes qu'après avoir vomi toute ta lave et qui ne t'allumes et ne t'éteins qu'à la voix de l'Eternel. Prisme à travers lequel la nature paraît revêtue de beautés sublimes que l'œil vulgaire ne soupçonne pas. Ouragan qui dévores tout ce que tu rencontres et qui souvent finis par te dévorer toi-même. Salut, encore une fois! Sans toi, la lyre du poëte ne fait entendre que quelques sons mourans qu'aucun écho ne se plaît à répéter; le pinceau du peintre ne produit que quelques traits décolorés et sans vie, et le ciseau du sculpteur s'exerce sur un marbre sans intérêt et sans mouvement. Avec toi, l'on plane, sans toi, l'on végéte; on reste froid et insensible devant le beau idéal, devant le grandiose, devant le génie. C'est toi qui caressais la lyre d'Homère dont la mélodie délectait ceux mêmes qui voulaient la plonger dans le fleuve de l'oubli. C'est toi qui dirigeais le pinceau d'Apelles ainsi que le ciseau de Phidias, lorsqu'ils créaient des monumens sur lesquels le pied lourd des Temps cherche en vain depuis tant de siècles à imprimer quelque trace. C'est encore toi qui animais l'instrument de Paganini, lorsque, à force de torrens de céleste harmonie, il enlevait nos âmes à ce séjour lugubre de la Mort, et les jetait jusque sur le marche-pied du trône où vont expirer mollement des accords flatteurs pour l'oreille même de l'Eternel.

51. MÉDITATION

BORIAS LIMANI

Vers le milieu de Décembre (1841), je laissai derrière moi l'embouchure du Bosphore et, tout en regardant d'un œil enchanté les lieux célèbres qui m'environnaient, je m'approchai de Borias limani. Le hasard fit que l'un de mes bateliers était ce jour là un imam, à qui j'adressai différentes questions qui avaient trait au Mahométisme, et, de discours en discours, notre conversation roula sur l'*achk oullah*, (amour de Dieu). Ces êtres insolens qui prostituent le nom de Philosophie jusqu'a s'en servir pour désigner leur tourbe désorganisatrice et anti-sociale, reconnaitraient s'ils pouvaient s'élever un peu au-dessus de la matière, qu'il n'y a que la religion Chrétienne qui sache inspirer un véritable amour de Dieu. Ils avoueraient que l'ame qui couve cette affection ardente est inondée d'un torrent de voluptés pures et délicieuses que leurs cœurs plongés dans la matière ne sauraient pas même soupçonner, Cependant l'amour de Dieu est tellement dans la nature, qu'il a su inspirer des sentimens élevés non seulment aux Mahométans, mais même aux Payens qui étaient privés des lumières des derniers. Il est souvent question dans le Courann de cet amour: Dans le chapitre Taoubat, on lit ce qui suit:

« Si vous aimez vos pères et vos mères, vos enfans, vos frères, vos femmes, vos parents, les biens que vous avez acquis, le négoce dont vous craignez le déchet, et enfin les maisons et les habitations dans les quelles vous vous complaisez plus que Dieu et son prophète, et plus que la guerre contre les infidèles, vous attirerez sur vous la vengeance de Dieu, qui vous abandonnera entiérement. »

Dans le Chapitre qui porte le titre d'Amram, on lit ces mots:

« Vous ne posséderez jamais la vraie piété, jusqu'à ce que vous détachiez et dépouilliez de ce que vous aimez le plus, c'est à-dire des biens de la terre (1) »

---

(1) Traduction de M. d'Herbelot.

Mais sans chercher de ces exemples dans le couraan; on rencontre dans les productions des poëtes et des prosateurs turcs, arabes et persans une quantité de traits qui prouvent un ardent amour pour l'Etre suprême. Nous nous contenterons de traduire ici librement quelques vers d'une poëte persan bien plus digne de porter le nom de philosophe que les êtres dégradés qui ont l'audace d'en faire trophée.

«Votre beauté éclatante qui perce à travers ses voiles, a mis, Seigneur, à vos pieds un nombre infini de cœurs brûlans.

Si Leilé a subjugué le cœur de Medgnoun, c'est à l'attrait de votre *odeur* qu'elle doit cette victoire.

Et les soupirs que Vamek a si souvent poussés pour l'objet de ses amours ardentes n'ont d'autre cause que la passion de vous posséder.»

Leilé et Medgnoun dont on a vu les noms plus haut, sont deux amans célèbres qui ont été les héros d'une quantité d'ouvrages turcs, arabes et persans. Medgnoun est regardé par les Orientaux comme le type de la perfection en fait d'amour, et Leilé comme la plus belle et la plus chaste de toutes les femmes. Mais ce couple amoureux n'est pas le seul qui ait exercé la plume souvent bizarre de ces écrivains; il en existe d'autres aussi fameux, comme Djémil et Schanbah, Khosrou et Schirine, Joseph et Zoleikha, Schanbah, qui était arabe, ne brillait pas beaucoup par sa beauté; mais en revanche elle était bien partagée du côté de l'esprit et possédait, en outre, le talent de la poësie. Quant à Vamek, il est, aussi bien que son amante Adra, le héros d'un roman turc. Deux ouvrages portent ce titre: l'un a pour auteur Mahmoud ben Othman Lamaï et l'autre Mouid.

Borias Limani, l'ancien port Hilon, est un golfe surmonté d'une montagne dont le sommet et la croupe sont garnis du quelques maisons distribuées sans le moindre ordre. Elles convergent toutes vers le Fort, qui est situé au nord-ouest. Cette Forteresse, la plus considérable de celles qui surgissent sur la côte d'Asie, s'élève majestueusement sur les flancs d'une colline

Des rochers d'une grandeur démesurée la soutiennent et semblent défier l'écume impuissante des flots du Pont-Euxin. Sur une montagne située au nord-est de Borias, on distingue une forteresse abandonnée. Vis-à-vis de Borias limani, s'élève, en Europe, le fort de Karipdgé.

Pendant que mon regard errait sur les crêtes agitées des flots de la mer noire, je vis passer tout près du Borias un *tschekturme* qui s'avançait rapidement vers l'embouchure du Bosphore· Je remarquai sur le tillac quelques femmes turques dont l'une, examinée avec ma lunette d'approche, me parut douée d'une beauté frappante. Je m'empressai alors de lui appliquer les vers suivans surgis sous le *Kalem* de la poëtesse turque Zeïneb Hatoun.

«Kechf it nekabini yeri gökiu munewer it
Bou alem enassiri ferdoussi anver it
Tepret lebini djouehé guétur havouzi kevseri
Anber satshuni tschöz bou djihani mouattar it.
Hattiné berat yazdi sebayé didi ki tiz
Var memleketi hata ilé tschini moussahher it
Abi hayat olmiadjak kismet ei gönul
Peiki yil guétscher zulmeti siper iskender it
Zeineb ko méili zineti duniayé zen guibi
Merdané var sadedil ol terki ziver it.»

«Ouvre ton voile, éclaire le ciel et la terre;
Change les élémens de ce monde en un paradis resplendissant!

Remue tes lèvres, fais écumer ce bassin de nectar;
Délie ta chevelure d'ambre et remplis l'univers de parfums.

Ta plume a donné l'ordre au Zéphyre
De se dépêcher de faire la conquête de Chytæa (1) de la Chine.

Si, contre le destin, le courrier du vent va, ô mon cœur ! chercher dans l'obscurité l'eau qui donne l'immortalité,
Mets devant lui le bouclier d'Alexandre.

(1) Province de la Scythie au delà de l'Emaüs.

O Zeïneb! dompte le penchant qui l'entraînerait comme une femme vers les ornemens de ce monde.
Applique-toi virilement à acquérir la pureté du cœur et renonce à toute vaine parure.»

Cette pièce dont le style indique une profonde connaissance non seulement de la langue turque, mais, de plus, de l'arabe, ainsi que quelques autres notions relatives à la Géographie, à la religion Mahométane et à l'histoire, cette pièce, dis-je, nous prouve assez qu'il y a des femmes turques assez instruites. Cela est, me dira-t-on peut être, une exception à la règle; je l'avoue aisément, mais je soutiens que cette exception n'est pas la seule.

Le morceau que l'on vient de lire ne laisse pas d'offrir, selon moi, quelques défauts, tels que l'apostrophe brusque que la femme poëte adresse à son cœur immédiatement après celle où elle dépeint la beauté de l'objet idéal ou réel qu'elle chante, ainsi que la moralité contenue dans le dernier distique et placée de manière à paraître tout-a-fait décousue.

Tout en méditant sur le trait de philosophie qui termine la pièce en question, je fus insensiblement conduit à rêver sur la Philosophie en général, et je cherchai dans tous les pays et dans tous les temps de ces hommes sages nommés Philosophes. Les Patriarches furent les premiers qui attirèrent mon attention. Noé, Lamech, Sem, Jacob, Moïse etc. sont certainement les premiers Philosophes qui aient paru. La Perse m'offrit, entre autres mages, qui étaient plus ou moins philosophes, le célèbre Zoroastre. L'Inde étala à mes regards plusieurs Brachmanes et entre autres son fameux Mandanés. La Scythie me parut fière de son Anacharsis. L'Afrique me présenta quelques-uns de ses philosophes nommés Atlantiques, du Roi Atlas qui fut leur chef. En Chine, je rencontrai Confucius dont la gloire s'est répandue dans le monde et chez les Gaulois, les Druides. Les Péruviens me présentèrent leurs Amantas. Mais c'est surtout la Grèce qui fixa mes regards; j'examinai la secte

Jonique dont Thalès fut le fondateur et qui produisit plus d'un homme illustre, comme Anaxagore, Anaximandre etc. . . Mais j'y trouvai, il faut l'avouer, plusieurs absurdités: l'air et l'infini, qui son, selon Anaximène, les principes de toute chose, la matière et l'esprit, qui l'étaient aussi, suivant Anaxagore. Cette lune habitée, ce soleil dont le diamètre ne surpassait pas de beaucoup celui du Péloponèse, cette comète, amas de petites étoiles sans nombre et toutes les autres rêveries d'Anaxagore me firent sourire de pitié. Ce soleil plus grand que tous les astres, ce limon qui produisit tous les animaux, l'homme y compris, et les autres, absurdités d'Archelaüs firent sur moi le même effet. Je méditai la secte italique fondée par Pythagorer mais j'y notai aussi plus d'une assertion absurde. Le célèbre Pythagore croyant le monde animé, intelligent et rond, s'imaginant que le soleil, la lune et les autres étoiles étaient des dieux, voulant associer la destinée avec la providence, s'imaginant que l'ame n'est qu'une vapeur chaude, tout en lui attribuant l'immortalité, inventant la métampsycose, me parut paye, son tribut à la faiblesse de la raison de l homme que quelques rêveurs insolens de nos jours veulent rendre juge de Dieu même. Mais si le fondateur de cette secte tomba, malgré son génie, dans de si graves erreurs, ses sectateurs même les plus célèbres n'en furent pas exempts. Selon Parménide, c'est la chaleur du soleil froid et chaud qui produisit les premiers hommes. Je parcourus ainsi toutes les sectes et partout je trouvai des absurdités qui font la honte de l'esprit humain. Alors je ne pus m'empêcher de regarder avec la plus profonde pitié les prétendus esprits forts, ces prôneurs loquaces de la raison, de cette lumière faible et vacillante que le moindre phénomène arrête, que le moindre atôme écrase et je m'écriai: « O Philosophes de nos temps! vous n'avez pas une étincelle du génie de Pythagore et de Platon qui ont enfanté pourtant gravement les p'us pitoyables systèmes. lorsqu'ils ont voulu nous expliquer le monde, misérables atômes qu'un goutte d'eau engloutit et qui voulez sonder l'océan immense des mystères divins, brins

d'herbe que le moindre soufle des Zéphyrs plie et relève à son gré, et qui voulez soutenir les mondes, riens animés qui, en passant devant la face du possesseur immuable de l'éternité, au lieu de trainer vos fronts sur la poussière, cherchez à compter tous ses rayons, à examiner insolemment tous ses traits; arrêtez ! et avant de sonder l'infini, expliquez moi un peu la nature de ce que vous voyez tous les jours, de ce que vous palpez sans cesse: qu'est-ce que le feu ? qu'est-ce que l'attraction ? qu'est-ce que le magnétisme? ..... Mais vous vous taisez ou bien vous balbutiez quelques paroles inintelligibles: et vous voulez chicaner celui dont l'éternité elle-même n'a jamais vu et ne verra jamais le trône vide ? Vous voulez assister de vos conseils Celui qui est un écueil pour la haute intelligence des plus trascendans Chérubins ? O! inexprimable impudence! O délire! ô cécité !

52. MÉDITATION

FIL BOURNOU.

Un vendredi je pris la direction de Fil bournou. Pendant que mon embarcation fragile fendait rapidement l'onde écumante, je me laissai tomber insensiblement entre les bras d'un doux sommeil. Alors je crus voir passer devant moi deux fantômes. L'un, plus ancien, avait sur son front séculaire un je ne sais quoi de sublime et de suave que les calamités et les humiliations n'ont pu effacer ni même altérer. Malgré les foudres qui le sillonnèrent, ce front n'avait rien perdu des rayons splendides dont il s'embellit après les batailles de Marathon, des Tehormopyles, de Platée et mille autres exploits dont un seul suffirait pour immortaliser une nation. Fier de Licurgue, de Platon, d'Aristote, de Pythagore, d'Epaminondas, de Thémistocle, de Miltiade et de tant d'autres grands hommes qui naquirent de lui, le sublime fantôme semblait oublier en ce moment le bruit lugubre des ailes de l'aigle romaine qui plana

sur lui sans pouvoir effacer sa gloire éblouissante. Il était entouré d'un côté par la Pâleur, par la Tristesse, par les froides Alarmes, par les désespoir, par la Discorde qui se déchire de ses propres mains, par les Soucis, par la pâle Mort, et de l'autre, par les Grâces et par les beaux-arts, enfants d'une beauté ravissante qui s'efforçaient de voiler sous leurs ailes folâtres le sang étranger mêlé à son propre sang que souiellaient les membres du squelette magnanime. Ce fantôme était la Grèce, cette Grèce qui, sortie de son berceau peut-être encore plus barbare que les nations auxquelles elle jetait indistinctement cette épithète flétrissante, se dépouilla insensiblement, en grandissant, de sa rouille antique, surpassa l'Egypte dans les sciences qu'elle apprit d'elle, étonna le monde par les sons ravissans qu'elle tira de la lyre, par la quantité des grands hommes qu'elle produisit, par ses vertus antiques, par les lauriers immortels dont son front se couvrit, par la voix éloquente de ses orateurs, par sa valeur et son intrépidité étonnantes, et le scandalisa plus tard par ses vices, par ses dissentions intestines, par sa corruption. L'autre fantôme avait un je ne sais quoi de plus formidable; ses mains terribles jouaient avec le globe terrestre qui leur semblait léger; le seule attouchement de son pied renversait des villes et des royaumes. Il était escorté par une foule de rois pâlissans qui couvraient de leurs pourpres flétries les chemins par où il devait passer. Il souriait au bruit des foudres qui frisaient sa tête magnanime et finissait par jeter des fers aux nations même qui semblaient être sur le point de le terrasser. Inébranlable dans ses résolutions, terrible dans ses vengeances, il se serait épuisé en efforts pour broyer un monde, si ce monde s'élevait entre lui et la nation qu'il voulait attacher à son joug, ou sur laquelle il voulait faire peser le poids accablant de ses ressentimens. Pareil à un volcan en fureur qui vomit, lorsqu'il s'éveille terrible, menaçant, homicide, des torrens de lave sur les hommes éperdus et qui souvent ensevelit des cités entières sous cette matière dévorante, le fantôme lançait, dans son implacable courroux, l'esclavage, la désola-

tion et la mort sur les nations qui ne voulaient pas se courber devant son auréole éblouissante. Il s'efforçait de cacher sous des lauriers épais et verdoyans les blessures qu'il reçut jadis d'un Annibal, d'un Pyrrhus, d'un Mithridate, qu'il parvint d'ailleurs à foudroyer après de généreux efforts. Je crus le voir jeter un regard triophant, sur la Grèce, qu'il attacha également à son joug. Tel il me parut aussitôt qu'il s'offrit à mes regards; mais je vis à la fin pâlir son éclat; le monde qu'il tenait tomba de ses mains affaiblies; déchiré par ses propres doigts, accablé sous les orages qui fondirent de toute côté sur sa tête, enchaîné à son tour, il alla échouer, comme toutes les nations, contre, l'écueil inévitable du temps. Cependant même après sa chûte funeste, il relevait de temps en temps sa tête foudroyée, mais sublime, au souvenir des actions et des hauts faits qui l'immortalisèrent. Mutilé, foulé aux pieds, il était bien plus grand que les barbares qui le firent tomber sus leurs coups réunis. Quelquefois même il se relevait et cherchait comme par instinct le sceptre du monde que son bras vieilli laissa tomber, et qui ne fut ramassé que par un héros moderne dont le pied audacieux voulait passer le seuil de l'infini après avoir essuyé sa poussière sur vingt pourpres royales. Quel était donc le second fantôme? Eh! qui n'a pas reconnu à cette esquisse Rome, cette reine orgueilleuse des nations dont elle devint à la fin l'esclave, cet océan qui voulait conquérir le globe terrestre et qui ne s'arrêta que lorsque l'Eternel lui cria de dessus son trône en présence duquel les trônes dorés de la terre sont un néant «nec procedes amplius?» Qui ne reconnait pas à cette esquisse Rome qui changeait jadis en ruines tout ce qui ne pliait pas le genou devant elle et qui n'est elle-même aujourd'hui qu'une monceau de ruines lugubres? Rome dont l'aigle trouvait jadis l'espace trop étroit pour son aile infatigable, qui servit à la fin de jouet aux peuples qu'elle balayait autrefois dans son passage?. . . . . Mais que dis-je? j'ai nommé Rome, et cela suffit.

En me réveillant, je me trouvai tout près des îles Cyanées d'Europe. A cette vue, je me rappelai la peinture que fait Eu-

ripide dans son Iphigénie des périls auxquels Oreste et Pylade furent assujétis en traversant ces petites îles. «Poussés par les vents, (c'est le poëte qui parle) et aiguillonnés par l'intérêt ainsi que par le désir d'accumuler des richesses, ces étrangers ont traversé les deux îles qui semblent se réunir et les écueils de Phinée qui veille à la perte des navigateurs; le zéphyre et le vent de midi les ont poussés vers l'île de Leuca, île féconde en oiseaux où s'exerçaient les pieds légers d'Achille.»

Le promontoire de Fil bournou s'appelait anciennement *Korakion Akrotirion* (Cap des corbeaux), sans doute à cause de la multitude de ces noirs volatils qui le frisaient de leurs ailes. Il se nomme maintenant Fil bournou (Cap de l'éléphant) à cause peut-être de quelque éléphant qu'on y aura transporté. Sur ce promontoire entouré d'immenses rochers dont l'aspect a un je ne sais quoi de grandiose et de lugubre, s'élèvent des forteresses bâties par l'ingénieur Tott. Au dessus de ces forts surgissent d'autres rochers aussi sombres que ceux qui soutiennent ces batteries.

Denys de Byzance ne dit qu'un mot de ce Cap: «Après les Cyanées on rencontre le promontoire Korakion.» Adelaïde Montgolfier en fait aussi mention de la manière suivante: «la rade des Ephésiens, aujourd'hui Bouyouk-liman, (le grand port) vient après: une batterie de 12 canons, construite par Lafitte et Monier la domine, et presque vis-à-vis s'élève le Cap de Fil bournou, encore couvert de noires nuées de corbeaux qui lui valurent aux temps antiques le nom de Korakion. Constandius parle dans sa Constantinople ancienne et moderne du Cap Korakion et des batteries élevées par Tott.»

J'ignore pourquoi Tournefort penche à croire que ce promontoire est le Cap de Bithynie dont Ptolomée fait mention, d'autant plus qu'aucun indice ne prouve qu'il y ait eu dans ses environs un temple de Diane.

Des environs de ce fort, je jetai les regards sur les alentours du Fenaraki d'Europe; c'est ce qui me rappela quelques vers d'Orphée dont voici le sens:

«C'est ici que le maleureux Phinée perdit deux de ses enfans, victimes de son amour insensé pour son épouse. Malgré les mouvemens de son cœur, il les lança du haut des rochers dans la mer et les exposa aux animaux féroces. Mais les enfans de Borée leur rendirent la vie et la lumière et Phinée fut cruellement puni; car ses yeux sont privés de la lumière.»

« Alors nous quittâmes la triste demeure du tyran infortuné et nous commençâmes à fendre les vastes ondes de la mer près des pierres Cyanées, que la meilleure des mères, Calliopée, m'avait déjà appris à connaître. Là, tout art qui tendrait à vouloir sauver du danger le navigateur échoue, car poussées et re poussées. par les souffles contraires des vents, elles s'entrechoquent en mugissant. Ce bruit se répand au loin sur l'onde,- et les flots s'élançant jusqu'aux cieux, poussent de longs gémissemens. Alors je tins ce discours à Tiphys: « ne perds pas de vue la poupe et marche avec précaution» aussitôt qu'il entendit ces paroles, un sang glacé coula dans ses veines. En attendant, il ne manifesta ses intentions à personne. Mais Pallas nous ordonna de placer un oiseau sur le banc de l'antenne, c'était aussi le conseil de Junon.»

Tout en parcourant ces lieux sombres qui dominent sur une mer dont les ondes en furie ont si souvent vomi aux pieds de ces forts des débris de bâtimens et des cadavres, je tombai insensiblement dans une rêverie sans cesse croissante et je me demandai ce qui se faisait dans l'univers au moment où j'étais occupé de mes méditations Ah! si j'avais des ailes et si mes regards pouvaient parcourir dans un instant les deux bouts de la terre! je visiterais en peu de momens les deux pôles du monde et partout je verrais l'Eternel poussant devant, lui les noirs frimas, retenant ou relâchant les ailes des orages gouvernant d'un mot tous les mondes. Ici, je contemplerais l'aigle déchirant dans les champs de l'Ether une faible proie sous ses serres sanglantes; là, l'astre magnifique qui marche sans égal dans les cieux. Mon œil s'arrêterait sur les plis formidables de la face de l'Océan et je découvrirais à travers le voile

éclatant des ondes des millions de poissons aux différentes formes. L'aile ténébreuse de la nuit serait une faible gaze qui tomberait devant moi. Les plus sombres nuages ne m'empêcheraient pas de lire un je ne sais quoi de sublime sur les faces des étoiles pâlissantes. Je découvrirais dans leurs nids sauvages les ouragans, et la nature entière chercherait vainement à m'échapper. Ici, je verrais, à la clarté livide des foudres, d'innombrables armées s entre-heurter et tomber, comme les feuilles en automne,sur de vastes plaines; là, des royaumes s'écrouler sous le poids d'un conquérant fougueux; ici, des trônes s'élever sur les ruines fumantes d'autres trônes, là, des cercueils s'ent'rouvrir sous les pas des mortels; plus loin, la blonde chevelure de quelque jeune enchanteresse ondoyer en flots d'or aux souffles caressans des Zéphyrs.Je verrais presque en un instant d'aveugles humains se courber devant quelque idole insensible, et d'autres mortels brûler un encens pieux sur les autels du Dieux-puissant d'Israël. Je verrais l'aurore semer ses roses dans les champs éclatans que son pied effleure, l'aquilon friser de son aile rapide l'onde des mers ou la crête des montagnes, les neiges étaler sur de vastes campagnes leur voile blanc, que les rayons du flambeau céleste revêt souvent de mille couleurs éclatantes, la lyre murmurer sous les doigts de mille poëtes plus ou moins inspirés, la nature embellie ici, et là dépouillée de ses ornemens. Je m'approcherais de la cabane du pauvre et j'y trouvais souvent la tranquillité et le bonheur; je contemplerais les marches dorées des trônes et j'y trouverais plus souvent encore les peines et les noirs soucis... Mais je chercherais vainement à pénétrer la barrière qui s'élève entre le Créateur et la Créature; car cette barrière est un écueil formidable contre lequel vont échouer les génies les plus transcendans et que l'aile même des anges n'ose pas effleurer.

53. MÉDITATION

MONASTIR AGHZI

Je me dirigeai un matin vers Monastir aghzi. En ouvrant un livre que j'avais sous la main, je jetai par hasard les yeux sur un passage où un imbécille élevait jusqu'aux cieux la raison humaine, tout en la foulant aux pieds par de plates sorties contre la Divinité. C'est ce qui me rappela l'une des trois satires de ma façon intitulées. « Voyage au tour du monde ou la, *Sublimité* de la raison humaine. » La voici :

Sublimes précepteurs du monde sublunaire,
Vous qui croyez planer au dessus du vulgaire
Qui certes est doué d'un peu plus de bon sens
Que vous, grands possesseurs de splendides talens,
Panégyristes plats de la raison humaine,
Vous qui grossissez tant cette étincelle vaine,
Qu'elle devient enfin sous vos puissantes mains
Un soleil éclatant aux regards des humains.
D'où vient donc que cet astre aux rayons magnifiques
Vous laisse trébucher, broncher, ô mes sceptiques!
Dans le sein de la nuit et de l'obscurité?
D'où vient donc qu'il refuse à vos yeux sa clarté?
Serait-il par hasard enveloppé sans cesse
D'un voile épais cachant sa face enchanteresse?
Et toi, Bérob, et toi qui nous prônes encor
De ces *nobles* esprits la portée et l'essor
Crois-tu, dis moi, toujours à la toute-puissance
De la raison qu'admire une secte en démence?
Déjà, tu t'en souviens, déjà je t'ai fait voir
Quelques échantillons de ce vaste pouvoir.
Allons! continuons notre vaste voyage
Et de l'Océanie abordons le rivage.
Je vois de Sumatra surgir l[illegible]
Approchons de ces lieux [illegible]

Qui trainent sur ce sol leur chétive existence.
Ici, les animaux tombent en abondance
Sous les coups des *guruhs* qui veulent s'en servir
Pour connaitre le vague et l'obscur avenir.
Leur regard inquiet bien souvent interroge
Dans ce but si hardi, si peu digne d'éloge,
De ces pauvres martyrs des superstitions
Les intestins fumans. Sans doute les rayons
Du splendide soleil de la raison humaine
Versent sur ces voisins de la liquide plaine
Un jour clair, lumineux, un jour exempt de nuit,
Sans doute cet éclat fort rarement les fuit.
Mais quittons un instant notre ton satirique;
Tu le sais, cher ami, cette inepte pratique
Existait autrefois chez des peuples fameux.
. . . . : . mais ici
Je vois avec chagrin, je vois régner aussi
La chimère qui fut aussi jadis régnante,
Qui jeta de l'éclat sous la main caressante
Du fameux Pythagore et de certains rêveurs
Qui résistent aux doigts des temps dévastateurs.
Je parle, cher ami, de la métempsychose.
Qui n'est qu'une rêvecreux et n'est pas autre chose.
Ah ! si ce rêve était une réalité
Le sophiste Durval, cet athée entêté,
Ne changera pas trop s'il devient un insecte.
Ce que je dis de lui, je le dis de sa secte.
Ni le sot Courvillet, déjà brute à moitié,
Si certain jour, Béron, il voit son double pié
. . . .
D'allonger tout-à-coup et grandir à merveille;
Ni le rusé Médor s'il devient par hasard
Un animal connu sous le nom de renard,
Ni Bret s'il prend d'un porc la charmante figure
Et [redacted] la fange et l'ordure.

. . . Mais quels sont, mon ami, quels sont ces pauvres fous
Qui portent leur grands dieux suspendus à leurs cous?
Ah! d'un œil de pitié suivons leur triste foule
Qui devant nos regards comme l'onde s'écoule.
Ou plutôt dirigeons nos pas loin, bien loin d'eux
Et quittons promptement tous ces sinistres lieu
Où l'on adore aussi les animaux, les plantes,
Où l'encens se prodigue aux brutes dévorantes,
Où la tourbe des dieux insensibles, menteurs,
Est plus nombreuse encor que ses adorateurs,
Où l'on voit dominer cette anthropophagie
Dont tu ne feras pas certes l'apologie,
Où de pauvres mortels sont encor tourmentés,
Immolés en l'honneur de ces divinités.
Visitons un instant la vaste et belle Asie,
Ce pays si peuplé, si plein de poësie.
Ah! voici l'Indostan où du dieu Jagrenaut
Le char est si funeste à maint pauvre nigaud.
Là, l'infâme Lingam reçoit dans des Pagodes
Des honneurs que pourrait célébrer dans ses odes
L'impudique Arouet ou quelque nourrisson
De ce *sage insensé* dont retentit le nom.
Là. . . . mais quelle est, dis-moi, cette étrange tortue
Qu'entoure en s'incl ı ant une foule assidue?
C'est, nous dit-on, Wischnou que nos bons Indiens
Admirés et vantés par quelques uns des tiens
Sous cette triste forme avec respect adorent.
Cet être fabuleux que ces peuples honorent
Fut encor un poisson, plus tard un sanglier,
Puis un lion au large et dévorant gozier,
Puis. . . devint, Péron=est-ce la bonne bête
Qui pencho quelquefois fort tristemeur sa tête
Alors qu'elle gémit sous d'énormes fardeaux?=
Non, mais l'equivaleno de ces lourds animaux.
C'est = faut-il te le dire? oh oui! ce n'est qu'une brame.
Eh quoi! l'étonnement sur

Croyais-tu par hasard qu'il était question
De quelque sot critique, insipide bouffon,
Ou de quelque prôneur des farces indiennes,
Ou d'un de ces nigauds et vils énergumènes
Qui, foulant sous ses pieds la raison, le bon sens,
Ou bien le sens commun des peuples de tous temps,
Rejette avec dédain, avec impertinence
Et la vie avenir et toute autre croyance ?
Croyais-tu qu'il s'agit de quelqu'un de ces sots
Qui, pétri d'insolence, appelle des cagots
Ceux qui de Jéhovah adorent les mystères
Et planent au dessus des terrestres misères?
Ou de quelqu'un de ceux qui, sans pouvoir saisir
L'essence d'un ciron qu'il contemple à loisir
S'érige en architecte ou constructeur du monde
Et façonne à son gré le ciel, la terre et l'onde?
== Mais je viens d'oublier que ces pauvres Mayeux
Au lieu d'être petits, sont fort grands à tes yeux.
Quoiqu'il en soit, Wichnou (ô que de belles choses !)
Après avoir subi d'autres métamorphoses,
A la fin galoppa soudain sur quatre piés,
Au risque de les voir un beau jour estropiés:
Je m'explique, il devient un cheval blanc, superbe
Qui court comme les vents et frise à peine l'herbe.
Il hennit, et le peuple, en entendant ces cris,
S'inclina jusqu'à terre en ces vastes pays.
. . . Mais quels sont ces Bouddhas dont il a paru quatre
Depuis que l'univers que doit un jour abattre
Sous ses pieds vagabonds le temps dévastateur
Eclatant, s'est dressé sous le doigt créateur?
Et quel est ce Maitri qui doit encor paraître ?
De ces Bouddhas fameux quelle est l'essence ou l'être?
Ces contes puérils excitent la pitié
De tout homme sensé, le fût-il à moitié.
Si l'on te dit qu'Erbart, ce risible puriste
Qui déroule toujours une accablante liste

Des solécismes nés sous la plume d'Ebron,
Cette plume ignorée ou rustique, dit-on,
A, malgré sa ferveur toute grammaticale,
Oublié quelque faute énorme, colossale;
Si l'on te dit qu'Espert, ce grand diseur de riens,
Ce promeneur constant des champs aériens,
Où ses pieds lui font faire *identidem* des chutes,
A loin de ce séjour passé quelques minutes;
Si l'on t'assure encor qu'un conteur glacial
Par malheur bien fécond, encor plus trivial
Que Turdet au pinceau tout trempé dans la fange
Et nommément qu'Aspert a narré comme un ange
Certains événemens pleins d'un grand intérêt,
Qu'Adredon qui m'a l'air d'un sot ou d'un bénêt,
Et qui de la sottise a plus que l'apparence,
Sans être pour cela moins rejeton de France,
Et fort bien expliqué dans un écrit savant
L'essence et les effets du quadruple élément;
Si l'on te dit enfin que le bon Armendaire,
Ce contempteur hardi des lois de la grammaire,
Qui rit ou qui sourit en entendant ce nom
Si souvent prononcé par l'illustre Arbillon
Et qui dans ses écrits où le *bon goût* domine,
Ainsi que les bons mots partis de la cuisine,
Sans gêner répand les fautes par milliers,
Ecrivit sans erreurs deux Chapitres entiers;
Tu diras : ce sont là de véritables fables.
Et que dois-tu penser des contes incroyables
Aux quels ajoute foi le stupide Indostan
Encensé sans pudeur par plus d'un charlatan?
Mais laissons ces vieux fous chantés par tant de bouches
Nourrir avec respect et tendresse les mouches;
Transportons-nous en Chine et d'un œil scrutateur
Contemplons cette plage où maint vil imposteur
Dit se trouver encor le paradis terrestre.
Il faudrait ériger une statue équestre

A ces grands louangeurs des sublimes chinois
Gouvernés, selon eux, par les plus sages lois,
. . . .
Il faudrait consacrer une telle statue
Aux prôneurs d'une plage à leurs yeux si connue
Et qu'ils doivent avoir parcourue en tous sens,
Même plus d'une fois en assez peu de temps.
Et l'on devrait garnir d'une aile frémissante,
Pour mieux dire de deux, la bête gémissante
Sous un si noble poids . . . qu'ai-je dit, malheureux!
Ah ! je me suis montré fort peu respectueux,
Envers toi, belle, illustre, auguste poësie!
Toi, tu vas reculant devant la frénésie;
Si ton bras quelquefois étreint des fictions,
Tont délire est sublime et tes pieds si mignons
Foulent avec dédain de si plates chimères,
Des contes qu'aux enfans récitent leurs grands-mères.
La superstition étend son sceptre ici;
Des préjugés honteux y dominent aussi.
Ici, l'on voit surgir l'absurde spinosisme
Et le rêve si creux appelé chamanisme.
Ici, qui le croirait? ici fut inventée
De breuvage fameux de l'immortalité.
Que penses-tu, Béron, de ce charmant breuvage?
Qu'il n'est que fabuleux? en effet quel dommage!
S'il avait la vertu dont on aime à l'orner,
Ebron, cet écrivain qui se laisse berner
Par les hommes de goût et que par contre adorent
De pauvres insensés que leurs pareils honorent;
Oron qui sous son pied conculque tous les jours
Le bon sens et décrit de cyniques amours
D'un doigt dévergondé, sans que sa main profane
Daigne jeter un voile (et même diaphane)
Sur ces tableaux honteux que jamais n'effleura
Le génie échappant à Blois et cætera;
Barthie[redacted]ns si minimes

Qu'en l'eur comparaison ceux d'Ardet sont sublimes,
A l'esprit aussi fin que ceux des Iroquois,
Et même moins garni, si ça ce peut qu'un bois
Changé par l'incendie en plaine désolée,
A la mémoire hélas! chétivement meublée,
A l'imaginative ou nulle ou, sans mentir,
Aussi près du néant que le pauvre Damir
Est près du ridicule alors que le brave homme
Improuve d'un ton haut les chefs-d'œuvre de Rome
Ou ceux de cette Grèce à l'éclat immortel,
Dont le temps tâche envain de foudroyer l'autel;
Ou que Mezier est près, dit-on, de l'ineptie
Lorsque, petit qu'il est, il fait une sortie
Contre l'esprit qu'il dit ne pouvoir pas souffrir,
Quoi qu'il n'en ait pas vu, soit dit sans le honnir,
Et même de fort loin l'ombre, oui l'ombre même;
Pétrier, ce raisonneur plein d'un audace extrême,
Qui prétend nous prouver qu'Horace était un sot,
Sans même concevoir un soupçon que ce mot,
Cette épithète courte et pourtant énergique
Pourrait être appliquée avec plus de logique
Au censeur insolent, qu'à l'auteur censuré;
Adron, ce traducteur qui mutile à son gré
Tel génie immortel qu'il tâche de traduire
Et qui le défigure au point qu'il fait sourire
La face d'un docteur qui se voit mal payé
Par les parents ingrats d'un malade envoyé
Assez vite *ad patres*, grâce à la belle cure
De ce grand Machaon à la morne figure;
Enfin mille écrivains de pamphlets, de journaux,
Cent mille défenseurs des droits nationaux,
Cent mille romanciers, cent mille publicistes,
Politique fameux, quelquefois alarmistes,
Qui sous un trait de plume effacent vingt états
Et se donnent les airs de petits potentats,
Jetant de temps en temps sur le pauvre [illegible]

Un regard de pitié, non un regard d'envie,
Tandisque ce dernier les appelle à son tour
Des insectes vivans ici-bas un seul jour,
Foraient bient d'approcher de leurs livres avides
Cette boisson, enfant de certains crânes vides.
Qui sait si ce liquide avec art apprêté
Ne leur acquerrait pas cette immortalité
Qui fuit devant leurs fronts comme un rêve qu'efface
Le réveil sous son doigt aussi froid que la glace?
= Mais dirigeons nos pas, Béron, loin de ces lieux
Qu'habite le Chinois trompeur. astucieux,
Où marche nuit et jour la honteuse licence,
Où s'expose et périt l'infortunée enfance,
Et sans plus de délai visitons le Japon.
Sur ce trône est assis l'illustre rejeton
De Ten-sio-daï-sin, fort puissante déesse.

. . . .

Mais ce n'est là pourtant que l'un (1) des conseillers
Des sages Japonais, ces savans singuliers;
L'autre est. . . le croirais-tu? c'est encore une bête.
Quel est cet animal? pourrait-il tenir tête
Au bœuf dans un combat qui glace de terreur
Et fait fuire parfois le pâle spectateur?
Sera-ce cet oiseau, ce bipède aquatique
Qui nous charme souvent par certaine musique
Qu'Albret, ce connaisseur du fa, du mi, du sol,
Préfère, à ce qu'on dit, au chant du rossignol?

. . . .

Sera-ce le cheval qui trotte ou caracole,
Ou cet autre coursier que persifle aujourd'hui
Un amas de gamins moins utiles que lui,
Peut-être ses égaux pour l'esprit, la science,
Ou ses équivalens: le sophiste Durance,

(1) Fastman, dieu de la guerre

Ce critique d'Arcourt qui jamais n'applaudit
Quand même le sublime est hélas! ce qu'il lit,
Le puriste Crestier qui tourne en ridiculo
Un chef d'œuvre étonnant où manque une virgule
L'impassible Dourmont qui jamais ne pleura
En lisant la Zaïre, ou Blois et cætera?
Non, il ne s'agit pas d'un pareil personnage,
Le nôtre est moins savant sans doute que Ménage,
Mais plus rusé que lui, que vingt commentateurs
D'Horace ou d'Aristote, insipides prôneurs
Plus disposés cent fois à croire sans nul doute
Qu'une oie a pris l'essor vers la céleste voûte,
Qu'à croire qu'Aristote, ou l'autre grand auteur
Ait pu jamais tomber dans une ombre d'erreur.
Il est cent fois plus fin que la pauvre Bélise
Qui pense, à force d'art dans son maintien, sa mise,
Réparer les débris d'une antique beauté
Par qui vingt-ans plutôt Férier fut enchanté,
Et qui, douée encor d'une âme fort brûlante,
Se flatte qu'une œillade assez indifférente
Qu'elle attire en passant de quelques jeunes fats
Est l'effet naturel de ses anciens appas.
Il est bien plus rusé que l'auteur Destouches,
Qui, voyant bien souvent bâiller cinquante bouches,
Ou tous ses auditeurs a peu près endormis,
Croit les avoir charmés, subjugués et soumis
Par les foudres bruyans de sa mâle éloquence
Que, tout seul, il revêt de la toute-puissante.
Le nommerai-je enfin ce dieu, ce conseiller ?
Oh! oui, c'est un renard. . . . . pourquoi t'émerveiller?
. . . —Mais je suis un peu là de notre long voyage.
Nous parcourrons demain, Béron, quelque autre plage
Réfléchis maintenant sur les table aux divers
Devant toi déroulés par le vaste l'univers.»

Tout en me rappelant cette satire que je n'ai pas citée toute entière, j'arrivai au rivage connu sous le nom de Monastir aghzi, faisant partie du Pantikhion du Bosphore. C'est ici que je trouvai quelques ruines encore debout, qui semblent avoir été un monastère ancien, comme le nom même de l'endroit l'indique. Ces débris consistent en quelques murs bâties en pierres et en briques et dont la hauteur me parut-être d'envoiron 30 pieds. Ils occupent un espace d'environ 40 pas. A l'extrémité orientale de ces ruines recouvertes de feuilles grimpantes, s'aperçoivent deux ouvertures qui ont évidemment servi de portes. Ce couvent surgit sur une petite élévation située à l'est du rivage à 60 pas environ de distance. Je ne sache pas que quelque auteur ait fait mention des débris que je viens de décrire, à moins que ce ne soyent là les restes de l'Eglise de Ste. Catherine dont nous parle P. Gilles.

Un peu au delà du Pantikhion du Bosphore était jadis situé la Phanal d'Asie auquel on donnait le nom de *Jeron*, (sacré) aujourd'hui Jorous (1) où étaient jadis bâtis des temples en l'honneur des douze principaux dieux. C'est là que quelques voyageurs anglais trouvèrent un marbre très-ancien portant une inscription grecque dont voici la traduction: « Le nocher qui invoque Jupiter Urius pour avoir une heureuse navigation, soit aux Cyanées, soit dans la mer Egée, où sont cachés plusieurs bancs de sables très dangereux, peut voir ses désirs accomplis, s'il commence par sacrifier aux dieux dont la statue a été élevée par Philon Antipater, pour obtenir aux navigateurs un voyage et un retour heureux.»

En me promenant sur ce rivage solitaire, je jetai un coup-d'œil sur la mer noire et je rêvai sur le sort de ces infortunés aux quels ce vaste bassin servit de cercueil. Je me les figurai tantôt ensevelis sous les ondes dévorantes et tantôt reparaissant sur leurs crêtes revêtues par de sombres nuées de teintes lugubres, mais pour ne plus jamais contempler le spectacle grandiose de l'univers. Je vis, à la lueur des éclairs,

(1) Voir la Méditation qui porte ce titre.

l'horreur passer sur leurs fronts pâles et chaque coup de tonnerre que je crus entendre me sembla murmurer sur leurs têtes le chant lamentable de la mort. Mêlées à la voix des orages, leurs dernières clameurs parvinrent jusqu'à moi.. Les uns suppliaient l'Eternel de leur pardonner leurs iniquités; d'autres invoquaient les doux noms de père, d'épouse, d'amante; d'autres déjà rôdant sur le seuil terrible de l'Eternité osaient blasphémer la main toute-puissante qui les a tirés du néant; d'autres faisaient entendre de longues lamentations sur les biens dont la froide main de la mort allait les séparer; d'autres enfin pleuraient amérement les douces illusions de l'amour qui s'évanouissaient à jamais pour eux. Mais tous ces sons divers que mon imagination se plaisait à distinguer se fondirent ensuite en un seul bruit, bruit terrible dont les moindres échos devraient tirer de leur léthargie ceux qui s'endorment au sein des voluptés, sans jamais entendre les pas de la Mort qui ne cessera d'errer sur le monde, sa victime infortunée, que lorsque l'univers ne sera plus qu'un lugubre a mas de ruines. Alors le squelette vagabond sera à la fin écrasé par les gigantesques débris des soleils qui, détachés de la voûte céleste, s'écrouleront sur la terre et mêleront leurs ruines aux siennes. Alors l'homme, cet insecte orgueilleux, qui a l'audace de faire des commentaires sur les œuvres magnifiques de l'Eternel, aura disparu aux yeux de Celui pour qui créer et détruire des mondes est un chose aussi aisée, que pour un vent impétueux l'action d'emporter un atôme imperceptible.

---

54. MÉDITATION

JOROUS OU JOROS KALESSI

Un matin, je m'embarquai pour me rendre au Cavac d'Asie dans l'intention de gravir de là la célèbre montagne comme sous le nom de Jorous. Lorsque les pales de nos rames commencèrent à s'enfoncer dans l'azur délicieux du Bosphore, la

pâle avant-courrière de l'astre du jour triomphait à peine des ombres de la nuit. Les globes célestes n'offraient à mes regards qu'un front blême qui allait bientôt disparaître comme un illusion enchanteresse. Alors, nourri de la lecture des poëtes classiques, je me figurai un moment la fille d'Hypérion et d'At hra une étoile sur la tête et guidant de ses doigts de rose son char vermeil. La rosée, dont les objets lointains étaient humides, n'était plus à mes yeux que les larmes de cette déesse. Je me rappelai l'enlévement de Tithon qu'elle transporta en Ethiopie, le refroidissement de cette amante au front couronné d'une jeunesse éternelle, lorsqu'elle le vit parvenu à un âge avancé, ses nouvelles amours avec le cruel Céphale, enfin le géant Orien enlevé par cette déesse charmante. Puis, je chassai de mon souvenir ces images gracieuses, mais usées et communes. J'alla même jusqu'à désirer qu'elles fussent à jamais effacées, maisi non sous les doigts sanglans du romantisme, qui vent les remplacer par des monceaux de cadavres exhalant une odeur fétide, par des fantômes qui se dressent noirs, menaçans, terribles, du sein d'un amas d'ossemens livides, par d'interminables assassinats exposés aux yeux d'un parterre inintelligent, par des gouffres sans cesse béans prêts à dévorer des victimes tremblantes. Le souvenir de ces tableaux me fit envisager avec pitié tous les excès du romantisme. Mais je me consolai bientôt en pensant que tout ce qui est excessif et monstrueux n'est guère durable. Pour faire disparaître les moindres traces de ma mauvaise humeur, j'ouvris un ouvrage turc que j'avais entre les mains et j'y remarquai l'hymne suivante qui ne manque pas de beautés, à mon avis.

« Dgemaline idup insani mirât
Kiemal hussnini séiran iden dost.

Yogh iken alemleri var éilemek
Hep seninler padichahem, hep senin.
Bir tedgelli ilé izhar éilemek

Hep seninder padichahem, hep seniu
Istessen deryà iderseo katrü
Koudretin horchid ider her zérreï
Dgumle âlem senden aler behrü
Hep seninder padichahem, hep senin.
Guer nessim rahmétin idé houboub
Atchilour ebvali dganani Keloub.»

«C'est un ami qui, ayant fait des hommes un miroir pour sa face, contemple lui même la perfection de sa beauté.

Tirer les mondes du sein du néant, c'est à toi, ô mon Roi, que cet acte est dû. Les faire paraître par un seul éclat de la face, tout cela est de toi, ô mon Roi! tout cela est de toi. Si tu veux, tu changes en océan une goutte d'eau, et tout atôme en soleil. L'univers entier reçoit de toi son excellence. C'est à toi, ô mon Roi, que tout appartient, oui, c'est à-toi. Si le vent de ta clémence commence à souffler, les portes des paradis des cœurs s'ouvrent.»

Pendant que j'étais occupé à feuilleter cet ouvrage, je vis les rayons naissans du céleste flambeau se jouer sur les flots du Bosphore, sur ces flots (1) chatoyans d'émeraudes et de saphir qui caressent les palais des Francs, les serails des Sultans, les maisonnettes aux mille couleurs des Turcs. « Ce canal incomparable semblait étaler à mes regards avec un espèce d'orgueil sa surface dorée. Tout en l'admirant, je gravis la montagne nommée Jorous.

Le sommet de ce mont n'offre aujourd'hui rien de bien intéressant excepté le vieux fort que les Turcs appellent aussi Jorous et qui est connu aux Européens sous le nom de château Génois. Ce fort portait anciennement le nom de *Jieron Polihnion*, à cause du fameux temple de Jupiter Urius dont je parlerai plus bas, et le mot Jorous n'est qu'une corruption de Jeròn (Saint). Ce château, qui servait anciennement de Phare, a été plus d'une fois réparé par les Empereurs grecs. Le Patri·

(1) Adelaïde Mongolfier.

arche Constandius, qui assure avoir vu la lettre M en divers endroits des vieux murs de ce Fort, pense qu'il a été réparé par Michel ou Manuel Paléologue. Sur les murailles intérieures et extérieures de ce vieil édifice on voit encore des croix en marbre. Ce château, qui est encore assez bien conservé, a été longtemps comme une proie que se disputaient jadis ceux de Chalcédoine et de Byzance et dont se saisit aussi Prusias, roi de la Bithinie, pour la laisser bientôt échapper. Il est probable que cet édifice ait été édifié par les Byzantins après la retraite des Gaulois (1) On distingue encore sur ses murs des armoiries Génoises et Byzantines Lorsque les Turcs menaçaient les portes de la capitale, les Byzantins mirent ici des garnisons.(2).

Henri Cornille dit en parlant de ce château: « on se demande quel est le château génois qui tombe en ruines, près du cap Ancyreum, où les Argonautes trouvèrent l'ancre de pierre que l'oracle leur avait promis.» Pour l'utilité des voyageurs à qui nous désirons servir de guide, nous remarquerons ici que le château génois n'est pas si près du cap Ancyreum, puisqu'il en est séparé par un très long rivage qu'on nomme Pantichion du Bosphore, par le promontoire des corbeaux connu en turc sous le nom de Fil bournou et par la Tour de Médée.

Les Argonautes durant leur voyage dans la Colchide avec Jason, consacrèrent, selon Apollonius, des autels aux douze dieux principaux sur la côte de l'Asie, qu'on nomme encore aujourd'hui *Yeron* et y firent des sacrifices Polybe est d'accord avec Apollonius sur ce que Jason sacrifia ici aux douze principaux dieux, mais cela eut lieu, selon lui, à son retour de la Colchide Diodore de Sicile s'accorde plus avec Polybe qu'avec Apollo-

---

(1) Voyez la note 13 à la fin de cet ouvrage.

(2 Ce Château n'offre aujourd'hui rien de fort remarquable. Il y a un souterrain où il est impossible de descendre à moins de se faire lier avec de grosses cordes. Encore risquerait-on de s'y asphixier, sans le moindre certitude d'y rencontrer quelque chose qui mérite d'être visité.

nius. On lit dans Timosthène que ceux qui voyagèrent avec Phryxus érigèrent dans cet endroit des autels aux douze dieux, et que les Argonautes y consacrèrent un autel à Neptune. Et, selon Hérodote, les Argonautes firent des sacrifices sur l'autel où Phryxus avait déjà sacrifié, à son retour de la Colchide, Après avoir rapporté les divers passages de ces écrivains, P. Gilles ajoute: «il me semble plus vraisemblable que Phryxus ait élevé un autel en l'honneur de ces douze dieux, que Jason. Car selon l'assertion d'Apollonius, après que Jason eût quitté la Cour de Phinée, qui se trouvait en Europe, il passa sur la côte d'Asie pour y ériger un autel aux douze dieux; mais pourquoi les ériger sur le rivage d'Asie et non sur celui d'Europe? Il n'avait pas besoin de passer d'Europe en Asie; il n'avait qu'à faire élever un autel sur la côte d Europe où il se trouvait et à y sacrifier aux dieux; que s'il voulut aborder en Asie, c'est qu'il savait que Phryxus avait déjà élevé un autel sur cette côte, sur lequel les Argonautes crurent de leur devoir d'offrir aussi des sacrifices, puisqu'ils se dirigeaient vers la Colchide, dans le but de recouvrer la toison d'or du bélier que Phryxus y avait dédié à Jupiter Phryxus avec sa toison dorée. etc.»

Une autre question c'est de savoir si le temple de Jupiter, de Neptune et de Diane qu'on place à l'entrée du Bosphore n'était qu'un seul ou bien si ces dieux avaient trois tem ples séparés. Ecoutons P. Gilles:

«Je pense ou que Diane et Jupiter furent adorés dans le même temple et que Jupiter, durant les guerres qui suivirent, fut ôté de l'entrée du détroit et laissa au temple le nom de Diane, ou que, s'il y a eu dans ces lieu deux temples séparés, en l'honneur de ces deux derniers dieux, Jupiter fut plus honoré que Diane par les navigateurs, comme celui qui accordait les vents favorables.»

Pline, qui ne fait pas mention du temple de Jupiter, parle de celui de Neptune qu'il place dans ce même lieu.

On trouve aussi dans les œuvres de Denys Héracléote un

passage qui a trait à cette matière. «Lorsque Pausanias, dit ce Philosophe célèbre, eût vaincu Mardonius à Platée, dérogeant aux lois de Sparte, et tout fier de sa victoire, il consacra durant sa tournée aux environs de Byzance, une coupe d'or aux douze dieux placés à l'embouchure du canal, et, ivre de joie et d'orgueil, osa graver sur cette coupe l'inscription suivante:

«Pausanias le Spartiate, fils de Cléombrote de l'ancienne race d'Hercule et commandant de la vaste Grèce, consacra sur le Pont-Euxin, au Roi Neptune, ce monument de sa valeur.»

Pou les amateurs de la belle langue des Grecs, je citerai ici l'original:

«Μνᾶμ ἀρετῆς ἀνέθηκε Ποσειδάονι ἄνακτι
Πανσανίας ἄρχων Ἑλλάδος εὐρυχώρου
Πόντου ἔπ' Εξήνου, Λακεδαιμόνος γρύος υἱὸς
Κλεομβρότου ἀρχαίας Ηρακλέους γενεᾶς.»

Quant à la statue de Jupiter Urius jadis placée à l'embouchure du canal, voici ce qu'en dit Cicéron.

«Tria ferebantur in orbe terrarum signa Jovis Urii pulcherrime facta: unum illud Macedonium quod in Capitolio videmus, alterum in Ponti ore et augustüs, tertium quod Syracusis ante Verrem prœtorem fuit.

. . . . . Quod autem est ad introitum Ponti, id cum tam multa ex illo mari bella emerserint, tam multa porró in Pontum invecta sint, usque ad hanc diem integrum inviolatumque servatum est.»

Ce temple était situé dans les environs des batteries connues sous le nom d'Anadolou-Cavak. Quelques voyageurs anglais ont trouvé ici un marbre très ancien (1). Tout près de là, vers le nord, existaient jadis des échelles, dont on ne voit plus le moindre vestige.

En contemplant les débris majestueux du Château (2) dont

(1) Voyez la méditation Monastir Aghzi.

(2) Lorsque le château était au pouvoir des Byzantins, ils fortifièrent les côtes avec des môles et défendirent le canal avec des chaînes qui s'étendaient, lorsque les circonstances l'exigeaient, d'une côte à l'autre.

j'ai tant parlé, je réfléchis longtemps sur le néant des choses humaines: Hélas! me dis-je, pourquoi la plus grande partie des mortels s'attachent-ils à des objets éphémères qui leur échappent lorsqu'ils y pensent le moins? Les uns abandonnent un cœur dévoré de la soif de l'immortalité à une vaine idole que le moindre souffle flétrit ou écrase, les autres l'attachent à un tas d'or dont l'aspect séducteur ne fait qu'alimenter leur cupidité et exciter de nouveaux troubles dans leur ames, d'autres enfin le collent, pour ainsi dire, sur ce globe d'argile, qui ne contient rien qui puisse le satisfaire. Aveugles! ils cherchent tous le bonheur et, pour le trouver, il ne cessent de rôder autour d'un nid d'inquiétudes et d'alarmes! Que renferment ces couronnes dont l'éclat est si éblouissant? le vulgaire que toute splendeur écrase sait-il qu'elles ne couvent que les soucis et le néant? Et ces auréoles qui quelquefois entourent des fronts nés pour l'immortalité, le commun des hommes sait il combien elles cachent d'inquiétudes et de néant? Le conquérant dont la tête s'affaisse sous des lauriers dont le poids lui paraît si doux, ne s'aperçoit-il pas que le sang où ils ont été trempés, leur donne un aspect sinistre aux yeux des sages? ne s'aperçoit il pas qu'ils ne couvent que le malheur et le néant? Que sont devenues maintenant tant de cités que l'orgueil avait jadis revêtues de tout ce qui éblouit le plus l'œil débile de l'homme? Babylone, Ninive, où êtes-vous? L'aile des siècles a balayé en se jouant jusques à vos ruines, et le savant dérouté interroge en vain les vents pour savoir ce qu'elles sont devenues. Ah! si l'on demandait aux vents et à la poussière ce qu'ils ont fait de tant de trônes, de tant de provinces, de tant de royaumes, on en tirerait des révélations sublimes sur les mutations des choses terrestres, sur leur fragilité, sur leur néant.

55. MÉDITATION

ANADOLOU CAVAK.

Anadolou Cavak est un village turc qui doit son nom à la multitude des peupliers qui [illegible] ment.

Quoiqu'il n'offre aujourd'hui rien de bien remarquable, il mérite d'être visité par les savans, à cause des souvenirs antiques qui planent sur son site et sur les endroits qui l'environnent. C'est dans ces environs en effet que s'élevait le temple de Jupiter Urius (1), qu'on voit encore les ruines du Château génois (2), le fameux tombeau du Géant dont je parle au long dans ma Méditation qui porte le titre d'Oucha daghi, et la grotte décrite par Valérius Flaccus (3). Je choisis pour m'y rendre une de ces journées où le flambeau céleste donne encore plus de relief aux scènes pompeuses du Bosphore, en les éclairant de ses plus vifs rayons. Quel délice que de voir la carène aigue du caïque fendre des flots aux crêtes dorées et glisser sur une surface teinte du jaune le plus éclatant! Quel délice que de ne rencontrer partout où l'on tourne ses regards que des lieux dignes du pinceau d'un Michel-Ange! A mon arrivée, je débarquai sur la rive que les Turcs nomment *Serhad* (limites ou confins) et je remarquai une foule de bâtimens ancrés dans son port. Il est fort rare qu'on n'y voie pas de vaisseaux, car ils s'y refugient fort souvent à cause des vents contraires, surtout ceux qui se dirigent vers la mer noire, le vent du nord régnant constamment dans la belle saison sur le Bosphore. Mais ce ne sont pas seulement les vents qui les arrêtent; ils sont contraints, (je parle de ceux qui vont à la mer noire) d'y jeter l'ancre, et d'y présenter leurs firmans, ou passe-ports. Ce lieu a été le théâtre de plus d'une bataille navale des Génois et des Byzantins.

A mon arrivée, j'allai prendre place hors d'un café situé près du rivage et dont le propriétaire est un vieillard d'environ 60 ans. Il s'assit à côté de moi et notre conversation, qui roula sur mille objets différens, finit par tomber sur Mohammed. Cet homme extraordinaire que Scherf-Eddin El bousiri appelle avec emphase le prince des deux mondes, des hom-

(1) Voyez la Méditation intitulée Jorous Calessi.

(2) Voyez ibid:

(3) Voyez la Méditation Madgiar Baghdgessi.

mes et des génies, le souverain des deux peuples, des arabes et des barbares (1) mérite certes d'être étudié. Rien de si bizarre que son voyage nocturne qui donne lieu à tant de commentaires absurdes et que l'histoire place un an avant l'hégire. A l'en croire, Gabriel lui aurait confié *El borak*, qui le conduisit dans un instant devant les portes de Jérusalem. Après s'y être arrêté pour prier dans le temple, il remonta sur la jument rapide et se dirigea vers le premier Ciel, qu'il atteignit dans un clin d'œil. Gabriel, son compagnon de voyage, après quelques interrogations qui lui furent adressées, l'y introduisit Là, il salua son père Adam (2) qui l'appela le Çoryphée des prophètes. Puis il eut bientôt atteint le second ciel où il entre, après que son introducteur eût subi les mêmes interrogations. Là, il rencontra Jésus et Jean qui, ayant répondu à son salut, l'appelèrent du doux nom de frère et lui donnèrent le même titre que le premier homme· Au troisième ciel, il reçut les félicitations de Joseph; au quatrième, de Hénoc; au cinquième, d'Aaron; au sixième, de Moïse; au septième enfin d'Abraham. De là, il s'élança sur sa bête plus rapide que les vents jusqu'à l'arbre immense du Lotos qui termine le jardin des délices. De là, après avoir parcouru ce séjour délicieux, il s'insinua dans la maison de l'adoration, temple bâti de hyacintes, couleur de pourpre, et environné de lampes qu'aucun souffle n'éteint jamais. Là, sa prière terminée, il eut à choisir entre troi coupes qui lui furent offertes, dont la première était remplie de vin, la seconde, de lait et la troisième, de miel. Ayant choisi celle qui était remplie de lait, il reçut les félicitations de Gabriel, qui lui dit que ce choix était d'un heureux présage pour sa nation. Ensuite il s'éléva encore davantage et alla rabattre son essor aux pieds du trône de Dieu qui lui fixa le nombre de fois qu'il devait faire la prière par jour. Puis

(1) Voyez le Borda.

(2) Le célèbre historien arabe Aboul-Feda prétend que le fils d'Abdallah descend d'Adam par Abraham et Ismaïl

il descendit jusqu'au lieu où se trouvait Moïse, et, après lui avoir fait ses adieux, reprit son essor vers le séjour terrestre, où *Elborac* le déposa entre les collines Safa et Merva d'où son voyage aérien avait commencé. (Voyez Elborac et Abouhoréira). Bibliothèque orientale.

Quoique moins vaillant qu'Ali, le lion, et le fameux Khalid, surnommé l'épée de Dieu, Mohammed était doué d'une valeur peu commune; c'est ce qu'il prouva dans différentes rencontres et, entre autres, à la bataille d'Ahed, où il se vit, sans pâlir, en proie à mille traits et à mille dards; c'est ce qu'il prouva surtout à Honéin, où il eut sur les bras les Hawarénites, les Takifites, les Saadites et les Jochmites. Peu s'en fallut que cette vallée n'ait été le tombeau du conquérant et de sa religion naissante; mais, grâce à sa valeur et à celle de ces troupes, il finit par cueillir de nouveaux lauriers, où il avait tant risqué de voir se flétrir ceux qui ombrageaient sa tête. Néanmoins, pour être juste, il faut avouer que cette victoire est due en partie à Ellabbas qui parvint à rallier les fuyards en criant d'une voix de Stentor: « O Musulmans! revenez autour de vôtre Apôtre, revenez sous vos drapeaux! »

A la bravoure que le général partage si souvent avec le soldat, Mohammed unissait une grande habilité à profiter du terrain pour disposer avantageusement ses troupes. Cette habileté se déploya surtout à la journée d'Ahed, dont j'ai déjà fait mention.

Il était doué, en outre, d'une grande intrépidité et d'un grand sang-froid, chose fort patente aux yeux de ceux qui ont déroulé les pages où la main de l'histoire trace la longue série de ses triomphes. Cette intrépidité et ce sang-froid se déployèrent aussi dans d'autres occasions, comme lorsque durant sa fuite de la Mecque, il fut atteint sur les côtes de la mer Rouge par Soraka suivi d'une troupe d'élites. Le fils de Malek s'élança, la lance à la main, sur Mohammed qui, bien loin de témoigner la moidre crainte, se tourna soudain vers Soraka et l'appela par son nom. «A ce cri, dit Mr. de Savary, le cheval effrayé se renverse par terre, le cavalier étourdi de la chûte,

croit voir du prodige dans un événement tout naturel, il demande grâce et conjure l'apôtre des croyans d'implorer le ciel pour lui etc.» Ce sang-froid et cette intrépidité se déployèrent aussi tout entiers dans la valée Zat-el-reca où il tomba sur un parti de Gatfanites et les mit en fuite. Un héros de cette nation lui ayant proposé de lui apporter la tête de Mohammed, et sa proposition ayant été acceptée avec joie, il se mit sur les trousses du faux prophète et, l'ayant trouvé assis à une certaine distance de son armée, il l'aborda sans armes. Le Gatfanite lui demanda la permission d'examiner son épée qui gisait à ses côtés, et l'ayant obtenue, il la dégaîna et allait frapper l'ennemi de sa nation, lorsque celui-ci le regarda fixement avec le plus grand sang-froid. Surpris de cette intrépidité, l'assassin s'arrêta et, feignant qu'il ne voulait que jouer, il demanda à Mohammed s'il n'avait pas eu peur. «Qu'avais-je à craindre de toi?» répondit le héros. Alors l'assassin confus se retira, après avoir remis l'épée à son possesseur.

Mohammed était patient et tranquille dans les plus grands dangers. C'est ce qui parut surtout lorsque les Coreïshites, les Gatfanites, les Coraïdites, les Kénanites et d'autres confédérés marchèrent contre la ville de Médine où il s'était enfermé avec les siens. Dans cette situation alarmante, tous les Musulmans étaient en proie à la terreur et aux alarmes; seul, il conserva sa sérénité et fit tant, qu'il obligea les alliés de se retirer avec le chagrin d'avoir fait une démarche inutile.

Mohammed a donné plus d'une preuve de clémence. C'est ce qui arriva surtout lors de son entrée triomphale dans la Mecque. Outre qu'il défendit à ses généraux le carnage, il pardonna à la plus grande partie des coupables dont il avait ordonné la mort. On distingue parmi eux Hobar qui avait insulté le faux prophète et ses filles, et le fils de Saad Abdallah, qui tournait en ridicule le Couran et se permettait d'y faire des changemens.

On voit par ce qui précède que Mohammed avait tous les

talens qui distinguent les grands généraux. Il faut pourtant avouer qu'il a dû souvent ses succès au fanatisme qu'il savait inspirer à ses troupes, en leur faisant croire que des esprits célestes combattaient à leur côté et en jetant contre ses ennemis des poignées de poussière accompagnées de mots emphatiques, comme par ex. à la journée de Béber, où il tropha des Coréishites. Aux talens de grand Capitaine, il mariait ceux de grand politique. «Aussi profond politique que grand Capitaine, dit Mr. de Savary, il avait établi sa puissance sur une base si solide, que l'Arabie demeura fidèle à l'Islamisme, et que ses successeurs n'eurent qu'à suivre la route qu'il leur avait tracée.» On ne peut donc pas nier qu'il n'aït fait de grandes choses, et peut-être en aurait-il fait de plus grandes encore, si la mort ne l'eût arrêté au sein de ses vastes projets. L'idolâtrie n'a peut-être jamais eu un ennemi plus implacable, et l'on ne peut que louer le zèle avec lequel il prêchait aux Arabes idolâtres l'unité de Dieu. En un mot, pour être équitable, il faut avouer qu'il y a eu en lui de bon et du mauvais. Et je ne crois pas pouvoir mieux terminer cette esquisse que par ce distique du poëte arabe Ibni Nevas.

« Feke ennema hamrun ve la kadehun
Ve ke enema kadehun ve la hamrun.»

«Quelquefois là où il y a du vin, il n'y a pas un verre.»
Et quelquefois là où il y a un verre, il n'y a pas de vin.»

C'est-à-dire qu'il est bien rare de rencontrer toutes les perfections dans un même individu.

En me levant de ce lieu, j'allai visiter le fort appelé, ainsi que celui d'Europe situé vis-à-vis, Cavak Calélérí ou Hissarlari. Ces batteries furent fabriquées l'an 1033 de l'Egire (1624) sous le règne du Sultan Mourad IV.

En 1833, lors de l'expédition d'un certain nombre de régimens russes à Constantinople, pour entourer le trône du Sultan ébranlé sous les coups vigoureux de Mehemmed Ali, le camp de ces troupes fut établi, comme je le dis ailleurs, à Selvi bournoù (1) et à Hunkiar iskelessi; mais les officiers de

[redacted]ion [redacted] ce nom.

génie fixèrent leur demeure dans la forteresse et le village d'Anadoulou Cavak. Parmi ces derniers, j'ai connu des hommes très habiles dans leur partie, et entre autres Mr. le Colonel Brulow, français au service de la Russie (1).

L'an 248 de l'Ere chrétienne, parut devant Byzance une flotte Hérule composée de 500 canots, qui, après avoir occupé Chrysopolis, fut battue et contrainte de rétrograder jusqu'au Jeron.

Je m'éloignais de cette cidadelle et m'acheminai vers la montagne qui mène au château génois. J'étais encore tout près de ce fort, lorsque je rencontrai un jeune homme turc qui charmait les échos de ces beaux lieux par les accens de sa voix mélancolique. Cette rencontre me rappela une pièce que j'imitai du russe de la manière suivante:

SONNET.

Le jeune chanteur.

L'astre de qui le cours brillamment se termine
Dans des torrens de feux ondoyans et pourprés,
D'un rayon de congé, de son front qui décline
Des nuages flottans teignait les bords dorés.
Un chanteur malheureux, des flancs d'une colline,
Contemplait tristement les lambris azurés,
Murmurait ses soucis et l'horreur qui le mine,
Et ses vaines amours et ses désirs frustrés.
Au déclin de ce jour il comparait encore
Les fatales clartés de sa mourante aurore;
Mais, son chant soupiré, soudain il se flétrit.
Son pied ne foule plus le tertre solitaire;
La nuit tendait son crêpe et le sort léthifère
Sur sa tête encore jeune hélas! s'appesantit.

Après une courte promenade je me rapprochai de Cavak, et l'aspect de ces lieux jadis peuplés d'idoles me fit faire quelques considérations sur l'idolâtrie dont le vain squelette plane encore sur quelques contrées lontaines. Vossius, Codwonic, Tonni-

(1) Cest l'an 866 de l'Ere chrétienne que parut pour la première fois une flotte Russe dans le Bosphore, mais elle n'alla pas au [illegible]

son etc. nous ont laissé quelques écrits sur l'origine et les causes de l'idolatrie. Ce sur quoi l'on tombe d'accórd, c'est qu'elle a commencé après le déluge. Dans son dictionnaire des arts et des sciences E. Chambers nous dit à ce sujet que 428 ans après le déluge, lorsque Dieu fit sortir de la Chaldée Thare et sa famille et qu'Abraham se transporta dans la Mésopotamie, dans le Chanaan, dans le royaume des Philistins et dans l'Egypte, il ne paraît pas que l'idolâtrie existât dans aucun de ces pays. Il est fait mention de l'idolâtrie dans la Genèse XXI. 19 dans l'endroit où il est dit que Rachel avait pris les idoles de son père. Le mot hébreux qui correspond aux idoles est Teraphim, cependant, selon quelques rabbins, et, entre autres, David de Pomis et Eléazar, il paraît que ce mot renferme aussi l'idée d'oracles. Cluvérius prétend que Caïn a été le premier idolâtre et qu'il a adoré les planètes et les étoiles, cependant il n'a aucune preuve à produire en faveur de son assertion. On n'est pas d'accord sur l'origine du nom Payen qui est le synonime d'idolâtre. Si l'on en croit Barénius, ce mot provient de Pagis (villages). Salmasius le fait dériver de *pagus*, qui signifie ordinairement *gens* ou *natio*. Un autre pense qu'il provient de *Pagus* village; car, dit-il, les villageois furent ceux qui adhérèrent le plus long-temps à l'idolâtrie des Gentils. Le Père Bossu observe que les premiers Théologiens payens furent les poëtes. On dit que les étoiles, le soleil, la lune, furent les premiers objets de l'adoration des hommes; on adora ensuite la terre, l'eau, le feu, etc. Depuis lors, le nombre des Dieux s'accrut d'une manière démesurée. On connait le passage sublime de Bossuet dans son histoire universelle: « tout était Dieu, excepté Dieu lui-même » etc.

Les Romains appelaient les premiers dieux dii majorum gentium. Ils avait d'autres dénominations qu'on peut voir dans les œuvres de Cicéron, de Varron etc. Outre les principaux dieux que chacun connait, il y en avait d'un second ordre, nommés demi-dieux, dii minorun gentium. etc. Ce furent des hommes déifiés.

Parmi les objets adorés par les idolâtres, il faut compter le vent, le tonnerre, la foudre, les plantes, les arbres, les forêts, les poissons, les serpens, les mouches. le fourmis, des oiseaux, tels que la cigogne, des quadrupèdes, tels qué le chien, le lion etc. le sommeil, la mort, les vertus, la douleur, la calomnie, etc. Quoi de plus humiliant, me dis-je alors, quoi de plus honteux pour l'orgueil humain, que de voir les Finlandais prosternés devant des pierres brutes et les Scythes devant le fer, de jeter ses regards sur les Gaulois, lés Bretons, les Druides offrant leurs hommages au chêne insensible, et sur les Mexicains inclinés niaisement devant un vanneau? Quel spectacle plus triste que celui des Crétois adorant un porc immonde et de ceux de la Troade et de Ténédos rendant les honneurs divins à une souris? Venez ici, propagateurs de systèmes qui s'entre heurtent comme les flots d'une mer assujétie aux souffles de plusieurs vents, distributeurs de maxines mobiles comme les lames de cette mer, champions déhontés du libertinage et de la crapule, menteurs aussi effrontés, mais souvent moins habiles que celui de Corneille, astres du siècle des lumières, qui ne vous cachez apparemment derrière les nuages que pour ne pas éblouir nos faibles yeux par le déploiement entier de votre éclat, prédicateurs éloquens de fables artistement travesties en vérités, que les seuls *amis des ténèbres* peuvent se permettre de mettre en doute, insectes blasphémateurs du Possesseur de l'éternité, vile écume que le torrent du temps jette dans son passage, venez ici, philosophâtres, esprits-forts, libres penseurs! contemplez, mesurez, pesez, l'atôme que vous voulez établir juge des actions du Très-haut, analisez l'atôme que vous voulez dresser contre le fabricateur des mondes; examinez attentivement la raison humaine, et nous verrons si après ce spectacle vous osez soutenir qu'un point lumineux peut embrasser un océan de clartés.

56. MÉDITATION

KAVIAR TACHI

Le jour que j'allai visiter le village d'Anadolou Cavak, je poussai ma promenade jusqu'à Kaviar Tachi. J'ouvris, chemin faisant, le poëme immortel de l'Eneide que j'avait dans ma poche, et je jetai les yeux sur les vers suivans:

«Quam facile accipiter saxo sacer alis ab alto
Consequitur pennis sublimem in nube columbam,
Comprensamque tenet, pedibusque coiscerat uncis:
Tum cruor et vulsæ labuntur ab æthera plumæ.

«Ainsi que l'épervier, oiseau consacré au rocher, étendant ses ailes dans les cieux, s'élance à la poursuite d'une colombe qui plane dans les nues, il la saisit, la tient captive, enfonce ser griffes crochues dans les chairs de sa proie tremblante; alors on voit tomber du haut des airs des gouttes de sang et des plumes.»

Alors, tout en admirant l'énergie et la majesté du vers latin, je passai en revue une partie des grands écrivains que l'antique Italie a opposés à la Grèce. Le prince des poëtes latins fut celui qui attira le premier mon attention. Je me plus à considérer ses Eglogues où il se demontre le digne rival de Théocrite, ses Géorgiques où il balance pour le moins la gloire d'Hésiode et surtout son Enéide qui, quoique moins parfaite que les Géorgiques, étincelle de beautés d'une ordre supérieur. Le second qui s'offrit à ma mémoire est Horace, militaire pusillanime, comme l'attestent les champs Philippiques; mais poëte immortel. Boileau attribue la perfection à Virgile dans un vers où il exalte trop ce grand poëte, pour rabaisser un compatriote qui ne manquait certainement pas de mérite. Les défauts de l'Enéide prouvent assez que ce grand homme n'est pas *un auteur sans défauts*. Si l'on peut qualifier quelque écrivain de parfait, c'est certes Horace. Quelle touche grandiose dans ses odes élevées! quelle palette suave dans ses odes écrites

dans le genre simple et fleuri ! quelle perfection dans son Art poëtique, dans ses Epitres et dans ses Satires ! Point de taches dans toutes ces compositions différentes. Quel goût, quelle délicatesse, dans les tableaux qu'il esquisse des douceurs suaves de l'amour! Quel enjouement dans les descriptions qu'il fait des plaisirs de la table ! En ce cas là, me dira peut être quelque critique, pourquoi le placez-vous après Virgile? Parce que les beautés de ce dernier sont d'un ordre supérieur à celles du premier, parcequ'Horace n'est pas l'auteur de l'Enéide. Veut-on d'autres raisons? Homère a laissé glisser beaucoup de défauts dans son Illiade et encore plus dans son Odyssée, et cependant il est regardé comme le premier poëte du monde. Je fis peu d'attention à Torquatus Lollius, Valgius, Asinius Pollio, Maximus, Gallus, poëte élégiaque, Fundanius; Varius, poëte épique, Macer et autres poëtes appartenans au siècle d'Auguste, mais je m'arrêtai à considérer Ovide, appelé par quelques uns l'Arioste du siècle que je viens de nommer. Les Métamorphoses sont l'un des meilleurs ouvrages dont l'antiquité puisse se vanter. Le style de ses Fastes est doux, naturel et coulant Quelle facilité dans ses Elégies! Ses Epitres, connues sous le nom d'Héroïdes, sont au dire de Jules Scaliger, du Père Rapin, etc. ce qu'il y a de plus poli dans ses ouvrages. Ce qu'on admire le plus dans les livres d'Ovide intitulés l'Art d'aimer et le remède de l'amour, sont la beauté de la narration et la gravité des sentences. Il a fait aussi d'autres ouvrages, savoir le poëme des louanges d'Auguste, le traité de la nature des poissons, la tragédie de Médée etc. mais il ne nous sont pas parvenus.

J'ai dit plus haut que les Métamorphoses de ce poëte son l'un des meilleurs ouvrages dont l'antiquité puisse se vanter. Néanmoins il est certain que, lors de son départ pour son exil, il les brûla de sa main, tant par ressentiment contre les Muses, qu'à cause des imperfections qu'il lui semblait voir dans cet ouvrage. Ainsi nous devons la conservation de cette belle production aux copies qu'on en avait tirées. Ovide lui-même raconte ce fait dans ses Elégies si connues sous le nom de

Tristia. C'est là qu'il consent enfin à ce qu'elles vivent, tout en déclarant que bien loin de prétendre à la gloire, il n'implore que l'indulgence du lecteur. C'est là qu'il dit avec une modestie exemplaire, qu'il se contente pour tout éloge de n'être pas rejeté par le lecteur.

Plusieurs écrivains ont beaucoup écrit sur la cause de la disgrâce et de l'exil d'Ovide, qui paraît encore plongée dans les ténèbres. Il y en a qui l'attribuent à ses amours avec la célèbre Messaline. Il y a cependant dans le livre que je viens de citer un passage qui peut si non répandre de la lucidité sur ce fait, du moins nous mettre sur la voie de la vérité. Ovide, que Mr. Patin qualifie de charmant, y accuse les muses d'avoir été *la cause de sa disgrâce*. Il paraît donc qu'l s'était permis quelque trait satirique, soit contre l'Fmpereur lui-même, soit contre quelque membre de sa famille, soit enfin contre quelque personnage important.

Virgile, Horace, Ovide, voilà les trois poëtes qui feront à jamais les délices de tout lecteur dont l'ame, bien différente des ces ames massives que le beau, même dans tout son éclat, n'a jamais réussi à remuer, n'a pas honte de s'abandonner à un noble enthousiasme, en présence de cette grandeur qui survit à la chute des empires et que les convulsions des royaumes ne sauraient faire évanouir. En effet, vois-tu quelque lecteur jeter un regard contempteur ou du moins indifférent sur les beautés suaves des œuvres de ce trio immortel? tu peux conclure, sans hésiter, qu'il est tout-à-fait dénué de bon goût et que la moindre étincelle du génie n'a glissé dans son ame inerte. Ce sont encore ces trois poëtes qui contribuèrent le plus puissamment à faire lutter avec avantage le siècle de César et d'Auguste, contre cului de Philippe et d'Alexandre. Car personne n'osera dire que les Perséides, les Achilléides, les ante et post Homériques, les Amazonides, les Pœacides et cent autres productions dont les noms nous sont à peine parvenus, aient jeté le moindre éclat sur ce siècle vainqueur des ténèbres de l'oubli. Il est possible que le vulgaire ait confondu alors les

Priscus, les Lupus, les Montanus, les Tutecanus et d'autres écrivains de cette force avec les trois poëtes que j'ai cités plus haut; mais le temps, qui met chaque chose à sa place, a fait connaitre clairement de quel côté se trouve le véritable mérite. L'Enéide est entre les mains de tous les amateurs du bon goût, de l'élégance, de la grandeur et de l'harmonie poëtique, tandis que si quelque savant prononce encore le nom de la Thébaïde de Ponticus, c'est pour se moquer d'un pareil poëme, ainsi que des admirateurs qu'il avait faits à son apparition et qui restent aujourd'hui confondus avec leur idole dans la même obscurité.

Entre les écrivains latins qui m'ont le plus frappé, je dois compter C. Tacite. Quelle vigueur dans ses Annales! quelle perfection dans les portraits qu'il trace! Tacite est certes l'un des plus grands historiens qui aient paru. A. Persius Flaccus(1) mérite aussi les éloges de la postérité. Ses satires renferment, malgré leur obscurité, assez de beautés. Quant aux critiques modernes qu'on s'est permises contre Perse, je renvoie leurs auteurs à *ma critique des Critiques*, c'est là qu'ils sauront l'opinion que j'ai de leurs talens.

Il m'est imposible d'omettre ici l'illustre orateur de Rome Marcus Jullius Cicero. On sait qu'il étudia à Athènes, sous un Philosophe Académicien, qu'il eut en outre pour maître, en Asie, Xénoclès, Denys, Ménippe, et à Rhodes Apollonius Molon. Orateur fameux et philosophe illustre, il est l'un des grands hommes qui ont fait le plus d'honneur à Rome. L'amant de Lesbie vint ensuite s'offrir à ma mémoire. On sait que Paul Jove et Barthius préfèrent Caïus Catulle à Virgile et à Horace. Quoiqu'il en soit, Catulle est l'un des meilleurs poëtes de Rome.

Je ne crois pas déplaire a mes lecteurs en saisissant cette occasion pour citer la traduction latine d'une fable de ma façon, dont ils ont vu le français et l'anglais au commencement de la Méditation intitulée Bebek.

---

(1) Voir notre Tableau Synoptique des Litteratures des langues les plus remarquables tant anciennes que modernes.

La voici:

« Sol et nubes.

Argenteo colore exornata auricomique Phœbi radios reflectens nebula, hunc a se alienum splendorem sibi tribuens, et æternum est jubar meum dicens, audacter se gloriabat. Ignivomus luminis parens hæc ineptientis nebulæ verba audiens, in audacter gloriabundam nubem multis e lubricis tremulisque suis radiis subito mittit, et ecce per inane vagans nebula pallens et splendore suo viduata, in arvorum nostrorum pulverem madefacientem imbrem turpiter abiit.

O quam multi insulsi homines momentaneo decore se temere extollent! nitent et ecce evanuerunt. Aula tibi exemplum esto ».

Caviar Tachi était jadis nommé, au dire de Procope, Macédoine. C'est ici que l'Empereur Justinien érigea une église en l'honneur de St. Michel; c'est encore ici, dans le site connu alors sous le nom d'*Emporia*, que le Patriarche Ignace éleva un monastère dédié pareillement au St. Archange. Ce furent les matériaux de ce monastère qui servirent à la construction du Palais Briani, qui a été bâti au commencement du neuvième siècle par l'Empereur Théophile. On trouva dans l'Eglise du monastère sus-énoncé un autel et une pierre ornée de l inscription suivante: «Voici l'autel de St. Michel, honoré comme général des troupes orientales, autel érigé par l'apôtre St.André » L'Eglise précitée n'était pas inférieure aux deux autres bâties par le même Empereur dans le Bosphore en l'honneur de St. Michel (1).

Caviar Tachi est aujourd'hui une pierre appelée ainsi probablement à cause de la ressemblance de sa forme avec celle que donnent ordinairement les *Bakkals* au caviar qu'ils vendent. Caviar signifie en turc du cavial.

Il parait que ce lieu s'appelait anciennement *Mocadion* (2)

Après avoir jeté un regard sur ce rocher baigné par les ondes dont les environs furent un jour témoins du terrible combat de Pollux avec Amycus, je retraçai dans mon esprit

(1) Procope

quelques détails de cette lutte sanglante, telle qu'elle est rapportée par Valérius Flaccus dans son Argonauticon. Voici la traduction de ces passages d'autant plus intéressans qu'ils ne sont pas assez connues.

« Amycus ayant considéré attentivement le jeune homme (Pollux) dont le front et la taille n'avaient rien de terrible et dont le visage offrait à peine les premiers signes de la jeunesse, ne peut s'empêcher de sourire et, en même temps de frémir de son audace . . . .
Qui que tu sois, enfant infortuné, lui dit-il d'une voix menaçante, hâte-toi! La vaine beauté dont ton front est décoré! se sera bientôt évanouie. Crois-tu conserver long-temps intact ce visage si connu à ta mère, toi qui as été choisi parmi tes compagnons iniques pour être opposé à moi? Crois-tu échapper aux mains d'Amycus? Il dit, et déploie aussitôt ses larges épaules et les os énormes de sa poitrine et ses membres horribles entortillés dans des courrois informes. Ce spectacle fait pâlir les Argonautes et jette la surprise dans l'âme même de Pollux; je ne sais quel désir tardif de le présence d'Alcide vient les assaillir. Ils jettent un regard attristé sur les montagnes dont les échos ne répètent plus la voix mâle du héros. . . .
Aussitôt le Bebryce, pareil à un violent tourbillon dans la citadelle bruyante de la Malée, fond sur son adversaire comme un orage impétueux, sans lui laisser le temps de remuer la tête ni les bras. Sans cesse il l'environne et, furieux, le poursuit dans toute l'arène. C'est ainsi que le prudent Pollux ménage ces forces, et, grâce à sa méthode Lacédémonienne, met à couvert sa tête. Mais après avoir vu la furie et l'ardeur de son ennemi s'exhaler en vaines attaques, il commence à s'élever insensiblement contre le géant fatigué et à mettre ses cestes en usage. Ce jour a vu pour la première fois les membres affaiblis d'Amycus tout couverts de sueur et le Bebryce chancelant sur un gouffre aride. Ces lieux, ces peuples ne reconnaissent plus leur roi abattu. Ils s'arrêtent tous les deux pour respirer et retiennent un instant leurs bras. C'est ainsi que

le puissant dieu des batailles, appuyé silencieux sur la lance immobile, réchauffe sur ces mêmes plaines le courage des Lapithes et des Péaniens. A peine s'étaient-ils arrêtés un moment, qu'ils s'élancent de nouveau l'un contre l'autre. Leurs dos retentissent de coups terribles. Une nouvelle force les anime; on dirait que des combattans tout frais se lèvent. Celui-ci est ranimé par la honte, celui-là par l'espoir de triompher d'un ennemi dont la manière de combattre lui est déjà connue. Leurs poitrines fument sous les coups redoublés, les collines privées de sentiers répétent leurs gémissemens. Ainsi lorsque le vigilant Cyclope surveille lui-même les travaux de ses ouvriers et qu'il forge des foudres, les villes retentissent des coups frappés sur l'enclume. Ici paraît le Tyndaride, et, usant de ruse, fait semblant de menacer de son ceste droit son ennemi; celui-ci, trompé par le stratagême, ne dirige que de ce côté ses yeux et ses efforts; mais Pollux fait soudain un mouvement et enlève de la main gauche son adversaire. Aussitôt ses compagnons applaudissent et poussent des cris de joie. Le Bebryce, troublé par un artifice auquel il ne s'attendait pas, s'abandonne à sa fureur et fait entendre une voix de tonnerre. Etonné de son coup hardi, Pollux évite la première explosion de son courroux. L'infortuné Amycus ne sachant comment se soustraire aux coups terribles de son ennemi, se déchaîne contre lui au hasard et sans précaution. Il se précipite protégé par son double ceste, et, jetant un regard sur les fronts joyeux des Argonautes témoins lointains de ce combat, brûle du désir de triompher de son ennemi. Celui-ci s'ouvre un passage à travers cette double arme et rase presque le visage du sauvage Bebryce; mais ses mains dirigées sur la face d'Amycus n'atteignent que sa poitrine. Irrité encore davantage par cette tentative, le fils de Neptune étend au hasard ses bras dans les airs: Pollux, qui s'aperçoit des démarches de son adversaire.... le poursuit et ne lui permet pas de revenir sur ses pas; il le trouble, il le presse, tandis qu'il chancelle; maintenant libre de toute crainte, il fait pleuvoir une grêle de traits sur son dos. Il frappe à

coups redoublés les joues d'Amycus incliné. Déjà le sang coule de ses tempes et voile les airs aux yeux des combattans; il continue à le frapper, jusqu'à ce qu'il parvint à dénouer d'un bras formidable. les liens vitaux par lesquels le cou s'unit principalement aux autres membres. Il pousse avec force son ennemit tombant et, posant son pied victorieux sur le fils mourant de Neptune, «Je suis Pollux, fils de Jupiter et envoyé aux Amycles, dit-il, rapporte ce nom aux ombres étonnées, afin qu'elles l'apprennent dans leurs tombeaux.»

Après avoir rêvé long-temps sur les combats et la mort d'Amycus, je comparai les inclinations barbares de ce monstre avec les vertus de ce Roi qui regardait comme perdu le jour où il n'avait pas fait quelque bienfait. Alors je méditai sur les délices que nous fait savourer la bienfaisance. Quel bonheur que celui d'essuyer les larmes de la veuve et de l'orphelin, de verser un baume consolateur dans les cœurs des malheureux, d'alléger ou dissiper les maux de ses semblables! L'ambitieux cherche la félicité dans les vains honneurs et dans la fumée d'un encens stérile. Le volupteux croit en découvrir le nid au sein de quelques plaisirs qui égalent l'homme à la brute et qui, loin de remplir le cœur de l'homme, y creusent un vide désolant. Le vindicatif le fait consister dans l'assouvissement de sa passion dévorante. Le vulgaire aveugle pense que, fuyant la chaumière du pauvre, le bonheur va s'asseoir sur les trônes, et que plus un trône est caché dans les nues, plus le bonheur s'enchaîne sur ses degrès éclatans. L'esclave croit qu'il est le compagnon inséparable de la liberté et s'étonne, s'il parvient à briser ses chaînes, que le rêve brillant lui échappe. Souvent le Philosophe, las de le chercher en vain, le compare à la pierre philosophale, et conclut que cet hôte mystérieux du ciel n'a jamais rasé de son aile le globe de boue que nous habitons. Ah! pourquoi concentrer la félicité sur des bords escarpés ou au-de là de l'étendue où roulent les astres? Faites du bien à vos semblables, et si vous ne trouvez pas le bonheur, du moins vous saisirez sa plus fidèle image.

57. MÉDITATION

OUSCHA DAGHI (LE MONT GÉANT)

Un savant avec qui j'étais lié par les nœuds de l'amitié m'ayant proposé de faire une course au mont géant, j'acceptai sa proposition avec joie. En m'approchant de cette montagne célèbre, je crus voir s'élever devant moi les monts Taurus des anciens, dont les hauteurs sont couvertes de cèdres, de genevriers, de saviniers. Le mont Ararat aux deux sommets, non loin duquel surgissent les Niphates des anciens, le Liban d'où l'ame croit embrasser le monde, selon l'expression de Volney, enfin le mont Olympe, immobile géant couvert de glaçons comme de vêtemens sublimes, se présentèrent tour à tour à mon imagination. Les ombres lugubres de Balbec et de Palmyre s'élançant, l'une des environs d'Alep et l'autre des alentours de Damas, passèrent ensuite devant moi et me firent rêver sur le néant de l'homme et des empires. Balbec, l'ancienne Héliopolis, me parut fière des ruines immenses d'un temple qui semble avoir été consacré au Soleil, et Palmire ou Tadmar n'offrit à mes regards que quelques colonnes mutilées et quelque murs écroulés, sans cesse frisés par les ailes lugubres de chakals, qui semblent se lamenter sur sa splendeur depuis si long-temps évanouie.

Je gravis insensiblement la montagne du Géant qui s'élève, selon Mr. le Chevalier Andréossy, 186 mètres au dessus du niveau de la mer. Le sommet de cette montagne s'appelait jadis *Nota tou Irakleous* (les dos d'Hercule.) Je visitai le tombeau de ce géant mystérieux ainsi que la petite mosquée y attenante. Ce tombeau est de la longueur de 26 pas et de la largeur de 4. Ce n'est qu'une enceinte entourée, de murailles et plantée des charmans arbustes et de fleurs.

Ecoutons maintenant Mr. Brayer. «J'allai visiter le tombeau du géant sur lequel j'avais entendu raconter tant d'absurdités. Une lampe brûle toujours dans un petit oratoire voisin. Les

Musulmans, ceux surtout qui souffrent de fièvres intermittantes, y viennent en pélérinage, fermement persuadés qu'en attachant un morceau de leurs vêtemens au grillage de la fenêtre de cet oratoire ou aux branches des arbustes qui croissent sur le tombeau du saint, ils y fixeront la maladie dont ils son attaqués et en seront parfaitement guéris.

Selon Mr. J. M. Tancoigne, ce géant est regardé par les Turcs comme un Derviche d'une taille plus qu'humaine.

Mr. Ch. Pertusier nous dit que les anciens appelaient le mont Géant *le lit d'Hercule*, aujourd'hui le tombeau du Géant selon la langue des Musulmans. Il ajoute que cette analogie est assez remarquable.

Mr. Poujoulat, que j'ai déjà cité ailleurs, croit que ce géant estun Santon.

La savante Adélaïde Montgolfier nous apprend que les os d'un géant, suivant les récits des Musulmans, s'alongent sous cette terre.

On voit par ces citations, sans parler d'autres que je pourrais produire, que les étrangers ignorent ce que les Turcs pensent de ce géant mystérieux. (1) Or j'eus le bonheur de trouver dans la petite mosquée (Mesdjid) dont j'ai déjà parlé, un écrit arabe (dont persoune ne parle, que je sache) qui nous apprend clairement la croyance des Ottomans relativement à eette homme gigantesque. Je commencerai par citer l'original que je ferai suivre d'une traduction exacte. Le voici:

Hazihi mevzija Youcha ibni Noun leisse min el havariin vel huve minel nebiia ersele Moussa arzel Roum ve huve ievmu ellezi fi ewelil dgihad katele ehlil Roum, hata ruddu eschemsu kievré ghouroubeha ila yehlussu kiufara esslimou ghaibi chemsi femen enkiere hazihi fehyé talioun fi taribillezi beitel mou-

(1) Il est vrai que Mr. Hammer nomme Josué, ce qui est bien facile pour un orientaliste, puisque Youchà est le nom Turc de Josué; mais il n'entre dans aucun détail. D'ailleurs son ouvrage écrit en Allemand ne peut-être lu que par bien peu d'étrangers.

kaddessi ve i!a iza kâle leisse minel nebiini vel huvé minel hevariine; yezilu imanen vehva amin.

J'y trouvai également la traduction turque de ce morceau. La voici:

Bou mekam nounen oghli hazreti Youcha aleihus selam hevariinden deghil belki nevabiindender. Moussa aleihus selam roum memleketiné gueunderdi. Hala bouki hazreti Youcha ghunlerdén bir ghiun eweli djenkdé roum ehliile djenk éilédi Djenk ider iken ghiunech batdi. Ehli roum itschun hazreti Youcha aleihusselam djenk ider iken ghine ghiunech dahi batdikdensonra doghdi. Roum ehli kourtoulmadi. Hazreti Youcha aléihusselamdan bou moudjizet roum ehli guôrdiler, vaktaki Hazreti Youcha aleihusselam imani talkin eiledi issa, imani kaboul ittiler. Bir kimse erkiek ve dichi inkiar ider issé béiti moukaddesde tarihi varder. Ana baken ve hem nebi oldeoughouna inanàsez.

Dgéziré Moustafà chiakir Hafiz el Kebrez hulefa emrul vassifi bin ikiyuz otouz bir senessindé.

Voici la traduction exacte de ce morceau:

«C'est ici le lieu de Josuè, fils de Noun, lequel (Josué) s'il n'est pas du nombre des apôtres, est du moins rangé dans celui des Prophètes. Moïse l'envoya en Roumélie. Un jour Josué étant occupé à faire la guerre avec les habitans de ces contrées, durant le combat le soleil se coucha. Josué faisant une autre fois la guerre pour ces nations, le soleil, après s'être encore couché, se leva. Les habitans de la Roumélie en purent se sauver. Ils furent témoins de ce miracle de Josué, et lorsqu'il leur prêcha la vraie religion, ils ajoutèrent foi à ses paroles. Que si quelqu'un, homme ou femme, nie ce qui précède, l'histoire en est consignée dans les lieux saints, qu'il la consulte et qu'il se persuade qu'il (Josué) est prophète.

Dgéziri Moustapha Chakir Hafiz de Chypre des successeurs de l'Emir Vassifi l'an 1231.»

Outre l'écrit sus-énoncé, j'y remarquai encore une hymne Turque en l'honneur de Josué. La voici:

Ghiunahkiarem tebahkiarem meded ya Hazreti Youcha!
Nighiahi loutf iilé bak kelma redd ya Hazreti Youcha.
Umidi loutfou ihssaninlé gueldem hakipayé ben
Seli keldem chefi ve moûtemed ya Hazreti Youcha.
Duché kalka guelup daghlardé djurm ilé nihayet kiar
Senen der dgihan itdem mu stened ya Hazreti Youcha.
Mezelet ile guelup der guiahivalan penah itdim
Derru afv ou it ani itmé sedd ya Hazreti Youcha.
Be djiahi Sahibi levlak be haki Hazret Issa
Beni mahzoun itme el meded ya Hazreti Youcha
Ghoubari assitanun didémé keühl djevahir.
Banà bou feiz busyar ta ebed ya Hazreti Youcha
Bou âgiz mudgrimidé kel chefaat rouzi mahcherdé
Houzouri hakdé duehdukdgé meded ya Hazreti Youcha.
Bilindi adem dil ghachehk arche ilé hemser
Anen itschun nuh felek eiler hassed, ya Hazreti Youcha
Selam zar ilé nigh lissan saidé dest guirolassin
Hezreta deruiche kil halili zadéyi ya Hazreti youcha.

127.

Dans l'espoir que la traduction de ces vers ne pourra qu'intéresser le lecteur, je m'empresse de la faire paraître ici.

Au nom de Dieu éternel et sublime.

Je suis un pécheur, un homme dépravé; du secours, ô saint Josué !
Jette un regard de compassion sur moi, ne rejette pas ma prière, ô saint Josué !
C'est dans l'espoir d'attirer sur moi ta commisération et ta clémence que je suis venu me jeter à tes pieds.
C'est toi que j'ai choisi pour mon intercesseur et pour mon patron, ô saint Josué !
Tombant et me relevant, chargé de péchés aussi grands qu'une montagne,
Je suis enfin venu me refugier auprès de toi, ô saint Josué !
Humble, j'ai choisi pour refuge ton grand tabernacle.
Ne ferme pas la porte de ta miséricorde, ô saint Josué!
Par égard pour le haut rang de Mohammed et de Jésus-Christ

Ne permets pas que je sois plongé dans le deuil; du secours, ô saint Josué!
La poussière de ta porte est pour mes yeux un collyre de pierres précieuses,
C'est pour moi une source copieuse et incessante d'avantages, ô saint Josué!
Aie pitié au jour du jugement de ce pauvre pécheur.
Lorsque je m'humilierai en présence du Seigneur, assiste-moi, ô saint Josué!
Ton nom s'est répandu; c'est pourquoi ma joie est aussi élevée que le trône de Dieu:
Voilà aussi pourquoi les neuf cieux me portent envie, ô saint Josué!
Prête volontiers la main à Saïd dont la langue t'a loué;
Fais que le fils de Halil n'ait besoin que de toi.

127.

Maintenant que le lecteur connaît la croyance des Turcs relativement au géant dont le tombeau se trouve sur le sommet de cette montagne, il est bon de l'informer que ce peuple confond les exploits et la taille d'Amycus, roi des Bébryces, avec ceux de Josué. Personne ne doute en effet que le géant question ne fût le terrible Amycus, fils, selon la fable, de Neptune et de la Nymphe Mélie, qui défiait au combat du ceste tous les étrangers qui arrivaient dans ses états et qui finit par devenir la victime de son audace et de sa barbarie, ayant tombé sous les coups du fameux Argonaute Pollux. On voyait sur cette tombe un laurier surnommé *insensé* parce que quiconque coupait un rameau de ce laurier et le transportait dans son vaisseau, jetait par là la discorde parmi les nochers et les passagers, et que la paix ne se rétablissait parmi eux qu'en le jetant dans la mer. (1) Il est vrai qu'on n'est pas tout-à-fait d'accord sur le véritable emplacement de cette tombe, «cependant, dit le Patriarche Costantios, puisque la dite montagne porte, dès les temps anciens, le nom du Géant, ainsi que sa tombe, il paraît indubitable que ce combattant aux bras de

(1) Pline.

Bryarée, après avoir été tué par Pollux, a été enseveli par les Bébryces sur cette montagne, qui est la plus élevée de toutes celles qui surgissent sur les côtes du Bosphore, et cela pour être plus exposé aux regards.»

On raconte que cette tombe célèbre fut découverte, il y a plus de trois cents ans, par quelques bergers du village de Cavak et que le Sultan d'alors, pour les récompenser de cette découverte, leur fit cadeau à eux et à leurs descendans de tous les lieux voisins.

La muraille qui règne autour de ce tombeau, ainsi que la petite mosquée sus- énoncée ont été bâties par le Sultan Osman.

Tout près de là, il y a un couvent de Derviches. Ce sont eux qui font aux curieux et aux dévots les honneurs de la réception. Non loin de là, on voit un puits dont l'eau est excellente. Vis-à-vis de la dite mosquée s'élève un kiosque Impérial, que j'ai également visité et qui m'a paru très agréable.

Outre le concours des dévots Musulmans, il y a beaucoup de promeneurs qui se rendent de tous côtés dans ce lieu charmant, pour jouir d'une des plus belles vues qu'un homme puisse contempler sur la terre. Et si quelqu'un est tenté de nous accuser d'exagération, il n'a qu'à interroger ceux qui ont gravi ce mont incomparable. Je me rappelle qu un officier russe avec qui je gravis une fois cette montagne poussais des cris d'admiration en présence des magnifiques tableaux qui se déroulaient de tout côté devant lui.

Sur une élévation située au nord du tombeau du Géant et à plus d'un quart d'heure de distance de Madgiar Baghtschessi, (1) il existe une espèce de caverne voûtée et revêtue d'herbes grimpantes et sauvages. Elle est construite de briques très-massives et de pierres brutes. Sa longueur est de dix pas et sa largeur de cinq. Le jour entre dans cette caverne par deux vastes ouvertures dont sa voûte est percée. A quelques pas de là, je vis les restes d'un mur, également bâtis de briques et de pierres et recouvert de feuilles sauvages. Quant à la

(1) Voyez la Méditation de ce nom.

porte de marbre dont le Père Indgidgi fait mention, je ne l'ai pas trouvée. Près de là, je vis une citerne souterraine nommée Doumbourdoun souyou, et à quelques pas de la dite citerne, je remarquai les ruines de quelques murs antiques.

Il est très probable que tous ces restes appartiennent à l'Eglise de St. Pantaléon ainsi qu'à l'hôpital, tous deux réparés par Justinien (1)

Quant aux colonnes que P. Gilles a vues dans cette endroit je puis affirmer qu'on n'en voit plus aucune.

Surpris par la nuit dans ces sites enchantés, je levai les yeux au ciel et je contemplai avec enthousiasme cette multitude innombrable des mondes dont le moindre écrase la raison fragile de l'homme. Je m'élançai soudain en idée dans l'étendue éclatante; je me promenai d'étoile en étoile et je baisai respectueusement les traces des doigts qui jouent avec leurs disques pâlissans. Mais à l'aspect de ces masses majestueusement mouvantes, je m'écriai ainsi en les apostrophant: vous éteindrez-vous donc aussi sous la main puissante qui vous sema dans l'étendue, mondes éclatans de beauté, mondes dont mon regard parcourt avec délice les dimensions immenses? que dis-je? tomberez-vous comme de vains atômes sous l'haleine d'Adonaï et irez-vous mêler vos ruines gigantesques avec les ruines, mutilées de la terre? O haleine qui joues avec les mondes comme le fougueux aquilon avec quelques feuilles à son gré fugitives, quel est l'esprit créé qui pourrait mesurer ton incompréhensible puissance? Veux-tu être créatrice? soudain d'innombrables masses mille fois plus colossales que les étoiles les plus spacieuses s'étendent dans l'espace qui s'élargit ou se retrécit selon ta volonté; veux-tu être destructrice? tout-à-coup ces groupes incommensurables s'entre-choquent, et, après avoir fait entendre quelques murmures sublimes, s'écroulent et s'évanouissent, sans même que quelque reste grandiose annonce leur antique manificence. Astre incréé dont aucun aigle ne pourrait soutenir le moindre point lumineux, astre dont

(1) Procope.

le disque impalpable ne connait ni phase, ni éclipse et dont un rayon peut couver mille mondes, absorbe à jamais ma pensée: oui, je veux à jamais te suivre d'un œil respectueux, et quand même la terre ébranlée s'écroulerait avec fracas sur ma tête, elle me trouverait les yeux tournés vers ton front et tout occupé à lire ces lettres augustes tracées en caractères indélébiles: *Dieu.*

58. MÉDITATION

SUTLUDJÉ

M'étant trouvé un jour dans le voisinage de Sutludjé, je m'a cheminai vers cette promenade agréable, en ruminant dans mon esprit un conte oriental que j'ai lu quelque part et dont je veux faire une imitation abrégée, que je diviserai en deux parties. En voici la première: (1)

Le Paradis et la Périe.

Un matin une Périe s'arrêta inconsolable à la porte de l'Eden, ayant prêté l'oreille à une musique qui semblait couler au sein de ce printemps de la vie, tandis qu'elle recueillait sur ces ailes la lumière qui s'echappait de la porte à demi-ouverte, elle commença à pleurer en pensant que sa race infidèle a perdu à jamais ce glorieux séjour. «Qu'ils étaient heureux, s'écria cet enfant de l'air, les esprits purs qui erraient ici, au milieu de fleurs qui ne doivent jamais se faner! Quoique les ardins de la terre et de la mer soient à moi, quoique les étoiles mêmes aient pour moi des fleurs, une seule plante du Ciel efface tout cela. Quoique le lac de la fraiche Cachemir avec son île couverte de platanes qui se réfléchit dans ses ondes soit éclatant, quoique les sources de cette vallée tombent du'ne manière si agréable; quoique les eaux de Sing-Suhai et les flots d'or qui s'y mêlent jettent un vif éclat; il n'y a que les bien-

(1) La seconde paraîtra dans la Méditation intitulée Oumour Yeri.

heureux qui puissent dire combien les eaux du ciel les surpassent en splendeur.

Va ! vole d'étoile en étoile, d'un monde vers un autre lumineux, va aussi loin que l'univers étend sa muraille enflammée, cueille-les plaisirs de toutes les sphères et multiplie-les pendant des années sans fin, une minute du ciel vaut tout cela»

L'ange glorieux qui gardait les portes de la lumière arrêta son essor, et lorsqu'il se fût approché d'elle et qu'il eût entendu ses sons mélancoliques, il laissa couler une larme le long de ses joues et lui dit: « O Nymphe! qui descends d'une race belle, mais égarée, il te reste un espoir; il est écrit dans le livre du destin : La Périe qui apportera à cette porte éternelle le cadeau qui est le plus agréable au ciel, ne sera pas oubliée. Va! cherche le et efface ainsi tes erreurs.» A ces mots, la Périe s'élance plus rapide qu'une comète qui se jette entre les bras du Soleil; mais où doit-elle aller chercher ce présent pour le ciel? Indécise et rêveuse, elle déploie ses ailes et rase ces plages de l'Inde dont l'air doux est comme un baume, dont l'océan s'étend sur des rochers de corail et sur des lits d'ambre, dont les montagnes, impreignées, de la chaleur des rayons du soleil, enfantent des perles dont les ruisseaux roulent de l'or, dont les bocages aromatiques auraient pu être un paradis de Péris. Mais hélas! des rivières coulaient en ce moment rouges de sang humain; les berceaux de ses jardins aromatiques exhalaient une odeur de mort, et l'homme sacrifié par l'homme mêlait sa putréfaction aux exhalaisons suaves qui s'élevaient des fleurs innocentes. O terre du soleil ! quel est le pied audacieux qui envahit ainsi tes pagodes et tes ombrages, qui foule tes idoles et qui veut marcher sur les débris des mille trônes de tes monarques? C'est Mahmoud de Gazna qui est l'auteur de ces scènes désolantes. Il arrive, et les diadêmes de l'Inde ne sont plus que des lambeaux sous son doigt destructeur

La Périe jette ses regards du haut des airs et, à travers le brouillard ensanglanté du champ de bataille, elle découvre un jeune guerrier debout, seul, près de son fleuve natal. Sa lame

ensanglantée reposait dans ses mains et son carquois ne contenait plus qu'une seule flèche. « Vis, dit le conquérant, vis pour contempler les couronnes et les trophées que j'ai conquis» Alors ce jeune guerrier montra en silence le fleuve rouge du sang de sa terre natale, et dirigea, pour toute réponse, le dernier trait qui lui restait au cœur de l'assaillant. La flèche, quoique bien dirigée, manqua son but, le tyran resta debout, le héros tomba. La Périe remarqua le lieu où il reposait, et, lorsque le bruit dés combats se fût évanoui, elle descendit promptement sur un rayon de la lumière matinale et recueillit la dernière goutte, la goutte glorieuse que son cœur a versée avant que son esprit libre se fût envolé.

« Que ce soit là, s'écria-t-elle en s'envolant, que ce soit là le présent que je dois apporter aux portes de la lumière, et Dieu fasse qu'il soit agréé !

« Nous accueillons avec joie, dit l'ange en recevant ce cadeau dans sa main radieuse, nous accueillons avec joie un brave qui meurt ainsi pour sa terre natale. Mais hélas! regarde! la barre de cristal de l'Eden ne se meut pas. Le présent qui doit touvrir les portes du Ciel doit être beaucoup plus saint que cette goutte.»

Déchue de son premier espoir de pénétrer dans le Ciel, la Périe dirige son essor vers les montagnes de la lune et cave ses ailes dans les ondes de ce fleuve de l'Egypte dont la source est cachée pour les fils de la terre. De là, l'esprit exilé s'envole sur les palmiers d'Egypte, sur ses grottes et les sépulcres de ses rois.

Sous quelques orangers dont les fruits et les fleurs livrés au souffle léger des Zéphyrs semblaient folâtrer entre eux, sous ce bereeau frais et croissant formé par le lac Mœris, elle entend les gémissemens d'une victime de la peste terrible qui ragea ces lieux; c'est quelqu'un qui s'était traîné dans cet endroit pour y mourir tout seul. C'était un homme qui, partout où il allait, attirait les cœurs; mais alors il était résolu de mourir en ce lieu, sans aucun témoin, sans être pleuré par personne,

comme s'il n'avait jamais été aimé. Personne n'est là pour veiller à ses côtés, personne pour éteindre le feu qui dévore son sein, avec l'eau de ce lac qui lui paraît si froid.

Pauvre jeune homme abandonné! une seule pensée versait en ce moment funèbre la joie dans son cœur; c'est que celle qu'il a aimée depuis tant d'années, est exempte du fléau homicide; qu'elle est saine et sauve dans les palais de son père, où de charmantes fontaines répandent la fraîcheur.

Mais quel spectacle! qui est celle qui vient à la dérobée visiter ce berceau mélancolique, comme un jeune messager envoyé par la santé, ayant des joues couleur de rose? C'est sa promise. Il la reconnaît à la clarté douteuse de la lune; c'est elle qui préfère mourir avec lui que gagner le monde en lui survivant. Ses bras ont déjà entouré son futur; elle plonge dans le lac glacé ses tresses ondoyantes pour enchaîner son front brûlant. Elle l'embrasse malgré sa résistance, et, en lui donnant un baiser, elle expire auprès de lui.

Dors, lui dit la Périe en enlevant doucement le soupir d'adieu de cette âme évanouie, dors dans *les visions des amours* au sein d'un air plus balsamique que celui où s'élève le monceau funèbre de cet oiseau (1) solitaire qui murmure lui-même le chant de sa mort, et qui meurt ainsi au sein de la mélodie et des parfums.»

Dès l'apparition de l'aurore, la Périe s'élève de nouveau dans les airs et apporte au ciel ce soupir précieux d'un amour pur qui se sacrifie lui-même. Plein d'espoir, son cœur palpite et bat fortement en pensant qu'elle va bientôt gagner la palme de l'Elysée, elle voit sourire l'esprit éclatant au moment où elle lui présente cette offrande: Déjà elle entend les cloches de cristal des arbres de l'Eden dont les sons s'échappent sur les ailes de ce vent d'ambroisie qui souffle du trône d'Allah; déjà elle croit voir les gobelets faits d'étoiles qui entourent ce lac brillant dont les bords reçoivent les ames prédestinées au bonheur éternel, et où elles puisent une eau cristalline.

(1) Le Phénix.

Mais hélas! la Périe infortunée devait être toujours frustrée dans son espoir. Le destin lui défend encore l'entrée du séjour de la félicité; l'immortelle barrière est encore fermée. «Pas encore, lui dit l'ange; en lui voilant à regret cet éclair de gloire l'histoire de cette fille est, il est vraie, écrite en caractères lumineux sur la tête d'Allah; mais, ô Périe! regarde, la barrière de cristal de l'Eden est encore immobile. Ah! le cadeau qui doit t'ouvrir les portes du Ciel doit être beaucoup plus saint que ce soupir! »

Sutlidjé, où j'arrivais insensiblement, est une belle promenade ombragée par un groupe d'arbres sauvages, mais superbes parmi lesquels on voit s'élever un tilleul qui, tout en flattant l'odorat du promeneur par les parfums exquis qu'il exhale, étend avec grâce sur sa tête le voile vert pâle de son feuillage. Tout près de là, une fontaine lui verse son onde limpide. A gauche, vers Madgiar Baghdjesi, on rencontre d'énormes rochers qu'on coupe quelquefois pour les transporter à Constantinople ou ailleurs. A droite, à un certaine distance, une grande quantité de figuiers attirent l'œil par leur fruit succulent.

Je jetai par hasard les yeux sur le charmant village de Bouyouk-déré et j'entrevis les jardins des palais de la mission russe et danoise. Ce dernier est l'un des plus réguliers et en même temps des plus beaux que j'aie vus dans les environs de Constantinople. Il n'y a ni dessins chargés, ni figures compliquées dans ses compartimens; point de confusion, point de labyrinthes. Il est distribué en plate-formes plus ou moins gracieuses. A l'entrée de la première, où l'on monte par quelques degrés, on remarque deux chiens en marbre l'un vis-à-vis de l'autre, l'un desquels déchire un oiseau, qui est de la même matière. Cette plate-forme, qui n'est séparée, comme je l'ai déjà dit, du rez-de-chaussée que par quelques échelons, est partagée en espèce de quarrés longs qui se correspondent avec assez de régularité, une large bordure de buis règne le long de ces quarrés. Justement au milieu de cette plate-forme, on voit quatre bustes en marbre, dont les deux représentent des hommes et les deux autres,

des femmes. Autour des quarrés sus-énoncés, il y a de grands vases de citroniers. Vis-à-vis de la grande porte qui sert de principale entrée, on voit une niche en coquillages dont la partie supérieure offre aux regards un monstre qui vomit de l'eau. Tout près de cette niche, est un double escalier qui conduit à la seconde plate-forme. Sur les bords des murs de cette dernière, on voit plusieurs pyramides en buis. Au milieu de cette levée de terre, existe un beau bassin en marbre rempli de poissons d'eau-douce et entouré de vases pleins de fleurs. Dans le centre de ce bassin, on remarque une naïade en marbre, occupée à se baigner. Tout autour, et à une certaine distance, on voit verdoyer quatre murailles en buis qui se correspondent exactement, et dans des espèces de niches pratiquées dans ces murs de verdure, sont placés quatre autres bustes. A l'extrémité septentrionale de cette plate-forme (ou terrasse), s'élèvent deux autres murs également de buis et une grotte où l'on voit un buste de femme. Vis-à-vis de l'escalier qui conduit à cette seconde plate-forme, on distinque deux rangées de vases contenant différentes fleurs, et aux deux extrémités, deux autres bustes de femmes, également en marbre. La troisième plate-forme est aussi longue, mais beaucoup moins large que les deux premières. Les murs en sont tapissés en partie de roses. A son extrémité septentrionale, près de la porte qui conduit à la montagne, on distingue la statue d'un homme.

La tranquillité qui règne dans le site agréable de Sutludge jadis témoin des fureurs du barbare Amycus et d'autres scènes formidables, le silence qui y domine, silence qui n'est interrompu que par les murmures du Bosphore, me firent rêver sur les avantages de la concorde et de la paix et sur les troubles et la désolation qui sont les compagnes inséparables de la guerre. O concorde ! véritable bienfaitrice des humains, toi dont le front virginal se regarderait comme à jamais profané si la moindre goutte de sang osait le toucher, toi qui n'aimes d'autre bruit, d'autre murmure que celui des vagues expirantes, ou d'une Zéphyr dont l'aile folâtre joue avec les ondes de tes ché-

yeux dorés, salut! C'est toi qui fais consister ton principal bonheur à arracher des mains d'une masse de furieux le glaive sanglant qu'ils enfoncent sans pitié dans des seins innocens ou coupables. C'est toi qui souvent éteins d'un souffle la flamme homicide de la guerre. C'est toi dont la voix céleste étouffe bien souvent les sons lugubres de la trompette avant-coureurs de carnage et de mort. C'est toi qui t'efforces d'éteindre dans leur berceau ces murmures sourds, mais terribles, précurseurs d'orages funestes. Quels sont les spectacles que la guerre déroule à tes yeux? Des torches menaçantes réduisant en poudre des cités naguère splendides, des glaives confiés par la mort à des mains furibondes qui ne cessent de les rougir de sang humain, quelques monceaux de pierres là où s'élevaient des royaumes, de la cendre fumante, jouet lugubre des vents là où s'étalaient la pompe et les richesses, des groupes horribles composés des débris des chars, des tronçons d'épée, des lambeaux de drapeaux des membres sanglans les uns immobiles, les autres encore palpitans. Ah! quel service tu rends à l'umanithé, lorsque ton haleine bienfaitrice dissipe dans les airs ces orages qui couvent tant d'horreurs et de désolation.

59. MÉDITATION

MADJIAR BAGHTSCHESSI

Désireux de voir la caverne célèbre chantée par Valérius Flaccus dans son poëme intitulé Argonauticon, je pris un jour le chemin de Madgiar Baghtschessi. En passant devant les lieux que le terrible Amycus gouvernait jadis, je repassai dans ma mémoire quelques vers d'Apollonius qui roulent sur cet illustre barbare. Les voici traduits librement en français:

«C'est là qu'on voyait des étables de bœufs et la cour d'Amycus, ce roi vaillant des Bebryces. Ce Roi, le plus audacieux des hommes, était le fruit de l'union du dieu des mers avec la nymphe Mélés, qui vit le jour en Bithynie. Il s'était imposé

la loi barbare de ne jamais voir paraître un étranger, sans lui donner des preuves de son habilité à manier le ceste. C'est ainsi qu'il fit périr plusieurs de ses voisins.»

A mon arrivée à Madgiar Baghtschessi, je m'empressai d'entrer dans la caverne décrite par Valérius Flaccus de la manière suivante:

«Litore in extremo speluuca adparuit ingens,
Arboribus super et dorso contecta minanti
Non quæ dona deûm, non quæ trahat ætheris ignem
Infelix domus, et sonitu tremebunda profundi;
Et varii pro rupe metus : hinc trunca rotatis
Brachia rapta viris, strictoque inmortua cæstu,
Ossaque tetra situ; et capitum mœstissimus ordo
Respicias, quibus adverso sub vulnere nullo
Jam facies; nec nomen erat; media ipsius arma
Sacra metu, magnique aris imposta parentis.»

« Sur le bord du rivage parut un vaste caverne couverte d'une croupe menaçante; elle est surmontée de queques arbrisseaux. Jamais la lumière ni le jour, ces dons précieux des Dieux, n'y pénétrent; demeure désolée, elle ne retentit que de bruits lugubres et profonds. Différens cris arrachés à la peur se faisaient entendre dans ce roc formidable. Ici, des bras encore palpitans et serrant le ceste, arrachés à des corps roulans dans l'abîme, de sombres ossemens et des têtes rangées avec un ordre terrible glacent le cœur d'épouvante. Horriblement défurés par des blessures, l'œil ne pouvait plus les reconnaître. Au milieu de la caverne, on voyait sur un autel consacré à son père ses armes redoutables.»

Je pris plaisir ensuite à comparer la description qu'on vient de lire avec celle de l'antre du fameux Caeus esquissée par le cygne de Mantoue de la manière suivante:

«Jam primum saxis suspensam hanc adspice rupem
Disjectæ procul ut moles, desertaque montis
Stat domus, et scopuli ingentem traxere ruinam.
[redacted] submota recessu,

Semihominis Caci facies quam dira tenebat,
Solis inaccessam radiis, semper que recenti
Cæde tepebat humus; foribus que affida superbis
Ora virûm tristi pendebant pallida tabo.»

et je remarquai dans ces deux fragmens, à peu près la même force, la même énergie, à part l'incomparable élégance du chantre harmonieux d'Enée.

C'est ici, me dis-je, c'est dans ce même antre maintenant si paisible, que les intrépides Argonautes épouvantés par les objets sanglans qu'ils avaient sous les yeux, se regardèrent entre eux, sans oser proférer un seul mot. C'est ici aussi qu'encouragés par les paroles du magnanime Pollux, ils briguèrent à l'envi l'honneur de combattre le monstre absent dont l'image les avait quelques instans auparavant glacés d'effroi. Je m'occupai ensuite à parcourir de l'œil l'antre jadis si formidable. Bâti en briques et en pierres très solides, il est aujourd'hui partagé en six enfoncemens, ou niches. Sa longueur est de 14 pas et sa largeur de 12 Du reste, je ne parle que de ce qui est encore debout; mais il existe dans l'ouverture de la caverne quelques traces de murs ruinés qui indiquent qu'elle était jadis bien plus spacieuse qu'aujourd'hui, et qui justifient l'épithète d'*ingens* dont le chantre latin des Argonautes l'a qualifiée. Denys de Byzance fait mention du combat de Pollux avec Amycus « Viennent ensuite, dit-il, les lieux appelés le lit d'Hercule et le Nymphée, nommé de là, le laurier insensé. C'est là, qu'habitait, à ce qu'on dit, Amycus, Roi des Bébryces, qui serait le premier des hommes de son siècle, pour le combat du ceste, s'il n'avait pas été vaincu par Pollux, fils de Jupiter et de Léda. Lors de l'expédition des Argonautes, il défia Pollux et périt dans cette lutte etc. P. Gilles nous apprend qu'il n'a pas vu, dans ce lieu, de caverne telle que celle qu'a décrite Valérius Flaccus. (1) Il est possible, dit-il, que dans le cours de tant de siècles; elle ait été enterrée sous d'autres édifices, ou bien quelle ait été renfermée par les Turcs dans d'autres constructions qu'il n'a pas pu examiner lui-même ou bien encore que ce soit une fiction poëtique, chose qui n'est pourtant

(1) Voyez l'Argonauticon de C. Valérius Flaccus livre IV. p. 345

pas en usage chez les Poëtes Physiciens, dans les descriptions qu'ils font des lieux. (1)

Il est possible que le nom turc de Madgiar qu'on donne maintenant au lieu situé entre Oumour yeri et Ousehia Daghi, dérive de son ancien nom *Arhgyrion*, nommé ainsi, selon Denys de Byzance, à cause des grosses sommes que son acquisition a coûtées. Cependant, si l'on en croit la tradition dont un habitant des lieux-mêmes a bien voulu m'informer, on doit assigner une autre source à la dénomination moderne. «On raconte, me dit-il, qu'il existait du temps du Sultan Sélim, deux autres cavernes assez voisines de celle dont il a été question; or un pâtre eut le bonheur d'y trouver une immense quantité de sequins dont on chargea quinze *maones* pour les transporter à Constantinople et les déposer dans le trésor Impérial. De là, le nom de Madgiar donné à cet endroit.» Ce fait, qui n'est pas impossible, me paraît fort douteux, et je ne balance pas à partager l'opinion de ceux qui croient que le nom turc qu'on vient de voir est une traduction du Grec. Le chemin pavé de cailloux qui mène à Oumour Yeri a été construit par les ordres du Sultan Moustapha III. ainsi que l'une des forteresses qu'on voit en ce lieu; quant à l'autre, qui est unie à la caserne, elle a été élevée par le le Sultan Sélim III. Tout cet espace était anciennement un jardin, de là la dénomination de Madgiar Baghtschessi, ce dernier mot signifiant jardin. Le golfe formé par ce Cap étoit nommé vulgairement Monocolon.

Tout en examinant ces lieux, je levai par hasard mes yeux au ciel et je vis passer un oiseau de proie qui me parut de loin un aigle. Alors je m'empressai de lui adresser l'apostrophe suivante dans une langue plus harmonieuse que la française:

---

[1] Il est cependant hors de doute que la caverne décrite par V. Flaccus est celle dont j'ai fait mention moins quelques différences et quelques changemens qu'il faut attribuer au temps.

ODE

Iddio o l'Aquila Misteriosa.

Aquila, altera e potente reina
Degli animali alati, degli uccelli
Forti, pesanti e snell i
I quali cibansi ognor di rapina;
Tu che si ben conosci l'alta via
Delle regioni u' vol un' alma pia.
Non sei superba, o nò! queste tue luci
Son del disco solar contemplatrici,
Delle saette ultrici
Molto al di là gli artigli tuoi si truci
Rompono in brani i tremanti animali
Pennuti i quali tu, trememda, assali.
Ma l'ala tua alfin oimè! si stanca
Quando tu vuoi innalzarti tropp' alto;
Talor contro un'assalto
E senza possa, e frale la tua branca
La qual talòr vien meno e fà cadere
Una preda che non può sostenere.
Tu sei reina sì, ma sei soggetta
A una più altera, più crudel s'ignora
La qual minaccia ognora
Non solo tè, ma la terra subbietta
Alle secttro di lei, falce tremenda
Ch'ovunque spande la sua luce orrenda.

. . . .

Non sii superba! evvi una aquila tale
Che la potente e vasta di lei branca
Unquanque viene stanca
Quantunque ancora tutti le mortale
Ivi cattivo sia . . . . io dissi poco,
Delle mortal il pondo è per lei un giuoco.

E come tu sbrami un debil uccello,
Dessa tritar quasi un atomo puole,
In giucando, se vuole,
Questo del nulla figlio altero e fello,
Il quale agli occhi nost ri immenso pare
E che dessa, tremenda, puol sbranare.
Più facilmente che noi altri l'ala
D'un scarafaggio, oppur d'un altro insetto;
Ed al di lei cospetto
Sono quasi l'ale d'una cicala
Quelle dei mondi rilucenti i quali
Volando van negli spazj eternali,
Se a lor con cessa vien la libertate
Di far lor vaste e gigantesche ruote
In quelle spiaggie ignote
A noi mortali ch'incalza l'etate,
Che della morte insegue ognor la vena,
E che siam ritti un sol momento appena.
Le di lei luci sono tanto acute
Che dessi tutti in massa riuniti
Ed altri ancora usciti
A milioni alle fauci mute
Del niente mai potrebbono nel cielo
Per lor formar un benche tenue velo!
E delli tempi le nubi più folte
Ch'innanzi a noi, quasi denso stecato
Da man forte innalzato
Rizzate son, per noi vengeno sciolte,
Sian del passato, o sian dello futuro
E trasparenti quasi un vetro puro.
Che dissi mai? per ischifarle invano
L'eternità s'asconderia, tremante,
Nell'abisso vorante
Ed immenso del di lei oceano;
Nulla saria per lor questa barriera
[redacted] l'angelica schiera.

Le di lei penne son così robuste,
Che se di queste sfere od altre mille,
Fuggitive scintille
Al cospetto di lei, fossero onuste,
Lor sembreria codesto immenso pondo
Quello che sembra ad uno vasto mondo
D'un invisibile atomo lo peso,
Ed è tale la loro agilitate
Che dell'immensitate
L'illimitato campo ovunque esteso
Da loro vien trascorso in un momento,
Quasi dall'ale d'un pensier, d'uu vento.
Il di lei nido è quest'immensitade
La quale puòl capirla appena, appena,
Ed alla di lei schiena
Tutti i secoli dell'eternitade
Pajon une nulla od'un pondo leggiero,
Quasi augelin sovra d'un cedro altero.
La di lei prole sono i mondi tutti
Un dì da lei dal sen del niente tratti.
Quando verràn disfatti
E galeggianti sulli vasti flutti
Di quel fiume da noi tempo chiamato,
Ritta sarà sul mondo rovesciato
Tale è quest'aquila immensa, eternale,
Pera la tua superbia, aquila audace!
E se pallido giace
A piè di lei lo fragile mortale,
Fatti tu pur un vel delle tue penne
Nanti l'angel increato e perene.

Bientôt reculant de terreur devant cet aigle mistérieux sous les serres du quel les mondes sont des atômes, je vis surgir, dans ma mémoire, à l'aspect de ces lieux autrefois si redoutables, Amycus et son illustre vainqueur. Puis, d'autres guerriers aussi fameux leur succédèrent. A la fin, transporté

par mon imagination dans l'île de Corse, je me figurai l'enfance du géant moderne dont les bras étouffèrent tant de gloires antiques. Là, je contemplai le nid de l'aiglon dont l'aile devait, en croissant, jeter des ténèbres épaisses sur les têtes de mille héros réputés incomparables et dont la serre se préparait à presser une foudre que devait bientôt remplacer la terre captive. Là, je vis un canon devenir le hochet de celui qui devait jouer plus tard avec la pourpre des rois et s'en servir pour essuyer la poussière de son pied audacieux. Là, j'assistai à la naissance et puis au développement d'un nuage dont les flancs noirs, orageux, s'entr'ouvraient déjà pour vomir des tonnerres contre les rois épouvantés et pâlissans. Là, j'admirai le pied naissant qui devait un jour fouler le squelette de l'hydre révolutionaire pleine d'appas aux yeux de quelques pauvres insensés, qui devait marcher sur les ruines fumantes des empires et parcourir, victorieux, la terre étonnée. Là, je contemplai la main encore débile qui devait plus tard courber la tête vieillie d'un siècle audacieux qui vomissait le blasphème contre celui qui est et déchirer son aile, qui voulait balayer tout Ce qu'il y a de plus auguste, de plus sacré sur la terre. Mais quand je comparait ce colosse à l'Aigle mystérieux dont j'ai déjà fait une faible et pâle description, je le vis métamorphosé en atôme débile et je m'écriai avec Massillon: Dieu seul est grand, mes frères. (1)

(1) Quelques pauvres diables, qui tâchent de répandre le ridicule sur les autres (et ils en sont tellement chargés, qu'il n'y a rien d'étonnant s'ils cherchent à s'en décharger sur les autres), s'imaginent faire de l'esprit en travestissant nos Méditations *Bosphoriques* en Méditations *Phosphoriques*. S'il y avait ici un seul grain d'esprit, nous dirions: où diable l'esprit à-t-il été se nicher? mais une preuve incontestable qu'il n'en faut pas pour faire des calembourgs ou des espèces de calembourgs, c'est qu'ils en font.

60. MÉDITATION

OUMOUR YÉRI.

En m'éloignant du Sutludjé, je continuai ma route jusqu'à Oumour yéri, en rêvant sur la suite du conte dont on a vu la première partie dans la Méditation intitulée Soutludgé (1). La voici.

«La lumière d'Eve reposait doucement sur la terre des roses (la Syrie) et le soleil, semblable à une auréole, embellissait le mont sacré du Liban. dont la tête s'élance couronnée de la majesté des hivers et blanchit, couverte d'un voile éternel de neiges, tandis que l'été orné de roses dort à ses pieds, au sein d'une vallée de fleurs. Quel coup-d'œil pour celui qui du haut des airs contemple le colosse sublime, ainsi que les scènes magnifiques qui se déroulent à ses pieds. Ce sont de beaux jardins, des eaux courantes dont les rives sont enrichies de melons dorés que la lumière du soleil orne, en tombant, d'un coloris plus vif; ce sont des lézards qui luisent sur des murailles délabrées, des bandes nombreuses et éclatantes de pigeons qui se perchent sur les rochers, en agitant leurs ailes que les rayons cramoisis du couchant peignent de mille couleurs différentes; c'est le Jourdain, ce sont des bois tout pleins de rossignols; c'est . . . . mais il serait trop long d'entrer dans tous les détails de ce cadre tout à la fois gracieux et grandiose.

Mais rien ne saurait charmer la Périe infortunée; son cœur est en proie à la tristesse, ses ailes sont fatiguées. Elle voit d'un œil morne le soleil éclairer les ruines d'un temple qui lui était jadis consacré, (2) d'un temple dont les colonnes sublimes jettent encore du haut des airs leurs ombres, comme autant de cadrans qu'un magicien, le temps, a élevés dans le but de compter les siècles.

Maïs heureusement il y a sous cet édifice du soleil une

(1) Voyez la Méditation Soutludgé.

(2) Le temple du Sole[illegible]

amulette cachée de pierres précieuses, échauffées par les feux d'en haut, une certaine tablette scellée par le grand nom de Salomon; la Périe pourra, en épelant ce nom, apprendre si c'est sur la terre ou dans l'océan que se trouve le cadeau, le charme qui doit bientôt rétablir dans les cieux un esprit errant.

Pendant que l'œil radieux du Ciel souriait encore et que les berceaux dorés des jardins du soir n'avaient pas commencé à se faner, la Périe pleine d'espoir vit en volant doucement sur la vallée de Balbec un enfant occupé à jouer et à chanter au milieu de fleurs sauvages dont la couleur était pareille à celle des roses. Ses mains et ses yeux impatiens poursuivaient quelques jolis insectes bleus nommés demoiselles, qui erraient autour des tiges des jasmins, comme autant de fleurs fugitives ou des bijoux volans. A côté de l'enfant qui, fatigué par son jeu, avait fini par s'étendre parmi les roses, elle remarque un homme également las, descendu de son coursier écumant et qui court se désaltérer dans la source rustique d'un petit imaret. Puis, aussitôt que son œil hagard et terrible, où elle pouvait ire plus d'une action atroce, se fut tourné vers ce joli enfant qui était assis sans crainte, la Périe remarqua que la fille désolée, la relique profanée, les sermens inutiles et le seuil souillé par le sang des hôtes! tout y était écrit en caractères aussi noirs que les gouttes damnées qui tombent de la plume de l'ange dénonciateur, jusqu'à ce que la clémence les efface.

Cependant, cet homme du crime, tranquille (comme si l'air embaumé du soir adoucissait son esprit) s'étendit en veillant sur le jeu de cet enfant à la couleur de rose. Chaque fois que son regard tombait par hasard sur cette innocente créature, son coup d'œil sombre rencontrait le regard joyeux de l'enfant, semblable à ces torches qui, ayant éclairé toute la nuit des sites impurs, rencontrent les rayons glorieux du matin.

Mais quel est ce bruit? l'invitation à la prière du soir, partie des mille minarets de la Syrie, s'élève doucement dans les airs. Aussitôt l'enfant se lève de son lit de fleurs et s'agenouillant sur le gazon odorant, le front tourné vers le midi,

il bégaie le nom de l'Eternel avec toute la pureté de ses lèvres de Chérubin. A le voir, les yeux et les mains tournés vers la voûte radieuse des cieux, on le prendrai pour un enfant égaré du Paradis, tombé sur cette plaine fleurie et soupirant après sa patrie céleste. Ah! quel spectacle! Ce ciel, cet enfant, c'était une scène qui aurait pu arracher quelque soupire même cet Eblis éternellement orgueilleux, en reveillant dans son esprit le souvenir de sa gloire évanouie et du calme don il jouissait lorsque l'aile du crime n'avait pas encore frisé son front farouche.

Mais quelles furent à cette vue les émotions de l'homme malheureux qui reposait dans ces lieux, lorsque sa mémoire eût déroulé à ses yeux tant d'années de crimes et de querelles emportées par le sombre torrent de sa vie! « Il fut un temps, dit-il avec une humilité profonde, il fut un temps, ô! enfant béni! que, jeune et pur comme toi, je levais aussi mes regards au Ciel et priais avec la même innocence; mais maintenant... » Alors il inclia sa tête, et ced oux espoir, ces sentimens délicieux qui s'étaient envolés loin de lui dès le temps de son enfance retrouvèrent la porte de son cœur, et des larmes mouillèrent ses paupières. Quelles étaient douces ces larmes d'une sincère contrition! Il savoura, en les versant, ces émotions délicieuses, cette joie innocente inconnues au coupable.

« Voici, dit alors la Périe, une goutte semblable à celle qui tombe du ciel, à travers l'air embrasé du mois de Juin sur l'Egypte (1) et dont l'influence et si douce qu'elle dissipe toujours en tombant la contagion homicide et qu'elle ramène la santé sur la terre et dans les Cieux! Ah! n'est-ce pas ainsi, homme pêcheur, que tombent les larmes précieuses de la pénitence? quoique ton cœur soit le nid des fléaux dévorans, une seule goutte du ciel les dissipe. »

Alors elle le vit agenouillé à côté de l'enfant et priant humblement, tandis que le même rayon luit sur le coupable et sur

(1) C'est le Nucta ou la goutte miraculeuse qui tombe en Egypte précisément le jour de St. Jeané, au mois de Juin et qu'on suppose avoir la vertu d'arrêter la contagion.

l'innocent et que des hymnes de joie proclament dans les Cieux le triomphe de cette ame convertie.

Ils étaient encore à genoux lorsque le disque doré de l'astre du jour avait disparu. Alors une clarté beaucoup plus suave que celle qui provient du soleil et des étoiles descendit sur la larme douce et encore chaude qui mouillait la joue du pénitent : un œil mortel n'aurait vu dans cette lumière qu'une lueur passagère du nord, ou un météore, mais la Périe enchantée y reconnut un sourire brillant que l'Ange jeta des portes du Ciel pour saluer cette goutte, avant-courrière de la gloire dont elle allait jouir

O joie ! ô bonheur éternel ! s'écria-t-elle, ma tache est accomplie, les portes sont franchies et le Ciel est déhors ! Oh ! quelle félicité ! je suis à toi, je suis à toi, deux Eden ! Oh ! que les tourelles de diamant du Schadukiam (1) et les berceaux des jardins embaumés, d'Ambérabad sont obscurs et sombres.

Adieu ! odeurs de la terre qui vous évanouissez comme le soupir d'un amant ! Je dois jouir maintenant à l'ombre du *Touba* dont l'odeur est l'haleine de l'éternité.

Adieu! fleurs évanouies [qui avez jeté un éclat si rapide] de ma guirlande éclatante. Ah! que sont les fleurs les plus brillantes qui se soient jamais épanouies, en comparaison du lotus qui croit à côté du trône d'Allah et dont une ame cueille les fleurs sur chaque feuille ? Oh! délices éternelles ! ma tache est achevée; les portes sont franchies et le ciel est déhors ! »

C'est en ruminant ce conte charmant, ouvrage d'un poëte distingué, que je me trouvai à Oumour Yeri. Cet endroit, connu anciennement sous le nom de Moucaporis, jouit d'un situation très agréable. On y transporte de la chaux de Kiretcsh bournoù. L'eau qu'on y trouve est excellente.

Selon un auteur peu connu, le golfe de Moucaporis fut nommé ensuite Drepanon. Denys parle de cet endroit en pas-

(1) C'est le nom d'une province dans le royaume du Dginistan ou la terre des fées. Amberabad est un autre ville du même royaume

sant: « Après le laurier insensé, dit-il, vient un golfe très-profond nommé Moucaporis, du nom d'un Roi de Bithynie. » Il ajoute qu'il y a un port excellent.

Mr. Ch. Pertusier se trompe doublement relativement à ce lieu, 1° en le décorant du nom de village, 2° en l'appelant Oumour yeni, au lieu de Oumour yeri. Du reste, ce n'est pas pour chicaner cet écrivain élégant, mais généralement peu au fait des antiquités de Costantinople et de ses environs, que j'ai cru devoir relever ces inexactitudes, mais pour l'instruction des voyageurs. Mr. J. Hammer appelle aussi mal à propos cet endroit Oumour köi [das dorf Ou mour köi] (1).

Tout en parcourant ces lieux paisibles, je jetai mes regards sur le charmant village de Bouyouk-déré qui se déploie au couchant avec une grâce inexprimable, et sur celui de Thérapia chanté par Yacovaki Rizo en vers mélodieux. En attendant, les ondes éclatant[illegible] venaient mourir à mes pieds, en faisant entendre un m[illegible]re favorable à la rêverie. Une foule de goélans les fr[illegible]ent de leurs ailes pesantes. Tout-à coup, quelques daup[illegible] au dos voûté s'offrirent à moi. Ils se montraient un instant, se plongeaint ensuite au sein des ondes qu'ils soulevaient avec beaucoup de bruit et reparaissaient à une distance assez considérable. Cet aspect me rappela le dialogue de Neptune et des Dauphins qu'on rencontre dans les œuvres de Lucien. Le voici: « Nept. Je vous aime Dauphins, et vous engage à continuer votre amour et votre fidélité envers le genre humain. Dauph. Il ne faut pas s'étonner, Neptune, si, ayant été des hommes, nous avons de l'amour pour les hommes. — Sans mentir. je veux du mal à Bacchus, de vous avoir ainsi métamorphosés après sa victoire. Il devait se contenter, à mon avis, de vous assujetir, comme il fit les autres peuples. Mais contez moi un peut l'aventure d'Arion; car pour Mélicerte, je sais que vous le passâtes à Corinthe lorsqu'il se fut précipité avec sa mère enbas des rochers Saronides.

---

(1) Voir son ouvrage intitulé Constantinopolis und der Bosporos vol II page 288.

— Comme Arion était fort aimé de Périandre, pour l'excellence de son art, il demeurait ordinairement en ce lieu; mais lorsqu'il fut devenu riche, il lui prit envie de retourner à son pays, pour y faire montre de ses richesses. Après s'être donc embarqué dans un navire, les matelots, gens sans humanité, le voulurent jeter dans la mer, pour avoir son bien, mais il les pria auparavant de lui laisser faire son oraison funèbre et chanter quelque élégie sur la lyre; puis s'étant lancé dans la mer avec ce qu'il avait de meilleur, les Dauphins, qui étaient accourus à la douceur de son harmonie, le sauvèrent et je le portai moi-même sur mon dos jusqu'à Ténare.»

Je détournai à la fin mes regards de la masse mouvante qui couve dans ses profondeurs des myriades de poissons exquis et les fixai sur le village pittoresque de Thérapia et surtout sur celui de Bouyouk-dété dont les beautés ne se présentent jamais sous un aspect aussi enchanteur, que lorsque l'astre cher aux ames mélancoliques jette sur les flots qui caressent ses rives les pâles torrens de ses rayons. Je me sentis pénétré d'une émotion profonde, en présence d'un cadre aussi délicieux. Malheur à l'homme insensible! m'écriai-je alors. Le génie a beau lui apparaître dans tout son éclat, il trouve en lui un spectateur stupide et glacé. Il s'endort aux sons de la lire qui souvent murmure sous les doigts immortels des grands poëtes, et le pinceau ravissant de Raphael ne saurait le tirer de son apathie. Automate ambulant, il contemple d'un œil sec les merveilles étonnantes de la création et les palpitations d'un cœur aimant, qui tirent des yeux de l'homme sensible des larmes dont rien n'égale la douceur, ne sauraient remuer son ame infortunée. L'homme insensible ne vit pas: il rampe, il végète; on dirait que la main glacée du philosophisme moderne s'est appesantie sur sa tête. Oh qu'il est différent le sort de celui dont la sensibilité fait le trait caractérisque! La voûte céleste qui s'étale à ses yeux avec toutes ses pompes, avec toute sa majesté, avec tout son éclat, la mer qui déroule à ses pieds avec grâce ses flots azurés, la terre qui s'offre à lui parée de

toutes les beautés qu'une main libérale a semées dans son sein, l'oiseau qui fait entendre, en volant sur sa tête, son doux ramage, l'arbre dont un vent balance majestueusement dans les airs la chevelure ondoyante, le ciseau qui sous une main inspirée enfante des merveilles sur lesquelles le temps n'a pas de prise, la voix qui du haut de la chaire ou de la tribune, tonne contre les vanités de la terre ou contre les forfaits du scélérat, la lyre qui arrache si souvent l'homme infortuné à cette vallée de larmes et le transporte dans des espaces d'où cet univers paraît un atôme errant au gré des vents, le premier rayon de l'aurore qui jette un jour douteux sur la face terrestre, le rideau lugubre derrière lequel la nuit cache le créé assoupi, l'apparition réelle ou idéale d'un ange terrestre dont les traits délicieux s'embellissent encore à travers le prisme de l'imagination ou de l'amour, les larmes de l'orphelin et les plaintes de la veuve, tout en un mot, le touche vivement et fait palpiter son cœur. Il est vrai que les maux qui abondent dans ce point orageux de la création y tracent des vestiges bien plus profonds que dans l'ame du Stoïcien; mais quelle compensation ne trouve-t-il pas dans les émotions délicieuses qu'il ne cesse de sentir? Quelle consolation pour lui, lorsqu'il pense qu'elles ne sont souvent que les suaves avant-courrières de ces voluptés inextinguibles que savourent, en présence du trône éternel, ceux dont les mains ne se sont étendues ici-bas que pour répandre des bienfaits et pour essuyer le pleurs des malheureux!

61. MÉDITATION

SERVI BOURNOU

Un matin, je pris la direction de Servi bournou. En attendant, mon œil dirigé vers le ciel voyait planer des masses de nuage affectant plusieurs plis différemment nuancés et s'élargissant ou se retrécissant au gré des vents légers qui les chas-

saient mollement devant eux. Plus loin, vers le midi, d'autres couches de nuées grisâtres, qui laissaient percer de temps en temps l'azur encore pâle du ciel, contrastaient avec les premières tant par leurs formes différentes que par leur couleur sombre. Leurs sommets et leurs flancs attiraient le regard par d'incessantes variations. Le même groupe qui figurait un instant auparavant un rocher vaste, s'élargissait peu après et affectait la forme d'une montagne sourcilleuse. Le moindre caprice des vents reculait ou retrécissait les bornes de ce mont aérien et mobile, comme la volonté d'un conquérant resserre quelquefois ou élargit les limites d'un empire. Je me baissai un instant, et puis, en fixant de nouveau mes regards sur le même point du Ciel, je vis la montagne mouvante s'écrouler et former de ses ruines un géant énorme. Ainsi se succèdent souvent sur la terre les chimères et les illusions! Quelques reflets de lumière colorant la partie qui représentait la tête du colosse, semblaient la revêtir d'une auréole éclatante. Poursuivi par d'autres groupes de nuages, le géant reculait lentement comme le fier Ajax assailli par des cohortes nombreuses de Troyens. Sa main informe semblaiet tenir une massue; on dirait qu'il allait fondre sur la terre. Ainsi variaient sans cesse, comme la scène du monde, ces nuées flottantes. C'était un océan dont on voyait se dessiner dans le lointain les vagues; c'étaient de superbes arcades; c'était une rivière dont je croyais voir couler l'onde inconstante; c'étaient des monstres qui semblaient fondre les uns sur les autpes avec l'impétuosité des monstres à face humaine car le vent qui venait de se renforcer hâtait leurs mouvemens. Ces nuées différemment nuancées se répétaient dans l'onde légèrement agitée du Bosphore, qui se déployait dans quelques endroits comme une nappe de couleur rouge foncé, et présentait à l'œil, à une légère distance, une étendue grisâtre.

A mesure que japprochais du cap qui porte le nom de Servi bournou (cap aux cyprès); j'admirais le panorama qui s'offrait à mes regards. Au couchant, le vaste village de Bouyoukdéré se présentait en amphithéâtre. Des maisons groupées sur les [illegible]dantes collines, d'autres

groupées sur les flancs et sur les crêtes de verdoyantes collines, d'autres maisons charmantes flanquées de jardins dont quelques unes sont séparées par des tilleuls, qui balancent entre elles leurs rameaux oderans; de belles forêts composées de platanes, de marronniers, de châtaigners, de sapins et assises sur le penchant de hautes montagnes couronnées de cyprés, et, plus bas, des vignes qui s'étendent jusque derrière les maisons; une prairie délicieuse située à l'extrémité mérédionale de la vallée du village et verdoyant entre des collines riantes; d'autres montagnes plus hautes et dont la cime domine les monts qui s'étendent jusqu'aux maisons: voilà ce qui captive le plus le regard qui se promène sur le village de Bouyouk-déré. Au midi, j'admirais Thérapia dominé par de vertes forêts et embelli par son golfe encaissé entre des monts délicieux et plus loin, vers le nord de Thérapia, une chaîne de montagnes dont les flancs, les croupes et les cimes affectent différentes formes et qui s'étendent jusque derrière la vallée célèbre de Bouyouk-déré. Au nord enfin, d'autres chaînes de montagnes rocailleuses se retrécissaient sur les deux côtes de l'Asie et de l'Europe et allaient présenter leurs sombres flancs aux flots murmurans de la mer noire.

Après avoir recréé ainsi ma vue, je cherchai dans ma mémoire quelques souvenirs puisés dans les livres orientaux et relatifs à quelque grand personnage de l'antiquité Ce fut le Patriarche Abraham, tel qu'il est décrit par les Musulmans, qui s'offrit alors à mon esprit. Ce Patriarche est connu parmi les sectateurs de Mohammed, sous le titre de Khalil Allah, l'ami de Dieu. Dans le Chapitre du Courann intitulé *Nissa* (femmes), il est dit que Dieu prit Abraham pour son ami. C'est peut-être à la source de la dénomination de Khalil Allah ou simplement de Khalil que les Musulmans donnent à Abraham. Quelque respect qu'il attachent à ce nom, ils ne laissent pas de prétendre que celui de Halil, (chéri et favori de Dieu) dont il désignent Mohammed, l'emporte sur celui de Khalil, qui signifie ami familier « Ils disent (ce sont les paroles de Mr d'Herbelot)

que le degré d'amitié avec Dieu, auquel Abraham est arrivé, est seulement une conformité de volonté en toutes sortes d'états avec celle de Dieu, mais que celui de la prédilection qui convient à Mahomet, est un état de charité consommée par laquelle celui qui a le bonheur d'y arriver se perd entièrement dans la chose aimée et ne subsiste que dans elle, si tant est qu'elle ait encore une substance propre.» La grande supériorité qu'ils accordent à Mohammed sur tous les Prophètes est clairement exprimée par deux vers persans dont voici le sens: « Abraham n'était qu'un officier de l'armée du Prophète et le Messie, le maître de cérémonie de sa Cour.» Si les anachronismes sont permis aux poëtes, il me semble que l'auteur de ce distique pousse cette permission jusqu'à la licence. Dans le Chapitre du Courann qui porte le titre de *Houd*, on lit ce qui suit. « Lorsque mes anges se présentèrent à Abraham, pour lui apporter une bonne nouvelle, ils le saluèrent; il leur rendit le salut, et croyant que c'étaient des étrangers qui cherchaient chez lui l'hospitalité, il leur fit servir un veau rôti; mais, voyant qu'ils ne voulaient pas manger, il fut saisi de crainte; alors les anges lui dirent: Ne craignez pas, nous venons de la part de Dieu vers le peuple de Loth.»

Il y a chez les Orientaux une tradition d'après laquelle le Démon jetant un jour les yeux sur le cadavre d'un homme lancé par les flots sur le rivage, cadavre que se disputaient les bêtes fauves, les oiseaux carnassiers et les poissons, l'esprit malin jugea l'occasion favorable pour tenter les hommes sur la résurrection. «Comment, se dit-il, pourront-ils comprendre que les membres de ce corps mort ainsi divisés dans le ventre de tous ces animaux, pourront se réunir pour former le même corps, au jour de la résurrection universelle? Dieu, pénétrant les intentions perfides du tentateur, donna ordre à Abraham de se promener dans ce même lieu. Ce Patriarche s'y étant rendu, l'esprit malin se présenta à lui sous la figure d'un homme confus et lui dévoila son doute relativement à la résurrection. Abraham lui répondit: « Votre doute est-il raisonnable? Celui

qui peut tirer du sein du néant tous les parties qui constituent ce corps, ne pourra-t-il pas les retrouver dans les lieux où elles sont dispersées, pour les rapprocher et les réunir? Le potier brise en petit fragmens un vase de terre, et puis, s'il le désire, il le refait de la même terre.»

On trouve dans le Courann quelque chose de semblable. Dieu, y est-il dit, dit à Abraham: « Preuds quatre oiseaux, mets les en morceaux et porte les parties ainsi séparées de ces volatils sur quatre montagnes différentes; puis appelle-les et tu verras que ces oiseaux viendront tou à toi.» Si le plan de mon ouvrage me le permettait, je ferais ici paraître, pour divertir le lecteur, différentes gloses des interprêtes du Couraun relativement à ce passage; mais je tomberais par là dans des longueurs, je me conteuterai de dire qu'ils prétendent que ces quatre oiseaux étaient une colombe, un coq, un corbeau et un paon. Et il y en a qui soutiennent que l'imagination n'aime pas à se loger sous les *Calpacs* !

Le cap de Servi bournou, qui était anciennement connu sous le nom d'Etoricon et qui était alors informe et scabreux, est orné de jolis cyprès, et c'est ce qui a donné lieu au nom turc *Servi Bournou* (cap aux cyprès). Celui d'Etoricon, ou de Aëtoricon provient de sa figure (1). On m'a dit qu'on a trouvé il y a quelques années, en ce lieu, d'anciennes monnaies, un marteau de fer et d'autres instrumens anciens.

C'est ici que s'élève une pierre monumentale portant d'un côté la date du départ des troupes envoyées en 1833, par S. M. l'Empereur Nicolas au secours des Turcs alors menacés per les armées victorieuses de Mehemet Ali, et sur le côté opposé une inscription turque en quatre vers que j'ai traduite en français de la manière suivante :

«L'oiseau des Czars rasa cette brillante plage.
Que ce roc colossal se dresse en monument
Pour raconter aux temps son paisible passage
Et figurer l'accord de l'aigle et du croissant.»

---

(1) Denys de Byzance

Dans cette traduction j'ai dû faire quelque changemens. Le premier vers du quatrain turc qni ne consiste qu'en ces mots; «Moussafir gueldi guitdi askieri roussi» c'est-à-dire l'armée russe est venue en hâte et puis s'en est allée» dont le style est simple et presque plat et qui n'est pas même en harmonie avec les autres vers de l'original, dont le style est baucoup plus relevé, ce premier vers, dis-je, exigeait absolument quelque embellissement. C'est pourquoi j'ai voulu l'anoblir par cette métamorphore «L'oiseau des Czars rasa cette brillante plage.» J'ai également embelli le troisième et le quatrième vers du quatrain. Du reste, les orientalistes qui ont eu quelque indulgence pour mon imitation et qui connaissent la grande difficulté qu'il y a à rendre quatre vers turcs par quatre vers français, m'ont su gré des changemens que j'ai jugé indispensable d'y faire.

C'est précisément dans l'endroit où s'élève aujourd'hui cette pierre, qu'il y avait alors une grande tente où le général Mouravieff, commandant en chef des troupes russes dont il a été question, allait ordinairement reposer vers le tard des fatigues de la journée. Souvent il faisait exécuter des airs militaires aux bandes de cette petite armée composée d'environ dix mille hommes. C'est aussi dans ces environs qu'avait lieu l'exercice journalier qu'on faisait faire aux soldats russes. Outre le général en chef, dont les talens sont généralement connus, il y en avait deux autres dont l'un avait son camp établi sur le penchant d'une montagne qui s'élève à une certaine distance de Selvi Bournou, Ce dernier, que j'ai particulièrement connu, est un homme qui unit d'excellentes qualités à beaucoup d'instruction. Quant aux officiers de génie, ils furent envoyés à Anadolou Cavak d'où ils faisaient des excursions dans les batteries d'Asie pour en prendre les plans. [1]

Tout en parcourant le cap de Servi bournou, qui se mire

(1) Voyez la note 10. à la fin de cet ouvrage relativement aux officiers de la quarantaine établis aujourd'hui a Servi bornou.

dans les flots du Bosphore, qui poussaient alors à ses pieds des cris étouffés, je cherchai quelque scène lugubre qui fit diversion à celles que j'avais alors sous les yeux. Tout-à-coup je me figurai à Paris, sur le seuil de l'Eglise de Sainte Madeleine. Je me représentai ce temple tel qu'il s'offrait à l'œil épouvanté quelque temps après la révolution sanglante, sous le soufflle de laquelle la France allait être changée en un monceau de ruines. J'entrai; des colonnes sans chapitaux, des peristiles dénués de lattis, de murs fendus, tout m'y parut empreint des fureurs de l'anarchie. J'avançai et me trouvai au milieu d'un sombre cimetière. Les jeunes peupliers qui l'ombrageaient,la sombre verdure dont il était ceint, des bois,d'ifs de sapins, de cyprès entre mêlés de saules qui s élevaient sur des collines plus ou moins hautes, quelque statues énormes qui se dressaient devant moi, tout me parut humide de sang humain, tout me parut se lamenter suc les horreurs causées par les Cannibales révolutionnaires. A chaque pas que je faisais,je heurtais du pied l'abime creusé sous les pas de la France, et j'en retirais des sons capables d'inspirer de l'effroi aux fauteurs les plus effrontés de l'anarchie. C'est en vain que je fermais les yeux pour ne pas voir mille spectres sanglans dont la foule gémissante m'entourait en me pressant de tous côtés. Les ombres plaintives des Vergniaud, des Malherbes, des Baylli, des Boucher, semblaient vouloir m'étreindre dans leurs bras livides. Je marchais, en attendant, et je gravissais des collines sur lesquelles quelques saules jetaient une ombre lugubre, et je croyais entendre se mouvoir sous mes pieds des cendres qui, lorsqu'elles étaient encore debout, disposaient d'une geste du sort de peuples sans nombre. Alors il me sembla ouïr les hurlemens des monstre en habits de juges qui décrétèrent la mort du meilleur des Bourbons. Alors je crus voir l'infâme Hébert, le misérable calomniateur Fouquier Tinville, le perruquier, le vil menuisier, le peintre et le recors qni prostituèrent le siège de Juge jusqu'à s'y asseoir et qui n'eurent pas honte de condamner l'innocente Marie-Antoinette. Quoi donc? me dis-je; ces insensés qu'on nomme anarchistes [illegible] yeux que

pour voir les excès du despotisme? deviennent-ils tout-à-coup aveugles et stupides lorsqu'on présente à leurs regards ce monstre sanglant à qui ils donnent niaisement le nom mielleux de liberté? (1) *Etrange liberté* que celle qui *enchaine* des milliers de têtes sous la guillotine homicide! Eh quoi! cet esprit de vertige qui s'est emparé de la France ne s'évanouira-t-il que lorsque ce vaste royaume sera enseveli tout entier dans des torrens de sang! Venez anarchistes de tous les pays et de tous les temps, réunissez-vous dans le cimetière de St Madeleine et ne reculez pas, si vous le pouvez, devant tant d'innocentes victimes de la rage exterminatrice de vos semblables. Contemplez les hauts faits de ceux à qui vous prodiguez le doux nom de frères et apprenez une fois que lorsque la Religion s'envole loin d'un royaume, il se change en un cimetière tel que celui de St Madeleine.

62 MÉDITATION

HUNKIAR ISKELES IS

«Et toi aussi tu tombas des hauteurs d'un trône qui, en se dressant sous ta main ensanglantée, devint, d'imperceptible qu'il était au commencement, l'épouvantail des trois parties du monde. Etre difforme et hideux devant qui s'écroulaient les empires et qui moissonnais, en passant, les générations, tu as

(1) Au lieu de jeter un voile d'airain sur les horreurs de la république la plus niaise, la plus sanglante, la plus misérable qu'on ait vu surgir sur la terre, des Parisiens imbécilles nous parlent en grasséyant de leur *immortelle assemblée nationale*, et cela dans un siècle où l'on s'efforce d'abolir la peine de m o t! Si lachétive et dévorante existence de cette assemblée *immortelle* et *défunte* s'était prolongée quelque temps encore, il est plus que probable que ses stupides admirateurs en auraient salué la splendeur du haut de l'échafaud.

été toi même moissonné par la faux inexorable du squelette qui foule également sous son pied le roi et l'indigent, l'insensé et le sage. L'Egypte, la Mésopotamie, une partie de l'Inde, les Parthes, les murs de la Chine avaient successivement plié devant toi. Ta main ne voulait d'autre jouet que la pourpre des Princes. Te souvient-il des temps où le glaive étincelait dans cette main formidable? Alors les étendards se succédaient sur ta tente, au moment où le cités allaient fléchir devant toi. Alors tu savais courber la tête de l'audacieux Béyazıd qui t'avait prodigué le dédain et l'insulte. Tu marchais, et tout tremblait devant toi. Maintenant qu'as-tu fait de tes trophées, de ton éclat, de ta puissance? Maintenant que reste-t-il de toi sinon quelques os fétides, un sombre tombeau, un peu de cendre? « Voilà les réflexions qui s'offrirent à mon esprit un jour que, dirigé vers Hunkiar Iskelessi, je lisais, chemin faisant, un *Mesnévi* turc composé à l'occasion de la mort du fameux Timour lenk (Tamerlan.) « Le globe que nous habitons, y est-t-il dit, tourne semblable à un moulin à vent, et tantôt) c'est la joie, tantôt c'est la douleur qui guide son cours. Est-il un seul instant conforme à tes désirs? tu le verras mille fois contraire à tes volontés. Tes regards se fixent-ils sur quelqu'un qui est aujourd'hui fier de sa puissance? regarde-le le lendemain; tu le verras désespéré; que dis-je? tu le chercheras dans la tombe. »

Arrivé à Hunkiar Iskiélessi, (échelle du Grand Seigneur, je jetair, pour chasser les idées lugubres qui m'obsédaient, les yeux sur cette plaine magnifique pompeusement décrite par M. Ch: Pertusier. Assis sous un tilleul dont les rameaux couverts de fleurs odorantes s'agitent avec grâce près du rivage, j'admirai la vaste prairie ça et là tapissée de marguerites, d'anémones, de tubereuses, de violettes et autres fleurs, qui se déployait devant moi. Mais loin d'être le seul contemplateur de cette nature enchanteresse, je vis à quelques pas de moi différens groupes de musulmans qui tous croupis sur ces beaux tapis de verdure, semblaient émerveillés devant ce cadre divin.

Je m'aperçus que l'un d'eux se préparait à égayer la compagnie par quelque chant harmonieux, et, prêtant l'oreille à ses accents, j'entendis les vers qui suivent :

« Achken chérabin vir bana
Ta kalmassoun havf redja
Endichélerden kil reha
Messr umidin sakiya
Nan istemèm, ab istemème
Assaichi hab istemèm
Yaran ahbab istemèm
Achken mider bess bana.
Né chems taban istérem
Né akl né hal istérem
Ben achk djianan istérem
Olssoun bou djian kourban ana.
Achkile mehrem kil beni
Hamrilé pur dem kil beni
Chevkétinlé hem dem kil beni
Older bana zevk u séfa
Alem missal tour der
Her zéressi pur nourder
Achkinle djian messrourder
Koï Hakhi bou chehvetléri hem devleti izetléri
Terk eilé hem lézetléri itsch hamri achki daima. »

« Verse-moi le vin de l'amour
Jusqu'à ce que toute crainte, tout espoir, s'évanouissent de mon cœur.
Délivre moi de tout souci
O échanson ! moi qui suis ivre de ton espérance.
Je ne demande ni pain, ni eau,
Je ne veux pas le repos du sommeil,
Je ne veux ni compagnons, ni amis,
Ah ! ton amour ne me suffit il pas ?
Je ne veux ni le soleil radieux,
Je ne veux ni l'esprit ni un état brillant,
Je ne [redacted] bien-aimé

Que mon cœur lui soit sacrifié !
Unis-moi à toi par les liens de l'amour,
Vivifie-moi par le vin.
Fais de moi par ta clémence, un compagnon inséparable;
Ce sont là tous mes plaisirs, c'est là toute ma jouissance.
Le monde est semblable au mont Sinaï.
Chacun de ses atômes est plein d'éclat,
Ton amour répand la joie dans les cœurs.
Loin de toi, ô Haki! (le nom de l'auteur) les désirs charnels, la grandeur, la pompe!
Abandonne toute espèce de délices et bois sans cesse le vin de l'amour.

Après avoir entendu ces vers qui, tout en ayant l'air d'une chanson bachique, d'un chanson anacréontique, ne sont au fond, du moins d'après mon opinion, qu'une pieuse allégorie, je me levai et je parcourus cette prairie célèbre. Il parait que cet endroit là est la Gronichia dont Denys fait mention; mais, ce qui déroute un peu le voyageur, c'est que ce même écrivain place ce champ bas et uni qu'il nomme, comme on vient de le voir, Gronichia, après le golfe d'Amycus, tandis qu'il est situé entre l'ancien Aetoricon [Servi Bournou] et ce golfe. Il est moins probable que cette vallée fût l'ancien *Nymphæon* du Bosphore, comme on le voit dans l'ouvrage du Patriache Constandius; car Denys place ce Nymphæon après le lit d Hercule, [le mont Géant.] Quoi qu'il en soit, Constandius prétend qu'il y avait dans ce Nympæon, du temps des Empereurs Grec, des palais d'été nommées *Tou Miloudhiou.* Cette plaine aboutit à une charmante vallée qui va mourir à la promenade nommée *Tokat Baghtschessi.* C'est là que le Sultan Suleiman I. fit construire un *bel vedéré* (1) et des bains. A une certaine distance de la rive, il existe une grande manufacture de papier bâtie par le

(1) Mr. J. Hammer prétend sur l'autorité d'Ewlia et Isk que Mohammed II, fit construire ici un kiosk qu'il nomma Tocat en mémoire de la prise de la ville de ce nom dont la nouvelle lui fut donnée dans cet endroit.

Sultan Sélim III, l'an 1805. Plus tard, on a cessé d'y faire du papier, et cette bâtisse fut destinée à la fabrique d'une espèce de drap assez grossier, sous la direction d'un fabricant Allemand. Maintenant cette bâtisse est abandonnée.

L'an 1833, une partie des troupes russes campées à Selvi Bournou et venues en Turquie pour défendre le trône chancelant des Sultans contre les attaques de Mehemmed Ali et de son fils y établirent leurs tentes.

Cette belle promenade est assez fréquentée en été.

Anciennement il s'élevait ici une colonne dorée.

C'est à l'échelle du Grand Seigneur, que le traducteur élégant de Virgile a composé une partie de son poëme sur l'Imagination, poëme qui, sans être un chef-d'œuvre, ne laisse pas de prouver l'ineptie de ceux qui prétendent que cet écrivain brillant n'est qu'un pur versificateur. Ce lieu est en effet une source d'inspirations pour le peintre et le poëte.

On dit que l'armée de Louis III. campa ici plusieurs semaines.

Tout en courbant d'un pied léger les cimes des marguerites dont les tapis bigarrés embellissent cette plaine étendue tout en admirant les bosquets de lauriers, de jasmins qui s élèvent tout autour, ainsi que les groupes de Houris voilées, que je me plus à comparer à l'astre des nuits entouré de légers nuages, qui laissent entrevoir une partie de son front séducteur, j'élevai peu-à-peu mon esprit au créateur du tant! de merveilles et je lui adressai cette apostrophe: Oh Jéhovah que tu es grand! que tout ce qui paraît grandiose aux yeux qui ne t'ont pas contemplé se rapetisse, lorsque ton Etre mystérieux se déploie soudain devant eux! Comme l'astre du jour fait évanouir, en s'élevant vers les Cieux, les disques pâlissans de tous les flambeaux célestes, de même devant ton front sublime se dissipent les vaines grandeurs du monde. Tu te montres, et la terre tremblante attend son sort d'une parole tombée de tes lèvres, et l'océan incline devant toi son front naguère audacieux, et le Soleil descend du trône des airs pour se courber

devant ta face, et les fougueux aquilons arrêtent leur essor pour entendre tes ordres suprêmes, et les cimes gigantesques des montagnes les plus élevées s'anéantissent sous ton doigt tout-puissant, et l'aigle voyant en toi non ce Soleil dont son œil pénétrant contemple les rayons, mais un Soleil qui l'éblouit et le terrasse, se fait de ses ailes un voile pour se dérober a ton éclat éternel. Tu menaces, et tout tombe épouvanté, tu souris et tout se relève. Car tu est Celui dont le doigt peut, en se jouant, créer, briser, réparer, ressusciter des mondes.

63. MÉDITATION

YALI KEUIU

« The spacious firmament on high
With all the blue, ethereal sky
And spangled heavens, chining frame,
Their great original proclaim.
Th' unwearied sun, from day to day,
Does is creators power display,
And publishes to eve'ry land
The wonk of an Almighty hand. »

Addisson.

« Le firmament spacieux qui s'étend sur nos têtes, le ciel bleu, étheré qui se déroule sur nous, en nous étalant sa structure éclatante, proclament leur sublime architecte. Le soleil invariable publie, de jour en jour, la puissance de son Créateur et annonce à toute la terre l'ouvrage d'une main tout-puissante. »

Voilà les vers que je ruminai un jour que, embarqué sur un caïque rapide dans l'intention d'aller débarquer à Yali Keuiu, je parcourus d'un coup d'œil le ciel et la terre. Cette tirade brillante d'un des imitateurs les plus remarquables du goût antique, me fournit l'occasion de me transporter en esprit sur les limites de la nuageuse Albion, pour y passer en revue quelques uns des écrivains dont elle fait trophée. L'un des

premiers qui s'offrit à mes regards fut J. Milton dont le Paradis perdu, fort mal apprécié par ses contemporains, étonne aujourd'hui les critiques éclairés par des beautés du première ordre, par l'imagination puissante qu'ils y découvrent, par une sublimité qui souvent terrasse d'admiration, par des tableaux d'une vivacité surprenante. J'y trouvai, je l'avoue, des traces profondes d'une imagination déréglée et même des vestiges fréquens de mauvais goût, comme dans ce combat où les anges et les démons se jettent des montagnes à la tête et emploient une artillerie au moins inutile dans une bataille où les combattans sont invulnérables, dans ce démon coupé en deux, et dans le moment même redevenu entier etc. etc. Mais quelques extravagances semblables ne m'empêchèrent pas de considérer ce poëme épique comme une ouvrage marqué du sceau indélébile du génie. C'est en vain que l'élégant Delille a voulu calquer dans une langue beaucoup moins hardie et moins nerveuse les mâles beautés du grand poëte; il est bien difficile de rendre en français l'étonnante énergie et la sublimité qui distinguent le Paradis perdu, et je crois que le grand Corneille lui-même reculerait devant une pareille entreprise.

A côté du chantre tour-à-tour lugubre et riant de l'Eden, je plaçai l'illustre Shakespeare prôné par quelques uns et meprisé par d'autres, comme presque tous les grands hommes. Ce génie étonnant, mais inculte est certes tombé fréquemment dans des absurdités et des extravagances, chose avouée même par le judicieux Chesterfield et d'autres critiques anglais; mais c'est être un véritable descendant de Margite que de ne pas sentir son cœur bondir d'enthousiasme en présence de tableaux vigoureux et sublimes, des beautés du premier ordre qu'offrent ses tragédies immortelles. J'avoue que ses pièces ne présentent rien d'aussi régulier que le Caton d'Addisson; mais que les beautés de ce dernier poëte sont pâles en comparaison de celles de l'inimitable Shakespeare! Pendant que j'étais plongé dans l'admiration que m'avait causée ce couple immortel, je me sentis distraire par les cris sauvages d'un aigle qui déjà comman-

daient eux siècles et étouffaient les sifflemens perçans et sinistres des innombrables serpens réunis par bandes pour blasphèmer contre son large essor. Que ce bruit confus me parut misérable en comparaison de la voix harmonieuse du roi des airs! C'était Byron dont la tête s'élevait aussi haut que celles des deux grands écrivains que je viens de nommer. Milton, Shakespeare et Byron sont trois astres qui jetteront un éternel éclat sur leur sombre berceau. C'est bien dommage que ce dernier ait été se ranger parmi les cohortes absurdes des incrédules! Rien n'étouffe tant le génie que le philosophisme moderne, tandis que l'aile de la Religion est le marche-pied immortel dont il se sert le plus volontiers pour s'élever jusqu'aux hauteurs les plus sublimes. Ils est possible qu'à ces mots, que j'ai prononcés avec une entière conviction, les *esprits-forts*, appelés ainsi par ironie, selon un grand homme, laisseront errer un sourire sur leurs lèvres. Hélas! je regrette de ne pouvoir pas leur dire : *Si vous voulez vous convaincre de la vérité essayez*! car ils n'ont pas. . . . . . de génie.

Puis le vieux Chaucer, le père de la poësie anglaise, le sensible Cowley, Dryden, dont la poësie est, selon un littérateur, fine, delicate, attrayante, parfois piquante et mordante, Prior, ce poëte si plein de verve, Thomson, Spencer, Sidney, Pope, les critiques Wordsworth, Coleridge, Wilson, ornés aussi du laurier poëtique, Walter Scott, poëte distingué et romancier immortel, l'élegant auteur de Lallarookh, le brillant orateur Shéridan, Blair, Georges Crabb, ce peintre de la nature, Leigh-hunt, Swift, Locke, Richardson, Sterne, Bary-Cornwal, auteur de l'histoire Sicilienne, et surtout l'immortel Newton et cent autres hommes remarquables, que je ne saurais énumérer ici, s'offrirent à mes regards couverts d'une auréole plus ou moins éclatante. (1)

(1) Voir notre Tableau Synoptique des Littératures des langues les plus remarquables tant anciennes que modernes. La littérature anglaise est l'une de celles que nous y avons le plus approfondies.

Tandis que je rêvais sur leurs productions, le murmure mélodieux d'un rossignol me tira du sein de l'absorption où j'étais plongé et me rappela une hymne mystique de Hédaï, dont voici la traduction :

« O vous qui vous ceignez les reins pour servir (Dieu), vous qui soupirez après l'unité, sachez que c'est en chantant les mystères du Très-haut que Hédaï y est parvenu. »

La somme de la félicité est un effet de la clémence de Dieu et la possession de l'existence est un autre instrument dans ses mains. . . . .

O Rossignol! si tu as vu les régions des ames, viens nous en porter des nouvelles. Si tu as adoré les roses de ton compagnon, viens, ô rossignol! nous en apporter des nouvelles. Nuit et jour, tu fais entendre des sons plaintifs ; quelle est donc la cause des tourmens ? que demandes-tu de la rose ? Viens, ô rossignol! viens nous raconter que tu es ivre d'amour; parle nous des parfums que tu as tirés de la rose et de l'état où tu l'as trouvée. Romps les liens qui t'attachent à la rose et à ses épines, que tous tes penchans se tournent vers le Très-haut, et, après t'être emparé de l'objet aimé, viens ô rossignol! Déploie tes ailes come le papillon, et qu'il ne reste plus de traces de toi! et si tu n'es pas enchaîné auprès de cet objet chéri, viens, ô rossignol! Ayant passé par l'habitation de l'être ayant passé par les mystères du pont, et t'étant abreuvé du vin de l'unité, viens ô rossignol! Ayant anéanti tout ce que tu possèdes, as-tu trouvé en toi un compagnon? viens nous dévoiler tes secrets, ô rossignol ! *As-tu lavé tes mains de toi-même*? es-tu mort avant de mourir? as-tu atteint ton but? As-tu trouvé quelqu'un de plus mauvais que toi ? Ayant tiré des parfums, suaves de la rose, ton ame et ton corps sont-ils d'accord? viens ô rossignol! nous informer de tout cela. »

Tout en admirant ces vers, où je remarquai beaucoup de délicatesse et un mysticisme qui ressemble assez à celui des poëtes allemands, je débarquai à Yali Keuïu, village contigu à Béicos. « Dans ce golfe (d'Amyeus), dit P Gilles, se trouvent

deux villages habités par des Turcs, l'un desquels est nommé *Amea* par les Grecs et l'autre, échelle de marbre. Quant aux Turcs, ils leur donnent le nom de Béicos. » Il ajoute qu'on donne le nom d'*Amea*, ou de *Lamia* à l'espace de mer qui est entre ces deux villages, mais qu'il ignore si ces noms sont une corruption d'Amycus. (1)

Il nous semble que c'est à tort que le Père Indgidgi avance que les villages des Turcs ne s'étendent pas au delà du côté de l'Anatolie, car on peut compter encore celui d'Anadolou-Cavak et de Fenaraki d'Asie.

A mon arrivée dans ce village, je remarquai par hasard un Grec avec qui j'entamai insensiblement une longue conversation. Je remarquai en lui beaucoup de grandeur d'ame, une soif ardente pour la liberté et un amour sincère pour les belles-lettres. Cet exemple et une foule d'autres que je pourrais produire m'inspirèrent une profonde pitié pour le jugement de Mr. de Paw qui, dans ses recherches philosophiques sur les Grecs, n'a pas craint d'écrire «que le peuple grec rentré en enfance, n'est plus qu'un vil fardeau de la terre et l'opprobre de ses ayeux dont il foule aux pieds les tombeaux, sans même les connaître.» Cet homme atrabilaire, qui a vomi tant d'injures contre un peuple qualifié par C. S. Sonneni, qui en a fait une étude particulière, d'aimable et d'intéressant, a-t-il, avant de lui jeter à la tête l'épithète injurieuse d'*avili*, établi une comparaison entre les anciens Grecs et surtout les Athéniens et les modernes Héllènes? A-t-il prêté l'oreille à son éloquence enchanteresse? A-t-il compté les traits d'esprit qui partent du sein même du vulgaire? A-t-il approché sa main de ces cœurs généreux pour énumérer toutes les palpitations que l'amour de la liberté y excite? A-t-il enfin entendu tous les longs soupirs que le souvenir de l'ancienne liberté qui planait sur la Grèce ne cessait

(1) Il paraît que le savant Tournefort est porté à croire qu'Amea est une corruption de ce nom. Il ne fait pas non plus mention de celui de Yali Keuïu. Ce qui semble prouver que cette dénomination est postérieure non seulement à P. Gilles, mais encore à ce voyageur.

d'arracher à ces ames de feu? Peut-on appeller un vil fardeau de la terre une nation qui, les mains entourées de chaines (1), cherchait à terrasser ses oppresseurs, et s'occupait avec tant de fruit de la navigation, de l'agriculture, du commerce? mais laissons là ces absurdités qui ne méritent guère la peine d'être réfutées:

Un homme bien plus remarquable que Mr. de Paw, l'immortel Byron a soulevé une question étrange, savoir si les Grecs modernes sont véritablement les descendans des Grecs anciens. Mr. Mac-Farlane lui répond par ce passage du colonel Leake:

«Il n'est point de nation, autant que nous pouvons juger par l'histoire, qui, dans le cours des siècles, ait moins changé que les Grecs. . . . Il suffira, sans parler des mœurs et de la physionomie nationale, de remarquer que les Grecs se servent encore des mêmes lettres, qui étaient en usage dans les premiers siècles de leur histoire; que leur langue n'a reçu qu'un faible alliage des locutions barbares dont elle se débarassera facilement à mesure que les Grecs pourront recevoir une éducation littéraire, et se livrer à l'étude de leurs anciens écrivains.»

Sans chercher à faire valoir les mêmes preuves en les présentant sous un autre jour, nous nous contenterons de remarquer que Mr. Paw tout en accablant les Grecs modernes d'injures, ne laisse pas de les appeller *l'opprobre de leurs ayeux*; or il est facile de concevoir que s'il y avait le moindre doute sur leur origine, cet ennemi furieux de cette nation ne laisserait

(1) Il me semble que Mr. D. Urquhart exagère lorsqu'il dit dans son ouvrage intitulé: la Turquie; ses ressources etc. «Sous un joug qui a été considéré en Europe comme aussi humiliant qu'injuste, il parait que la condition des rayas s'amméliora graduellement» ce que je puis affirmer, c'est que la condition des grecs était plus propre à exciter la compassion que l'envie.

certainement pas échapper l'occasion de le faire valoir. (1)

Pour se former une idée des Grecs modernes, on fera bien de lire l'Etat actuel de la Grèce par Mr. Thursels.

Si nous faisons quelques recherches sur la littérature moderne de la nation qui nous occupe, nous trouvérons beaucoup d'hommes de mérite qui s'efforcèrent ou s'efforcent de ramasser les débris de la lyre d'Anacréon, des crayons d'Isocrate. Nous avons déjà eu l'occasion de nommer Coraï, ce savant philologue dont tous les momens étaient consacres à la civilisation de ses co-nationaux. Nous nous bornerons à faire paraître ici Ainian, traducteur élégant des vies de Plutarque, Athanassius Cristopulo, grammairien et poëte, Constantin Vardalacho, rhétoricien, mathématicien et physicien, Néophite Bamba, compatriote du célèbre Coraï, écrivain fécond, rhéteur et philosophe, le Patriarche Constandius, archéologue distingué qui s'occupe, dit-on, en ce moment d'un ouvrage contre les protestans, Hilarion, habile traducteur des tragédies de Sophocle, homme savant et respectable dont la main ne quitte l'encensoir que pour saisir la plume. dans le but de répandre au sein de sa nation, des lumières éclatantes, Alexandre de Basile, defenseur spirituel de Coraï contre les attaques maladroites de Néophyte Ducas, Ghazy, Koumas, Capitanaki, l'élégant et éloquent Econome, le poëte satirique A. Souzzo (2) et J. Rizo.

Un homme desprit, M Oscar Maccarthy, parle du grec moderne de la manière suivante:

(1) Dans son ouvrage sur la révolution grecque, Mr. Gordon s'exprime ainsi : Ceux qui connaissent le mieux les Grecs n'ont pu manquer de remarquer les nombreux traits de ressemblance qu'ils ont encore avec leurs ayeux etc. »

(2) P. Souzzo, qui mérite aussi une place parmi les écrivains distingués de la Grèce moderne, manie avec succès la lyre Pindarique. Voir notre Tableau synoptique où nous avons traduit divers passages remarquables, des meilleurs écrivains de la Grèce modernes.

« Au grec ancien (hellenica) à cette belle langue d'Homère et de Platon, en a succédé une autre que l'on nomme *romaïka*, et qui abonde en barbarismes, en mots, en tournures, en locutions étrangères. Tour-à-tour accouplée au latin, sous la domination romaine, à l'italien de Venise sous le joug des despotes de Morée, au turc, sous la verge de fer des enfans d'Othman, elle fit successivement à ces trois langues ces emprunts auxquels elle doit sa physionomie présente. Cependant elle possède encore toute la mélodie de la lanque antique, sa prononciation sonore et mesurée est d'un charme et d'une douceur remarquables.»

Cette description, qui convient tout au plus au grec qui est en usage à Péra, pouvait s'appliquer en partie à la langne des modernes hellènes telle qu'elle était longtemps avant l'insurrection et avant que le célèbre Coraï eût pris la plume en main, mais depuis que ce savant l'a fait passer, pour ainsi dire, par le creuset, pour la purger de tous les barbarismes qu'elle avait contractés par son contact avec les langues étrangères, je puis hardiment affirmer que le tableau qu'en trace Mr. Maccarthy est inexact et exagéré. Feuilletez les ouvrages de Coraï, d'Econome, de Bamba, de Rizo, de Souzzo, etc. et même les journaux qui ont le plus de vogue en Grèce et vous verrez que la *romaïka* a fait déjà de grands progrès, et que, dédaignant tout secours étranger, elle ne puise ses richeses que dans la mine inépuisable de l'*hellenica*, sa mère. Je suis bien loin cependant de prétendre établir une comparaison entre le grec ancien et le moderne; car qui pourrait assimiler un idiome naissant *avec le plus beau des idiomes connus sur la terre*? d'après l'expression de Mr. Denne Baron. Je m'étonne extrêmement de la hardiesse d'un Didascalos (maître d'école) instruit qui, peignant l'avenir avec le plus riche coloris et s'élançant lourdement au sein de cet avenir rêvé par lui, n'a pas craint de soutenir, en ma présence, que la langue moderne des Hellènes surpassera de beaucoup le grec ancien. Il faut avoir de véritables yeux de lynx pour faire d'aussi belles découvertes!

aussi laisserai-je notre pédagogue savouser tout seul les délices de l'éclat futur de sa langue. On ne peut cependant disconvenir que le dialecte qui nous occupe ne devienne bientôt en état de rivaliser avec les plus beaux idiomes modernes.

Tout en parcourant le petit village de Yali keuïu, qui n'offre rien de remarquable, je rejetai loin de moi les vaines rumeurs, les bruyantes frivolités, les tumultueuses distractions, les clameurs orageuses du monde, qui s'évanouirent pour moi dans un vague lointain. Je ne prêtai l'oreille qu'au bruit éternel de la faux de la Mort, qui tantôt brise quelque trône, tantôt s'acharne sur les débris d'un trône depuis longtemps renversé, tantôt moissonne des générations dont on chercherait en vain le moindre vestige; tantôt s'étend sur quelque empire dont elle confie aux vents la cendre fumante, et tantôt change en déserts lugubres des cités naguère pleines de splendeur. Alors tout le vain bruit de la terre fut étouffé pour moi par ce bruit monotone et terrible. Semblable à un malheureux naufragé qui ayant échappé, en se collant à quelque rocher protecteur, aux flots furieux de voir leur proie s'enfuir, n'entend, quelque son qui parvienne à son oreille, que le fier mugissement des vagues et les cris sauvages du gouffre qui le réclame, semblable, dis-je, à ce naufragé, je ne prêtai l'oreille qu'aux sons éloquens qui tombaient des lèvres livides de la mort. Ces mots lugubres ne cessaient de me prêcher le vide des grandeurs terrestres et le néant qui perce dans toutes les scènes les plus magnifiques sur lesquelles l'œil de l'homme s'arrête avec tant de complaisance. Hélas! me dis-je en poussant un long soupir, si un Zéphyré frise en passant mon front méditatif, si quelque arbre balance sur ma tête sa cime verdoyante, si les flots bleus du Bosphore frissonnent, si une feuille tombée un p rameaux s'envole au gré du vert, si le tonnerre roule sur ma tête, si la mer gronde sous mes pieds, si l'aquilon siffle à mon oreille, tous ces sons si divers se confondent pour moi en un seul bruit en un bruit fatal qui est le même que celui que la faux de la mort fait entendre sans cesse, O mort! squelette tout- puissant qui essuies

la poussière de tes pieds, éternellement fugitifs sur la pourpre des Rois et sur les lambeaux de l'indigent, quand cesseras-tu tes ravages? Ici bas rien ne te résiste, le bronze et le marbre n'ont pas plus de solidité sous ton bras que le verre fragile. Souvent par un seul mouvement de ta faux, tu renverses une cité, un royaume. Ton aile formidable a même osé toucher le front du fils de Dieu, et son ombre s'est dessinée sur la tête dont un geste peut décider du sort du créé. Marche et que chacun de tes pas laisse après lui des traces de ta course dévorante. Mais tout en frappant, en brisant, en broyant tout ce qui se rencontre sur ton éternel passage, pense qu'il y a en nous quelque chose de bien grand qui, comme un luminaire immortel défie ton souffle homicide et qui verra ta dépouille hideuse, immobile, sur le seuil de l'Eternité.

---

64 MÉDITATION

BEIC OS

Le village populeux et considérable de Beïcos ayant excité un jour ma curiosité, je résolus de m'y rendre. Avant de me mettre en chemin, j'avaiz jeté les yeux sur un ouvrage où il était question de volcans et d'Allégories, c'est ce qui me rappela une ode Italienne de ma composition que je ferai paraître ici en priant le lecteur de vouloir bien la lire avec attention. La voici

Iddio, od il Vulcano misterioso.

ODE ALLGORICA.

Vulcano augusto innanzi a cui la terra
E l'universo intero
U' passa l'uomo altero,
U' signoreggia la morte ch' afferra
Il mondo e il strigne nelle trionfanti
E scarne braccia sue, giacion tremanti.

O quant'e vaste sono le sublimi
Nubi ch' a noi mortali,
Scherzi delle fatali
Procelle oimè! stridenti su quest' imi
Spazj, velan l'immensa tua cersice
Delle miserie nostre spettatrice!

—=—

Secol non v'è che dir possa in volando:
Io lo vidi sorgente
Dal cupo sen del niente;
E mai sarà secolo ch' in spiegando
Le sue fugaci penne potrà dire:
Fui uditor del primo suo muggire.

—=—

Dei tempi mobili era ancor la stilla
Nell' ocean immoto
Ai nostri spirti ignoto
D' eternità, quasi tenue favilla
In un immenso baratro di fuoco,
E tu sempre rizzavasti in tuo loco.

—=—

E non avea il sole fiammeggiante,
I cui tremuli rai
Abbelliscono assai
Del mare ondoso il cristallo vagante,
Spiegati ancor i di lui aurei crini
Nanzi li quali i popoli eran chini,

—=—

E tu sempre torreggiavi, o gran scoglio
Ove romponsi l' ali
Di tutti i mondi frali
E del pensier dell'uomo pien d'orgoglio,
E dei secoli, i quali, presti e alteri,
Con un sol soffio abbatton venti imperi

O quanti Plinj osaro scandagliare
Il tuo fondo, o Vulcano!
E come l'oceano
Talor strascina seco chi scherzare
Vuol coi tremendi, irti crini di lui,
Tu gli immergesti nelli gorghi tui.

I stessi santi, augusti cherubini
Nanzi cui cade il velo
Che agli occhi nostri il Cielo,
La terra, il mare asconde, i serafini,
Quella inaurata e sfavillante schiera
A cui il creato unqua offre una barriera,

Se girassero, isquittinando, attorno
L'ignivome orlo tuo,
Ch'in un momento o duo
Puol ingoiar questo universo adorno,
V'arderebbero l'ala loro audace,
Quasi farfalle intorno ad una face!

Se tu volessi, oimè! le sfere tutte
Galeggianti repente
Nel focoso torrente
Delle tue lave, ivi sarian distrutte,
Quasi tanti tenui fili di paglia
Caduti in sen d'una fiamma ch'abbaglia.

Tu solo sei l'augusto piedestallo
Da cui è sostentato
L'efimero creato.
Si romperia desso come un cristallo
Senza lo tuo inconcusso sostegno,
Gigante il qual festi di mondi pregno.

E se codesta mole sostentata
Dal tetro nulla tratta
Crolasse un dì disfatta,
Saresti tu quasi quercia scevrata
Da un vento d'una foglia al Ciel vicina,
E ritto in mezzo alla total rovina.

—=—

Che preparavi negli abissi ascosi
Tuoi quando in grembo al nulla
Era ancora la culla
Degli enti ormai già maturi ed annosi?
Tu preparavi allor tutto il creato
Che l' orlo tuo ave alfin vomitato

—=—

Le lave tue furone—immensi mondi!
O che scoppio sublime!
Ma le mie frali rime
Come potranno esprimere i profondi,
Ed inscrutabili misterj tui?
.... Retrocedo tremante nanti Lui.

—=—

Quelques critiques sagaces trouveront sans doute cette ode détestable ; ils en font en effet de si belles quelle pâlit necessairement devant leurs immortelles productions; quant nous, nous reculons devant une immortalité si voisine d'un fleuve appelé, je crois, Léthé, où nous leur avons assigné un poste des plus honorables. Parmi nos satires il y en a une qui est intitulée « Le fleuve Léthé » et où l'on trouve entre autres les vers suivans:

« Tous ces canards qu'attend la rivière profonde
Finissent par nager tôt ou tard sur son onde.
C'est là que tôt ou tard coassent réunis
Tous ces crapauds rampans des aigles ennemis. »

Puisque nous voici en train, nous citerons encore, à cause surtout de son utilité, une autre tirade qui termine bien ou

mal la satire en question. La voici :

« Cependant, ô Léthé! combien d'hommes sublimes, (1)
Que d'écrivains anciens, que de rois magnanimes,
Que d'hommes vertueux reposent dans ton sein
Du jour où se creusas ton avide bassin!
O cruel possesseur d'une si pesante urne!
Puisse-tu rejeter, comme jadis saturne,
Ce que tu dévoras de grand, de précieux,
Puisse-tu ne couver, sombre et silencieux,
Que les écrivassiers, les vils prôneurs des vices,
Le poëtes sans verve, insipides Narcisses,
Qui s'admirent sans cesse et sont ivres d'amour
Pour leurs productions, édifices d'un jour.
Assez d'astres pompeux dans tes flots se plongèrent!
Assez de diamans, de perles s'y mêlèrent
Avec la fange impure et d'immondes débris,
Si tu veux dévorer, ah! dévore, engloutis
Tant de vils champions de l'infâme licence;
Tant d'affreux corrupteurs de la fragile enfance,
De destructeurs cruels de toutes les vertus,
D'atômes orgueilleux par un souffle abattus
Qui disent: « fabriquons des mondes et des âges;
Nous seuls sommes savans, judicieux et sages »
Dévore ces fléaux, ces pestes des humains
Que suivent des forfaits les horribles essaims
Et qui, soufflant le Dieu qu'adorèrent nos pères,
Veulent le remplacer par d'absurdes chimères.
Engloutis sans pitié ces sophistes cruels
Qui ne veulent debout que les sombres autels
Qu'il érigent sans rire à la Raison, déesse

(1) Il n'est pas besoin d'observer ici qu'il n'est plus question des censeurs sous-énoncés qui trouvent détestable tout ce qu'ils ne comprennent pas; c'est à dire tout ce qui s'élève, ne fût ce que d'un ligne, audessus des intelligences les plus bornées.

Que, tout en adorant, ils mutilent sans cesse.
Puissent tes flots, rouler sur tous ces vermisseaux
Qui du Fabricateur des célestes flambeaux
Critiquent sottement les œuvres admirables
Au lieu de respecter ses secrets adorables,
Et quand tu les auras un fois dévorés,
Garde-toi de vomir leurs restes abhorrés!

Nos voeux ont été en partie exaucés; ces fameux architectes de mondes, qui entassent vaillamment siècle sur siècle et enfoncent le berceau de ces mondes, surgis je ne sais comment sous leurs baguettes magiques, dans les ténèbres des l'antiquité la plus reculée, ces sublimes contempteurs de Moïse qui, ne sachant pas apparemment si leurs brillans enfantemens seront viables ou non, tâchent de se dédommager d'un avenir si problématique sur le passé dont ils s'emparent sans façon et dont ils font tout ce qu'ils veulent, ces sectateurs si remarquables de la pseudo-philosophie Voltairienne tombent l'un après l'autre et quelquefois l'un sur l'autre dans les abîmes du Léthé. C'est en vain que quelques uns de leurs nobles et rares enthousiastes s'efforcent d'arracher aux ondes qui les ballottent leurs humides momies, ils ne tardent pas à partager leur triste sort et vont leur tenir compagnie au sein des flots. Nous aimons assez le genre humain pour faire des voeux afin que tant les objets admirés que leurs admirateurs restent éternellement dans leur manoir liquide, ensorte que les critiques [1]

(1) Il y en a parmi euxque j'appelle distrfbuteurs d'épithètes, de titres plus ou moins honorables. Ils qualifient sans façon Corneille d'imbécille, Byron de nigaud, Buffon de stupide et prétendent que Lamartine est une oie, Châteaubriand un canard, de Lamennais un âne. Ce sont là les *archi*, *ultra* nigauds; car un nigaud commun serait en état de leur faire ce raisonnement. Si ces hommes remarquables sont ce que vous dites, vous qui n'avez pas la millième partie de leur talent ou plutôt qui avez toute autre chose que du talent qu'êtes-vous donc? ce sont là

sus-mentionnés ne soyent pas les seuls canards qui nagent sur ces ondes, ni les seuls crapauds qui coassent dans la fange de ce fleuve si bien peuplé.

A mon arrivée à Béicos, je visitai la superbe fontaine en marbre située près du rivage. Elle est percée de plusieurs ouvertures d'où jaillit une eau pure et limpide. Ces jets d'eaux sont reçus dans de jolis bassins. Huit colonnes de marbre de l'épaisseur de quelques pouces soutiennent les voûtes et le toit de ce bel édifice. C'est dommage que quelques paysages dessinés sur la partie supérieure du mur dont le reste est incrusté de marbre la déparent un peu aux yeux du pintre et ne lui donnent du relief qu'au jugement du vulgaire. L'inscription turque qu'on y lit est conçue en ces termes:

Sahibul khairat vel hassenat!
Esseid Ishak aghà
Emini gümrük assitané.
1159.

Cette inscription, qui contient le nom d'Ishak Aghà, qui a construit la fontaine en question, indique son emploi et l'année de sa construction, qui correspond à l'an 1749 de l'Ere chrétienne.

L'historien turc Isi dit emphatiquement que la coupole de cette fontaine est, comme celle des cieux, un diamant bien poli.

A deux pas de la mer, tout près de l'endroit où le possesseur du trident pleura, dit-on, davance son fils Amycus qui devait bientôt succomber, tout terrible qu'il était, sous le bras plus redoutable encore de l'argonaute Pollux, je ruminai dans mon esprit le burlesque tableau que je traçai quelque par (dans ma satire précitée) du classicisme expirant.

En voici quelques traits:

«Mais voici qu'à mes yeux s'offre un ultra classique.
Ennemi furibond de la gent romantique

---

les archi ou les ultra nigauds, car ils poussent la stupidité jusqu'à s'imaginer qu'en prononçant ainsi quelques syllabes, ils ont effectivement changé les grands hommes en canards, en oies ect.

Dont le souffle éteignit la foudre de Jupin
Et qui fit de Bacchus son ignoble arlequin,
Le drôle, s'emparant des ailes de Mercure
Qui, poudreuses, gisaient parmi la balayure,
Et puis, les attachant bien vite à ses talons,
Léger, prompt, tapageur comme les aquilons,
Courut droit au Léthé pour ravir à ses ondes
La troupe de ses dieux autrefois si féconde
En tableaux pleins de feu, d'art et de majesté.
C'est là que son regard justement attristé
Vit en proie aux baisers de la vague importune
Le bident de Pluton, le trident de Neptune.
De l'amour désolé là flottait le carquois
Déjà si maltraité par des mains d'Iroquois
Tout à coup entraîné par les vagues rapides,
Il heurta tristement le fouet des Euménides,
Et notre spectateur poussa plus d'un soupir
A ce contraste affreux qui venait de surgir.
Là, Junon l'argueilleuse et la sage Agélie
Ne se distinguaient plus de l'obscure Titie.
Sérieux comme Adès, là le pauvre Momus
Restait silencieux à côté de Risus,
Autrefois si bruyant, aujourd'hui taciturne,
Là restait, mais en vain, le terrible Saturne.
Le dieu qui des humains troublait tant le repos,
Mars, ne combattait plus hélas! qu'avec les flots.
Ah! du moins était-il délivré de la crainte
Que de quelque héros la lance ne fût teinte
De son sang précieux qui rougit autrefois
Les champs où des Ajax retentissait la voix.
Là, Bacchus qui vidait mainte coupe écumante,
Goûtait d'une boisson beaucoup plus innocente.
Là, le fils de Maïa, ce prince des filoux
Qui dans l'art de voler était leur maître à tous,
Pour ne pas déroger à sa vieille coutume,

Dérobait au Léthé parfois un peu d'écume.
Au moment où notre homme arriva sur les lieux,
Jupiter convoquait en conseil tous les dieux

. . . .

« Il ne faut pas éteindre en nous tout espérance,
Dit à la fin Minerve, aprésent, je le sais,
Nous devons supporter tous nos malheurs en paix;
Mais la mode ici bas est un objet qui change;
Telle chose qui gît aujourd'hui dans la fange
Peut figurer demain sur de brillans autels
L'inconstance en effet règne sur les mortels.
Des critiques d'ailleurs, comme Hoffmann naguère,
Défendent avec feu la fable séculaire.
Et puis les grands excès où tombent tous les jours
Nos cruels ennemis qui semblent autant d'ours
Nous vangent, et bien mieux qu'on ne saurait le croire.
Parcourez leurs romans de récente mémoire
Et leurs vers incorrects, durs, sombres, rocailleux;
Qu'on visite un instant leurs théâtres affreux
Où les crimes, les morts horriblement s'entassent,
Où la forme est le tout, où mille horreurs terrassent,
Où tout vise à l'effet, aux situations,
Où sont nuls les pensers et les conceptions,
Et qu'on me dise après si cette triste icole.
Se dressera long-temps en éclatante idole,
C'est ainsi qu'on parlait lorsque notre érudit
Arriva sur les lieux tout chagrin et contrit.
Mais il manque son but; malgré sa rage extrême,
Malgré tous ses efforts, il y resta lui-même.
Ainsi, pour enlever la fille de Cérès,
Descendit autrefois dans l'abîme d'Adès
L'audacieux Thésée, illustre roi d'Athènes;
Projets infructueux et tentatives vaines!
Le terrible Pluton chargea ce roi de fers
Et Thésée interdit resta dans les enfers.

Il fut du moins plus tard délivré par Hercule,
Mais je veux voir mon front couvert de ridicule
Si jamais quelque Alcide enfante le projet
D'arracher au Léthé ce risible jouet etc.»

Le village de Beicos est l'un des plus remarquables du canal soit par sa population, soit par sa position. Le *Mehkieme* ou tribunal, qu'on y a transporté de Jorous et qui est situe sur le rivage, est une vieille maison de chétive apparence. Ce village possède plusieurs maisons et beaucoup de vignes. Il y en a qui prétendent qu'il doit son nom à une espèce de noix rare qui s'y trouve et dont la grosseur est celle d'un œuf, Beicos signifiant une noix grande et recherchée. C'est cette noix que Leuclavius appelle *Meghalo Carya*, ou la grosse noix. Mais il ne serait pas tout-à-fait impossible que ce nom fût une corruption d'Amycus, roi des Bébryces, le quel avait sa résidence près de ce village et qui, au dire de Pline, donna son nom à tout ce pays, ainsi ou q'à la mer voisine. Arrien applique pourtant le nom de Port du *laurier insensé* à toute cette partie de la mer que Pline nomme le golfe ou le port d'Amycus.

Quant à l'endroit précis où se trouvait la cour de ce roi, il est difficile de le fixer. Pour ne pas entrer ici dans de longs details qui nous paraissent peu intéressans, je me contenterai de renvoyer le lecteur aux ouvrages d'Apollonius. ainsi qu'à ceux qui on attribue à Orphée.

Après avoir cité divers passages de ces deux poëtes, qu ont trait aux cours de Phinée et d'Amycus, P. Gilles tire la conclusion suivante: Il serait plus vraisemblable, d'après tout ce qui précède, de supposer que la cour d'Amycus se trouvait dans le Bosphore plutôt que dans la Propontide, quand même nous manquerions de raisons plus convaincantes pour fixer cette résidence dans le Bosphore. Mais nous en avons plusieurs preuves encore plus concluantes dont quelques unes nous sont fournies par Apollonius, entre autres celle de la *néaten dhafnin* (laurier insensé) qui se trouvait dans l'endroit où Amycus fut tué, et qui loin d'être le fruit de l'imagination

d'Apolionius, a réellement existé dans ce lieu, étant d'une grandeur remarquable, chose que je démontrerai plus bas, appuyé sur les autorités d'A. Ténédius et d'Apollodore. C'est ce laurier auquel la postérité donna l'épithéte d'insensé et qui était dans l'endroit où était situé, au dire de Pline, le port d'Amycus, appelé par Arrien port du laurier insensé qui est distant, d'après ce dernier, du temple de 'Jupiter Urius de quarante stades et de la vil'e de Byzance, de quatre vingt »

« Il est clair, d'après tout ce que nous avons vu, que la Cour d'Amycus était établie au milieu du Bosphore (1) »

Je me retirai dans un coin écarté où je n'entendais que le doux frémissement des feuilles d'un arbre dont les rameaux me servaient de barrière verdoyante contre les flammes de l'astre du jour. Là, je me laissai insensiblement transporter par l'imagination près de ces sphères immenses qui ont pour la main incréée le poids insensible des atômes. De là, je crus voir dans une distance incommensurable se mouvoir notre globe sublunaire. Mais que la terre me parut alort différente de ce qu'elle nous paraît lorsque nous frisons sa surface! Alors elle ne fut plus à mes yeux qu'un misérable atôme qui tournoyait dans les champs du vide. « Est-ce donc là, me dis-je, ce qui fascine si puissamment des ames faites pour s'élancer au delà du fini? Est-ce donc là l'aimant qui attire le cœur de l'homme ? O terre déchirée par les tyrans, ensanglantée par des insensés qui ne diffèrent, pour ainsi dire, du vulgaire, que par un peu plus de bruit que font leurs fronts pâles et décolorés en frappant ta face éphémère, desséchée par l'haleine des siècles, soumise un jour par un sceptre dont il ne reste pas le lendemain de débris, gémissante un moment sous des fers dont tu couvres un instant après les restes dans ton sein, terre aujourd'hui si

(1) Mr. J. Hammer prétend que le tombeau d'Amycus était situé ici et non sur le sommet du mont géant, mais son assertion n'est appuyée sur aucune autorité. Nous n'osons rien affirmer; mais nous pensons que la tradition et la situation de ces deux endroits sont contre lui.

bruyante et demain peut-être muette, terre où tant de passions s'entre-choquent, où tant de néant se déploie; où retentissent tant de gémissemens, de plaintes et de lamentations, où grondent tant d'orages, terre que le bonheur effleure quelquefois de son aile sans jamais y poser son pied, terre baignée nuit et jour par les pleurs des infortunés, que tu sembles petite, que tu sembles méprisable à celui qui, s'élançant loin de ta face, plane dans les Cieux qu'éclairent de plus près les rayons d'Adonaï !

65. MÉDITATION

SOULTANIÉ.

Il n'y a point de site dans le Bosphore qui n'ait des attraits et des beautés pour les amateurs de la nature, beautés devant lesquelles le pinceau du peintre le plus habile tombe souvent des doigts immortels qui le manient. Mais la côte d'Asie a un je ne sais quoi de se délicieux, que la palette du poëte est impuissante à en représenter même la plus pâle image. C'est ce que je remarquai chaque fois que je la cotoyai pour savourer des voluptés aussi intenses qu'innocentes. C'est ce que je remarquai un jour que j'allai jouir de la belle promenade de Soultanié. Je profitai de mon voyage enchanteur pour faire quelques réflexions sur les Turcs et surtout sur le Courann. A attendre l'épithète injurieuse de barbares dont on affuble les pauvres Ottomans, on dirait que, nouveaux Carthaginois, ils foulent aux pieds toutes les sciences et marchent en tâtonnant dans les ténèbres les plus épaisses; cependant le savant Toderini, Johns et d'autres littérateurs très-estimables que nous citons ailleurs, ont prouvé que les Turcs ne sont nullement étrangers aux sciences. Il est certain que plusieurs entre eux, entre autres Fouzeuli, Abid, Fâzil, Mouchtak et Nessimi ont trempé avec un succès brillant leurs pinceaux dans la palette de la poësie. Ali Abdallah Ben Mah-

moud, Ben Othman, Ben Aly, surnommé Lamaï, auteur d'un ouvrage turc intitulé Bahar (le printemps), ainsi que d'un autre ouvrage qui est écrit également en turc et qui est un répertoire assez vaste de facéties, dit dans cette dernière œuvre « qu'un ignorant reconnaisse en lui-même, en s'examinant, une seule vertu, il s'imagine en avoir jusqu'à cent, aurait-il mille défauts, ils sont invisibles à ses yeux etc. » Le même écrivain s'exprime ainsi ailleurs : « Les rocs semblent, par leurs échos, se délecter en attendant une voix agréable. Les tulipes et les roses ne sont pas insensibles au gazouillement des oiseaux. On voit même les chameaux se réjouir aux chants du chamelier. Pour paraître donc insensible aux charmes de la poësie et de la musique, il faut être plus dur qu'un rocher et plus abâtardi qu'une bête. »

Un poëte turc a dit.

«Candà bir ehli ilm gueuré geuzüm
Ayaghi topraghi olsoun bou yuzüm. »

« Lorsqu'un savant se présente à mes regards, je désire que mon visage devienne la poussière de ses pieds. »

Un autre s'est exprimé ainsi :

« Lorsqu'un mauvais destin lâche sur la terre la bande des malheurs, le sage cherche un abri dans l'étude et la piété.»

Il me semble que ces exemples prouvent assez le cas que font les Osmanlis de la science et le mépris qu'ils ont pour l'ignorance. Mais si ce qui précède ne suffit pas pour convertir les incrédules, nous nous prévaudrons ici de l'autorité d'un savant qui en savait bien plus sur cette matière qu'une foule de détracteurs légers et superficiels. « Il est vrai, dit Mr. d'Herbelot dans sa bibliothèque orientale, que la nation turque, dans les commencemens de sa grandeur en Europe, a fait une profession particulière de l'exercice des armes, mais il est aussi certain qu'*elle s'est extrêmement polie dans la suite*, et que si elle n'a pas pris les Grecs qu'elle a subjugués, pour ses maîtres, comme les romains et les arabes ont fait, les Turcs ont étudié sous ces derniers dont ils ont traduit les plus beaux

ouvrages, et l'on sait d'ailleurs que Mahomed II, Soliman II, et les deux Bajazet étaient savans et que les Sultans Turcs ne bâtissent jamais une Mosquée sans y joindre un Collège.»

On ne peut nier toutefois que Mohammed n'ait élevé une barrière entre ses sectateurs et certaines sciences et beaux-arts, en leur défendant la musique, la peinture et la danse. Un reproche plus grave qu'on peut adresser au célèbre fugitif de la Mecque, c'est d'avoir entravé l'étude de la médecine et de l'anatomie en défendant à ses sectateurs d'ouvrir un cadavre lors même *qu'il renfermerait une pierre précieuse qui n'appartiendrait qu'au défunt* Fidèles à ce précepte étrange ils ne peuvent avoir que la théorie de ces deux sciences, et l'on sait que la théorie sans la pratique est bien peu de chose.

Nous ne faisons aucune difficulté de souscrire au jugement d'un écrivain exalté (M. E. Barrault) qui nous dit dans son ouvrage intitulé l'occident et l'orient que « s'il fallait en peu de mots caractériser les trois grands peuples de l'Islamisme, il n'y aurait rien de forcé à dire que ce qui distingue les arabes, c'est l'imagination; les turcs, c'est le bon sens, les persans, l'esprit.» Cependant nous ne pensons pas comme lui lorsqu'il ajoute « dans les œuvres d'imagination, les Turcs restent les copistes de la poëtique et des compositions de leurs devanciers persans et arabes.» Il y a certes peu de différence entre les poëtiques des trois nations en question; ce qui les caractérise généralement, c'est l'emploi trop fréquent des figures qui répand je ne sais quelles ténbères dans leurs composition; mais il ne s'ensuit pas que les Turcs soient les copistes de leurs devanciers: ils possèdent une foule de pièces originales. Ceux d'entre les Osmanlis qui se consacrent à la littérature, font généralement grand cas de la poësie. On sait que les premiers dignitaires de l'Empire ne dédaignent pas de manier quelquefois le crayon poëtique. Que dis-je ? des Sultans eux-mêmes se dérident parfois jusqu'à courir après la rime et nous pouvons, pour prouver notre proposition à ceux qui ignorent ce fait, citer Ahmed III, ainsi que le Sultan Mahmoud. Ce

que nous ne saurions louer dans les écrivains turcs, c'est la manie de vouloir faire de la poësie, même au moment où ils prennent en main le burin de l'histoire. Qui pourrait approuver, par exemple, dans l'histoire de Codgea Effendi, l'anémone portant une massue de fer, la rose se couvrant le visage d'un bouclier, l'œillet élevant sur sa tête une lame d'émeraude, le zéphyre servant d'avant-garde et le narcisse de sentinelle à cette étrange armée ? Certes, s'il y a quelque genre de composition qui rejette la poësie, c'est l'histoire, qui exige de la clarté, de la précision et où les métaphores trop entassées et trop multipliées sont tout-à-fait déplacées, puis qu'elles jettent de l'obscurité, où la plus grande lucidité doit seule régner.

L'un des ouvrages les plus remarquables de la littérature arabe, c'est le Courann dont je parle aussi ailleurs. Ce livre est regardé par plusieurs comme le *nec plus ultra* de l'élégance arabe. Malgré l'énergie, l'enthousiasme, l'élévation qu'on rencontre dans cet ouvrage, il est impossimble de ne pas y noter des répétions fatigantes, de la confusion, des condradictions et des fables qui provoquent souvent le sourire sur les lèvres des hommes instruits et impartiaux.

J'ai dit qu'on rencontre dans le Courann des répétitions fatigantes. En effet son auteur cite une quinzaine de fois l'exemple de Pharaon et des Egyptiens si sévérement punis de Dieu à cause de leur endurcissement, il cite presque autant de fois les exemples terribles qu'on lit avec effroi dans les saintes écritures, et presque toujours il les dénature en les citant. Il ne cesse de répéter que le Courann est écrit en arabe, répétition plus ridicule que les autres dont je l'accuse. Quant aux précédentes, on pourrait, pour les excuser en quelque sorte, soutenir qu'il a dû les faire pour inculquer ces faits dans l'esprit des payens convertis à l'islamisme, mais cette affectation puérile à nous dire si souvent que le Courann est écrit en Arabe, à quoi sert-elle ?

J'ai ajouté qu'il y a de la confusion ; néanmoins il faut, pour être juste, convenir que cette confusion est due en grande

partie à Aboubecr qui recueillit après la mort du faux prophète les versets du Courann en un volume. Mr. de Savary remarque avec raison: «qu'il ne s'attacha point à donner au Coran l'ordre dont il était susceptible en arrageant les Chapitres suivant la date des temps où ils ont paru; qu'il plaça les plus longs à la tête du recueil, et ainsi de suite. » Il a aussi raison de dire que les préceptes y sont abrogés les uns par les autres. Cette accusation aurait peut-être besoin de quelques éclaircissemens et de quelques développemens; mais cela me ménerait trop loin, d'ailleurs ceux qui ont lu le Courann en sont tous persuadés.

J'ai dit aussi qu'il y a des contradictions dans cette œuvre célèbre. Entre une foule d'exemples que je pourrais produire pour prouver mon assertion, je me bornerai à celui-ci. Dans le Chapitre IV. du Courann intitulé les femmes, on lit:

« Les fidèles, les juifs, les sabéens et les chrétiens qui croiront en Dieu et au jour dernier, et qui auront pratiqué la vertu, seront exempts de la crainte et des tourmens. »

Ce qui signifie qu'on peut au sein du mahométisme, du judaïsme, du sabéisme et du christianisme opérer son salut, pourvu que l'on marche dans les sentiers de la vertu,

- Et plus bas :

« Ceux qui soutiennent la trinité de Dieu sont blasphémateurs. Il n'y a qu'un seul Dieu. S'ils ne changent de croyance, un supplice douloureux sera le prix de leur impiété. »

Par ceux qui soutiennent la trinité de Dieu, Mohammed entend désigner les Chrétiens. Voilà donc le Christianisme sauvant et damnant en même temps.

Bien plus. On lit quelques lignes plus haut. « Ceux qui disent que le Messie, fils de Marie, est Dieu, profèrent un blasphème. N'a-t-il pas dit lui-même : ô enfans d'Israël ! adorez Dieu, mont Seigneur et le vôtre? *Celui qui donne un égal au Très-haut, n'entrera point dans le jardin des delices. Sa demeure sera le feu.*

Je demande maintenant quel est le Chrétien vicieux ou ver-

tueux (à l'exception de quelques hérétiques) qui ne dit pas que le Messie, fils de Marie, est Dieu? Voilà donc les Chrétiens bannis du jardin des délices, (c'est-à-dire du paradis) et condamnés à avoir le feu ponr demeure; comment donc le Chrétien vertueux pourra-t-il être exempt de la crainte et des tourmens, en même temps qu'il aura le feu pour demeure? »

Enfin dans le Chapitre intitulé la famille d'Amram, le faux prophète dit expressément : « Celui qui professera un autre culte que l'Islamisme, n'en retirera aucun fruit et sera au nombre des réprouvés. » La condradiction est ici patente.

Du reste, il est si vrai qu'il y a des contradictions dans le Courann, que Mohammed s'exprime ainsi dans le Chapitre des femmes.

« N'ont-ils pas le Coran sous les yeux ? Si tout autre que Dieu en était l'auteur, n'y trouveraient-ils pas une foule de contradictions ? »

J'ai dit qu'il y a des fables dans le Courann. En effet, cette femelle du chameau (1) qui, selon Saleh, est un signe de la puissauce du Seigneur, cette chamelle qu'il ordonna aux Thémudéens de laisser paîtrè dans le Champ du Seigneur et de ne pas attenter à ses jours, les Thémudéens qui lui coupent les pieds et qui à l'instant sentent la terre trembler sous leurs pas et sont trouvés étendus morts dans leurs maisons, ces anges qui entourent l'homme et qui se succèdent sans cesse, cette arche d'alliance portée par les anges et que, suivant Dgelaleddine, les Amalécites ravirent aux enfans d'Israel, cette arche qui renfermait la chaussure et la baguette de Moïse, la tiare d'Aaron, un vase rempli de la manne céleste, et les fragmens de la table de la loi ces anges, si utilement occupés à lire, (le Courann), ces esprits rebelles qui n'oseront plus prêter l'oreille à la voix des anges et que des traits de feu repoussent de tout côté (2), ce bâton soutenant le cadavre de

(1) Dans le VII. Chapitre intitulé Elaraf.

(2) Les Théologiens musulmans, à qui l'on ne peut certainement pas refuser une imagination exaltée, prétendent qu' avant la naissance de leur faux prophète, les démons s'élevaient jusqu'aux sphères, écoutaient les discours de

Salomon rongé par un ver de terre et apprenant par sa chute aux génies qui travaillaient sous les ordres de Salomon, la mort de ce grand roi, le fruit de l'arbre Zacoum qui dévorera les entrailles des damnés et y bouillira comme l'eau sur le feu (1) ces élus qui se promèneront à l'ombre du *nabe*, ces justes qui feront un doux mélange des ondes du Cafour (2) avec du vin délicieux et cent autres traits semblables sont plus que suffisans pour justifier mon assertion.

Outre ces défauts, on peut justement reprocher à l'auteur du Courann la peinture révoltante qu'il fait des plaisirsdes bienheureux dans le séjour céleste. En effet, ces lits de soie sur lesquels ils reposeront auprès de leurs épouses, ces vierges au sein d'albâtre, aux yeux noirs, ces jeunes serviteurs si empressés à exécuter leurs ordres, ce vin exquis qui leur sera versé, les visites qu'il se feront mutuellement, l'or et la soie qui seront leurs vêtemens (3) forment du ciel un séjour calqué sur celui de la terre. Il est vrai que Mohammed avait affaire à des hommes matériels, mais il est également vrai qu'il ne devait pas souiller les cieux, en les peuplant d'objets si matériels.

Un autre reproche que mérite Mohammed, c'est de prêcher continuellement, dans son ouvrage, la guerre et l'extermination contre les incrédules et surtout les payens, un pareil moyen de convertir est plutôt digne d'un bourreau que d'un apôtre de Dieu. Quelle différence ne trouve-t-on pas dans l'Evangile, où il n'est parlé que de paix et de concorde! (4)

Néanmoins, il faut, pour être équitable, avouer qu'il y a de

Dieu et des anges et couraient les rapporter aux mages et aux devins; mais que Dieu les chassa à jamais avec des traits enflammés à la naissance de Mohammed.

(1) Voyez le chapitre intitulé la fumée.

(2) Fontaine de Paradis.

(3) Voyez le chapitre intitulé l'homme.

(4) Quelle différence en effet entre cet ordre barbare tuez vos ennemis partout où vous les trouverez, et celui-ci : aimez vous les uns les autres!

bons préceptes dans cet ouvrage singulier. Tels sont les suivans qu'on rencontre dans le Chapitre intitulé l'histoire:

« Efforce-toi d'acquérir avec les biens que tu possèdes, le séjour éternel. Noublie pas la portion dont tu as été favorisé dans ce monde. Sois bienfaisant comme Dieu l'a été envers toi. Ne souille pas la terre de tes crimes. Dieu hait les corrupteurs. »

Il y a aussi des versets d'un ton élevé et emphatique, tels que le suivant:

« Dieu éleva les yeux sans colonnes visibles et s'assit sur son trône. Il ordonna au soleil et à la lune de remplir leur tâche. Tous les corps célestes se meuvent dans la route qu'il leur a tracée. Il gouverne l'univers. Il vous offre des merveilles sans nombre, afin que vous croyiez à la resurrection. »

Le Courann est en prose poëtique et rimée, comme l'a dit Mr. Garcin de Tassy, traducteur de l'exposition de la foi Musulmane de Mohammed Ben Pir Ali El Berkevi, qui a tort de nous dire que Mr. de Savary nous en a parlé comme d'un ouvrage en vers, puis que l'élégant traducteur de Mohammed nous dit en propres termes:

« Cette admiration que la lecture du Coran inspire aux arabes, vient de la magie de son style, du soin avec lequel Mahomet embellit *sa prose* des ornemens de la poësie, en lui donnant une marche cadencée et en faisant rimer les versets. » Il est vrai que ce savant ajoute: « Quelque fois aussi, quittant le langage ordinaire, il peint en vers majestueux l'Eternel assis sur le trône des mondes etc Mais on voit par ce qui précéde qu'il regarde l'ensemble de l'ouvrage comme écrit en prose.

Puisque j'ai nommé Mr. de Savary, je dirai ici un mot de sa traduction. Bien que Mr. Garcin de Tassy ait affirmé que le Courann ne peut être goûté qu'en arabe, je trouve que la traduction de Mr. de Savary est belle et se lit avec plaisir. Ce savant a su rendre avec élégance, énergie et vivacité les tableaux qui se déroulent devant l'orientaliste, qui lit l'original

de ce livre singulier. Mais l'un de ses principaux mérites est l'exactitude.

Je veux, pour le plaisir des orientalistes qui n'ont pas l'original sous les yeux, citer ici le premier Chapitre intitulé *Fatahat* (introduction) que je ferai suivre de la traduction de Mr. de Savary. Il n'est composé que de sept versets que voici :

« 1. El hamdu lillah rebbul alemine
2. El rahmanu rahimi
3. Maliki yevm u dine.
4. Iyake nabidu ve iyake nestaïn,
5. Ihdina selatel mustakime
6. Selat elezzine enamte aléihime
7. Ghairi maghloubè aléihime ve lalin.

—==—

1. Louange à Dieu, souverain des mondes !
2. La miséricorde est son partage.
3. Il est le roi du jour du jugement .
4. Nous t'adorons, Seigneur, et nous implorons ton assistance.
5. Dirige-nous dans le sentier du Salut ;
6. Dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits,
7. De ceux qui n'ont point mérité ta colère et se sont préservés de l'erreur.»

Soultanié est une plaine assez étendue, servant maintenant de promenade publique, où l'on voit de beaux arbres dont les rameaux s'étendent majestueusement sur des groupes de femmes turques, grecques, juives et arméniennes qui s'y transportent quelquefois des villages de Yéni Keuïu, de Béicos et de Thérapia. On y remarque une fontaine située près du rivage qu'elle embellit. Cette fontaine dont la forme est quadrilatère, présente une face et deux côtes incrustés en marbre. Son frontispice laisse lire une inscription turque où l'on voit figurer le nom de Mehemed Moustafa Pacha qui l'a érigée l'an de l'égire 1155. Sur les deux côtés sont gravés les mots arabes *Maschallà*, exclamation qui indique la surprise et qui est composée de trois

mots lesquels signifient proprement une chose que Dieu a faite. Sous ce mot, on lit deux autres dont le premier est arabe et le second persan *akebet bad* et qui pourraient se traduire de cette manière : ainsi soit-il ;

En face de la dite fontaine est située une petite presqu'île, qui n'est qu'un amas de pierres et de terre, élevé de quelques pieds au dessus du niveau de la mer. Strabon en fait mention et se contente de lui donner le nom de pierre. Voici ce qu'il en dit. « Pelamides descendentes ex Ponto cum prœterierunt cyaneas, ex Chalcedoniaco littore petra quædam alba ipsis objecta adeo exterret ut statim in contrarium littus convertantur. » (1) Il y en a qui croient que cette petite île était anciennement plus grande.

Mr. Ch. Pertusier en fait mention de la sorte. « Sur une petite île située vis-à-vis, à quelques pas du rivage, on remarque des vestiges d'architecture qui portent le *cachet des Empereurs Grecs.* » Il me semble que cet écrivain se trompe, puisque les Empereurs Grecs n'avaient rien édifié dans cet endroit. Les trouçons de colonnes en pierre qu'on y remarque sont les restes du *bel vedere* que le Sultan Suléiman I, (2) y avait construit.

On raconte que du temps de ce Sultan, c'est-à-dire dans le 14ème, siècle il y avait à Soultanié un arbre qui distillait de l'huile dont les habitans se servaient pour se oindre.

Le nom de Soultanié provient d'un jardin que le Sultan Beyazid II fit planter dans cet endroit

Je ne connais pas le nom ancien de ce lieu et j'ignore si

(1) Traduction de P. Gilles.

(2) Ce Sultan, fils d'Orchan, se distingua par plusieurs conquêtes, Il vainquit les armées d'Unglésés et de Cratès, Princes des Bulgares, Andrinople, Gallipoli et d'autres places furent emportées par ses troupes victorieuses. On raconte qu'il mourut d'une chûte de cheval à la chasse. Voyez Chalcondila, hist: des Turcs, Théodore Spandugin, de hist: turc etc.

c'est là le site que Leunclavius nomme l'échelle du Sultan; mais il me semble plus probable d'appliquer ce nom à la promenade de *Hunkiar Iskelessi*, qui est située à une légère distance de Soultanié, et qui signifie précisement échelle du Grand Seigneur. C'est en vain que je cherchai la pierre où Leunclavius lut cette inscription: «V. Cn. Pompeïus. Philinus. Pompeiæ Philomenæ Filiæ et Eibi.» Ce monument précieux disparut j'ignore de quelle manière; mais le nom du grand homme qui y était gravé s'offrit à ma mémoire. Assis près de la fontaine dont j'ai parlé plus haut, et dont le jet d'eau tombait avec un doux murmure dans un bassin de marbre, je me représentai quelques hauts faits de ce conquérant immortel. C'est ce héros, fils de héros, me dis-je, qui, à l'âge de 13 ans, couvait déjà de grands desseins, qui reçut à 16 ans les honneurs du triomphe, qui alla chercher en Espagne ce Sestorius qui ensanglantait l'aigle romaine, sans penser qu'il dirigeait contre son propre sein en-main ensanglantée. C'est lui qui fut mené pour la seconde fois en triomphe à son retour à Rome avant d'être élu consul. Il fut le fléau des Pirates, il brunit d'un souffle les couronnes des Tigrane et des Mitridate, dont la dernière n'avait pas pâli pendant si long-temps devant les sauvages reflets des foudres romaines. Son pied laissa une trace triomphale, tant sur la poudre de la Médie, de l'Albanie, de l Ibérie, que sur les fronts des Colques, des Hénioques, des Arabes, des Juifs et sur la face de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Il n'avait qu'à se baisser pour cueillir les lauriers qui ombragèrent sa tête. Sans ternir le sceptre des rois, sa main formidable maniait une épée qui en affaiblissait la splendeur souvent idéale. Mais à la fin, son astre dut voir quelques nuages passer sur sont disque, et la tête du vainqueur des trois parties du monde finit par rouler dans une barque, aux pieds d'un vil esclave. Ainsi, l'un des plus grands soutiens du colosse romain qui se dressa, le front au dessus des nuages, sur la face du monde, succomba sous les coups d'un misérable. O destin de l'homme! qui oserait tou-

cher au voile qui t'enveloppe? O Dieu tout-puissant! qui pourrait mesurer la force de ton bras qui remue les plus profonds abîmes de l'éternité?

66. MÉDITATION

INDGIR KEUIU.

Résolu de n'oublier aucun village du Bosphore dans mes promenades, j'allai aussi visiter celui d'Indgir keuiu. Enchanté des beautés du canal, je fus persuadé qu'on ne saurait admirer autre chose, après qu'on en a savouré les délices. Je communiquai mon enthousiasme à mon batelier, homme assez instruit qui suspendit un moment sa besogne pour me dire: Ces mots qui viennent de t'échapper, me rappellent un passage d'un de nos poëtes. Voyons donc cette tirade, lui répondis-je. Alors il me récita quelques vers turcs qu'on peut rendre de la manière suivante:

« Quiconque a contemplé le front de son Seigneur, ne jette plus le yeux sur Léilé.
Quiconque parcourt de l'œil l'astre du jour, dédaigne le disque de l'astre de la nuit
De même, celui qui contemple le souverain bien
Ne sent que du dédain pour les choses terrestres
Adieu donc, Léilé, j'ai trouvé aujourd'hui mon Seigneur...
Adieu donc, créatures misérables, j'ai tout trouvé dans un objet unique
Il est tellement présent dans ma pensée,
Que je ne soupire qu'après le moment d'être uni avec lui.
Dans mon esprit toute autre beauté s'évanouit devant sa beauté incomparable
Adieu donc, Leilé, pour la dernière fois.»

Cette tirade qu'on dirait avoir surgi sous la plume d'un Catholique fervent, me fournit quelques considérations sur la religion Musulmane.

Cette religion a eu parmi nous beaucoup d'admirateurs et encore plus de contempteurs. Parmi les premiers, il faut compter Reland, qui dans son ouvrage intitulé: *de religione Mohammedica* se constitue le champion du Mahométisme, et parmi les derniers, on peut hardiment classer le Père Maracci, qui a traduit et réfuté le Courann. Il est indispensable de prendre ici là livrée de la neutralité; de saisir la balance et de peser sans prévention le pour et le contre.

Les Musulmans ont d'assez justes idées sur Dieu. Ils déclarent qu'il doit être l'unique objet de l'adoration de l'homme; qu'il est immatériel et, par conséquent, invisible, que son essence est immuable, qu'il est tout-puissant, quil est doué au suprême degré de l'omniscience, qu'il voit et entend tout (1), qu'il est parfaitement libre, que tout s'opère par sa volonté, qu'il est doué de la vertu de créer, que tout ce qui existe est produit par Lui, etc.

Néanmoins, ils portent, sans s'en apercevoir, une forte atteinte à la sainteté de Dieu en avançant qu'il produit dans les hommes non seulement la piété, le bien, la foi; mais encore les fautes, l'infidelité, le mal (2). En effet, attribuer le mal à Dieu, c'est effacer le plus glorieux de ses attributs, qui est la sainteté. Ils attaquent aussi, sans le savoir, tant la sainteté que d'autres attributs en soutenant que « le Courann est la parole de Dieu» attribuer à Dieu un ouvrage qui, malgré ses beautés, pullule de contradictions et de fables, quelle pitié! Néanmoins c'est là leur croyance. Dans le Chapitre de Jonas, qui est le dixième du Courann, on lit ces mots: « Le Courann est l'ouvrage de Dieu: Il confirme la vérité des écritures qui

(1) Dans l'ouvrage intitulé Risalei Berkevi, le casuiste turc s'exprime ainsi: « Si l'on parle tout bas à l'oreille de quelqu'un et que cette personne ne l'entende pas, Dieu l'entend. » Traduction de Mr. Garcin de Tassy.

(2) Voyez le premier Chapitre de l'exposition de la foi Musulmane, par Mohammed Ben Pir Ali El Berkevi, traduction de Mr. Garcin de Tassy.

le précédent. Il en est l'interprétation. On n'en saurait douter. Le souverain des mondes l'a fait descendre des Cieux. [1]» Je voudrais bien savoir si c'est en altérant et en dénaturant les écritures qui le précèdent, que cet ouvrage singulier en confirme la vérité. Quant à ceux qui révoqueraient en doute cette imputation, ils ne mériteraient pas de réponse; car il est certain qu'ils n'ont lu ni les écritures ni le Courann. Trop matériels pour s'élever jusqu'à nos mystères sublimes et, prenant le mot fils dans l'acception usuelle de ce mot, ils nient que Dieu ait un fils. On trouve dans le Courann plusieurs passages où Mohammed jette feu et flamme contre la Trinité des personnes, tout en admettant l'unité de l'essence de Dieu. Je me contenterai de citer les deux suivans. On lit dans le Chapitre II, intitulé la vache «Dieu a un fils, disent les Chrétiens. Loin de lui ce blasphème» etc, et vers la fin du Chapitre les femmes on lit: «Ne dites point qu'il y a une trinité en Dieu: Il est un; cette croyance vous sera plus avantageuse. Loin qu'il ait un fils, il gouverne seul le Ciel et la terre. Il se suffit à lui-même.» Voilà comment le Courann confirme la vérité des Ecritures qui le précèdent. Si quelqu'un avait demandé à Mohammed: vous avouez que Jésus est l'envoyé du Très-haut et son Verbe, qu'il est saint, qu'il est prophète, qu'il est doué du don des miracles; or J. C. n'a-til pas dit souvent et clairement qu'il est fils de Dieu et Dieu lui même? Cette vérité n'est-elle pas consignée dans l'Evangile pour lequel vous professez du respect et de l'admiration? Venez donc nous expliquer comment l'Envoyé du Très haut et son verbe, comment un prophète, un saint, un thaumaturge peut se permettre un mensonge, que dis-je? un blasphème. Car si J. C, sans être fils de Dieu osait prendre cette qualification sublime, loin d'être un saint, il serait un impie, un blasphémateur. Venez nous expliquer comment le Très-haut approuverait une pareille infamie, en donant du don des miracles celui qei s'en rendrai coupable. Je doute fort que

[1] Voyez pour ce passage et les suivans les traductions de Mr. Savary.

notre grand homme eût pu repousser cette attaque; car ce n'est pas avec l'épée qu'on se débarasse des dilemmes et des argumentations.

Les Musulmans ont des idées singulières des Anges. Il est faux qu'ils les font du sexe féminin, puisque Mohammed déclare dans son Courann qu'ils ne sont d'aucun sexe, et puisque, appuyés sur sont autorité, les docteurs Musulmans affirment qd'ils n'en ont pas. Mais ils croient que parmi les anges les uns sont toujours debout, les autres à genoux, les uns prosternés, les autres occupés à célébrer les louanges du Très-haut que Gabriel, doué, ainsi que quelques autres, d'une stature élevée et d'un grande force, met une heure pour parcourir l'espace qui sépare les Cieux de la terre, qu'une de ses ailes lui suffit pour soulever une montagne, qu'Jsrafil, chargé de sonner la trompette, la tient déjà et n'aittend que l'ordre de Dieu pour remplir ses terribles fonctions, qu'il la sonnera deux fois, qu'a la première, tous les êtres vivans cesseront de vivre, ce qui sera le commencement du dernier jour; que durant quarant ans, le monde rastera dans cet état, et que cette époque terminée, Dieu ressuscitera Israfil, qui sonnera de la trompette pour la seconde fois et qu'alors la résurrection générale aura lieu. Ils croient, en outre, que l'homme est, aussitôt après sa mort, soumis à l'examen des deux anges Moukir et Nakir, qui le font tenir debout et lui adressent des questions sur l'unité de Dieu et sur l'apostolat de Mohammed que s'ils le trouvent coupable et infidèle ils le frappent d'une manière terrible· etc. etc.

Les Musulmans affirment qu'il y a des livres de Dieu que Gabriel apporta du Ciel aux prophètes; que ces livres se montent à cent quatre, parmi lesquels le Courann a été envoyé à Mohammed, le Pentateuque à Moïse, l'Evangile à Jésus et le Pseautier à David. Quant aux cent qui restent, leur tradition veut que dix ayent été offerts à Adam, cinquante à Seth, trente à Enoch et dix à Abraham.

Les Musulmans croient qu'il a paru sur la terre un grand

nombre de prophètes (1) dont le premier est Adam et le dernier Mohammed, à qui ils attribuent une foule de miracles, quoiqu'il répète dans plusieurs endroits de son Courann que son ministère se borne à la prédication. Il faut pourtant avouer que malgré cette déclaration, il paraît avoir voulu se donner les airs de thaumaturge en certaines occasions et nommément lors du siège (2) de Médine par plusieurs alliés courroucés contre lui. Une roche fort dure, dit sérieusement Mr.' de Savary, résistait aux attaques des pionniers et rebutait leur constance. Mahomet s'apercevant de leur découragement, prit de l'eau dans sa bouche et en répandit sur la pierre; elle *s'amollit* et céda aux coups redoublés des marteaux etc. En effet, si une roche assez dure pour résister aux attaques des pionniers s'amollit par cette petite quantité d'eau que le faux prophète y répandit, le miracle est manifeste. Mais il me semble qu'on pourrait révoquer en doute un pareil fait, sans mériter l'épithète d'in-d'incrédule. Quant à son voyage nocturne, bien que Mr. Savary nous dise, dans son abrégé de la vie de Mohammed, que les plus graves historiens, ceux dont l'autorité doit faire loi, le regardent comme une vision, il est un article de foi pour les Musulmans, et la preuve en est que El Barkevi le donne comme tel dans son exposition de la foi Musulmane.

Outre les prophètes, les Musulmans admettent des Saints dont le rang est, selont eux, inférieur à celui des premiers. Ils classent parmi les principaux saints les quatre Califes Aboubekr, Omar, Othman et Ali.

Les Musulmans croient au jour du jugement, qui leur est inculqué en cent endroits du Courann et regardent comme indubitables certains signes précurseurs de ce jour terrible.

---

(1) Quoique El Barkevi dise dans son exposition de la foi Musulmane que Dieu en connait le nombre, il y en a qui le font monter à cent vingt-quatre mille.

(2) Plusieurs écrivains Mahométans attribuent divers miracles à Mohammed durant ce siège, comme p. ex: d'avoir nourri tous les travailleurs avec un panier de dattes. . .

Parmi ces signes, le plus comique est l'apparition de la bête de la terre qui tiendra, disent-ils, la verge de Moïse et le sceau de Salomon; ils ajoutent qu'elle se servira de cette verge pour toucher les élus et les reprouvés, qu'elle tracera sur les visages des premiers le nom de *croyant* et sur ceux des derniers le mot *infidèle*. Ils ont encore là-dessus d'autres croyances fort singulières. Alors, disent-ils, pareilles aux oiseaux, les montagnes voleront dans les airs. Alors les Cieux se dissoudront et tomberont. «Ils croient qu'après quelque temps Dieu rétablira l'ordre de nouveau sur la terre et ressuscitera tous les morts; qu'après cinquante mille ans, les hommes recevront les livres où leurs actions auront été écrites par les anges, livres que les fidèles porteront dans la main droite et les infidèles dans la gauche ou derrière le dos etc. etc. queles supplices de l'enfer seront éternels pour les infidèles, mais que les fidèles, quelques coupables qu'ils se trouvent au moment de leur mort, en sortiront tôt ou tard. Celui qui meurt avec un atôme de foi, dit Elbarkevi, sortira nécessairement de l'Enfer. (1)

Les Musulmans sont persuadés qu'il y a un pont dressé au-dessus de l'enfer; que sur ce pont plus affilé qu'une épée, toute la masse des hommes doit passer, mais de différentes manières, les uns comme l'éclair, les autres comme un cheval au galop, ceux-ci comme un coursier qui va le pas, ceux là se traîneront courbés sous le poids de leurs péchés: quant à ceux qui tomberont, ils iront indubitablement en enfer. Ils donnent à ce pont le nom de Sirath.

Ils croient qu'avant d'entrer dans le Paradis, chaque prophète se désaltère avec sa nation dans une piscine particulière; que celle de Mohammed est la plus vaste de toutes, que l'un de ses côtés est séparé du côté opposé par un espace d'un mois de marche; que les vases qu'il y a au bord surpassent en nombre les étoiles du firmament, que son eau surpasse en douceur

(1) Voyez l'exposition de la foi Musulmane de cet écrivain, traduction française par Mr. Garcin de Tassy Chap: V page 18.

le miel et en blancheur le lait, et que quiconque y étanche une fois sa soif, est à jamais délivré de ce besoin.

Ils font un tableau voluptueux des délices du Paradis et une peinture terrible des tourmens qui attendent les coupables dans l'enfer. Selon Mohammed, le croyant qui aura exercé la vertu, sera, dans l'Eden, paré de bracelets d'or et vêtu d'habits verts, tissus en or et en soie. Rayonnant de gloire, il goûtera sur le lit nuptial un doux repos, (Voyez le Chapitre XVIII du Courann, intitulé la Caverne), tandis que le méchant, une fois damné, sera enseveli dans un tourbillon de flammes et de fumée. Etendu sur un lit de douleur, il n'aura pour tout breuvage qu'une eau pareille à l'airain fondu; elle brûlera sa bouche. (Voyez ibid.) El Barkevi ajoute: « que les infidèles et les démons étant entrés dans l'enfer, y resteront toujours, sans en sortir jamais. Qu'ils seront tourmentés par des serpens aussi épais que le cou des chameaux, par des scorpions aussi gros que des mulets bâtis, par le feu et par de l'eau bouillante. Que les corps brûleront et que, lorsqu'ils seront réduits en charbons, Dieu très-haut les vivifiera de nouveau et leur fera croitre une nouvelle peau, pour les livrer à de nouveaux tourmens. Que leurs tortures ne finiront jamais et qu'ils ne mourront jamais. » (Traduction de Mr. Garcin de Tassy.) Nous revenons ailleurs sur ce même sujet. (1)

Je ne tardai pas à arriver au village d'Indgir Keuïu, qui doit son origine et sa célébrité à un certain Tahir, favori du Sultan Moustapha III. Plus tard, le luxe et les désordres s'étant glissés parmi ses habitans, et ayant corrompu leurs mœurs, le Bostandji Bachi les contraignit de choisir un autre séjour.

Les mots turcs Indgir keuïu, qui signifient village des figues, sont une traduction de *Sychée*, ancien nom de ce lieu. On prétend que cette dénomination provient de la quantité de figues qui y croissaient jadis; et maintenant encore on y voit plusieurs figuers.

---

(1) Voyez le commencement de la Méditation Candilli.

Il y avait ici le palais de Hezare Ahmed pachà dont la fin a été si tragique.

Vu d'une certaine hauteur, ce village se présente sous l'aspect d'un groupe de maisons découpées de néfliers, de pistachiers et d'autres arbres tant fruitiers que sauvages et convergeant vers un vallon qui ondoie aux pieds, d'une montagne boisée. De vastes jardins plantés de courges, d'aubergines, de fèves et d'autres légumes, l'entourent et le traversent. Tout près de l'échelle, je trouvai un chapiteau en marbre artistement travaillé, qui semble avoir appartenu à quelque colonne du moyen âge. Son sommet, qui est maintenant creusé, contient un certaine quantité d'eau; il sért aujourd'hui d'auge.

Il y a près d'Indgir keuiu un cap appelé anciennement *Strigia* et maintenant Pachà, ou Bournoù Baghdgessi. (jardin du Pachà ou de cap) Il y croît des fruits excellens.

Je gravis tout pensif une colline riante où quelque bruits partis du sein du village, arrivaient à peine. Je comparai ces faibles sons aux dernières convulsions des hérésies expirantes, les unes après les autres, aux pieds de la pierre inébranlable sur laquelle J.C. bâtit son Eglise. Alors écartant, d'une main hardie, le voile mystérieux des âges, je vis passer devant moi les principales hérésies. Simon le magicien, Cérinthe et Ebion, qui blasphémèrent contre la divinité de J. C. les Saturniens, les Carpocratiques, les Gnostiques, qui niaient aussi sa divinité, les Antitactes, les Millénaires, les Ophites, les Marcites, les Cerdoniens, qui admettaient le bon et le mauvais principe, les Apellites, les Angéliques, les Arabiens, les Ariens, les Circoncilliens, qui permettaient le suicide, surgirent et tombèrent devant mon regard scrutateur. Les Pneumatiques, qui niaient la divinité du St. Esprit, Les Collyridiens, les Séleuciens, les Hypsitaires, qui adoraient le feu, les Jovinianistes, les Aélorites, les Acéphales, les Gnosimaques, les Téropsychites, qui n'admettaient par l'immortalité de l'ame, les Albigeois, les Templiers, les Turlupins, les Orébites, les Anabatistes, les Quintinistes, les Polygamites, les Puritains, les Qints, les Adiapho-

ristes, les Beiliens, les Richériens, les Campanistes, les Ambrosiens, qui rejetaient tous les deux testamens, les Augustiniens, les Caulculaires, les Manifestans, les Pacifiques, les Sanguinaires, qui buvaient le sang humain, lorsqu'ils prêtaient serment, les Démoniaques, les Condormans, les Larmoyans, les Métamorphistes, les Effrontés, les Sépulcraux, les Infernaux, les Invisibles, les Biblistes, les Saciniens, les Gomaristes, les Illuminés et les Arminiens, depuis longtemps plongés dans l'oubli, s'éveillèrent en sursaut à ma voix. «Sortez de vos tombeaux dont l'aile du temps a effacé jusqu'à la dernière trace, leur disje alors, élancez-vous hors de ces gouffres dont la main des siècles a rendu, par un seul contact, les cimes méconnaissables Jetez un regard sur la terre! y voyez-vous un seul de vos sectateurs? Qu'est devenu l'éclat qui a frisé vos fronts comme un éclair fugitif? Où est l'égide prétendue immortelle dont vous entouriez vos doctrines? Où est l audace avec laquelle vous remuez vos têtes en blasphémant contre l'Eglise de J. C? Ah! vous n'existez plus que dans quelques volumes, qui peut-être disparaîtront bientôt eux-mêmes. Que voyez-vous maintenant, sinon cette Egise, sur la tête de laquelle vos mains momentanément audacieuses, voulaient entasser la poussière l'oubli? La reconnaissez-vous cette mère dont vous vous êtes éloignés, comme des enfans prodigues? Telle que l'astre immortel qui trône dans les airs, elle voit les nuages de l'hérésie se former, s'épaissir, s'étendre, s'amincir, se resserrer et disparaître dans le vide. Loin de ressembler aux feux follets qui ornent en passant vos fronts, les rayons qui entourent sa tête sont descendus du diadême de l'Eternel. A qui donc devons-nous appliquer les paroles sorties de la bouche du Verbe incarné: je suis avec vous jusqu'à la fin des Siècles, à vous qu'un pas du temps a broyés à jamais, ou bien à cette Eglise qui est toujours la même à l'ombre de la main d'Adonaï?

67 MÉDITATION

TSCHIBOUKLI.

Je désirais depuis long-temps aller visiter la belle promenade de Tschiboukli (1), qui est l'une des plus attrayantes de la côte d'Asie. Ayant trouvé à la fin un moment favorable, j'entrai dans un petit bateau et j'ordonnai au batelier de m'y conduire. En attendant, l'esprit plein des ruines d'Athènes dont je venais de lire une description, je rêvais sur ces débris immortels et sur la cendre des grands hommes dont l'éclat se réfléchit encore sur leur illustre berceau. Je prêtai attentivement l'oreille, et je crus entendre la voix tonnante de Démosthènes, reprochant aux Athéniens leur insouciance et cherchant à trône ébranler le audacieux de Philippe. Je m'imaginai ouir le divin Platon enseignant l'immortalité de l'ame à ses disciples réunis. Hélas! ce n'etaient que les soupirs des vents qui, engouffrés dans des monumens mutilés, semblaient gémir sur la perte de ces grandshommes. Mon regard avide errait tantôt sur l'Aréopage,tantôt sur l'Acropolis,tantôt sur le Portique,tantôt sur le Lycée et tantôt sur l'Académie. Dans les environs de l'Acropolis, je cherchai le temple de Minerve Parthénon. Hélas! on ne voit plus que les ruines de ce superbe monument des temps passés! Il était encore debout et semblait défier l'attouchement des doigts destructeurs des siècles, lorsqu'une bombe, qui fondit sur ce superbe colosse, le mutila jusqu'à le rendre méconnaissable. J'y cherchai aussi le temple de la Victoire sans ailes bâti près de la muraille du haut de laquelle Egée se précipita lorsqu'il vit le vaisseau de son fils Thésée arriver avec des voilles noires. Errant ensuite dans l'Aréopage, je m'approchai des bancs de roche où siégaient les Sénateurs, et je crus voir Neptune et Mars comparaître devant les Aréopagites, et

(1) Je renvoie ceux qui désirent connaître l'origine du nom moderne de ce lieu à l'ouvrage de Mr. J. Hammer intitulé Constantinopolis und der Bosporos 2. vol. page 297.

puis il me sembla entendre l'accusation intentée par le dieu des mers contre le Dieu de la guerre. Au Pœcile, je cherchai des yeux la statue d'airain qui représentait Mercure, le beau tableau de la bataille de Marathon et Zénon prêchant à ses disciples ces maximes stoïques. Au Lycée, je cherchai Aristote pour entendre ses leçons de philosophie, A l'academie, il me sembla voir passer l'ombre respectable de Platon et ensuite l'ombre terrible de Sylla acharnée sur le Céramique et occupée à y mettre tout à feu et à sang. C'est là, que j'interrogeai les cendres des Périclès, des Aristogiton, des Thrasybule. C'est aussi dans ces environs que je cherchai les temples de Bacchus, de Minerve, de Diane. En un mot, je ne rencontrai pas de pierre dans cette ville immortelle, qui ne fît une profonde impression sur moi et qui ne me parût empreinte des traces de l'immortalité.

Tschiboukli, où j'arrivai, est une charmante plaine où s'élèvent de superbes platanes. Souvent l'on y voit plusieurs compagnies de dames grecques et arméniennes qui s'y transportent de différens villages et surtout de Yeni keuïeu, dont on voit les montagnes verdoyer vis-à-vis, En débarquant, on aperçoit à une légère distance de la mer, un belle fontaine dont la façade est en marbre, et dont la partie supérieure est décorée de quelques ornemens de sculpture en forme de dentelles. Un longue inscription turque traverse cette partie de la fontaine. Le jet d'eau en est simple. Un peu au-delà, on aperçoit un joli bassin où de beaux arbres se mirent, et sur l'un des bords de ce bassin s'élève un marbre artistement travaillé et orné d'une longue inscription également en turc. Derrière ce bassin, s'étendent des jardins qui embrassent un assez grand espace.

Tout près de ce bassin, j'observai un groupe de Musulmans assis, formant un cercle assez large autour d'une table qu'on venait de dresser pour dîner, je vis un *tschorba* de riz où plongeaient à la fois plusieurs cueillers de bois aux manches longs, ustensile dont les Turcs font usage durant leur dîner, à l'exclusion des fourchettes et des couteaux. Cependant, bien

que le savant Tournefort affirme que l'uniformité perce dans toutes les actions de ce peuple, qui ne change jamais sa manière de vivre, il est certain que l'usage de tous les ustensiles sus-énoncés commence à s'introduire, sinon parmi la basse classe, du moins chez les grands, et ce n'est pas là le seul changement qui se soit opéré dans ces lieux, après la mort du célèbre voyageur dont je viens de faire mention. Pour en revenir au *tschorba*, Tournefort nous apprend que c'est une espèce de riz à la crême qui leur sert de bouillon et qui paraît être cette préparation de riz que les anciens donnaient aux malades. Cette définition me paraît d'autant plus dénuée de justesse, que le tschorba turc correspond exactement à notre soupe, et peut-être fait de différentes plantes, quoique le riz soit la soupe qui est le plus en usage chez les Turcs Il faut pourtant avouer que la soupe turque est généralement beaucoup plus cuite que la nôtre. Cet auteur a plus raison lorsqu'il dit que le riz est le plat le plus ordinaire de leur cuisine; ils s'en servent, en effet, fort souvent, soit pour en faire du *pilav*, soit pour en faire du *lappa*, espèce de *pilav* très cuit, soit enfin pour en faire du *tschorba*. A peine eus-je le temps de reconnaître la qualité de la soupe, que je la vis enlever de la table. Les Turcs, qui sont généralement si lents dans toutes leurs affaires, mangent avec une extrême rapidité, en sorte qu'ils ne font, pour ainsi dire, que goûter des plats et qu'un dîner où il y en a 25 à 30 ne dure pas plus long-temps que nos déjeuners à la fouchette. Je vis paraître plus tard un mouton gras et succulent, puis des poules qui avaient une excellente apparence et des poulets auxquels on ne pourrait guère appliquer l'epithéte pittoresque dont le satirique Boileau se sert pour qualifier ceux du diner qu'il a décrit d'un manière si burlesque. La viande joue un grand rôle dans ces réunions, que l'absence du vin et la gravité caractérisque des Musulmans rendent infiniment moins bruyantes que nos moindres clubs gastronomiques. Généralement parlant, le gibier et les poissons ne font que de rares apparitions sur les tables des Turcs. Au contraire, on

voit fort souvent figurer toute espèce de fruits, principalement le raisin, les figues et les pêches. Les Turcs sont fort sobres et l'on peut hardiment affirmer que tous nos raffinemens gastronomiques leur sont inconnus. On ne voit jamais dans leur cuisines de ces plats douteux qu'on savoure bien souvent, sans pouvoir en spécifier la qualité. Selon moi, l'une des manières les plus savoureuses d'apprêter le riz, c'est de lui donner la forme de boules en l'enveloppant dans des feuilles de vigne ou dans des choux; mais les feuilles de vigne sont beaucoup plus agréables au goût et beaucoup moins pesantes pour l'estomac que la plante dont je viens de parler. Le riz ainsi apprêté s'appelle en turc vulgaire *Yalan dolmà*. Les pâtisseries sont, chez eux, fort grossières et difficiles à digérer et sont, par conséquent, fort loin de la légéreté aérienne des nôtres J'avoue aussi qu'une foule de mets succulens où l'art de nos cuisiniers s'exerce avec tant de bonheur et d'éclat leur sont aussi peu connus que ce Phénix dont ils posent le nid sur un mont imaginaire auquel ils donnent le nom de Caff. Il ont pourtant des plats qui ne sont nullement à mépriser et dont l'odeur allécherait fort aisément nos amateurs les plus déterminés *dei buoni boconi*, entre autres je nommerai volontiers leur *Cataïf* et leur *baklavà*. Leurs plats les plus comuns sont de cuivre étamé. En commençant leurs diners, ils récitent dévotement une courte prière. Ils n'usent d'autre boisson qu'une eau fraiche et s'essuient de temps en temps les doigts avec une seule serviette, qui est un linge le plus souvent de couleur bleue. En se levant de table, les Musulmans invoquent de nouveau le nom du Tout-puissant et vont s'asseoir sur le sopha, sur leurs genoux croisés. C'est alors qu'on distribue du café sans sucre dans de petites tasses de porcelaine contenues dans des sous-tasses (Zarfs) de cuivre ou d'argent, et qu'on présente en même temps la tschibouque, beaucoup plus belle, plus magnifique et plus saine que les petites pipes mesquines dont on se sert en Europe.

Non loin de là, je remarquai une assemblée d'arméniens (1)

(1) Voyez la note 14 à la fin de cet ouvrage.

dont l'un était occupé à chanter la chanson suivante, qui est de Yahïa Efendi.

Dõndi murad uzré félek
Dévran bizimder bou guidjé.
Saki dolandir sagheri
Séiran bizimder bou guidjé
Bezmi charab itmek guérek.
Refi hidjeab itmek guérek
Djiguer kiebab itmek guérek
Mihiman bizimdir bou guidjé.
Bitichné haï houï kò
Zahid yeri ghavghaghi kò
Ei muddaï daavayï kò.
Bürhan bizimder bou guidjé
Guéldik dilé mahzounilé
Didé pür itdik hounile .
Dgiam ou mei gölgunile
Djianan bizimder bou guidjé.
Yahya ne hocheler bezmemez
Gülzarè gheldek sanma biz.
Bulbulleri söiletméïn
Ifghan bizimder bou guidjé.
Ei mütrib tchal sazleri
Mest harabem bou guidjé
Bi hüchi aklem el eman
Ghark cherabem bou guidjé.
Gönlum benem kelmaz karar
Guelmez yanema gõnul
Guildi elemden ihtiyar
Bi sabr tabem bou ghidjé
Moutrib bou dem saz idélem
Bir nagmé aghaz idélem
Achkile pervaz idélem
Calsoun kitabem bou guidjé.
Tchunki dgidaïm yaremden

Bou guidjé chol dildaremden.
Bulbul guibi gönul daremden
Baghrì kiebabem bou guidjé.
Bou guidjé dunyayi temam
Alsam banà olour haram
Djianan dilinden bir kielam
Söilè hissabem bou guidjé.
Achkin havassinda nev bir nâme söilè moutrib
Bou nenguiden cherm hayà ghitdi dgiabem bou guidjé.

«Le Ciel a tourné selon nos désirs;
Cette nuit, son tour nous est favorable,
Echanson, fais sirculer la coupe!
Le divertissement est pour nous cette nuit.
Il faut composer une assemblée de buveurs,
Il faut laisser de côté la honte,
Il faut *rôtir notre foie*;
L'hôte est pour nous cette nuit.
O toi qui n'as pas soif, ne fais pas de confusion;
Et toi qui veux t'abstenir de vin, laisse là tes vaines oppositions.
Querelleur, qui que tu sois, point de disputes.
C'est à nous qu'appartient cette nuit tout raisonnement.
Nous sommes arrivés ici le cœur plein de chagrin;
Mais nous avons rempli *nos yeux de sang*
Et la couleur rose du verre nous a réjouis,
Cette nuit notre bien-aimée est à nous.
Oh Yahyà! combien notre assemblée est joyeuse!
N'allez pas croire que nous sommes venus dans un jardin de roses;
Ni pour faire chanter les rossignols;
Cette nuit, c'est à nous à nous lamenter.
O musicien! joue de tes instrumens!
Cette nuit je suis ivre-mort
Il faut user d'indulgence envers moi, car je suis hors de moi-même.

Oui, je suis, cette nuit, noyé dans le vin.
Mon cœur ne connait pas le repos,
On dirait qu'il veut m'échapper,
Je ne suis plus maître de moi-même.
J'ai n'ai cette nuit ni patience ni force
Allons! musicien, du courage!
Commence une chanson joyeuse,
Volons sur les ailes de l'amour.
Que mon livre reste fermé pendant cette nuit!
Puisque je suis, cette nuit, séparé de ma compagne bien-aimée
Qui s'est envolée comme un rossignol de la maison de mon
cœur,
Cette nuit mon cœur est *rôti*
Si je m'empare cette nuit du monde entier
Je commets une action illicite,
Adresse moi une parole prononcée par ma bien-aimée.
. . . .
Musicien, chante une nouvelle chanson sur l'air de l'amour.
Cette nuit, rougissant de ma honte, j'ai perdu toute ma
raison

Il y avait à Tschiboukli un palais appartenant aux anciens Sultans avec un bosquet où ils prenaient le divertissement de la chasse.

L'ancien nom de Tschiboukli était *Catanghion* qui fut changé ensuite en celui de Castaghion. Denys recarde ce golfe comme le plus poissonneux de ceux de la côte d'Asie.

A deux cents pas à peu près, au sud-ouest du bassin dont j'ai fait mention, on remarque sur une hauteur qui est située dans un jardin tout près de la mer, les ruines d'anciennes fabriques ombragées de vignes vierges et de lianes. Le plafond en est voûté en quelques endroits et, en d'autres, le vieil édifice est tout-à-fait à découvert. On aperçoit, en y entrant, à gauche, un mur tapissé de stuc avec des ornemens de terre en saillie, ayant la forme de choux-fleurs. Cette tapisserie est encore si tenace que ce n'est qu'avec beaucoup d'efforts que je

parvins à en détacher quelques morceaux. L'une des divisions de ces fabriques, qui m'ont paru avoir la longueur de trente pas environ et la largeur d'environ vingt pas, semble avoir été un réservoir d'eau. Les colonnes qui les soutiennent sont de briques très massives. Ce sont là les fondemens d'un vieux monastère jadis occupé par des moines Acœmètes dont le fondateur fut un certain Alexandre, qui mourut et fut enterré l'an 430 dans ce même endroit. (1).

Mr. Ch. Pertulier parle de ces ruines, mais d'une manière confuse et savoir à quoi les attribuer : « On visite ensuite, dit-il, trois belles citernes l'une à ciel ouvert, les autres voûtées qui doivent être les restes de quelques unes de ces nombreuses maisons de plaisance édifiées par les Empeureurs Grecs dans les entours de leur Capitale, ou bien encore qui indiquent la place occupée jadis par des monastères »—La première de ces deux suppositions nous paraît d'autant plus surprenante dans cet écrivain instruit, que Procope (Lib. I de Adif Cap 9) ne fait mention que d'un seul palais des Empereurs Grecs situé dans le Bosphore, (dans le village moderne de Tschenguel-keuïu) et que Nicétas nous apprend que les Empereurs Grecs avait l'usage de passer l'été dans le détroit de la mer de Marmara. Il est vrai pourtant que Léon le grammairien fait mention d'un palais Impérial situé à Stenia et Théophanes d'un Palais considérable situé à Thérapia; mais je ne sache pas qu'il en ait existé à Tschiboukli.

En présence de cette habitation délabrée des Acæmètes; je rêvai sur cette communauté et sur sa disparution. Où sont-t-ils maintenant ces enfans d'Alexandre? Ces Jean Studius (2) ces Marcel où sont-ils? Semblables à une rivière dont la source est pure et limpide; mais qui se corrompt au milieu de sa

(1) Je n'ignore pas que Leunclavius place ce monastère entre Tchenguel keuiu et Stavros; mais son opinion a trouvé peut d'approbateurs.

(2) J. Studius fonda, à Constantinople, un monastère sanctifié et immortalisé par le talent et la piété.

course, ces Studites abandonnèrent le giron de l'Eglise Catholique et tombèrent dans les erreurs des Nestoriens, erreurs éphéméres qui pàlissent en presence de la vérité. Ainsi tombent es unes après les autres, au pied de la véritable Religion, toutes les hérésies dont on ne saurait remuer sans dédain le berlceau ignoble. Ce sont des vapeurs grossières qui passent, un instant, devant un astre immortel,immobile,et qu'un souffle disperse dans les airs. Ces nuées fugitives s'offrent aux regards sous mille formes différentes Tantôt ce sont des géans énormes dont les dimensions sans cesse croissantes semblent devoir embrasser l'étendue; mais soudain un coup de vent dissipe leurs lambeaux monstrueux; ils ont disparu avant que l'œil ait eu le temps de contempler leurs traits. Tantôt elles se présentent sous la forme d'un aigle audacieux; mais à l'instant où le regard fasciné s'imagine que l'oiseau-roi va prendre un large essor, il le cherche vainement dans les Cieux. En un mot ces vapeurs inconstantes ou n'ont pas de forme, ou n'en ont une que pour un moment. La seule église du Christ reste immuable au milieu de tant de variations et de destructions. Son front orné d'une auréole immortelle ne connait pas de rides. Elle plane comme un aigle sur les ruines des royaumes. Le sceptre qu'elle tient n'écrase pas les générations;c'est une houlette éclatante dont elle se sert pour conduire ses brebis chéries dans la voie du salut. Les orages si souvent terribles qui se orment autour de sa tête, ne laissent pas plus de traces sur son front que l'aile d'un zéphyr sur la surface d'un marbre Et si sont doigt broie quelquefois,aux yeux des nations, la poudre des empires, c'est pour faire palper à l'homme le néant de toute ce qui n'est pas Dieu.

68. MÉDITATION

L'ANCIEN PORT DE PHRYXUS.

Ayant été rêver un jour sous les beaux arbres de Tschibou-

kli, il me vint en tête d'aller à la reconnaissance de l'ancien port de Phryxus. Je pris donc cette direction, en méditant sur les littératures turque, arabe et persane.

Dgiami nommé Abdalrahman Ben Ahmed a écrit divers ouvrages dont les plus remarquables sont le *divan*, qui roule sur la théologie mystique des Mahométans et le *Baharistan* (Printemps), mêlé, comme le Ghiulistan de Saadi, de prose et de vers. Un autre onvrage célèbre de ce poëte docteur, c'est le Roman de Joseph et de Zoléikhah. Assedì ou Assadì, autre poëte persan célèbre, a chanté les avantages de la nuit sur le jour. Ferdoussè nommé Hassan Ben Scharf ou Scharfschah, et connu sur le nom de *Danischmend Adgem* (le savant de Perse) est regardé comme le premier poëte de la Perse. Son poëme intitulè Schahnameh, qui roule tout entier sur l'Histoire des Rois de Perse, est, dit Mr d'Herbelot, le plus fameux de tout l'orient. Il est composé de 60, 000 vers. Aboulfeda, Sultan de Hamah en Syrie, a écrit deux ouvrages célèbres; l'un est intitulé Takouim al boldan, c'est une géographie, et l'autre porte le titre de *Al mokhtassar* fi akhbar albaschar, c'est un abrégé de l'Histoire universelle jusqu'à son temps. Ahmed Ben Suléiman Aboulola est regardé comme l'un des premiers poëtes arabes. Son principal ouvrage est un poëme arabe célèbre intitulé *Sekth al Zend*, qui a été commenté par Khatib al Tabrizi La traduction d'un quatrain fera connaître ses opinions religieuses La voici:

« Les Chértiens errent ça et là et les Musulmans s'égarent tout-à-fait

Les Juifs sont des momies et les Mages des rêveurs.

Le monde est donc partagé entre deux espèces, d'hommes; les uns qui ont de l'esprit manquent de Religion:

Les autres qui ont de la Religion, ou peu d'esprit. »

Mr d'Herbelot en a traduit d'autres du même auteur qui, ne paraissent pas beaucoup plus orthodoxes. Les voici:

« Jsaa (J. C.) est venu qui aboli la loi de Moussa (Moïse. Mahomet l'a suivi qui introduit ses cinq prières par jour.

Ses sectateurs disent qu'après lui il n'y a plus d'autres Prophètes a attendre et ils s'occupent ainsi inutilement depuis le matin jusqu'au soir.

Dites moi maintenant, depuis que vous vivez dans l'une de ces lois,

Jouissez-vous plus au moins du Soleil et de la lune?

Si vous me répondez impertinemment, j'éleverai ma voix contre Vous,

Mais si vous me parlez de bon foi, je continuerai à parler tout bas

Je ne doute pas que nos Philosophes transcendans ne prônent le grand sens que renferment ces lignes libérales; mais qui ne sait pas que, mortels magnanimes, ils cherchent à briser généreusement toute espèce de joug, sans excepter celui la vérité?

Habib Ben Avous el Hareth Ben Caïs Abou Tamam est réputé pour le prince des poëtes arabes. Son ouvrage intitulé *Al hamassah* jouit d'une grande réputation.

Bakhteri (Abou diadah el Valid) est aussi l'un des poëtes arabes les plus célèbres. Le corps ou le recueil de ses poësie (Divan) a été distribué selon l'ordre alphabétique par Aboubequir Sauli et, selon les matières, par Ali Ben Hamzah Esfahani.

Aboul Taieb Ahmed Ben Houssain Motanabbi, natif de Coufah, dispute la palme de la poësie arabique avec l'illustre Abou Tamam dont nous avons déjà fait mention. Quarante auteurs divers ont commenté son *divan*.

Abou Djiàfar Mohammed Ben Dgiahir Ben Yezid, Ben Khaled el Thabari naquit à Amol, ville du Thabaristan, l'an 224 de l'égire. Il a écrit des ouvrages sur le Coran, sur le droit, sur l'histoire etc. Son ouvrage le plus célèbre est sa Chronique connue sous les titres de Tarikh Dgiafari et de Tarikh pessar Dgioraïr. Il l'a commencé à la création du monde et l'a continué jusqu'à lan 300 ou 302 de l'hégire. Abou Ali Mohammed Abdalgani l'a traduit en persan par ordre du Sultan Abou Saleh Manssour Ben Nouh. Ebn Kh[illegible] la fidélité de cette

histoire ; il va même jusqu'à dire qu'elle est la plus sincère qui existe. Ebn al Amid a fait un extrait de la seconde partie de cette histoire et l'a même continuée jusqu'à son siècle. Cette partie est connue parmi nous par la traduction que fit Erpennius de cet endroit, sous le titre d'Histoire Saracénique. Le surnom de Thabari est commun à beaucoup d'autres écrivains moins célèbres que le grand homme dont nous venons de faire mention.

Schoudi, poëte Turc, qui mourut l'an 943 de l'hégire, laissa un ouvrage en vers intitulé Schahnameh. Ferdoussi al Thaouil, autre poëte turc, composa, sous le nom du Schahnameh, un gros livre comprenant une histoire de tous les anciens Rois de l'Orient. Monteki, autre poëte turc, a écrit divers ouvrages de morale et de dévotion. Mohammed Ben Mostafa el Daschischi, écrivain Turc, a composé un ouvrage intitulé Tohfat Alsonniah ela Hadhrat al Hassaniat fi l oughat al Fars u al Turkiat. C'est un gros livre écrit en langue turque, pour apprendre cette langue ainsi que la persane. Mardoun Ben Ali, autre poëte turc, composa un poëme intitulé Tohafat Al Eslam. Il roule tout entier sur ce verset du Coran : « Faemma aliatim fala takahar. » Ce verset est rendu par le Poëte en ces quatre vers turcs:

«Mal aïtam zehr catilder
Jéjub ani yetimé caher ithmeh
Eschk saïli assasumr ükar
Sakin ani catindgeh caher itmeh.

« Le bien des orphelins est un poison mortifère. N'use pas de violence envers eux, pour t'en rendre maître. Le torrent des larmes du pauvre renverse les fondemens de la vie: Ne te permets, prends y garde, la moindre violence envers eux.»

Denys de Byzance place le promontoire qu'il appelle ὀξύῤῥους ἄκρα dans le golfe ou immédiatement après le golfe Κατέγγειον (Tschiboukli). Puis il ajoute : « après l'Oxyrrhoum vient un rivage plane et étendu qui s'appelle le Port de Phryxus. » Il paraît donc certain que ce port était situé à une légère dis-

tance de Tschiboukli, avant d'arriver au village de Caulidgea, l'ancien Nausimachium. Quant à la dénomination de port de Phryxus donné à ce lieu, il nous paraît très probable que ce héros, qui éleva, durant son passage par le Bosphore, un autel aux douze principaux dieux, dans l'endroit nommé anciennement Hieron, ait abordé aussi en ce lieu, auquel il a donné son nom.

Phryxus était fils d'Athamas, roi de Thèbes. Durant un séjour qu'il fit à Jolcos, dans la Thessalie, à la Cour du Roi Créthée, son oncle, il survint une grande famine. Ayant consulté l'oracle pour trouver un remède à ce fléau, il leur fut répondu que l'unique moyen d'appaiser la colère des dieux était de verser le sang de deux princes. Or, comme il n'y avait à Jolchos d'autres Princes que Phryxus et sa sœur Hellé, on résolut de les choisir pour victimes. Pendant qu'on se préparait à les immoler, on vit dit-on, un nuage s'élever au milieu du temple et laisser échapper de son sein un bélier, qui les enleva tous deux et les transporta, par mer, en Colchide. Hellé, effrayée du bruit des vagues, se laissa tomber dans la mer. Mais Phryxus arriva à Cholcos, où il sacrifia ce bélier à Jupiter et en attacha la toison, qui était d'or, dans une forêt, consacrée au dieu de la guerre. Il épousa, en Colchide, Chalciope, fille d'Aétas, Roi de cette contrée.

En contemplant la belle nature que j'avais sous les yeux, je m'élançai au delà du petit espace qui m'entourait, et je méditai sur ce vaste ensemble que nous apellons l'univers. Je commençai par jeter un regard de pitié sur l'opinion des anciens et entre autres d'Aristote qui regarde le monde comme éternel. La raison qu'apporte Aristote, après avoir supposé l'éternité de la matière, c'est qu'il est impossible qu'un agent éternel, ayant sous ses mains un sujet passif, également éternel, reste longtemps sans action. Mais la supposition d'une matière éternelle est d'une absurdité qui saute aux yeux. Admettons-la toutefoi spour un moment, supposer Dieu nécessairement obligé d'arranger et de modifier cette matière, c'est lui ôter la liberté; or un Dieu qui n'est pas libre ne saurait être un Dieu. Une au-

tre absurdité des anciens et des Cartésiens, parmi les modernes, c'est de croire le monde infini. La raison sur laquelle ils veulent étayer leur assertion est la suivante: Il implique contradiction, disent-ils, de le supposer fini et limité, puisqu'il est imposible de ne pas concevoir l'espace au-delà de toutes les limites qu'on peut lui assigner; or cet espace est, selon les Cartésiens, un corps, et conséquemment une partie de l'univers. Mais les considérations suivantes font tomber cette vaine hypothèse et prouvent que le monde est fini: toute chose composée de parties ne saurait être infinie, les parties qui la composent devant être finies en nombre et en grandeur; or si elles sont telles, ce qu'elles composent doit être aussi fini et borné. Si l'on suppose qu'elles sont infinies en grandeur et en nombre, on tombe dans une contradiction manifeste, car un nombre infini est contradictoire, et, supposer les parties infiniment grandes, c'est supposer différens infinis l'un plus grand que l'autre, ce qui ne saurait être admis. Je considérai ensuite la matière et le corps On sait qu'Aristote admet trois principes, savoir: la matière, la forme et la privation dont les deux derniers sont exclus par quelques uns et le dernier seulement par les Cartésiens. Aristote définit la matière. «nec quid, nec quantum, nec quale»; mais cette définition vague n'explique nullement sont essence qui est, il faut l'avouer, un mystère. Les Cartésiens prétendent que l'essence de la matière consiste dans l'étendue; mais on leur a prouvé par des raisonnemens solides qu'ils sont dans l'erreur. Selon les anciens, les deux princpes simples et originaires de toutes les choses, savoir la matière et la forme, composèrent quelques natures simples auxquelles ils donnèrent le nom d'élémens, et c'est de la différente combinaison de ces derniers que tous les objets de la nature furent composés; mais il est démontré aujourd'hui que des corps qu'ils prenaient pour élémens ne le sont pas. Le Ch. J. Newton veut tout expliquer par l'attraction, qu'il suppose dans chaque particule de la matière, mais que cette attraction soit aussi générale qu'il le prétend, rien ne peut nous forcer à le croire.

Les Cartésiens s'appuient sur l'existence d'un matière subtile qui pénètre librement les pores de tous les corps et remplit tous leurs interstices, de manière à ne laisser la moindre vacuité entre eux, pour établir leur plein parfait); mais ce plein parfait est incompatible avec le mouvement. Le corps et l'esprit sont certes deux choses très-différentes, cependant Spinosa, Hobbes et d'autres matérialistes nient absurdement cette différence.

Enfin laissant de côté tous les systèmes qui ne prouvent que l'impuissance où est l'homme de pénétrer les secrets du Créateur, je considérai l'Univers, tel qu'il se déploie devant l'œil charmé des mortels. J'admirai cette voûte azurée où s'opérent les mouvemens sublimes des mondes sur la face desquels on voit un je ne sais quoi de tracé par le doigt de l'Eternel, et au-delà de laquelle une oreille pieuse entend l'entretien mystérieux du Créateur avec les anges et les saints plongés dans l'éternelle ivresse. J'admirai le superbe luminaire suspendu par la main d'Eloah sur les têtes fragiles des hommes, qui passent avec la rapidité de l'éclair sous son disque doré; cette onde qui tantôt bouillonne, brunie par les nuages, sous le souffle impétueux des aquilons et semble vouloir engloutir dans son sein orageux la terre qu'elle dévore, et tantôt attend qu'un souffle mourant vienne rider sa face immobile; ces montagnes sourcilleuses dont la cime élancée au-dessus des tonnerres n'a jamais reçu l'empreinte des pas de l'homme et n'a été rasée que par l'aile audacieuse de l'aigle; ces sphères immenses devant lesquelles le frêle compas de l'astronome s'arrête épouvanté; et je murmurai insensiblement une hymne en l'honneur de Celui qui lança loin de son front éternel cette pâle image de sa grandeur et de son immensité.

69 MÉDITATION

CANLIDGEA.

Je pris un matin la direction du beau village de Canlidgea, l'esprit occupé de quelques idées relatives à l'état actuel de la littérature en Turquie. J'ai déjà signalé en divers endroits de cette production les préjugés de ces écrivains qui refusent toute espèce de Littérature aux Ottomans. Le plan de mon ouvrage s'opposant à ce que j'approfondisse trop cette matière, je renvoie les Pyrrhoniens et les incrédules à l'histoire de l'empire Ottoman par Mr. de Hammer. En attendant, je me contenterai d'effleurer encore ce sujet.

Un savant de nos jours a dit: «l homme de lettres, le rhéteur, le sophiste, n'existent pas en Turquie. En revanche, la science proprement dite, occupe une place distincte et exerce une influence dans la constitution de l'état.» Et plus bas: «Il y a des poëtes, des historiens, des érudits dans tous les rangs de la hiérarchie Ottomane, même parmi les Seigneurs de l'épée (officiers militaires) et les grands Visirs la pl upart guerriers.» Sans chercher à chicaner cet écrivain sur les assertions susénoncées, je crois pouvoir lui demander, si, par homme de lettres, il n'entend pas, comme tout le monde, un homme versé dans la grammaire, l'éloquence et la poësie. S'il me répond négativement, j'oserai le prier de me donner une autre définition de l'homme de lettres, si sa réponse est affirmative, je lui apprendrai que chez les Ottomans presque tous les hommes bien élevés étudient particuliérement la grammaire, l'éloquence et la paësie. D'ailleurs, si par la littérature d'une nation, on entend les ouvrages de ses auteurs, et s'il est prouvé que les Turcs possèdent des écrivains dans tous les genres, il s'ensuit qu'il y a des littérateurs parmi eux; car je ne sais pas trop comment une littérature peut exister sans littérateurs.

Si nous remontons jusqu'au siècle précédent, nous trouverons quelque noms plus ou moins célèbres, tels que ceux de

Saïd Kiouprili et du grand Visir Moustapha Pacha Bachir. Nous pouvons joindre à ces noms ceux des poëtes Wahifi, Hedounni etc, mais nous nous hâtons d'ajouter qu'il s'en faut bien que nous regardions tous les personnages sus-énoncés, comme des hommes supérieurs. Si la fière Constantiniah (Constantinople) n'avait autour de sa tête que cette pâle auréole, les reflets de ses rayons livides ne passeraient pas les vagues du Bosphore. Mais il n'est pas bien difficile de trouver parmi les auteurs modernes des écrivains plus distingués que ceux que nous venons de faire paraître. Le diwan de Wehbi offre des beautés et sa prose ne manque pas de mérite. Un autre de Wehbi, Mohammed Sünbullizadé (fils de la jacinthe) composa en l'honneur du Sultan Hamid deux petits poëmes dont l'un porte le titre de Tajjari (ou vol hardi) et l'autre de Tannane (le retentissant). Outre ces deux ouvrages, dont le dernier a jeté quelque éclat, nous avons de lui deux autres poëmes et un diwan où l'on trouve plus d'un passage remarquable et, entre autres celui, où, en faisant l'éloge de l'inspiration poëtique avec une vigueur et une élévation très-marquées, il prouve que sa tête porte aussi jusqu'à un certain point les vestiges du sceau divin. On voit que nous mettons une certaine réserve à nos louanges, et en effet, tout en nous déclarant admirateur de ce brillant fragment, nous ne partageons pas l'opinion d'un critique qui y trouve du sublime. Mais en guise de compensation, nous déclarons ici que nous sommes parfaitement d'accord avec lui dans les éloges qu'il donne au Scheikh des Derviches Galib Dede. Son poëme allégorique qui porte le titre *de la beauté et l'amour* est en effet le poëme le plus remarquable dont la muse Ottomane puisse être fière dans ces derniers temps. Le tableau qu'il fait des passions sous le nom mystérieux de fils de *l'amitié*, renferme un je ne sais quoi de bien grand et de terrible. Remuez le voile de l'allégorie, et vous y découvrirez une énergie et une grandeur étonnantes. Cette même energie perce dans une description qu'il fait de l'hyver, dans ce même poëme. En un mot, Ghalibe Dede lève la tête au-dessus de tous les poëtes

Ottomans des derniers temps.

On pourrait faire paraître après cet homme remarquable des poëtes qui ne manquent pas de mérite, tels que Kiani Effendi et Rouschéni, mais il les éclipserait, aussi nous nous hâtons de passer à d'autres écrivains.

Parmi ceux qui ont cultivé le champ de l'histoire, nous nous contenterons de nommer Nouri Effendi, auteur de l'histoire de l'Empire pendant le Nizam djédid et de la révolte des Janissaires de 1794 à 1799. Pertew Effendi et surtout Wassif Effendi, écrivain élégant, auteur des annales de l'Empire pendant les années 1783, 1784, 1785 et 1786, de l'histoire du Sultan Sélim et d'un abrégé de l'histoire Ottomane de 1754 à 1772. Parmi les écrivains vivans de la Turquie, l'un des plus élégans est, sans contredit, Mohammed Essad, auteur d'une histoire sur l'anéantissement des Janissaires, rendue en Français par M. Caussin de Perceval et ci-devant rédacteur de la Gazette Officielle (Takıme). Ce qui distingue cet auteur, que j'ai connu personnellement, c'est une diction élégante et fleurie, du reste il est verbeux et prolixe, surtout dans les louanges qu'il adressait au Sultan, et si mon jugement n'est pas trop sévère, je ne craindrai pas d'affirmer qu'on chercherait en vain dans ses productions la moindre étincelle de génie.

C'est ici le cas de citer notre traduction turque de la fable dont on a vu les deux premiers essais dans la méditation Bebek. La voici :

Simifam choaï chems akuss iden séhab bou kendouyé mahssous olmayan ziyayi kendouyi tahssis idup ebedider nouroum deyou bi tedbir tekuburlenurdi. Afitabi àlem tab bou durlu yavéléré sami oloup levamii kiessiré alel fevr anen uzerine dgem itdikdè ahmakané maghrour olan ebr rehnédar asfer bi tabi cheulé oldiktansonra natschar mezraalerimizi terchih iden yaghmoure moutebeddil oldi.

Nitché bi akl kimesneler fani ve napaïdar nourden moutekebir olourlar pertevleri bir demdé zaïl olour. Divan bouna isbatder.

Canlidgea est une village habité par des Turks. Il s'appelait anciennement *Nausomachium*, ou bien *Navmachia*, à cause d'une bataille navale dont il fut jadis le théâtre. On y voit maintenant une mosquée, des bains (1) et des écoles. Le promontoire qui est situé auprès de ce village peu fréquenté, se nommait Licadion, selon quelques uns, et Kicladion, selon d'autres.

Voici ce qu'en dit Denys : « Après le promontoire Licadion, vient le Nausomachium, endroit célèbre par un combat naval, vient ensuite le lieu nommé Kikonion, à cause de la malice excessive de ses habitans. »

La mosquée dont nous avons fait mention plus haut a été bâtie par Iskender Pachà, l'un des Vésirs du Sultan Suleiman le Grand.

Ce village, qui est l'un des plus délicieux de ceux qu'on voit régner le long de la côte d'Asie, semble se mirer avec complaisance dans le cristal du Bosphore. Derrière ses nombreuses habitations, on voit se mouvoir mollement les cimes aigues d'une forêt de cyprès, rougir les fleurs de l'arbre de Judée aux belles feuilles, verdoyer le lilas et le laurier et, plus haut, se balancer avec grâce le pin, dont l'éternelle verdure semble s'étaler devant l'homme orgueilleux, pour contraster avec les innombrables mutations auxquelles celui-ci est sujet.

Je considerai longtemps les arbres dont je viens de parler. Une foule de petits oiseaux, qui volaient de l'un à l'autre et qui effleuraient à peine de leurs ailes naissantes leurs verts rameaux, faisaient entendre un gazouillement enchanteur qui venait expirer doucement à mes oreilles. Je m'assis à leur ombre, et je sentis la molle haleine d'un vent mourant caresser mon front incliné par la rêverie. Mais en levant mes yeux, je le fixai sur des objets encore plus intéressans. Je vis un groupe de vierges turques qui folâtraient dans le lointain, sans se douter qu'un Ghiaour (un infidèle) avait l'œil fixé sur elles.

(1) Dans l'un de ces bains il y avait un éléphant en pierre dont la trombe vomissait de l'eau. Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier l'existence actuelle de cette objet curieux.

Les rameaux protecteurs des arbres me cachaient à leurs regards. L'une d'entre elles se distinguait surtout par la beauté des traits de son visage qu'un voile importun ne cachait pas dans ce moment. Son pied léger effleurait alors des tapis de verdure. De ses beaux yeux noirs partaient des étincelles dont l'éclat n'avait alors pour témoins que ses compagnes folâtres. Je ne pus m'empêcher de leur appliquer ce quatrain gracieux.

«Tes yeux sont deux sources vives
Où vient se peindre un ciel pur,
Quand les rameaux de leurs rives
Leur découvrent son azur.»

Ses longs cheveux châtains, que des Zéphyrs voluptueux caressaient mollement, tantôt formaient sur son visage un voile mobile et en quelques endroits transparent, et tantôt flottaient dans les airs. On aurait dit une houri destinée par le prophète à verser à quelque pieux Osmanli la coupe des voluptés célestes. Son front charmant, qui semblait n'avoir jamais été ombragé par le moindre nuage de tristesse, avait un je ne sais quoi d'inexprimablement beau. Sa bouche qu'elle entr'ouvrait de temps en temps, laissait voir à l'œil charmé deux rangées de perles d'un blancheur éblouissante. Ses deux mains étaient d'une perfection qui aurait pu servir de modèle à un Praxitèle ou à un Michel-Ange. Tout, en un mot, me parut en elle digne d'exercer le plus illustre pinceau ou le ciseau le moins sujet aux atteintes des temps. Mais hélas! quelques rameaux perfides qu'un vent jaloux écarta tout-à-coup me trahirent, et aussitôt la Nymphe disparut à mes regards. Hélas! m'écriai-je alors plongé dans une profonde rêverie, c'est ainsi que s'évanouissent tous les vains plaisirs du monde! A peine réussit-on à effleurer des lèvres la coupe fragile des voluptés terrestres, qu'elle se brise entre les mains de l'infortuné qui la tient. C'est alors qu'il s'aperçoit en gémissant de toute la vivacité d'un félicité qui lui échappe comme un rêve. Le souvenir d'un bonheur qu'il a savouré pendant quelques instans et qui maintenant s'envole loin de lui, remplit son ame altérée d'une félicité sans

bornes, d'une intarissable tristesse. Il soupire, il gémit, il se corrode sans pouvoir rattraper le bonheur qui lui apparut. Non, non, je ne veux plus de plaisirs si éphémeres, des plaisirs qui n'entraînent ordinairement après eux que l'inquiétude, le remords et le désespoir. Je ne courrai désormais qu'après une volupté pure et sans mélange, une volupté semblable à celle que savourent à jamais les Chérubins brûlans, dont les doigts errent sans fin sur des harpes d'or destinées à chanter les attributs divins de l'Etre qu'aucun esprit ne pourra jamais comprendre, et qui est insaisissable même pour le plus sublime des Séraphins. »

70. MÉDITATION

L'ANCIEN LYCADION.

Un jour que je me trouvai dans le voisinage de Canlidgea, j'eus la curiosité de voir l'ancien Lycadion. Tout en m'approchant de mon but, je passai en revue les réformes introduites en Turquie par l'un des hommes les plus remarquables qui se soient jamais assis sur le trône naguère ensanglanté des Sultans. J'ai déja relevé la niaiserie (1) de cette phrase qu'on lit

(1) A propos de niaiserie, certain pauvre arlequin dont le crâne, quelque vide qu'il soit d'ailleurs, semble trop étroit pour pouvoir offrir le moindre petit coin à la finesse, nous adressa un jour les paroles suivantes : « les animaux même se moquent de vous. » Nous aurions pu lui répondre tristement : « hélas! je viens de m'en apercevoir » ou bien, si sa sortie était sérieuse : « j'espère que vous au-moins faites exception à la règle. » si de pareils êtres méritaient une réponse quelconque. Un autre pygmée, physiquement et moralement parlant, aux yeux duquel les vers enfantés par notre plume ne sont que des *vers luisans*, donnant un jour l'essor à tout ce qu'il a d'esprit, nous demanda avec une politesse exquise « si nous con-

dans les voyages en orient par Mr. V. Fontanier : «Les réformes introduites par le G. S. n'avaient eu d'autres résultats que de changer le costume de ses sujets et d'en faire le peuple le plus grotesque du monde.» ainsi que celle ou notre spirituel voyageur attribue au destructeur des Janissaires un regard *assez stupide*. Ecrivain infiniment plus remarquable, le Chr. A. Baratta parle tout autrement de ce regard. «Ci é occorso (dit-il) altra volta di parlare dello sguardo di questo principe e lo abbiamo chiamato veggentissimo; espressione che è sembrata troppa à taluni che non n'è conoscono che il nome ed il ritratto, ma che è poca e fredda à descrivere la penetrazione e l'intelligenza evidentemente dipinta in quelli occhi grandi e fiammanti.» Je crois qu'il est assez difficile d'accorder ces deux assertions évidemment divergentes, et je serais tenté d'attribuer la stupidité dont il est question au regard non de l'objet observé, mais de l'observateur lui-même, si la restriction introduite par le malheureux adverbe de quantité n'était pas un obstacle invincible à ce rapport. Mais comme il ne s'agit pas ici du physique du Sultan Mahmoud, je me hâte de quitter ce sujet.

Un juge plus équitable de ce grand Prince, Mr. J. de Breuvery, s'exprime ainsi en parlant de ses réformes. «Hydre aux mille têtes, le Janissarisme se relève plus puissant après chaque défaite, il grandit sans cesse, il enlace l'empire de ses replis puissans, et la Turquie, qui se débat en vain dans cette horrible étreinte, semble prête à disparaître du nombre des nations, lorsqu'enfin Mahmoud paraît. D'un seul coup, il frappe le monstre au cœur, il ouvre aux Osmanlis des destinées nou-

---

tions lui donnez des coups de pieds.» Nous aurions pu lui répondre avec la même urbanité: qu'il est au nombre de ces atômes que nous dédaignerions d'écraser sour nos pieds, si, sachant combien il est redoutable dans cette espèce d'attaque, nous n'avions pas craint de nous exposer, en l'irritant, à un danger manifeste. --

velles et lie les intérêts de son peuple à ceux de la civilisation et de l'équilibre Européen.

« Cependant tout n'est pas bien dans cette grande révolution qui attache à l'Europe Chrétienne un empire constitué en haine du nom Chrétien.

Civilisateur par le destruction, Mahmoud dépasse souvent le but qu'il veut atteindre; il enveloppe dans une ruine commune les abus et les institutions utiles, il heurte l'opinion de front et les réformes imposées par la force sont subies comme une loi, quand elles auraient pu être acceptées comme un bienfait.

De là, la manière diverse dont ces réformes sont jugées en Europe, suivant que chacun considère le but ou les moyens employés pour l'atteindre, l'espace parcouru depuis le point de départ et celui qui reste encore à parcourir. De là, la nécessité de suivre dans sa marche le développement des institutions ottomanes et d'examiner quelle était, lors de la destruction des Janissaires, la constitution de la société turque, pour pouvoir se rendre compte de l'action produite sur cette société par les nouvelles institutions qui la régissent. »

Quiconque a lu ce tableau rapide et peu flatté des réformes du Sultan Mahmoud doit avoir au moins remarqué que, selon son auteur, elles ont eu bien d'autres résultats que de changer le costume des Turcs. Il (le Sultan) ouvre, dit Mr. de Breuvery, aux Osmanlis des destinées nouvelles et lie les intérêts de son peuple à ceux de la civilisation et de l'équibre Européen.» Il appelle ces innovations une grande révolution; tout cela prouve qu'il s'agit ici de toute autre chose que de cravates et de pantalons, et il serait fort à propos d'appliquer à celui qui ne voit dans tout ceci qu'un changement de costume, ces vers du Dante.

«E tu chi se' che vuo' sedere a scranna
Per giudicar da lungi mille miglia
Colla veduta corta d'una spanna?»

J'ai eu soin d'indiquer dans la Méditation intitulée Kalender les principaux résultats des innovations dont il est question; je veux néanmoins en ajouter ici quelques autres. Quiconque est au fait des choses de la Turquie, doit certainement être informé de la pompe et de la splendeur excessives qui distinguaient jadis la Cour des Sultans. (1) Une tourbe littéralement infinie d'hommes dorés et couverts de perles encombrait non seulement les salles du Sérail, mais même les jardins circonvoisins etc. Or, le Sultan Mahmoud y a introduit avec un art infini différens changemens, que le Chr. Baratta distingue en changemens de personnes, de choses et d'occasions. Il serait hors de propos de le suivre dans les détails où il entre à l'occasion de ces diverses innovations et nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur curieux ou intéressé à les connaître à son ouvrage intitulé : Costantinopoli nel 1831. Nous remarquerons seulement que si cet observateur sagace exagère un peu lorsqu'il affirme que ce fut là *la chose la plus difficile q'on ait tentée*, du moins est-il certain que les encombremens que rencontra ce Sultan étaient de nature à faire échouer les efforts de tout homme qui ne posséderait ni sa volonté de fer ni son art infini.

En second lieu, on connait les abus monstrueux qui se glissaient jadis dans la punition des coupables; or, le Sultan sus-énoncé veilla non seulement à ce que les punitions ne fussent pas infligées avec autant de facilité que dans le passé, mais, de plus, il abolit les peines trop cruelles qui, d'après l'ancien système, étaient infligées aux coupables. Maintenant la punition de mort, qui était si fréquente, n'est plus infligée qu'aux grands criminels.

Mais l'action la plus éclatante de Mahmoud, c'est la destruction du corps des Janissaires. En effet il ne fallait rien moins que des serres d'aigle, pour arracher aux mains ensanglantées du fantôme un trône qui lui servait de jouet séculaire. Il faut être aveugle ou extrêmement borné, pour envisager ce fait capital sous un autre point de vue. Ce n'est pas une

(1) Le Chr. Baratta.

hyperbole que d'affirmer que ce coup d'éclat, quand même il serait séparé de toute autre action marquante, suffirait pour immortaliser Mahmoud.

Si nous établissons maintenant un parallèle rapide et succint entre le réformateur couronné et son célèbre vassal, le vice-roi d'Egypte, ne trouverons-nous pas que celui-ci n'a rien fait d'aussi éclatant que le dernier trait qu'on vient de voir; mais quelle splendeur dans les rayens qui composent l'auréole (1) dont la tête du vieillard illustre est entourée ! Il a créé une armée qni, d'après le jugement des hommes de l'art, est aujourd'hui sur un pied très-remarquable. Il a élevé un arsenal où différens ateliers, magasins d'approvisionnement, corderie de mille quarante pieds, etc tout en un mot se trouve, un arsenal d'où il est sorti en quelques années dix vaisseaux de lignes et une foule de fregates, de corvettes et de bricks, et celà où? dans

(1) Apropos d'auréole, certain pygmée littéraire qui, avant même d'avoir vu l'enveloppe de notre présent ouvrage, a prononcé quasi ex tripode que c'est un amas de sottises nous a insainué qu'il a compté les rayons de notre auréole, ce qui prouve qu'ils sont bien peu nombreux, puisqu'un Margite même parvient à les énumérer. Nous ne saurions mieux répondre à nain littéraire qu'en citant ici une de nos Epigrammes, ouvrage très-peu connu aujourd'hui, mais qui sera un jour bien plus répandu que mille ineptics dévorées aujourd'hui par tant de sots, à commencer par les journalistes qui en font de pompeux éloges. Voici l'épigramme en question :

Le Chauve au nain.

« Sais-tu bien, cher Crévier, que l'autre jour encore
Je comptai (ça se fait en bien moins d'un moment)
Les cheveux de ton chef si modeste ornement ?

. . . .

Il me semble qu'en homme en adresse admirable,
Tu saisis l'instant favorable
Où je me baissai pour te voir. »

la presqu'ile d'Alexandrie où il n'existait en 1828 qu'une plage déserte. Le duc de Raguse, témoin oculaire de cette merveille, n'a-t-il donc pas eu raison d'écrire : « je ne crois pas que l'histoire du monde ait jamais présenté dans un aucun temps, rien de pareil? » Il a fondé une école d'artillerie, une école d'élèves qui montent à trois cent quatre vingt onze jeunes gens, une fabrique de draps, une autre de coton et de toile, une fonderie, une manufacture de poudre et surtout l'établissement d'Abouzabel, où lon trouve un amphithéâtre d'anatomie, un jardin botanique, un laboratoire de chimie et une salle de physique.

Jusqu'ici on ne trouve qu'à louer; mais, pour ne pas tomber dans l'excès contraire à celui qu'on peut justement reprocher au rédacteur estimable d'un journal, qui ne cesse d'entretenir ses abonnés de la misère qui règne dans les Etats du Vice-roi, sans jamais faire mention des grandes choses qu'il a faites, pour ne pas tomber, dis-je, dans cet excès, je doi avouer qu'un homme impartial ne peut envisager qu'avec indignation le monopole qui pèse sur l'Egypte. Le principal but d'un réformateur doit être celui de rendre heureux les peuples qui vivent à l'ombre de son sceptre; or, la famine et la misère ne sont certainement pas les moyens les plus efficaces pour répandre la félicité au sein d'une nation.

Maintenant, si nous envisageons les deux hommes remarquables dont il s'agit sous le rapport de l'instruction, de l'éducation, tout l'avantage reste du côté du Sultan Mahmoud. On sait que ce souverain était très versé dans les langues et les littératures turque, arabe et persane, tandis que Mehemed-Ali est tout-à fait dénué d'instruction. Du reste, plusieurs personnes seraient portées à tourner cette circonstance en faveur de ce dernier, et soutiendraient que, pour entreprendre et exécuter de si grandes choses, sans avoir le moindre teinte de culture intellectuelle, il faut être nécessairement éclairé dans les nouvelles voies qu'on se trace par les rayons du Génie.

Le cap de Lycadion est situé entre Canlidgea et Tschi-

boukli. Voici ce qu'en dit Denys de Byzance. « Vient ensuite *Echœa*, le promontoire Petitroun et le golfe nommé Lycadion, qui est assez profond et qui est appelé ainsi du nom d'un personnage de Mégare, ou *Cycladion*, d une autre personne qui y séjournait. »

Maintenant ce lieu n'offre rien de bien intéressant.

En attendant, surpris par la nuit dont le voile se déroulait majestueusement sur notre globe, je commençai à parcourir des yeux les champs éclatans où les Kepler, les Herchel, les Newton et tant d'autre grands hommes cueillirent les lauriers dont ils ornèrent leurs fronts immortels. Je laissai loin derrière moi les lueurs tremblantes de la lune, le disque rouge de Mars, la face éclatante d'Hespérus et même la faible lumière du vieux Saturne, et, de sphère en sphère, je m'élançai jusqu'au sein des Pléiades et d'Orion. Je volai tour-à-tour du fleuve Eridanus à l'Argo, du corbeau au phénix, que j'assimilai au véritable bonheur qu'on cherche vainement sur la terre et qu'on ne peut trouver que dans les Cieux. Je frisai le poisson austral ainsi que le volant, le Faucon, ainsi que le Xiphias, et partout je saluai les traces éclatantes du doigt visible à travers le rideau immense de tant de mondes. Dans ces hauteurs éblouissantes où l'on n'entend, de loin en loin, que le bruit de l'aile de l'imagination ou celui du pas de Jéhovah traversant l'immensité, je cherchai les mille vingt deux étoiles visibles d'Hipparque, les mille vingt six de Ptolomée, les mille cent soixante trois de Kepler, les mille sept cent vingt cinq de Bayer, les trois mille de Flamsteed et les vingt mille fois vingt mille astres de Riccioli, et, à l'aspect de ces sublimes hérauts de la magnificence divine, je laissai échapper de mes mains le compas de l'astronome, et, saisissant la lyre, je m'écriai avec Job: « Peux-tu restreindre la douce influence des Pléades et relâcher les liens d'Orion ? » Oh ! que je voudrais m'envoler à jamais loin d'une sphère que se jettent tour-à-tour, comme un lugubre jouet, le malheur et la mort ! que je voudrais couler ma vie vis-à-vis de ces îles immenses, les unes flottantes, les autres immobiles! Sur

es fronts majestueux de ces mondes inaccessibles à l'œil du plus audacieux des aigles, je passerais mes jours à déchiffrer les caractères mystérieux tracés par la main qui en sema les Cieux. Peut-être que la contemplation incessante de ces soleils caressés par l'haleine même de l'Invisible, me donnerait une faible idée de la grandeur de Celui que célèbrent mille âmes brûlantes par des hymnes dont les mondes même que je contemple n'entendront pas la dernière syllabe. Peut-être ces abîmes de splendeur feraient-ils parvenir jusqu'à moi quelque étincelle pâlissante de cet éclat dont l'éternité elle-même n'a pas vu le premier rayon. Là du moins je méditerais sans crainte d'être troublé dans mes rêveries par le choc des vains systèmes philosophiques, par les convulsions des empires, par les blasphèmes insensés de l'impie, (1) par les plaintes de la veuve et de l'orphelin, par le pas de l'homme qui mesure l'étroit espace qui sépare son berceau de sa tombe.

71 MÉDITATION

KIORFUZ.

Kiorfüz est l'un des plus beaux endroits qu'offre la côte d'Asie aux regards contemplateurs des beautés du Bosphore. Un jour que je m'y rendis, je ne cessai d'admirer, chemin faisant, l'éclatant azur qui se déroulait sur ma tête et devant

(1) Dans une de nos satires intitulée « la Synagogue des hommes sensés », nous introduisons un de ces bouffons impies qui demande « en quelle langue a parlé l'âne ou l'ânesse si maltraitée par le bâton de Balaam » et auquel nous répondons à peu près « qu'il permette à notre canne de s'approcher de lui d'une manière hostile, et nous saurons aussitôt ce qu'il désire savoir. » Tel est le cas que nous faisons des turlupinades et des bouffonneries aussi plates qu'insensées de ces amis des lumières. »

moi. En rêvant sur l'embouchure de la mer noire, je fixai par hasard ma pensée sur les environs du Fénaraki d Europe. Alors, je crus voir d'intrépides Argonautes, (1) tels que Jason, Orphée, Castor et Pollux, Algias, Astirion, aborder ces parages sur lesquels le divin Phinée, jouet de la fureur des Harpies, étendait un sceptre, dont ses yeux ne pouvaient plus voir l'éclat. Je crus voir l'intrépide Zéthus s'élancer, l'épée à la main, à la pursuite des Harpies immondes et les contraindre de promettre qu'elles ne saliraient plus les table du malheureux Phinée. Je m'imaginai entendre le devin couronné, conseillant aux Argonautes de lâcher une colombe pour connaître la volonté des Dieux. « Si elle fait le trajet, sans danger leur dit-il, ne balancez pas à la suivre et à franchir ce terrible passage à force de rames ; car les efforts qu'on fait pour son salut, valent bien au moins les vœux que l'on adresse aux dieux. Mais si loiseau périt, revenez; ce sera une preuve que les dieux s'opposent à votre passage. » (Apollonius) Je m'imaginai encore voir Minerve assise sur les rochers des sombres Cyanées, aider les nobles nochers à franchir ce dangereux passage, les Argonautes pâlir au terrible mugissement des vagues et Euphémus lâcher du haut de la proue du navire chancelant, la colombe qui s'échappe à travers les rochers entre choqués et laisse tomber l'extrêmité de sa queue. Je vis enfin Minerve appuyer, au plus fort du danger, l'une de ses mains sur l'une des roches, pousser le vaisseau et le *faire voler avec la rapidité du trait*

A mon arrivée à Kiorfüz, je rencontrai non loin du rivage un vieux Derviche avec qui je liai conversation. Je ne tar-

---

(1) Apropos d'Argonautes, on lit dans le Livre I des Tusculanes de Cicéron (XX) ces paroles remarquables : « Etenim si nunc aliquid assequi se putant, qui ostium Ponti viderunt, et eas angustias, per quas penetravit ea quæ est nominata Argo, quia Argivi in ea delecti viri, Vecti, petebant pellem inauratam arietis. etc. »

dai pas à remarquer qu'il connaissait à fond le Persan. Après avoir causé quelque temps avec lui, je le priai de me réciter quelques *hikiahet* du Gulistan, qui me rappelât mes anciennes études. Il ne se fit pas trop prier et m'en raconta une qu'on peut rendre de la manière suivante:

« Certain roi ne jetait qu'un regard de mépris sur l'ordre des Derviches; l'un d'entre eux s'en étant aperçu, lui dit un jour: ô mon Prince! en ce bas monde nous sommes moins bien partagés que toi en fait d'amusemens, mieux en fait de société, aussi bien, pour ce qui est de la mort et mieux pour ce qui est du jour du dernier jugement. (Suivent ces vers.) Quoiqu'un conquérant fasse ici-bas tout ce qui lui plait et qu'un Derviche ait besoin de l'assistance des hommes, puisque l'un et l'autre doivent mourir, qu'emportent-ils avec eux, sinon leur linceul? Puisque tu lies tes bagages pour sortir de la ville, tu dois préférer à un roi un semple mendiant.» (Prose) L'habit du derviche est tout déchiré, ses cheveux sont rasés, mais son ame est effectivement vivante, tandis que ses passions sont mortes. (Vers:) Celui-là n'est pas derviche ni homme, qui ne veut pas entendre parler des querelles du peuple, tandis qu'il s'élève contre toi si tu le choques en quelque chose, qui, s'il vient à tomber une grosse pierre du haut d'un montagne et à crouler jusqu'à lui, se retire pour l'éviter (Prose) Le chemin qui doivent suivre les Derviches, sint la prière, les actions de grâce, le service de Dieu, l'obéissance à cet Etre suprême, les offres, le culte d'un Dieu unique, la confiance en lui, la patience. Quiconque possède toutes ces qualités, est effectivement Derviche; mais si, avec l'habit religieux, il s'occupe de bagatelles, s'il néglige ses prières, s'il obéit à ses penchans, si, en proie quelquefois à ses désirs charnels, il change les jours en nuits, ou, si plongé dans le sommeil, il change les nuits en jours, s'il ne pense qu'au boire et au manger; il a beau prêcher et parler, ce n'est qu'un débauché sous un habit saint (Vers). O toi dont l'intérieur est étranger à la dévotion, quoique tu sois extérieurement revêtu de l'habit de l'hypocrisie, jette un

regard sur le voile aux sept couleurs, toi qui as une natte dans ton logement. »

Je m'éloignai enfin de cet homme vertueux et je me rappelai quelques particularités relatives à ces religieux Ottomans. On sait qu'Othoman I professait une si forte admiration pour ces moines turcs, qu'il assigna un jour pour siège à leur supérieur son propre trône. Leur fondateur tournait, dit-on, en rond quatorze jours consécutifs, (en s'abstenant pendant tout ce temps de nourriture) aux sons de la flûte de son compagnon Hamlze et tomba, après cet exercice violent, dans une extase où il eut d'importantes révélations relativement à l'établissement de son ordre. C'est cet exemple qu'ils veulent imiter en tournant tous les mardis et les vendredis en présence de leur supérieur. Les Derviches d'Egypte ont placé dans le Ciel le cheval d'un certain Chederles, qu'ils regardent comme un saint, dans la compagnie de l'âne qui porta le Messie, du chameau de Mohammed et du chien des sept dormans de la caverne. Du reste, ce ne sont pas les seuls animaux que quelques Othomans introduisent dans les séjour céleste ; on peut compter, en outre, le chameau du Prophète Saleh, le mouton qu'Abraham sacrifia à la place de sont fils, la vache de Moïse, la fourmi de Salomon, le perroquet de la reine de Saba, l'Ane d'Esdras et la baleine de Jonas, comme si eux-même ne suffisaient pas pour peupler les Cieux !

Le village de Kiorfüz s'appelait anciennement Kiconicos et plus tard Germios. Le nom moderne de Kiorfez (1) provient du golfe qui le ceint. [Kiorfez signifie en turc golfe] et qui portait jadis le nom de Manol. Aujourd'hui il est nommé également Kiorfüz-bagdgessi. Le site qui s'élève à la droite de ce village fut changé en promenade par Sadik Agha et par Hussein

(1) Mr. Hammer traduit les mots Kiorfüz-baghdgessi par ce mot Allemand Sellerie garten [jardin aux céleries]. Je préfère néanmoins la première dérivation. En effet, pourquoi courir après le mot *Kereviz* [céleri] lorsque nous avons sous la main Kiorfüz] le golfe ?

aghà. Il y avait aussi sur ce rivage un palais fréquenté par le Sultan Mahmoud I.

Il n'y a pas fort long-temps que le célèbre Mabeyudgi Ahmed Bey fit élever à gauche une villa très connue dans le Bosphore et un palais.

Tandis que je parcourais ces beaux lieux, je vis, en levant les yeux au Ciel, un énorme nuage qui avait la forme et l'apparance d'un géant audacieux; c'est ce qui donna lieu à mon imagination de friser de son aile hardie le simulacre formidable qui apparut à Nabuchodonosor. L'infâme idôle surgissant du sein d'une plaine, allait cacher dans les cieux sa cime sourcilleuse, tandis que son pied, vu d'une certaine hauteur, semblait heurter les abîmes infernaux. Sa main gauche tenait une pomme et sa droite pressait un sceptre terrible. Un grand serpent rongeait sa poitrine immense, et l'on voyait sa queue tortueuse serpenter autour de son ventre, vaste cloaque où découlait tout ce qu'il y a de plus impur dans les cités et les royaumes. D'autels nombreux inondés par des torrens de sang humain se dressaient hideusement en son honneur. D'innombrables victimes étaient, pour ainsi dire, jetées par la superstition dans la gueule du monstre insatiable. Le Nil l'Euphrate et le Jourdain vomissaient à ses pieds des proies couronnées et des proies vulgaires. Un bûcher infâme allumé par les mains des habitans des cavernes infernales, ne cessait de dévorer ces horribles alimens. Indignée à la vue de tant d'horreurs, la nature exhalait son chagrin en soupirs et en lamentations. Lorsqu'une montagne, spectatrice sublime de ces infamies, fait entendre un sourd mugissement. Alors une pierre, se détachant de ses hauteurs sourcilleuses, tombe, en sifflant, et va toucher le pied du simulacre gigantesque. Le monstre ébranlé chancelle, crie et croule avec un horrible fracas .La terre accablée par son poids tremble et pousse de longs gémissemens.Alors tout parait sourire à la vue de l'idole fracassée.Alors cette pierre miraculeuse, qui couvait un Dieu, se déchire, s'élargit et s'élève jusqu'aux cieux. Elle grossit insensiblement,

se change en mont sublime et étend dans les airs étonnés ses larges flancs et son dos immense, qui se couvre d'une verdure enchanteresse. Toute sa croupe est éclairée d'une lumière mystérieuse. C'est ainsi que la terre indignée du poids qu'elle a dû longtemps supporter, reçut avec plaisir dans son sein les membres épars et fracassés du colosse horrible. (1)

72. MÉDITATION

ANADOLOU HISSÂRI.

Tu ne fis aussi qu'effleurer le théâtre changeant du monde, ô toi qui te trouvais à l'étroit dans l'étendue! Tu profitas de l'instant où tu te trouvas debout poua lancer des fers à la terre. Le seul bruit de ton nom ébranlait l'Asie, l'Europe, et l'Afrique. Mais c'est surtout l'Asie dont la face porte encore l'empreinte indélébile des tes pas. Tu n'avais pas encore atteint

(1) Quelqu'un des *grands-hommes* qui affichent un profond dédain pour les *ennemis des lumières* ne manquera pas de trouver tout cela plat et ridicule. Nous avons publié en 1834 à Paris un ouvrage intitulé: « Epigrammes d'un genre nouveau etc. » dont il reste cent exemplaires chez Mr. P. Genty, qui regarde sans doute comme de la drogue les pièces contenues dans ce recueil (opinion qui ne fait aucun tort à notre œuvre). Parmi ces Epigrammes, il y en a une que nous appliquerons au *grand-homme* qui nous occupe. La voici :

« Certain dévôt devant se faire prêtre
Dévoilait un jour ses desseins,
Lorsqu'un railleur lui dit : peut-être
Monsieur sera nommé chef des Ignorantins.
L'autre aussitôt: vous êtes bien aimable,
Répondit-il, et cette dignité
Serait pour moi d'autant plus honorable,
Qu'alors j'aurais sur vous un peu d'autorité.

ta seizième année, et déjà les Médares insurgés éprouvaient la force de ton bras. Alors, aiglon audacieux, tu ne faisair encore qu'essayer ton aile ; mais déjà tous les pâles témoins de cet essai sublime s'aperçurent que cette aile en croissant chercherait un jour à jeter son ombre, s'il était possible, au-delà même du monde. Quelque temps après, ton bras foudroyant enfonça le bataillon thébain jusqu'alors invincible. Thraces, Treballes, Gètes, tout se courba ou tomba devant toi. Sous ta main encore enfantine, l'audacieuse Thèbes se changea en un amas de pierres, parmi lesquelles s'élèvent encore quelques temples et le nid de l'aigle Thébain, comme on voit quelquefois dans une forêt qui fut en proie à un incendie dévorant, quelques chênes sourcilleux échappés à la fureur des flammes, agiter leurs cimes sur des cendres encore fumantes. Debout sur le tombeau d'Achille, tu parus ceint de la même auréole que l'illuetre vainqueur d'Hector. Le Granique épouvanté recula devant toi. Ton épée trancha à Gordium le nœud gordien dont la solution devait, dit-on, décider du sort de l'Asie. Mais hélas ! à quoi tient la vie de l'homme? Les ondes du Cydnus manquérent délivrer Darius de son terrible assaillant ; mais en cette circonstance même ta magnanimité se déploya toute entière, lorsque tu présentas à ton médecin, d'une main, la lettre calomniatrice, et que, saisissant, de l'autre, la coupe qu'on disait renfermer la mort, tu l'avalas sans hésiter. Les montagnes de la Cilicie devant lesquelles rien d'aussi grand n'avait jamais paru, virent ton épée foudroyante étinceler sur les têtes de trois cent mille hommes. Tyr et Gaza furent les victimes de ta vengeance terrible. L'Egypte captive tressaillit sous tes pas Glacée d'éprouvante devant ton front, une armée d'un million de guerriers tomba sous ta main invincible. Alors, la Perse entière se rangea sous tes lois, mais alors aussi ta magnanimité sembla s'évanouir comme une ombre vaine. Celui qui jouait avec les trois parties du monde devint, à son tour, le jouet de l'impudique Thaïs. Honteux de tes excès, tu relevas ta tête altière. L'Hyrcanie, la Bactriane, la Sagdiane, le pays des Mardes se

courbèrent devant ta face. Ton pied foula les cimes du Caucase et de l'Oxus. Mais hélas! le vainqueur du monde devint tout-à-coup l'assasin de Parménion. Revêtu de la tiare, entouré d'Eunuques, tu prétendis passer pour un dieu, lorsque tu jouais le rôle d'un histrion. Furieux, tu fermas l'oreille à la voix même de l'amitié, et Clitus tomba victime de ta rage. Tu cueillis de nouvelles moissons de lauriers dans les Indes alors inconnues. Porus, le magnanime Porus, trouva en toi un vainqueur magnanime. Mais enfin les rive de l'Hyphon furent les limites redoutables, où s'arrêtèrent tes exploits. Tu offris en l'honneur des mânes d'Ephestion l'horrible hécatombe d'une nation entière. A l'instant que tu méditais de nouvelles conquêtes, le souffle de la mort t'atteignit, et ta main desséchée laissa tomber le monde. Alors le colosse immense que tu élevas en dix ans s'écroula avec toi.

Voilà les réflexions que je fis un jour que, dirigé vers Anadolou Hissari, je comparai, en m'approchant de ces lieux témoins des trophées du Sultan Mohammed le conquérant, les hauts faits de cet Ottoman valeureux avec ceux du fils de Philippe. En attendant, le Soleil jetait du trône des airs des torrents de clartés sur l'abime mouvant qui me portait sur sa crête. Le souvenir des changemens que son disque toujours le même a vu s'opérer dans le Bosphore, fit naître dans ma mémoire celui d'un sonnet, essai de mon enfance, qui j'espère, sera lu avec plaisir par les amateurs de la poësie : le voici :

« Astre pompeux de biens brillant dispensateur
Qu'embellit du Très-haut la main dominatrice,
Tu vois couler les ans, et le temps destructeur
N'ose lever sur toi sa faux dévastatrice.

Des célestes lambris, d'un regard contempteur,
Tu cherches dans la poudre un reste d'édifice
Les générations, ce jouet du Malheur,
Passent comme un torrent, sans que ton front pâlisse.

Mais lorsque, caressé par un bras éternel
Un foudre punisseur dévore un criminel,
Tu recules tremblant sur ton heure dernière
Alors de ton éclat ravisseur fugitif
Si quelque noir nuage en toi tien un captif (1),
Ah! dis-tu, ma splendeur est aussi passagère. »

En attendant, mon œil suivait la côte d'Europe et se fixait tantôt sur de charmans parterres où la rose incline parfois sa cime purpurine, comme pour la soustraire aux baisers des Zéphyrs, où le lilas étale sa fleur tubulée; tantôt sur des forêts qui couvrent les penchans des collines, où le chêne étend ses vastes rameaux, où le platane livre au souflle des vents ses feuilles découpées en cinq et où le laurier, tout honteux de voir en ces parages si peu de fronts dignes de s'ombrager de ses feuilles éternellement vertes, semble vouloir se dérober aux regards.

Anadolou Hissari est situé presque vis-à-vis de Roumeli Hissari, entre le village de Kiorfüz et la plaine de Ghiok Souyou.

Les opinions sont partagées sur l'édificateur de la forteresse de ce village. Les historiens turcs en attribuent l'érection au Sultan Mohammed II; mais il y en a qui prétendent qu'il a été édifié par les Grecs qui le fabriquèrent, disent-ils, lorsque le Sultan Béyazid surnommé le foudre leva le siège de Costantinople, pour aller assiéger Nicopolis. Selon le P. Costandius, cette forteresse a été construite par Méhemed I, avec la permission de Manuel Paléologue. Mr. Poujoulat partage cette opinion, lorsqu'il dit que le château de la rive Asiatique fut l'ouvrage de l'aieul de Mahomet II.

Leunclavius nous apprend qu'au temps des Empereurs Grecs,

---

(1) Je me rappelle qu'un pauvre diable dit à peu près en lisant ce sonnet: «je ne donnerais pas deux sous pour l'acheter: » j'avoue que si l'esprit et le bon sens pouvaient se vendre, son argent serait bien mieux employé, s'il allait en acheter une petite dose.

il y avait dans le Bosphore deux châteaux, l'un sur la côte d'Asie et l'autre sur celle d'Europe, qui fermaient, dans sa partie la plus resserrée, le passage du canal. Grégoras nous assure qu'ils s'appelaient les châteaux de Léthé ou les prisons de l'oubli, et Mr. Tournefort prétend que les Turcs n'ont fait que les réparer à différentes reprises avant de s'emparer de Constantinople. Néanmoins il est indubitable que du moins celui d'Europe n'a pas subi de simples réparations, mais a été entièrement fabriqué par Mohammed II, comme on peut voir dans les œuvres de l'historien Chalcondila.—Anadoli Hissari s'appelait anciennement Güzel Hissari (beau château ;) plus tard on lui donna le nom de prison noire, parce que plusieurs prisonniers de guerre y étaient détenus.

Je ne sais pas pourquoi Tournefort élève des doutes si le trône de Darius taillé dans le roc par Madroclès de Samos, d'après l'assertion de Denys de Byzance, se trouvait sur la côte d'Asie ou sur celle d'Europe. Ce qui est sûr, c'est que Denys le place à Pirrakion, lieu qui vient immédiatement après le château d'Europe. « Ce lieu, dit-il en partant de Pirrakion, présente, parmi d'autres monumens historiques, le trône taillé dans le roc, où Darius, était, dit-on, assis et contemplant le pont et le passage des troupes. » Une autre preuve que ce trône était sur la côte d'Europe, c'est que P. Gilles, qui tenait en main le manuscrit de Denys, le chercha dans le lieu susénoncé et, n'ayant pas pu réussir à le trouver. conclut qu'il doit avoir été employé dans les fondemens du château d'Europe.

Il est bon de remarquer que c'est ici l'endroit où le Bosfore se resserre le plus. D'après quelques écrivains anciens. deux hommes placés l'un en Asie et l'autre en Europe peuvent ici s'entendre facilement. (1) Les environs de cette forteresse s'appelaient anciennement *Cormion*.

Le village d'Anadolou Hissari n'offre maintenant rien qui excite la curiosité du voyageur. Je me suis fait conduire dans l'endroit nommé Dolaï, où j'ai vu une vieille fontaine que l'on

(1) Barthélemy (Voyage du jeune Anacharsis.)

m'a dit avoir été un ancien *ayasma*. Derrière cette fontaine, j'ai remarqué un fragment de muraille en pierres et en briques, qui m'ont paru aussi anciennes. Chemin faisant, j'ai rencontré dans un coin un piédestal de colonne grossiérement travaillé, qui sert maintenant d'auge. Un ami plein d'érudition m'a dit qu'on conserve encore à Anadolou Hissari la tradition du passage de Darius en Europe, mais je n'ai pas eu le temps de vérifier cela.

En parcourant ces lieux agréables où régne la paix la plus profonde, je cherchai tout-à-coup dans mon imagination quelque tableau terrible qui contrastât avec celui que j'avais sous les yeux. Alors je me figurai dans la Palestine, sur les ruines d'Engaddi, et je cherchai de l'œil la vallée célèbre de Josaphat. Soudain les scènes les plus formidables se déploient à mes regards. Je vois les morts sortir pêle-mêle de leurs tombes, secouer la poussière séculaire qui les couvrent et se rassembler de toutes les parties du monde dans cette vallée lugubre. Déjà la trompette fatale retentit à mon oreille, comme les derniers bruits d'un tonnerre avant-courieur des dernières convulsions de l'Univers. Déjà je vois le fils de Dieu entouré de ses clartés dévorantes, précédé du signe de la Rédemption, maintenant jouet de quelques blasphémateurs insensées, descendre des hauteurs des Cieux dont les colonnes s'ébranlent et crient, s'arrêter dans cette vallée formidable et faire comparaître devant lui toutes les nations du monde. Déjà les vains honneurs, la gloire, les grandeurs terrestres disparaissent; eh! que sont-ils dans un moment où l'univers lui même s'évanouit comme un fantôme dont le berceau et la tombe ne sont séparés que par un pas ? Déjà la couronne et la mitre, le sceptre et la houlette, ne forment qu'un amas indiscernable aux yeux même de Jéhovah. Oh ! que la créature me semble frêle et petite au moment où elle est accablée sous le poids écrasant de la Majesté divine! Rois, juges, princes, conquérans, pauvres, misérables, vous êtes tous également sous la main de l'Eternel. Ah ! tremblez si quelque crime vous souille. Eh! qu'est-ce

qu'il lui coûte de vous écraser, à elle qui, en touchant le néant, en retira des mondes dont l'immensité étonne votre imagination? Mais quelles terribles syllabes retentissent à mon oreille! « Allez, maudits, au feu éternel! » O paroles en comparaison desquelles la voix mourante de l'Océan, le choc des étoiles qui s'entre-heurtent, le dernier bruit que fait l'univers en tombant dans la nuit antique, sont une mélodie céleste, qui pourrait jamais sonder la profondeur de la terreur que vous inspirez? (1)

---

(1) Quel style ampoulé, vide, boursouflé! s'écriera sans doute quelque tout grotesque participant tout à la fois de l'homme, du singe et de l'animal si éloquemment, mais si inutilement défendu par Buffon, quelque être dont les grimaces augmentent et se multiplient au prorata des beautés du morceau malheureusement tombé entre ses mains ou ses pattes. Magister qui aimez tout la simplicité que faites-vous donc du « grandiloquus, de l'os magna sonaturum » d'Horace ? que faites vous de la division du style en simple, tempéré et sublime, division admise par tous les rhéteurs? Avez-vous une idée bien nette de la déclamation dont vous appliquez le nom à tant de pièces que vous soumettez sans façon à votre férule? Vous, vous y connaissez tout aussi bien que cet autre critique, qui s'efforce de métamorphoser en déclamation le portrait de Voltaire tracé par la main de Mr T. Le Maistre dans ses Soirées de St. Pétersbourg. Si vous daignez séparer, dans nos œuvres, l'or de la *paille*, (supposé qu'il y ait de l'or), nous vous laisserons faire et, pour vous récompenser de vos peine, nous vous offrons volontiers la dernière.

73. MÉDITATION

GHIOK SOUYOU.

Tout près du village de Candili s'étend une belle prairie arrosée par un ruisseau et par une petite rivière. C'est une promenade très fréquentée les jours de vendredi, surtout par les Turcs, qui s'y transportent de la capitale et des villages voisins. Je m'y rendis, tant pour étudier les mœurs et les usages de cette nation, que pour y puiser d'anciens souvenirs. A mon arrivée, j'y trouvai plusieurs compagnies d'hommes et de femmes dont les premiers étaient assis à une distance considérable des secondes. Les femmes, assises sur de beaux tapis portatifs, étaient occupées à faire la conversation entre elles, et parmi les groupes d'hommes, il y en avait quelques-uns qui passaient agréablement leur temps à vider sinon des bouteilles, du moins des plats chargés de mets succulens.

Je m'arrêtai à une certaine distance d'une table bien garnie et, tout en faisant semblant de penser à toute autre chose, j'examinai leurs manières et les mets dont il se nourrissaient. Les Turcs ont quelques usages relativement à leurs dîners qui ressemblent à ceux des anciens et particulièrement à ceux des Athéniens, et beaucoup d'autres qui en diffèrent. Leurs dîners ont lieu vers le soir, à peu près à la même heure. Souvent ils voient arriver chez eux, comme le peuple civilisé que je viens de nommer, des parasites, qui manquent rarement de se prévaloir des droits de l'amitié pour partager leur soupe. Comme les Athéniens, ils se font laver les mains avant de s'en servir pour un usage aussi nécessaire qu'agréable; mais ils ne tirent pas au sort comme eux, pour avoir ce que les premiers appelaient: le Roi du festin. Du reste, comme les principales fonctions de ces Rois regardaient les buveurs intrépides qui faisaient honneur à la table de leurs hôtes, les musulmans n'auraient que faire d'eux. Les Athéniens faisaient servir d'abord plusieurs espèces de coquillages, des œufs de poule ou de pa-

ons, des andouilles etc. Au second service, on présentait de la volaille et surtout des poissons, et le troisième était composé de fruits. Chez les gens aisés, tous ces mets étaient prodigués, surtout l'orsqu'ils invitaient des étrangers à dîner, et néanmoins on remarque que les repas des Thébains et de quelques autres peuples de la Grèce étaient généralement plus somptueux. Les Athéniens faisaient grand usage de la volaille,comme par exemple, des pigeons, des canards, des eailles, des tourterelles, des becasses, etc. cependant ils estimaient davantage les poissons et particulièrement le congre, la murène, le xiphias. etc.

Il s'en faut bien que les dîners turcs soient ausssi somptueux et aussi recherchés.Il commencent ordinairement par la soupe, puis vient le rôti,puis un herbage avec de la viande, puis un plat doux etc. etc. et à la fin paraît le pilav, qui est leur plat favori. Ils aiment assez les pâtisseries et les compotes. Mais leurs dîners sont très-courts 1° parce qu'ils ne font, pour ainsi dire, que goûter de chaque plat 2° parce qu'ils s'abstiennent généralement de vin, et l'on sait que c'est cette liqueur qui, *fournissant des paroles aux plus muets*, prolonge les festins.

Les Athéniens avaient lusage de chanter à table aux sons de la lyre. Anciennement tous les convives chantaient ensemble; dans la suite, ils établirent l'usage de le faire à tour de rôle. Ces chants roulaient sur les dieux, sur les héros, sur le vin,; et quelque fois, au sortir de la table, ils jouissaient du spectacle d'un certain nombre de danseuses et de joueuses de flûte, qui redoublaient la joie des convives. En se levant de table, ils se lavaient de nouveau les mains daus une eau où l'on mêlait quelquefois des odeurs agréables. En finissant leurs dîners, ils faisaient des libations en l'honneur du bon génie et de Jupiter sauveur.

Les Turcs font aussi quelques prières avant et après leurs dîners. Ils n'ont pas l'usage de chanter eux-mêmes à table; mais ils font venir quelquefois des joueurs d'instrumens grossiers et des danseurs. Avant de quitter la table, ils lavent leurs mains dans des bassins en cuivre ou en argent et les essuient

avec des essuie-mains en toile dont les bords sont ordinaire ment brodés en différentes manières.

Après avoir noté quelques particularités relativement au dîner dont j'ai fait mention, je remarquai que quelques chanteurs salariés se préparaient à chanter aux sons du tambour de basque et de quelques autres instrumens peu faits pour flatter des oreilles sensibles à l'harmonie. Je redoublai d'attention, et j'entendis la chanson suivante :

Bulbul nitschun boïle feryad idersen
Eutmé bulbul eutmé baghrimi deldine
Varup yad illerdé mekian toutarsen
Eutmé bulbul eutmé baghrimi deldine
Eyà bulbul avazin ta arche tschikdi
Jinè yanmichlerin baghrini yakdi,
Senin yavridjighin chahin kapdi
Euté euté ustumuzden guetschersen
Eski taze yarelerim atscharsen
Seninda Kanadin varder outscharsen
Bulbul yandi chol yureyim yarassi
Ahem ile doldi hir geuk arassi
Karà yerdé yatar dgigher paressi
Dervich yonouss kanadine varmi utschdine
Youdjià deryaleri ewelmi guetschdine
Aïrler cherbetinni senda me itschdine.»

« Pourquoi ces plaintes ô rossignol!
Ah! cesse, cesse de soupirer; tu as vivement blessé mon cœur.
Transporté dans des régions inconnues, tu vas y chercher une demeure.
Ah! cesse, cesse de soupirer : tu as blessé mon cœur.
Oh! rossignol, ta voix est parvenue jusqu'à l'Empyrée
Elle a brûlé les ames déjà brûlées;
Le faucon s'est-il par hasard jeté sur tes petits ?
C'est en murmurant que tu passes sur nous;

Tu ouvres mes paies anciennes et nouvelles :
Tu as aussi des ailes et tu voles.
Oh! rossignol, la plaire de mon cœur a éte brûlée;
Mes gémissemens ont rempli une partie du ciel;
Un portion de mon foie repose dans un lieu noir;
As-tu pour voler, les ailes du pauvre dauphin?
As-tu commencé par laisser derrière toi la haute mer?
As-tu bu aussi le vin de la séparation ? »

Presque au milieu de la prairie de Ghiok-souyou s'élève le fameux kiosque ou *belvédère* construit par Emine Mehemmed Pacha.

La petite rivière qui serpente dans les plaines de Ghiok-souyou s'appelait du temps de P. Gilles, Arète ou Enarète, et le ruisseau est appelé par le même Naplitics. Ce même ruisseau est nommé Azarion par le P. Constandius, qui se fonde apparemment sur un passage de Strabon; mais je suis d'avis que ce que cet écrivain appelle source d'Azara est l'embouchure de la petite rivière dont on a déjà vu le nom, et c'est probablement cette même embouchure qu'il faut entendre par port d'Azara et non toute la plaine de Ghiok-souyou. Il y avait dans le golfe de Ghiok-souyou de petits crocodiles, (1) Avant le règne du Sultan Mahmoud I, toute cette plaine était un jardin appartenant aux Sultans et tout le rivage était planté de cyprès.

La montagne célèbre sous le nom d'Alem-daghi est située derrière Ghiok-souyou.

Ghiok-souyou est aujourd'hui une charmante prairie sur laquelle la main libérale de la nature a semé mille fleurs différentes Tout près de la mer, s'élève une belle fontaine en marbre, ayant quatre faces, chacune desquelles offre aux regards un jet d'eau et un bassin destiné à recevoir la liqueur cristalline. Les ornemens en bois qui décorent son sommet sont soutenus par quatre petites colonnes d'une espèce de

(1) Strabon.

marbre luisant et lisse. Sur chacune de ces façades, on lit de longues inscriptions turques qu'il serait trop long de rapporter ici. Entre cette fontaine et le canal du Bosphore, on voit verdoyer quelques saules pleureurs qui, tout en contribuant à la décoration de ce bel ensemble, contrastent avec les objets rians qui les entourent. Devant soi, on voit couler ce fleuve incomparable dont l'onde amoureuse baise également, à une légère distance, deux parties différentes du monde, et au delà, se déployer le village pittoresque de Rouméli Hissari, dont les tours s'élancent fièrement dans les airs, comme des colosses qui racontent aux siècles les vues et les exploits de Mohammed le *vainqueur*. A droite, l'œil se promène sur les maisons rouges d'Anadolou Hissari gracieusement découpées de verdure. A l'orient, de superbes collines décorées d'ombrages délicieux attirent le regard qui s'en détache avec regret. A gauche enfin, on admire tour-à-tour le grand kiosk bâti par Emine Mehemmed Pacha, le pont jeté sur la rivière de Ghiok Souyou et bordé d'ormes, de tilleuls, de peupliers et de platanes, et au delà, le beau village de Candilli, qui se dessine avec grâce.

On m'a dit qu'il y a vers le sud-est un ancien ayasma nommé Aya Paraskievi, et vers le nord un autre ayasma également ancien, mais je n'ai pas eu le temps de les visiter.

Tandis qu'à chaque flot qui venait se briser avec bruit contre ces beaux rivages, je croyais entendre la voix des peuples qui avaient, comme moi, contemplé les beautés de ces lieux, tandis que je m'adressais aux vents pour savoir la quantité d'édifices antiques dont ils ont dispersé la poussière, je crus entendre une voix mystérieuse qui me dit : pourquoi t'étonnes-tu des incessantes mutations dont tu es témoin ou que tu cherches au sein du passé ? Pourquoi restes-tu muet devant ces spectacles de destruction dont se repaît sans fin l'œil fragile de l'homme ? Est-il surprenant que les restes mutilés d'un royaume se dissipent au gré des vents, lorsque cet astre magnifique qui, du trône des airs, répand ses feux vivifians sur la terre, lorsque ces masses éclatantes qui se meuvent majestu-

eusement dans les cieux, et contre lesquels va se briser le compas audacieux de l'astronome, lorsque le nid sublime du tonnerre naufrageront sur l'océan dévorant des siècles ? Que dis-je ? lorsque cet océan lui-même, après avoir couvé dans son sein les ruines de tout ce qui existe, ira se perdre dans un autre océan immobile dont il n'est qu'une goutte momentanément fugitive? Ignores-tu que les portes du néant ne s'ouvriront que pour se fermer de nouveau? Ignores-tu que tout ce qui sort d'un berceau doit aller nécessairement aboutir tôt ou tard à la tombe ? Ne sais-tu pas que les variations sont de l'essence de la matière? Il n'y a que Jéhovah qui se mirait éternellement et bien long-temps avant que le créé eût surgi devant lui, et qui se mirera des millions de siècles après que l'univers aura disparu, dans cet océan sans mouvement, sans remarquer en lui la moindre mutation. [1]

---

[1] Parmi les critiques, il y en a que j'appelle les conseillers. Laissent-ils par hasard tomber leurs regards sur un morceau qui porte les traces du plus grand talent? ils conseillent aussitôt à son auteur de laisser là la plume et de s'occuper de toute autre chose. Plus la pièce qu'ils ont entre les mains est belle et sublime, plus leurs exortations sont véhémentes. Ils font un vaste étalage des difficultés que surgissent devant un écrivain, ils lui opposent des scribes en vogue qui spéculent adroitement sur la sottises publique et leur donnent (cela va sans dire) la préférence sur l'auteur qu'ils soumettent à leur férule. Puis, qu'il aiment tant les conseils, nous leur en donnerons un qui a son utilité. Vous vous donnez tant de peine, leur dirons-nous, pour numérer les défauts des pièces que vous critiquez, or votre besogne une fois terminée, vous ferez très bien de mesurer aussi un peu, pour vous délasser, le cercle de vos connaissances et de vos talens. Si vous daignez suivre mon conseil, vous serez, je vous en réponds, bien moins occupés qu'à l'ordinaire, à moins que votre

74 MÉDITATION

CANDILLI

Candilli est un des villages les plus populeux du Bosphore. Lié avec un savant qui partageait mon enthousiasme pour le canal dont les beautés nous ont déjà procuré depuis quelques années des coups de pinceau immortels, je m'embarquai un matin avec lui pour aller visiter ce village agréable. Tandis que notre fragile, mais rapide caïque frisait avec la vitesse de l'aile de l'ouvragan l'or mobile que le céleste flambeau versait sur la face des ondes, mon ami voulut bien m'adresser quelques questions relativement à la foi Musulmane. Voici à peu près la réponse que je lui fis. (1)

Les Musulmans sont, ainsi que les Chrétiens, fermement persuadés de l'existence d'un paradis et d'un enfer. La peinture que Mohammed fait du premier dans le Chapitre du Courann intitulé le voile ténébreux, est propre à allécher les hommes sensuels avec qui il avait à faire. Il place dans le Ciel un jardin délicieux d'où les futilités seront à jamais bannies, et dans ce séjour dont les habitans auront le front rayonnant de joie, il dresse avec un rare prodigalité *des lits élevés*: puis il orne son paradis de coupes remplies de liqueurs délicieuses, *de coussins rangés avec ordre et de tapis étendus.* Dans le Chapitre de son Courann intitulé les Ordres, il nourrit les bienheureux de fruits également délicieux, il n'oublie pas *le lit nuptial* ni les coupes qu'il remplit cette fois-ci d'une eau *pure, limpide et délicieuse*, et, pour compléter leur félicité, il place près d'eux *des vierges* intactes; puis il introduit dans ce séjour des vo-

---

amour propre n'élargisse à son gré ce cercle dont la circonférence est tellement voisine de son centre, qu'on pourrait presque les confondre.

(1) Voyez la méditation intitulée Indgir-keuïu, où je traite la même matière.

luptés inextinguibles une conversation qui a son intérêt. (1) Mais que le tableau qu'il trace de l'enfer contraste avec le premier! Il fait croître dans ces abîmes désolans le *Darıa*, dont les fruits sont dégoûtans, et le *zâcoum* dont les fruits amers sont, dit-il, semblables aux têtes des démons, c'est-à-dire, si l'on en croit sont commentateur Djelaleddine, à d'horribles serpens; ce sera là la nourriture des damnés dont la boisson consistera en une eau bouillante. Les scélérats seront éternellement repoussés dans les flammes de l'enfer avec ces mots: « Subissez le tourment du feu que vous traitiez de fables. Le feu dévorera leur visage et leurs lèvres se retireront. » Voilà en peu de mots l'idée que se forment les Musulmans du paradis et de l'enfer. Mohammed fait entrer, à ce qu'on dit, les pauvres 600 ans avant les riches dans le Paradis, et l'on ajoute que durant son voyage nocturne il y remarqua beaucoup plus de pauvres que de riches, et plus de femmes que d'hommes dans l'enfer Mais s'il peuple le dernier de femmes, il est absolument faux qu'il les bannisse du premier, comme quelques auteurs l'ont écrit. Ces écrivains n'ont pas lu la description des houris dont il est question dans plusieurs endroits du Courann.

Les Musulmans croient à la prédestination et à la prémotion. (2) Ils affirment que tout le passé et l'avenir sont écrits sur ce qu'ils nomment *la table conservée*, c'est-à-dire dans le livre des décrets divins. Ils disent que Dieu prévoit, veut et opère non seulement le bien, mais aussi le mal, avec cette différence qu'il aime et agrée le premier, tandis qu'il n'aime pas et n'agrée pas le second. Et si on leur demande comment Dieu, qui est la sainteté même, peut vouloir et opérer le mal,

(1) Dans le chapitre intitulé Courann, il leur destine un lieu pour dormir à midi. Il n'oublie que le café et la pipe ou, pour mieux dire, il n'en fait pas mention pour l'excellente raison qu'il n'en existait pas de son temps.

(2) Dans le Chapitre du Courann intitulé le voyage nocturne, il est dit que le sort de chaque homme est attaché à sont côté.

ils répondent qu'il a en cela des vues de sagesse impénétrables pour nous, et qu'il n'appartient à personne de s'enquérir sur ce que Dieu veut.

Ils disent que « si un croyant meurt sans s'être repenti d'un grand péché, Dieu peut permettre qu'il meure dans sa grâce et lui pardonner ses fautes, autrement il le livre aux tourmens, en proportion de son crime et le place ensuite dans le paradis. » (Exposition de la foi Musulmane de El Barkevi, traduction de Mr. Garcin de Tassy.)

Selon eux, prier pour les morts, leur appliquer le mérite des œuvres de piété, comme l'aumône, la lecture du Couranm etc, c'est être utile à leurs ames.

En un mot, la croyance en Dieu, etc, le devoir de l'ablution et de la lotion, la prière des cinq heures canoniques, le jeûne du Ramazan, l'obligation aux riches de donner aux pauvres la dîme de leurs revenus et le pélerinage de la Mecque sont l'abrégé de la foi Musulmane. (Voyez la traduction de l'ouvrage précité.) Ils nomment ces préceptes articles d'obligation divine. Le premier article embrasse le dogme et les cinq derniers, le culte. Ils regardent la transgression de ces préceptes comme un péché mortel qui mène infailliblement aux enfers. Outre ces articles *d'obligation divine* qu'ils disent venir de Dieu, ils en admettent d'autres qu'il appellent *d'obligation canonique*, qu'on n'est pas tout-à-fait sûr provenir de Dieu. Ils admettent, en outre, des actions indifférentes qui sont celles qui ne sont ni méritoires, ni criminelles, comme celles de s'asseoir, de marcher, de se coucher.

Ils regardent comme des vices le jugement téméraire, l'hypocrisie, l'orgueil, la haine, l'amour du monde, l'opiniâtreté, l'avarice, et comme vertus, la patience, la sincérité, l'humilité, la confiance etc. etc.

Selon eux, il y a des péchés commis par le moyen des oreilles, des yeux, de la langue, des mains etc, et ils classent parmi les premiers l'action de prêter l'oreille à un insrument de musique quelconque et au chant; cependant ils trasgressent

généralement sans scrupule ces préceptes absurdes de Mohammed qui, tout en permettant quelquefois des choses illicites, comme la polygamie et la vengeance, a prohibé des actes innocens, comme celui de boire du vin avec mesure, de jouer d'un instrument de musique etc. Quant aux péchés produits moyennant les autres sens, ils en ont à peu près les mêmes idées que nous. On peut même affirmer que parmi les casuistes Musulmans, il y en a de fort sévères. El Berkevi p. ex. regarde comme un infidèle celui qui dit que *Dieu, qui est dans le Ciel, me voit*, parce qu'il fixe un demeure à Dieu qui n'occupe pas de place. Il classe également parmi les infidèles celui qui répondrait à quelqu'un qui lui ordonnerait de faire sa prière: » *Prier c'est un chose qui m'est pénible*.

Selon les Musulmans, parler contre Dieu et la religion, c'est commettre un infidélité qui expose le coupable à la perte du mérite de ses bonnes œuvres et à la dissolution de son mariage. Quiconque se souillerait de ce crime commettrait une fornication s'il continuait à faire usage du mariage, pourrait être justement mis à mort, et son cadavre serait regardé comme celui d'un animal. Il ne lui resterait d'autre remède qu'un repentir sincère. Et encore serait-il considéré après son repentir comme un nouveau musulman. Il serait contraint de renouveler la cérémonie de son mariage et le pélerinage de la Mecque, en cas qu'il l'eût déjà fait avant son crime. (1)

Ce qu'on ne pourrait sans une grande injustice refuser aux casuistes Musulmans et surtout aux commentateurs du Courann, c'est une crédulité enfantine et une imagination délirante. Il faut voir comment ils embellissent les traits merveilleux que Mohammed a semés dans cette œuvre célèbre. Je me contenterai de deux exemples. On lit dans le Chapitre intitulé « la fourmi» que Salomon s'adressant aux chefs de ses troupes, dit « Qui m'apportera le trône de la Reine avant que son peuple vienne se jeter à mes genoux ? Ce sera moi, répondit Afrit,

(1) Voyés l'exposition de la foi Musulmane par El Berkevi.

un des démons etc. » [tradu tion de Mr. de Savary]. Or il faut voir la description que Djelaleddine fait de ce trône. On dirait qu'il l'a effectivement examiné, touché, mesuré. Il était, dit-il, de la longueur de quatre vings coudées, de la largeur de quarante et de la hauteur de trente. Formé d'or et argent, il était entouré d'une couronne de rubis et d'émeraudes et soutenu par des colonnes faites également d'émeraudes et de rubis. Sept appartemens, où l'on avait pratiqué sept portes, embellissaient ce contenant magnifique.

Dans le même Chapitre, Mohammed dit d'un ton emphatique:

Lorsque l'arrêt de leur perte, [celle des aveugles] sera prononcé, nous ferons sortir de la terre un monstre qui criera: « *les hommes n'ont pas cru à l'islamisme.* »

Brodant à sa manière sur cette étrange canevas, Ebn Tarih donne à ce monstre la tête d'un taureau, les yeux d'un Porc, les oreilles d'un éléphant, les cornes, d'un cerf, le cou d'une autruche, la poitrine d'une lion, la couleur d'un ours, le milieu du corps d'un chat, la queue d'un bélier et le pied d'un chameau.

Arrivés à Candilli, nous visitâmes ce village habité par des Turcs, des Arméniens et des Grecs.'

Candilli à deux significations: il signifie langue ensanglantée et lieu éclairé par des lampions. Aussi explique-t-on de différentes manières la cause d'une pareille dénomination. Selon quelques uns, une femme du Sultan Mahmoud I s'étant noyée, en présence de cet Empereur, devant le Palais que les anciens Sultans possédaient sur la rive de ce village, ce site reçut le nom de Candilli ou de langue ensanglantée, comme pour dire un lieu souillé de sang; d'autres pensent que ce nom provient des lampes qu'on allumait, de nuit, par ordre du Sultan Mourad dit Fatihi Baghdad, autour d'un cyprès élevé. Quant à moi, je trouve la première explication d'autant plus forcée, qu'il n'y a pas de sang répandu lorsqu'une personne se noie, et que, quand même il y en aurait, il serait fort étrange de donner au théâtre de cette scène lugubre, le nom de *langue*

ensanglantée. Je préfère par conséquent, la seconde explicatio, qui me paraît beaucoup plus naturelle.

Près du palais dont j'ai déjà fait mention, on voyait jadis deux colonnes en marbre portant le nom du Sultan Mourad et l'an de l'Hegire 1049 (1), qui correspond à l'année 1639 de l'ère Chrétienne. Il y a donc plus de 199 ans qu'elles ont été érigées.

Lors de quelques excavations faites sur une montagne voisine, on découvrit, dit-on des tombeaux sur lesquels étaient tracés les igne de la Croix et quelques inscriptions grecques, et à l'extrêmité de la montagne précitée, on trouva, il n'y a pas longtemps, un monument en marbre en arc, ayant intérieurement une lampe, une bouteille d'huile et une petite porte pratiquée dans la muraille. On y trouva aussi quelques conduits d'eau souterraine. Après avoir pris des informations sur la position de la montagne en question, nous nous fîmes conduire dans l'endroit qui nous fut indiqué et qui est situé entre Candilli et Vani-keuïu et nous y vîmes plusieurs tombeaux rem plis d'ossemens, quelques fragmens en marbre, dont l'un est travaillé à jour et une voûte souterraine bâtie en briques et en pierres. On y trouva aussi, nous dit-on, un marbre avec une croix, mais sans inscription. Quant aux objets dont j'ai fait l'énumération, les personnes du pays, à qui nous nous adressâmes pour en avoir des nouvelles, nous répondirent qu'elles n'en avaient pas entendu parler. On raconte qu'un turc ayant voulu porter la main sur les ruines dont j'ai parlé plus haut et qui semblent avoir été le cimetière d'un couvent, est mort dans l'espace de quatre à cinq jours.

La majeure partie des maisons de Candilli (1) sont répan_

(1) Cette date nous prouve qu'il n'est pas ici question du Mourad III qui fit construire le palais sus-énoncé, puisque le Sultan est mort l'an 1599. Il s'agit donc de Mourad, IV qui s'y plaisait tant est qui est mort l'an 1650.

(1) Mr. J. Hammer pousse son enthousiasme pour le Candilli jusqu'à affirmer qu'il surpasse tous les autres villages du Bosphore, par la beauté de sa situation et la pureté de son air.

dues sans ordre et sans symétrie sur le sommet et sur la croupe d'une des montagnes les plus belles et les plus boisées de l'Asie. Les quartiers des Grecs et des Arméniens sont situés sur le sommet de la montagne, de sorte qu'il est très pénible de s'y rendre. Les Grecs n'y avaient pas d'Eglise, et maintenant encore leur temple consiste en une petite maison habitée par un Curé. Nous allâmes lui faire une visite, pour tâcher d'apprendre quelque chose, relativement aux antiquités de ce village; mais nous remarquâmes avec peine que le bon pasteur n'en savait pas plus long là-dessus que ses brebis.

Derrière les maisons turques qui dominent le Bosphore et dont plusieurs me parurent très agréables, l'œil ne se lasse pas d'admirer de superbes forêts de cyprès, d'ifs et autres arbres, qui forment par la grâce ou par la majesté de leurs sommets, par la variété de leurs teintes, le mélange le plus agréable et le plus pittoresque.

Les maisons qui sont situées sur les hauteurs de ce beau village jouissent qu'une vue délicieuse.

La montagne de Candilli s'avançant dans la mer, forme un cap terminé des deux côtés par un golfe dont l'un est nommé golfe de Vani keuïu et l'autre de Ghiok souyou; c'est le choc de leurs eaux devant ce village qui a fait donner à cette montagne le nom de *Rizussai Akrai* (cimes bruyantes). Denys de Byzance, qui fait mention de cette dénomination, l'applique non au gouffre produit par la rencontre vilente des flots précités, comme l'a dit le Pére Indgidgi, mais à la montagne de Candilli. Voici la traduction de ce passage: « De l'autre côté du Ciconium viennent, en partie, les *Rizoussai Acrai*, (cimes murmurantes) appelées ainsi parce que les flots se brisent et se choquent avec fracas devant elles, et en partie les Disques. etc.

Il paraît que ce lieu n'avait pas anciennement de nom, du moins c'est là mon opinion, 1° parce que si le village de Candilli avait une autre dénomination dans l'antiquité, Denys n'aurait pas manqué d'en faire mention, 2° parce qu'il me semble difficile de reconnaître ici la Nicopolis de Pline. Il est vrai que

le Père Indgidgi et le Sieur Comidas de Carbognano pensënt différemment, mais leurs opinion ne saurait m'émouvoir. Lisons en effet le passage de Pline. « Ultra Calcedona, deinde Chrysopolis fuit, deinde Nicopolis, a quo nomine etiam num sinus retinet, in quo Portus Azari, deinde Naulochium. » Au delà de Chalcédoine était située Chrysopolis et puis Nicopolis, nom qu'on donne encore au golfe où est situé le port d'Azara, puis Nauochium » Or, entre Chrysopolis (Scoutari) et Candilli, il y a les villages de Couzcoudjiouk, d'Istavros, de Beyler-bey, de Tchenguel keuïu, le site de Coulé-Baghdgessi et le village de Vani keuïu; et l'on vient de voir que Pline place Nicopolis immédiatement après Chrysopolis ou Scoutari. Quelques changemens qu'on suppose dans les lieux, il me paraît difficile de rapprocher ainsi les distances. Je puis d'ailleurs étayer mon opinion sur l'auteur grec de Constantinople ancienne et moderne, lequel donne à Candilli le nom de *Rofoussai* ou *rizoussai akrai*, sans parler de Nicopolis.

Après avoir visité ce que Candilli offre de plus intéressant, e me séparai de mon compagnon, qui alla faire une visite à une ancienne connaissance et je m'approchai du rivage. De là, jetant les regards devant moi, j'examinai attentivement les objets qui s'offrirent à ma vue. C'était un léger bateau qui glissait sur la crête azurée de ces ondes éclatantes et qui allait se perdre dans la vague lointain. C'était un goëlan qui, après avoir fendu de ses aeles pesantes le doux azur de ses beaux cieux, allait aussi s'évanouir dans le lointain, c'était un nuage rapide qui volait dans les plages que l'œl blasé des scènes tumultueuses du monde aime tant à parcourir, c'était un flot qui venait expirer sur la rive écumante; en un mot, tout ce qui se présentait à moi ne faisait que passer. Voilà, me dis-je alors, voilà le sort des objets qui se déroulent ici-bas devant le regard débile de l'homme. Que reste-t-il maintenant du trône de Priam, de ce trône devant lequel les bras réunis d'Hector et et d'Enée formaient une barrière qui résista pendant dix années aux efforts de la Grèce conjurée contre lui? Les vents destruc-

teurs ont dispersé dans les airs ses fragments réduits en poudre, et le savant cherche la place où il surgissait avec tant d'éclat. Qu'est devenue cette Sparte qui foulait jadis à ses pieds tant de peuples écrasés par sa vaillance, qui jeta tant de fois l'effroi et la consternation au sein de la Perse, dont les armées innombrables reculaient devant la poignée de ses soldats, qui terrassa sa rivale et enfonça ses murs dans la poussière, qui tint si long-temps dans ses mains le sceptre de la Grèce, que le grand Epaminondas lui même tenta en vain de lui arracher? Après mille prodiges de valeur, elle s'écroula toute entière, et les Temps, indignés de sa résistance opiniâtre, la mutilèrent tellement sous leurs mains de fer, que le voyageur étonné reconnaît à peine son morne squelette. Jetons un coup d'œil rapide sur les diverses destinées de cette Smyrne dont l'antique magnificence a été esquissée par le crayon savant de Strabon. Ruinée par les Lydiens, elle se redressa sous la main dominatrice d'Antigone et plus tard sous celle de Lysimaque. Abymée par un tremblement de terre, elle fut ensuite rebâtie par l'Empereur Auèrle. Puis, de la domination Romaine, elle passa sous celle des Empereurs Grecs. Sous le règne d'Andronic, Atin général Mahométan, s'en empara, et Homur, son fils, dut la cèder aux Latins. Les Génois y firent flotter aussi leurs bannières. Plus tard encore, elle trembla sous les pas de Tamerlan, qui venait de triompher de l'orgueilleux Beyazid surnommé le foudre. Cinéites, fils de Carasubasi, la fit ployer sous ses lois et dut la céder à Mohammed I, fils de Béyazid, qui en fit démolir les murailles et abattre une tour que le Grand Maître de Rhodes y avait élevée à l'entrée du port. Où est aujourd'hui le temple et le Gymnase de Cibèle, où est son théâtre et son cirque, où est la statue d'Homère? où sont ses portiques? Tout a disparu à nos yeux, et le sublime Mélès, que Pausanias appelle la belle rivière, n'est plus qu'un filet d'eau. C'est ainsi que les tempêtes se pressent et les foudres se succèdent sur les têtes descités éphémères. C'est ainsi qu'un coup d'aile

des temps fait changer soudain la face terrestre où l'œil ne lit que les mots : néant et vanité. » (1)

75. MÉDITATION (2)

VANI KEUIU.

Bien que le village de Vani Keuïu soit du petit nombre de ceux du Bosphore qui offrnet peu d'intérêt, je ne laissai pas néan-

(1) « Tout cela porte les traces de l'imbécillité ! s'ecriera sans doute quelqu'un de ces *critiques plats* qui, en attaquant nos Epigrammes d'un genre nouveau, où nous tournons cette espèce de censeurs en ridicule, ne font autre chose que défendre leur propre cause. Quant à nous, nous engagerons ces critiques, qui aiment beaucoup à contempler des imbéciles, parce qu'ils sont plaisans à voir, à suivre le conseil que nous leur donnons dans une de nos Epigrammes, qui est conçue en ces termes:

« Que j'aime a contempler, Mentor, un imbécille,
Dit Criton, d'ordinaire ils sont plaisans à voir.
Il est pour t'amuser un moyen très-facile,
Répondit le premier : consulte le miroir. »

(2) Ayant su que nous avions l'intention de mettre notre portrait à la tête de nos Méditations *Phosphoriques*, certain *fabricateur d'esprit* s'est écrié qu'il faudrait y attacher des oreilles d'âne. Pour atteindre son but, il ne serait guère embarrassé d'en trouver, surtout à Constantinople, et même sans se donner la peine de faire un seul pas. Mais nous avons une petite question à leur faire: si quelque pauvre diable s'avisait d'attacher des oreilles de ce calibre au portrait d'un écrivain, fût-il d'un mince mérite, serait ce l'écrivain ou bien le caricaturiste qui serait l'âne aux yeux des hommes de talent? La question est facile à trancher. Quoiqu'il en soit, malgré le prêt qu'il ne ferait, nous serons toujours ce que nous sommes, et lui ce qu'il est.

moins de m'y rendre un matin, dans la compagnie d'un négociant Géorgien de ma connaissance. Comme cette nation est peu connue à beaucoup de lecteurs, je profiterai de cette occasion pour en donner quelques légères notions. Les Géorgiens sont probablement les Georgi dont Pline et Pomponius Mela font mention. La ressemblauce ou plutôt l'indentité du nom peut nous faire supposer que ce peuple a été ainsi appelé par les Grecs, à cause de son aptitude au labourage, car on sait que le mot *Gheorghòs* signifie un laboureur. Ce qui est sûr, c'est que les Géorgiens étaient les Ibéris des temps anciens. Les écrivains arméniens leur donnent le nom de *Vırk*, les Turcs et les Persans les appellent *Gürdgı* et les Géorgiens de donnent à eux-mêmes le nom de Kartli, de Kartlos, second fils de Togarmah. Plutarque observe que les Ibéris n'ont jamais été assujétis ni par les Mèdes ni par les Perses ni même par Alexandre le grand. Néanmoins il furent battus par Pompée, sous le règne d'Artocès. Alors toute la contrée fut soumise aux Romains. La ville moderne de Tiflis est, selon toutes les probabilités, l'ancienne Acropolis capitale de l'Ibérie. Artocès dont je viens de parler est appelé Artocus par Appien, Arthaüs par Eutrope et Arsacès par Sextus Ruffus. Cette Ibérie a été, comme tous les royanmes, en proie à des révolutions dont je ne pourrai faire ici mention qu'en outrepassant les bornes que je me suis prescrites ; c'est pourquoi, je m'empresse de parler des Ibéres modernes ou Géorgiens. Ce peuple attribue son alphabet au Prince Parnouaz qui reçut le titre de premier Roi de la Géorgie; mais les Arméniens prétendent qu'il leur a été donné au commencement du cinquième siècle par Mesrob, inventeur de l'Alphabet Arménien. Il n'est pas inutile d'apprendre au lecteur que les Géorgiens ont deux alphabets différens, dont l'un est consacré aux matières ecclésiastiques et l'autre aux civiles. Or, la ressemblance qui existe entre le premier et celui des Arméniens, semble prouver que la prétention de ces derniers n'est pas dénuée de fondement.

Les Géorgiens ont été convertis au Christianisme sous le règne

de Constantin le Grand par les miracles d'une esclave Chrétienne, et leur conversion fut si sincère, que Procope nous assure qu'ils étaient les meilleurs Chrétiens de ces temps là. Sous le règne de Justinien, l'un des leurs rois nommé Zanabarz's alla à Constantinople pour s'y faire baptiser avec sa femme, ses enfans et quelques hommes marquans de sa Cour. Il fut très bien reçu par l'Empereur. Il paraît néanmoins que la ferveur des Géorgiens s'est depuis beaucoup affaiblie; car Tournefort, qui a beaucoup voyagé dans leurs contrées au commencement du 18 siècle, est presque porté à leur refuser l'honneur d'avoir une religion. Il les accuse surtout d'ignorance et de superstition. Leur petit Evangile, qui heureusement n'existe plus, était un tissu d'erreurs et d'extravagances. Il y était dit, entre autres, que Jé sus-Christ, durant son enfance, apprenait le métier de teinturier. Un Seigneur lui ayant ordonné d'aller faire un message, et son retour s'étant trop fait attendre, le Seigneur impatienté alla le chercher chez son maître. J.C. ne tarda pas à paraître et fut, à son retour, battu par cet homme; mais le bâton dont celui-ci s'était servi poussa immédiatement des fleurs, miracle qui convertit ce Seigneur.

Cette anecdote en rappelle d'autres consignées dans le petit Evangile des Arméniens d'alors. En voici une assez comique. Judas s'etant repenti d'avoir trahi son maître, s'imagina qu'il ne lui restait d'autre moyen de sauver son ame, que celui d'aller se pendre et paraître dans le Limbe, où il savait que J. C. descendrait pour sauver les ames; mais le démon, qui avait résolu de le traîner avec lui dans les Enfers, lui joua un tour fort adroit : il le prit par le pied et le tint suspendu jusqu'à ce que le Christ eût fini sa visite dans le Limbe; après quoi, il le laissa tomber et le traîna au milieu de tous les diables.

Revenons maintenant aux Géorgiens. On raconte que lors du décès d'un Catholique ou d'un hérétique, leurs évê ques respectifs plaçaient sur la poitrine du mort une lettre dans laquelle ils exprimaient leur désir que St. Pierre lui ouvrît la Porte du Paradis. Mais ces superstitions et d'autres de ce gen-

re ont heureusement cessé tout-à-fait, et je puis affirmer que j'ai connu parmi les Géorgiens d'excellens Catholiques. Un défaut que Chardin leur reprochait et qui malheureusement existe encore parmi eux, c'est de boire du vin de manière à ce qu'il soit difficile de trouver une nation qui leur soit comparable sous ce rapport. Moi-même j'en ai connu plusieurs qui *de l'eau dans leur vin n'ont jamais su l'usage.* Néanmoins, il est possible qu'il y ait eu parmi eux là dessus quelque changement en mieux. Si je ne donne ma proposition que comme fort douteuse, je puis affirmer qu'il s'est opéré, chez eux, une mutation très manifeste relativement à ce mépris de la monnaie que leur attribue Tournefort. A l'en croire, les Géorgiens se refusaient à vendre leurs marchandises et se contentaient de les changer contre des bracelets, des bagues, des colliers de verre, de petits couteaux, des épingles ou des aiguilles. Si tout cela est vrai, comme je n'en doute pas, il est certain que l'or a perdu cette teinte éphémère de laideur, dont il s'était revêtu à leurs yeux. Je vais même plus loin et j'ose dire qu'il a maintenant d'aussi puissans attraits pour les Géorgiens que pour les autres peuples.

Strabon nous apprend que les Gèorgiens sont plus grands et plus beaux que le reste du genre humain, mais que leurs manières sont très-simples, et je ne prends pas sur moi d'affirmer que sa proposition est fondée ou non. Il est vrai que ceux que j'ai vu n'ont rien de fort remarquable ni par leur taille ni par les traits de leurs visages, mais il est téméraire de se fonder sur quelques individus que l'on connait pour asseoir un jugemant quelconque sur une nation en général.

Disons maintenant un mot des Gèorgiennes. Plusieurs voyageurs les ont décrites comme des beautés accomplies. Mr Chardin, dont l'exactitude et la véracité sont devenues célèbres, en a tracé un tableau flatteur. Mais Mr Tournefort, qui se connaissait probablement aussi bien en femmes qu'en plantes, nous assure que celles qu'il a vues avaient un air de santé qui leur donnait un apparence assez agréable, mais qu'après tout, elles

n'étaient ni aussi belles, ni aussi bien faites qu'on le rapporte. De sorte qu'il ose contredire les descriptions que plusieurs voyageurs en ont faites. On raconte qu'on volait les plus jolies filles de la Géorgie à l'âge de six à sept ans et qu'on les transportait à Ispahan ou en Turquie : voilà pourquoi, pour parer à cet inconvénient, on les mariait à l'âge de sept à huit ans, ou bien on les enfermait dans des monastères.

Les Géorgiens sont divisés en trois classes: savoir les francs roturiers, les nobles et les vassaux. Il y a à Tiflis, outre l'école instituée par le Gouvernement, de petites écoles où il est difficile de s'instruire. Les serfs ne savent pas même lire; mais la noblesse s'occupe assez des belles lettres. Les femmes de cette dernière classe s'instruisent mutuellement. Mr. Smith nous dit qu'en général, elles ont une meilleure éducation que les hommes.

Il y en a qui prétendent que le nombre des Géorgiens de nos jours, y compris les Himéritiens, les Mingréliens et les habitans du Gouriel dont la race est la même, monte à soixante mille ames; d'autres trouvent ce chiffre exagéré.

Le gros de la nation Géorgienne partage la croyance de l'Eglise Grecque; mais on compte aussi parmi eux beaucoup de Catholiques et d'Hérétiques.

A Achaltzik, il y avait dernièrement un Capucin qui célébrait la messe en latin, tandis que les Diacres répondaient en géorgien. Pour donner une idée de cette langue, je citerai ici leur Pater noster. Le voici :

« Mamao tschueno romelishar tzatachina tzminda ikhos sahelicheni movedine soupeva chini ikavn nébachéni vitartza tzatachina éghretza koue kana sazéda pouritschvéni arsso bissa moguetsch vendghi da moyitéye tschuen tanana devni tschuenni vitartza tschuenz moutevot tanamdepta mat tschuen da nou chémi kouaneb tschuen ghanssois delta aramed gouihssin tschven boretissaghan. Amen. »

Cet échantillon suffit pour prouver que leurs langue est dure.

En Géorgie, on ne trouve de caractères imprimés que ceux

qui ressemblent aux Arméniens; quant aux autres, on s'en servit à St. Petersbourg sous le règne de l'Empereur Alexandre, pour imprimer l'ancien et le nouveau testament. On y fait également usage de l'autre alphabet. Il y a chez quelques particuliers Géorgiens quelques anciens manuscrits en langue Géorgienne, qui sont des histoires; mais ils sont en petit nombre.

A mon arrivée à Vani Keuïu, je quittai le Géorgien que ses affaires appellaient ailleurs, et je rencontrai par hasard un Juif de ma connaissance, homme assez versé dans la langue hébraïque et dans la Bible. Ce sont aussi les matières sur lesquelles roula notre conversation. Cette langue, l'une des plus anciennes que nous connaissions, et fort probablement celle dont se servait Adam dans le paradis terrestre. C'est là l'opinion de quelques savans, qui prétendent en outre que c'est celle que parleront les Saints dans les Cieux. L'hébreux, tel qu'il existe dans la Ste. Ecriture, est une langue très regulièr et analogique, particulièrement dans ses conjugaisons. Albert, dans son dictionnaire hébraique, Neuman dans sa *Genesis linguæ sanctæ* et Loescherus dans son traité *de causis lingue hebreæ*, supposent que les caractères hébraïques ont été très souvent employés comme hiéroglyphes, que chacun de ses caractères avait une signification qui lui était particulière. Nous renvoyons ceux qui désirent connaître toutes ces différentes significations à l'ouvrage précité de Neuman.

Il y a en hébreux 22 lettres et jusqu'à dix points-voyelles (1) dont la connaissance est indispensable pour ceux qui veulent étudier cette langue. Le caractère Phénicien est le même que l'ancien hébraïque, qui exista jusqu'au temps de la captivité de Babylone, Plus tard, les Hébreux employérent celui des Assyriens, et c'est celui qui est encore en usage. L'ancien caractère ne se voit plus que dans quelques médailles hébraïques

(1) Dans notre Critique des Critiques, nous réfutons le système de Mr. Labbé Latouche qui tend à les supprimer,

vulgairement nommées Samaritaines. Les caractères Phénicien, Chaldèen, Syriaque et Arabique furent formés de l'ancien hébreux. Les Rabbins se servent de l'hébreux moderne dans leurs écrits (1) La base ou le corps de cette langue est l'hébreux et le Chaldéen, avec différentes alterations dans les paroles de ces deux langues, dont les Rabbins ont considérablement amplifié et étendu les significations. Il ont adopté plusienrs choses de la langue Arabe et d'autres idiomes modernes (2) L' autre de Isagoge Rabbinica a tenté le premier de réduire cette langue en système, et d'autre savans tels que Buxtorf à la fin de sa grammaire hébraique, Majus ete enchérirent sur lui. En appelant la langue des anciens Juifs langue hébraique, je n'ignore pas qu'elle n'a recu cette dénomination que depuis que les Juifs Hellénistes qui parlaient grec ont voulu se distinguer de ceux qui se servaient de l'ancien idiome des Juifs, mais aujourd'hui cette distinction est presque inutile.

Le mot Bible vient du Grec *Vivlia* ou *vivlion* qui signifie livre en général. C'est par autonomase qu'il a été appliqué à l'ouvrage sacré qui contient l'ancien et le nouveau testament; comme pour dire livre par excellence. Les hébreux donnent à la Bible le nom de *Mikra* qui correspond aux mots lecture ou leçon. L'ancien Hébreux est la langue où l'ancien Testament à été écrit, du moins dans sa plus grande partie; car il y a des Chapitres d'Esdras ou de Daniel qu'on croit avoir été composés en langue Chaldéenne, et d'autres de ce dernier en langue grecque; quant au Livre de Tobie et à l'Ecclésiaste, en Grec ou en Syriaque. Il y a eu de vifs débats entre des savans relativement au caractère original de la Ste Bible, savoir si le caractère usé au commencement par Moïse et par les autres écrivains inspirés, a été le samaritain ou l'hébreux moderne. (Voir Montfaucon Paléographie greque Liv. 2 Chap. 1. page 119 et suivantes.)

---

(1) Postellus.

(2) Chambers

Ezra, qui fit des additions en divers endroits de la Bible, l'écrivit ensuite en caractères Chaldéens. On a beaucoup discuté sur cette question savoir si c'est Ezra, qui a ajouté les *kieri kierib* (les diverses leçons) aux livres saints, ou si cette addition a été faite postérieurement. La division de la Bible en chapitres n'est pas d'ancienne date. (Voire Pridicus Connect. Part 1. liv 51 page 479 et dicis). Quant aux deux livres Chronicarum, Ezra, Néémie, Ester et Malachie, Mr. Pridiaux pense qu'ils ont été probablement adjoints à la Bible du temps de Siméon le juste.

Il existe une foule de versions de la Bible en différentes langues. On peut consulter là-dessus le dictionnaire des arts et des sciences par E. Chambers avec le supplément à l'article Bible par G. Lewis, ainsi que le grand dictionnaire de L. Moreri. De toutes les anciennes éditions des Bibles en hébreux, la meilleure, au sentiment des savans, est celle du Rabbin Jacob Haym, de l'Imprimerie de Bomberg, qui a été réimprimée à Venise l'an 1618.(1)

Vani Keuïu est l'ancien Protos ou prodos-diskos, (le premier plat) appelé ainsi à cause de sa figure. C'est ce même nom qui a été ensuite changé par corruption en Proctos et plus tard encore en Brocos. Selon Procope, les anciens donnaient à ce lieu le nom de Προύχοους ainsi qu'on peut le voir dans un passage de cet auteur qu'il n'est pas inutile de traduire ici. Le voici: « Il y avait deux temples consacrés à l'Archange Michel et ces deux temples étaient opposés l'un à l'autre et séparés par le détroit du Bosphore, l'un était situé dans le lieu nommé Anaple, à gauche de ceux qui naviguent vers le Pont-Euxin, et l'autre sur le rivage opposé que les anciens nommèrent Προύχοους, par la raison, je crois, que le rivage s'étend beaucoup de cette côte: maintenant il s'appele Βρόχος, à cause de l'ignorance des habitans qui corrompent les noms à la longue: » Cette citation était ici d'autant plus nécessaire, qu'elle

(1) Dictionnaire de L. Moréri art. Bible

apprend au lecteur peu au fait de l'histoire du Bas Empire qu'une Eglise célèbre existait de ce lieu.

Les Turcs donnaient à ce village le nom de Papas Baghdgessi (jardin des prêtres). Vani Efendi, enchanté de ce site, y bâtit le premier une mosquée et une petite maison. D'autres Turcs y ayant été ensuite attirés, y élevérent des maisons et en firent un village qui, du reste, n'a aujourd'hui rien de bien remarquable. Il n'est d'ailleurs habité que par des Turcs. Près de là, il existe un petit promontoire nommé aujourd'hui Zéi toun Bournou et anciennement *Eleas*, ce qui signifie le cap aux olives et le nom turc n'en est qu'une traduction.

Tout en parcourant ces lieux, je dirigeai par hasard mon regard vers l'astre qui vomit du haut des airs des flammes vivifiantes sur la terre, et je rêvai sur cet élément précieux dont la nature échappe aux recherches de plus grands physiciens. Le feu est-il un assemblage des parcelles terrestres les plus solides qui nagent dans la matière rapidemsnt fluide du premier élément, y acquérent une agitation démesurée, et, par cette ágitation intense ou ce mouvement, sont disposées à donner la sensation de la chaleur, de la lumière, comme les Cartésiens le prétendent ? Le feu est-il, d'après la définition de J. Newton, un corps tellement échauffé, qu'il renvoie de la lumière en abordance ? Le feu est-il une substance spécifique originairement distinguée de toutes les autres? ou bien est-il matière commune des autres corps sous certaines modifications particulières ? Voilà à peu près les questions que je me fis et qui sont autant de problèmes dont la solution n'est guère facile. Selon Boerhaave, le feu se distingue en deux espèces. Considéré tel qu'il est en lui même, il est nommé feu élémentaire ou pur, et en tant qu'uni avec d'autres corps, il s'appelle feu culinaire ou commun. Le premier, qui est le véritable feu, est imperceptible par lui-même; ce n'est que par quelques effets dont le premier est la chaleur, qu'il révèle sa présence. La second est la dilatation dans tous les corps solides et la raréfaction dans tous les corps fluides et le troisième est le

mouvement. Il y a différens moyens de recueillir le feu élémentaire dans les corps, mois ôtez la cause contingente, il disparaît, à moins d'être entretenu par quelque *pabulum*, je veux dire par ce qui reçoit et retient le feu et qui se consume par ce moyen, ou du moins devient insensible, comme l'buile, la souffre et la graisse des corps. En ce cas le feu élémentaire se change en culinaire,qni ne peut pas se passer d'aire pour s'alimenter. Nous connaissons donc le feu par plusieurs de ses effets, mais qui a jamais pu nous en expliquer la nature? Qui a jamais pu nous expliquer la cause pour laquelle les particnles subtiles qui le composent sont corrosives? Mais ce feu, qnelle que soit sa nature, n'est-il p as une preuve irrésistible de l'existence de Dieu? Que dis-je? ce feu que les anciens révéraient comme un Dieu, ce feu, qui est l'instrument universel de tout mouvement et de toute action dans l'univers, qui s'élance en flammes dévorantes du disque de l'astre du jour, qui s'échappe souvent du sombre sein des nuées, après avoir annoncé sa présence par des murmures terribles, qui part en grondant des cratères formidables de tant de volcans, qui brille dilaté en mondes immenses sous les pas même de l'Eternel, qui couve dans les profondeurs de la terre, qui continue à se disperser dans l'éther, après que le disque du soleil s'est évanoui aux yeux de notre hémisphèrre; le feu, en un mot, qui est partout présent, qui se trouve dans tous les corps, dans tout l'espace, dans tous les temps, mais qui se chache souvent de manière à n'annoncer sa présence par aucun effet sensible, ce feu, dis-je, n'est il pas une image pâle, mais véritable de Dieu? Détache, ô Athée! tes regards de dessus la matière, seul objet existant, selon toi,et laisse-les monter respectueusement jnsqu'à cet Etre parfait qui, malgré le rideau majestueux étendu devant sa face, n'échappe qu'à un œil aussi stupide que le tien. Vain sophiste, qui cherches à séduire les simples par de misérables paralogismes, toi dont la main audacieuse veut remuer les voiles impénétrables des mystères divins, viens et réponds moi! Si ton esprit borné ne peut comprendre les objets qui t'entourent

et qui sont dans tes mains, si l'air, la terre, le feu sont des énigmes pour toi, quelle audace que celle de vouloir compter les rayons qui n'ont pas eu d'aurore même aux yeux de l'éternité, du front de l'Eternel? Quelle folie, quelle témérité, que de vouloir mesurer l'abîmes incommensurable de l'Etre ?

76 MÉDITATION

COULÉ BAGHDJÉSSI

Que je suis heureux lorsque mon regard, en tombant sur ce qui m'environne, glisse sur des ondes qu'on peut assimiler au cristal limpide, sur des collines boisées ou sur des arbres, ici majestueux et sublimes, là gracieux et charmans, offrant aux haleines véhémentes ou caressantes des aquilons ou du Zéphire des jouets ici grandioses et là modestes, sur les panoramas les plus pittoresques et les plus variés, sur une verdure nuancée de mille manières différentes, sur de superbes palais qui semblent se contempler avec une juste orgueil dans le miroir des ondes, sur un ciel dont des vapeurs grossières voilent rarement l'éclat ! Et ce bonheur, on peut le savourer à longs traits chaque fois qu'on vogue dans le Bosphore. Voilà les réflexions que me fournit pour la centième fois l'aspect de ce canal incomparable, un jour que je partis de Tophané pour me rendre à Coulé Baghdjessi. Je rêvai ensuite sur la singularité des poëtes turcs, qui mêlent souvent, dans leurs productions, le turc avec le persan, de manière à ce qu'un ou deux vers écrits dans cette langue, soient suivis d'un ou deux autres écrits dans la première. En voici un exemple qui ne me paraît pas dénué d'intérêt.

« Mah est neminanem
Horchidi rouhet ya nè
Bou aïrilik ödine
Dgianem nitaché bir yané.

Sevdai rouhi leili
Chud hassili vavéila
Medgnoun guibi. . . .
Oldem döli divane
Mürdem zi firaki tai
Merdum hémé mubtela end
Achk ödi nihan olmaz
Janduktsché irer djané.
Sad tir zéned her dil
An terki kieman ebrou.
Fitnelu ala gözlu
Tchun outkoudan ouyané
An rouzi vissaletra
Men kadri nedanisstem
Her guidjé yanar baghrem
Döner yureyim kané
Pur nafé chud muchkin
Yek ser hemeyi âlem
Her ghiah hi sühr yeli
Zulfiné kilour chané
Ez leel lebet moulla
Uftadé chud naghiah
Hakder ki dökier gheuzum
Yakout ilé dûr dané.

—=—

Ton visage est-il une lune!
Est-il un soleil ou autre chose? je l'ignore.
Jusqu'à quand mon ame doit-elle brûler
Du feu de cette séparation?
L'amour des joues de Léilé
A été la source de mille gémissemens.
Semblable à Medgnoun,
Je suis devenu fou, insensé.
Ta séparation m'a conduit au tombeau.
Tous les hommes te sont assujétis.
Le fou de l'amour ne peut couver sous la cendre;

En brûlant, il monte jusqu'à l'ame.
Le carquois de ces sourcils courbés avec tant de grâce
Lance cent traits sur le cœur.
Ses yeux bleus lorsqu'ils se réveillent
Sont la cause de mille troubles.
Je ne connais pas toute la valeur
Du jour de ton approche.
Ma poitrine est dévorée chaque nuit par les flammes
Et mon cœur se change en sang.
Ton musc embaume
Tout le monde, d'un bout à l'autre,
Chaque fois que le souffle de l'Aurore
Sert de peigne à ta chevelure.
Les rubis de tes lèvres
Ont fait soudain tomber le *mollah* dans un abîme de maux
Il est juste que mon œil répande.
Des grains de rubis ou de perles. »

J'oubliai d'avertir le lecteur que je pris avec moi dans mon bateau un Hadgi Musulman qui désirait se rendre en Asie. Nous nous entretînmes de divers sujets. Enfin la conversation roula sur les deux célèbres villes de l'Arabie, c'est-à-dire sur la Mecque et Médine et ensuite sur la mer rouge.

On n'est pas sûr si la première de ces villes est la Petra des anciens ou Marabba. Les Grecs la connaissaient sous le nom de Macoraba. (1) La position en est très désavantageuse. Il est possible que ce fût le superstition qui ait poussé ses fondateurs à choisir une pareille situation. Son sol n'est qu'une roche. Il n'y a pas de bonne eau et celle du célèbre puits de Zemzem, que les Musulmans regardent comme sacré, est saumâtre. La Mecque est située à une distance presque égale de l'Yemen et de la Syrie. Les Koréishites qui y régnérent sont renommés parmi les arabes. Ils avaient à leur service des chameaux qui transportaient des marchés de Sana et de Mérab et des ports d'Oman et d'Adin des parfums précieux. Un ancien temple était

(1) Gibbon.

situé dans le même canton. (1) Elle est peu lointaine de la mer rouge dont j'aurai l'occasion de parler plus bas. On n'est pas tout-à fait d'accord si cette ville est le berceau ou le tombeaux de Mohammed. Il y a plusieurs mosquées célèbres, une surtout qui est située au milieu de la ville. Elle se distingue de loin par son toit qui s'élève en dôme. Les Mahométans y s'imaginent que son terrain est sacré 1o parce qu'Abraham bâtit, selon eux, sa première maison 2e parce que Mohammed y ouvrit pour la première fois les yeux à la lumière. Il y a un espace qui manque de toits, et c'est là que leur tradition place l'enceinte de le maison d'Abraham. Il y a un proverbe arabe qui dit que le territoire de la Mecque est l'enfer de ce monde, que l'air qu'on y respire en est la flamme et que les hommes, qui y sont très noirs, en sont les charbons éteints. Selon les Persans, neuf cent mille ames vont chaque année en pélerinage à la Mecque, et si ce nombre n'est pas complet, les anges revêtent une forme humaine pour le remplir. Je ne parle pas ici du *Keabé* de la Mecque, parce qu'il a été décrit par plusieurs voyageurs.

Médine est nommée en arabe Medenet et Nebi (la ville du Prophète). Elle renferme, comme on le sait, le corps de Mohammed Plein de ressentiment contre la Mecque dont les habitans, ses compatriotes, l'avaient chassé par mépris, il choisit Médine pour lieu de sa sépulture. Son cercueil se trouve dans une petite tour parée de lames d'argent et tapissée d'une drap d'or. Cette tour est située dans une des plus considérables mosquées de la ville, nommée la très-sainte. Ce cercueil est sous un dais de toile d'argent en broderie d'or. Il est soutenu par des colonnes de marbre noir et entouré d'une ballustrade d'argent où l'on voit plusieurs lampes. Tout près du tombeau de Mohammed, on voit aussi ceux d'Aboubekir et d'Omar.

Médine est éloignée de la Mecque d'environ 170 milles. Suivant Niebühr, tout ce qu'il y a de remarquable est le tom-

(1) Diodore de Sicile.

beau de Mohammed, dont je viens de faire mention. Le port de cette ville se nomme Elga, qu'on croit étre l'Arga de Ptolomée. Cette ville se nommait *Jatrib* avant le temps de Mohammed,(1) mais ce nom signifiant méchant, les successeurs du faux prophète le changèrent en celui de Medinet el Nébi, dont on a déjà vu la signification. Les femmes de Médine sont très-belles et les dattes qui y croissent sont de la meilleure qualité.

Médine est grande comme la moitiè de la Mecque.

On ne sait pas précisément si la mer rouge doit cette épithète à ses eaux qui, selon quelques uns, sont rouges en plusieurs endroits, au corail rouge qui y croît ou à une herbe rouge connue sous le nom de *Zuph*. Dans l'ancien Testament, elle est nommée Yam-Suph (la mer des roseaux). L'Idumée s'étendait jusqu'aux bords de cette mer, voilà pourquoi les Rabbins appellent cette dernière la mer d'Edam ou d'Idumée. Elle est abondante en perles qu'on y va pêcher; on y trouve, en outre, différentes plantes, des tritons, des poissons volans etc. Il y a quantité de rochers et de bancs de sable. Elle a été immortalisée par le passage miraculeux des Israélites.

Coulé Baghdjessi [jardin de la tour] où je débarquai a une vallée et un bosquet charmant près du rivage. Anciennement il y avait dans cet endroit un village nommé Filakis dont il ne reste qu'un fontaine, qui appartenait à une ancienne église. (2) Cet ayasma s'appelle St. Athanase. Autrefois il y avait, chaque année, le 2 du mois de Mai, une réunion de Grecs qui s'y rendaient de Bechik-tachi, d'Arnaout-kieuïu etc, mais depuis la fabrique de la caserne dont je parlerai plus bas, les assemblées nommées en grec *Panaghiris* ont cessé. Devant cet ayasma j'ai vu un tronçon de colonne en marbre. Non loin de là, on trouva dernièrement deux gros fragmens de colonnes qu'on fit transporter à Tchenguel-kent. Un peu au-dessus de l'ayasma,

---

(1) Mr. Chardin.

(2) Probablement a celle du St. archange Michel dont je fais mention dans le Méditation précédente.

j'ai remarqué une pierre avec deux grandes croix. Tout près de cette ruine, il y a de vastes jardins plantés de courges. C'est là que les jardiniers trouvèrent, en creusant la terre, des tombes et des ossemens ; c'est ce qui me rappela ces beaux vers de Virgile:

«Scilicet et tempus veniet, cum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanis,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.»
(Virg: Georg. L. I.)

A une légère distance de cet endroit, près de la mer, j'ai remarqué de grandes murailles revêtues de plantes grimpantes et qui m'ont paru avoir un air de vétusté. J'ai fait quelques interrogations aux habitans de Coulé Baghdjessi relativement à ces murs; mais je n'ai pu savoir autre chose sinon qu'ils sont anciens. Ce sont là probablement les restes du palais fabriqué par Suléiman I. Quant aux ours et aux alans qu'on gardait près de la mer, on les a transportés ailleurs depuis la fabrique de la caserne.—Il y avait à l'extrémité de la vallée une ancienne tour de marbre qui donna en partie son nom à cet endroit. Elle fut démolie par Ibrahim Pacha.

On raconte que dans un moment de fureur contre son fils Suleiman, Sélim I ordonna à son Bostandgi Bachi de l'étrangler, que celui-ci, exposant sa propre vie pour sauver celle du prince, le tint pendant trois ans caché dans cet endroit, que Sélim, à son retour de l'Egypte, s'étant repenti de l'ordre sanglant qu'il avait donné, ressentit une joie extrême en apprenant la non excécution de cet ordre, et que lors de son avénement au trône, Suleiman I changea la tour qui avait sauvé ses jours en un magnifique jardin, où il planta de ses propres mains un superbe cyprès. C'est à cause de cet événement qu'on ajoute, dit-on, le nom de Baghtsché (jardin au mot *Koulé* Il paraît qu'il s'élevait ici un village du temps de Tournefort, qui nous dit que les anciens donnaient à ce lieu le nom de cap Cecrium.

Hossrew Pacha y fit construire l'an 1827 une grande caserne, [1] flanquée de deux tours, et au millieu, un *belvédéré*.

Après avoir parcouru ce lieu charmant je levai par hasard les yeux au ciel et je contemplai avec ravissement l'azur éclatant qu'il déploie à nos regards. Salut! m'écriai-je alors tour entier sous l'influence de l'enthousiasme, salut! nid pompeux des éclairs et des tonnerres, étendue éblouissante qui n'es commensurable que sous le doigt de l'Eternel, espace magnifique où des voiles tantôt sombres et lugubres, tantôt plus blancs que la neige, tantôt colorés par des feux mouvans s'étendent en couches menaçantes ou en plis gracieux, où le flambeau du monde promène son char triomphal, où volent les orages, où l'aigle étend ses vastes ailes. Salut! séjour éclatant des ames meditatives, immensité pour l'œil de l'homme, point imperceptible pour le regard du Tout-puissant, témoin immuable des perpetuelles variations de la terre, pâle étincelle des splendeurs de Jehovah, qui ne retrouves ton image que dans le miroir des ondes, voile infidèle qui nous laisse entrevoir le front de L'Eternel, océan immense avec lequel l'aile de l'innocence se plait à jouer, cristal éblouissant que n'a jamais noirci la fumée impure de la gloire humaine, et où glisse le doigt du Très-haut sans craindre de se souiller, voûte magnifique où roulent majestueusement, sous le sceptre de Dieu, des millions de sphères aux orbes lesquelles l'attouchement de son doigt créateur et conservateur a communiqué et continue à communiquer je ne sais quoi d'infiniment sublime; route hélas! peu fréquentée, qui abouti. aux marche pieds du trône de l'Etre par excellence, Salut! encore une fois. Ah! reste long temps suspendu sur nos têtes pour nous prêcher les grandeurs de Dieu; Que dis je? tombe et écroule toi un moment plutôt, barrière importune, pour que nos regards respectueux puissent sans aucun obstacle contempler à jamais la face d'Eloah. (2)

(1) Voyez la note 15 à la fin de cet ouvrage.

(2) «Aggerat ampullas et sesquipedalia verba!» s'écriera peut-être éloquemment (je dis éloquemment, car il n'y a que

77. MÉDITATION (1)

TCHENGUEL KEUIU

Si je jette mes regards sur toutes les parties du monde, je vois cent Religions différentes se disputer notre globe. En Europe, je vois dominer la Religion Chrétienne, qui, dès son

le premier mot qui soit de lui) certain être chargé de latin et dont le style sec, maigre, décoloré, misérable, est métamorphosé par d'autres porteurs de la même charge en style marqué au coin d'une *simplicité exquise.* Hélas! mes pauvres latinistes qui êtes si avares de bons mots et si prodigues au contraire de gros mots, de lourdes épithètes, qui qualifiez énergiquement de sots, d'imbécilles votre prochain vos *semblables*, je parie que, malgré vos vastes connaissances, vous n'avez jamais su ce que vous êtes aux yeux des poëtes, des hommes à l'imagination ardente, ni le cas qu'ils font de la *simplicité exquise* de votre style. Eh bien! je vous l'ai déjà insinué, et si vous ne me comprenez pas, d'autres me comprennent et cela suffit.

(2) « On critiquera votre ouvrage, » nous dit un jour un individu qui n'a pas l'air d'être un génie, et auquel il est malheureusement impossible d'appliquer ce diction vulgaire « l'apparence trompe. » Le bon homme a raison; on a critiqué bien des ouvrages qui valent mieux que cette production, que nous plaçons nous même fort au-dessous de nos » Satires principalement dirigées contre les sophistes de l'école Voltairienne, » de notre Critique des critiques, de nos œuvres lyriques et surtout du Tableau-Synoptique des Littératures etc. Mais enfin qui sont ces critiques si difficiles à contenter? Sont-ce des La Harpe ou plutôt des atômes littéraires qui, désolés de leur déplorable nullité, tâchent de s'en consoler tant bien que mal en répandant du ridicule (et ici ce n'est pas le cas de dire « nemo dat quod non habet ») sur des productions

apparition, a changé toute la face de la terre et qui a inspir par sa morale divine le plus profond mépris pour les bien caducs de ce monde et un ardent désir de savourer les délice éternelles d'une vie avenir, j'y vois régner surtout l Eglis Catholique et je découvre aussi quelques hérésies; mais *je n'a fait que passer et elles né sont déjà plus*. En Asie, je vois dominer, en Turquie, la religion mahométane, qui régne aussi er Perse, en Arabie, dans l'empire du Mogol, où il y a aussi beaucoup d'idolâtres, de Chrétiens Catholiques, de Juifs et d Abyssins. Je vois dans la presqu'île de l'Inde l'idôlatrie étendre encore sa funeste domination. Je vois à Calicut les peuples, malgré leur croyance en un seul Dieu, se prosterner devant le Diable qui gouverne, selon eux, le monde et devant d autres fausses divinités. Je vois dans le Royaume de Narsingue une foule de pagodes élevées en l'honneur des démons. Je vois le peuples du Pégu fléchir le genou devant leurs vaines idoles et fermer les yeux aux lumières de la fois qu'on a voulu introduire parmi eux. Je vois encore l'Idôlatrie étendre son sceptre dans la Chine et sur le Japon, sur les îles de la Sonde et sur celle de Ceylan. En Afrique, je vois la religion de Mohammed régner dans la Barbarie et dans l'Egypte, au Zanguebar, etc. Je vois le Diable adoré par les originaires de l'Ile de Madagascar, qui croient pourtant en un Dieu créateur du ciel et de la terre! Je vois l'idôlatrie dominer dans la Cafrérie, dans la Guinée et dans le Monomotapa; mais je decouvre aussi plusieurs Chrétiens dans tous ses Royaumes. En Amérique

---

qu'ils n'ont pas même lues ou qu'ils n'ont pas comprises? Nous avouons que de pareils censeurs, qui se trouveraient dans *le plus grand embarras* si on les défiait d'ajouter une seule ligne qui soit en harmonie avec le contenu de l'ouvrage dont ils se moquent si spirituellement, nous inspirent fort peu de crainte. Peut-être même leur avons nous des obligations; puisqu'ils nous fournissent un ample canevas que nous brodons à notre manière.

enfin, je vois la Religion Catholique exercer au Canada sa bénigne influence, je vois les originaires de la Virginie honorer leur principal dieu nommé Kivas, et regarder comme demi-dieu, le soleil, la lune et les étoiles. Je vois les sauvages de la Floride adorer le soleil et la lune. Je vois les Caraïbes et les peuples de la Guiane adorer des idoles, aussi bien que les habitans du pays des Amazones. Dans le pays de Plata et celui des Patagons, je retrouve l'idôlatrie; mais je vois encore ici, comme partout ailleurs où elle domine, une foule de Chrétiens. Partout je vois les peuples travaillés par le besoin d'une Religion et courbés ou devant la véritable Divinité ou devant quelque chose qu'ils prennent pour elle; or, je demande à ces esprits qu'un génie de nos jours qualifie avec tant de raison de misérables, d'où vient à tant de nations différentes, à tant de peuples civilisés et sauvages, cette propension irrésistible qu'ils ont d'adorer quelque chose ? Je leur demande avec L. Racine. «L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers ?» Et je les défie de me répondre.

C'est en faisant ces considérations qui ne manquent pas d'importance, que j'arrivai un jour au village de Tchenguel-keuiu. Son golfe ou sa baie est plus étendue que celle d'Isténia. Les Grecs donnaient à ce village le nom de Chrisokeramis, à cause des toits de leur église, qui avaient un certain éclat dont la couleur tirait sur l'or. J'ai vu sur le toit de l'Eglise moderne de St George l'une de ces briques qui était de couleur verte. Les autres ont été transportées à Constantinople et servent d'ornement à un *mesdgid* situé près de Yali kiosk, non loin du Sérail. J'ai trouvé, en outre, devant la même église, qui est assez belle et assez étendue, un fragment de colonne en marbre, travaillé avec assez de soin.

Les anciens Empereurs y avaient un Palais, réduit par Justinien en un magnifique monastère pour les femmes pénitentes Ce même Empereur y fit reconstruire l'Eglise de la Sainte Vierge. Il ne reste maintenant de cette Eglise qu'une fontaine sacrée (Ayasma) située tout près d'une vigne. On a trouvé, m'a-t on dit. dans ce même village un marbre découpé en image. Il y

avait sur le rivage qui est à droite de ceux qui se dirigent vers le Pont-Euxin, d'anciens édifices Impériaux très remarquables que Justinien consacra à Dieu (1) P. Gilles raconte qu'il a vu dans ce village, déterrer de grandes pierres carrées, cachées sous terre et appartenant à d'anciens fondemens. Il ajoute qu'elles indiquent qu'il y avait jadis dans cet endroit un château très bien fortifié. Il parle aussi d'un fleuve de Chrysokeramas qui se desséche en été.—Il y avait ici un jardin Impérial planté par les ordres du Sultan Mourad IV.

On voit dans le lointain en face de ce village. la brillante capitale de l'Empire Ottoman, Costantinople, qui semble étaler avec orgueil les immenses coupoles et les minarets aigus de ses mosquées superbes. Aucun pinceau ne saurait peindre dignement la longue suite des beaux tableaux qui s'offrent aux regards, avant qu'il arrive à la bien-aimée du Prophète. En m'arrêtant pour contempler la fameuse Stamboul, je crus voir se dresser encore dans ses faubourgs le Palais de Théodora incendié ensuite par les Bulgares sous Romain Laospenius.

Tchenguel Keuiu signifie village du crochet ou du désert. Je n'ai pu rien apprendre sur les lieux sur la source d'une pareille dénomination. On peut toutefois conjecturer, si l'on s'attache à la première signification qui est la plus connue et la plus ordinaire, que ce nom provient des fabricans de crochets qui s'y seraient établis depuis qu'on a commencé à l'habiter. Si l'on préfère la seconde, on peut croire que ce lieu étant resté long-temps inhabité, a conservé le nom de solitude ou de désert. Du reste, s'il est vrai que Mohammed II trouva ici une ancre ancienne en fer, il est très probable que le nom moderne du village provienne de cet événement. Les habitans de ce village sont Turcs.

Le mot turc paraissant bien souvent, comme de raison, dans cet ouvrage, il n'est peut-être pas inutile d'en faire connaître ici en peu de mots l'origine. Japhet, fils de Noé, est, selon di-

(1) Procope.

vers historiens le père de trois enfans mâles dont l'aîné portait le nom de Turk, du moins selon quelques-uns de ces historiens. Japhet, connu parmi les nations qui tirent leur origine des descendans de Turk sous le nom de Aboul Turk (Père des Turks), laissa à son fils, en mourant, la souveraineté du Turquestan. C'est lui que les Turks orientaux nomment Japhet Oghlan (fils de Japhet) et regardent comme la souche dont ils sont les rejetons. Distingué par de belles qualités, Turk gouverna pendant de longues années ses sujets sans jamais se départir des règles de la prudence et de la justice. Il vécut 240 ans; Selon quelques-uns, il laissa quatre fils savoir: Toutok, Genghel, Barsegia et Ilak. Selon d'autres, il eut cinq enfans mâles. Pour en revenir à Turk, sa postérité fut divisée en quatre grandes tribus nommées Erlat, Dgialaïr, Caougin et Berlos, qui furent subdivisées longtemps après par Agouzkhan en 24 autres. Ces vingt quatre peuples ou tribus furent divisés en aile doite et en aile gauche. Descendans de Turk, Mogul, ou Mogol et Tatar ont donné leurs noms aux nations si connues sous les noms de Mogols et de Tatares. Ce sont ces nations que les historiens orientaux appellent *Turk* ou *Atrak*. Il y en a qui comprennent aussi sous cette dénomination les peuples du Khathaï.

Les Turcs Othomanides ou les Othomans, que Mr. d'Herbelot appelle occidentaux pour les distinguer des orientaux, descendent des peuples connus sous le nom de Oguziens. Malgré cette origine, les Osmanlis sont d'accord avec les Arabes et les Persans pour mépriser ces Turcs pris en général; c'est ce qui est prouvé par ce distique écrit en langue turque:

«Ferid rouzghiar olsà founounn ilm ile bir Turk
Escheklik zerrhehgeh olmaz mizadjinden etek zail»

«Quand même une Turc excellerait dans les sciences,
Il ne saurait jamais se dépouiller de la barbarie.»

N'ayant pu qu'effleurer cette matière, nous renvoyons ceux qui voudraient l'approfondir à un ouvrage de Mohammed Havendschah plus connu sous le nom de Mirkhond,

ntitulé Raoudhat el sefà (Jardin des délices) et au Khilassat el akhbar, (la moële des histoires) de Khondemir. On peut aussi consulter le Tarikh el Atrak, (histoire des Turcs) de Ebn El Molakken.

Après avoir admiré ce beau spectacle, je tombai dans une rêverie profonde. Je méditai sur la différence qui existe entre l'homme et la bête, qu'il est pourtant très ridicule et très-absurde de qualifier de machine, à l'exemple des Cartésiens. Qui a jamais accordé aux animaux le privilège de mesurer l'espace, de s'élancer jusqu'à la divinité pour tâcher de la pénétrer, de sonder pour ainsi dire, l'infini, de compter les étoiles, d'inventer des machines qui sont autant de prodiges? Il faut que l'ame de l'homme soit quelque chose de bien sublime, et il faut aussi que ceux qui ont l'audace de lui nier une ame toute spirituelle et immortelle soient bien imbécilles ou bien dépravés, Mais quelque grand que soit l'homme, je vois encore un abîme infini entre lui et son Créateur· Buffon a donc eu raison de dire « Dieu seul connait le passé, le présent et l'avenir, il est de tous temps et voit dans tous les temps: l'homme, dont la durée est si peu d'instans, ne voit que ces instans; mais une P issance vive, immortelle compare ces instans, les distingue, les ordonne; c'est par elle qu'il connait le présent, qu'il juge du passé et qu'il prévoit l'avenir· Otez à l'homme cette lumière divine, vous effacez, vous obscurcisssez son être, il ne restera que l'animal; il ignorera le passé, ne sonpçonnera pas l'avenir et ne saura même ce que c'est que le présent. »

78 MÉDITATION

BEYLER BEY.

Un matin, je partis pour Beyler Bey avec un ami turc très versé dans la Théologie Mahométane. Durant notre traversée, je lui fis quelques questions dont l'on pourra juger

par ses réponses dont voici la traduction « Houd. (le Patriache Hébert) fut envoyé par Dieu prêcher aux peuples d'Ad et de Schedad la parole divine; mais l'obstination et l'incrédulité de ces peuples engagèrent le Seigneur à leur envoyer un vent brûlant (Rehâkim) qui les moissonna presque tous. Après cette catastrophe qu'ils s'étaient justement attirée, Houd alla s'établir à la Mecque, selon quelques-uns, selon d'autres, dans la province de Hatsarmav ou de Hadramouth. Les idoles adorées par les *Adites* étaient *Pakiah*, *Hafedhah*, *Razecah*, et *Salimah.*» Ici il me cita quelques paroles qu'on lit dans le Courann Art. Houd: « Par notre miséricorde nous avons délivré Houd et tous ses adhérans et nous avons exterminé ceux qui, foulant aux pieds nos signes, se sont obstinés dans leur infidélité. »

« L'auteur du Tarik Montekheb écrit que Issa. (J. C.) naquit sans père de Marie à Bethléem, qu'il ne resta que trois heures dans le berceau, qu'il a monté aux Cieux, que son trône s'élève dans le 4ème ciel (celui du premier moteur) Selon le même, Issa aurait un frère ou plutôt un cousin germain nommé Akil ou Okail. Dans le Chapitre de la famille d'Amrou, le troisième du Courann, on trouve ces mots adressé à Marie par l'Ange Gabriel: « Dieu nous annonce son verbe dont le nom sera le Christ ou Messie Jesus, qui sera votre fils très-digne de respect en ce monde et dans l'autre. (1) Et plus bas: les anges, [l'Ange Gabriel] dirent à Marie: O Marie: Dieu vous a élue, purifiée et très particulièrement choisie entre toutes les femmes du monde. O Marie, soumettez-vous à votre Seigneur! Prosternez-vous et adorez le avec toutes les Créatures qui l'adorent. Voici un grand secret que je vous révéle. » (2)

Il me cita divers autres passages du Courann qu'il est inutile de transcrire ici. Il récita des vers d'un poëte persan à J. C., qu'on croirait avoir été dictés par une Muse Crétienne. En voici la traduction:

(1) Traduction de Mr. Herbelot.
(2) id. id. id.

«C'est de tes paroles qu'un cœur en proie au chagrin reçoit toute consolation.

En entendant seulement prononcer ton nom sacré, l'ame se sent ravivée et pleine de force.

Si notre esprit peut s'élancer jusqu'au sein des mystères divins pour les méditer,

C'est à toi qu'il doit les lumières nécessaires à cette connaissance, et c'est toi qui lui départis l'attrait dont il est pénétré. »

Il s'exprima ensuite de la manière suivante.

Il y a sur la montagne de Djerahem située à 3000 pas de la Mecque une grotte connue sous le nom de *Gar Havah*, [la rotte d'Eve) On dit que Mohammed la visitait souvent et y récitait des prières. »

C'est dans le port de Dgiadah ou Dgiddah que se trouve le sepulcre de Havah. »

La montagne d'Arafat située à 1000 pas de la Mecque, doit son nom à la rencontre et à la reconnaissance qui s'y fit d'Adam et d'Eve. »

Notre conversation roula ensuite sur Dieu. Je le priai de me faire connaître les opinions des Musulmans relativement à l'Etre par excellence. C'est ce qu'il fit en me citant un passage d'un chapitre du Courann qui porte le titre de Ekhlass (Salut). » J'adore et je prêche, dit Mohammed dans cet endroit, le Dieu unique qui existe de lui-même, par qui toutes les créatures existent, qui n'engendre point et qui n'est pas engendré, celui enfin dont on chercherait vainement le semblable dans toute l'étendue des êtres. »

Il me cita ensuite quelques paroles du Chapitre intitulé Anaam dont voici la traduction : « Les hommes ne mesurent pas Dieu avec la mesure dont il doit être mesuré»

Il ajouta ces paroles d'Abou Saïd: qui dit Dieu, dit tout; car tout le reste n'est que folie ou le retranchement de ses désirs insensés. »

Dans le Chapitre Annaam, on rencontre un passage qui dit.

fère peu du précédent. « Dites Dieu, y est-il dit, et laissez-le. »

Il me pria ensuite de lui donner, à mon tour, quelque notions générales, du moins sur le nom de Dieu. *Tetraghrammaton* est le nom que lui donnent les Grecs, d'après les hébreux; c'est à-dire composé de quatre lettres. C'est ce qui se vérifie en plusieurs langues. Par ex: Dieu en hébreu se nomme Jeovah, nom qui est composé de quatre lettres savoir du *ïod*, du *hé*, du *vau* et du *hé*. En grec, le mot *Theos* est composé du *thita*, de l'*epsilon*, de l'*omicron* et du *sighma*. En Latin, *Deus*, dérivé de *Théos*, en arabe, *Allah*, dérivé de l'Hébreu *Eloah*, en Russe, *Bogue*, en Egyptien *Tenu*, dans la langue des Mages, *Orsi* etc. sont tous composés de quatre lettres. Du reste, Dieu a différens noms dans l'Ecriture sainte. St. Jérôme et d'autres Hébraïstes en comptent dix. Mais, selon la remarque de M. E. Chambers, il n'y en a que trois qui expriment l'essence de Dieu. Quant aux autres, ce sont des noms d'attributs. Il existe un ouvrage de Buxtorf le jeune intitulé dissertation sur les noms de Dieu.

Le village de Beyler bey est assez moderne. La position en est très-belle. Les Turcs regardaient, plus d'un siècle auparavant, ce lieu comme le jardin du village d'Istavros et ne lui donnaient pas une dénomination particulière. L'auteur grec de Constantinople ancienne et moderne prétend que cet endroit est le *Dhevteros dhiscos* dont Denys de Byzance fait mention. C'est ici que le Sultan Hamid éleva un beau temple (téménos). C'est sous le règne de ce Sultan que plusieurs personnages attirés par l'air salubre de ce lieu, y bâtirent des maisons et en firent insensiblement un village considérable. Outre la mosquée dont j'ai fait mention, le Sultan Hamid y fit élever des bains publics et plusieurs boutiques. La fameuse montagne appelée Tschiamlidgea est située près de ce village. Le bel endroit nommé Havouz-Bachi, reste d'un ancien palais qui surgissait avant le régne du Sultan Hamid, est situé au bout de ce village, au-delà d'une petite prairie très-agréable. Le nom de Beyler Bey signifie le Prince des Princes. Sous le règne du Sultan Mahmoud, qui fit le planter ici un nouveau jar-

din, (1) ce lieu s'appelait *Feruchfeza.*

Ce prince fit construire aussi entre le village et le précédent, un kiosk pour la Valide Sultane qu'il nomma Schewkabad (2)

Après avoir parcouru dans toute son étendue ce site dont la position est l'une des plus attrayantes du Bosphore, après avoir contemplé le bleu éclatant des ondes de temps en temps assombri, en quelques endroits, ou par l'ombre de l'aile de quelque goëlan, ou par celle de quelque nuée mollement errante au gré du souffle capricieux des vents, je me sentis à l'étroit dans ce village et me jetai, en idée, sur le seuil de cette étable devenue le berceau de l'aigle dont le nid est l'immensité. Là, j'entendis le vagissement de Celui qui prêta, du haut du son trône, l'oreille au premier cri de l'univers, cri qui ne fut que le commencement d'une hymne dont la dernière syllabe sera l'écroulement des mondes. Là, je vis s'entourer d'un voile fragile Celui dont la splendeur défie l'œil du plus perçant des aigles. Je vis ce front dont l'éclat se reflète jusqu'aux confins du créé et au-delà, ce front dont une ride suffit pour réveiller en sursaut la nuit antique, ce front miroir suplime où se retracent des pensées que les anges les plus voisins du trône éternel n'essayent pas même d'aborder, se voiler sous de sombres nuages, pour s'adapter à la faiblesse de l'œil humain et permettre à l'aile des temps de l'effleurer. Je vis Celui dans la main de qui repose momentanément la masse immense du créé, comme un atôme qui friserait en passant la face incommensurable de l'océan, Celui qui se trouve à l'étroit dans l'immensité, Celui dont un pas mesure l'étendue et va même au-delà, s'exposer, faible et tremblant de froid, aux intempéries des saisons, et, en naissant dans une pauvre étable, foudroyer à jamais les grandeurs du monde.

---

(1) L'an de l'Hégire 1147 (1784).

(2) Sou bhl.

79. MÉDITATION

ISTAVROS

Un vendredi je me dirigeai vers le village de Stavros, situé en Asie. Le brillant Panorama qui s'offrait à moi de tout côté et qui pourrait à peine se refléter sous la plume immortelle du poëte ou sous le crayon magique du peintre, me donna lieu à rêver sur la poësie en géneral et sur la poësie orientale en particulier. Cette faculté brillante s'occupe moins du réel que du possible, plus étendu que le réel. Souvent même elle préfère au possible des fictions auxquelles on ne peut assigner de limites. Sa voix peuple les déserts, anime les êtres les plus insensibles, transporte d'un objet à l'autre les qualités et les couleurs qui servaient à les distinguer et, par une suite de métaphores, nous entraîne dans le séjour des enchantemens, dans ce monde idéal où le poëtes, oubliant la terre, s'oubliant aux-mêmes, n'ont plus de commerce qu' avec les intelligences d'un ordre supérieur. (1)

C'est là, dans ce monde idéal que les poëtes cueillent, selon Platon, leurs vers dans les jardins des muses, que les ruisseaux paisibles roulent en leur faveur des flots de lait et de miel, qu' Apollon descend des Cieux pour leur remettre la lyre, qu'un souffle divin, éteignant tout à coup leur raison, les jette dans les convulsions du délire et les forces de parler le langage des dieux dont ils ne sont plus que les organes. (2)

Voilà la poësie, la voilà telle qu'elle est conçue par un philosophe qu'on n'accusera certainement pas de partialité pour les poëtes, puisqu'il les bannit de se république, qui n'est heureusement qu'une pure utopie. Cette sublime magicienne dont doigts aériens ennoblissent, élargissent, dorent tout ce qu'ils touchent, tandis que la main pesante du philosophisme dessèche,-

---

[1] Voyage du jeune Anarcharsis en Grèce, tome 7 chap: LXXX. p. 36.

2] Ibid.

enlaidit, rapetisse, désenchante, matérialise, écrase tous les objets qu'elle a l'audace de palper, ce feu que l'audacieux Prométhée, se servant des mondes comme d'autant d'échelons magnifiques va ravir au foyer céleste, cet aigle rapide qui enlève l'homme fatigué du spectacle du triste réel, sur ses ailes enflammées, le jette au sein de ce monde idéal dont toutes les avenues exhalent des parfums célestes et le promène dans ces lieux admirables, dans ces plages mystérieuses dont l'aspect lui fait éprouver des délices inénarrables; la poësie, eu un mot, ne peut être goûtée et appréciée à sa juste valeur que pardes ames qui n'ont aucune sympathie avec cette vile substance qu'on nomme matière.

La plus ancienne poësie dont nous ayons connaissances est celle des Hébreux dont la sublimité est hors de doute. Les cantiques de Moïse sont, d'après Joseph, en vers héroïques, et ceux de David en vers trimètres et pentamètres. Origène et Eusèbe sont d'accord avec Joseph. T. Hibert a trouvé dans la Bible des vers assez semblables à ceux des Grecs et des Latins. Il y en a qui penssent que dans les anciens vers hébreux il n'y a ni mesures ni pieds, mais d'autres, comme le Clere, prétendent que la poësie des Hébreux était rimée. Le plus ancien poëte parmi les Hébreux est Moïse. On connait le tableau éclatant qu'il a tracé du passage de la mer rouge. Chez les Grecs, la poësie paraît avoir commencé du temps d'Amphion; les Latins ignoraient presque tout-à-fait l'art de la poësie avant l'an de Rome 513. La poësie sacrée des Hébreux est certainement la plus belle qui est jamais existé.

Pour donner ici quelque idée de la poësie Arabe dont je parle assez fréquemment dans cette ouvrage, je me contenterai de rapporter une anecdote arrivée à un voyageur anglais; mais j'aurai soin de ne m'attacher qu'à la substance, sans entrer dans de petits détails. Ayant fait la connaissance d'un arabe, vieillard respectable, celui-ci lui demanda un jour s'il y avait des poëtes dans son pays. Ayant entendu une réponse affirmative, il frappa son front et sa poitrine en s'écriant. Allah soit loué!

la pluie et la rosée tombent pour tous les peuples; les *îles vertes* de l'Europe n'en sont pas même privées. Mais dites-moi, étranger, ce que vos poëtes peuvent dire dans un pays où vous n'avez ni chameaux,ni sables mouvans,ni grands palmiers,ni gazelles. Chez vous les chants des poëtes doivent être stériles comme le grand désert. « Alors l'habitant des *ils vertes* en rendit l'arabe assez pur le *Fire side* (1) (Coin de feu de Cotton) dans le but de faire pénétrer dans cette intelligence arabe la compréhension de la poësie septentrionale ; mais le vieillard, après avoir entendu ce morceau avec la plus grande indifférence, répondit par cette sentence arabe: » Ne reproche pas à l'ébène d'être noir ni au voyageur de ne pas avoir les mêmes usages que toi, ni au nègre d'avoir la chevelure crêpue: « ce qui sous le voile de l'allégorie cachait le compliment les moins flatteur qu'on pourrait adresser au pauvre Cotton. Le tour du vieux Scheik étant venu, il récita un poëme d'Amrial Kaïs composé de cinquante ou soixante strophes. Il roulait tout entier sur la description d'un chameau. C'était, sa fuit à travers le désert, son essor plus rapide que la course du vent, sa docilité admirable, sa patience et son courage que le poëte avait chantés. Cette poësie n'avait que le ciel d'airain pour voûte et le sable du désert pour arêne. Tout l'intérêt qu'elle inspirait venait de la rapide course du guerrier à travers l'étendue brûlante. Pas un seul sentiment qui se rapprochât des sentimens Européens. Pas une idée qui coïncidât avec nos idées. Un cri violent partait du désert et frappait l'écho du désert L'Arabe vantait sa lance, son chameau, son coursier et. Enfin pour tout dire à un mot pour le vieil arabe le Coin du feu de Cotton était de la poësie de vieille femme, comme aux yeux du voyageur l'ode *sublime* en question était un dithyrambe de bandit.

---

[1] Ce voyageur aureit pu cependant choisir quelque morceau plus saillant;que ne récitait-il au scheik quelque passage du Paradis Perdu ou les strophes magnifiques du L. Byron sur l'océan!

Cette anecdote, qui a certes son côté instructif, fait faire à un littérateur estimable des réflexions pleines de vérité sur le profond et ridicule aveuglement qu'on peut remarquer dans toutes les critiques littéraires; « la même loi, dit-il, d'après laquelle Homère est apprécié sert à juger non seulement Virgile et Tacite, nés dans une civilisation très différente, mais le poëte chinois et l'historien tatare.»

Quant à nous, nous nous contenterons de remarquer, 1° que pour éviter le ridicule (1) où est tombé par ex. Mr. l'Abbé Batteux en grondant vertement Homère qui se livre à des descriptions de cuisine, il faut se pénétrer profondément de l'esprit de la nation du poëte, au point de devenir, pour ainsi dire, arabe, lorsqu'on juge un écrivain arabe, chinois lorsqu'on critique un auteur de ce pays etc. 2° que tout ce qui précéde confirme l'assertion qu'on trouve dans le cours de cet ouvrage, savoir qu'il faut bien se garder de soumettre les productions des orientaux à notre critique méticuleuse. 3° que le reproche qu'un écrivain léger adresse aux Turcs d'être les fidèles copistes de leurs devancierc arabes et persans tombe devant cette seule vérité énoncée par un critique bien plus judicieux que l'intelligence ne donne ses produits qu'à raison du sol différent dans lequel la semence intellectuelle se développe.

[1] Apropos de ridicule, quelques animaux *rais onnables* (qu'on nous passe cette épithète inutile et déplacée) qui ne marqueront pas de déployer tout leur esprit aux dépends de nos Méditations *Phosphoriques* (je crains fort qu'il ne soit contenu tout entier dans cette dernière épithète), ne manqueront pas de les ridiculiser de différentes manières et, entres, autre, en affirmant qu'il n'y a que des mensonges et que nous sommes un nouvel Esope. A voir notre entourage, eux-mêmes y compris, peut-être leur donnera-t-on raison sous certains rapports; cependant nos *Contes* ou nos *Fables* cachent bien plus de vérites qu'ils ne pensent, et il est à présumer qu'Esope a un peu plus de bon sens ques ses enfans.

En ruminant ce qui précède, je me trouvai imperceptiblement au milieu du village de Stavros (La Croix.) Selon une ancienne tradition, Constantin le Grand a arboré la St. Croix précisément en ces lieux. Je ne pus penser à ce grand roi, sans m'occuper quelques instans de certains événemens de sa vie. Ce fils de St. Hélène naquit l'an 274. Il fut déclaré Empereur le 23 Juillet 306. Il remporta plusieurs victoires sur le Français et sur les Allemans. On dit qu'il était très porté pour la religion Chrétienne, qne J. C. l'assura du succès de l'entreprise qu'il méditait, s'il venait à embrasser cette religion divine, et qu'il lui apparut à travers les nuées, en lui montrant un monogramme avec cette inscription. *c'est avec ce signe que tu vaincras* » Constantin arrêta le cours de la persécution alors excitée contre les Chrétiens. Il fit construire à Rome et dans tout l'Empire des édifices et des Eglises magnifiques. A ses ordres, s'éleva la nouvelle Byzance qui porta son nom auguste. Outre ses victoires sur les Français et les Allemands, il en remporta d'autres sur les Sarmathes et les Goths Il mourut à Achiron, près de Nicomédie. le 12 Mars 337, après un règne de 31 ans.

J'allai visiter les ruines de l'ancienne église et de l'ancien monastère qui existaient ici. Derrière la boutique d'un *bacal*, s'élève un reste de mur en briques, où je ne trouvais rien de remarquable. Mais tout près de la, dérrière un four, se trouvent encore des débris assez bien conservés. Ce sont des voûtes également en briques extrêment solides, dont la partie la plus voisine du four est soutenue par deux grosses colonnes de marbre d'un travail assez grossier, qui s'enfoncent profondément sous terre. Dans la partie occidentale, on remarque un enfoncement maintenant bouché qui semble avoir été une porte Une partie de ces voûtes est à découvert. Le tout présente un aspect tétragone et occupe tant en longueur qu'en largeur l'espace de 22 pas. Mes conducteurs me dirent qu'on y trouva plusieurs briques avec des croix et des suscriptions. J'en fis déterrer quelques unes ornées d'inscriptions et les transportai

chez moi pour tâcher de les déchiffrer. Mais malheureusement presque toutes étant brisées en partie, je ne pus y lire que quelques lettres qui ne formaient pas de mots entiers, ou des mots qui ne formaient pas une phrase. Il y en a pourtant une entière où l'on lit assez clairement ces mots: *Ti dkia Pavlou.* J'en trouvai d'autres avec des croix.

C'est à Stavros que le Sultan Ahmed I établit momentanément un atelier. Voici comment cet événement est rapporté dans l'excellent ouvrage intitulé Tableau général de l'Empire Ottoman. » Ce prince, y est-il dit, donna une marque éclatante de sa piété et des regrets qu'il avait de ce que les lois politiques de l'Empire ne lui permettaient pas de s'aquitter en personne du pélerinage de la Mecque. Pour y suppléer autant qu'il était en lui, il imagina un moyen jusque là sans exemple, et qui édifia tous les Mahométans de son siècle. Dans le temps que ses commissaires à la Mecque y prodiguaient des trésors pour donner aux nouvelles réparations du *Keabé* toute la solidité possible, il faisait travailler lui-même dans Constantinople à une large ceinture en vermeil et à plusieurs cercles, les uns argent, les autres d'or massif, pour enchasser le sanctuaire au dehors et au dedans. Il fit fabriquer en même temps une gouttière d'or, pour remplacer celle d'argent que Suléiman I avait envoyée un siècle auparavant. On établit pour ces objets un nouvel atelier à Stavros sur le Bosphore, et le sultan, accompagné du Grand-Visir, du Moufti et des principaux Ulémans se rendit sur les lieux et assista par dévotion à l'ouverture des travaux. »

Le Sultan Mahmoud que ses réformes militaires n'empêchaient pas de penser quelquefois à l'érection de divers édifices qui se distinguent par leur magnificence, ce Sultan, dis-je, y a fait élever, il y a quelques années, un beau palais qu'il a fait meubler à l'Européenne: (1) C'est dommage qu'il ne soit pas assez éle-

---

(1) On y remarque entre autres un superbe vase de vert antique et six grands miroirs d'une rare beauté.

vé pour acquérir du grandiose. C'est ici que Sa Hautesse passait ordinairement l'été. Elle a aussi d'autres palais dont le plus magnifique est celui qui fut élevé près de Bechiktachi. Le Palais d'Istavros renferme de superbes fontaines, un bain délicieux et un charmant jardin en terrasses.

Mr. Al. de la Martine fait, dans son voyage en Orient, une courte description du Sérail d'Istavros ou de Beyler-bey. Il pousse l'admiration pour cet édifice jusqu'à dire qu'il ne connait rien en Europe qui présente à l'œil plus de magnificence et de féerie dans des demeures royales.—Le sultan Ahmed I bâtit ici en 1613 une Mosquée.

Longtemps mon œil ami du beau se promena tantôt dans le village où je me trouvai, tantôt sur la surface des flots du Bosphore qu'un vent léger caressait mollement de son aile frémissante, tantôt sur la ville de Costantin dont les mosquées gigantesques offrent de bien loin à l'œil qui les admire leurs masses imposantes et leurs brillans minarets, et tantôt sur les villages de Defterdar-bournou et d'Orta-keuiu qui s'élèvent au couchant. Enfin je cessai de contempler les beautés ravissantes qui s'offraient à moi de tout côté, et par espèce de contraste, je laissai errer mes yeux sur la foule innombrables des incrédules qui pullulent encore presque partout. Alors je me demandai sérieusement la cause de cette incrédulité qui marche maintenant la tête levée, et qui, sous le vain prétexte d'extirper les abus et d'abattre la superstition, fait naître partout sous ses pas des horreurs et des abominations. Je me demandai si des hommes qui jouissent de leurs facultés intellectuelles peuvent s'aveugler jusqu'au point d'attacher tant d'importance à quelques momens rapides et fugitifs et de sauter gaiement sur le bord de l'abime de l'Eternité. Est-ce la faiblesse des preuves sur lesquelles s'étaie la Religion qui les détermine à prendre ce parti? Mais qu'ils commencent par nous prouver cette prétendue faiblesse. Qu'il commencent à peser ces preuves que la plupart d'entre eux connaissent autant que l'attraction. D'ailleur, pourquoi est-ce que cette *faiblesse* ne choque que de misérables sophistes qui se contredisent à tout moment? Pour

quoi disparaît-elle aux yeux du tant de génies qui s'allient autour des autels, pour faire reculer loin d'eux cette tourbe insolente. Car enfin si l'on excepte quelques hommes de talent comme un Voltaire, un J. J. Rousseau, un Mirabeau, un Condorcet et quelques autres qui sont néanmoins bien loin des Bossuet, des Pascal, des Newton, des de la Mennais etc. etc. que reste-t-il à la coterie anti-religieuse ? Mais quand même la religion offrirait moins de preuves, la raison que les philosophistes invoquent si souvent, sans jamais marcher sous ses bannières, la raison que ces hypocrites embrassent pour l'étouffer, ne leur prêche-t-elle pas chaque jour et à chaque moment que le meilleur parti qu'ils aient à prendre, c'est de croire ? Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de douter ; et ne savent-ils pas que in dubiis pars tutior est eligenda ? «Ah ! la véritable cause de l'incrédulité est, comme on l'a dit tant de fois, la corruption des mœurs, le libertinage ! Pour assouvir impunément ses passions, on veut étouffer le remords de la conscience, on veut étouffer la voix de l'ame qui nous crie plus haut que toutes les pitoyables déclamations des sophistes : en vain vous vous épuisez en efforts pour me dégrader, je suis immatérielle, immortelle !» Aussi ils voyent au sein de leurs excès, il voyent, lorqu'ils lévent au Ciel leurs regards, si souvent plongés dans la matière, le glaive des vengeances divines suspendu, comme l'épée de Damoclés, sur leurs têtes rebelles. En vain veulent-ils fermer les yeux pour ne pas voir l'éclat dévorant de ce glaive inexorable. L'éternité les poursuit sans cesse comme un fantôme terrible attaché à jamais aux pas d'un infortuné. Vainement cherchent-ils à se débattre contre elle, elle les écrase sous son poids accablant. Oui, nous le soutenons, la corruption de cœur est la seul source qu'on puisse assigner à l'incrédulité, tant est véritable cette assertion de la Bruyére : « Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu, il parlerait du moins sans intérêt ; mais cet homme ne se trouve point. »

30. MÉDITATION

COUZCOUNDJIOUK.

Le Bosphore a été tellement favorisé par la nature, il est si riche en cadres séducteurs, il est si varié dans son ensemble et dans chacune de ses parties, qu'on peut le traverser vingt fois par jour, en savourant sans cesse de nouvelles délices. C'est ce que j'éprouvai pour la centième fois un après-diner que je me rendis à Couzcoundjiouk. Je ne pus m'empêcher, en contemplant une si belle partie de la création, d'elever l'esprit vers l'auteur de tant de prodiges, et, absorbé dans l'étude des langues orientales, je récitai instinctivement l'hymne suivante, qui est de Nouri Efendi.

«Ei talibi vassil Houdà
Guel guidelem Hakka yanà
Ei achiki nouri lika
Guel guidelem Hakka yanà
Guel achkinle dinlé beni
Hakka koul it dgian u teni
Mevlá seni ister seni
Guel guidelem hakka yanà
Atschildi vahdet gûlleri
Feryad idup bulbulleri
Gôrundi dgianan illeri
Guel guidelem hakka yanà
Ei murghi baghi la mekian
Ei remza sirri kiun fekian
Yerlerin deghilder bou dgihan
Ei nouri sen ackkili yàn
Yolounda koi bachile dgian
Hakki boulour dgiani kiyan
Guel guidelem hakka yanà.»

« Oh toi ! qui cherches à arriver jusqu'au Seigneur,
Viens que nous approchions de la Divinité !
O toi! qui es amoureux de l éclat de sa face,
Viens que nous approchions de la Divinité !
Viens! et fais que je repose à l'ombre de ton amour
Consacre à Dieu ton ame et ton corps;
Ton Seigneur te demande, oui ton Seigneur te demande;
Viens que nous approchions de la Divinité !
Les roses de l'unité se sont épanouies,
Les rossignols ayant fait entendre leurs doux ramages,
Les régions des ames se sont offertes aux regards
O oiseau du jardin qui n'as pas où te percher !
O signe du secret *fiat et factum est* (1) !
Viens que nous approchions de la Divinité ! »

Après avoir ruminé ces vers l'on rencontre quelques jolies images, mais qui m'ont paru généralement assez médiocres, je jetai mes regards sur la côte d'Asie, où je remarquai quelques femmes turques. Cet aspect me rappela quelques notions que j'avais puisées dans divers ouvrages relativement au beau sexe Musulman. On sait qu'un Musulman peut avoir jusqu'à quatre femmes légitimes. La polygamie, qu'un écrivain moderne a voulu défendre jusqu'à un certain point, est une source féconde de jalousies, d'abus et de discorde. On ne saurait assez s'étonner que des institutions aussi nuisibles à la societé trouvent toujours quelque stupide admirateur, si l'on ne savait que les Marat et les Robespierre ne manquent pas eux-mêmes de mains assez complaisantes pour tresser niaisenement des couronnes de laurier autour de leurs fronts ensanglantés. Que de fanatiques et d'insensés, assis à l'ombre de l'arbre de la *liberté* s'occupent à embaumer, avec une délectation qu'on ne saurait trop comment qualifier, des momies encore plus hideuses, pour en faire les éternels objets de l'admiration de la postérité ! . . . . . mais c'est assez. Jetons un voile sur les déplorables égaremens de l'esprit humain et que personne n'ose le remuer !

(1) Kunn fekiann

Les femmes turques passent la plus grande partie de leur vie dans leurs *harems*, où elles s'occupent le plus souvent de leur parure, ce qui ne doit pas surprendre quiconque connoît en général toutes les femmes du monde. Quoiqu'il en soit, on sait que celles dont il s'agit se peignent les soureils et les paupières avec une couleur noirâtre connue sous le nom de *surmé*, et quelles se teignent les ongles avec du *Kinna*. On n'ignore pas non plus que les *harems* (les Gynécées des Turcs) sont des sanctuaires interdits à notre sexe et ouverts tout au plus aux Eunuques, aux médecins et aux maris, et cela pas toujours. Cependant je trouvai l'occasion de m'y insinuer. Peut-être sera-t-on curieux de connoître les moyens que je mis en jeu pour contenter ma dangereuse curiosité. Les voici Je jouai pour quelques instans le rôle d'interprête d'un médecin, et c'est sous les auspices de cet Esculape, dont l'aspect n'était guère fait pour effrayer les dames, que je posai un pied téméraire dans ces azyles inviolables. A notre entrée, les femmes se voilérent à demi, et à peine avons nous pu jeter furtivement les yeux sur le visage de la malade et celui de ses compagnes, dont quelques unes seulement gagnaient à être regardées. Après les premières questions d'us age que mon guide adressa à sa pratique, nous nous mêlâmes de la conversation qui s'engageait entre ces femmes, et j'admirai la facilité et l'élégance avec laquelle quelques unes d'entre elles s'énonçaient. L'une d'elles, qui était d'une humeur joviale, assaisonna ses discours de certaines expressions dont la traduction fidèle effaroucherait les oreilles de la plupart de nos dames. L'aisance et la facilité avec lesquelles elles s'expriment généralement ont étonné le savant orientaliste Mr. Dohsson, qui eut l'occasion d'en entendre quelques-unes plaider leurs causes devant les magistrats. Il ne faut pas croire pourtant que ces dames passent tout leur temps à ne rien faire; il y en a qui se servent de l'aiguille encore plus que de la pipe. (1)

(1) Je m'abstiendrai de décrire l'intérieur des *harems*; Miss Pardoe l'a déjà fait de la manière la plus détaillée.

Si nous ouvrons le voyage en orient par Mr. de la Martine, nous nous formerons une triste idée de la beauté des femmes turques; mais il faut considérer que ce voyageur célèbre n'en a vu que fort peu. On sent bien que cela ne l'autorisait pas à asseoir un jugement définitif sur le physique du beau sexe Othoman. Quant à nous, qui avons eu mille fois l occasion d'en examiner un grand nombre, nous osons affirmer qu'en défaut de la grâce et de l'amabilité qui caractérisent les Européennes, les femmes turques sont généralement douées d'une beauté fort remarquable. Et s'il faut étayer notre jugement de l'opinion de quelque connaisseur en ce genre, nous citerons le Ch: A. Baratta, qui a fait un long séjour à Costantinople et qui a écrit sans hésiter: « bellissime sono generalemente le Turche.»

Dans son ouvrage intitulé occident et orient, M. E. Barrault nous dit en propres termes: « Mais celles (les femmes) qui ont le plus de soif de la liberté, ce sont les Musulmanes; (1) n'est-ce pas ce qu'on peut soupçonner en voyant avec quel zèle elles mettent à profit l'autorisation que ces fêtes (qui ont précédé le mariage de la Princesse Salihé) leur donnent de sortir, avec quelle exactitude elles reviennent tous les jours assister eux mêmes spectacles, sans se lasser de la mesquinerie monotone de ces représentations? C'est que l'air du harem leur pèse; c'est que la solitude de la maison les ennuie. »

S'il nous est permis de contredire cet éloquent avocat du sexe, nous ne craindrons pas d'avouer que nous ne partageons pas son opinion. Et certes, rien n'a trahi jusqu'à présent cette soif de la liberté que cet écrivain attribue aux Musulmanes, rien ne prouve que l'air du *harem* leur pèse tant. Il est vrai

(1) Miss Pardoe, qui a connu et fréquenté les femmes Turques un peu plus, je pense, que Mr. Barrault, qui n'a fait d'ailleurs qu'une apparition à Constantinople, où il a eu une réception que personne ne sera tenté de lui envier, Miss Pardoe, dis-je, nous dit clairement dans son ouvrage intitulé *the city of the Sultan* » qu'il n'y a pas au monde de femmes plus libres que *les* Musulmanes.»

qu'elles y sont dénuées des ressources inépuisables qu'offre la littérature; car leur éducation est en général très négligée; cependant la position ordinairement avantageuse de ces *Harems*, les visites qu'elles reçoivent des autres dames, le café et le *tschibouk* dont elles se régalent, le soin de leurs enfans et de leur ménage, et le soin plus intéressant pour plusieurs d'entre elles de leur toilette, quelque travail manuel et, plus que tout cela, l'habitude, qui finit par entourer de fleurs les chaînes les plus pesantes, leur laissent assez peu de loisir pour soupirer après cette liberté dont veut nous entretenir l'écrivain précité. D'ailleurs, si l'ennui s'insinue auprès d'elles, que de ressources n'ont elles pas pour le faire évanouir! Une visite à quelque amie, des promenades en *araba* ou sur les ondes du Bosphore, le bain, ce suave passe-temps des musulmanes, n'est-ce pas là une source abondante de récréations pour elles? Mais l'absence de l'autre sexe dans leurs sociétés? — Je ne sais pas s l'habitude a assez de force pour étouffer l'attrait naturel d'un sexe vers l'autre, mais je sais que les Musulmanes ne témoignent la moindre envie d'admettre les hommes dans leurs compagnies. Si quelquefois elles en rencontrent dans leurs courses fréquentes, elles montrent la plus profonde indifférence pour eux, et, s'il m'est permis de m'insinuer jusque dans les replis de leurs cœurs, je crois que cette indifférence n'est presque jamais fictive. La raison que Mr. Barreau veut faire valoir pour prouver cette prétendue soif de la liberté, ne me paraît guère concluante. « N'est-ce pas ce qu'on peut soupçonner, dit-il, en voyant avec quel zèle elles mettent à profit l'autorisation que les fêtes leur donnent de sortir, avec quelle exactitude elles reviennent tous les jours assister aux mêmes spectacles, sans se lasser de la mesquinerie monotone de ces réprésentations? Je répondrai: 1o. quelques mesquines que paraissent ces représentations à un Français qui doit en avoir vu d'autres bien plus intéressantes, les pauvres Musulmanes, qui ne soupçonnent pas même les réjouissances de Paris et de Londres, doivent les avoir considérées à travers un prisme tout-à-fait différent.

2° Qui a dit à Mr. Barreau que ce furent toujours les mêm femmes qui assistèrent à ces spectacles? 3o. Enfin, la rareté ces fêtes a été certes un assez grand stimulant pour ces prétendues captives.

Quoiqu'il en soit, n'est-il pas bien cruel, dira quelque ami tendre en soupirant, de vouloir chasser éternellement des *harems* le puissant Cupidon? Mais qui leur a dit que ce petit dieu est un hôte tout-à-fait inconnu dans les Gynécées de la Turquie N'est-il pas au contraire extrêmement probable que quelque houri terrestre prête à la dérobée l'oreille à son soupirant, qui lui dit usque ad satietatem *qu'elle est au ciel la lune et la neige sur la terre*, ou qui lui demande la permission *de chercher un abri sous le cyprès de sa grace*? (1) Cependant Stamboul n'a presque jamais été témoin des fureurs dont l'amour est quelquefois la source, et une Phédre serait un Phénix sur les rives du Bosphore.

Une chose vraiment déplorable est la nullité dont le sexe est frappé chez les Osmanlis Assujettie aux volontés de son mari dans l'intérieur de la maison, privée de toute espèce d'emploi, une Othomane n'a aucune influence sur la société. (2)

Quant à l'opinion de ceux qui croient que l'entrée du Paradis est interdite par Mohammed aux femmes, je veux la réfuter en transcrivant ici un passage de la Bibliothèque orientale d'Herbelot, art. *Gennah* (Paradis,)

« Le même auteur (Soïouthi) en a aussi composé un sur la tradition vulgaire des Mahométans, laquelle a eu grand crédit parmi nous à savoir que les femmes n'entreraient pas en paradis. Ce livre a pour titre *Ashab al kefsa fi hal al nessa*, On attribue aussi à Giaouhari un ouvrage sur le même sujet.

On fonde cette *tradition fabuleuse* sur une plaisanterie que

(1) On rencontre bien souvent dans les ouvrages des écrivains orientaux une foule d'avantures galantes dont les *harems* ont été les théâtres.

(2) Il faut pourtant excepter certaines dames de qualité.

fit Mahomet à une vieille femme qui se plaignait à lui de son sort sur le sujet du paradis, car il lui dit que les vieilles n'y entreraient point; et sur ce qu'il la voyait inconsolable, il la rassura et la réjouit en même temps, en lui disant que toutes les vieilles seraient rajeunies avant que d'y entrer. (Lamâi dans ses Lathaïf.)

Le village de Couzcoundjiouk, où j'arrivai après un voyage qui m'a paru fort court, est situé tout près de la ville de Scoutari. Il prend naissance dans une vallée, où s'élève, entre autres maisons juives, celle du Haham bachi, et s'étend jusqu'au bord de la mer. De beaux jardins l'entrecoupent. La partie qui est située sur la mer est habitée par des Arméniens. C'est sur le sommet de la montagne qui est à l'est du village, que se trouve un cimetière de Juifs assez étendu. Ce village a reçu son nom d'un prétendu saint Turc appelé Kouzghoun Babà, qui vivait du temps du Sultan Mohammed II.

Il me semble que l'auteur grec de Constantinople ancienne et moderne se trompe en donnant à ce village, qui doit être l'ancienne Coziniza, le nom de *Chrysokerannis*; nom qui appartient à *Tchenguel kieuiu* où se trouvait l'Eglise aux briques dorées bâtie par Justinien et Sophie. Il y avait autre fois ici un palais qui appartenait à *Kia sultan* [1]

Il y a maintenant à Couzcoundjiouk deux églises qui portent l'une et l'autre le nom de St. Pantaléon, à qui l'ancienne église était dédiée. L'une d'elles est une espèce de masure où l'on trouve quelques images et un autel. Sur le mur extérieur qui est près de la Porte, on voit deux petits morceaux de marbre; avec une croix au milieu et quelques ornements dans la partie supérieure. Devant la porte de l'église, gît un troçon de marbre qui semble avoir appartenu à quelque colonne, et qui a été trouvé l'an 1835 en creusant la terre. On distingue aussi une croix sur ce fragment. Non loin de là, on voit encore

(1) Cette Princesse était l'épouse du G. Visir Melek Ahmed Pachà.

de petits morceaux de marbre élégamment travaillés. Dans le côté opposé, j'ai remarqué un autre fragment également de marbre, que l'on m'a dit avoir été transporté de Stavros, où il a été déterré dans l'endroit où s'élève aujourd'hui le magnifique Palais bâti par Mahmoud II. Décoré d'une croix, il paraît avoir appartenu à quelque colonne. Je passe sous silence quelques autres fragmens que j'ai vus dans cet endroit, où était probablement située l'ancienne Eglise de St. Pantaléon. L'autre Eglise, dont j'ai déjà fait mention, est assez belle et élégamment décorée. Elle est pavée en marbre, et l'on y remarque une image très antique transportée de l'ancien couvent ou de l'ancienne Eglise de Stavros. On voit sur le devant de l'image, qui est en bois, la St. Vierge avec l'enfant Jésus, et sur le dos, une figure en couleurs considérablement détériorées et en partie effacées par le temps. On m'y a montré, en outre, deux médailles qu'on m'a dit avoir été trouvées dans le sérail. Sur l'une, j'ai reconnu le général Bélisaire, et sur l'autre Notre Seigneur.

La majeure partie des habitans de ce village sont des Grecs. C'est ici qu'ils ont transporté depuis longtemps le siège métropolitain de l'ancienne Chalcédoine.

J'ai déjà parlé du Cimetière des Juifs. On prétend que c'est là qu'ils veulent tous se faire enterrer, à cause du préjugé qu'ils ont que ce terrain est uni à celui de Jérusalem.

C'est à Couzcoundjiouk qu'on m'a raconté une historiette ou plutôt un petit conte, qui peut jusqu'à un certain point égayer le lecteur dont le sourcil n'est pas éternellement froncé. Le voici à peu près tel que je l'ai entendu raconter. Dans une ville ou un village d'Asie situé à une distance raisonnable de celui dont il est question, il existe une certaine Arménienne sur le front de laquelle les temps assez peu galants ont tracé des rides d'une effrayante profondeur. Quoi qu'il en soit, cette bonne vieille eut le malheur de perdre sa chère moitié, qui n'était guère plus leste ni mieux conservée qu'elle-même. Or, la pauvre femme dont il s'agit était encore moins favorisée par

Plutus que par les Temps, dont les mains de plomb s'étaient appesanties avec tant d'inhumanité sur sa tête. Désespérée d'avoir vainement cherché dans ses coffres de quoi recompenser, même de la manière la plus parcimonieuse, un prêtre des fatigues qu'il aurait à essuyer pour enterrer le cadavre chéri, elle se vit forcée de prendre le parti de rendre elle-même ce dernier devoir à son feu mari. Une nuit donc, elle chargea sur ces épaules le corps immobile et glacé et se rendit clopin-dopant dans un lieu désert, où elle creusa, à l'aide d'un instrument grossier, une fosse qui devait dévorer à jamais les membres chéris de son ci-devant époux. Tout en remuant la terre, elle sentit je ne sais quelle résistance, et, après mille efforts, elle déterra un vieux vase assez pesant qu'elle s'empressa de porter chez elle, après avoir d t un dernier adieu aux restes inanimés de son mari. En rentrant dans son modeste logement, sa première pensée fut, chose aisée à concevoir, d'ouvrir le vase tentant. Cela fait, elle en vit sortir avec surprise une innombrable quantité de monnaies anciennes en or. Quoique p u versée dans les antiquités, comme on peut le croire aisement, elle cacha avec soin son trésor pour en faire voir le lendemain un échantillon à un prêtre qui, d'après sa manière de raisonner, garderait un profond secret sur sa découverte, tout en lui expliquant la qualité des pièces d'or qu'elle avait eues entre les mains d'une manière si singulière. Elle était persuadée, la pauvre femme, que les prêtres, véritables anges sous la forme humaine, craindraient, tous tant qu'ils sont, de souiller leurs mains en touchant aux biens caducs de la terre, et que tous leurs soupirs étaient dirigés vers ceux du Ciel. Elle ignorait qu'il y en a plus d'un dont le regard, tout en faisant semblant de couver des richesses dont le voleur ne peut approcher, ne laisse pas de parcourir avec complaisance, quoi qu'à la dérobée, les trésors de ce monde tout périssables qu'ils sont. Quoi qu'il en soit, la bonne vieille alla dès le lendemain trouver un prêtre qu'elle connaissait *ab antiquo*, et tout en

priant d'adresser de ferventes oraisons au ciel pour le salut du défunt, lui mit une de ces pièces entre les mains. Quoique fort peu versé lui-même dans la science numismatique, notre homme témoigna, en voyant cette monnaie, un si vif transport et adressa avec tant de chaleur des questions à la vieille, que celle-ci comprit, malgré ses préjugés, que le bon ecclésiastique n'était pas aussi détaché des richesses mondaines que ses sermons semblaient l'indiquer. Forcée donc de lui avouer qu'elle a trouvé un trésor, elle lui refusa obstinément la satisfaction de lui indiquer l'endroit où elle l'avait caché. Elle s'éloigna du prêtre sans dévoiler son secret, bien que celui-ci l'eût assurée qu'elle serait obsédée de spectres et de fantômes tant qu'elle garderait le bien d'autrui. Après qu'elle fut partie, le prêtre, qui n'était pas sans resources lorsqu'il s'agissait de ruses, inventa un moyen de s'emparer du trésor qu'il convoitait. Cette nuit même, pendant que la vieille, excédée des fatigues du jour, s'était jetée non sans inquiétude entre les bras du sommeil elle entendit tout-à-coup, en se réveillant en sursaut, un bruit inusité et vit avec une frayeur inexprimable à côté d'elle un fantôme qui portait des cornes de vache. Bien loin de soupçonner l'auteur de cette mascarade, et remplie, dès son enfance, de superstition et de préjugés, elle se persuada qu'elle commettait un énorme péché en gardant un bien que le hasard avait mis à sa disposition, et qu'elle aurait en effet continuellement à faire avec des revenans tant qu'elle s'obstinerait à le garder. Elle montra donc du doigt au spectre qui la glaçait d'effroi l'endroit où le vase était caché, et aussitôt elle vit disparaître le fantôme ainsi que (chose facile à concevoir) le contenant d'un contenu si précieux et si tentant. Un secret est un fardeau bien pesant pour les femmes en général et surtout pour les vieilles, dont la langue a une horreur bien plus réelle pour les repos que celle que les anciens supposaient gratuitement à la nature pour le vide; aussi le lendemain de cet événement remarquable, tout le quartier et bientôt après tout le village furent informés de la manière la plus détaillée de ce

secret important. Le prêtre attira sur lui mille soupçons et finit par être dénoncé à l'autorité compétente. Mais quelle fut la surprise de ceux qui se rendirent chez lui pour l'arrêter, lorsqu'ils virent surgir encore de sa tête les cornes fatales qui avaient joué un si grand rôle dans sa transformation? On prétend en effet que, pour le punir de son crime, les cornes vengeresses s'étaient tellement enracinées dans sa tête, qu'il lui a été impossible de les en arracher. Ce fut en cet état tragi-comique qu'il fut, dit-on, transporté à Constantinople, où l'on est encore occupé de son procès.

Tout en parcourant ce beau village dont la position ne le cède à aucune de celles du Bosphore, je me rappelai les Phèdres dont j'ai fait mention dans cette Méditation en parlant des femmes turques. C'est ce qui me fit rêver sur les délices et les inconvéniens de l'amour. « A quoi sert de porter des habits dorés? dit un des poëtes russes les plus célèbres (1), il n'y a qu'une seule véritable félicité sur la terre; c'est celle d'aimer. » Et en effet quel bonheur que celui d'entendre de la bouche de celle qu'on adore cette parole dont la douceur efface celle des plus suaves harmonies que l'oreille de l'homme pourrait entendre sur la terre, cette parole qui a de quoi effacer des années entières de peines et d'amertumes, cette parole enfin qui paraît un vain son aux ames froides, mais qu'un cœur sensible et enflammé peut seul apprécier, cette parole *je t'aime*! Quel bonheur que celui de rencontrer un regard plus éloquent que cette parole même, un regard dont la langueur et la tendresse transportent celui qui en est l'objet bien loin du séjour lugubre de la terre, et le font errer dans des plages où rien de caduc ne pénètre! Quel bonheur que celui de sentir son visage baigné de larmes dont la douceur n'a rien de comparable sur la terre! Mais hélas! que de peines empoisonnent ces délices fugitives! La crainte des temps qui souvent effacent d'un coup d'aile la beauté la plus ravissante et dont les maines sil-

(1) Joucowski.

lonnent tôt ou tard les fronts les plus enchanteurs, la jalousie dévorante qui souvent souffle ses fureurs dans les cœurs les plus enflammés de ce feu hélas! passager, le remords qui mine si souvent les ames qui cherchent la felicité loin de la source d'où elle découle, une séparation longue et indispensable, un coup d'œil qui parfois paraît indifferent à celui auquel il s'adresse, la persuasion que la plupart des femmes sont inconstantes qui engendre la crainte que celle qu'on idolàtre peut-être aussi de ce nombre, la méditation de ces vers de Métastase:

E la fede degli amanti
Come l'araba fenice,
Che vi sia ciascun lo dice,
Dove sia nissun lo sà.

Et mille autres soucis répandent l'amertume sur cette félicité fugitive.

Mais il est un autre amour infiniment plus suave, infiniment plus rassasiant, infiniment plus délicieux, un amour qui n'entraîne à sa suite ni faiblesse ni destruction ni remords; un amour qui inonde l'ame de torrens d'une volupté céleste; un amour enfin dont il faut demander des détails aux ames des bienheureux ou des anges: et c'est cet amour seul qui est digne d'un esprit immortel.

81. MÉDITATION

OCUS OU PACHA LIMANI

Je profitai d'une belle journée pour traverser de nouveau le Bosphore (1) dont les beautés, que j'ai contemplées mille

(1) Ce nom, appliqué du moins au Port de Byzance, est assez ancien Phavorinus cité par Constantin Porphyrogénéte en parle de la manière suivante: «Βυζαντίων λιμὴν Βόσπορος καλεῖται» Le Port des Byzantins s'appelle Bosphore. Eustathe (apud Dienisium) en fait aussi mention

foi, ont toujours excité une sensation délicieuse dans mon ame. Il est beau ce canal lorsque le flambeau céleste jette, quelque temps après son apparition sur notre hémisphère, par torrens éblouissans, son or mobile sur la face azurée de ses ondes. Il est beau lorsqu'en descendant du trône des airs, l'astre du jour darde ses rayons de congé sur sa crête éclatante. Il est d'une beauté frappante lorsque les pâles feux de la lune frisent en tous sens ses flots endormis. Il est d'une beauté sauvage quand de sombres et vastes nuées que le souffle de Borée pousse devant lui dans les airs, se reflétent confusément sur la face agitée de ses vagues. Il est charmant lorsqu'aucun souffle ne trouble ses lames limpides. Il est sublime lorsque des vents fougueux soulèvent ses flots menaçans et les poussent avec violence contre ses rives. Le jour que je choisis pour ma course, on ne voyait d'autre mouvement sur sa surface que celui des nombreux bateaux qui le traversaient. Le but de mon court voyage était cette fois-ci Ocus ou Pacha Limani, endroit situé près de la ville de Scoutari.

Tout en admirant le cadre toujours le même et toujours nouveau que j'avais sous les yeux, je rêvai sur le mérite et les productions de quelques écrivains arabes et persans. Bien que j'aie souvent dans le cours de cet ouvrage effleuré cette matière intéressante, je pense faire plaisir ici au lecteur en faisant mention des auteurs de ces deux nations qui absorbèrent mon attention. Les voici : Dgiavini (Aboul maak Abdal malik). Ce fameux Métaphysicien, qui eut pour disciple le célèbre Gazali, est l'auteur de trois ouvrages dont l'un porte le titre de *Varacat fil osoul*, le second celui de *Al assalib fil khelafiat* (de la diversité et contrariété des opinions) et le troisième de *Ershai*

Jean Izetzes affirme qu'il s'appellait Προσφόριον de son temps : Voici ce passage :
Ο παρ' ἡμεῖν τε Θράκιος (Βόσπορος) καὶ ελλησποντίας,
Ος συνηθεῖα τῆ κοινῆ προσφόριον καλεῖται » Voir aussi Constantinopolis Christiana Livre 1 par Ducange.

fil kelam. Abou Hamed Mohammed Zeineddin al Thousi Gazali dont j'ai déjà fait mention. Ce docteur si fameux parmi les Musulmans porte différens titres les uns plus magnifiques que les autres. On a de lui un ouvrage très connu intitulé *Ahia oloum eddin* qui fut abrégé par Ahmed ben Moussa el Arbeli. Il a ecrit aussi d'autres petits ouvrages, tels que le *Maharef al Akliah* (des connaissances intellectuelles) et le *Mesheat et anovar* (le lieu où la lumière est cachée). Né à Thous, à Khorasan, l'an 450 de l'hégire, il mourut vers l'an 505 de la même hégire.

Mohammed Ben Aballah el Nischabouri Catebi connu aussi sous le nom de *Torchizi*, poëte persan d'une grande renommée. Il a laissé divers ouvrages tels que celui qui porte le titre de *Madgmâ al baharain* (la jonction des deux mers), et celui qui est intitulé *kitabi hussn ve eschk*, (le livre de la beauté et de l'amour) On dit que ce poëte a composé un poëme à la louange de Mirza Ibrahim dont toutes les rimes se terminent en *gul* (fleur ou rose.) Ayant commencé à le réciter devant ce Prince, celui-ci l'interrompit en lui adressa ce vers persan:

« Ce rossignol à la voix mélodieuse de quel jardin s'est-il envolé ? »

Voulant par là l'interroger sur son pays natal. Alors le poëte de lui répondre sur le champ par des vers dont la mesure est la même que celle de ceux dont son poëme était composé. En voici la traduction

« C'est le jardin de Nischabour qui fut mon nid, aussi bien que celui d'Atthar ce poëte si célèbre,

Mais Atthar était la rose de ce parterre et moi je n'en suis qu'un ronce.»

Marvan Ben Abou Hafah, grand poëte arabe. On dit qu'il présenta un jour un de ses ouvrages au Khalife Hadi 4me de la maison des Abbassides et fils de Mahadi. Ce Prince, qui approuva beaucoup ce poëme, dit à son auteur: «Pour récompence de votre travail, je vous laisse le choix de toucher comptant 30000 drachmes d'argent, ou d'en recevoir 100,000, après

avoir passé par toutes les longueurs, formalités et remises des finance. Le poëte, qui connaissait ses intérêts et qui ne manquait pas d'esprit, ne fit pas attendre sa réponse: « J'accepte, dit-il, 80 mille comptant et cent mille avec le temps. » Hadi, qui était généreux, lui fit compter la somme entiere de 130,000 drachmes. Cette anecdote me fournit l'occasion d'adresser cette demande aux admirateurs du siècle des lumières: d'où vient que dans les siècles des ténèbres les hommes de génie recevaient souvent de si grandes récompenses pour la moindre de leurs productions, tandis qu'un poëte, avec le plus grand génie du monde, risque, dans l'âge éclairé où nous sommes, de partager le triste destin de l'infortunée Elisa Mercœur, de mourir de faim au sein même de Parïs, ce centre des lumières? Me répondrez-vous par hasard avec la sagacité qui vous caractérise que la poësie était bonne pour ces temps là; mais que dans un siècle *positif*, il faut du *positivisme*? Hélas ! quels sont aujourd'hui les écrivains dont les ouvrages se débitent le plus proptement? Sont-ce les hommes supérieurs, ou de misérables romanciers, auteurs d'ouvrages où l'on trouve de tout, excepté du bon goût et du talent, et des conteurs qu'on n'oserait placer auprès de Bocace et de la Fontaine, que dans but de faire d'agréables contrastes? Est-ce donc là ce que vous appelez du positivisme ?

Je débarquai vis-à-vis d'une belle fontaine en marbre bâtie par Abdourrahman-Agha, Silihdar, écuyer du Sultan Moustapha III qui y fit élever aussi un mosquée. C'est apparemment à ce haut dignitaire que cet endroit doit le nom (1) du Pacha Limani [port du Pacha] qu'il porte depuis quelque temps. Quant à celui d'Ocus limâni, il provient des bêtes de somme qu'on embarque à Bechik-tachi et qu'on débarque ici,

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le vaste grenier en

[1] Il est aussi assez probable qu'il dérive du nom du Gr Visir Melek Ahmed Pacha dont l'épouse possédaient un Palais dans ce voisinage (Voir la Méditation Kouzcoundjiouk).

pierre que le Sultan Selim III y fit construire. A mon arrivée, j'observai quelques vaisseaux à l'ancre vis-à-vis de cette construction étendue pour y débarquer du blé. Cet édifice est composé de cinq bâtimens à angles droits accolés l'un à l'autre.

Non loin de cet édifice dont l'entrée est défendue, est un chemin qui mène à Scoutari. Là, vis-à-vis du palais d'un Seigneur turc, j'eus le bonheur de trouver deux colonnes enfoncées profondément dans la terre: elles sont de pierre de taille. L'une d'elles offre aux regards quelques ornemens d'un travail ordinaire, mais l'autre est tout-à-fait brute. Elles sont toutes les deux tellement enterrées qu'on ne peut en voir que les sommets. Sur celui de cette dernière, j'ai découvert quelques lettres que j'imite ici avec la plus grande exactitude. Je laise aux savans le soin de les déchiffrer. Les voici.

«V X V I Ʒ N I X
Y I V N Ʒ I Ʒ
V V Γ Γ»

On y voit en lettres outre quelques légères traces d'autres lettres défigurées et presque tou-à-fait effacées par le temps. Quant à l'autre colonne, j'y cherchai vainement quelque inscription. Un vieil habitant de Scoutari a qui je fis plusieurs questions relativement à ces monumens, me répondit que ces deux colonnes ont été déterrées il y a longtemps, en creusant le terrain tout près de l'endroit où elles se trouvent aujourd'hui, pour bâtir une écurie. Il ajouta qu'ils les avait vues alors en entier et qu'elles lui avaient paru avoir la hauteur d'environ trois aunes, qu'on les a plantées de nouveau sous terre, et qu'elles soutenaient, il y a environ cinq ans, une espèce d'auge en marbre de la longueur d'environ neuf pieds (225 pouces); que cette auge était destinée à recevoir l'eau d'une source qui n'existe plus. A force de questions adressées tant à ce vieillard qu'à d'autres personnes du pays qui avaient vu cette auge ou ce long bassin, je sus qu'il a été vendu, il y a plus de trois ans et demi par le propriétaire du Palais dont j'ai parlé plus haut mais personne ne me put dire à qui ni s'il y avait quelque inscription?

Voici ce qu'on lit dans la Constantinople ancienne et moderne de Costandius relativement à l'endroit connu maintenant sous le nom de Pacha Limani. « C'est là que les Anciens placent le célèbre passage de bœuf qui a donné son nom (Bosphore) au détroit de la Propontide. Selon Denys de Byzance, ce canal a été nommé ainsi parce que Junon jalouse d'Io, fille d'Inachus, la métamorphosa en vache, que cette vache pressée par nn aiguillon, se jeta de cet endroit dans la mer et passa au rivage qui est vis à-vis de Byzance, et, arrivée au fond de la corne d'or, accoucha, comme nous l'avons dit ailleurs, de Ceroés. Les Othomans ont conservé la même dénomination, en donnant à ce lieu le nom d'Ocus limani, c'est-à-dire port de bœuf. »

Cependant l'auteur de l'ouvrage intitulé Villeggiature de Bizantini sul Bosforo Tracio, assigne une autre origine au nom turc qu'on vient de voir. Ce lieu est ainsi appelé, chez les Turcs, dit-il, à cause des bêtes de somme, qui, embarquées à Bechik tachi, passent de la côte d'Europe à celle d'Asie et débarquent ici. »

Cette explication nous paraît d'autant plus probable que ce n'est pas cet endroit, mais la tour de Léandre unie au continent qui portait anciennement le nom du Damalis, et que le passage d'Io n'eut pas lieu ici. On croit en effet que c'est du cap où l'on fabriqua ensuite la ville de Byzance qu'Io se jeta dans la mer, et que c'est à Fener Bagdjessi qu'elle se sauva en nageant.

En attendant, j'entrai, pour me délasser, dans un café situé près du grenier dont il a été question, à peu près dans l'endroit où existaient anciennement un hôpital des orphelins qui portait le nom de St. Paul, ainsi qu'un autre nommé τοῦ Ζωτικοῦ Λωβοτροφεῖον. Là, je rencontrai par hasard un turc assez instruit avec qui j'entamai une longue conversation qui roula sur l'amour que les poëtes orientaux professent pour l'allégorie. Il me cita plusieurs morceaux poëtiques qu'on serait tenté de prendre pour des imitations d'Anacréon et qui ont pourtant

un sens métaphorique. Il y en avait entre autres où le voile de la métaphore est fort transparent; comme la pièce suivante qui est de Sézaï.

«Ei achiki dil dadé guel nouch idélim badé,
Bir badé guerek amma ol itschli maavadé
— Dgian dgian oullah
Sakissi ola mevla Kadéhi anen
Bir kiéré itschen asla gham gorméyé dunyada
Bir kiéré itschen achikder achkenda anlar sadikder,
Achk anlara laghikder medgnoun ilé ferhadi
Ol dgiané olan talib djianile ola raghib
Nessiné ola ghalib bel baghalaya oustadé
Hou ismini evrad it evrad ile mourad it
Ghidfé gönduz feryad it foursad boulasen sendé.
Ichit bou sézayiden ne gördi féna iden
Dost, vedghini gösterdi mirati moudgeladen.»

«O toi qui as consacré ton cœur à l'amour! viens que nous buvions ensembles.
Il nous faut un vin, mais un vin de ce tabernacle où l'ame est unie à l'ame de Dieu
Que l'échanson soit le Seigneur, et le verre ses noms divers!
Quiconque savoure une fois ce vin mystérieux est exempt des amertumes de ce monde.
Quiconque en goûte une fois devient amoureux et son amour. est sincère.
C'est à ces Medjnoun et à ces Ferhad que l'amour appartient.
Celui qui cherche cette ame, lui consacre volontiers son cœur
Il parvient à dompter les désirs de la concupiscence, et se ceint les reins pour servir son maître.
Invoque le nom du Seigneur et que cette invocation devienne pour toi une habitude.
Qu'il soit nuit et jour l'objet de tes chants, afin que tu trouves le moyen d'arriver jusqu'à lui.
Entends cette parole de Serayi: qu'a-t-il trouvé dans ce monde périssable?
Mais son ami lui a montré sa face comme dans un clair miroir.

Sans parler du morceau d'ailleurs assez médiocre qu'on vient de lire, où la signification de l'amant et du vin devient évidente par les paroles qui les entourent, il existe une foule d'hymnes turques qu'un homme peu exercé prendrait bonnement pour des chansons anacréontico-bachiques ou purement bachiques, comme la suivante qui est de Mr. Congrève.

« W'ell and w'ell never have done boys
Put the glass then around with the sun boys
Let Apollo's example invite us,
For his drunk ev'ry night
And that makes him so bright,
That he's able next morning to light us.»

« Buvons, enfans! et gardons nous de faire jamais autre chose.
Enfans! que le verre fasse, comme le soleil, la ronde!
Que l'exemple d'Apollon nous entraîne:
Il boit chaque nuit,
Et c'est ce qui le rend si brillant,
Qu'il devient capable le matin suivant de nous éclairer »

Je ne prétends pas toutefois découvrir du mysticisme dans toutes les chansons turques où la liqueur de Bacchus est prônée-je dis plus; je suis loin d'adresser aux Mahométans l'épithète assez peu laudative ainsi que le raproche contenus dans les vers suivans du même poëte:

« To drink is a christian diversion,
Un known to the Turk or the Persian
Let Mahometan fools
Live by heat-henish rules
And be damn'd over tea-cups and coffee
But let British lads sing,
Crown a health to the king
And a fig for your Sultan and Sophy.»

Je veux dire seulement que des hommes exercés dans la poësie orientale trouvent de l'Allégorie où d'autres n'en soupçonneraient pas même.

Je sortis enfin sur la rive intéressante tant par les souvenirs qu'elle excite que par sa position enchantée. Alors, réveillées à l'aspect de ces lieux, les fables gracieuses dont nos graves Mentors bercent notre enfance, se présentèrent en foule à ma mémoire. «Où est maintenant, ô Jupiter! me dis-je en moi-même, où est l'encens qui fumait nuit et jour sur tes autels? Jadis la Grèce folâtre et la grave Rome se courbaient respectueusement devant ton front dont une ride les faisait trembler d'effroi. Qu'as-tu fait du tonnerre que ta main lançait sur les têtes rebelles à ton joug? Et toi, dieu des mers, où as-tu laissé ton trident qui punissait jadis l'orgueil des flots, et faisait mourir les tempêtes sonores? Pourquoi n'entends-je plus le nocher qui voit remuer sous ses pas ou se fermer à jamais sur sa tête une tombe liquide, implorer ton secours et te promettre des hécatombes? Apollon dont la lyre mélodieuse répandait une volupté inénarrable dans le vaste Olympe, quel souffle impétueux brisa pour toujours les cordes de ton instrument enchanteur et flétrit les lauriers qui ceignaient ton front ravissant? Clotho, Lachesis, Atropos, qui a fait tomber de vos mains inexorables le fil de la vie humaine? Tisiphone, Mégère, Alecto, où sont les serpens dont le sifflement sinistre ne cessait d'épouvanter les mortels crédules? Diane, Bacchus, Mercure Proserpine, et vous autres dieux et déesses du paganisme, où sont vos autels, où sont vos adorateurs, où sont vos prêtres? A la voix de la véritable Religion, ils se sont évanouis comme un songe de dessus la face de la terre! Sous le faix de la vérité triomphante, ce rêve absurde s'est à jamais écroulé. Un léger attouchement du doigt sacré de la Religion a broyé des idoles séculaires malgré l'appui des préjugés, des prêtres, des souverains, des passions alarmées. O victoire qui seule suffirais pour prouver la vérité de la religion du Christ, que les chicanes, les sarcasmes, les sophismes de l'incrédulité paraissent petits devant toi!

82. MÉDITATION

KIZ KOULESSI.

Je pris un jour la direction de Kiz-Koulessi en méditant sur la doctrine et sur les systèmes de quelques Philosophes anciens et modernes. (1) Je commençai par étudier Platon et ses sectateurs connus sous le nom d'Académiciens. La voix de ce Philosophe avait quelque chose de si suave et de si sublime qu'elle fascina en quelque sorte mon esprit, mais lorsque l'illusion se fut insensiblement dissipée, combien d'erreurs je trouvai dans les écrits de cet homme vraiment divin! Cette ame qui est un rayon de la Divinité et qui, unie à son principe, connaissait tout; mais qui, entrée dans un corps, contractait

(1) A quoi bon parler de ces systêmes, et des Littératures Italienne, grecque etc. dans un ouvrage sur le Bosphore? s'écrieront quelques censeurs. Nous avons déjà dit dans notre préface que notre ouvrage est intitulé « Nouvelles Promenades dans le Bosphore» et non « Description du Bosphore», ce qui est bien différent. Outre que nous avons voulu répandre de la variété dans cet ouvrage, comme il aurait dans notre plan de donner à nos lecteurs une idée des Littératures turque, arabe et persane, nous en avons abordé quelques autres par analogie Mr. Ch: Pertusier a aussi intitulé son œuvre « Promenades dans le Bosphore.» Cependant on y trouve fort peu de choses sur ce célèbre détroit. Quoiqu'il en soit, les hommes équitables qui ont lu les ouvrages qui traitent *ex professo* du Bosphore, affirmeront sans hésiter qu'il y a dans le nôtre plus de découvertes, plus de détails, plus de choses nouvelles, que dans tous ceux qui ont été publiés jusqu'à présent sur le même sujet, et dont la plupart contiennent une dose aussi forte qu'irrésistible d'opium.

l'ignorance et l'impureté; ces deux principes de toutes choses: Dieu et la matière; ce monde qui ne doit jamais finir comme si son existence était nécessaire, cet univers, et surtout les étoiles semées d'ames, et d'autres rêveries me convainquirent que Platon a bien payé son tribut à la faiblesse de l'humanité malgré son épithète de divin. Je repassai la doctrine d'Aristote et celle d'Arcésilaus, disciple de Platon et auteur de la secte nommée Académie moyenne; mais l'incertitude où me conduisit ce dernier en avançant qu'il n'y a rien de certain, ni même de véritable, me parut affreuse. Je trouvai la doctrine de Pyrrhon et des sceptiques encore plus désolante, et le doute universel où elle plonge l'homme, terrible. Ensuite s'offrirent à moi Zénon et Epicure. Le sage des stoïciens, cet être insensible et parfaitement impassible, enfin cet être tel que Zénon nous le dépeint, ne me paraît que l'enfantement d'une imagination délirante, ainsi que leur Dieu co-éternel à la matière et soumis au destin, et leur monde grand animal dont l'ame, qui était dieu-même, était répandue dans toutes les parties de ce grand tout. Le morale d'Epicure, l'ame qui, selon ce Philosophe, est mortelle, le monde qu'il regardait comme un concours fortuit d'atômes, tout cela me parut bien puéril et fort illogique. Je passai en revue la Philosophie scholastique et ses trois périodes différentes. Puis je laissai errer mes regards sur quelques Philosophes arabes, tels que Averröcs, ce subtil commentateur d'Aristote, et sur quelques philosophes plus modernes, comme P. Gassendy, si célèbre par son érudition, Descartes et Mallebranche, mais les tourbillons, la plein parfait du premier, la vision en Dieu du second, me confirmerent dans mon opinion que les plus grands hommes errent quelquefois gravement. L'esprit solide de F. Bacon, qui prouve les erreurs de la Philosophi de l'Ecole, attira mon admiration. Enfin le grand Newton me parut comme une colonne dont la tête va se perdre dans les Cieux, et de nos jours Mr. de la Mennais et de Bonald comme des pierres d'achoppement contre lesquelles se brise la rage d'un essaim de détracteurs stupides. En examinant ainsi les principes des

grands hommes que j'ai nommés. je trouvai beaucoup à louer et encore plus à blâmer. Mais lorsque j arrivai à ces corrup teurs de la société, à ces hypocrites. à ces misérables railleurs qui s'imaginent qu'un souris de dédain peut faire crouler tous les autels, lorsque j'arrivai, dis-je, à ces imposteurs qui n'ont pas honte de prostituer le nom de la Philosophie jusqu'à se le donner avec une rare prodigalité à eux mêmes, je ne pus m'empêcher de soupirer après les quelques chimères de Platon et le petit soleil d'Anaxagore.

La petite île nommée Kiz koulessi est éloignée de cent pas de Scoutari. Jadis l'intervalle qui est entre Kiz-koulessi et Scoutari était encombré par un môle dont on voit encore, à ce qu'on prétend, quelques restes dans l'eau. Nicétas dit en parlant de la tour de Léandre: (c'est ainsi que cette petite île est nommée par les Européens) La tour qui surgit du sein de la mer, dont la terre est baignée. est l'ouvrage du même empereur. Manuel, (1) tour qui s'appelait une fois Damalis et maintenant Forteresse. »

Anciennement il y avait sur le Cap méridional de Scoutari, qui est en face de la tour de Léandre, des colonnes qui soutenaient un autel surmonté d'une vache en bronze qui fut ensuite démolie et remplacée par une autre en pierre; cette vache s'appellait Damalis, nom de l'épouse de Charès. Il est possible-que le promontoire sous-énoncé, qui était anciennement uni à la petite île de Kiz-koulessi, eût le même nom et fût consée quement le Kiz koulessi où la statue de Damalis existait Et, peut importe que les anciens écrivains n'aient pas regardé ce lieu somme une île, puisque, de leur temps, le mô le dont nous avons fait mention l'unissait au continent de Scoutari. C'est

(1) Ceci contre dit un peu la tradition fabu leuse rapportée sans le moindre commentaire par Miss Pardoe, mais il étonnant qu'une demoiselle n'ait pas lu Nicetas, lorsque tant de prosateurs aux mentons barbus ne l'on pas même entendu nommer ?

pourquoi elle était considérée comme le cap du même continent Il s'ensuit que le nom turc s'accorde très bien avec l'ancienne dénomination de Damalis, Kiz koulessi ne signifiant autre chose que tour de démoiselle. Quant à l'autre nom de Ocuz-koulessi ou tour de Bœuf ou de vache que quelques turcs voudraient lui donner, il y est également très-adapté, puisque nous avons déjà vu ailleurs que Damalis signifie vache. (Le P Indgidgi).

Après la mort de Léon, Charès, général des Athéniens, étant venu avec quarante vaisseaux au secours des Byzantins contre Philippe, occupa le promontoire de Propontide, qui est situé entre Chrysopolis et Chalcédoine, et fit, en cet endroit, la guerre avec succès contre Philippe. Son épouse, qui l'accompagnait, ayant succombé ici à une maladie, il l'y ensevelit et lui éleva un autel et une colonne qui supportait une vache (Damalis,) faite de pierre blanche. C'est le nom de l'épouse de Charès; ce qui conste des vers gravés sur cette statue et qui existent encore aujourd'hui. (1)

Voici les vers en question:

Ἰναχίης οὐκ' ἠμὶ βοὸς τύπος, οὐδ' ἀπ' ἐμοῖο,
Κλύζεται ἀντωπὰν Βοσπόρων πέλαγος.
Κείνην μὲν τὸ Πάροιθε Βαρὺς χόλος ἤλασε ἥρης,
Ἐντάφιον τὸ δ' ἐγὼ, Κεκροπὶς εἰμὶ νέκυς.
Ἐγέτης ἦν δὲ, χάριτος ἔπλων δ' ὅτε, ἔπλεν ἐκεῖνος,
Τῇ δὲ ΦΙΛΙΠΠΕΙΩΝ ἀντίπαλος σκαφέων.
Βοΐδιον δὲ Καλεῦμ' ἂν ἐγὼ τότε νῦν δὲ χάρητος,
Εὐνέτης Ἠπείροις τέρπομαι ἀμφοτέραις.

Maintenant on peut relever quelques erreurs qu'on trouve dans le passage de Codrinus relativement au nombre des vaisseaux que Démosthènes fait monter jusqu'à cent vingt, ainsi qu'au promontoire qui est situé dans le Bosphore et non dans la Propontide. Je remarquerai encore que, selon Démosthènes

(1) G. Codinus.

qui emploie le mot *Iconas* (images ou statues) au pluriel, ces statues étaient de dix- neuf coudées.

Denys avoue que la colonne dont nous avons parlé plus haut était de marbre blanc; mais il ne dit pas si la Damalis était de bois ou d'airain. Selon Georges Codinus, la statue de Damalis (ou vache) sepoux de Charès, était d'une pierre polie; c'est pourquoi il est probable que l'ancienne vache, qui donna son nom au Bosphore et qui était d'airain, [1] ait été enlevèe et qu'on l'ait remplacée par une autre de pierre du temps de Léon Phocas.

Sestini parle assez au long de cet îlot qu'il appelle auss tour de Léandre, sans penser à ce que cette dénomination eet tout-à-fait impropre.

Après sa dernière réparation qui date d'environ cinq ans, cette tour, qui sert maintenant d'hôpital à quelques soldats turcs, a subi plusieurs changemens.

Mr. Alfonse de la Martine se trompe l'orsque'il dit 1° que cet îlot s'appelle le tombeau de la jeune fille 2° qu'il porte une chapelle turque.

En voyant les changemens qui se sont opérés dans ces contrées en quelques siècles, je méditai sur les ravages des temps dont un coup d'aile emporte souvent des royaumes. C'est ce qui me rappela ces vers de V. Monti qui sont d'une é ner gie étonnante.

«E solo, allorche fia che di Natura
Ei (le Temps) franga la catena e urta e rotte
Dell'universo cadano le mura,
E spalancando le voraci grotte
L'assorba il nulla e tutto lo sommerga
Nel muto orror della seconda notte
Al fracassato mondo allor le terga
Darai fuggendo, e su l'eterea sede
Ove non fui che tempo ti disperga
Stabili fermerai l'eburneo piede.»

(1) Arrien

Supposez, me dis-je alors, que je sois destiné à entendre, le seul parmi les vivans, le râlement lugube de l'Univers, supposé qu'assis tristement sur les ruines immenses du créé, je jette un regard épouvanté sur ce spectacle funeste, quelles émotions profondes surgiraient à cette vue dans mon cœur Hélas! me dirais-je, en étendant une main tremblante sur quelque parcelle du Soleil éteint, ce débris que je palpe en ce moment naguère uni à son tout, laissait échapper des feux vivifians qui servaient de flambeau à la terre. Qu'ils étaient beaux ces rayons lorsqu'ils se faisaient de la face des mers un jouet vaste et magnifique! lorsqu'ils pénétraient à travers les feullages des arbres, lorsqu'ils allaient caresser mollement quelque front virginal dont ils faisaient ressortir tout l'éclat! Que sont-ils devenus maintenant? Ah! il est donc vrai que cette ruine immobile dont je tiens un fragment était naguère l'œil du monde! Est-ce donc là, me dirais-je en baignant de mes pleurs quelque reste mutilé du flambeau de la nuit, est-ce là ce qui produisait cette douce clarté qui répandait la joie et la consolation dans les cœurs des infortunés? Que j'aimais à voir ses reflets glisser sur le gazon ou sur la crête des ondes! Avec quel délice mes regards éhlouis par les flammes que vomissait l'astre du jour s'attachaient sur le disque pâlissant de la lune! Et maintenant ce bel astre qu'est-il devenu? un squelette sans beauté et sanr forme! Quoi donc! m'écrierais je en heurtant du pied equelque tronçon encore sanglant du glaive d'un conquérant, est-ce là ce qui, pareil à la faux de la mort, moissonnait des nations entières? Où est la main qui s'en servait pour ammonceler des cadavres? elle s'est aussi dessechée sous l'haleine des temps. Quoi donc? m'écrierais je encore en reconnaissant quelque fragment de trône, ce reste formait-il jadis un tout d'où un auguste mortel laissait tomber des mots qui remuaient des masses entières? Puis, prêtant l'oreille pour entendre quelqus son qui indiquât au moins un reste d'existence et de vie où sont, me demanderais-je, où, sont la voix menaçante des

tempêtes, la voix suave des Zéphyrs, les sons majestueux de la trompette de la gloire, les plaintes de l'opprimé, faible proie de l'oppresseur inhumain, les murmures plaintifs de l'orphelin, les accords harmonieux de la lyre, les accens passionnés de l'amour, la voix rauque de l'Envie, les cris moqueurs des incrédules, le roulement sublime des tonnerres? Maintenant j'ai beau tendre l'oreille, je n'entends que le bruit de l'aile de Jéhovah planant sur ce groupe monstrueux de ruines qui ont écrasé même le fantôme homicide qui m'a inspiré une ode dont voici la première strophe:

«Il est un fantôme terrible
Qui plane sur les conquérans,
Qui presse l'Univers visible
Dans ses bras osseux et sanglans.
Qui des rois éteint le tonnerre
Qui sur le trône de la terre
S'assied en puissant souverain,
Qui des cèdres courbe les têtes,
Et brise l'aile des tempêtes
Sous ses *doigts plus* durs que l'arin.

83. MÉDITATION

SCOUTARI (ISKUDAR)

Un matin, je traversai de nouveau les ondes du Bosphore et j'arrivai à Scoutari, l'ancienne Crysopolis. Les opinions varient sur l'origine de ce dernier nom. Les uns croient qu'il provient de Chrysès, fils de d'Agamemnon et de Chryséis, lequel, ayant entrepris un voyage dans la Tauride pour trouver sa sœur Iphigénie, arriva dans cet endroit, y mourut et y fut enterré. D'autres pensent que le nom de Chrysopolis dérive du dépôt d'argent fourni par les tributs que les Perses, maîtres de

ces provinces, y percevaient. D'autres, que ce nom peut lui avoir été donné à cause de son port, qui est bien commode pour ceux qui ont l'usage de comparer à l'or les choses merveilleuses. (1) D'après d'autres écrivains, la ville de Chrysopolis a été ainsi appelée parceque Alcipiade, en l'entourant de murs, y fit percevoir des dîmes de ceux qui faisaient voile de Pont-Euxin. (2)

M. J. M. Tangoigne nous dit sérieusement, «qu'elle était ainsi nommée, *sans doute* de l'effet magique que produit sur elle le soleil couchant.» Tous ceux qui connaissent la *profonde* instruction de notre personnage doivent s'étonner qu'il n'ait lu ni Denys ni Socrate ni aucun de ceux qui parlent de Chrysopolis. Quant à nous, ce qui nous a le plus frappé ici, c'est la *noble* assurance avec laquelle notre savant établit son assertion, qui ne lui semble pas *même* pouvoir être révoquée en doute.

Quant au nom moderne de Scoutari, il est possible qu'il dérive de Scutatus, de la troupe armée de boucliers qui y était stationnaire du temps des Grecs. Mélétius affirme avec raison ou non qu'elle a été nommée ensuite Scoutari, parce qu'on y aisait et vendait τὰ Σκουτάρια. Lors de la prise de cette ville par les Perses, elle s'appelait Uranopolis Mr. Hammer prétend que le mot Uscudar provient de l'ancien mot Persan Uskiudar (Messager] et qu'il est aussi ancien que la ville même. Je partagerais peut être son opinion, si Chrysopolis avait été fondée par les Perses. [3]

---

(1) Denys de Byzance

(2) Socrate.

(3) En effet, Chrysopolis n'a été soumise aux Perses que sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe; à moins donc de prouver que les Perses imposèrent du fond de l'Asie à ses fondateurs l'obligation de donner à cette ville un nom persan, il est impossible de supposer que ce nom est aussi ancien que la ville même.

Ceux qui voulaient passer de Chalcédoine à Constantinople ne pouvaient pas, à cause du torrent, suivre une ligne droite; ils étaient obligés de s'approcher de Damalis et de Chrysopolis. Léon Phocas occupa Chrysopolis; il rangea ses troupes en bataille sur la dernière rive, à l'endroit où se trouvait la colonne de pierre de Damalis, et il effraya de cette manière les Byzantins.

Du temps de Strabon, Scoutari était sans murs, et ce qui le prouve, c'est que cet historien donne à cette ville le nom de village. Nous apprenons de Xenophon que les Grecs qui avaient mérité une solde dans l'expédition contre Cyrus, restèrent à Chrysopolis sept jours pour y rendre le butin qu'ils avaient pris.

L'ancien port de Chrysopolis était beaucoup plus vastes qu'aujourd'hui, puisque nous savons qu'il servait de havre à Chalcédoine, et que les Athéniens y possédaient trente trirèmes.

Le Roi Philippe aggrandit cette ville et y bâtit le monastère τῆς Παναχράντου Θεοτόκου, des palais royaux, des jardins et un vivier pour les poissons, C'est ici que Licinius a été fait prisonier par Constantin le Grand.

Cette ville est aujourd'hui en partie sur une colline, et en partie dans une vallée. Elle est embellie par de belles mosquées et par plusieurs jardins qu'on voit ça et là verdoyer parmi les maisons. Elle est couronnée d'une forêt lugubre de cyprès dont les masses grandioses surgissent du sein d'un cimetière célèbre, que Mr. le Chevalier d'Ohsson classe parmi les principaux de Constantinople et de ses environs. Presque tous les Oulémas, dit le savant Orientaliste, les Seigneurs de la Cour et les citoyens les plus distingués se font inhumer de préférence dans les cimetières de Scoutari, comme faisant partie du continent où sont situées les deux cités réputées saintes de l'Arabie.

L'auteur Grec de Constantinople ancienne et moderne fait aussi mention de ce célèbre cimetière et assigne la même raison à la prédilection des Musulmans pour ce lieu. «O! combien

de nations, dit-il, depuis le fondement du monde, exitées par le dieu impétueux de la guerre, visitèrent en différentes époques ces deux rivages opposés! Combien de peuples depuis le jour où les doux sons de la lyre d'Orphée adoucirent des hommes sauvages et les réunirent en société, furent jusqu'à ce jour enterrés sur ces deux rivages!... Pélasgiens, Grecs, adorateurs du Soleil, habitans de l'Euphrate, du Méandre, du Pactole, Galates, Babyloniens, Romains, Vandales, Goths, Huns, Scythes et autres nations, Arabes et Turcs, c'est vous tous, hélas! qui avez érigé les monumens de la mort sur ces deux côtes de la mer! Peuples différens, il est vrai, mais d'accord en cela seul et égalisées par le souffle niveleur de la mort.»

C'est ici que vivait vers l'an 1027 de l'hégire (1618) un Schéikh alors célèbre nommé Uskiudari Mahmoud Effendi. Il était réputé le premier des interprètes des songes. C'est ce prétendu saint qu'alla consulter un jour le jeune Osman II, le premier,(1) (si ma mémoire ne me trompe pas), qui ait projeté la cassation du corps des Janissaires. Dans son sommeil, il se crut armé de sa cuirasse, assis sur son trône, lisant le Courann, lorsqu'il vit soudain apparaître Mohammed qui lui arracha le livre déposé sacré qu'il jeta par terre, le dépouilla de son armure le frappa au visage et le renversa de manière à ce qu'il ne pût se relever. Mahmoud Effendi lui répondit que sa vision devait être considérée comme un avertissement d'en haut qui l'invitait à faire pénitence, à porter plus de soins aux devoirs que lui imposait le haut rang qu'il occupait, à suivre les préceptes et les pratiques que lui imposait la religion. A une heure environ de distance de Scoutari, s'élève la haute et célèbre montagne de Bourghourlou dont la vue est magnifique.

Il y avait à Scoutari ou dans ses environs plus d'un Palais Impérial souvent habité, à cause de la pureté de l'air, par les Comnènes et les Paléologues. On peut consulter là dessus Nicétas qui fait mention d'un palais nommé Scoutari et Sozomène. Nicétas dit que l'Empereur Manuel Comnène s'y retirait quelquefois.

(1) Mr. M. d'Ohsson.

On peut compter parmi les plus belles mosquées de Scoutari celle de Muradié djamissi. Tchinili djami, Ayasma djamissi, Validé djamissi et Iskélé djamissi..(1) Sur la grande porte de cette dernière mosquée, on lit une inscription arabe dont voici la traduction : « Cette mosquée embellie par des colonnes a été frabriquée par la princesse Hanym Sultan, recommandable par sa piété, perle de la couronne ottomane, soutien du monde, de la religion, de la patrie, que Dieu la distingue de tous les autres par une augmentation de grâces! fille de l'Empereur Suléiman, fils de l Empereur Selim, qui rendit la terre habitable par la justice et la clémence et posa les fondemens de la sûreté et de la tranquillité en faveur des fidèles, que Dieu perpétue son empire jusqu'à l'éternité des siecles! Elle a été terminée. Dieu aidant, le mois sacré de Z el hidjé l'an de l'hégire 954 (1547).

La mosquée nommée Tschinili Djamì (de faïence) a éré érigée l'an 1577 par la Nurbana Sultane, mère de Soultan Mourad III, qui fit construire en outre deux bains, deux Imarets et deux médres sés.

La mosquée Ayasma djamissi fut construite par le Sultan Moustapha III au nom de sa mère.

L'une des plus belles mosquées de Scoutari, c'est celle du Sultan Sélim III. Elle présente à l'œil qu'elle attire un carré surmonté d'une coupole dont les pans se terminent par des portions circulaires sur lesquelles repose un dôme élégant. Sa façade se distingue par une vaste galerie à colonnade, flanquée de deux minarets et terminée par deux pavillons dont le rez de chaussée se dessine en portiques et dont l'étage offre aux regards des logemens pour les Imams. On voit sur les côtes des réservoirs d'eau destinés aux ablutions et couronnés de pins dont les cimes encore naissantes semblent s'essayer pour pren-

(1) Voir l'ouvrage de Mr. Chr. Comidas de Carbognano intitulé « Description topographique de l'état présent de Constantinople. »

dre bientôt un large essor vers les Cieux. (1) — Il y a à Scoutari des palais Impériaux, de beau khans des couvens et des bains (2 —Il existait ici une Chapelle du prophète. Elie fondée par Basile Macédonien.

Après avoir parcouru plusieurs Khans, et surtout celui qui est connu sous le nom de *Kemer khani*, où vont ordinairement loger les marchands et les pélerins qui arrivent à Scoutari de toutes les parties de l'Asie, après m'être éloigné du rivage et avoir pris le chemin de Yéni mahalé et de Selamsiz, quartiers habités par des Arméniens, j'allai m'enfoncer au sein du fameux cimetière dont j'ai déjà parlé. Là, je m'approchai des restes de quelques morts de haut rang, comme le témoignaient assez leurs tombes en forme de sarcophages et les colonnes chargées d'inscriptions qui les surmontent. A cet aspect lugubre, je murmurai les vers suivans qui sont d'un poëte turc:

« Sén bou fenaden akebet bir ghiun ola gueutschsen guérek
Bou murgh djan pervaz idup
Téiran idup ütschsan guérek
Guel emrouni itmé telef
Gueur né chlédi bounda selef
. . . . Né ékdinse ani bitschsen guérek
Bou sevdaden tschek élin, ghamdan halass éilé djanen
Bir ghiun guélir oghrar yolen bir kioprider guetschsen guérek.
Olmaz iché itme havess guetsch faniden ghayghayé kiess.
Aher bozouler bou nefes toprak olsa yatsan guérek
Hissab ideler maleni anda gheursen haleni
Chol defteri amalini okouyouben atschan guérek

(1) Ceux qui désirent connaître toutes les Mosquées de Scoutari peuvent consulter l'ouvrage de Mr. Hammer «Constantinopolis undder Bosporos vol. 2 page 320 et suivantes.

(2) Voyez la note 16 à la fin de cet ouvrage.

Yahia ichen doli emel ihlass ilé, eilé amai.

Karchenda der Agiami edgel, bir ghiun ani itschsan guérek

—==—

Un jour tu devras quitter à la fin ce nid de la corruption, penses y bien;
Il faudra que l'oiseau de ton ame ouvre ses ailes et s'envole.
Ne perds pas ta vie en futilités, pense à ce que tes prédécesseurs ont fait ici bas.
. . . . tu dois certes recueillir ce que tu as semé.
Renonce à ce qui t'attache au monde, délivre ton ame des soucis qui la dévorent.
Un jour viendra que la voie que tu suis aboutira à un pont que tu devras passer.
Ne pense pas à exécuter l'impossible; ne te mets pas en peine de ce qui est éphémère.
A la fin ton corps s'étant corrompu tombera en poussière, et tu devras t'étendre dans la tombe.
Que ceux qui s'occupent à compter leurs richesses pensent à l'état où ils seront dans l'autre monde.
Tu devras ouvrir le cahier qui contient les actions et le lire.
O Yahia ! (1) tes actions sont pleines d'espérances, que la sincérité y préside !
La coupe du destin est vis-à-vis de toi, et tu devras un jour la vider. »

Puis apostrophant ces mausolées orgueilleux (2) et les tombes vulgaires que je remarquai un peu plus loin, je m'écriai: » Salut ! demeures étroites, mais séculaires de l'homme qui souvent édifie en passant des palais somptueux, comme s'il voulait profiter du moment de sa vie pour faire parade de sa folie !

(1) Le nom du poëte.

(2) Il ne bilance pas à partager l'enthousiasme de Miss Pardoe qui pense qu'il n'y a pas de ametière au monde qu'on puisse comparer à celui-ci, tant pour son étendue. que pour son effet pittoresque.

abîmes d'où partent les foud es qui terrassent l'orgueil humain, qui vous fermez sans distinction sur les têtes où couve le génie, sur celles que décore le diadême, ainsi que sur les fronts vulgaires; écueils arides et formidables qui voyez tôt ou tard échouer à vos pieds tout ce qu'il y a de plus grand, ainsi que tout ce qu'il y a de plus petit sur la terre; termes fatals où toute carrière doit nécessairement aboutir; nuages immobiles que l'œil de l'incrédule confond avec les portes du néant, et au travers desquels les yeux de la foi découvrent une vie éternelle; écoles muettes, mais éloquentes qui ne cessez de nous prêcher la vanité des choses humaines, la justice des arrêts de l'Eternel, la laideur du péché, le néant des honneurs et de la gloire; voiles lugubres derrière lesquels est cachée la face resplendissante d'Adonaï, et qui vous étendez de plus en plus sur l'univers jusqu'à ce que vous le couvriez tout entier sous vos plis funèbres, azyles du silence qui n'entendez ni les hurlemens de l'envie, ni les cris féroces de la haine, ni les soupirs de l'orgueil désappointé, ni le bruit des pas des conquérans, ni les convulsions des royaumes qui se meurent; ports où doit bon gré ou par force aborder tout ce qui est ballotté sur l'océan orageux de la vie; et l'Aigle (1) qui fait entendre, en pas-

(1) Parmi les pauvres Pygmées qui veulent lapider des Goliath, parmi les turlupins qui attaquent, leurs hochets à la main, le génie immortel, nous distinguerons les rieurs. Ils sourient, ils rient, ils éclatent de rire avant même d'avoir lu une seule ligne de la pièce qu'ils ont soumise sans façon à leur critique *lumineuse*. On dirait qu'ils ont pris à tâche de donner une démenti solennel à ceux qui n'attribuent le rire qu'aux hommes; et si c'est là leur but, il faut avouer qu'ils y atteignent on ne peut mieux. Il en est de même de leur bavardage, qui justifie le titre d'*animaux parlans* que l'abbé Castie a donné à l'une de ses œuvres. Que vous êtes à plaindre! mes pauvres rieurs; vos sourires, vos rires, vos éclats de rire, n'ont quelque

sant, quelques sons dérobés aux instrumens des habitans célestes, et par conséquent savourés par les cieux et trop sublimes pour être appréciés par la terre, et la vierge ravissante dans le corps glacé de laquelle son amant éploré cherche vainement à ramener son ame fugitive, et le vieillard courbé sous le fardeau de la vie, et le jeune homme qui ne vous voyait que dans un immense lointain, et les anges terrestres que la mort même ne saurait moissonner sans détourner sa tête. Salut! encore une fois! et si l'impie s'obstine à vous considérer comme des gouffres qui vous fermez à jamais non seulement sur le cadavre, mais même sur l'ame de l'homme, vous n'êtes à mes yeux que les dépositaires des corps que vous devez rendre un jour à Celui qui les a créés, que des gazes transparens à travers lesquels l'immobile éternité se découvre toute entière.

---

poids que dans vos ménageries, et les morceaux qui excitent votre hilarité plus ou moins bruyante n'en arrivent pas moins à la postérité, s'ils sont effectivement marqués au coin du génie. Il y en a d'autres que j'appelle les dédaigneux: ces *grands hommes* ne daignent pas laisser tomber leurs regards sur le génie ou du moins sont prodigues envers lui de leur dédain *sublime.* Mais si de vils atômes qui ne valent pas la poussière qui s'attache à la chaussure des hommes supérieurs, font trophée du mépris qu'ils affectent pour eux, qu'on essaie de mesurer. si l'on peut, la profondeur du dédain qu'ont ces derniers pour ces *zero* ambulans et ridicules.

63

TROISIÈME PARTIE.

84 MÉDITATION

HAREM (1) ISKIELESSI.

Un jeudi je m'embarquai a Top-hané pour aller visiter l'endroit nommé Harém Iskielessi. Des caïques sans nombre passaient à côté de mon embarcation avec la rapidité de l'éclair; quant à moi, je m'assis dans le mien de manière à pouvoir contempler tout à la fois le Bosphore encaissé entre les villages délicieux qui sont semés sur les mamelons ou sur les collines de la côte d'Asie, et entre la côte moins pittoresque peut-être, mais plus magnifique d'Europe, la corne d'or, le Sérail, la ville de Scoutari, une grande partie de Constantinople et les vastes faubourgs de Galata et de Péra. Il me semble impossible de jouir d'un spectacle à la fois plus grandiose et plus délicieux. Je ne m'étonnai plus en ce moment du cri involontaire que jeta Mr. de la Martine en fixant son œil d'aigles qui avait déjà plané sur les plus beaux sites de l'Asie et de l'Europe, sur ces scènes splendioles qui se déroulèrent à ses regards. Balloté sur le sein murmurant des ondes, je parcourus l'un après l'autre ces tableaux variés à l'infini et qui se fondent en un seul tableau, qui encadre tout ce que l'œil humain peut contempler de plus grandiose, de plus sublime. Ce fut le Sérail qui attira principalement mon attention; je ne me lassai pas de le contempler s'élevant du sein des cyprès et des platanes gigantesques qui l'entourent. Enfin, détachant mes regards de ce séjour mystérieux, je les fixai sur la côte d'Asie que j'avais à ma gauche. Je parcourus tour à tour la cime, les flancs et les bords de ses collines boisées. La côte d'Europe m'étalait

(1) Entre Harem Iskielessi et Kavak bournou il y avait une autre échelle appelée aussi Harem Iskielessi. Maintenant il n'en reste que quelques pierres.

une longue suite de villages charmans et les deux bords semblaient rivaliser de beauté et de verdure, tandis que les flots caressans du Bosphore les baisaient tour-à-tour. J'admirai enfin la corne d'or et la superbe ville ou plutôt les villes magnifiques de Constantinople entrecoupées de jardins verdoyans, fières de leurs mosquées dont les minarets et les coupoles vont se perdre dans les cieux, assises sur les hauteurs et sur les flancs de belles collines et formant avec le port de Costantinople, tout encombré d'un immense forêt de mâts, un coup d'œil delicieux. Bien loin de pouvoir l'embellir par leurs éclatans, reflets, la palette du peintre et le crayon du poëte restent impuissans devant ce cadre dont je n'ai esquissé que quelques traits, et je ne crois pas user d'hyperbole en affirmant que le beau idéal lui-même tombe devant un réel si magique. Mes idées tour-à-tour sombres et riantes s'harmoniaient parfaitement avec les scènes majestueuses et gracieuses qui semblaient se concerter pour enchanter mes regards. On dirait que l'astre du jour lui-même, fier d'inonder de ses flammes ondoyantes ces plages qu'on croirait sorties soudain devant la baguette d'une fée, y répandait ses rayons dorés avec plus de complaisance que sur les autres parties de la terre. Je voyais ses feux tremblans se jouer à la fois sur les cimes agitées des lames du Bosphore, de la mer de Marmara et de la corne d'or, glisser sur de superbes pentes, dorer les sommets des montagnes et parcourir les coupoles des mosquées, qui se dessinaient de loin à l'œil comme des ondes plombées. (1)

(1) Nous avons eu déja l'occasion de mentionner. quoique en passant, la description poëtique que Mr. J. Rizo, Neroulos a fait du Bosphore. Puisque nous venons de nommer Mr. J. Rizo, nous ajouterons ici que ce poëte, l'un des plus remarquables de la Grèce moderne, a prouvé, comme tant d'autres, qu'il y a une grande affinité entre la poësie et l'éloquence. Déposant sa lyre mélodieuse, cet homme célèbre a fait plusieurs fois entendre des sons éloquens dans l'Acropole d'Athènes sur les ruines grandioses du Parthénon. Nous espérons que ses paroles aussi élégantes qu'instructives,

Mais la vue n'était pas le seul de mes sens qui jouît en ce jour; un air militaire parfaitement exécuté par une bande qui se trouvait dans les environs de la caserne de Scoutari vint frapper agréablement mon oreille. Je comparai les instrumens dont la fanfare était composée avec les misérables instrumens qui étaient en usage chez les Turcs avant la réforme, et cette comparaison réveilla dans mon esprit les vers suivans, qui sont de la façon d'Abdi Pacha.

Adgib sour oldi be chaki husrevané
Messerret velvélé saldi djihané
Atscholdi ghontschéi gulzari devlet
Sahoun bulbulléri gueldi fighané.
Tchalindi kiouss chevk ou chadimani
Sadai tebl irichdi assumané.
Nei nalané demsaz oldi moutrib
Dukiup def sinessini achikané
Utschurdi ruziguiaren murgh habin
Fighan ou djengh ou feriad ou tschighané
Serai ol denlou bouldi zib ou zinet
Heman doundi harem sohn djinané.
Ocmoum usve ataya bezi oloundi
Houssoussa her fakiri natuvané
O demdé abdu efkindé dahi
Idub bir hoche kassidé chaïrané
Sonuldikta dgeneb zilli haké
Nitsahé ilhané olmichder behané.

La féte a été brillante en l'honneur du Sultan.
Les clameurs de la joie se sont répandues dans le monde,
Et le bouton du jardin de l'alégresse s'est ouvert.

---

ses paroles prononcées devant la société archéologique d'Athènes retentiront dans toute l'Europe en étouffant les bruits insensés que font entendre ceux qui désespèrent de l'avenir de la Grèce.

A ce bruit s'est mêlé le chant du rossignol.
La timbale de la gaeté et de la joie s'est fait entendre,
Et la voix du tambour est montée jusqu'aux Cieux.
La voix du musicien s'est unie à la flûte qui semble gémir;
Tandis que le tambour de basque répandait amoureusement ses sons.
Ces voix, ces combats, ces clameurs, ces pandores,
Firent évanouir dans les airs le sommeil des oiseaux.
C'est ainsi que le Sérail se revêtit de beauté et de splendeur
Et que ce lieu fut changé en paradis.
Les grâces et les dons furent répandus selon nos désirs
Particulièrement à chaque pauvre impuissant.
C'est alors aussi que l'humble Abdi (l'auteur)
Ayant tiré de sa lyre quelques sons assez mélodieux
Et s'étant présenté devant l'ombre de Dieu, (le Sultan)
Lui fournit ainsi l'occasion de le couvrir de bienfaits.»

Les Turcs laissent échapper rarement l'occasion de louer leurs Sultans,et je puis ajouter qu'ils sont très-emphatiques dans les louanges dont ils les accablent. On vient de voir des vers où l'on en parle en passant, en voici d'autres qui roulent entièrement sur l'un deux, (le Sultan Mahmoud) et qui ont été composés à l'occasion de son départ pour Andrinople.

«Talatinlé bezmi pur nour éilédin
Hatir virani méémour éilédin.
Dilden efkiari ghami dour éilédin
Nassi techrifindé messrour éilédin
Djiané kiar inmech hedgri siné soüz
Loutfindé olmichder her kiess didérouz
Ei veli numet âlem hénuz.

. . . .

Ghabrou ghiozden oldi semti gham nihad
Alémé virdi devr demin taze dgian
Chimdi lebriz surour oldi dgihan

. . . .

Nour vedghin verdi dehré zib fer
Kalmadi alemde hitsch ghamdan esser
Eilédin ihyà dgihani ser ta ser.

«Ta présence a répandu l'éclat au sein des assemblées
A peuplé d'habitans le désert des cœurs
Et banni tout souci des ames.
Ton auguste arrivée a rempli le peuple de joie.
Ton départ si poignant a été utile aux ames
Tes faveurs ont été pour chacun la lumière de ses yeux,
O! bienfaiteur du monde!
La région du chagrin s'est cachée à nos yeux,
Ton voyage a donné une nouvelle ame au monde,
Et maintenant les lèvres des hommes distillent la joie.
La lumière de ta face a donné de l'éclat aux siècles,
Aucune trace de chagrin n'est restée dans le monde.
Tu as vivifié la terre d'un bout à l'autre.»

J'arrivai à Harem Iskielessi encore tout plein des émotions que j'avais éprouvées durant ma traversée. C'est ici ou dans les environs qu'on voyait jadis s'élever des palais construits par Costantin, fils d'Héraclius et une vaste église bâtie par le consul Ruphin en l'honneur des apôtres Pierre et Paul. C'est encore ici que le Sultan Mourad IV fit bàtir de riches palais dont les ruines grandioses servirent ensuite, à la construction d'autres édifices. Au nord de cette échelle, il y en a une autre appelée *Saniyé* près de la quelle il existe un ayasma qui appartient probablement à l'Eglise précitée.

Harem Iskielessi doit probablement son nom au *Harem* (Gynécée) du palais dont je viens de faire mention.

En ce lieu (1) était jadis le faubourg de Chalcédoine appe-

---

(1) A cinq minutes environ de distance de cette échelle à droite s'élève la belle caserne bâtie par le Sultan Mahmoud de glorieuse mémoire, et vis-à-vis de Harem Iskielessi, il y a une jolie petite Mosquée nommée Defterdar Dgiamissi.

lé *Roufoniane* du nom du Consul dont j'ai déjà fait mention. Ce Rufin, d'un caractère diamétralement opposé à celui de son illustre homonyme,était natif de l'Armagnac, et d'une naissance obscure. Il gagna si bien les bonnes grâces de l'Empereur Théodose, qu'il parvint aux plus grands emplois et finit par être nommé Consul. Il reçut le baptême l'an 394. Il poussa l'audace jusqu'à vouloir, après la mort de son protecteur, s'asseoir sur le trône, mais sa perfidie fut découverte; il périt victime de ses intrigues et de sa conjuration l'an 395. Son cadavre fut taillé en pièces, et le peuple, qui le haïssait, vit sa tête sanglante sur la pointe d'une lance.

C'est ainsi, me dis-je, en méditant sur la vie et sur la mort de cet homme ambitieux, c'est ainsi que périssent le plus souvent ces mortels insolens qui pour exécuter des plans désorganisateurs, ont l'audace de fouler aux pieds la justice. Si le vainqueur immortel de l'immortel Pompée a dû, malgré ses vertus, expier par son sang son ambition, qui le poussait à changer en sceptre son épée sanglante, si le héros moderne dont le bras ne s'étendait que pour empoigner le monde où tant d'autres mortels passent inaperçus, vit à la fin ses mains, si longtemps distributrices de trônes, enchaînées par les mêmes bandeaux des rois qu'elles déchiraient ou rapiéçaient à leur gré,si,après avoir posé dans les Cieux son siège diminateur,qui paraissait inébranlable, il l'entendit crier,et le vit,d'un front impassible,s'écrouler jusqu'aufond des abîmes;que ne doivent pas craindre ces hommes téméraires qui,avec infiniment moins d'appuis et de génie,se font un jeu barbare de fouler aux pieds leurs semblables, pour se frayer un chemin jusqu'aux grandeurs et aux dignités ? Hélas ! un vain nom que quelques échos répètent ici et qui quelques pas au delà s'affaiblit et expire, peut-il porter un homme raisonnable à lui sacrifier son repos, son bonheur, sa conscience ? Si l'auréole de la gloire fait sourire la raison lors même que rien n'en ternit l'éclat, quel mépris ne doit-elle pas lui inspirer lorsqu'elle est souillée par l'attouchement de l'intrigue et des cabales, lorsqu'elle est contaminée par le sang des humains?

O grandeurs de la terre qui chatouillez si violemment les ames vulgaires, (1) que vous paraissez petites, que vous paraissez futiles à quiconque prête l'oreille à la voix tonnante de Salomon, de ce roi si grand, si puissant, qui lui crie à travers les siècles:» vanité des vanités et tout est vanité ! »

85. MÉDITATION

HAIDAR PACHA

Amateur passionné des belles promenades qui abondent dans les alentours de Constantinople, je pris un jour la direction de Haidar Pacha. Durant mon trajet, je ne pus m'empêcher

(1) A propos d'ames vulgaires, il y en a qui crient à l'orgueil, à la sottise, s'il échappe à un homme supérieur quelques paroles qui prouvent qu'il sent sa supériorité. Il y en a même qui se sont scandilisés de ce que Montesquieu a dit « et moi aussi je suis peintre. » Mais si de pauvres insectes ont souvent une dose si forte d'amour propre, qu'ils attaquent un homme de génie, se croyent en état de lui démontrer ses défauts de manière à le reduire au silence, et s'imaginent pouvoir remporter sur lui une victoire complette, est-il donc bien étonnant que le génie, entouré d'un million de Myrmidons qui ne soupçonnent pas même sa grandeur, pénétré du sentiment de sa supériorité, se comparant à des milliers d'hommes et sentant qu'ils ne valent pas, pour me servir d'une phrase vulgaire, la semelle de ses souliers, laisse tomber de sa plume quelque expression louangeuse qui le regarde? Ah! il faut avoir du génie pour pouvoir l'apprécier à sa juste valeur, et le génie est un don si grand, que l'Eternel permet que celui à qui il veut bien l'accorder passe presque toujours inaperçu et ne paraisse dans toute sa sublimité qu'après la mort de son possesseur.

de laisser promener mes regards sur la surface azurée des ondes que tant d'embarcations sillonnent en tous sens et dont le voile transparent couve tant de poissons exquis. Je suivais long-temps de l'œil les profonds sillons que l'ennemi de la baleine, le lourd dauphin traçait en sautant sur la glace mouvante. Je fixai en suite mes régards sur Constantinople qui, selon l expression d'un voyageur (1), s'élance du milieu de groupes d'arbres, de cimetières et de jardins, et qui ressemble moins à une réalité qu'à la vision de quelque conte persan. C'est en admirant ces prodiges de la création et de l'industrie humaine que je me trouvai, sans m'en apercevoir, devant l'échelle de Haïdar Pacha. En y arrivant, je remarquai, entre plusieurs groupes d'hommes et de femmes, quelques Persans qui avaient été attirés, ainsi que moi, par la beauté de ce lieu. Assis à côté d'eux, j'observai leur costume et leurs manières, ce qui donna lieu à quelques souvenirs que j'eus en ce moment relativement aux anciens Perses et aux Persans de nos jours.

Ce qu'on doit admirer le plus chez les Perses, c'est le mépris et l'horreur qu'ils attachaient au mensonge et à l'emprunt; c'est leur honnêteté, leur civilité et le cas qu'ils faisaient des hommes de talent, c'est la manière dont leurs Princes étaient élevés dans leur bas âge, manière admirée par Platon lui-même et proposée par lui pour modèle aux Grecs. Ce qu'on trouve à blâmer chez eux, c'est une corruption de mœurs dont on attribue la cause à Cambyse, fils de Cyrus, un luxe sans mesure, une mollesse qui les suivait même à la guerre, un empressement puéril à conserver leur parure et leur beauté etc. Nous avons dit plus haut que Platon admirait la manière dont leurs Princes étaient élevés dans leur bas âge, cependant il ne laisse pas d'improuver la pompe, le luxe, la magnificence dont le jeune Prince se voyait entouré, la foule rampante et servile des officiers qui lui prodiguaient leurs soins, ainsi que les délices

(1) Quin.

qu'on leur faisait savourer à longs traits. Si nous établissons une comparaison entre le gouvernement des Perses et des Persans, nous verrons clairement que l'autorité royale était moins absolue chez les premiers que chez les derniers. L'histoire nous apprend en effet que les anciens Rois de Perse avaient un conseil composé de sept membres choisis parmi les Seigneurs les plus éclairés et les plus sages; tandis que l'absolu'isme ne connoît chez ces derniers ni entraves ni limites.

Les Perses adoraient le soleil et le regardaient même comme leur principale divinité; ils lui donnaient le nom de Mithra. Un autre objet de leur culte était le feu. On sait que les Mages seuls avaient la garde de ce feu qu'ils croyaient ou faisaient croire descendu du ciel. Parmi leurs autres divinités, on compte aussi l'eau, la terre et les vents. On ne peut faire mention de la religion des Perses, sans parle de leurs Orosmade et Arimane dont le premier était regardé comme l'auteur de tous les biens qui leur succédaint et le second comme la source des maux qu'ils éprouvaient, mais Zoroastre, qui parut du temps de Darius, fils d'Hystaspe, reconnut un Etre éternel, indépendant, et sous cet Etre deux anges, l'un de lumière et l'autre de ténèbres. Ce qui distinguait le Perses des autres Payens, c'est qu'on ne voyait parmi eux ni statues ni autels ni temples. Ils croyaient, dit un historien, que c'était faire injure à la Divinité que de la renfermer dans une enceinte de murailles, elle à qui tout est ouvert et dont l'univers entier doit-être regardé comme la maison et le temple. Un autre trait qui les différenciait des Egyptiens et des Romains, c'est qu'ils ne parfumaient ni brûlaient les corps morts; ils les inhumaient, et cette coûtume, qui était répandue dans l'orient, est, comme on sait, la seule en vigueur de nos jours.

Nous parlerons ailleurs de la Religion des Persans, nous nous contenterons de dire ici un mot de leurs mœurs et de leurs usages. Un trait de ressemblance qu'il y a entre les Perses et les Persans, c'est l'amour du luxe et de la dépense. Comme les Turcs, ils aiment à recevoir des cadeaux; mais ce

qu'ils ont de particulier, c'est qu'ils aiment aussi à en faire. Ils sont naturellement fort grands flatteurs et ils recherchent avec grand soin les moyens d'acquérir de l'estime. (1) Avares de coups de poing dans leurs querelles, ils exhalent-leur bile en injures, mais ils ne s'oublient jamais jusqu'à blasphêmer le nom de Dieu, ce qui peut servir de leçon aux peuples *civilisés*.

Les Athéniens avaient différens jeux pour leur récréation, tels que celui des osselets et celui des dés. Voici ce qui constituait le premier de ces jeux: on se servait de quatre osselets présentant sur chacune de leurs faces un de ces quatre nombres: un, trois, quatre, six. De leurs combinaisons résultaient trente cinq coups auxquels on donnait le nom des dieux, des Princes etc. Les uns faisaient perdre, les autres gagner, et celui qu'on appelait de Vénus était regardé comme le plus favorable. Voici comment le second a été décrit par l'auteur du voyage du jeune Anacharsis. « Dans les jeu des dés, on distingue des coups heureux et des coups malheureux; mais souvent, sans s'arrêter a cette distinction, il ne s'agit que d'amener un plus haut point que son adversaire. La rafle de six est le coup le plus fort. On n'emploie que trois dés à ce jeu: on le secoue dans un cornet, et, pour éviter toute fraude, on les verse dans un cylindre creux, d'où ils s'échappent et roulent sur le damier. Quelquefois au lieu de trois dés, on se sert de trois osselets. » Je ne sache pas qu'il existe chez les peuples modernes des jeux que ressemblent à ceux qu'ont vient de voir. Mais les anciens avaient aussi une espèce de jeu de dames et de dés qui ressemblent assez au trictrac, aux échecs et aux dames qui occupent le loisir du peuple Persan. Ces derniers jouent aussi quelquefois aux cartes, ils en ont, entre autres, qu'ils nommen *Gengéfé*; mais le modique intérêt avec lequel ils jouent peut être proposé pour exemple à d'autres peuples chez qui souvent un as et

(1) I. B. Tavernier.

un roi décidant du sort de familles entières. Cette modération dans le jeu, l'absence totale des duels, le respect pour le nom de Dieu, peuvent certainement servir de leçon à ces hommes *civilisés* qui s'entr'égorgent pour un coup de chapeau, qui n'ont pas honte de ruiner pour l'amour du trèfle ou du pic leur familles innocentes, et qui souvent n'invoquent le nom du Seigneur que pour l'outrager. On voit donc clairement que l'on peut puiser quelque instruction chez des peuples réputés barbares. Mais nous nous arrêterons ici, d'autant plus que nous consacrons, dans ce même ouvrage, quelques autres feuilles au peuple Persan.

Je voulus ensuite visiter le fameux *ayasma*, unique reste de l'ancienne Eglise où se tint le Concile trop célèbre pour en parler ici. Quoique les avis soient partagés relativement à la véritable position de l'Eglise de St. Euphémie, nous sommes porté à croire que c'est ici qu'elle s'élevait, d'autant plus que les traditions que nous avons recueillies dans la moderne Chalcédoine concourent à étayer notre opinion. (1) L'ayasma dont il est question n'est plus tel qu'il était il y a quelques années, il est maintenant caché et je ne pus le découvrir qu'à travers un petite porte dont le Cahfedgi du lieu tient la clef. A une certaine distance de là, on remarque un petit village nommé Ibrahim keuiu.

Denys de Byzance fait mention d'un temple de Vénus qui devait être situé dans cet endroit même. Il fut ensuite changé en Eglise. Mais nous renvoyons le lecteur à l'article Chalcédoine où nous nous étendons davantage sur cette matière.

Cette Eglise a été pompeusement édifiée par Constantin le grand et consacrée à Ste. Euphémie. Evagrius vante la beauté de sa position, sa grandeur, l'élégance de son toit et la beauté de ses colonnes, et la description qu'il fait des lieux s'accorde assez bien avec ce que Haïdar Pacha offre aujourd'hui à nos yeux. Entre la plaine de Haïdar pacha et Cadi-keuiu se trouve la petite riviere dont Denys fait mention.

---

(1) Voyez la Meditation intitulée Chalcédoine.

Mr. Hammer se trompe en plaçant le temple de Vénus à Fener Baghtschessi; car Denys de Byzance, qui connaissait parfaitement les lieux place ce temple avant Chalcédoine, dans une position qui ne peut-être que celle de Haïdar Pacha, tandis que Fener Baghtschessi est situé après Cadi-keuiu au sud-est, à trois quarts d'heure environ de distance. D'ailleurs, on ne trouve pas à Fener Baghtscheśi la petite rivière dont Denys a fait mention.

L'ayasma dont j'ai parlé plus haut est probablement l'Hermagoras des anciens.

Haïdar Pacha est un charmant endroit (1) où l'on voit, dans certains jours de la semaine un concours d'Arabas qui y vont de Scoutari ou de Cadi-Kieuiu. Pendant que mes yeux se récréaient à la vue de la verdure et des arbres superbes qui décorent cette promenade, je remarquai quelques petits enfans qui folâtraient auprès de moi. Alors je m'écriai:

---

(1) A un enclos destiné pour S. H. et entouré d'un grillage en fer blanchi est adossée, du côté du sud, une élégante fontaine en marbre où l'on lit une inscription turque dont voici la traduction:

« Le Seigneur a rendu le Sultan Abdul Medgid, cette source de la justice, ce bienfaiteur de la nature, la cause de la vie des êtres. Le noble Halid Agha, le dignitaire de la cour du Sultan Sélim II, cette mer des clémences, avait déjà édifié cette fontaine, qui devint une ruine, or le roi du monde s'en étant aperçu, il daigna s'occuper de sa reconstruction. Puisse l'Eternel rendre jusqu'au jour du jugement le fleuve de la grandeur et de la magnificence de ce roi des rois un objet d'envie au Tigre et à l'Euphrate! Et puisse-t-il trouver digne de Souyouti, la *date* de diamant de Ziver! Le Sultan Abdul Medgid a édifié une belle source de vie.

1255 (de l'Hég.)

«O temps heureux, temps de l'enfance
De te vanter qu'on a raison !
Age où domine l'innocence,
Age où de la malice est banni le poison.

Ah! pourquoi cet âge fortuné s'écoule-t-il avec la rapidité de l'éclair! Il est si beau d'être exempt des passions qui empoisonnent l'instant de la vie! Il est si beau ingnorer les démarches perfides de la haine, les menées sataniques de l'envie, les fades caresses de l'adulation, les sombres remords du crime, les soucis dévorans qui planent sur les trônes splendides des monarques et sur les siéges rustiques des laboureurs ! Tandis que l'ambitieux passe sa vie à former des plans gigant ques qui ne doivent jamais se réaliser, tandis que le sophiste « erche à entasser des paralogismes qui jettent de la poudre ux yeux des simples, mais que le vrai philosophe apprécie à leur juste valeur, tandis que le versificateur sans imagination et sans génie consume un temps dont la perte est irréparable, à fabriquer des vers dont il est le seul lecteur, tandis que le critique s'évertue à trouver dans la pièce le mieux écrite mille niaiseries qui sont toutes tirées de son propre fond, tandis que, acharné sur un chef d'œuvre, qu'il prend, avec sa sagacité accoutumée, pour la production la plus médiocre qui existe, il feuillette son dictionnaire pour trouver quelque terme qui peigne avec énergie l'indignation, ainsi que le noble courroux de notre *grand homme* tandis que le buveur veut noyer dans les tonneaux l'inquiétude qui le ronge, l'enfant court, s'élance, bondit, folâtre, sans se soucier du lendemain. Il a pour compagne l'innocence, mère de la joie et du bonheur. Les pleurs, il est vrai, ne lui sont pas inconnus, mais les petits chagrins qu'il éprouve ont la durée de la joie des heureux du siècle. Il pleure, mais un instant après il s'égaie, il sourit. S'il pense quelquefois à l'avenir, ce n'est que pour le dorer. Combien il se sent heureux lorsqu'un père chéri lui prodigue de douces caresses, lorsqu'une mère bien-aimée le berce mollement dans ses bras! Lorsque ses paupières s'appe-

santissent sour les pavots suaves du sommeil, il n'est jamais réveillé en sursaut par ces songes terribles qui glacent si souvent d'effroi l'imagination du coupable. Ah! non, son sommeil est aussi doux que son réveil,et si par hasard la sœur affreuse de ce consolateur de l infortune le presse dans ses bras livides, il se croit encore sous l'influence du frère. Ses chutes, bien loin d'êtrs aussi importantes que celles des grands qui souvent remuent des empires et réveillent jusqu'aux confins de la terre des échos lamentables, ses chutes, dis-je, sont souvent pour lui une source de plaisir et de ris. Si le temps le frise, en passant, de son aile rapide, loin de se répandre eu murmures sur la rapidité de son essor et sur la briéveté de la vie, il cherche à jouer avec cette aile, comme avec ses autres hochets. Ah! qu'il est beau de pouvoir se dire. «Les portes de mon cœur ne se sont jamais ouvertes pour la moindre iniquité; je n'ai jamais éprouvé les inquiétudes et les alarmes qui sont les suites inévitables du crime; si quelque rayon parti du front flamboyant du soleil ou du disque argenté de la lune vient careser ma jeune tête, il ne craint pas de se souiller en me touchant, et si ma voix s'unit à celle des anges pour chanter le Très haut, elle ne saurait produire aucune dissonnance dans ce concert céleste.»

86. MÉDITATION

KADI KEUIU.

Una nube che per la ripercuzione dei reggj del sole aveva le sue estremità di colore argenteo abbellite, da codesto splendore stupidamente abbagliata, cominciò a vantarsi col pronunziare queste vane parole. «eterno è lo spicco mio.» Da questa millanteria gravemente offeso, Febo dall'aurea capellatura dal suo disco fiammeggiante versò repente contro l'insolente nube un ammasso di raggj ultori, ed ecco che la nuvola dive-

venuta in un subbito pallida, debole, e senza consistenza, si cambiò in pioggia, e bagnò la polvere dei campi.

Quanti insensati di un lustro estraneo e di pocchi momenti vanno stupidamente vantandosi! Il loro splendore si cambia in un momento in dense tenebre. Questa verità spicca vie più nelle corti.

C'est cette fable de ma façon dont on a vu différentes traductions dans le cours de cet ouvrage qui me vint dans l'esprit un jour que, embarqué à Top-hané pour me rendre à Cadi-keiuïu, je vis un nuage d'or qui me sembla tout fier de son éclat emprunté. Mais ce souvenir en fit naître d'autres relativement à la littérature et surtout à la poësie Italiennes.

Un écrivain (1) de cette nation croit cette poësie plus ancienne que le douzième siècle. Il ajoute qu'on n'a pas trouvé en Italie de vers antérieurs à l'an 1135. C'est une inscription qu'on lit sur l'arc du maître-autel de la Cathédrale de Ferrari, la voici.

» Il mille cento trenta cinque nato
Fo questo tempo a Lorzi consecrato
Fo Nicolao scolptore
E Glielmo fo l'auctore. »

Dans la dissertation quarantième des antiquités italiennes du célèbre Muratori, tome 2°. pag. 228, on lit que les Siciliens furent les premiers qui composèrent des vers en Italien, d'après l'assertion de la plus grande partie des savans et que les sonnets les plus anciens de notre langue (2) qui se soient conservés, sont attribués aux poëtes de Sicile. Nous en avons, dit-il encore, un témoignage suffisant dans le triomphe de l'amour chap. 4. où Pétrarque dit en désignant les premiers poëtes Italiens.

(1) Il Quadrio.

(2) Quoique né à Constantinople, je descends d'une famille Génoise, et je suis fier de pouvoir me qualifier justement d'Italien.

« Ecco. Çin da Pistia : Guiton d'Arezz
Che di non esser primo par ch'ira aggia.
Ecco i due Guidi che gia furo in prezzo.
Onesto Bolognese e i *Siciliani*
Che fur gia primi. etc.

Quant à la forme des vers et à l'usage des rimes, le Père J. B. Bisso partage l'opinion de Pétrarque et de Mouratori qui les font dériver des Grecs et des Latins, opinion contraire à celle de Crescimbeni et de quelques autres auteurs qui prétendent que ce sont le Provençaux qui les apprirent aux Italiens.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les écrivains Italiens dont les noms ont le plus de retentissement.

Dante Alighieri né à Florence en 1265 et mort à Ravenne en 1321 est l'un des plus anciens et des plus célèbres. Malgré les extravagances qu'on rencontre quelquefois dans son poëme intitulé la divine comédie, on est d'accord à trouver, surtout dans son Enfer, des tableaux extrêmement remarquables et une énergie qui donnent un étrange démenti à ceux qui accusent la langue Italienne de faiblesse et de mollesse, tels que Mr. A. de la Martine qui s'exprime de la sorte dans son Childs Harold :

« Où (en Italie) les mots énervés ne sont qu'un bruit sonore» et plus haut.

« Et s'exhalant sans force en stériles accents,
Ne fait qu'amollir l'ame et caresser les sens »

François Pétraque né le 20 juillet 1304 à Arezzo, célèbre poëte lyrique. La perfection de ses vers et la mélodie enchanteresse qui les caractérise lui ont valu une réputation colossale.

Sannasar connu tant par son poëme latin de partu Virginis, que par son Arcadie écrite en italien

Pierre Bembo célèbre par son histoire de Venise et par son ode sur la mort de son frère Charles.

Louis Arioste surnommé le divin, dont le poëme intitulé *Orlando furioso* est une production dont les beautés balancent celles de la Jérusalem délivrée du Tasse.

L'Alamanni auteur d'un poëme intitulé la cultivation, qui est regardé comme l'un des meilleurs de la langue italienne. Torquato Tasso, fameux poëte épique en présence duquel Despréaux, quoiqu'armé de son Lutrin et de son Art poétique, est presque un Pygmée. (1) Ce grand-homme, qui a réussi en toute espèce de poësie, comme par exmple dans la lyrique, dans la comique, dans la tragique, a excellé dans l'épique, temoin sa Jérusalem délivrée, qui est l'épopée la plus parfaite qui soit sortie de la main des modernes.

Gabriel Chiabrera, le rival d'Anacréon dans la poësie érotique, et celui de Pindare dans la haute poësie.

François Redi dont le front est orné de trois palmes à la fois: de celle de la médecine, de celle de la Philosophie et enfin de celle de la poësie.

Vincent Filicaïa dont l'essor est sublime dans ses pièces lyriques.

Benoit Menzini si connu par ses satires, son Art poëtique, ses odes etc.

A. Manzoni, l'un des plus grands lyriques des nos jours, poëte distingué et prosateur élégant.

V. Monti dont la réputation va en croissant. etc. etc.

Je débarquai, en attendant, sur la rive de la moderne Chalce-

---

(1) Il y aura peut-être quelque partisan de Boileau qui froncera le soucil en lisant cette phrase; mais il voudra bien considérer que Boileau malgré son habileté à faire des vers et sa correction, malgré les beautés qu'il a répandues dans son Lutrin, est tout-à-fait dénué de verve, de feu, d'enthousiasme; qu'il n'y a pas une seule idée élevée dans ses œuvres, où l'on n'aperçoit la moindre étincelle d'un génie sublime et qu'enfin c'est cette espèce de génie qui constitue le grand poëte.

doine (1), qui n'est plus qu'un village, mais un village très agréable.

Tacite, Pline et Strabon nomment la Chalcédoine la ville des aveugles, faisant allusion à la réponse d'Apollon Pythien aux fondateurs de Byzance. Ceux-ci ayant consulté l'oracle relativement au lieu qu'ils devaient choisir pour bâtir la ville qu'ils méditaient, le dieu leur répondit qu'ils devaient faire choix de la place opposée à *l'habitation des aveugles*. Il est vrai que la position de Chalcédoine est désavantageuse comparativement à celle de Byzance; cependant on doit avouer que la première ne manque pas non plus d'agrément. D'ailleurs il ne faut jamais se presser de jeter le blâme aux têtes des nations; qui peut connoître les plans et les vues particulières des Calcédoniens dans le choix de cette place? Nous n'ignorons pas que le savant Tournefort approuve l'épithète sus-énoncée, mais cela n'ôte rien à la justesse de notre observation. (2)

Quoiqu'il en soit, Chalcédoine était célèbre par son antiquité, (elle a été bâtie 685 ans avant la naissance de J. C.) par son fameux temple d'Apollon, par les chef d'œuvres qui l'embellissaient et par les savans qu'elle a produits.

Arrien et Ménippe prétendent que le nom de cette ville provient de la rivière Chalcédon qui, selon Denys de Byzance, coulait a une légère distance de cette cité. Cet écrivain donne

---

(1) Mr. A-S-R. prétend que cette ville, appelée plus anciennement Procerastis et Colleusa, est située sur le Pont-Euxin, à l'extremité septentrionale du Bosphore de Thrace. Elle est au contraire située sur la Propontide, à l'extremité méridionale du Canal. Il estropie en outre le nom moderne de Cadi-Keuïu jusqu'à le métamorphoser en Cadiaci. Ces erreurs sont de nature à être relevées.

(2) Voyez la note 17 à la fin de cet ouvrage.

même à cette dernière le nom de Chalcédon, tandis qu'Hérodote l'appelle Chalcédoine. Arrien, que nous venons de citer, écrit, dans son histoire de la Bythinie, qu'elle tire sa dénomination de Chalcédon, fils de Saturne, qui a également donné son nom à la rivière qui coule dans ces parages, et que les Doriens, lorsqu'ils y conduisirent une colonie, donnèrent à cette cité le nom de la rivière Chalcédon. D'autres prétendent qu'elle doit cette dénomination à Chalcis, ville d'Eubée, qui y envoya une colonie. Un autre historien écrit que cette dénomination provient d'un fils du devin Chalcas.

Sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, Mégabyze s'empara de cette ville dont il traita inhumainement les habitans (1)

Sous le règne de l'Empereur Valens, les murs de cette cité furent rasés et leurs matériaux transportés à Constantinople, où ils furent employés à la construction de l'aqueduc de Valentinien. Il serait trop long de rapporter ici les catastrophes qui fondirent sur cette ville infortunée; nous nous contenterons de dire qu'elle a subi le joug des Athéniens, des Perses et des Goths; que cent fois ruinée, elle est sortie cent fois brillante du sein de ses débris, et, qu'après avoir été en proie à mille variations, après avoir été assiégée, ensanglantée, ruinée, elle a fini par devenir un petit village sans importance.—Les Romains commandés par Cotta furent défaits par le Grand Mithdate à Chalcédoine (2)

---

(1) On peut voir dans l'ouvrage d'Elien intitulé Stratag. VII. XI. 5 le stratagème qu'employèrent les Perses pour se rendre maîtres de Chalcédoine. Il faut pardonner à des *aveugles* d'avoir donné dans une piège où les plus clair voyans seraient peut-être tombés.

(2) Vers le temps de la fondation de Constantinople, Chalcédoine fut détruite par les Goths. Plus tard, sous le règne de Justinien, le Sarrazin El-Munssar la livra aux flammes.

Voici ce qu'on lit dans les œuvres de Théopompe, relativement aux Chalcédoniens.

« Les Chalcédoniens avant de se constituer en république, et d'avoir de la communication avec le gouvernement populaire des Byzantins menaient tous une vie régulière tant dans l'exercice de leurs emplois que dans leurs instituts. Mais lorsqu'ils eurent adopté la démocratie des Byzantins, ils corrompirent par le luxe et les délices leur vie frugale et tempérée et devinrent somptueux et amis de la boisson. »

Cet exemple et mille autres, que nous pourrions produire prouvent clairement que le gouvernement démocratique n'est pas le plus propre à maintenir, chez un peuple, les bonnes mœurs le bonheur et la concorde. Je sais fort bien que des *génies transcendans* de nos jours pensent le contraire; mais génie pour génie, je préfère Homère qui dit dans son Iliade.

« Ouk aghathòn polikiràñii, is kiranos estô. »

Socrate (qui a écrit l'histoire sacrée) parle d'une plaque de pierre qui fut trouvée dans les fondemens des murs de Chalcédoine lorsque l'Empereur Valens les fit abattre. Sur cette pierre était gravé un oracle dont nous donnerons ici la traduction. La voici:

« Mais lorsque les Nymphes charmées établiront près de la ville sacrée, sur les riantes campagnes, leur danses *humides* et que le mur d'un bain leur se rvira de rempart sonore, alors des milliers de troupes d'hommes dispersés, sauvages, éclatans, passeront armés le Danube limpide et, auxiliaires dangereux, ruineront la Scythie et la Mysie, puis, arrivés, pleins de folles espérances, en Thrace, y trouveront la fin de leur carrière. »

Zonaras et Cédrénus, qui font aussi mention de cette inscription et la rapportent d'une manière un peu différente, prétendent que Valens fit transporter à Constantinople (comme je l'ai déjà dit) des pierres appartenantes aux ruines des murs de Chalcédoine, pour édifier l'aqueduc qui porte son nom

selon le premier, et celui de Valentinien, selon Cédrénus, qui quelquefois cependant lui donne aussi le nom de Valens. Mais Socrate nous apprend que ces pierres furent transportées à Constantinople pour la construction d'un bain public nommé Constantianæ.

Voici l'explication de cet oracle.

« Cet oracle, arriva après que Valens eût construit un aqueduc et qu'il eut fourni de l'eau abondamment à la ville, des barbares ayant alors envahi les champs des Grecs. » (1)

Chalcédoine avait deux ports dont l'un est celui qui fut nommé ensuite port d'Eutrope (Calamis-déré). (2) Il n'est pas facile de fixer la position de l'autre (3).

Je rapporterai ici un prodige étonnant dont la ville de Chalcédoine a été, dit-on, le théâtre. Les Perses ayant détruit Chalcédoine, et l'empereur Constantin le grand ayant ordonné qu'elle fût reconstruite, à peine eut-on commencé à procéder à l'ouvrage, que quelques aigles fondirent sur les ouvriers et leur arrachèrent avec leurs serres les pierres dont ils se servaient et puis les transportèrent à Byzance. Ce miracle ayant été répété plusieurs fois, toute la Cour fut alarmée et Euphratas, l'un des premiers Ministres de l'Empereur, l'assura que la volonté de Dieu était qu'il fabriquât à Byzance une église en l'honneur de la Ste. Vierge.

Justinien (4) abolit un établissement de poste qui existait entre Chalcédoine et Diacibiza (5).

---

(1) Socrate. D'autres l'interprêtent différemment.

(2) Voyez la Méditation de ce nom.

(3) P. Gilles est d'opinion qu'ils étaient placés tous les deux dans le golfe qu'il appelle sinum J Calamoti, ce qui ne parait pas encore tout-à-fait prouvé.

(4) Procope.

(5) Diacibiza est l'ancienne Lybissa, située dans le golfe de Nicomédie.

Chalcédoine a été la patrie de Thrasymaque (1) et de Xénocrate Varron loue dans les secondes académiques de Cicéron les talens et le savoir de ce dernier.

Mr. Nointeil, Ambassadeur de France près la P. O; a trouvé, à un mille de distance de la ville, des débris (qui ne peuvent être que ceux de l'Eglise où se tint le Concile sus-énoncé) et une inscription de ce Concile.

A mon arrivée à Cadi-keuiu, je m'empressai de visiter l'Eglise dite Ste. Euphémie qni a été réparée depuis uu petit nombre d'années; ce que j'y trouvai de plus remarquable. c'est une belle colonne en marbre de la hauteur d'environ 7 pieds et 1]2 et dont le chapiteau est fort artistement travaillé. Je voulus examiner s'il existe effectivement une fente sur le dessus de la colonne, fente que Mr. Bjornsthol a remarquée, à ce que dit D. Sestini, et dans laquelle il serait facile d'introduire, d'après ce célèbre botaniste, une éponge pleine d'eau, qui tomberait goutte à goutte et qui expliquerait l'imposture de ces Papas qui font croire au peuple que cette colonne sue de temps en temps. Mais le Papas qui me servait de guide trouva des difficultés, et je ne jugeai pas à propos d'insister. Je vis aussi le devant de l'autel décrit par le même Sestini, et le trouvai tel qu'il existait du temps de ce voyageur. J'appris de ces Papas qu'on a trouvé, il y a plus de quatre ans, dans les fondemens de cette église deux fragmens de marbre où l'on voyait une inscription grecque que les Prêtres n'ont pu déchiffrer. On me montra une broche qu'on dit avoir servi pour martyriser Ste. Euphémie, et que Sestini qualifie de fort moderne. Quant aux images et à la roue dont ce savant fait mention, je les vis

(1) Dans son troisième Dialogue de l'orateur, Cicéron fait mention de cet ancien ainsi que de Prodicus de Céos et de Protagoras d'Abdère qui ont, dit-il, beaucoup disserté, beaucoup écrit, même sur les sciences naturelles « quorum unus qui se plurimum . . . . etiam de natura rerum et disseruit et scripsit »

dans une maison peu éloignée de cette église.—Selon quelques-uns, le célèbre concile de Chalcédoine eut lieu dans cette église; c'est l'opinion de Niebuhr, de Grelot et de quelques autres. Mais Tournefort, Spon, l'Abbé Todérini, sont d'opinion que ce concile a eu lieu dans une autre église plus ancienne, maintenant détruite et dont un ayasma atteste l'existence. Sestini partage aussi cette dernière opinion que je crois être la plus vraisemblable, tant à cause de la tradition (plusieurs villageois de Cadi-keuiu que j'ai interrogés là-dessus m'ayant assuré qu'ils savent par tradition que ce concile a eu lieu dans l'autre église), que de la description que fait Evagrius de la position de l'église de Ste. Euphémie, où P. Gilles dit avoir eu lieu le Concile, cette description ne pouvant nullement s'adapter au lieu qu'occupe actuellement l'Eglise du village qui porte le nom de cette sainte Mr. Charles Pertusier est aussi de mon avis, (1) mais c'est sur d'autres raisons qu'il étaie son opinion. «C'est en vain, dit-il, que je cherche à m'expliquer comment six cents prélats ont pu prendre place dans un lieu aussi resserré, eux dont le moindre en tenait alors une si spacieuse dans le monde et s'y trouvait encore à la gêne! » Il est vrai que l'Eglise actuelle de Ste. Euphémie est *un lieu resseré*; mais Mr. Pertusier peut-il prouver qu'elle n'a pas été primitivememt construite sur des dimensions bien plus larges, et que l'Eglise d'aujourd'hui n'a pas été élevée sur les ruines de la première?

Ce qui donne plus de poids à mon opinion, c'est ce passage de Denys de Byzance: « Après l'endroit nommé *Bœuf*, vient une source qui s'appelle Hermagoras, ainsi que le temple du héros Euroste; dans cette même direction existe une rive basse et plane qui est arrosée par une rivière fort lente, et sur cette rive, un temple de Vénus etc. » On voit clairement par là que ce temple de Vénus n'était pas situé dans l'endroit

(1) Le savant Jos Hammer est aussi de mon opinion

où se trouve l'église actuelle, c'est-à-dire au centre du village, mais sur la rive située entre le lieu nommé Bœuf et le village de Cadi-keuiu. Or le Patriarche Costandius très versé dans ces matières, nous apprend dans son ouvrage intitulé Constantinople ancienne et moderne, que l'Eglise de Ste. Euphémie, où se tint le quatrième concile, était bâtie dans l'endroit même où surgissait le temple de Vénus.

En outre, Evagre, que j'ai déjà cité, dit que l'Eglise de Ste. Euphémie était embellie d'autant plus qu'elle était située en présence de Constantinople. Or, l'église actuelle qui se trouve, comme je l'ai déjà dit, dans l'intérieur du village, n'est certainement pas en présence de Constantinople (1)

Mr. J. B. Tavernier fait ainsi mention de Chalcédoine et de son Eglise : »

Il y a une fort ancienne Eglise où on voit la salle du concile avec les mêmes chaises qui servaient alors. . . . Si ces chaises existaient encore du temps de Mr. Tavernier, elles ne devaient pas être à la mode.

Les oracles du temple d'Apollon à Chalcédoine étaient célèbres dans l'antiquité, et la fraude trouvait le moyen de s'y insinuer. Nous pourrions faire paraître ici l'artifice que se permirent un certain devin nommé Alexandre et le Chronographe Kokonas, mais nous renvoyons les curieux aux œuvres de Lucien.

Dans le village de Cadi-keuiu on rencontre çà et là quelque fragment antique; j'y ai remarqué, entre autres, devant l'Eglise arménienne nommée la *Panayà*, un piedestal de colonne qu'on m'a dit être très ancien, mais dont le travail m'a paru être très grossier. Mais ce que j'y ai vu de plus intéres-

(1) Voir la Méditation intitulée Haider Pachà. P. Gilles dit aussi que l'Eglise de Ste Euphémie était située dans la plaine voisine de Chalcédoine et cette plaine ne peut être que celle de Haidar Pachà; mais il est inutile d'insister sur une chose aussi évidente!

sant est un bas relief en marbre representant une femme. (1)

Spond nomme une inscription en marbre où il est fait mention du Concile dont il a été question, et l'Abbé Toderini parle d'une petit cahier contenant des notes de musique Grecque existant dans l'Eglise de Ste. Euphémie et qui lui fut présenté en cadeau par le curé du lieu.

Après avoir tant parlé de son Eglise, il est juste que je dise deux mots de la Sainte. Cette vierge et martyre de Chalcédoine véçut du temps de la persécution de Dioclétien vers l'an 307 de J. C. On dit que son corps reposait dans l'Eglise bâtie en son honneur, mais qu'il fut transporté dans le VII siècle à Constantinople. On ajoute que Jean l'Isaurien fit jeter dans la mer les reliques de cette sainte; mais qu'elles furent retrouvées et conservées dans l'île de Métclin.

Le village de Cadi-Keuiu est habité par des Grecs, des Arméniens et des Turcs. Durant l'été, il arrive que des familles de cette première nation s'y transportent, à cause de la beauté de ses alentours, et surtout de la distance légère qui le sépare de Constantinople. Il y en a même qui le préférent aux îles dites des Princes; mais il faut avouer qu'on est loin de jouir ici de la liberté qui régne dans ces campagnes charmantes. Depuis quelque temps plusieurs familles Grecques et même franques y passent aussi la belle saison.

Pendant que j'étais occupé à chercher quelque faible vestige de l'éclat antique de Chalcédoine, je vis le luminaire majestueux dont l'apparition éclaire aux yeux des humains le spe-

(1) Cette femme est adossée à une pièce de marbre de la longueur d'environ quatre pieds et demi et de la largeur de deux pieds; elle tient d'une main sa robe à longs plis et semble compter avec l'autre. Ce monument m'a paru précieux tant par son antiquité, que par la beauté de son travail. Il a été déterré, il y environ trois ans, à Cadi Keuiu. Cinquante ans auparavant, on y a découver aussi deux bœufs en marbre qui ont été vendus.

tacle pompeux de la création et dont l'absence l'ensevelit dans les ténèbres, cacher à demi son disque, et quelques instans après disparaître tout-à-fait à mes regards. Déjà il s'était évanoui, et quelques reflets de ses rayons coloraient encore les bords d'un pâle nuage qui se mouvaient à peine à l'occident. Peu-à-peu un silence profond succéda aux scènes tumultueuses du jour. Que cette tranquillité qui régne en ce moment, me dis-je alors, contraste avec le bruit du jour si contraire au recueillement et à la rêverie! L'astre du jour est momentanément descendu du trône des airs, mais quelle foule inombrable d'étoiles le remplacent! et que leur douce clarté délasse l'œil encore ébloui par les splendeurs du soleil! L'ame qui, s'élançant loin, bien loin de ce séjour, que la tristesse ombrage de ses ailes, aime à errer dans l'infini, sent chaque fois qu'elle rase quelqu'un de ces globes, qu'elle a frisé quelque chose de sublime. Qu'elle aime à chercher sur ces masses brillantes, sur ces îles radieuses d'un océan presque illimité les traces du pied de Jéhovah! Qu'elle aime à les interroger sur l'attouchement sublime du doigt qui les fit surgir dans l'espace! Ah! certes, ces mondes environnés de mystères lui servent d'augustes marchepieds pour arriver jusqu'au trône d'où partent bien plus souvent la clémence et les bienfaits que les fléaux et les foudres

---

87. MÉDITATION

MODA BOURNOU

Je voulus un jour jouir de la charmante promenade de Moda bournou située dans le voisinage de Kadi-Keuiu. A mon arrivée, j'y trouvai une famille arménienne qui y savourait le doux plaisir de contempler la nature dans toute sa beauté, dans toute sa magnificence. Tout en partageant sa sympathie

pour de si douces voluptés, je m'arrêtai. pour l'examiner A la campagne et surtout dans les campagnes éloignées de la Capitale, les Arméniennes dépouillent ce *yachimak* (voile) si cruel qui ravit aux regards la plus grande partie de leurs charmes,de leurs visages plutôt beaux(1)que jolis.J'ai vu même de jeunes filles de douze à quatorze ans vêtues, au chapeau près, tout-á-fait à l'Européenne Baratta l'Arménique, s'il est permis de se servir de cette épithète, qui, s'il n'était retenu par quelques égards, quitterait, je crois, le chapeau pour s'emparer du Calpak, en démentant toutefois pour cette fois-ci la burlesque définition qu'on en a faite, en l'appelant éteignoir du bon sens, Baratta, dis-je, saisit la pomme de Pàris et commença par la présenter galamment aux Musulmanes, puis aux Arméniennes et ne l'offrit aux dames Greques que flétrie par l'attouchement des doigts de leurs rivales. Sans nous ériger en Pâris, nous croyons devoir donner à ces dernières la palme sur leurs rivales, car elles nous ont toujours paru infiniment plus séduisantes. Ce n'est pas qu'on ne rencontre bien souvent parmi les secondes et surtout parmi les premières des beautés sur lesquelles plus d'un béat Othoman modèle avec délices ces charmantes Houris qui l'attendent dans le séjour céleste,mais il me semble que les Greques ont un je ne sais quoi qui éclipse celles qu'on oserait leur opposer. (2) Au reste, le proverbe dit qu'il ne faut pas disputer des goûts, et nous sommes loin de donner le nôtre comme le meilleur. Si les Arméniennes perdent à être comparées au physique aux Greque, elles perdent infini-

(1) Il est certain dumoins que les Arméniennes, quoique fort belles en général, ont beaucoup moins de grâce que les Musulmanes et les Greques. Elles sont bien loin de savoir tirer parti du costume oriental et surtout du *yachmak*.

(2) Il ne s'agit ici que de leur physique; quant à leur moral, il est certain qu'il leur donne encore plus de supériorité sur leurs rivales, Les Greques sont les Parisiennes du Levant.

ment davantage sous le rapport intellectuel. Elles n'ont certes, ni cette pénétration ni cette culture d'esprit, ni ces manières nobles et dégagées qui distinguent si heureusement ces dernières. Mais la plupart de ces reproches doivent nécessairement tomber devant la considération de l'esclavage auquel elles sont assujetties et du peu de contact qu'elles sont obligées d'avoir avec notre sexe. Du reste, nous nous faisons un véritable plaisir de déclarer que nous en connaissons plusieurs dont la politesse peut rivaliser avec celle de nos dames du bon ton. Il serait inutile de parler, après Michel Fèvre, Brerewood. Richer, Simon, le Chr: Chardin, sur la croyance religieuse des Arméniens ; voilà pourquoi nous passerons sous silence leurs pratiques religieuses, leurs jeûnes et leurs cérémonies Ecclésiastiques. Nous remarquerons seulement qu'il existe entre les Arméniens Asiatiques et ceux qui habitent à Constantinople des différences notables relativement aux mariages, aux funérailles etc. Et pour s'en convaincre, on peut lire les Chapitres des voyages de Mr. Tavernier qui roulent sur la Religion des Arméniens et leurs principales cérémonies. Nous ne pouvons cependant nous enpêcher de rappeler deux usages assez singuliers des premiers. Quand un Archevêque ou Evêque meurt, ils font ceci de plus qu'à une séculier: Quand la Messe est dite, un Archevêque ou Evêque qui se trouve là écrit un billet et, coupant le sac où est le mort, lui met dans la main la bible où sont écrits ces mots : «Souviens-toi que tu es venu de terre et que tu retourneras en terre.»

Si l'un de leurs esclaves meurt avant que son maître lui ait donné la liberté, quand le corps est dans l'Eglise, le maître écrit un billet, sur lequel il met ces mots: «Qu'il n'ait point de regrets, je le tiens franc et lui donne la liberté. «Car ils croient qu'en l'autre monde on lui reprocherait qu'il serait esclave, et que son ame en pourrait souffrir quelque douleur. Que si l'esclave n'a point de maître, la maîtresse ou, à son défaut, les enfans font ce billet. Du reste, il est bien aisé

d'expliquer le pourquoi. Les Arméniens de Constantinople n'ont pas ce dernier usage, puisqu'ils sont eux-mêmes esclaves, bien loin d'en posséder. Une autre coûtume non moins singulière des premiers, c'est de fiancer leurs enfans à l'âge de deux ou trois ans, et de les marier quelquefois à l'âge de cinq à six ans, et, ce qui nous paraît bien difficile à croire, mais que nous atteste ce voyageur digne de foi, c'est qu'il y a tel Arménien qui, depuis dix ans qu'il est marié, n'a jamais vu le visage de sa femme et ne l'a jamais ouï parler. Il n'en est pas de même des Arméniens de Constantinople, et je crois qu'aucun peuple du monde ne s'accommoderait jamais à cette coûtume bizarre. La langue la plus familière aux Arméniens, et surtout au beau sexe, c'est le turc vulgaire. Nous pouvons affirmer qu'il y en a parmi elles qui ignorent tout-à-fait la langue arménienne. Et même parmi les hommes, il y en a peu qui comprennent l'office ecclésiastique qui se fait en arménien pur et élevé dit *Krapar*, tandis que le gros de la nation ne connaît que l'arménien vulgaire appelé *Aschharapar*. On porte différens jugemens sur cette nation qui compte des enthousiastes et des contempteurs, pour nous qui avons été certes bien plus à même de les observer que ces voyageurs qui flairent en passant les pays, nous croyons pouvoir affirmer qu'ils joignent en général à beaucoup d'aptitude au commerce (1) et aux arts mécaniques, une affection sincére pour la religion ainsi qu'une probité peu commune. Si nous voulions d'ailleurs donner du poids à notre opinion, nous pourrions l'étayer sur les assertions de certains écrivains qui ont vécu assez de temps à Constanti-

(1) Les arméniens ont l'esprit calculateur; leur vocation est le commerce et le seul commerce. Non seulement ils supportent patiemment l'esclavage que leur a imposé la nécessité; mais j'ose dire qu'il en ont créé un également dur pour leurs femmes et autres parentes. On n'a qu'à pénétrer dans l'intérieur de leurs maisons pour s'en convaincre.

nople, pour pouvoire les observer et étudier leurs mœurs. Nous pouvons citer, entre autres, Mr. Ch: Pertusier, écrivain aussi véridique qu'élégant, qui leur rend ces témoignages: «Les Arméniens joignent à un esprit spéculatif, solide et rare à rencontrer, un fond de droiture généralement répandue dans leur nation. On trouve encore chez eux les vertus aumônières, un attachement à toute épreuve pour la religion: dévouement qui ne se borne pas à l'exercice de pratiques spirituelles, mais qui s'étend aussi à la morale» Nous venons de voir que les Arméniens ont un *attachement à toute épreuve* pour la Religion. Sans citer l'exemple du S. Martyr Der Comidas qui, intrépide, résigné, sublime, vit, sans pâlir, le sabre homicide luire sur sa tête, sans parler du courage, de la résignation de la magnanimité, dont les Arméniens Catholiques de Constantinople ont donné tant de preuves dans les persécutions auxquelles ils ont été, il y a quelques années, en proie, nous nous contenterons de puiser dans un voyage une anecdote assez singulière qui prouvera notre assertion.

«Un marchand arménien venant des Indes avec quantité de marchandises, arriva au Caire et fut d'abord à un de ces rendez-vous de tabac et de café. S'étant assis et la chaleur étant grande, il ôta sa toque qui était à l'Arménienne et de diverses couleurs, et la mettant derrière lui, il ne laissa sur sa tête que sa petite calotte. Pendant que les marchands et autres sortes de gens sont en ces lieux-là à fumer et à boire, il vient d'ordinaire un Moullah de ceux qui se mêlent de prédire et il se promène autour de l'étang, ou en récitant quelques poësies ou en expliquant quelque chose de la loi. Quand il a été environ une heure dans cet exercice, il dit aux marchands qu'à la bonne heure ils peuvent aller à leurs affaires et qu'ils en auront une heureuse issue. Aussitôt chacun se lève, en lui donnant quelque chose et va où ses affaires l'appellent.

Le marchand arménien étant prêt à se lever, un Turc qui était assis derrière lui, cacha sa toque et prenant son turban

blanc, il le lui mit sur la tête. Aussitôt tous les marchands turcs qui étaient présens, vinrent saluer l'Arménien et lui dirent qu'ils se réjouissaient de ce que Dieu lui avait fait la grâce d'embrasser la bonne loi. L'Arménien bien surpris, prend le turban, le jette contre terre en présence de toute la compagnie et le foule aux pieds. Cette action de mépris irrita tellement les Turcs, qu'en même temps ils se saisirent de lui pour le mener au Pacha, devant lequel il eut beau se vouloir justifier, protestant qu'on lui avait mis malicieusement le turban sur la tête, les Turcs soutenaient le contraire et assuraient qu'il l'avait pris lui-même; et pendant cette discution le Moufti et le Cadi arrivèrent, ayant été avertis de cette affaire. Ils s'informèrent comme elle s'était passée et le témoignage des Turcs ayant été cru, il fut conclu qu'il fallait que l'Arménien perdît la vie, ou qu'il embrassât la loi de Mahomet. Ayant protesté qu'il n'en ferait jamais rien, ils le mirent en prison où après avoir été quelques jours, on lui déclara qu'il avait été arrêté que s'il ne voulait pas se faire Mahométan, il serait mené à la place et brûlé tout vif. La peur de cet horrible tourment le fit chanceler, enfin il tomba tout-à-fait et embrassa le Mahométisme. Quatre à cinq après, revenant des Indes au Caire, un jour que le Pacha tenait conseil avec les grands du pays, et que, selon la coûtume, il donnait l'audience publique, (ce qui se faisait deux fois la semaine) il entra dans la salle et s'approchant le plus qu'il pût du Moufti, en présence de toute l'assemblée, il prit son turban et le lui jeta au visage, en lui disant ces généreuses paroles: Tiens, chien, tu es cause que j'ai porté cela si longtems; de quoi je me suis répenti et je m'en répends encore de tout mon cœur, car je sais que ni toi, ni ta loi ne valent rien. En même temps chacun se jeta sur lui, on le traina à la place et il mourut au milieu des flammes avec une constance digne d'admiration.»

Différens en tout des Grecs qui, avant l'insurrection rongeaient leur frein en frémissant de colère et cherchaient sour-

dement les moyens de jeter leurs chaînes à la tête de leurs oppresseurs, ces descendans de Mithridate semblent avoir passé l'éponge de l'oubli sur les hauts faits de leurs ancêtres. Ils supportent le joug sans que le moindre mouvement trahisse en eux la moindre impatience. Tout adonnés à leurs spéculations mercantiles. ou aux arts mécaniques qu'ils exercent avec tant de succès, ils n'ont pas le temps de penser aux attraits de la liberté. (1) Du reste, ceci souffre quelques exceptions, et nous avons connu des Arméniens dont l'imagination aime à se représenter cette noble enchanteresse avec tous ses charmes. Mais ces derniers même sont bien loin de confondre la liberté avec cette licence effrénée, source féconde et funeste de mille secousses qui ébranlent les Empires· Mille fois plus sages que certains *philanthropes* dont l'esprit étroit confond avec une si déplorable niaiserie deux choses qu'un abîme immense sépare, ils savent très bien allier la liberté avec la Religion, avec la vertu, avec les lois.

Un reproche qu'on serait tenté de faire à cette nation; c'est sa tendre sympathie pour ce métal précieux dont un poëte a dit:

« Et genus et formam regina pecunia donat.»

Mais quel est le peuple sur qui l'or ne fasse pas la même impression?

Les Arméniennes s'occupent encore plus que les Greques des affaires de leurs ménages, et Mr. Ch: Pertusier n'a pas exagéré lorsqu'il a dit « que si l'on surprend une Arménienne occupée des détails du ménage, il est très-aisé à l'étranger de commettre une méprise, au point de la croire la dernière servante de la maison. » Les Arméniens possédent encore des hommes qui peuvent, selon l'expression d'un écrivain, offrir pour siège une tonne d'or. Ce sont ceux qui, comme on peu se le figurer aisément, sont le plus respectés. L'anectode suivante

(1) C'est surtout des Arméniens qu'on peut dire hardiment rien ne bat sous leur mamelle gauche.

prouvera assez une assertion qui d'ailleurs n'a besoin d'aucune preuve. Dans l'île délicieuse de Halki, où plusieurs familles de cette nation passent souvent toute la belle saison, il m'arriva une soirée d'entrer dans un café, où l'on se disposait à donner le spectacle des *Karaguoz* (ou marionnettes turques). J'y trouvai une brillante assemblée composée presque toute de Grecs des deux sexes. J'y remarquai pourtant une famille arménienne dont le chef cachait une partie des trésors de Crésus, sans pourtant parvenir à les dérober tout-à-fait à la connaissance du public. Je ne sais qui lui rapporta qu'un de ses voisins, grec d'une certaine considération, et dont l'âge devait faire tomber quelques soupçons sur la vérité d'une pareille dénonciation, avait oublié quelques jours auparavant le *noli me tangere* en passant auprès de sa chère moitié. Alors déposant son flegme asiatique, et peut être encouragé par le souvenir des monts d'or qu'il était parvenu à élever, notre personnage exhale tout-à-coup sa colère en un torrent d'injures qui font reculer de vingt pas l'Hellène épouvanté. Etonné d'une pareille violence exercée dans un pays, dans un café et dans un club grec, je m'attendis à voir les nationaux de l'Hellène, insultés en masse en sa personne, s'élever contre l'enfant bouillant de l'Arménie et du moins faire disparaître de ce lieu le hardi blasphémateur Cependant personne ne se meut, un silence général règne parmi les Hellènes si irritables. C'est un richard, murmure chacun tout bas, et personne n'ose venger l'innocent calomnié. Ce fait tragi-comique fait aussi ressortir la jalousie des arméniens.

Moda-bournou est probablement une corruption de *Manda bournou* (cap du buffle), lieu qui a été nommé ainsi à cause de son voisinage du Phare (Fener baghdjessi) où se sauva Jo en nageant (1).

(1) Mr. J. Hammer prétend que ce promontoire s'appelle Molla Bournou, mais il ne cite aucune autorité qui puisse justifier son assertion. Desireux de connaître le véritable nom de ce cap, nous nous adressâmes à cet objet entre

Dans une vigne située près de ce beau promontoire, on a trouvé l'an 1831, en creusant la terre, un bloc de marbre ayant la forme d'une selle Européenne, intérieurement creusée, mais n'offrant à l'œil ni lettres ni figures. Un peu au delà, on a remarqué un chemin souterrain qui se prolongeait du nord au midi; il était voûté et en briques. Je me suis fait conduire sur les lieux par un homme du pays, qui dit avoir vu ce chemin, mais je l'ai trouvé tellement encombré de pierres et de terre, qu'il m'a été impossible d'y pénétrer. Ce sont là, sans doute, les restes de l'ancien aqueduc souterrain de briques, qui fournissait d'eau la ville ainsi que les navigateurs qui jetaient l'ancre dans le port d'Eutrope. Quant au bloc de marbre, il est aujourd'hui également invisible, car d'ignorans charpentiers l'ensevelirent dans les fondemens d'un kiosk qui s'élève non loin de là. On a trouvé aussi dans ces environs beaucoup de monnaies en cuivre et des médailles ornées de figures différentes.

La vue de ce promontoire ombragé de platanes, de saules, etc. est très-belle. De là, l'œil s'étend sur les ondes tantôt immobiles et tantôt bouillonnantes de la mer de Marmara, sur de superbes collines qui s'élèvent au midi de la ville immortelle de Constantin, sur les verdoyantes hauteurs qui se prolongent jusqu'au Féner Baghdjessi, et découvre, à travers des cyprès majestueux, les îles des Princes, qui ne dévoilent toutes leurs beautés qu'aux regards de ceux qui les voient de près.

Tout en contemplant ce tableau gracieux dont je n'ai exposé que quelques traits, je ne pouvais me lasser d'admirer la beauté de la nature. J'arrivai insensiblement au moment où *creavit Deus cœlum et terram* et je m'enfonçai dans les ténèbres qui voilaient la face de l'Abîme. Alors je me représentai l'esprit de Dieu errant sur les eaux, et l'Eternel commandant à la lumière obéissante de paraître. J'assistai à la division de la lumière

---

autres à un habitant de Cadi-keuiu agé de cent ans, qui nous répondit qu'il n'a jamais connu ce promontoire que sous le nom de Moda-bournou.

d'avec les ténèbres. Je vis ensuite se déployer avec une majesté infinie le firmament. Je vis se plus tard former les mers et s'étendre la terre couverte de verdure, puis le grand luminaie monter lentement sur le trône des airs; et répandre de ces hauteurs sublimes la chaleur, le jour et la vie sur la nature, et le petit teignant d'une teinte argentine la robe sombre de la nuit. Je vis les étoiles se mouvoir sous les doigts du Créateur dans les vastes champs du firmament en prêchant la grandeur de Dieu du sein de l'Empyrée. Perçant le voile liquide des ondes, je découvris dans ces gouffres sonores une foule innombrable de poissons divers. Je levai mes regards vers l'Ether, et j'y découvris d'immenses bandes d'oiseaux de toute espèce. Je vis des milliers d'espèces différentes d'animaux errer sur la face immense de la terre. Je vis enfin le Créateur créer l'homme (1) à son image. Je me figurai son étonnement lorsque,

(1) Malgré son imperfection actuelle, qu'il faut nécessairement attribuer au péché originel, l'homme est le chef d'œuvre de Dieu. Mais il y a une différence immense entre un homme supérieur et un esprit vulgaire, supposé même que ce dernier jouisse de toutes les faveurs de la fortune. Atôme impertinent qui recevez parfois avec un dédain stupide un grand poëte, un homme de génie, qui s'abaisse jusqu'à vous honorer des sa visite, savez vous quel est l'homme au quel vous faites une si piteuse réception? C'est un homme qui sera lu, prôné, caressé, admiré, dans tous les siècles. C'est un homme qui fera les délices de tout le monde littéraire dans un temps où l'on ne conservera le moindre souvenir de votre burlesque apparition sur ce globe sublunaire. C'est un homme en comparaison du quel vous êtes ce qu'est un chardon en la présence d'un cèdre majestueux du Liban, ce qu'est un grain de sable devant l'océan qui le cache sous ses ondes magnifiques, ce qu'est une feuile jaunissante qui sert de jouet aux vents, devant l'astre pompeux du jour, ce qu'est

à peine sorti du sein de la nuit antique, il parcourut des yeux l'œuvre naissante de l'Architecte éternel. Je crus l'entendre entonner dans ce temple immense élevé devant la face du Tout puissant, une hymne de reconnaissance, et le murmure des ruisseaux, le gazouillement des chanteurs ailés, le cri sauvage de l'océan, la voix sonore des tempêtes, les gémissemens du cédre et du chêne conversant avec les vents, le roulement des tonnerres s'unir à la voix de l'homme pour célébrer les louanges du Très-haut.

88. MÉDITATION

KALAMIS-DERE

Un matin bien avant le lever du soleil, je partis de Top-hané pour me rendre à Kalamis déré, endroit situé entre Cadi keuïu et Fener baghdgessi. (1) Aussitôt embarqué, je levai par ha-

---

une motte devant une montagne sublime dont le sommet s'élance bien au de là des nuages, ce qu'est un morceau de verre devant un diamant sans prix, ce qu'est une étincelle devant un incendie immense qui dévore une cité entière, ce qu'est enfin un vil atôme errant dans les airs, devant un monde qui roule majestueusement dans l'étendue. Voilà ce que vous êtes comparaison d'un grand poëte, pour lequel vous affectez un mépris qui est le ncc plus ultra de la sottise.

(1 Un homme de beaucoup de talent assure avoir découvert assez près de Kalamis-déré un souterrain à moitié rempli d'eaux et orné de quatorze colonnes en granit. Je serais assez porté à croire que c'est là la citerne comblée par l'Empereur Héraclius et nettoyée par les ordres de l'empereur Macédonius (G. Cédrène); mais cette citerne était située près de la rive d'où le souterrain en ques-

sard les yeux au ciel, et je vis le croissant pâle de la lune qui allait s'évanouir aux approches de l'astre du jour. Cette vue me rappela quelques traits historiques qui ont rapport au flambeau des nuits. Selon Lucien, la lune est une île ronde et luisante, suspendue en l'air; elle est habitée par des hommes qui sont courbés sous le sceptre d'Endymion. Aristote a écrit que les peuples respectaient la lune comme un autre soleil, par ce qu'elle en participe et en approche le plus. On sait que la lune était regardée par quelques-uns comme un dieu, qu'on l'appelait ordinairement Lunus à Carrhes et qu'il existe encore plusieurs médailles des Magnésiens où la lune est représentée en habit d'homme et coiffée d'un bonnet à l'Arménienne. C'est à peu près de cette manière qu'elle était représentée en Syrie On trouve des médailles où elle est dépeinte sous la forme d'un homme armé est coiffé d'un bonnet à la Phrygienne ou à l'Arménienne, et ayant un coq à ses pieds. Les Persans célèbrent une fête qu'il nomment Cheval-Kamer ou la coupure de la lune en mémoire du prétendu miracle de Mahomet. Voici comment ils racontent l'histoire de ce fait. Les Coréistes idolâtres députèrent un jour trente des principaux d'entre eux à Mahomet pour lui dire que s'il était vrai qu'il fût un vrai envoyé de Dieu, il devait opérer quelque miracle. Mahomet leur dit qu'ils devaient attendre que la lune fût pleine. Ce jour là il les mena à la campagne et leur ayant dit de regarder au Ciel, il leva la main et d'un mouvement de ses deux doigts il coupa la lune en deux pièces, dont l'une descendit doucement à terre, passa à travers la manche de Mahomet et remonta à sa sphère où elle se rejoignit à l'autre. (1)

En jetant ensuite les regards sur le Sérail, je remarquai le

tion est, à ce qui paraît assez éloigné. Je n'ose donc rien prononcer là dessus, d'autant plus qu'il y avait peureurs édifices dans ces environs, et que ce savant n'a pas fixé l'endroit de sa découverte.

(1) Le grand dictionnaire de L. Moréri art Lune

Kiosk nommé Sinan Pachâ et bâti par le Grand Vésir de ce nom. Alors je me souvins d'un accident qui coûta la vie au Sultan Mourad III. Certain songe qu'avait eu le nommé Saatjy, Hassan Pachà Gouverneur de Diarbekir et qu'il lui avait communiqué, lui avait fait croire que sa fin était prochaine. Un jour, après s'être promené, triste et rêveur, dans les jardins rian du Sérail, il arriva dans ce pavillon et manda une musique, à qui il ordonna d'exécuter un air lugubre. Pendant que cette symphonie faite pour réveiller la mélancolie la plus profonde, expirait aux oreilles du Sultan. il advint un événement qui influa singuliérement sur la mort du Monarque: le bruit des canons de deux vaisseaux Alexandrins qui, à leur entrée dans le port, voulurent saluer le Sérail, fit tomber plusieurs carreaux dont les éclats furent portés sur le sopha et atteignirent même l'habit du Sultan. Mourad croyant y voir de funestes présages, se tourna vers les officiers qui l'accompagnaient et leur dit que sa mort est prochaine, et que c'est la derniere fois qui jouit de ce beau pavillon. Alors de profondes soupirs et un torrent de larmes suivirent ces paroles. Après quoi, rentré dans ses appartemens, il tomba sur un sopha et mourut quatre jours après.

En arrivant à Kalamis édré, j'examinai attentivement les lieux pour reconnaître la position des deux ports anciens de Chalcédoine. Le P. Costandius n'est peut-êtres pas tout-à-fait exact lorsqu'il dit: (1)» Le golfe qui suit le Cap de Chalcédoine, (Moda Bournou) s'appelait anciennement Port d'Eutrope.» Car le port d'Eutrope, dont Zonaras fait mention et qui fut appelé plus tard port d'Irène, n'occupait, je crois, qu'une partie de ce golfe, et était situé devant le Cap de Moda bournou. tandis que l'autre port nommé *Iréon* était situé dans le rivage

(1) Costantinople ancienne et moderne, Page 150. Du reste nous n'affirmons rien; car la position du premier de ces deux ports nous paraît, comme nous l'avons dit ailleurs assez problématique.

opposé, vers l'orient, du côté du Cap d'*Iréon* (Féner Baghdjessi) Le dénomination de ce port d'Eutrope provient de l'eunuque de ce nom qui succéda à Ruffin.

Le même Zonaras rapporte que ce lieu fut le théâtre d'une grande catastrophe. «Phocas, dit-il, se prépare à priver de la vie le roi Maurice et commence par tuer les quatre fils de ce Prince qui ne prononce que ces mots: tu est juste, ô Seigneur ! et ton jugement et juste; Maurice fut massacré le dernier » Quelques-uns disent que l'épouse de cette infortuné fut aussi alors la victime de la cruauté du tyran Phocas, mais d'autres prétendent que, sauvée alors par le peuple, elle fut immolée l'an 607 par le tyran. Malgré les traits de cruauté qu'un vient de voir, Phocas a été, au rapport de Nicéphore, un bon prince. C'est qu'il a su feindre, au commencement de son règne. Le portrait qu'en fait Cédrène est bien différent. Du reste, on sait que Phocas mourut de la mort des Tyrans. Ce fut Héraclius qui lui fit couper la tête l'an 610, après lui avoir fait souffrir des tourmens inouis.

Il y a dans ces endroits une fontaine sacrée. (Aghiasma) qui est visitée par plusieurs Grecs, surtout les jours de fête, et qui doit avoir apparteuu à l'Eglise de S. Jean Chrysostôme, ou le tyran Phocas fut couronné le 23 Novembre 602, par le Patriarche Cyriaque: Cet aghiasma porte le nom du Saint sus-indiqué.

On raconte qu'il y avait dans ce golfe (nommé Kalamisdéré à cause des roseaux qui y abondent) une vigne appartenant à une veuve, q'ui un roi ayant voulu dépouiller cette pauvre femme de sa possesion, S' Jean vint au secours de cette dernière et fit tout-à-coup disparaître cette vigne.

Ce golfe est revêtu de la plus riche verdure. Ici le chêne vert et le laurier rivalisent entre eux, là des arbustes fruitiers, tels que les amandiers, les grenadiers, les pêchers, souvent frisés par l'aile folâtre de la fauvette, attirent et charment le regard.

Charmé du spectacle de cette verdure, je m'arrêtai particulièrement à considérer cette multitude de frêles roseaux, que le moindre souffle pliait jusqu'à terre, et qui se ressentaient du poids du plus léger oiseau. Voici, me dis je, voici les symboles d'une multitude d'objets que le monde offre à mes regards. Tant de vastes empires dont les bases paraissent si solides et qui du sein de leur magnificence semblent jeter un défi à la hache des hommes ainsi qu'à la fureur des siècles tant d'empires qui voient sans vieillir s'écouler de nombreuses générations, et qui semblent à l'œil débile des humains fondés, pour ainsi dire, sur l'Eternité, comme le trône où s'assied l'Invisible, ne deviennen-t-ils pas souvent autant de roseaux fragiles sous le glaive d'un conquérant ou sous l'haleine des siècles ? Tant de sceptres formidables dont l'éclat se reflète sur les confins de la terre, et qui voyent se plier devant eux les masses compactes de nations sans nombre, ne se changent-ils pas souvent en roseaux débiles sous le souffle d'une révolution dévorante ? Ces plans qui disposent du sort de tant de peuples et que les têtes qui les couvent croient étayés sur des bases inébranlables, que sont-ils souvent si non des roseaux que la moindre secousse fait plier ? Ouvrons les pages de l'histoire, et nous trouverons mille exemples qui nous prouveront avec évidence la caducité de ce qui paraît le plus solide à l'homme. Le trône de ce mortel dont la main était assez large pour presser à la fois tous les sceptres des Rois qui lisaient leurs destinées sur sont front ensanglanté, ce trône orgueilleux qui semblait défier et les convulsions des empires et les secousses terribles des siècles et les foudres du ciel, ce trône qui du haut des airs jetait une ombre qui, se dilatant sans cesse, allait occuper l'étendue entière, n'a-t-il pas fini par se briser comme un roseau sous les mains de ceux-mêmes dont les fronts touchaient respectueusement ses marche-pieds ? Ah ! tout est roseau sur la terre, et les mondes eux-mêmes sont des roseaux débiles sous les doigts du Tout-puissant. (1).

(1) Nous avons attaqué dans une note les ricurs; nous leur

FENER BAGHTSCHESSI

Je partis un jour de Tophané pour faire une course à Fener Baghdjessi. La mer sillonnée en tous sens par des milliers de rames, présentait une surface paisible dont aucun vent n'osait troubler la transparence. De légers nuages blanchâtres se mouvaient mollement dans les espaces où l'on voit souvent courir les sombres orages. Les doux reflets de l'astre du jour se jouaient et semblaient folâtrer sur la face limpide des ondes dont le cristal s'embellissait d'une teinte éblouissante. J'arrivai à Fener Baghjessi, après une demi-heure de voyage. On ne peut aborber ce beau site sans se sentir ému par les souvenirs qu'il réveille. C'est ici, à ce que l'on croit, que se sauva Jo, qui s'élança dans le canal, du lieu où l'on

---

appliquerons ici le passage suivant, qui appartient à la 27e de nos satires:

« D'autres petits esprits qu'un nom fameux, sonore,
Fait tomber à genoux du soir jusqu'à l'aurore,
S'imaginent qu' Horace ou Pindare ou Byron
Ont été façonnés d'un tout autre limon
Aussi si quelque auteur plus grand qu'eux tous peut-être,
Mais dont la renommée apeine vient de naître
Car la gloire souvent dépend, j'en suis certain,
De la position, de *l'or* de l'écrivain ,
Du bon ou triste état des beaux arts, des sciences
Et du goût du public et d'autres circonstances
Leur offre des écrits, des talens, des labeurs,
Encor plus étonnans peut être que les leurs,
Vous les voyez sourire avec niaiserie
Eh bien! leur insolence est mille fois flétrie
Par moi qui foule aux pieds leur pitoyable essaim
Ou l'écrase, en jouant, en sifflant, sous ma main. »

fabriqua ensuite la ville de Byzance. C'est ici, que l'on voyait anciennement surgir le phare (1) célèbre de Junon, connu maintenant sous le nom grec de Fanaraki et sous le nom turc de Fener Baghtschessi. Vis-à-vis du promontoire de Fanaraki s'élève à une legére distance, du sein de ondes un rocher sur le quel on a groupé un certain nombre de pierres; c'est cette roche qui s'appelait jadis le rocher du Junon. C'est sur le sommet de cet amas de pierres, que s'élevait jadis une pierre tétragone dont les côtés portaient une inscription Grecque, pierre qu selon l'auteur de Constantinople ancienne et moderne, à qui nous devons en partie ces détails, était la base de quelque colonne. Ce monument précieux fut enlevé l'an 1816 par quelques antiquaires et transporté en Europe. Je ne puis pas nier que dans ma colère contre ces savans usurpateurs d'antiquités je n'aie exhalé ma bile en invectives. Et si quelque nouveau voyageur avait l'audace de vouloir s'emparer encore de quelques faibles débris des temps passés qui nous restent, je souleverais le pays plutôt que de lui voir emporter sa proie impunément. C'est encore ici qu'était situé jadis un temple de Junon, et que l'Empereur Justinien éleva ensuite un superbe palais d'été dont la porte laissait lire une inscription en grec littéral qu'en pourrait rendre de cette manière.

« Justinien éleva cette maison de plaisance à l'aspect grandiose »

« Et suspendit sur la terre et sur les ondes cet ornement si beau.

Ce même Empereur fit bâtir dans le golfe anciennement nommé le port d'Eutrope et situé tout près de Fener Baghdjessi deux môles dont quelques pierres attestent l'existence. C'est là que ce Prince bâtit aussi une Eglise en l'honneur de la Ste Vierge, deux autres temples (2), ainsi que des portiques

(1) Ce phare, allumé de nuit, éclairait anciennement aux yeux des navigateurs de la Propontide la côte asiastique de cette mer. Il y en avait un autre vis-à vis à Constant.

(2) C'étaient plutôt des chapelles dont l'une était consacrée au prophète Elie et l'autre au S. Martyr Procope. C'est dans cette dernière que fut enterré le S. confesseur Théophane.

des marchés, des bains publics. Basile le Macédoine et plus tard Constantin Porphyrogénète réparèrent ou reconstruisirent tous ces édifices dont il ne reste plus que quelques décombres lugubres.

Il est à Fener Baghdjessi, tout près du rivage, un joli bassin en marbre où l'on voit de temps en temps de beau poissons dorés. C'est là que je m'assis à l'ombre d'un platane superbe dont le tronc vieux, mais solide semble raconter les myriades de générations qu'il a abritées contre les ardeurs du soleil. De belles arméniennes aux formes athlétiques s'occupaient en ce moment, vis-à-vis de moi, sur l'un des bords du bassin précité, à vider paisiblement les tasses de café qu'un Cafedgi Turc venait de leur distribuer. La vue de quelques unes de ces faces rubicondes où l'on lisait, sinon le mot de sentiment ou moins celui de santé, réveilla en moi le souvenir d'un *ghazel* de Hâfiz, dont voici la traduction presque littérale:

« J'ai une belle idole cachée, que je révère dans la maison des plaisirs.

« Ses cheveux et ses joues se présentent à moi sous l'aspect d'un fer qu'on enforcerait dans le feu.

« Je suis amoureux et buveur, et, le verre à la main, j'exhale ma bonne humeur en chansons bruyantes,

« Et tous ces divers emplois, je les dois à cette houri, à cet ange.

« Si tu veux porter des toast dans la société des buveurs,

« J'ai mille remercimens à te faire et les fumées du vin à t'offrir.

« Tu me regardes comme un homme sans tête et sans jugement, grâce à ta beauté !

« Eh bien ! oui, j'ai les cheveux en désordre à cause des soupirs que je pousse pour toi dès l'aurore.

« La flèche de tes yeux trouve un si puissant auxiliaire dans la cotte de mail de tes cheveux,

« Que mon cœur blessé peut à peine soutenir leurs assauts réunis.

« Si une pareille beauté décide qu'elle ne veut pas de compagnon.

« J'embellirai avec la pourpre du sang, mon visage blême. »

Il paraît, me dis-je, que le Poëte (1) persan n'était pas de nature à se laisser intimider par les paroles foudroyantes du Prophètes: il paraît qu'il effaçait de sa mémoire, lorsqu'il écrivait ses chansons bien souvent bachiques, ces passages terribles: « *Elkhamr u umm ul khabaiss*: le vin est le père des abominations, ou celui-ci: *Schurib ul khamr ke abid ul wessenn*: celui qui boit du vin et celui qui adore des idoles, sont la même chose.

A quelque pas de là, dans une certaine distance du bassin, un spectacle d'un tout autre genre attira mes regards; c'était un groupe de Turcs faisant dévotement leurs *namaz* (prières). L'un d'eux surtout se distinguait par sa ferveur et par son air extatique. Peut être voyait-il en ce moment la lumière dont l'Akib, (une des dénominations de Mohammed et qui signifie le dernier, c'est-à-dire, comme l'entendent, le dernier des prophètes) était couvert en naissant et qui embrassa à la fois les deux bouts de la terre; peut-être entendait-il les mots Rahmek-Ullah (Dieu te fasse miséricorde !) que les lèvres du bambin miraculeux prononcérent distinctement, lorsqu'il fit, un instant après sa naissance, un mouvement, levant, en extatique précoce, la tête et les yeux au ciel. Un autre semblait plongé dans une méditation profonde. Qui sait s'il ne rêvait pas en ce moment sur la lumière céleste dont l'Ebul Muminim, (le père des Croyans,) était enveloppé, lumière qu'il faisait

(1) Apropos des poëtes, un sot de qualité dont un journaliste, sot vulgaire, nous a vanté les *rares talens* affirma, même après avoir lu mon ode sur la Divinité, avec une assurance des plus burlesques, que je ne suis pas poëte. Quant à moi, je recule d'effroi devant la dose accablante de niaiserie dont il faut être possesseur pour débiter de pareilles absurdités.

évanouir son ombre lorsqu'il marchait au Soléil, ou sur les deux anges dont les ailes le couvraient toujours, soit dans ses courses, soit dans ses expéditions. Je n'ai pu m'empêcher cependant de sentir un certain respect pour des hommes, qui exerçaient avec tant de recueillement et de dévotion l'un des devoirs les plus sublimes que le Très-haut ait imposé à ses créatures.

Je jetai, en attendant, mes regards surtout ce qui m'environnait; je les laissai errer dans le lointain. Au nord du bassin dont j'ai déjà parlé, je vis quelques beaux arbres balancer mollement leurs cimes attrayantes sous l'haleine débile d'un Zéphyr; à leurs pieds, les sommets blanchâtres de quelques fleurs, ornement agreste d'une pelouse ravissante, ondulaient avec la même grâce, en imitant les flots de la mer au moment où de blancs nuages se dessinent dans leur sein. Plus loin d'autres groupes d'arbres verdoyaient et semblaient rivaliser de beauté avec les permiers, Au nord ouest, je distinguai le cap délicieux nommé Moda bournou, couronné de platanes, de saules, de tilleuls ect. et sans cesse caressé par les flots de l'élement liquide, Au couchant, la bien-aimée du Prophète, l'immense Stamboul, se montrait en partie, comme une vierge éprise d'elle-même qui craindrait de déployer tout à coup tous ses charmes, pour ne pas trop ébleuir les regards qui la contemplent. Au midi, je remarquai quelque beaux jardins ornés d'une longue file de cyprès. Au couchant, le fond bleu des ondes de Marmara est découpé par la délicieuse verdure des îles des Princes.—Je m'éloignai un peu du bassin, et je trouvai, vers le midi, les ruines du *Belvédére* Impérial dont le célèbre Académicien Sestini fait mention dans une de ses lettres. Ce ne sont que des murs ruinés, revêtus, en partie de lierre. Tout près de là, s'élève le fameux phare de Fener Baghdjessi (1) C'est une tour assez élevée, au sommet de laquelle on voit une grosse lampe qu'on allume quelquefois pour la sureté des bâtiments qui naviguent dans la mer de Marmara.

(1) Cet ancien phare a été dernièrement réparé et blanchi.

Dans la partie intérieure de cette tour, près du sommet, j'eus le bonheur de découvrir un morceau de marbre enchassé dans le mur portant une inscription. Mais lorsque je m'approchai pour tâcher de la déchiffrer, je la trouvai tellement maltraitée par le temps que je pus à peine destinguer les lettres suivantes: IUBH.... En revenant sur mes pas, je trouvai dans une barraque habitée par des jardiniers grecs, un énorme viasseau de métal qui existait, à ce que m'assurérent ces hommes, depuis des siècles, près d'un puits situé tout près de là et maintenant comblé. Ils ajoutérent que quelques antiquaires ayant voulu l'enlever de nuit, ils prirent le parti de le transporter, pour le dérober aux recherches de ses savans, dans leur humble habitation. L'un d'eux me dit avec le ton de la plus ferme persuasion qu'on le porta un jour à Constantinople, mais que, dédaignant ce nouveau séjour, il prit un large essor et revint se placer dans son ancienne demeure. Un autre paysan, qui entra à temps pour entendre cette historiette, fit aussitôt dévotement le signe de la croix et murmura quelques prières. On ajouta qu'il y avait quelques lettres dans l'intérieur de cette marmite miraculeuse, mais j'avoue que je n'eus pas le bonheur de les trouver. Il est vrai qu'elle était placée de manière à ne pouvoir pas la remuer, pour l'examiner dans tous les sens. (1)

---

(1) Cette tradition conservée dans ces lieux ajoute un nouveau poids à l'opinion de ceux qui placent ici et non à Kavak Bournoù le *Iraïon Acrotirion.* Etienne de Byzance dit en effet «Le promontoire Herœum situé vis-à-vis de Chalcédoine, appelé Evron, ou Evrion par ceux qui disent y avoir trouvé des marmites et des os qui y étaient enfouis.» Une pareille tradition existe aussi à Maltépé et la proximité de ces caps peut y avoir donné lieu; mais je n'ai rien entendu raconter de pareil à Kavak-Bournoù, qui d'ailleurs n'est pas situé vis-à-vis de Chalcédoine. Une grande autorité qui lutte en notre faveur, est celle du savant Ducange qui place ici l'*Iraïon Acrotirion.*

Avant de m'ebarquer, je jetai par hasard mes regards sur une langue de terre dont l'extremité semble faire orgueilleusement parade des pins et des cyprès qui l'ombragent, et dont les intervalles laissent découvrir à l'œil la tour dont le fanal sert de guide aux vaisseaux qui fendent les ondes azurées de la Propontide.

Je m'éloignai enfin de ce lieu fréquenté, et je dirigeai mes pas vers un endroit solitaire. Là, charmé par les scènes enchanteresses qui s'offraient à moi de tout côté, scènes que la lyre mélodieuse des poëtes fit souvent ressortir avec tant d'éclat, caressé par un vent dont l'haleine mourante glissait sur mon front, enchanté des parfums que mille fleurs naissantes répandaient dans les airs qu'elles embaumaient, je prononçai sans y penser le mot *bonheur.* Alors je tombai dans une profonde méditation. Je repassai dans ma mémoire les opinions des Philosophes sur le bonheur, et presque partout je ne trouvai que des tâtonnemens, des doutes, des incertitudes. Je cherchai le bonheur, sur les trônes, dans les chaumières, dans le tumulte des combats, au sein de la paix, dans l'ame des grands, dans les plaisirs fugitifs et dangereux des voluptueux, dans les entreprises des ambitieux, dans le char pompeux des conquérans, dans le cabinet des savans, dans le temple de la gloire, et partout je n'entendis que de profonds soupirs, que de sourds gémissemens, que de longues lamentations, que des cris de désespoir, que des sanglots, que des plaintes. O bonheur! m'écriai je alors avec impatience, n'es-tu donc qu'un songe creux, qu'une vaine illusion, qu'un fantôme agréable? Si mon œil glisse légérement sur quelques fronts, il s'imagine te rencontrer et semble me dire l'y voilà; mais s'il s'insinue dans le fond des cœurs, il n'y trouve que tristesse, que vide, qu'amertume. Le fleuriste s'imagine te palper en caressant sa tulipe, le logicien en groupant ses argumentations, l'astronome en calculant la distance et la grosseur des étoiles, le médecin en préparant ses potions calmantes,

le conquérant en foulant aux pieds des cadavres, en s'asseyant sur les ruines de quelques cités, ruines entassées par ses mains sanglantes, le tyran en faisant peser sur des milliers de têtes un sceptre d'autant plus chancelant qu'il opprime davantage, le voluptueux en assouvissant ses passions dégoûtantes, mais hélas! au moment même qu'ils s'imaginent t'atteindre, ils n'embrassent qu'une ombre vaine. Ne peut-on donc rencontrer sur la face de la terre la moindre trace de ton pied mystérieux? Oserons-nous blasphémer contre l'Eternel en disant qu'il ne nous a jetés sur la terre que pour y ramper momentanément et nous évanouir à jamais? Devrons nous livrer nos cœurs aux mains désolantes du désespoir? Ah! non, j'ai oublié de te chercher au sein de la vertu, de la bienfaisance. C'est là que je découvre maintenant sinon toi-même en personne, au moins ton image la plus ressemblante, cette image qui fait disparaître les folles illusions dont nous entourent les biens fugitifs d'ici bas, et qui est une pâle, mais véritable avant-courrière de ce bonheur sans mélange que savourent les ames pures dans le céleste séjour.

90. MÉDITATION

MALTEPE.

Un vendredi j'entrai en bateau et voulus cette fois là visiter la montagne et le village de Maltépé. Pendant que nos rames s'enfonçaient profondément dans les ondes azurées de la Propontide, un zéphyr agréable m'apportait les doux parfums des jardins de Cadï-keuiu; c'est ce qui me rappela la chanson ou l'hymne suivante qui est de Sani Efendi,

«Kararem yokder ei dilber
Gorelden sen dil arâi
Dje malin gormek itschun dost
Atschârem djiande yarayi

Seba yeli ki zulfunden
Kokouler gotourur djiané
Viririm yolenc yarin
Semerkand ve bouharayi
Charabi layézaliden
Sonup saki mei haki
Sefassinden oloup ezrek
Niderem djami houmrai
Illahi hazretin haki bou sani
Echréfé rahm it
Chuhoudi aïn ola daïm
Gorem ol bedr olan ayi.

« Depuis que je t'ai vu, ô ! toi, ornement du cœur,
Je ne connais plus le repos.
Pour voir, ô ! mon ami, ton visage
J'ouvre la plaie de mon cœur,
Pour le doux Zéphyr qui m'apporte
Les parfums suaves de tes cheveux
Je consacrerais volontiers à mon ami
L'habitant de Samarcand et celui de Bouhara.
L'échanson m'ayant versé du vin immortel
Et m'étant enivré de cette boisson du rable,
Queferai-je de ce verre rempli de vin commun?
Oh! Dieu! daigne enoblir ton serviteur Sani !
Qu'il soit toujours présent à tes regards !
Ah ! que je voie cette lune qui est dans son plein !

La première chose qui me frappa en gravissant ce mont intéressant, ce fut le souvenir du manifeste que le Sultan Selim I expédia de son camp qui s'y trouvait l'an 1514 au Schah Ismaïl Érdebeli. Cette lettre écrite en persan de la main même du savant Empèreur, est trop curieuse pour ne pas en citer quelques fragmens. N'ayant pas l'original en main, nous nous servirons ici de la traduction de Mr. le Chevalier d'Ohsson.

Lettre de Sélim I au Schah Ismaïl.

« K'Etre suprême, qui est l'arbitre souverain de la desti-

née des hommes et la source de toute docrtine et de toute science, dit dans la Ste. Ecriture que le vrai culte divin est dans la seul religion Musulmane et que celui qui se soumet à toute autre croyance, loin d'être exaucé et sauvé, sera au contraire du nombre des réprouvés au grand jour des jugemens. Il dit, encore, ce Dieu de vérité, que ses conseils et ses décrets sont immuables, que toutes les actions des hommes doivent se rapporter à lui, et que celui qui se détourne de la vraie voie, sera condamné au feu de l'enfer et aux tourmens éternels. Mettez nous, Seigneur, au nombre des vrais croyans qui marchent dans la voie du salut et qui s'écartent soigneusement de celle de l'infidélité et de la perdition; que les bénédictions les plus pures et les plus saintes soient sur Mohammed-ul Moustapha, le prince des deux mondes, le coryphée des prophètes, ainsi que sur toute sa postérité et sur tous ses disciples. . . . .

Mais, Emir Ismaïl, une pareille félicité, (la prospérité dans ce monde et l'aquisition de la gloire dans l'autre), ne sera jamais ton partage, parce que tu as détourné ta face de la sainteté des lois divines, parce que tu es sorti de la voie du Salut et des dix commandemens, parce que tu as altéré la pureté des dogmes Musulmans, deshonoré, avili, détruit le vrai culte de Dieu et usurpé les domaines de l'orient par des voies injustes et tyranniques, parce que sorti de la poussière, tu t'es élevé par des moyens odieux, à un siège de grandeur et de magnificence.

Animés de l'esprit de ce Fethva conforme au livre sacré qui est le code des préceptes divins, et enflammés du saint désir, (tel que nous l'inspire notre zéle à remplir avec dignité tous les devoirs du trône) d'affermir d'un côté le Musulmanisme, et de l'autre de délivrer de ton joug les peuples, les nations, les faibles créatures qui gémissent sous les poids de ton oppression tyrannique, nous avons résolu de quitter nos ornemens impériaux pour nous revêtir de la cuirasse et de la cotte de mail, de déployer nos drapeaux toujours heureux et

triomphans, de mettre sur pied nos armées invincibles, de tirer nos armes glorieuses du fourreau de notre colère et de notre indignation, et de faire marcher nos troupes dont le sabre ne fait grâce à personne, dont la lance porte des coups mortels et dont la flèche atteint l'ennemi jusque dans la constellation du sagittaire. En conséquence de cette résolution noble et ferme, nous sommes entrés en campagne, nous avons déjà traversé le canal de Constantinople, et marchant sous le ailes de la protection et de l'assistance du Très-haut, nous espérons aller bientôt t'abattre le bras de méchanceté et de tyrannie; t'ôter de la tête ces fumées du grandeur et d'héroisme qui te causent d'affreux étourdissemens; délivrer les faibles et les opprimés du joug cruel de ta domination; t'étouffer enfin dans ces mêmes tourbillons de flammes et de fumée que vomissent de toutes parts les incendies de tes projets pervers et séditieux, vérifiant par là sur ta personne le proverbe qui dit : « Celui qui séme des épines ne peut moissonner que des affictions et des amertumes. » (1)

Cependant pour nous conformer à l'esprit de la loi de notre St. Prophéte, nous voulons, avant que d'en venir aux armes, te présenter, au lieu du sabre, le sacré Couraan, et t'exhorter ainsi à embrasser la foi orthodoxe; c'est pourquoi nous t'écrivons la présente lettre Impériale.

Mais si, pour ton malheur, tu persistes dans ton égarement et qu'enivré de l'idée de ta grandeur de ta puissance, de ta folle bravoure, tu t'obstines dans ta conduite aveugle, inique et perverse, tu verras bientôt ces vastes plaines qui sont dans ta main de tyrannie et d'usurpation, toutes garnies de nos tentes et de nos brillantes enseignes et toutes convertes de nos armées victorieuses. Ce sera là que s'exerceront la valeur et l'intrépidité et que s'accompliront les décrets arrêtés dans le conseil secret du Très-haut, qui est le Dieu des armées et le souverain juge des actions humaines. Au reste salut à qui suit la voie du Salut. »

(1) Men zereal ihann hassed il mihann.

Le schah Ismaïl répondit au Sultan avec la même arrogance.

Ce fut la première guerre qui eut lieu entre les Othomans Sunnys et les Persans Schiys. Elle tourna tout-à fait à l'avantage des premiers.

Maltépé (sommet des richesses ou biens) s'appelait anciennement rivages de Bryas. C'est ici que s'élevait jadis un palais (1) d'été connu sous le nom de Bryas, bâti par Tibère et rebâti par Théophile et une Eglise dite du Satyre, a cause d'un temple payen du même nom qui existait dans cet endroit. Cette Eglise a été fondée par le Patriarche Ignace.

Le nom turc qu'on vient de voir provient d'un vase de terre, (ou marmite) plein d'or qu'on soutient avoir été trouvé dans ces environs.

Je ne vis rien de remarquable dans le village de Maltépé excepté les restes d'un ancienne église. La plus grande partie en est encore debout. J'observai sur les murs intérieurs quelques images saintes dessinées grossiérement sur les murailles même. Je trouvai en outre dans l'intérieur quelques fragmen de marbre assez bien conserves, et entre autres, un grand morceau qui sert maintenant de Ste. Table et qui porte une inscription dont voici le commencement:

« ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΟΙΚΟΝΟΜΟΣ ΧΑΛΚΗΔΟΝΩΝ. »

L'excessive chaleur que je sentis (car le soleil, qui ne trouvait pas de barrière, dardait ses rayons sur ma tête), ainsi que le peu de temps qui me restait pour faire mes observations m'empêchèrent de lire le reste. Il y a, en outre, un morceau de marbre avec une croix. Hors de la porte, je remarquai un fragment considérable de porphyre. Cette Eglise, où l'on n'officie qu'une fois par an, s'appelle maintenant O Sotir

(1) Le nom de Bryas provient, dit-on, d'une prophétie selon laquelle le dernier Empereur de Byzance à son départ de ce lieu pour Jérusalem, entendrait les cris et le bruit de la ville gémissante. Bryas signifie ici qui se lamente.

(le Sauveur). On pourrait supposer que ce soient là les restes de l'Eglise du Satyre dont j'ai déjà fait mention, si l'on n'avait pas quelques motifs pour croire le contraire. (1)

Des rêveurs racontent qu'il y a près de ce village une caverne habitée par des esprits. Quelqu'un qui y séjournait vit un jour s'élancer un serpent; qu'il voulut tuer, mais le reptile disparut soudain. Ce second jour, il lui apparut sous la forme d'un monstre ayant le visage d'une jeune fille et la queue d'un serpent et lui demanda la raison pour laquelle il voulut le tuer le jour précédent. Alors notre homme, frappé de terreur tomba malade et resta six mois au lit. On ajoute qu'il y a, à une certaine distance de là, un puits; qu'on y descendit un jour un bouc qui, ayant trouvé une voie souterraine, s'echappa par l'ouverture de cette même caverne.

Tout en parcourant ces lieux faits pour plaire au goût le plus difficile, je rêvai sur le vase plein d'or qu'on prétend avoir été déterré dans ces environs, ainsi que sur le nom turc que j'ai déjà expliqué. C'est ce qui me donna occasion de méditer sur la soif de l'or, source funeste de tant de crimes et de forfaits. Cette passion dévorante qui n'engendre que de cruels soucis qui rongent éternellement le sein infortuné où elle se glise, n'est-elle pas le souffle qui pousse sur des gouffres perfides la barque de l'homme? C'est en vain que les yeux des humains ne s'arrêtent que sur des débris, suite inévitable de tant de naufrages; c'est en vain que des fantômes aussi hideux que

(1) On sait en effet que l'Empereur Théophile se servit des ruines de l'Eglise et du couvent en question pour la construction du palais sus énoncé. Cette ancienne Eglise a été consacrée par son fondateur à St. Michel qui y était honoré sous le nom d'*Anatellondos* (Levant) C'est ici que l'Empereur Nicéphore trouva, en chassant aux cerfs une ancienne statue avec l'inscription suivante: Autel de Michel *Anatellon*, Commandant des armées célestes érigé par le St, Apôtre Andrés (Siméon Logothète.)

celui qui étala ses membres formidables devant les regards de Gama et de ses compagnons s'élèvent devant eux et leur prédisent d'une voix tonante tous les malheurs prêts à fondre sur leurs têtes s'ils persistent dans leurs projets souvent coupables. Fascinés par les attraits de l'or, ils jettent étourdiment un voile ténébreux sur tout ce qui pourrait les détourner de leurs projets et ne pensent qu'à grossir leurs trésors. Les uns maudissent la faux de la mort qui semble oublier, au sein de ses plus cruels ravages, quelque parent déjà vieux dont le trépas doit les rendre posseseurs d'immenses richesses; d'autres ont l'audace de brûler un encens perfide sur les autels du vrai Dieu afin qu'il impose un terme à une carrière trop lente à leur gré, d'autres encore plus pervers saisissent, pour ainsi dire, des mains de la mort son instrument éternellement acéré, et moissonnent sans pitié les malheureux dont l'existence les privent d'un prétendu bonheur qu'ils s'imaginent assis sur des tas monstrueux d'or. J'en vois aussi qui, sans en venir à ces excès, ne faissent pas de s'attacher aux richesses par des fils qui acquerent chaque jour de la consistance. J'en aperçois aussi qui fendent les ondes orgueilleuses de l'Océan pour aller chercher dans un nouveau monde des richesses que l'ancien ne peut pas leur fournir. Insensés! que feront-ils de ces biens caducs, lorsque le trépas touchera de ses doigts livides leurs fronts que leur passion insatiable a couverts de rides prématurées! Qu'ils paraissent petits, qu'ils paraissent méprisables les biens de la terre à l'œil devant lequel la main décharnée de la mort entr'ouvre, même de loin, le rideau qui voilait naguère l'épouvantable éternité! (1)

(1) Parmi les pitoyables sophistes qui, prêtant à l'Eternel un plan aussi mesquin que ceux qu'on voit éclore de leurs cerveaux malades, soutiennent qu'il a jeté l'homme sur la terre sans aucun but, ou tout au plus dans celui de lui faire passer quelque jours orageux sur le globe sublunaire et de le faire rentrer aussitôt après dans les néant, il y en

91 MÉDITATION

KARTALIMI

Un jour je m'embarquai à Prinkipos avec quelques compagnons sur un bateau à deux paires de rames et j'allai visi-

a qui renoncent à leurs erreurs, mais il en est aussi qui ne veulent pas en démordre. C'est à ces derniers, ainsi qu'à certains poëtes aussi bornés qu'opiniâtres qu'on peut appliquer ces vers de notre satire 31e.

Quand la lune décroît le Koutoucta vieillit ;
Mais ce dieu des Kalmouks, nous dit-on, rajeunit
Quand l'astre au front changeant renaît, se renouvelle
. . . .
Si la lune influait un peu plus puissamment
Sur les tristes cerveaux de l'essaim bourdonnant
Des sophistes piteux que, plus stupide encore
Que les pauvres Kalmouks, un club de sots adore!
Absurdes raisonneurs alors qu'elle décroît,
S'ils rêvaient un peu moins chaque fois que l'on voit
Paraître son croissant à la voûte azurée,
Nous mépriserions moins cette foule égarée;
Mais malheureusement ces phases de Phébé
Influencent fort peu Marisson, Alibé
Ou tout autre sophiste extravagant sans cesse.
Si cet astre à la course errante, enchanteresse
Avait quelque pouvoir sur le crâne d'Eudor
Qui, chétif et rampant, voudrait prendre l'essor
Jus qu'aux lieux d'où la foudre avec éclat s'élance,
Si l'on voyait du moins décroître sa démence
A l'apparition de son disque naissant,
Le rire à son aspect serait bien moins fréquent,
Mais hélas! sa folie a plutôt pour emblême
L'astre au front immobile et tous les jours le même,
Et c'est ce *statu quo* qui fait naître et produit
Celui du ris bruyant qui toujours le poursuit. »

ter le village de Kartalimi situé entre Maltépé et Pantichion. Ce village, qui n'est proprement qu'un amas de vieilles maisons, ne laisse pourtant pas d'être fort attachant, soit par la salubrité de l'air qu'on y respire, soit par la fertilité du terrain qui l'avoisine, soit enfin par les souvenirs qu'il réveille. Il commence au bord de la mer et s'étend sur les flancs de quelques collines. Les maisons sont entrecoupées de beaux arbres qui agitent sur elles des branches protectrices. Derrière le village, l'œil glisse avec plaisir sur plusieurs jardins très cultivés. C'est là qu'on trouve de temps en temps des médailles du Bas Empire. La partie du village qui est située sur la mer n'offre pas un moindre intérêt. Vis-à-vis, on voit dans le lointain une chaîne de montagnes derrière lesquelles s'élance le sourcilleux Olympe, portant sur sa tête orgueilleuse des traces indélébiles du pied glacé des hivers. Je ne pouvais me lasser de suivre de l'œil la surface azurée de la Propontide rarement altérée par le passage de quelques bateaux ou de quelques *sakolèves*.

Je trouvai dans le village deux fragmens de marbre servant d'auge et un autre portant une grande croix. Entre ce village et celui de Maltépé s'élève une montagne nommée Drakos, immense épouvantail des pauvres habitans du village voisin. On prétend qu'il y a une porte souterraine qui conduit à une caverne renfermant un trésor, mais personne n'ose y entrer. On prétend aussi qu'un homme riche ayant voulu faire creuser cet endroit, une abeille terrible sortit soudain du souterrain mystérieux et étendit raide morts les travailleurs infortunés. *Qui vult credere credat.* Quant à moi, je ne vis que d'immenses pierres groupées çà et là, et plus loin, vers le nord, les restes d'un mur ancien. Ce village n'est habité que par des Grecs dont les femmes se distinguent par un accoutrement qui contraste avec l'élégance et avec le luxe des habitans des îles. C'est au *panaghiri* (réunion) qui a lieu à l'île de Prinkipos au monastère de St George à la fête du Saint, qu'on peut jouir à son aise

de ce contraste agréable. Les habitans des autres îles et ceux des villages maritimes de la Propontide s'y rassemblent de tous côtés, et, après avoir adoré le Saint, se livrent pendant trois jours consécutifs à des amusemens innocens. De superbes vignes dont le raisin peut rivaliser avec le fameux *Tchiaouchè usumi* de Scutari s'étendent derrière le village de Hartalimi que les Byzantins appelaient Karta-limin. (1)

Est-il étonnant que cette nature riante, que ces plages délicieuses, aient inspiré tant de poëtes qui sont l'orgueil de l'orient? Cette réflexion m'en fit faire quelques autres sur la poësie des arabes, des persans et des turcs. Le nombre des premiers est si prodigieux qu'il y a près de trente auteurs qui ont écrit leurs vies et qui ont parlé de leurs ouvrages. (2) L'Abbé J. B. Toderini dit dans son savant ouvrage intitulé: *Litteratura Turchescha* que la verve poëtique illustra plusieurs emmes arabes, poëtesses sur lesquelles Hassan Ben Tharkan composa un livre. Un autre auteur nommé Abulfarage el Thalgi écrivit aussi un ouvrage sur les poëtesses Arabes. Enfin la nation arabe ne manque ni de Saphos, ni de Corinnes.

Les Persans se glorifient de leur Seich, de leur Ferdoussi, de leur Hafiz, de leur Sadi, de leur Emmar, de leur Dekiki et de mille autres. (3) Revizky dans son ouvrage intitulé Traité de tactique, préface du traducteur, et Jones dans son œuvre de Poëseos Asiaticæ, louent également la poësie turque. On classe parmi les plus célèbres poëtes de cette nation Baki Efendi, Nefi, Mesihi, Kasim et Misri (4) Le même Toderini rapporte un quatrain d'Ebn Calanis al Eskanderi traduit par le célèbre Herbelot.

Mais pour ne pas rapporter ici des morceaux qu'on peut trouver facilement dans d'autres auteurs, nous donnerons une

(1) Théophane.

(2) Comme je l'ai déjà dit dans le cours de cet ouvrage.

(3) Voyez l'Anthologia Persica, Vindebonæ 1778,

(4) Voir la letteratura Turchesca, Chapitre XV, tom. I

traduction d'un Mesnevi (ode) turc imité de l'arabe, qui fut composé à l'occasion de la mort du fameux Tamerlan (Timourlenk) Cette pièce, qui a été traduite de l'Arabe par G. Jones, nous a paru pleine de verve, de force et de moralité, mais il faut avouer que le terrible tableau qu'on y trace de Tamerlan est, grâce à l'imitateur Othoman, trop chargé et peu fidèle. La voici :

«Ce globe pervers tourne semblable à une roue d'eau, et son mouvement incessant entraîne tantôt la joie, tantôt le chagrin Est-il un seul instant favorable à vos désirs? mille fois il vous sera contraire. Regarde ce mortel aujourd'hui si fier de sa grandeur demain il gîra dans la tombe. Hélas! combien d'hommes semblables par leur éclat au disque de la lune, ou au front du soleil, combien d'hommes épris d'eux mêmes, pleins de belles qualités, tout en se délectant à l'aspect de leurs grâces et de leurs biens, tout en brillant sur la scène du monde par leur grandeur et leurs emplois, tels que le soleil s'éclipsent, ou disparaissent. (1) Voyez ces Souverains si puissans, ces juges des humains, ces conquérans qui posent un pied superbe sur la face de la terre soumise à leur joug, ils veulent imposer aux autres des lois civiles et religieuses, obéissans à la voix des sens et de la concupiscence, ils ne cessent de courir après le fantôme des grandeurs et des dignités, portés à la violence et à l'outrage, et lâchant la bride à leurs penchans, ils ne parlent que de morts, d'esclavages, de ruines. Ils oublient les ordres du Très-haut, et se laissent guider par l'esprit infernal. Semblables à des lions dévorans ou à des serpens vénéneux, ils s'obstinent à nuire à la terre, et se laissent tromper par les suggestions du démon qui se moque d'eux et qui sourit d'alégresse en les voyant chargés de ses chaînes. Des songes éphémères leur paraissent des réalités; ils oublient que les temps sont fugitifs, Ils s'imaginent que le monde leur sera toujours favorable, et ils se laissent ber-

(1) On trouve ce Mesnevi dans l'histoire arabe de Tamerlan par Ahmed Abdullah Ibn Arabchah.

cer par le fol espoir que leur puissance sera éternelle. Ils confondent la résignation avec la violence, et croient que les lois du destin ne peuvent que leur être favorables. Leurs mains cruelles se teignent du sang des jeunes gens et des vieillards. Que de grands et de petits deviennent les victimes de leurs fureurs! Obligeant le monde à s'enfoncer, pour ainsi dire, dans les ténèbres, ils ne sont jamais las de s'entre-détruire. Ces êtres méchans et pervers ont ruiné des familles sans nombre. Sont-ils un moment portés pour la paix? ils ne tardent pas à resaisir le glaive homicide. Les noms de conquérans qu'ils ambitionnent volent de bouche en bouche. Ils imposent des tributs aux sept climats, et, assis sans crainte sur leurs trônes éclatans, ils veulent commander à toute la terre. Hélas! le monde est semblable à une vieille pleine d'artifice; il met en jeu quelqu'une de ses ruses lorsqu'on s'y attend le moins. Voit-il quelqu'un dont la splendeur rivalise avec celle du soleil? il lui donne une secousse, et celui qui était assis sur un siége royal est soudain précipité dans les entrailles de la terre. L'exemple de Tamerlan ne vous suffit-il pas? Cet homme à l'aspect horrible, cet homme estropié, boiteux, vomit des flammes sur la face de la terre et la changea en ruines. Que d'hommes libres il chargea de chaînes! que de grands il livra à la mort! que de nations qu'il détruisit! que de rois il rendit esclaves! Devenu grand, et étendant au loin sa violence, il agita sa verge despotique sur des milliers de têtes. Marchant sur les traces de Genguiz, que de sceptres et de houlettes il nivela! Le vin, l'adultère, étaient à ses yeux des choses indifférentes. Il ne se faisait pas scrupule de rompre des traités et de délier ses vœux. Il se baigna dans le sang des Musulmans, et réduisit en poudre leurs possessions. Il écrasa les rois de la terre et de la mer et parcourut en conquérant les deux bouts de la terre. Dans l'intention d'éteindre la lumière de Très-haut, de fouler aux pieds les sectateurs de l'Islamisme, il rassembla une tourbe de malfaiteurs, de pervers, d'oppresseurs, de chiens enragés, et les

lança ensuite contre les nations éplorées. Ils jetérent la désolation et le désespoir dans les cœurs des mortels Fléaux de la posterité du Prophète, ils firent mille violences aux sectateurs de sa religion divine. Pleins de mépris pour les sciences et pour les savans, ils opprimérent tout le globe terrestre. Mais sa méchanceté et sa grandeur arrivés à leur comble, le soleil de sa puissance évanoui, il but la coupe empoisonnée que lui versa le destin, et s'ensevelit à jamais dans la terre. Sa couronne éblouissante tomba de sa tête, et une pierre brute fut son oreiller de soie. C'est alors qu'il poussa des soupirs et qu'il exhala son désespoir en plaintes inutiles. C'est alors qu'il fut désabusé sur les fumées de sa gloire. Ses biens immenses, ses royaumes, furent en proie à la désolation, et ses amis et ses enfans ne purent lui offrir aucun secours. Courbé sous le poids de ses forfaits et de ses iniquités, il ne put trouver aucune assistance au sein de ses peuples et de ses sujets. Ah! puisqu'il en est ainsi, dépouillez vous, mes frères, de tout orgueil; jetez un regard de pitié sur les biens et les possessions d'ici bas! La maison de ce monde est une hôtellerie; vouloir s'y établir, c'est une idée vaine et déplacée. O grand Dieu! que ta grâce soit notre guide! qu'elle nous conduise dans la voie du salut! Répands sur nous les flots de ta miséricorde! A qui accorderas-tu ta clémence, si ce n'est aux pécheurs? C'est vers toi, Dieu de miséricorde, que nous tournous sans cesse nos mains suppliantes. Aujourd'hui, ou demain le seuil de ta porte sacrée sera notre azyle. Réserve à tous les pécheurs sans dinstinction ta clémence, pour le jour du jugement! » Cette hymne me fit faire de longues méditations sur le néant de la grandeur. (1)

(1) Nous avons parlé dans une note des *critiques* que nous qualifierons de dédaigneux. Ont-ils entre leurs mains une pièce dont l'auteur les écraserait tous tant qu'ils sont s'il daignait s'abaisser jusqu'à leur répondre? ils déclarent que rien de semblable ne sortira de leur plume et, comme nous l'avons déjà dit dans notre Critique des Critiques à

92 MÉDITATION

PANTICHION

Je me dirigeai certain jour vers le village intéressant de Pantichion, en jetant un coup d'œil sur les richesses des Orientaux en fait d'histoire. La manière dont les auteurs Musulmans écrivent l'histoire prête généralement le flanc à la critique. J'ai insinué plus d'une fois dans cet ouvrage qu'il se-

---

l'occasion d'un plagiaire, ils n'ont pas besoin de jurer pour être crus. Nous nous garderons bien de donner des éloges à leur sagacité, à leur bon sens, à leur *criterium*, d'autant plus que nous imiterions par là un poëte insolent qui a eu l'audace de faire un pompeux éloge de la *blonde chevelure d'une reine chauve*. « Créton n'est pas poëte, c'est un prétendu poëte! s'écrie *Adissot*, nom dont il faudrait retrancher les deux premières syllabes pour l'adapter au pauvre sire qui en est porteur. — Eh! comment le savez-vous? — Eudore et Courson me l'ont dit; d'ailleurs j'ai lu sans les comprendre, plusieurs de ses vers. — Mais Eudore, que je connais très bien, n'a pas même vu l'enveloppe des œuvres de Créton; c'est sur l'autorité fort suspecte de Crévier qu'il a osé tenir ce propos. Quant à Courson, il a contribué autant que vous à l'invention de la poudre. Vous n'avez pas compris, dites-vous, les vers de Créton; eh bien ! je suis presque porté à tirer de ce fait une conséquence diamétralement opposée à la vôtre: je soutiens que si Créton était à votre portée, ou il ne serait pas poëte, ou il serait du nombre de ces versificateurs dont les vers figurent tous les jours dans les journaux. » Vous riez, lecteurs aux dépens d'Adissot si sottement dédaigneux; prenez garde qu'on n'applique à quelqu'un de vous ces mots latins: *tu es ille vir*. »

rait ridicule de vouloir juger des œuvres des Orientaux d'après les règles de nos rhétoriques. Quoi de plus burlesque en effet que de voir un pédant resaisir à la hâte la balance où il venait de peser les chef d'œuvres du classique Racine et y placer les poëmes de l'ultra romantique Galib Dédé, ce poëte qui, en fait d'inventions extraordinaires, de figures originales et de hardie métaphore a vaincu au dire d'un savant, Lucain, Lycophron, Gongora, Marini, Achillini, Bréboeuf et la moderne école allemande, anglaise et française. Cependant personne ne pourra me persuader que ce qui est réellement absurde en français ou en anglais, ne l'est pas également en Arabe et en chinois, que ce qui choque la raison en Italien cesse de clocher en Turc Chaque nation a son génie particulier, chaque littérature son propre coloris, mais il est dans la nature des règles invariables que personne ne saurait fouler aux pieds sans tomber dans des absurdités révoltantes. Après ces réflexions susceptibles de longs développemens, personne, je l'espère, ne trouvera pas étrange que j'adresse deux graves reproches aux historiens orientaux: le prèmier, c'est de dénaturer généralement les faits de manière à écrire bien souvent au lieu d'histoire, des romans plus ou moins attachans, plus ou moins ampoulés; le second, c'est de vouloir absolument poëtiser l'histoire. Je me hâte cependant d'ajouter ici qu'on rencontre de nombreuses exceptions chez les Historiens de ces nations; mais cela n'empêche pas que la plupart ne méritent nos reproches.

Je me contenterai de nommer ici quelques unes des innombrables histoires que ces nations possèdent, pour donner une faible idée de leurs richesses en ce genre. Il y a plusieurs histoires Ottomanes intitulées Tarikh ul othman. La première, qui se distingue par son élégance, a été écrite en persan par Mevla Edris Ben Hossameddin El Bedlissi. Elle traite des Sultans Othomans depuis la fondation de leur monarchie, jusqu'au règne de Beyazid II. Elle est aussi connue sous le nom de Hescht Behischt. Un autre tarikh ul Othman très-ancien a été

composé en turc par le Dervich Ahmet Ben Jahià, Ben Suléiman Ben Aschik Pacha. Nous nous contenterons d'en nommer un troisième intitulé Tarikh ul Othman mandhoum. Il a été composé en vers turc par El Hadi.

Le Tarikh Elomam est une histoire générale des peuples, composée par le nommé Hamzah Ben Hossain el Esfat hani.

L'histoire du fameux Timour lenk a éte écrite par divers auteurs, mais celui qui s'est la plus étendu sur cette ample matière, est Scherefeddin Ali Iezdi. Son ouvrage écrit en persan porte le titre de Zhafer Nameh. Il a été traduit en langue turque par Hafedheddin Mohammed Ben Ahmed El Adgéml. Un autre histoire très-connue de Timour a été écrite en Arabe par Ahmed Ben Mohammed, autrement nommé Ebn Arabschah et Hanbali. Elle porte le tître de *Adgaib el macdour fi Khaouaib Timour*. Un profond orientaliste qui vante l'élégance de cette œuvre qui roule sur la vie de Tamerlan remarque qu'elle est *très emportée contre ce conquérant*. J observerai aussi, en passant, que ce conquérant a eu, comme Napoléon, beaucoup de panégyriste et beaucoup de détracteurs. Parmi ces derniers, il faut compter les Turcs qui ne lui pardonnent pas d'avoir fait entrer le célèbre Beyazid le foudre dans une cage réelle ou imaginaire.

Ils possèdent aussi plusieurs histoires de la ville de Jérusalem, *Tarikh El Cods*, mais il serait trop long de les faire paraître ici. Je nomme ailleurs quelques historiens modernes. Je m'arrêterai ici, car ce sujet fécond me ménerait trop loin.

Plein de ces souvenirs, j arrivai au village de Pantichion, dont il est quelquefois question dans les Historiens de Byzance. Il faut bien se garder de confondre ce Pantichion avec le rivage de ce nom situé près du Promontoire nommé Korakion ou bien entre le Cap de Korakion et le temple de Jupiter. De Chalcédoine jusqu'au Pantichion on compte M P. X V (1)

Ceux qui furent chargés par l'Empereur Valens de porter

(1) Antonius pius apud Gyllium

de la Cilésie à Constantinople la tête de St. Jean Baptiste ne purent, arrivés au Pantichion de Chalcédoine, continuer leur voyage (1). Il est possible que ce village soit le Pélican des croisés (2)

L'illustre Bélisaire envers qui Justinien ne s'est pas toujours comporté en *Grand Roi*, possédait ici un palais où il coula quelques jours tranquilles. Il avait aussi une maison de campagne située non loin du Pantichion de la Propontide et nommée *Rufinianè*

A une légère distance du Pantichion est située une vaste place d'armes des Turcs qui s'appelle Sultan tschairi (la prairie du Sultan)

Pantichion, nommé vulgairement Pandiki, n'offre aux regards du voyageur qu'un petit nombre de maisons. Il est situé en partie sur le bord de la mer. Derrière ce village s'étendent des vignes et des jardins. Vis-à-vis, on voit sur la face des mers deux îles désertes dont la plus voisine s'appelle Pierre et Paul. Il y existe ancore, d'après ce qu'on m'a dit, des ruines d'un château bâti par Bélisaire. L'autre porte le nom de St. André. Je trouvai à l'une des extrémités du village quelques murs ruinés qui sont les restes des murailles qui ceignaient l'ancien village. Là, près d'une ouverture qui sert de passage, je remarquai deux énormes morceaux de marbre qui sont des fûts d'anciennes colonnes. On y conserve la tradition du séjour de Bélisaire dans ce village. Une bonne vieille à qui j'adressai quelques demandes, me dit qu'on donne à cet endroit le nom de *Pandichi* du verbe pandicho (j'attends), à cause d'un ancien Roi qu'on y attendit. La bonne femme, malgré ses vingts lustres complets, ignorait la véritable dénomination du village qui est *Pantichion* (tout entouré de murs.)

Dans son ouvrage intitulé Lettres sur la Perse et la Turqui d'Asie, Mr. J. M. Tangoigne nous apprend que Pentik

---

(1) Sozomène

(2) Jos Hammer.

Pantichion est l'ancienne Panticapée. Jusqu'à présent je croyais avec tout le monde que Panticapée était une ville de la Chersonnèse Taurique sur le Bosphore Cimmérien, qu'elle était le Kertsch moderne. J'ai bien des remercimens à faire à Mr. J.Tancoigne pour m'avoir tiré d'erreur.

Je ne pus parcourir ce site agréable sans penser à l'illustre général Bélisaire qui y avait, comme on a vu plus haut, des possessions, et qui, selon le célèbre Procope (1), y coulait des jours tranquilles après les guerres d'Afrique. Ce grand Capitaine qui fut pendant si longtemps l'épée et le bouclier de Constantinople, sembla m'apparaître sur les débris mutilés de ses Palais anéantis. Je le suivis en Afrique, et je le vis lancer l'effroi au sein de Cartage dont il s'empara. Je le vis jetant des chaînes à Gilimer, usurpateur de la couronne chancelante des Vandales. Je le suivis en Italie et je vis fléchir tour à tour devant lui Catane, Syracuse, Palerme etc; je fus témoin de son entrée à Rome. Enfin, je me rappelai un à un les exploits de ce héros qui entoura, pendant plusieurs années, le trône de Justinien de splendeurs éblouissantes. Je portai ensuite mes regards plus loin; je m'enfonçai dans les tombes de quelques illustres impies,et j'interrogeai les ombres des Achaz, de Jéroboam, des Mezence, des Diagoras, des Voltaire. Je passai en revue tant ceux qui *semblent à leur gré gouverner le tonnerre*, que ceux dont les doctrines perverses sont peut-être encore plus nuisibles aux générations que le glaive ensanglanté de ces monstres couronnés. Je fis une comparaison rapide de ces mortels abhorrés avec les princes dont la main paternelle ne se lasse jamais de répandre des bienfaits aux nations qui s'enseveliraient sous les ruines fumantes de leurs

(1) Cet historien, natif de Césarée, vécut et fleurit sous le règne de l'Empereur Justinien. Secrétaire de Bélisaire, il fut ensuite revêtu de plus brillans emplois. Il nous reste de lui deux livres de la guerre des Perses, deux autres de la guerre des Vandales et quatre de celle des Goths.

trônes, plutôt que de laisser des mains rapaces se disputer ces débris fracassés. Je les assimilai à ces hommes vertueux dont le zèle voudrait faire évanouir tous les vices de dessus la face de la terre qu'ils souillent, et ce parallèle me fit gémir sur les égaremens des premiers. Alors me tournant vers l'Etre dont la durée ne se mesure ni par les années ni par les siècles, je m'écriai: pourquoi donc, grand Dieu, ne brisez-vous pas ces verges impitoyables qui s'acharnent sans cesse sur des millions de têtes? Pourquoi n'ordonnez-vous pas à la mort d'étendre son ombre terrible sur ces fronts qui jettent l'épouvante et l'horreur au sein des nations plaintives? Pourquoi ne fracassez-vous pas ces chênes orgueilleux qui ne veulent être arrosés que de sang et qui ne veulent ombrager que des cadavres? Un chêne, un roseau, un monde, n'ont-ils pas le même poids sous votre main? N'est-ce pas vous dont un souffle dissiperait tous les mondes, comme des vapeurs légères et sans consistance? N'est-ce pas vous qui avez donné au lion sa serre, aux poissons leurs nageoires, à l'aigle son audace et son œil pénétrant, aux fleurs leurs nuances enchanteresses, aux fruits leur saveur, au coursier sa superbe crinière, à l'océan ses murmures sonores et sa sauvage sublimité? Ah! si dans votre courroux, vous jetiez derrière vous un monde, il se dessécherait soudain comme un lichen parasite. Mais que dis-je? est-ce à moi, atôme d'un jour, à vouloir pénétrer les nuages sublimes dont la Divinité aime à s'environner? Adorons l'Eternel; mais ne cherchons pas à le comprendre! (1)

---

(1) Nos faiseurs de cosmogonies et, en général, nos philosophistes sagaces ne sont pas tout à fait de cette opinion; mais la citation suivante, qui est tirée de notre 33e Satire, leur prouvera jusqu'à quel point nous méprisons leurs piteuses cosmogonies et leurs autres absurdités. Ces vers sont adressés à un rêveur Islandais dont la doctrine n'est guère plus insensée que les leurs.

« Je crois que l'animal honni par des confrères

93. MÉDITATION

L'ILE DE TEREVINTHOS (ANDIROVITHOS)

Le jour que j'allai visiter le village de Pantichion si riche en souvenirs antiques, je me dirigeai vers la petite île de Thé. rébinthos (Andirovithos) située entre ce village et l'île de Prin-

---

Qui diffèrent de lui (riez, mes chers lecteurs !)
Par la forme des corps dont ils sont possesseurs,
Par le son de la voix et d'autres bagatelles

. . . .

Je crois que l'animal que hait beaucoup Crément,
Ce sot qui pour cela ne peut certainement
Sans un excès d'audace, un excès d'avanie,
Etre par nul vivant taxé de philautie,
Je crois que l'animal que chérit Durisson,
Au risque de s'entendre accuser par Duron
Ou par tel autre sieur qui craint le mot impropre
Ou le mensonge vil d'un risible amour propre,
Et dont le pauvre Edier est le triste avocat,
Libre à chacun de dire avec ou sans éclat
Qu'en lui prêtant l'appui de sa piteuse prose
Il ne fait que défendre, hélas ! sa propre cause;
Je crois que l'animal dont le censeur Durment
Etale en ses écrits le nom assez souvent,
Sans penser que l'on peut sans nulle calomnie
Dire qu'en évitant cette monotonie,
Il aurait dû sans doute y mettre sans façon
Le nom de Courvignet ou bien son propre nom,
Qu'on sous-entend pourtant bien malgré lui, je pense,
Même sans être né sur le sol de la France,
Je crois que l'animal que monte quelquefois
Un prétendu poëte appelé Durocroix

kipos. Tandis que la pale de nos rames soulevait l'écume de ces ondes dont la beauté n'a d'égal que les vagues éclatantes du Bosphore, je jetai par hasard les yeux sur ces deux vers d'un Mesnevi turc que j'avais pris avec moi pour mon délassement:

« Moussafir hanédir bou dari dunyà
Bou hané itschre ikamet fikri bidgeà »

« La maison de ce monde est une hôtellerie,
Vouloir s'y établir est une pensée déplacée. »

Ces deux vers réveillèrent dans mon esprit quelques souvenirs d'autres fragmens d'écrivains orientaux ayant trait à ce vaste sujet. Zamakschari, dans son ouvrage intitulé Babi al abraz (le printemps des justes), ouvrage qui est une antholo-

---

Qui pousse la berlue hélas! jusqu'à le prendre
Pour le Pégase, objet des dédains de Clitandre,
Et qui sous un si lourd et drôle cavalier
Laisse échapper souvent de son large gozier
Des sons presque aussi durs aussi désagréables
Que les vers de ce sieur si plats, si misérables,
Que l'animal criard dans le gros corps du quel
Ne risque pas beaucoup (cela serait cruel)
De passer l'ame hélas ! si massive et profane
De maint philosophiste ou bien de maint brahmane,
Car depuis bien long-temps c'est là son nid chéri,
Que ce triste animal dont la voix ou le cri
Peut être confondu sans une erreur bien grande,
Avec la voix, les cris du gazetier Pisandre
Qui maltraite un auteur dont soit dit en passant,
J'échangerais à peine un ongle seulement
Contre toute la peau de notre personnage,
. . . .
Je crois, je pense enfin que ce pauvre animal,
S'il pouvait vous entendre et saisir bien ou mal
Le sens de vos discours ou de vos hypothèses,
Sourirait de pitié devant tant de fadaises.

gie étendue où l'on trouve des sentences, des historiettes etc. dit à ce sujet:

« Notre but en recherchant le monde est d'obtenir l'une de ces trois choses: les honneurs, les richesses ou les plaisirs, or celui qui se tient loin du monde acquiert de l'honneur; celui qui se contente de ce qu'il possède est riche, et celui qui, plein de mépris pour le monde, s'en occupe le moins qu'il peut, a trouvé son repos. »

On raconte que quelqu'un ayant demandé à une religieux Mahométan quelle est la plus petite chose que Dieu ait créée, celui-ci lui répondit: c'est le monde qui, d'après El Courann, comparé à Dieu, n'a pas plus de poids que l'aile d'un moucheron. Quiconque l'estime et le recherche est encore plus petit et plus léger.

L'auteur ou plutôt le traducteur turc du Mesnevi dont j'ai déjà fait mention consacre, dans cette même pièce, deux autres vers à ce sujet. Les voici:

« Zéni sad chûher dgiazoui dunyà
Ider bir mekr na méémoul peydà. »

« La vieille de ce monde est une femme qui a cent époux
Elle a recours à quelque artifice lorsqu'on s'y attend le moins »

Un autre poëte turc a dit:

«Dunià mal dunià itschun ne guérek bou hirz u az
Dunia tschoghineh né assitschun umr ola az.

«Pourquoi courir avec tant d'avidité après les biens de ce monde?
La vie étant si courte à quoi sert d'amasser tant de richesses?

On connait ce passage du Chapitre Nessa du Courann.

« Uma el haiat el dunià illa métâa al ghourour.»

« La vie de ce monde n'est autre chose que tromperie et vanité. »

Dans sa bibliothèque orientale, Mr. d'Herbelot a traduit un assez long passage du divan de Monteki, poëte turc. Ce morceau n'est pas déplacé ici. Le voici:

« Un homme d'esprit peut-il s'attacher au monde et peut-il être assez ignorant pour employer si inutilement tout le temps de sa vie? Supposons que vous possédiez tout ce que le monde a de plus grand, tout cela ne s'évanouira-t-il pas un jour? Et ce jour fatal ne vous dit-il pas incessamment: la cendre et la poussière est votre seul fond et votre dernière heure ? La tasse ou le creux des yeux de Tagfour, qui est le Roi de la Chine, n'est-elle pas maintenant remplie de terre ? Ce miroir admirable qu'Alexandre avait placé sur le phare d'Alexandrie n'a t-il pas été enfin brisé ? Khaous, ce puissant roi de Perse, n'a-t-il pas échangé son trône contre un cercueil, et les superbes palais des Cosroès et des Césars ne sont-ils pas ensevelis sous leurs ruines ? »

Je citerai pour dernier trait cette phrase sublime du poëte turc Fozouil : « Veux-tu savoir ce qu'est devenu le trône éclatant de Salomon ? interroge les vents et les tempêtes. » On voit assez que les Orientaux ont aussi leurs Massillons et leurs Bossuet.

Arrivé à Térébinthe vulgairement dite Andirovithos, j'examinai les débris d'une ancienne habitation et d'autres édifices qui y existaient anciennement. Ces ruines se trouvent dans la partie occidentale de l'île, tout près de la mer. Elles consistent en murailles bâties du briques et de pierres. Non bien loin de là, vers l'orient, je remarquai les fondemens d'un monastère élevé par Théodose, Patriarche de Constantinople. Saint Jgnace, autre patriarche de Constantinople et Constantin, fils de Romain Lacapéne, furent exilés dans cette île. Ce fut ce même Constantin qui succéda à Jean Zimiscès avec son frère Basile le jeune et régna depuis l'an 975 jusqu'à l'année 1025. Après la mort de son frère, il occupa encore trois ans le trône. Il eut pour successeur Romain Argyropule.

Cet îlot n'est plus habité que par des lapins que quelque chasseur va rarement débusquer de leurs trous. Cette île s'appelle en turc *Sedef* Adassi île aux nacres de perles. Elle est

située à l'orient de Prinkipos. (1)

En me promenant sur cette île abandonnée où l'on n'en tendait d'autre bruit que celui des vagues qui allaient expirer sur ses rives, je rêvai sur les attraits de la solitude pour les cœurs que le vain bruit du monde a blasés. La solitude! Ah! qu'elle a de charmes pour toute ame qui, hôte sublime d'un corps caduc et misérable, aime à méditer sur le néant de tout ce qui passe, sur les merveilles de la création, sur les augustes profondeurs de la Divinité! Qu'elle a de charmes pour tout esprit qui, plein d'impatience de voir tomber le grand rideau qui nous voile l'Etre par excellence, ne jette qu'un regard de pitié sur ce qui attire si puissamment les hommes bornés et vulgaires! Ah! que le voluptueux s'enfonce de plus en plus dans les plaisirs ignobles qui le mettent au niveau des brutes, que le vindicatif couve de l'œil sa victime, que le philosophiste athée s'épuise en efforts pour faire disparaître sous son souffle débile le Fabricateur de l'Univers, que l'orgueilleux cherche tous les moyens possibles pour fixer sur lui les regards des hommes, que l'impie épaississe autour de lui les ténèbres pour ne pas voir l'Astre incréé, que le vil flatteur torture son esprit pour inventer quelque nouvel éloge qui puisse faire savourer un plaisir suave à quelque illustre protecteur, que l'envieux nourrisse dans son cœur le ver dévorant qui ne cesse de le torturer, qu'il verse à longs flots le poison de ses lèvres livides, qu'il se dresse surtout de toute sa hauteur pour masquer, autant

(1) Au midi de Prinkipos il existe une autre petite île nommée Nicandros en Grec et Tauschanlî en Turc Mr. J. M. Hammer pense que Andirovithos et Nicandro sont les deux *Rodussæ* de Pline et Proti l'Elœa du même écrivain J'en doute d'autant plus que P. Gilles, dont les profondes connaissances en ces matières sont hors de toute contestation), place *Elœa* et les deux *Rhodiussæ* beaucoup plus loin de la Capitale que les îles des Princes. (Voir l'ouvrage de P. Gilles intitulé de Bosporo Thracio Livre III. à la fin du 18 et dernier chapitre.

que possible, sa petitesse en présence du génie dont le moindre rayon l'écrase, qu'à la voix de la renommée qui plane sur sa tête, il fasse cent efforts ridicules pour étouffer avec quelques sons débiles la trompette éclatante de la gloire, que la coquette tâche de donner à ses coups d'œil autant d'expression que possible, qu'elle consume le temps si précieux aux yeux du sage devant une glace dont elle maudit assez souvent la véracité, qu'elle attache tout le prix imaginable à une boucle tournée de cettte manière et non de cette autre, que le petit maître fasse une étude longue et épineuse de la manière dont il doit porter son chapeau, suivie d'une autre aussi pénible de celle dont il doit le tirer, qu'il accable sa mémoire à force d'apprendre par cœur les petits complimens qu'il doit ensuite jeter à la tête de celles qui ont le malheur de lui plaire, qu'il passe ses jours et les nuits à polir les phrases dont il doit accabler ses nombreuses amantes; moi, je veux méditer souvent dans la solitude la plus profonde sur les augustes attributs du Très-haut, heureux si je réussis à soulever un tant soit peu le voile sublime qui le cache aux regards profanes!

94 MÉDITATION

L'ILE DE PRINKIPOS

Après s'être éloigné de Térévinthos, mon bateau fendit de nouveau les flots bouillonnans de la Propontide, pour me transporter à la plus grande des îles voisines de Constantinople, nommée Prinkipos. Pendant que les voiles fragiles de mon embarcation obéissaient au soufile sonore des vents, je me rappelai, en jetant un regard sur les jardins délicieux de Pautichion (Pandiki), le soutien du trône chancelant de Justinien, le célèbre Bélisaire. Mon imagination me le peignit marchant tout couvert de sang contre le fils de Berosès, l'insolent Abade, et

s'ouvrant un passage sur les cadavres amoncelés des Perses. Elle me le représenta répandant l'épouvante au sein de L'Assyrie ravagée par son bras terrible, s'acharnant sur le squelette de la rivale audacieuse de Rome, et courbant toute l'Afrique sous le sceptre de Justinien. J'arrivai à l'île de Prinkipos l'esprit tout plein des exploits de ce grand-homme.

Cette île doit son nom à diverses reines, princesses et autres femmes illustres qui y furent transportées après avoir essuyé différens malheurs, et y coulèrent le reste de leur vie dans un monastère de femmes qui y était situé. Ce monastère, d'après le moine George Cédrénus auteur d'annales assez estimées, a été bâti par l'Empereur Justin et reconstruit par la Reine Ièrne, qui a été exilée par l'usurpateur Nicéphore, et enterrée dans ce même monastère. Cette île doit son nom à cette reine. (1) Là, fut aussi exilée avec ses enfans Anne Curopalate, mère des Comnènes, par Michel Ducas. C'est là enfin que plusieurs femmes illustres de Constantinople, après avoir embrassé l'ordre religieux, coulèrent des jours tranquilles loin des vains bruits du monde. Maintenant, il n'existe de ce célèbre Monastère que quelques débris qu'on découvre à peine sur le rivage oriental de l'île, dans l'endroit connu sous le nom de *Camares*. Ce sont de vieux murs non loin desquels on rencontre quelques fragmens en marbre.

On voit en outre, comme je l'ai déjà dit, dans cette île qui surpasse par son étendue toutes celles qui l'environnent. (elle a suivant Mélétius un périmètre de 60 stades) les restes de trois tours. Les fondemens de la première s'élevaient dans la partie septentrionale de l'île, dans l'endroit connu encore sous le nom de *Pirghos* (tour). Je les ai vainement cherchés. Les ruines de la seconde sont situées dans l'endroit nommé par les habitans *to Kato Pighadhi* (le puits d'en bas), et les débris de la troisième gisent non loin du monastère des religieuses dont nous avons fait mention plus haut, endroit où était situé l'ancien village de l'île, et qu'on nomme maintenant *lutra*(bains) Le

(1) Zonaras.

célèbre Sestini parle de ces dernières ruines; mais il avoue qu'il n'en sait rien de positif. «Osservai, dit-il, alcuni avanzi di fabbriche antiche, luogo detto i *Bagni* i quali consistevano in un edifizio di figura rotonda, costrutto da mattoni e con pietre dell Isola stessa, formando dentro un piccolo teatro, il di cui diametro potra essere di braccia 10. mantenendo tutta la sua rotondità, con mura ben forte e grosse, avendo dalla parte che guarda il levante una vasca servendo come di fontana. Io per verità non saprei che pensare di un tal edifizio, credendo forse che avesse potuto servire per qualche conserva o ricettacolo d'acque, mentre più vicino al mare ben si scorgono altri avanzi di fabbrica, che danno tutta l'apparenza di stufe e bagni, dove veniva dell' acqua, e della quale ancora si vedono i passaggj, il che è degno di ammirarsi, essendo quest'edifizio opera dell'Imperatori Greci etc.» Mr. Charles Pertusier en parle vaguement. Cependant Nicéphore Grégoras, auteur d'une histoire que contient en onze livres ce qui s'est passé depuis l'an 1204, jusqu'à l'an 1341, nous apprend que tant ces dernières ruines que les précédentes, appartenaient à des tours fabriquées par Alexis *Apochavehos*, qui dirigeait le royaume selon son bon plaisir après la mort d'Andronic le jeune.

L'Empereur Justin bâtit à Prinkipos un palais (1)

Il y a dans l'île trois monastères dont les environs servent quelquefois de promenade. Je commençai par visiter celui de Saint Nicolas, où je ne trouvai rien de remarquable. J'eus pourtant le plaisir de lire sur un morceau de marbre, tout près de la porte de l'Eglise, la plus grande partie d'une inscription citée par Sestini; voici tout ce qu'on y voit maintenant.

ΙΑΚΙΤΕ	ΘΕ
ΟΦΙΛΟΣ	ΠΙΣ
ΤΟΣ═ΟΣ	ΕΝ
ΦΡΑΣΙΟΝ	ΤΡ

(1) Théophane. Ce palais, ou plutôt cette maison de campagne s'appellait Prinkipos (du Prince) G. Cédrenus.)

ΟΛΔΕΟΣ Μ
ΟΚΤΩΒΡΣΙΓΣ
ΠΒΙΝΔΣΗ

Je me rendis ensuite au couvent de St· George situé sur le sommet de la plus haute montagne de l'île et entouré de rocs immenses. Ce monastère sert en même temps de petites maisons à l'île. On y envoie de Constantinople et des environs un certain nombre de fous, soit à cause de la salubrité de l'air, soit pour se débarasser de ces hôtes incommodes, soit à cause de la confiance des Grecs en ce saint. Mais livrés bien souvent aux caprices et à la cruauté de quelque moine atrabilaire, ces malheureux sont traités de manière à faire rougir le front des parens inhumains qui, informés de la brutalité du bourreau, ne laissent pas de lui confier ces victimes innocentes. Là, je vis, entre autres, un petit vieillard d'environ 55 ans qui tantôt se croyait roi du nouveau monde, et tantôt, rabattant de ses prétentions, se contentait du sceptre de la Grèce, et tantôt, s'emparant d'un sceptre plus agréable à porter, se disait le fils brillant de Cithérée, le petit Cupidon. Du reste, ce malheureux, qui avait la plus grande opinion de lui-même, ne manquait ni d'esprit naturel ni de connaissances. On va en juger par la réponse qu'il fit à une demande que je lui adressai. J'ai toujours entendu raconter, lui dis-je, que le fils de Vénus est un charmant enfant qui fait surtout les délices du beau sexe, qui tient un carquois et des flèches qui s'émoussent rarement contre l'airain des cœurs les plus endurcis; comment se fait-il donc qu'il se présente à ma vue sous l'aspect d'un petit vieillard qui n'a d'autres armes pour triompher des cœurs que des cheveux blancs et des rides? La réponse seserait embarrassante même pour un sage; cependant Sa Majesté de me répondre vivement: et ne savez-vous pas que l'Amour change souvent de forme? Cependant sa sagacité fit faux bond devant un autre assaut· S'étant plaint de certains polissons qui le tourmentaient, et ayant dit ils veulent faire de nous des fous;

hélas ! lui répondis-je, quelquefois ils ne réussissent que trop J'attendis vainement sa réplique.

Au midi de ce couvent, près de plusieurs blocs de pierre, il y a quelques murs souterrains, affectant la forme des cavernes.

Je quittai ce monastère assez semblable par sa position à l'aile de l'aigle, et je pris le chemin qui conduit au troisième nommé *Christos*.

Les caloyers ou moines de ce monastère sont, comme ceux des autres couvens des îles des Princes, de véritables Ignorantins. Ils prétendent que le tombeau d'Irène se trouve sous un ancien cyprès qu'on observe hors de la porte du couvent dont ils attribuent la fondation à cette Impératrice. Le fait est que cette tombe était située à quelques milles de distance du monastère de Christos dans le couvent dont j'ai déjà fait mention au commencement de cette Méditation. Il est vrait pourtant que l'Eglise de la Transfiguration du Christ, qui a été reconstruite vers l'an 1597, est plus ancienne que les deux précédentes.

Vainement je cherchai quelque signe qui m'indiquât la tombe de l'Impératrice Irène; quoiqu'elle ait été épargnée par les conquérans de Constantinople, il n'en reste plus de traces.

Non loin de l'Eglise de Christos, au milieu d'une vigne, je vis deux débris de fûts de colonnes dont l'un est en marbre et l'autre me parut de loin de prophyre; sa position ne me permit pas d'en approcher pour vérifier cela. Il n'y a quelques années qu'on les déterra. Ce sont là probablement les restes du palais ou maison de campagne de Justin.

Dans ses Promenades pittoresques, M C. Pertusier s'exprime de la sorte, relativement à l'île des Princes. « On nomme île des Princes, dit-il, ces monticules parsemées le long de la côte d'Asie et que nous allons ranger à notre droite; les anciens les connaissaient sous le nom de Démonises. » S'il entend parler de la seule île de Prinkipos, on ne comprend pas

pourquoi il la définit en ces termes: monticules parsemées le long de la côte d'Asie, puisqu'il est certain qu'elle est distante du continent au moins de quatre stades et qu'elle ne s'appelait pas Dimonisis. Si le singulier est ici une faute d'impression, et qu'il veut faire mention de toutes ces îles à la fois, sa définition est également fausse,puisque les îles de Proti, de Halki et d'Antigone sont encore plus éloignées du continent et puisque la seule île de Halki avait jadis le nom de Dimonisa ou Dimonice.

Prinkipos est l'île appelée *Meghali* par Pline. Les Turcs la désignnent sous le nom de *Kizil Ada ou Buyuk Adà*. (1)

Cette île est éloignée de celle de Halki de cinq stades (94 1/2 toises) Elle est beaucoup plus grande de la moitié que cette dernière.

Cette île a été assiégée sous le régne d'Andronic Comnène et sous celui d'Andronic Paléologue l'ancien par les Latins. A en croire Mélétius, il y a dans cette île deux villages, néanmoins il n'y en a qu'un de nos jours.

Dans la partie orientale de cette île, non loin du lieu où était situé l'ancien village, un certain individu fit une trouvaille qui faillit lui faire perdre la raison *si ea potitus erat*. Un jour qu'il allait de ce côté là à la chasse, il vit l'un de ses chiens s'approcher d'un pain q'uil remarque a *longiquo*, sans pourtant oser le profaner par l'attouchement de ses dents. Etonné de ce prodige, il alla droit au pain pour l'examiner d'un œil scrututeur; il se baissa pour le cueillir et vit. . . . . un pain pétrifié. S'étant aussitôt emparé de ce trésor impayable, il le porta chez lui en triomphe et s'abandonna au doux espoir de donner un coup de pied à Esculape, pour ne plus vivre que du trésor qu'un si heureux hasard lui fit trouver. Mais il arriva, je ne sais pas comment que cette rare pétrification n'était qu'un pierre qui avait la forme d'un pain, et notre savant fut obligé de recourir encore à la tisane et à la camomille.

(1) Cette dernière dénomination est une traduction du Meghali (la grande) de Pline. Les première, qui signifie l'île rouge, provient de la couleur de montgne.

Quant aux productions naturelles de l'île, on trouve dans sa partie orientale de l'hioscyamus, de l'aster atticus, de la matricaria, du Cérinthe, du bupleyron, du plevron, du Chrisanthemum etc. Quant à la Stocchas arabica, elle est très commune tant à Prinkipos (1) qu'à Halki.

Il y a dans la partie septentrionale de l'île une charmante élevation connue sus le nom de Madgiar. C'est là que se rassemblent, surtout pendant les jours de fêtes, les villageoises et autres dames qui passent l'été dans ces beaux lieux. C'est là qu'on admire quelquefois des toilettes calquées sur celles des grandes villes. C'est là que de jeunes beautés, parées de toutes les graces qui distinguent le beau-sexe grec, se promènent en se donnant le bras ou s'asseyent sur des bancs qui dominent les bords de la mer. Le bonheur est peint sur tous les visages. Nulle gêne, nulle étiquette dans ces parages fortunés. Là, le regard s'arrête tantôt sur une masse de villegeois ou d'étrangers occupés à fumer gaement leurs pipes ou leurs narghilès, et tantôt sur des groupes de jeunes filles dont les fronts riants semblent n'avoir jamais été effleurés par les ailes de la mélancolie. L'oreille y est souvent charmée par les chansons tendres et passionnées des villageois qui vantent les attraits des beautés qui ont su leur imposer un joug qu'ils ne consentiraient jamais à secouer. Quelquefois de belles symphonies exécutées par des instrumens sonores, attirent de nombreux auditeurs et leur font éprouver de nouvelles délices. En un mot, c'est là que l'on boit à longs traits la coupe des voluptés, et si l'on ajoute à ce qui précède les scènes les plus pittoresques et les plus séduisantes qui se pressent de tout côté, comme pour fasciner le regard, le tableau du continent qui se déploie, à l'orient, avec magnificence, celui de Constantinople qui semble, vers le tard, se noyer au loin dans de vagues vapeurs, celui des flots de la Propontide sur lesquels les rayons

(1) Maintenant il y a à Prinkipos une assez bonne oberge dont je fais ici mention pour l'utilité des voyageurs.

de l'astre nocturne s'étendent en réseaux argentés et mouvans, celui des autres îles qui s'élèvent à une distence plus ou moins légère du niveau de la mer et qui tranchent sur l'azur des ondes; on peut aisément se persuader que tout contribue à faire de cet endroit l'un des sites les plus enchanteurs qu'il soit donné à l'homme d'admirer.

Seul debout sur les ruines à peine visibles du vieux couvent dont j'ai fait mention, je me baissai pour entendre, s'il était possible, quelques sourdes révélations sur les destins de l'homme et des empires. J'enterrogeai la cendre des anciens habitans du couvent et du village. Un lugubre silence a succédé au bruit qui s'y faisait entendre quelques siècles auparavant Un souffle du temps fait évanouir les générations de dessus la face de la terre, comme le vent d automne emporte, en se jouant, les feuilles jaunissantes qu'il arrache aux branches arides arbres Un battement de l'aile des temps, de cette aile qui balaie dans son passage les peuples et les royaumes, se fait entendre, et des générations s'éteignent, et des trônes s'écroulent et des sceptres, après s'être violemment entre-heurtés, se brisent en éclats, et d'anciens lauriers se flétrissent, et de nouvelles renommées sortent du sein d'un berceau ténébreux et la face de la terre est changée. Oh fumée de la gloire! ô vicissitude des choses humaines! ô néant!

95. MÉDITATION.

ILE DE HALKI (HEIBELI ADA)

Après avoir visité tout ce qu'il y a de plus intéressant dans l'île de Prinkipos, je m'embarquai par un temps fort beau pour celle de Halki. L'astre du jour, qui se leva majestueusement de derrière le sommet du Maltépé, répandit tout-à-coup ses rayons sur la cime immobile des flots. Alors une colon-

ne d'or dont l'extrémité orientale touchait aux rivages de la Bithynie et dont l'autre bout se prolongeait jusqu'à notre bateau, s'étendit sur la crête de ces ondes enchanteresses. Peu à peu cette colonne horizontale aux reflets fugitifs s'élargit et les feux du soleil se répandirent sur toute la surface de la mer qu'ils transformèrent en nappe dorée. Un ultra-classique aurait vu le char d'Amphitrite effleurer ces vagues paisibles; quant à moi, je trouvai les lieux assez beaux pour pouvoir se passer du dieu qui tenait le trident et de sa noble épouse. Tout-à coup en proie à un transport passablement romantique, j'adressai à Hofmann et consorts l'apostrophe suivante qu'on trouve dans ma 28.e satire.

« O des dieux écroulés nouveaux admirateurs!
Poussez donc des soupirs, arrosez de vos pleurs
Du défunt Jupiter la foudre fracassée,
Et de Mercure prompt comme notre pensée
Les ailes en lambeaux qui gisent sous les piés
De tant d'auteurs *fameux* qui seront *oubliés*
Mouillez, mouillez sans fin de larmes sympathiques
Du dieu qui commandait aux bêtes aquatiques
Le trident qui se trouve en un état piteux,
Ce superbe trident précieux à vos yeux,
Et les pavots flétris du paisible Morphée
Et de l'harmonieux, du poëtique Orphée
La lyre, ce jouet des ondes du Léthé.
Hélas ! vous avez vu, le cœur plus qu'attristé,
S'écrouler l'un sur l'autre avec un bruit terrible
Le robuste Mimas, ce monstre affreux, horrible,
Le menaçant Rhétus de qui le front si fier
Fit trembler dans les cieux le pauvre Jupiter,
Le grand Porphyrion, l'audacieux Typhée,
L'intrépide Encelade et l'altier Briarée
A qui tous ses cent bras, son courage indompté,
Ne servent pas beaucoup pour vaincre du Léthé

L'onde lourde qui joue avec ce pauvre diable.
Ah ! le fils d'Ixion, enchaîné, misérable,
Le cœur de Titius par un vautour rongé
Les débris du bident de Pluton affligé,
La ceinture en lambeaux de la triste Aphrodite
Ni les flots oubliés du terrible Cocyte,
Ni d'Amphitrite en pleurs le char avarié,
Ni le *gentil* Vulcain sanglotant, estrepié,
Ni l'état si piteux des flêches de Diane
Ni la fière Junon traitée en paysanne,
Ni le carquois brisé du malheureux Amour
N'ont pu guere attendrir les écrivains du jour.
Que n'êtes-vous doués du grand don des miracles !
Vous auriez tout-à-coup rendu tous ses oracles
Au charmant Apollon muet comme un canard
Qui, préparé, rôti, cuit avec beaucoup d'art,
Paraît pompeusement à la fin sur nos tables
Du grand plaisir d'Edron que des bouches *coupables*,
Ont osé travestir en parasite adroit
Trop vil ou trop poli pour rester roide et droit.
Vous auriez, j'en suis sûr, relevé de la poudre
Les fragmens précieux, les restes de la foudre
Du fameux Jupiter comparable aujourd'hui
A Blois qui dans son siècle a comme un astre lui
Vous auriez déridé le beau front de Mercure,
Las d'être chevalier de la triste figure
Depuis qu'il ne peut plus protéger des filoux
La foule devant lui si long-temps à genoux,
Ni les encourager par ses propres exemples.
De Neptune oublié les magnifiques temples
Se seraient relevés soudain sous votre bras;
Vous auriez à Cypris rendu tous ses appas;

Vous auriez recousu sa superbe ceinture
Après l'avoir tirée hors de la fange impure
Où Cresson, rédacteur de feuilletons *divins*,
Ramasse ses *bons mots* qu'il jette aux écrivains
Et qui sont payés cher par certain imbécille (1)
En fait de traits d'esprit on ne peut plus facile:
Vous auriez à Midas (non pas ce gazetier
Qui change un grand génie en petit écolier)
En un clin d'œil rendu son organe accoustique,
En sorte qu'à le voir on dirait un critique
Qui met sans compliment sous son quadruple pié
Un sublime écrivain qu'il traite sans pitié.
Vous auriez arraché le fouet des Euménides
A des censeurs fougueux, violens, intrépides,
Et vous l'auriez remis à ses vrais possesseurs,
Tout en laissant crier ces vils escamoteurs. . . .
Mais c'est assez des morts troubler la paix profonde,
Laissons dormir Jupin, Mars et le dieu l'onde.

C'est en ruminant cette tirade, qui paraîtra peut être à quelques uns des censeurs dont je viens de parler aussi longue que les oreilles de Midas que j'ai également mentionné ou, ce qui revient au même, que les leurs (s'ils pouvaient en connaître toutes les dimensions), c'est en prononçant mentalement cette apostrophe que j'arrivai à Halki ou je débarquai.

Cette île nommée anciennement Halkitis et Dhimonisos doit cette dénomination à l'airain qui y abondait. Neanmoins Arristote, qui l'appelle île des Chalcédoniens, dit qu'elle a reçu le nom de Dhimonisos d'un certain Démonésus. On y trouvait des métaux, des pierres précieuses, du borax, de l'excellent or et de l'airain nommé Halkon Kolimvitin (2)

(1) Parmi les journalistes il y a certainement des hommes à talens mais ce n'est pas eux que j'attaque

(2) Aristote

Catte île de Dhimonisos, qui est située aux environs de Chalcédoine, possédait des métaux des pierres précieuses, du borax, de l'or précieux et propre à faire des couronnes, qui est un remède pour le mal d'yeux. (1)

Pline tombe dans une erreur assez considérable lorsque en faisant l'énumération des îles de la Propontide, il place Dhimonisos devant Nicomédie.(2)

Sestini fait mention des métaux de cette île, et doit y a fait des expériences qui ne lui ont pas réussi.

Tout près de la mer, dans un endroit où l'on a fait ces expériences, ont trouve plusieurs récrémens métalliques. (3)

Ch. Pertusier prétend que cette île a été tourmentée par des Volcans. « Elle a dû être, dit-il, tourmentée par des Volcans à en juger par les scories ferrugineuses qui couvrent la grève du port de Ste Marie présentant un amas de galets dont les boursouflures, la vétrification, la pesanteur spécifique et les corps étrangers enfermés par fois dans leur interieur, sont autant de preuves irrécusables de l'action des feux souterrains. » Nous partageons son opinion, d'autant plus que l'action des Volcans est visible dans le Bosphore.

Sur le sommet d'une montagne située au sud-ouest de l'île, il existe un monastère appelé la Panayà (la Ste Vierge) bâti par l'Empereur Jean Paléologue en l'honneur de St. Jean Baptiste, ainsi qu'une autre petite Eglise de la Mère de Dieu unie à celle de St. Jean, et qui fut construite par Marie Comnène, épouse de ce Prince. Ce monastère, qui fut la proie des flammes (excepté la petite Eglise de la Mère de Dieu) après la prise de Constantinople, a été reparé ou reconstruit

(1) Etienne de Byzance

(2) Il est possible pourtant qu'il ait voulu parler de quelque autre île, puisque à la fin de son 5e. Livre où il fait mention des îles des Princes, il nomme Chalcitis; cependant je ne sache pas qu'il y en ait dans le golfe de Nicomédie.

(4) Sestini.

par le fameux Panayotaki Nicosius. Costantius assure avoir lu sur la vieille porte du monastère une inscription grecque dont nous donnerons ici une traduction exacte La voici:

« Le Conseiller privé de sa Majesté Impériale Panajoti, en rebâtissant avec éclat ce monastère consumé par les flammes, a rembli son devoir es accompli son vœn fait au Dieu Sauveur.»

Le même écrivain dit avoir trouvé l'an 1785 sur les ruines de l'ancienne Eglise de St. Jean Baptiste quatre blocs de marbre avec de grandes lettres qui formaient une inscription grecque placée jadis sur le vestibule du temple.
En voici la traduction littérale

«Jean Paléologue, Roi fidèle et autocrate en J. C. des Grecs.»

Malgré nos recherches, nous ne pûmes découvrir le marbre sus-énoncé; mais nous trouvâmes dans les environs de ce monastère une médaille qui porte le nom de cet Empereur.

Ce monastère fut encore réparé l'an 1787 par la famille des Ipsilanti, à l'exception de l'Eglise de la Mère de Dieu.

Derrière ce couvent, s'étend un espace fort pittoresque planté d'oliviers et plus bas, un potager qui arrive jusque près du rivage. C'est là qu'on prend des bains, la mer étant sablonneuse dans cette partie de l'île. Ce site délicieux est digne d'exercer le pinceau d'un véritable poëte et non d'un de ces versificateurs dont on rencontre souvent les vers dans tant de journaux. Dans ma 27e. satire je suppose un vieux galant déserteur des petites-maisons, et je lui dis, entre autres:

« Vous voudrez bien me dire encore si Dusson,
Qui n'a jamais tiré de sa lyre qu'un son
Qui mourut en naissant, comme l'éclat perfide
Qui ne fit qu'effleurer la tête quasi vide
D'Albret, et qui parut un vrai céleste accord
A Bret qui l'aceueillit avec un doux transport,
Et se fit un devoir de le prôner sans cesse
Dans son journal qu'Eusor dévore avec ivresse,
Vous voudrez bien me dire, ô mon vieux si Dusson

Continue à prétendre, au sein de sa prison,
Que les âges futurs sous leurs ailes fatales
N'effaceront jamais ses strophes triviales. »

Ce n'est certainement pas à ces Dussons, bien plus nombreux que ne croyent ceux qui lisent peu les journaux, qu'il appartient de décrire de si beaux endroits; mais si un grand poëte prend sur lui cette tâche, ce n'est pas dans ces feuilles qu'il faudra chercher sa description.

Entré dans l'Eglise bâtie anciennement par J. Paléologue je vis quelques images curieuses que Sestini dit avoir trouvées dans l'Eglise plus moderne qui est à côté, et, entre autres, celle d'un hermite nommé Onuphre, qui porte une barbe laquelle lui descend jusqu'aux pieds. On m'y montra aussi une petite caisse qui contient, me dit-on, les cendres d'un ancien Patriarche nommé Cyrille.

Dans un magasin appartenant au même monastère, je remarquai quelques manuscrits grecs contenant des lithurgies et trois, entre autrès, qui sont en forme de rouleaux. On me fit voir aussi dans ce même lieu quelques instrumens de Physique nouvellement arrivés de France et destinés à l'usage du du collège dont je parlerai plus bas; entre autres une machine électrique, des mirois cylindriques, un pendule etc. Je voulus visiter une bibliotbèque appartenant à ce couvent; mais on me répondit que les clefs ne s'y trouvaient point. Du reste, un homme digne de foi m'assura qu'il n'y a rien de bien intéressant; qu'à la vérité l'on y trouve environ 2000 volumes, mais que ce sont tous des ouvrages modernes.

Près de la grande porte du couvent, vers le Septentrion, je vis deux pièces de marbre sur l'un desquels on remarque un homme tenant un petit oiseau, près de lui un chien, plus loin deux autres oiseaux etc. Sur chacune de ces deux pièces on lit quelques paroles qui, étant réunies, forment l'inscription uiva nte.

Ο Λάρναξ οὗτος ῥειτοῖς διψῶσιν ὕδωρ.

C'est deux fragmens situés près d'une citerne paraissent assez anciens.

Ce couvent a été, il y a peu d'années, changé en un collège où l'on enseigne le grec littéral et moderne, l'anglais, le Français et l'italien, ainsi que diverses sciences, comme la grammaire, la rhétorique, la philosophie etc. Le nombre des écoliers s'élève à 95 environ. Cette institution est certes très-utile; mais si j'ose donner un conseil aux éphores qui en ont l'inspection, je les engagerai à examiner avec plus de soin la morale et les principes des différens précepteurs qu'ils choisissent.

Dans la partie méridionale de l'île (1), à peu près vis-à-vis du couvent de St. George de Prinkipos, s'élèvent un autre monastère et une Eglise qui portent aussi le nom de St. George. Deux belles allées de cyprès y conduisent du nord au midi. Près de la porte du couvent, deux platanes et un saule pleureur étendent leurs rameaux verdoyans. Non loin de là, deux peupliers, un figuier et quelques autres arbres prennent naissance aux pieds du monastère et forment un petit bois qui s'étend jusqu'à la mer. Des ces arbres divers résulte une variété de nuances de vert qui enchante le regard. Des environs du monastère, on voit se dérouler avec une gracieuse majesté la face de la mer de Marmara dont l'azur contraste, dans le lontain, avec le vert des montagnes boisées que l'on aperçoit vis-à-vis. Précisement sous ce monastère, on voit trois cavernes percées dans le roc, l'une desquelles est plus vaste que les autres. On y descend par des degrés étroits. Arrivé à l'extrémité, l'on sort devant une petite place où l'on aperçoit une citerne.

Vers la partie septentrionale de l'île, surgissent les ruines

(1) Les Turcs donnent à Halki le nom de Heibeli porte-havre sac ou valise. Une pareille dénomination nous paraît d'autant plus fausse que cette île, vue dans son ensemble, a plutôt la forme d'un oiseau dont les ailes sont fermées et dont le bec est tourné vers l'occident.

du monastère de la Ste Trinité bâti, à ce qu'on croit, par Fotius. Un incendie qui éclata, il y a environ 21 ans, en dévora la plus grande partie. Ce qui en reste semble n'avoir échappé à la fureur des flammes que pour devenir la triste victime des ravages du temps. Ce couvent portait anciennement le nom de Sion. L'église n'offre rien de remarqnable, si ce n'est un immense tableau de l'enfer, qui est suspendu sur les murs extérieurs, près de la porte du temple. Il y a devant le couvent une plate-forme d'où l'on jouit d'une des vues les plus étendues et les plus agréables que l'on puisse se figurer. Vis-à'vis de moi, dans le lointain, je voyais les minarets aigus de la superbe Stamboul se dresser fièrement dans les airs. La bien-aimée du Prophète, que tant de secousses ébranlérent sans pouvoir l'attérer, semblait se promettre l'immortalité en présence de tant d'orages dont le moindre pourrait la changer en un monceau de ruines. Plus près, à droite, je suivais de l'œil une longue chaîne de montagnes verdoyantes. Encore plus près, les autres îles s'élevaient du sein des flots comme des taches vertes sur le fond bleu de la Propontide. Entre l'île de Proti et celle de Pita, le céleste flambeau, qui approchait en ce moment du terme de sa carrière, jetait magnifiquement, comme pour me consoler de l'absence prochaine de son disque, ses rayons mourans sur la surface des ondes, en forme de colonne dont le pied et la cime avaient le même diamètre. A ma gauche, les belles vignes de Halki, qui descendent jusqu'au rivage, attiraient mes regards et jetaient de la variété dans le magnifique panorama que j'avais sous les yeux. Je distinguais à travers les sommets vert-obscur des pins l'ancien couver de la Panayia, et vers le midi quelques montagnes de Halki et une partie de l'île de Prinkipos. Entre ces deux îles, se dessinaient, dans le lointain, les monta gnes audacieuses de Brousse. Mr. Pouqueville confond ce monastère avec celui de St. George.

Dans un petit appartement qui se trouve dans un coin de

l'Eglise de la Trinité, je vis les restes de l'ancienne bibliothèque dont Sestini fait mention, ainsi qu'un dard que *l' Ighumenos* me dit exister du temps des Empereurs de Constantinople Mr. Pouqueville, que je viens de citer, compte parmi les îles des Princes Coniglio.

J'ai connu à Halki (1) un homme qui unit à cette espèce de politesse que les esprits les plus médiocres acquérent souvent dans le monde, une certain dose de fatuité qui échappe, je ne sais pas trop comment, à plus d'un regard. Je viens de parler des esprits médiocres, et je pense qu'aucun de ceux qui l'on connu ne m'accusera d'être sorti de mon sujet. Cet homme dont le panégyrique jetterait ceux qui l'entreprendraient dans un étrange embarras, laisse tomber parfois, entre une multitude de paroles que je ne qualifierai pas de remarquables, des traits d'esprit, où sa mémoire joue un bien plus grand rôle que son imagination. Avec un physique où la meilleure volonté du monde voudrait en vain trouver quelques vestiges des doigts séducteurs des grâces, notre galant trouve la manière d'attirer les regards du beau-sexe. Bien loin de s'abaisser jusqu'à sacrifier sur les autels de la vérité, notre individu ne se soucie pas même de revêtir d'une teinte véridique les paroles abondantes qui tombent avec plus ou moins de succès de ses lèvres. Parfois sa main légèresaisit l'arme de l'ironie et la manie de manière qu'il n'en résulte rien de fort alarmant pour ses adversaires. Parfois aussi il attaque avec fureur l'esprit qui, s'il était donc du doué de la parole, exprimerait hautement sa surprise de se voir sur les bras un ennemi qu'il n'a jamais vu, pas même en perspective.

Outre les places qui s'étendent devant les couvents dont j'ai fait mention, il y a plusieurs autres promenades agréables dans cette île, les plus fameuses sont celles qu'on nomme ta

(1) Cette île située au sud-est de Proti, au nord-ouest de Prinkipos et à l'est d'Antigone.

platanakia et celle qui est connue sous le nom de *livadhakia.* Là règne une liberté qui dégénère rarement en licence. Entre autres cafés qu'on y voit, il y en a deux où les hommes jouent au billard ou aux cartes, tandis que les dames se promènent ou jouent aussi aux cartes entre elles à l'ombre d'un beau platane.

Quant à l'Eglise de St. Nicolas, dont je n'ai pas encore parlé, elle se trouve dans l'intérieur du village.

Cette île est, selon moi, plus belle que toutes celles qui l'environnent, mais c'est surtout au printemps qu'il faut la voir. Le voyageur en est encore éloigné, et déjà il sent une odeur suave qui le récrée et le vivifie. Mais c'est doux parfums ne sont que les avant-coureurs des délices qui l'attendent à son arrivée à Halki. A mesure qu'il avance, des montagnes couvertes en partie de genêts qui étalent leurs fleurs papillonacées, se présentent à ses regards. Plus loin, il voit des montagnes tapissées de *carabaches* (Stoëchas Arabica mavrokefalon), fleurs odorantes qu'il rencontre avec plaisir sur presque tous les monts et collines de cette île délicieuse. Ici le myrte si cher aux amans, le pois, le ciste, le jasmin jaune, s'étendent en nappes aux milles nuances différentes; là, le thym aux fleurs en épi, le genêt à la couleur d'or le carabache, (espèce de lavande), le serpolet, répandent dans l'air des parfums qu'il respire avec volupté. S'il aime à jouir, dans les grandes chaleurs, de la fraîcheur des ondes, il n'a qu'à se transporter dans le bel endroit connu sous le nom de *Tschamliman* (le port des sapins.) C'est là qu'il pourra goûter à son aise ce qu'un bain de mer offre de délicieux.

Il y avait dans cette même île une fleur peu connue en Europe et qui ressemble tout-à-fait à une abeille, mais il y a long temps que je ne l'ai plus vue.

Durant la dernière guerre des Russes avec les Turcs, certain nombre d'officiers et de soldats russes tombés entre les mains des derniers, ont été exilés à Halki et logés dans le

couvent de la Panaya; mais la paix étant survenue peu de temps après leur capture, ils furent bientôt mis en liberté.

J'ai vu à Halki quelques tristes sectateurs d'un certain bouffon nommé St. Simon, et j'ai été très surpris de ce qu'on leur permettait de se promener sans gardiens

Assis sur un tapis de verdure où des fleurs étaient semées çà et là, je me laissai tomber insensiblement entre les bras d'une douce rêverie. Un tendre rossignol caché sous le feuillage d'un sapin dont la cime s'était si souvent courbée sous le souffle glacé de Borée, ne cessait de faire entendre des murmures mélodieux. Hélas ! me dis-je alors, que les plans des politiques, que les vastes projets des ambitieux, que les systèmes des philosophes paraissent petits lorsqu'on cesse de les envisager à travers le prisme de la prévention et des préjugés vulgaires ! Que le spectre de la tyrannie jette un éclat odieux lorsqu'on le contemple du sein d'une profonde solidude ! Le sage se dit en l'envisageant d'un lieu si éloigné: « autant un monarque bon et équitable est l'image de Celui dont la bonté et la justice n'ont pas de bornes, autant un Tyran déshonore un prototype dont il devrait tacher de se rapprocher de plus en plus. Eh! qu'aura-t il à répondre au Juge terrible lorsqu'il lui demandera compte du sang où son bras accablant s'est sans cesse enfoncé, des pleurs amers qu'il a fait verser à l'innocence, de nombre des blessures ou des morts causées par le tonnerre que ses doigts inhumains laissaient tomber sans choix sur les têtes de ses sujets ? « Vus du sein de la solitude, la vertu paraît revêtue de tous ses attraits et le vice de toute sa laideur. L'hypocrisie ne trouve plus de masque qui ne soit horrible, le philosophisme paraît aussi ridicule que misérable, l'orgueil des grands, puéril et mesquin, le trône le plus éclatant, un vain siége que le moindre frottement des temps fait crier et renverse, l'auréole des conquérans une lueur lugubre qui n'éclaire que des scénes de désolation et d'épouvante, et le Très-haut, un astre vivifiant, immobile, incommensurable, dont le disque sublime voit voler et s'évanouir le vain atome du monde.

96 MÉDITATION

ILE DE PITA OU PITYS (1)

Je m'embarquai à Halki sur un petit bateau à une paire de rames pour aller visiter la petite île de Pita. Pour ne pas perdre mon temps, j'ouvris, aussitôt embarqué, un livre qui traitait des Cyclopes et du mont Etna. Insensiblement je me figurai sur l'un des écueils des Cyclopes d où l'œil parcourt avec admiration l'immense Etna au sommet couronné de glaçons éternels. Je m'arrêtai longtemps à considérer ces enfants merveilleux du terrible volcan. Je crus voir le géant Polyphème agiter dans ses bras nerveux de vastes roches et les lancer avec furie contre Ulysse fugitif. Je crus voir Achaménide oublié par le rusé roi d'Ithaque errer sur l'une de ces îles volcaniques. Je m'imaginai voir ces fils du ciel et de la terre, ces colosses à l'œil unique, travailler, le marteau à la main, aux foudres de Jupiter. A leur tête je distinguai l'horrible Vulcain les encourageant et les excitant au travail, et enfin Apollon en courroux lançant sur ces hideux forgerons ses flèches acérées et les plongeant dans l'éternelle nuit:

» Vastos ab rupe Cyclopas
Prospicio, sinitumque pedum vocemque tremisco
Centum . . . . curva hœc habitan ad littora volgo
Infandi Cyclopes et altis montibus errant. »

Mais, ce qui absorba, pour ainsi dire, mon attention, ce fut la vue du sombre Etna, de cette épouvantail éternel de la Sicile, qui me parut vomir dans les airs des flammes, des cailloux calcinés et des cendres brûlantes. Je volai en idée jusque sur le sommet de la montagne sourcilleuse, et je me plus à en fouler sous mes pieds, avant d'y arriver, les cendres mouvantes et les pierres ponces. Je pénétrai enfin dans son

(1) On fût ainsi appelée à cause des petits pins qui y abondaient.

vaste amphitéâtre. Là, je méditai sur le sort de ceux qui, en y descendant réellement, ont été les victimes déplorables de leur témérité. Je me trouvai ensuite dans la première région de ce mont sourcilleux, et je m'enfonçai dans un océan de neiges, puis dans la seconde, où je m'égarai dans des forêts de chênes, de pins, de hêtres et de sapins, et enfin dans la plus basse, où je m'arrêtait à considérer des vignobles et des pâturages.

L'île de Pita ou de Pitys est située vis à vis du village de celle d'Antigone. Sa circonférence est d'environ 500 pas géométriques et sa hauteur d'environ 500 pas ordinaires. Artemidore d'Ephése, géographe célèbre qui vivait vers l'an 104 avant J. C, en fait mention et lui donne le nom de Pityodes. Cependant P. Gilles est d'opinion qu'il entend par ce mot ou l'île d'Antigone ou l'île des Princes. Son raisonnement m'a paru avoir de la solidité. Le voici. « equidem cum Artemidorus ordinatim ponat Pityadem, et Chalcitim et Protam, existimo Pityadem Artemidorum intelligere esse aut Antigoniam, aut eam quam Græci appellant insulam Principem. Nam cur commemoraret tam exiguam insulam et proximam magnam præteriret? » « Comme Artémidore place l'une après l'autre les îles de Pityades, de Chalcis et de Proti, je pense qu'il entend désigner par le premier nom ou Antigone ou l'île que les Grecs nomment Prinkipos. Car pourquoi ferait-il mention d'une si petite île pour passer sous silence la grande qui l'a voisine? » Ceci paraît, comme je l'ai déjà dit, assez probable, cependant d'autres raisons m'empêchent de croire qu'Artémidore ait voulu désigner sous ce nom l'île de Prinkipos (1).

(1) On ne peut penser qu'Artémidore ait voulu désigner l'île de Prinkipos sous le nom de Pityodes que dans la supposition que le promontoire qu'il nomme Hyris est le même que ce lui de Hartalimi, qui est situé vis-à-vis de Prinkipos; or la distance qu'il dit exister entre le cap Acritas (Fener Bournoù) et ce lui d'Hyris rend cette supposition imposible. Il y a, en effet, bien plus de 110 stades entre Fener Bournoù et la pointe de Hartalimi et

Dans la partie nord-ouest de cet ilot, je remarquai un bassin environné d'anciens murs, et au milieu une colonne d'un travail grossier, sans chapiteau et sans piédestal.---Cette île était aussi du temps des Empereurs Byzantins un lieu d'exil. Sous le règne de Zénon, P. Knapheus y fut exilé.

Inculte, déserte, elle n'est habitée que par quelques lapins qui n'attirent plus même les chasseurs. Il est difficile de les atteindre, parce qu'au moindre bruit qui parvient à leurs oreilles, ils se cachent sous différents rochers d'où il est presque impossible de les dénicher. L'unique moyen, c'est d'attendre, le fusil à la main, qu'il paraissent pour tirer aussitôt dessus. Tourné vers l'île d'Antigore, je remarquai avec plaisir son village près duquel s'étendent des vignes agréables à voir. En dirigeant ensuite mes regards sur l'île de Halki, je considérai les vastes vignes qui dentellent les charmantes montagnes qui surgissent dans la partie septentrionale et occidentale de l'île. Non loin de là, je vis jaunir les sommets d'une infinité de genêts qui couvrent une montagne située dans la partie septentrionale de cette île ravissante. A l'orient, les belles montagnes de Maltépé et autres qui les avoisinent étalaient leur verdoyante parure. Au loin, blanchissaient les voiles de quelques petits *Tschektirmés* qui se dirigeaient vers le golfe de Nicomélie et laissaient sur la surface bleuâtre des ondes quelques traces prolongées qui s'effaçaient bientôt après. Enfin je découvris au loin, vers le midi, à travers le voile léger d'une vapeur mouvante, la tête audacieuse de l'Olympe qui semble dire aux orages: «me voici, courbez moi, si vous pouvez.» Pendant que mon regard volait ainsi d'objet, en objet je voulus enfin le fixer sur cet Etre tout puissant sous la main de qui un brin d'herbe et les mondes ont le même poids, et je cherchai dans ma mémoire

néanmoins c'est vis-à vis du cap Hyris qu'il place l'île de Pityodes. Ce dernier promontoire ne peut être que Maltépé Bournoù vis-à-vis du quel est située Pita et non Prinkipos.

quelqu'une de ces grandes et terribles leçons qu'il a données aux hommes. Alors je m'écriai tout-à-coup : «Se acabo la reina de las Cuidades, se arruinò Lisboa.» Lisbonne était par ses richesses et sa situation la capitale de l'ancien et du nouveau monde. Les montagnes sur lesquelles ses fondemens étaient posés cachaient leur base dans les gouffres de la mer. Ses tours se dressaient majestueusement au dessus des nuées. Toutes les parties du monde versaient dans son sein des richesses immenses. Son commerce était des plus florissants, et ses négocians comme autant de Princes. Mais soudain l'Eternel fait un signe, et aussitôt les vapeurs de ses cavernes souterraines s'allument; elles si dilatent à l'instant même avec tant d'impétuosité et frappent avec tant de violence la surface de la terre, que tout ce qu'elle contient s'agite et s'écroule. L'océan s'élance trois fois hors de ses limites, et trois fois les côtes de l'un et l'autre monde tremblent avec une horreur inexprimable. Alors le trône de ses Monarques pâlissans se précipite dans l'abîme insatiable béant sous ses pieds. Ses tours superbes et ses palais somptueux tombent avec un horrible fracas sur des milliers d'habitans qu'ils écrasent. Ses trésors s'ensevelissent au sein du gouffre menaçant.

«Les ruines de tes monts crient,
Ton trône tombe épouvanté;
Tes superbes palais qui plient
Couvrent le sol ensanglanté.
L'amant embrassant son amante,
La mère sa fille tremblante,
Le père en serrant son cher fils
Roulent ensemble dans l'abîme,
Qui bientôt menaçant, sublime,
Si ferme et couve des débris.

C'est ainsi que cette cité orgueilleuse, magnifique, devint tout-à-coup sous le bras puissant de l'Eternel un amas lugubre de ruines, et que son squelette hideux fut livré par ce bras terrible aux rapides aquilons qui s'en firent leur jouet. O puissance de Jéhovah! qui pourra jamais te mesurer!

(1) Voyez nos odes.

97. MÉDITATION

ILE D'ANTIGONE.

Le même jour que je visitai l'île de Pita ou de Pitys, je me rendis aussi à Antigone. Dans cette courte traversée, je méditai sur cette tourbe de vieux pédans qui s'obstinent niaisement à donner dans tous les arts et dans toutes les sciences la préférence aux anciens sur les modernes. Je laissai de côté tout autre objet, et je jetai un coup d'œil rapide sur l'état où se trouvaient l'Astronomie et la Géographie dans ces temps reculés. Selon Pétron d'Himére, l'univers est semblable à un triangle dont chaque côté renferme soixante mondes, et sur les trois angles, trois autres sont rangés. Ces mondes s'atteignent et se remplacent avec lenteur. Le milieu de ce fameux triangle, c'est le champ de la verité où les rapports et les exemplaires des choses passées et futures résident immobiles. L'éternité laissant échapper de son sein le temps, qui coule et se distribue dans cette foule des mondes, semblable à un ruisseau dont l'onde ne tarit jamais, l'éternité, dis-je, réside autour de ces essences pures. Le soleil est comme un cercle dont la circonférence vingt huit fois aussi grande que celle de la terre, contient dans sa concavité un volume immense de feux. C'est du moyen, dont le diamètre égalait celui de la terre que part la lumière par torrens et va éclairer le monde que nous habitons (1) Quant à la lune, sa circonférence égale dix-neuf fois celle de notre globe. Selon Anaxagore, le soleil n'est qu'une pierre enflammée. Xénophanes raconte que les habitans de la lune, (qui exerçait apparement une grande influence sur lui), ménent une vie semblable à la nôtre. (Et il n'y a pas de quoi les en féliciter.) Selon l'eternel pleureur Héraclite, le soleil et la lune ont la forme d'un bateau, et l'astre du jour n'a qu'un

(1) Plut: de place Philos. lib. 2. cap. 20. t. 2. p. 889.

pied de diamètre. Ami de l'immobilité, Hicétas de Syracuse prétend que les étoiles, le soleil et la lune jouissent d'un repos perpétuel; il n'accorde le mouvement qu'à la terre. Selon Philolaüs, le feu occupe la cendre de l'Uuivers; tout autour roulent sans cesse dix sphères, celle des étoiles fixes, celles du soleil, de la lune et des cinq planètes: enfin celles de notre globe et d'une autre terre qui est voisine de nous, mais qui échappe à nos regards. Anaxagore et Démocrite s'imaginent que les comètés sont deux planètes dont le rapprochement fait qu'elles nous paraissent un seul corps. Anaxagore pense que la voie lactée est un amas d'étoiles dont la lumière est à demi obscurcie par l'ombre terrestre.

Les étoiles et les planètes étaient attachées à des sphères plus solides, aussi transparentes que les cristal; c'est avec ces sphères que les corps célestes tournent.

Selon quelques-uns, la terre n'est pas entourée d'air de tous côtés. Selon d'autres, sa partie inférieure est aplatie. Quelques autres croyaient qu'elle est de toutes parts entourée de l'océan, et s'imaginaient que l'Europe est aussi grande que l'Asie.

On racontait encore qu'au-dessus de la mer Caspienne existaient différens peuples dont les uns dormaient six mois de suite, dont les autres avaient un œil unique et d'autres encore des pieds de chèvre.

Les anciens s'imaginaient qu'il n'y avait à l'ouest rien au de là des colonnes d'Hercule, et l'intérieur de l'Espagne leur était tout-à-fait inconnu. Les Grecs ignoraient la position des Iles Britanniques (alors Cassitérides).

Voici à peu près l'état ou se trouvaient l'astroncmie et la géographie chez les anciens, du moins quelques années avant Méton. Je sais fort bien qu'il existe aussi parmi nos astronomes et nos Géographes une foule de système absurdes, et qu'il en existera, tant qu'on laissera de côté l'expérience, pour

se livrer à de vaines théories; mais prétendre que ces deux sciences soient aujourd'hui sur le même pied qu'anciennemen, c'est être aussi ignorant que les inventeurs des système dont j'ai fait succintement mention.

Antigone où je fus bientôt arrivé, tire peut-être son nom d'Antigone, père de Démétrius Poliorcète. Il est possible en effet que ce dernier lui ait donné le nom sus-énoncé, en mémoire de son père, lorsqu'il marcha (l'an 311 de l'ére chrétienne) contre Lisimaque et Cassandre, à la délivrance du Bosphore et de L'Hellespont (1),On prétend qu'elle était anciennement appelée *Panorme*. (2) Pline classe Antioche parmi les îles de la Propontide, mais il est probable qu'il y ait ici quelque erreur de copiste et que le savant sus-indiqué ait voulu parler d'Antigone. Sur le sommet de la montagne de l'île, j'ai vu les restes d'une ancienne Eglise bâtie par Basile le Macédonien et nommée la Métamorphose du Christ. Dans le village de l'île, il existe une autre Eglise ancienne nommé St. Jean Baptiste dont on ignore le fondateur. Du temps de P. Gilles, l'Eglise de la Métamorphose dont je viens de parler était encore debout. C'est là qu'Etienne Calomeri; envoyé en exil à Antigone par Romain Lacapénus,; fût contraint d'endosser l'habit religieux. Il y a encore dans cette île un monastère d'une construction plus récente nommé St. George le Porte étendard.

Le Patriache de Constantinople Méthodius et le Roi Etienne, fils de Lacapénus, furent exilés dans cette ile. Le premier y fut enfermé dans un tombeaux entre deux voleurs

Son sol schisteux et calcaire est çà et là embelli par le romarin à fleurs en gueule, par le laurier et par l'arbuste qui donne le laudanum.—Il y avait ici un grand château(Panormum Castrum) dont la porte septentrionale était embellie par une

---

(1) Voyez l'ouvrage grec intitulé Constantinople ancienne et moderne, p. 161.
(2) Zonaras est de cette opinion

statue de femmes à deux têtes. Lors d'un terrible incendie qui dévora cette forteresse, cette statue fut, dit-on, épargnée par les flammes. (1)

Antigone est bien moins fréquentée dans la belle saison que ses rivales Prinkipos et Halki, auxquelles elle doit céder la palme de la beauté, cependant on y rencontre quelques familles de négocians grecs qui y passent tout l'été. C'est là que je connus le vénérable auteur de l'ouvrage grec intitulé Constantinople ancienne et moderne, ouvrage dont on a vu souvent le nom dans mes Méditations Bosphoriques. Ce savant me reçut avec beaucoup de politesse et d'affabilité. Retiré depuis quelques années dans cette île, où il possède une charmante maison, il coule dans la retraite des jours consacrés aux devoir, de son état ainsi qu'à la littérature. Sa conversation me parut aussi instructive qu'amusante.

Cette île s'apelle en Turc *Boghazli Adà* (île du détroit) et Bourghaz adassi (île du château)

En examinant du plus haut sommet d'Antigone tant cette ile que celles qui l'environnent, à une distance plus ou moins légère, je me souvins d'un passage des Promenades pittoresques de Mr. Ch. Pertusier, qu'il ne sera pas intitulé de rapporter ici.

« A partir de Maltépé, dit cet écrivain élégant, on trouve jusqu'au Chalcédon, deux cours d'eaux principaux qu'on traverse sur des ponts de pierre et qui descendent de la grande chaîne pour arroser de belles vallées. Si l'on inspecte la direction de ces cours d'eaux, qu'on compare la disposition des îles ainsi que la chaîne continentale entre elles et l'homogénéité du terrain, on sera tenté de conjecturer, que celles ci fermaient, avant le débordement de l'Euxin, un bassin spacieux dont les rivières que nous avons traversées, étaient des af-

(1) On prétend que Chosroës transporta cette statue avec lui en Perse. Le nom Turc de cette Ile (Bourghas adassi) provient de la Forteresse en question.

fluens; puisqu'il n'est pas suppcsable que les feux volcanique aient fait sortir ces îles du sein des eaux, comme celles q' entourent Santorin, leur sol contenant des matériaux qu constituent les terrains de première formation, telles que des roches calcaires et granitiques à grandes dimensions. »

Je ne sais pas si le seul débordement de l'Euxin peut, sans l'aide des volcans, être une raison satisfaisante de la formation des îles qui nous occupent. Il est en effet bien difficile de supposer assez de force et d'impétuosité dans les eaux, pour pouvoir par leur seule action produire de si grands effets. Du reste, Mr. Ch. Pertusier lui même prétend que l'île de Halki a été travaillée par des volcans (1). D'ailleurs, les tremblemens de terre, auxquels Constantinople et ses alentours sont sujets, et les produits volcaniques, tels que les pierres ponces et les scories que ce même écrivain a vues à Prinkipos sur les hauteurs, au nord du monastère du Christ, ne suffiraient ils pas pour nous autoriser à supposer l'association de l'action des Volcans à celle des eaux pour détacher ses îles(2)du continent? Du reste, n'est-il pas possible que l'ouverture du Bosphore soit aussi ancienne que le temps, et que des îles aient existé telles que nous les voyons, dès le commencement du monde ?

(1) Voyez la Méditation intitulé Halki.

(2) Au sud-ouest d'Antigone il existe une petite île appelée Oxid. Cette île fut le thétâre de la mort d'un Eunuque nommé Nicéforitze que Nicéphore Botoniati y avait exilé. Il y avait anciennement des couvens où quelques personnages furent envoyés en exil. On en voit encore quelques débris. Oxia signifie aigue Au sud-est d'Oxia, existe une autre petite île connue sous le nom de Plati. Cette dernière doit son nom à sa forme plate. On y voit aussi quelques débris de couvens. Un entrepreneur y fit faire des fouilles dans l'espoir d'y trouver quelque trésor, mais cette entreprise, qui fut executée quelques années avant le temps où nous écrivons, échoua complettement.

Après avoir parcouru cette île qui, quoique moins belle que Halki et Prinkipos (comme je l'ai déjà dit), ne laisse pas d'avoir ses agrémens, je m'assis sur un roc éloigné du village, et de là je contemplai les flots de la Propontide que Borée tourmentait sous ses ailes orageuses. Alors je comparai l'agitation de ces ondes à celle de la vie humaine. La vie est un voyage pendant lequel, à mesure que nous avançons, nous voyons changer perpétuellement les scènes dont nous sommes les acteurs. Nous commençons par laisser après nous l'enfance, puis la jeunesse, puis la virilité, puis la meilleure ou plus agréable partie du vieil âge (1).

Le temps est comme un fleuve sur lequel l'homme infortuné est perpetuellement balloté, et les passions comme des vents qui le poussent à leur gré.

Un écrivains anglais que décrit le voyage de la vie, dit entre autres :

« Before me and on either side, was an expanse of waters violently agitated, and covered with so thiek a mist that the most perspicacious eyes could see but a little way. It appeared to be full of rocks and whirlpools, for many sunk unexpectedly when they were courting the gale with full sails and insulting those whom they had left bekind so numerous, indeed, where the dangers and so thick the darkness, that no caution could confer security. Yet there were many who by false intelligence betrayed their followers into whirlpools, or by violence pushed those whom they found in their way against the rocks. »

« Devant moi, des deux côtés, se déployait une étendue d'eaux violemment agitées et couvertes d'un brouillard si épais que l'œil le plus pénétrant ne pouvait découvrir qu'une petite voie. Elle paraissait pleine de rocs et de gouffres. Plusieurs coulaient à fond, lorsqu'ils s'y attendaient le moins, et pendant qu'implorant, les voiles déployées, un vent favorable, ils insultaient ceux qu'ils avaient laissés derrière eux. A la vérité les dangers étaient si nombreux et l'obscurité si épaisse, qu'il

(1) Sénéque.

n'y avait pas de caution qui pût engendrer la sécurité. Il y en avait aussi plusieurs qui, par une *fausse intelligence*, livraient leurs compagnons au tournans d'eaux, ou bien poussaient avec violence contre les rochers ce qu'ils trouvaient dans leur chemin. »

Ce tableau nous peint avec énergie les dangers qui sont inséparables de la vie humaine, ainsi que l'agitation incessante à laquelle elle est en proie. Aveugle, l'homme cherche le bonheur dans l'assouvissement de ses passions, et ce sont ces passions qui engendrent l'agitation et l'iniquiétude qui le corrodent. Plus il les caresses, plus elles le dévorent. On peut hardiment les assimiler à ces serpens vénéneux qui empoisonnent la main inconsidérée qui les flatte. Jetez les regards sur nos premiers pères, ils jouissaient sous l'aile de leur Créateur d'un bonheur que rien ne pouvait troubler. Eblouis par le spectacle magnifique de l'Univers tout récemment tombé des doigts puissans de Jehovah, ils savouraient, en le contemplant, des délices ineffables. L'air pur qu'ils respiraient, le soleil qui les éclairait de ses rayons tremblans, l'onde limpide qui leur servait de miroir, les Zéphyrs respectueux qui les caraissaient de leurs ailes légères, les fruits suaves dont ils se nourrissaient, les doux parfums d'innombrables fleurs qui tapissaient le vaste espace de l'Eden, les arbres verdoyants qni agitaient mollement sur leurs têtes leurs rameaux naissans; tout en un mot rassasiait leurs cœurs d'un bonheur sans mélange. Que dis je ? la vue fréquente du front qui n'a de plis que pour le crime, et qui offre à l'œil pur qui le contemple des beautés que l'aile même de l'éternité ne saurait effacer ni affaiblir, cette vue, dis-je, plongeait leurs cœurs dans un océau de voluptés. Tels étaient nos premiers pères lorsque leurs âmes étaient le trône de l'innocence. Mais, ô malheur ¡ digne d'être pleuré dans tous les temps et par tous les yeux ! Aussitôt que, cédant aux tentations de l'esprit malin, Eve laisse pénétrer l'orgueil dans son cœur, aussitôt qu'ils osent enfreirdre tous les

deux l'ordre du Tout-puissant, tout leur bonheur s'évanouit comme un songe; aux délices qui fuient loin d'eux. succèdent le remords dévorant, l'agitation, l'iniquiétude, les soucis, las les peines, le malheur, la mort O! spectacle terrible ! Celui à qui tu n'inspireras pas de l'horreur pour les passions peut être regardé comme incurable.

98. MÉDITATION

ILE DE PROTI (1) (KINALI ADASSI).

Le voyageur qui s'embarque à Galata pour les îles des Princes ne voit pas s'étaler devant ses regards enchantés les incomparables tableaux que déploie de tous côtés le Bosphore. Ce ne sont plus ces balustrades élégantes, ces Kiosques éclatans, ces belles fontaines à l'onde cristalline, ces minarets qui s'élancent dans les airs à côté d'un platane ou d'un peuplier gigantesques; ce ne sont pas ces innombrables caïques dont les rames font bouillonner ces ondes azurées, ni ces bâtimens qui livrent leurs pavillons aux caresses ou aux caprices des vents. Il ne faut pas cependant s'imaginer que les spectacles qui s'offrent aux regards de ceux qui vont aux îles des Princes manquent d'intérêt ou d'agrément. En premier lieu, c'est le fameux Sérail. Dans les interstices de l'immense rideau de verdure que forment les rameaux contenaires des cyprès et des

(1) Mr. le docteur Ant. Caccia, qui a vu Constantinople comme à travers la lanterne magique, imitant, sans s'en douter, ceux qui, le télescope en main, découvrirent des habitans dans la lune, enrichit le village de cette île « di una bella e robusta popolazione, semplice nei costumi e allegra quanto mai. » C'est un spectacle assez curieux que celui d'un médecin foulant aux pieds la réalité, se laissant tomber entre les bras de l'imagination, et voyageant avec une *noble hardiesse* dans l'heureux pays des chimères.

platanes qui y sont entassés par groupes, le voyageur aperçoit de temps en temps tantôt un vaste édifice, tantôt un kiosque doré, tantôt un pavillon presque noyé dans cette verdoyante enceinte. Souvent il voit les cimes sourcilleuses de ces cyprès et de ces platanes s'incliner un instant sous le souffle impétueux du vent du nord, et se relever un moment après grandioses et plus majestueuses, semblables à de terribles géans assujétis à quelque humiliation passagère et relevant bientôt avec plus d'audace leurs fronts menaçans. De sourds gémissemens partis de leurs branches, jouet des vents capricieux, viennent de temps en temps expirer à son oreille, comme de mystérieuses révélations des horreurs muettes dont ils furent témoins chaque fois que des têtes sanglantes roulaient, encore ceintes du diadème, dans cette enceinte formidable. Du côté de l'Asie, c'est le beau village de Cadi Keuiu, ce sont les promenades ravissantes de Moda bournou, de Fener baghdjessi, c'est une longue chaîne de montagnes qui s'élève tout près des rives de la Propontide, c'est Matlépé, c'est Hartalimi qui forment un ensemble digne des suaves pinceaux d'Apelles.

Quant à moi, ayant visité toutes ces petites îles vulgairement dites *îles des Princes* excepté celle de Proti, je me dirigeai en vers ce lieu quittant l'île d'Antigone. Pendant que mon bateau fendait les ondes bleuâtres de la mer de Marmara, je méditai tristement sur le cercle étroit des connaissances humaines. Je laissai de côté toutes les autres sciences, et je jetai un coup d'œil rapide sur la Physique qui devrait nous être parfaitement connue, puisqu'elle roule sur des objets qui tombent journellement sous nos sens. Or les contradictions et les erreurs des Physiciens sur une foule de questions essentielles, nous démontrent assez que cette science est encore couverte en partie d'un voile épais. Je n'aurai garde de m'occuper des rêves des Physiciens sur la formation de l'univers matériel; le temps est trop précieux pour l'employer à remuer de pareilles chimères. Je m'occuperai ici d'objets plus importans. Je commencera

par demander aux Physiciens s'il s'imaginent connoître à fond les principes ou élémens des corps. Si leur réponse est affirmative, je les prierai de m'expliquer la cause de leurs dissidence sur un point aussi essentiel. En effet, Aristote supposait l'homogénéité de la matière et admettait quatre élemens primitifs: savoir: la terre, l'eau, l'air et le feu.

Paracelse en admettait cinq, savoir le mercure ou l'esprit le phlegme, ou l'eau, le soufre et l'huile, le sel et enfin la terre.

Beccher réduisit tous ces principes à deux seuls: la terre et l'eau.

Plus tard, on en revint aux quatre élemens d'Aristote. Je m'arrêterai là sans parler des opinions subséquentes.

Si nous envisageons maintenant la question de la cause de la cohérence entre les parties intégrantes des mixtes, nous trouverons la même indécision. Nous nous garderons bien de faire paraître ici Epicure et les atômistes, et nous nous contenterons de jeter un coup d'œil sur des opinions plus modernes. Descartes prétend que cette cohérance provient du *repos respectif des parties intégrantes des mixtes et de la pression d'un fluide qui agit plus ou moins efficacement sur ces parties*. Newton attribue ce phénomène à l'attraction (1) de cohésion, de cette tendance réciproque qu'il prétend exister entre toutes les parties de la matière.

Mais l'insuffisance de l'impulsion pour donner une explication satisfaisante de ce phénomène a été prouvée d'une manière si victorieuse, qu'il serait inutile d'y revenir.

Le dernier système paraît s'approcher davantage de la vérité, cependant vouloir tout expliquer par une chose aussi obscure que l'attraction, c'est tomber dans l'absurde. En effet, cette attraction active, passive, réciproque, cette attraction de cohésion, cette attraction à de grandes et à de petites distances, ont-elles de quoi satisfaire pleinement la raison? J'en doute, et les savans adversaires que cette opinion a rencontrés, prouvent qu'elle n'est pas encore assise sur des bases inébranlables.

---

(1) A propos d'attraction, nous avouons que la plupart des journaux en exercent fort peu sur nous. Les fleurs qu'on y sème ça et là, et surtout les narcotiques qu'on n'a garde d'oublier, exercent, il est vrai, qelque influance sur nous, mais cette influence est fort différente de l'attraction.

L'étendue et la figure des corps sont-elles mieux connues! L'étendue fait-elle l'éssence de la matière, comme Descartes se l'imagine ? Hélas ! tout cela est fort obscur.

Parlerons-nous du plein parfait de Descartes, de la cause des chutes des corps, des phénomènes des tubes capillaires dont l'explication a donné lieu à tant d'hypothèses absurdes, de l'eau dont on n'a pas encore pu déterminer la nature, du feu qu'on n'a pas encore pu définir, de l'électricité, du magnétisme etc. etc. ? Hélas ! tout cela est encore enveloppé de ténèbres, et l'on peut affirmer que, malgré ses progrés réels, la Physique est encore dans l enfance.

Tout en faisant ces considérations je me trouvai sur l'emplacement de l'ancien village de Proti. Dans cette île au double sommet, il y avait anciennement deux monastères dont l'un était situé près du rivage non loin de quelques ruines qu'on découvre encore. C'est là que fut exilé Michel Rangavé après avoir été dépouillé de l'autorité impériale. Il y mourut après avoir embrassé l'état religieux. L'autre, qui était situé sur la partie la plus élevée de l île, fut construit par Romain Diogène. (1) Outre les deux monastères sus énoncés, il y en avait un troisième dont il est fait mention dans les œuvres de Zonaras, de Constantin Porphyrogénète. etc.

Proti est l'Eœa de Pline selon Mr. J. Hammer; on peut consulter là-dessus la note qui accompagne ma Médit. intitulé Terevinthos.

On voyait encore dans le XV siècle l'ancien village de l'île qui était situé dans sa partie orientale. Il y avait encore un port et deux citernes rondes dont la plus grande égalait en ampleur le vaste dôme des grands Thermes de Byzance.

Près de la mer, vers le nord, je remarquai quelques murs souterrains et près de là, vers le midi, d'autres murs circulaires qui semblent avoir formé une tour ronde. Tout autour

(1) Mr. J. Hammer Constantinopolis undder Bosporos. 2. vol. Page 359,

du nouveau couvent de la Transfiguration, je vis çà et là les débris du couvent bâti par Diogène le Romain, dont j'ai déjà fait mention.— Romain I. fut relégué par son fils Etienne à Proti (le 10 Xbre 944) où il mourut le 15 Juin 946. (1)

La partie orientale de l'île est très riante. On y voit une vigne, un champ semé de blé et un jardin planté de courges. Vis-à-vis surgissent avec grâce la montagne de Maltepé et d'autres monts que l'œil parcourt avec une volupté inexprimable. A droite, s'élèvent du sein de ces ondes azurées, les belles îles de Halki, d' Antigone et de Prinkipos. Devant soi, l'on voit s'étendre les plis bleuâtres de la mer de Marmara.

Le sol de Proti est, si je ne me trompe, calcaire et argileux (2)

Depuis quelques temps quelques arméniens élèvent des maisons de campagne à Proti.

On m'a dit qu'on a trouvé dans cette île, il y a quelques années, une médaille en or du grand Constantin.

En foulant aux pieds un terrain où le souffle des siècles a effacé les traces des pieds des hommes, je me dis avec Fénélon; «Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide, rien ne peut arréter le temps qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. »

Hélas ! les instants, les heures, les jours, les années, les siècles , vont tous d'un essor plus ou moins rapide s'abîmer dans le gouffre de l'Eternité où tout tombe et d'où rien ne sort. Lorsque le bras de l'Eternel en agitant cette abîme impassible, le contraignit de vomir le temps, il imprima aux ailes

(1) Curopalate et Joel

(2) Mr. ch· Pertusier compare cette île une pate dont la partie tournée au sud-est est coupée à pie et Mr. Mac Farlane dit qu'on ne peut assez admirer Proti.

de cette pâle image de la durée éternelle un essor infatigable, et Jéhovah lui prescrivit de ne s'arrêter que lorsqu'il serait retombé dans le sein de son prototype immobile. Il traça le mot mobilité sur la surface de la terre, sur la cime orgueilleuse de l'Océan, sur les fronts radieux des étoiles, en un mot sur la face de l'Univers entier, en n'exceptant que les portes étincelantes de la céleste Sion et le seuil formidable du séjour où n'a jamais pénétré l'innocence.

FIN.

APPENDICE.

NOTES.

1. J'ai déjà dit dans ma préface que j'ai divise mon ouvrage en trois parties. La première contient tous les villages et autres sites qui s'étendent le long de la côte d'Furope, à partir de Galata, jusqu'aux îles Cyanées d'Europe inclusivoment. La seconde comprend tous les villages et autres sites de la côte d'Asie, à partir de Rhébas jusqu'à la ville de Scoutari inclusivement. La troisieme partie enfin comprend tous les villages et autres sites qu'on rencontre le long de la même côte, à partir de Scoutari jusqu'au Pantichion, et presque toutes les îles connues sous le nom d'îles de Princes.

2. L'arbre fameux dont il est ici question a été abattu depuis que ceci a été écrit. La douane actuelle est située près de la Chaneellerie maritimé dont nous faisons mention dans cette Promenade ou Méditation.

3. Depuis que ceci a été écrit, la plaine dont il est question a été remplacée par un nouveau potager et plus tard par une prairie.

4. Il existe aujourd'hui au nord de Bechik-tachi, dans l'endroit nommé Tschiraghan, un palais impérial qui surpasse tous les autres en beauté; comme la description de ce Sérail nous ménérait trop loin, nous nous contentons de l'indiquer ici.

5. Il y a quelques années que les rayas en général ee les Arméniens en particulier, sont beaucoup mieux traités par les Musulmans qu'auparavant. C'est un des bienfaits de la réforme. Cette bienveillance se manifeste encore davantage après le fameux Hatti Chérif (rescrit impérial) de Ghul-Khané, qui a déjà répandu un vif éclat sur l'aurore du régne du Sultan Abdul Medgid. Celte réforme dont nous parlons d'une manière très détaillée dans notre ouvrage intitulé grand Guide du voyageur dans l'intérieur du Constantinople etc, n'a pas jusqu'

présent justifié la triste prédiction de Mr. Michaud. Nous espérons qu'elle restera confondue avec le nombre infini de celles qui prouvent que le régne des prophètes est passé.

6. Depuis que ceci a été écrit, on a établi quelques autres imprimeries à Galata, l'une dans le couvent de St. Benoit, l'autre au bout de la grande rue dite Perchembé Pazar, ou marché du Jeudi, à gauche, près d'une des portes de Galata etc.

7. Avant le théâtre Italien situé actuellement à Péra, il y existait un théâtre provisoire de vaudevilles, dont les acteurs, qui sont tous français, sont les meilleurs qui aient paru à Constantinople ; mais ils sont partis depuis long-temps pour Smyrne. Quant aux bibliothèques dont je fais mention dans ce même paragraphe, il y en avait une dite Belge, qui était aussi provisoire et où l'on ne trouve d'ailleurs que des romans sans doute fort adaptés au goût *exquis* de quelques uns de nos littérateurs qui reculent devant la moindre citation grecque où latine, mais dont un littérateur d'un goût différent ne sait que faire.

8. Le grec le plus remarquable qui habite aujourd'hui, durant la belle saison, le village de Yéni kouïu, est Monsieur Loghotheti Aristarchi dont la maison est le rendez-vous de tous les prêtres du village. Cette maison est la plus vaste et la plus belle de Yeni-keuïu, Monsieur Loghotheti est un homme qui marie à une politesse exquise un mérite aujourd'hui peu commun parmi les Grecs qui restent à Constantinople.—Parmi les Arméniens qui séjournent dans le même endroit, on peut nommer le riche Sarraf (banquier) Dgianik.

9. Depuis que ceci a été écrit, l'Ambassade de France a loué une maison à Péra où elle passe la mauvaise saison. L'Ambassadeur a été changé et les employés sont bien plus nombreux; mais comme je n'ai pas l'honneur de les connaître, je me dispenserai de donner mon opinion sur leur mérite. Mr. Lapierre dont il est question quelques paragraphes plus bas, est mort depuis.

Il existe à Thérapia depuis quelques années près du Palais de France, une grande fabrique en pierre destinée à la réparation des pyroscaphes endommagés.

10, Il y a quelque temps que cette promenade est abandonnée et que celles de Kalender et des prairies de Bouyouk-déré commencent à être bien plus fréquentées qu'auparavant. Il existe près de cette dernière promenade une nouvelle poterie de briques d'une longeur, d'une largeur et d'une épaisseur assez considérables.

11. Vis-à-vis de cette batterie, dans une grande maison rouge habitée par le corps de garde de cette forteresse, logent, en hiver, quelques employés de la quarantaine instituée par le Sultan Mahmoud, de glorieuse mémoire. Ces employés, qui demeurent en été sous des tentes dressées à Bazar Bachi, près de Yeni Mahalé, sont obligés de visiter les bâtimens provenans de la mer noire. Il y en a d'autres qui sont établis, pour le même but, à Servi bournou. Quant à la quarantaint précitée, j'en parle d'une manière détaillée dans mon ouvrage intitulé grand Guide du voyageur dans l'intérieur de Constantinople etc.

12. Il n'y a pas long-temps qu'on a découvert les traces d'une mine de cuivre sur une montague située à demi heure environ de distance de Sari Yari. Le gouvernement, qui la fait exploiter à ses frais, n'a pas pu en retirer encore le moindre avantage. Etem Bey, jeune homme qui a fait ses études à Paris, est chargé de la direction des mineurs. Ce jeune turc que j'ai connu me paraît avoir des connaissances en fait de Géométrie. Je l'ai rencontré mesurant géométriquement avec une autre jeune homme la hauteur de quelques arbres qui s'élévent dans les environs de Kourcu Tchechme. Ils parlaient assez purement le français entre eux. Qu'on juge après cela de la véracité de Mr. Fontanier qui prétend, comme on l'a déjà vu, que la réforme introduite par le Sultan Mahmoud n'a eu d'autres résultats qu'un changement de costume chez les Turcs.

13. L'endroit le plus resserré du Bosphore est celui qu'on appelait anciennement *Lemocopùn*, entre Cayalar Bournou et Anadolou Hissari. Ainsi Mr Brayer se trompe ici, mais la différence est petite.

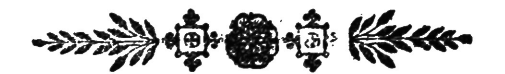
14. Tournefort se trompe lorsqu'il donne au cap qui porte ce château, le nom d'Argyronium. Argyronium était situé au midi de Caviar tachi.

15. Les Arméniens chantent toujours en turc. Il paraît qu'il n'existe pas de chansons écrites en leur langue.

16 Cette caserne est aujourd'hui destinée pour servir d'hôpital aux pestiférés, à la place des hôpitaux des sept tours et de Péra, qui n'existent plus. Cependant, depuis l'institution de la quarantaine, il n'y pas déxemple de pestiféré transporté dans l'ancienne caserne sus-énoncée.

17. Il y avait anciennement à Scoutari une imprimerie qui a été transportée depuis long temps à Constantinople. Nous en faisons mention d'une manière détaillée dans notre grand Guide du voyageur. Il existe aujourd'huit à Scoutari une nouvelle école arménienne

18. On prétend que le célèbre Mégabyze a aussi qualifié d'aveugles les fondateurs de Chalcédoine, mais un savant moderne prétend, au contraire, qu'il aurait fallu être aveugle pour ne pas préférer la position de Chalcédoine à celle de Byzance.



TABLE

Des Promenades ou Méditations

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Riva ou Rhébas	1.
Koum Bournou	9.
Fenaraki d'Asie	16.
Les Iles Cyanées d'Asie	24.
Fil Bournou	32.
Monastir Aghzi	38.
Jorus ou Joros kalessi	48.
Anadolou Kavak	54.
Caviar Tachi	64.
Oucha Daghi	71.
Soutludje	78.
Madjiar Baghtschessi	84.
Oumour Yeri	92.
Servi Bournou	98.
Hunkiar Iskelessi	105.
Yali keuiu	110.
Beicos	119.
Soultanie	130.
Indjir keuiu	141.
Tschiboukli	150.
L'ancien Port de Phryxus	158.
Canlidges	165.
L'ancien Lycadion	170.
Kiorfuz	177.
Anadolou Hissari	182.
Ghiok Souyou	189.
Candilli	195.

Yani keuiu . . . . 204.
Coulé Baghdgessi . . . . 214.
Tchenguel keuiu . . . . 221.
Beyler Bey . . . . 226.
Istavros . . . . 231.
Couzcoundjiouk . . . . 239.
Ocus ou Pacha Limani. . . . . 250.
Kiz koulessi . . . . 259.
Scoutari (Iskudar) . . . . 265.
Harem Iskielessi . . . . 274.
Haidar Pacha . . . . 280.
Kadi keuiu. . . . . 287.
Moda Bournou . . . . 299.
Kalamis déré . . . . 309.
Fener Baghtschessi . . . . 314.
Maltepe . . . . 321.
Kartalimi . . . . 328.
Pantichion. . . . . 334.
L'Ile de Terenvinthos (Andirovithos). . . . 340.
L'Ile de Prinkipos . . . . 345.
L'Ile de Halki (Heibeli ada) . . . . . . 352.
L'Ile de Pita ou Pitys. . . . . 364.
L'Ile d'Antigone . . . . 368.
L'Ile de Proti . . . . 375.

